

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

5-8

FÜNFTER JAHRGANG.

1872.

SECHSTER JAHRGANG.

1873.

2

Siebenter Jahrgang

1874.

ACHTER JAHRGANG.

1875.

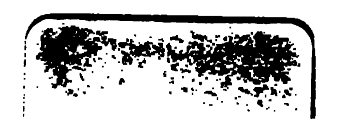
ZÜRICH.

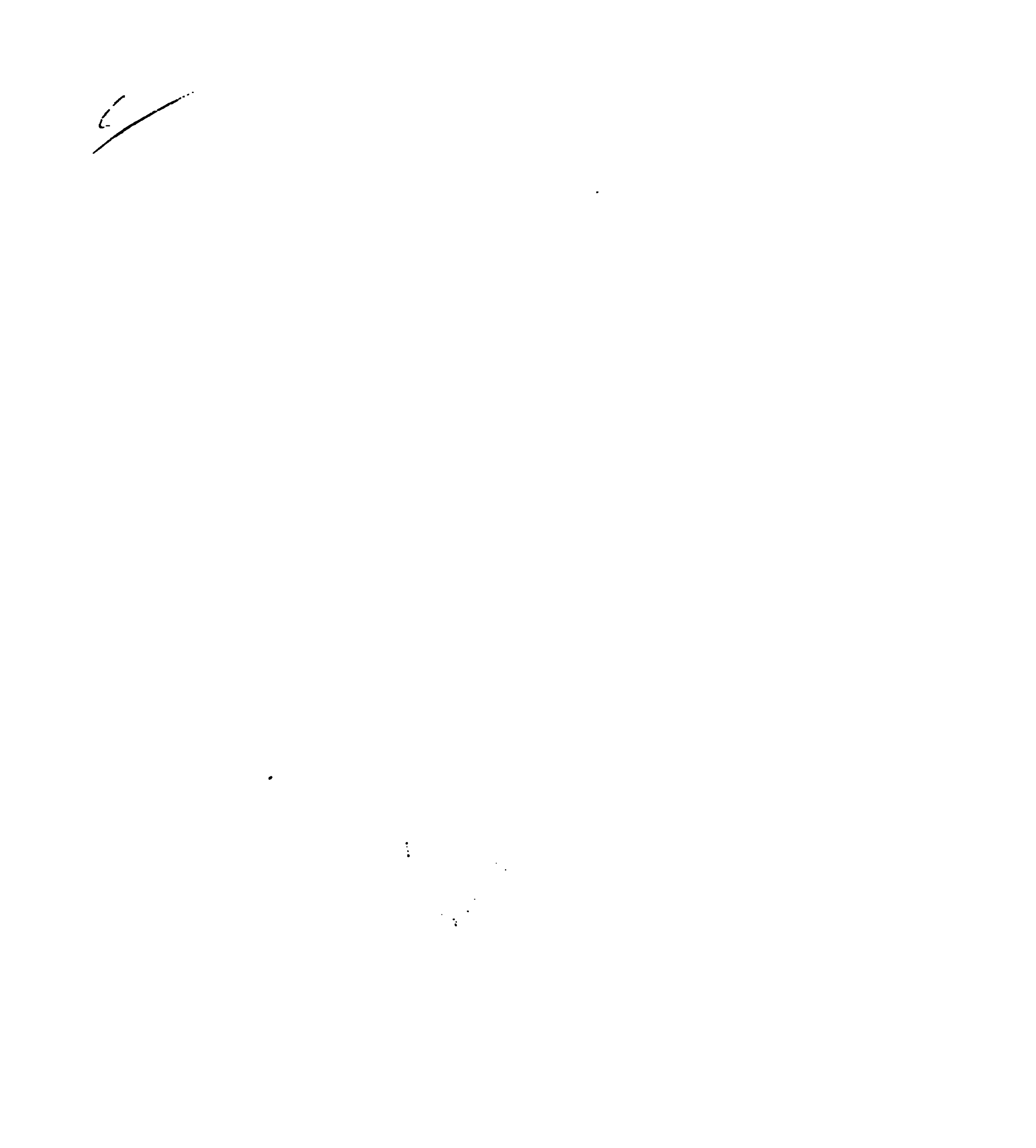
Druck und Commissionsverlag von J. Herzog.

1872.

zurückgetreten.


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES







ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

Zweiter Band.

INDICATEUR

d'Antiquités Suisses.

SECOND VOLUME.

1872—1875.



Zürich.

Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.

1875.

Inhalts-Verzeichniss

zum

Zweiten Bande des „Anzeigers“,

enthaltend

Die Jahrgänge 1872, 1873, 1874 und 1875.

Zur Erleichterung des Nachschlagens laufen die Zahl der Seiten und der Artikel im zweiten Bande ununterbrochen fort.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

II. Römisches.

III. Alamannisches, Burgundisches.

IV. Mittelalterliches, Neueres.

Inhaltsverzeichniss
vom Jahrgang 1875.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

II. Römisches.

III. Mittelalterliches, Neueres.

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

5

FÜNFTER JAHRGANG.

1872.

ZÜRICH.
Druck und Commissionsverlag von J. Herzog.
1872.

Inhaltsübersicht.

a) Vorrömisches.

b) Römisches.

c) Alamannisches, Burgundisches.

d) Mittelalterliches, Neueres.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 1. ZÜRICH. JANUAR 1872.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

114.

Der neulich entdeckte Pfahlbau am Baldegger- oder Heideggersee im Ct. Luzern.

Da zur Erstellung eines Pfahlbaus langsam abfallende Ufer ein nothwendiges Erforderniss waren und keine Seen der Schweiz diese Eigenschaft so vollkommen besitzen, wie die im Molassegebiete liegenden Wasserbecken im nördlichen Theile unseres Landes, so erwarteten die Alterthumsforscher schon seit Jahren mit Ungeduld die Nachricht, dass Reste solcher Wohnungen auch am grösseren Bassin des Bodensees, ferner an den Ufern des Hallwyler- und Baldeggersees entdeckt worden seien. Man durfte um so eher auf das Erscheinen von Pfahlwerk an den letztgenannten Seen rechnen, als vor einigen Jahren der Spiegel dieser Gewässer um mehrere Fuss gesenkt worden war, und, wofern einst solche Ansiedelungen wirklich vorhanden waren, die Ueberbleibsel derselben auf terra firma sich befinden mussten. Während aber am Bodensee bis zur Stunde noch keine Spur von Pfahlbauten sich hat nachweisen lassen, und ebenso wenig an den Ufern des mit dem Baldeggersee in der Vorzeit zusammenhängenden Hallwylersees, so ist kürzlich, wie aus nachstehendem Berichte des Herrn Seminardirectors Stutz in Hitzkirch zu ersehen ist, der 1 Stunde lange, $^1/_3$ Stunde breite und 476 Meter über Meer gelegene Baldeggersee vorläufig mit seinem Nordufer in die Reihe der von dem Pfahlbauvolke umwohnten Seen

eingetreten und verspricht bei gehöriger Untersuchung einen werthvollen Beitrag zur näheren Kenntniss dieser in manchen Beziehungen noch nicht vollständig erkannten Culturepoche zu liefern.

— „Die Ausdehnung der von Herrn Seminarlehrer Amrein neuentdeckten Pfahlbauten scheint eine sehr bedeutende zu sein. Ganz richtig ist, dass sie sich zwischen Gelfingen und Richensee viele hundert Schritte dem See entlang erstreckten, höchst wahrscheinlich auch, dass sie das ganze nördliche Ende des Sees, etwa eine halbe Stunde weit umsäumten. Die hiesigen Pfahlbauten waren wie in dem $3^1/_2$ Stunden von hier im Wauwylersee befindlichen, sowol mit Faschinen, als mit Pfählen construirt. Die senkrechten Pfähle, zuweilen durch zugelegte Steine befestigt, sind indessen äusserst zahlreich, oben bisweilen verkohlt. Bei 2—3 Fuss Tiefe begegnet man regelmässig horizontalen Pfahllagen, oft mehreren über einander, unter denen die Culturschicht zum Vorschein kommt, die sich nicht nur dem Auge durch das Dasein von Geräthen, sondern auch der Nase durch einen starken Schwefelwasserstoffgeruch bemerkbar macht. Torf ist nicht vorhanden, die Culturschicht liegt unmittelbar am See und ist nur wenig mit Seekreide und Schlamm bedeckt, wozu tiefer im Lande noch ein Riedgraspolster kommt.

„Die ehemalige Baustelle — jetzt trocken gelegtes Seeufer und Riedmatte — ist begrenzt landeinwärts durch den nahen Hügelkranz (Moräne), seewärts durch das plötzlich steil abfallende Seebecken.

„Bis anhin haben noch keine ordentlichen Nachgrabungen stattgefunden. Herr Amrein und ich haben nur da und dort einige kleine Löcher aufwerfen lassen, um uns von der Ausdehnung der einstigen Bauten einen Begriff zu verschaffen. Nach Durchsuchung des angeschwemmten, aus Mergel, Seekreide etc. bestehenden Bodens stiess man, wie eben bemerkt, auf die Culturschicht und die horizontalen Balkenlager, ferner auf zahlreiche vegetabilische und animalische Ueberreste. Es zeigten sich ganze Haufen von Haselnussschalen und Knochen und Zähnen von verschiedenen Thierarten, vorzüglich vom Ochsen, Schwein, Hirsch, Reh, Biber; die Mark enthaltenden Knochen sind gebrochen. Von Geräthschaften wurden gefunden: Bearbeitete Späne von Feuerstein, nebst einer Menge unbearbeiteter Splitter, unter diesen auch ein ganz gut erhaltener Bergkrystall, ferner Stücke von gewöhnlichen Steinhämmern aus Serpentin u. s. w., doppelt faustgrosse Mahlsteine, Knochenmesser, eine Menge Scherben von Töpfergeschirr. Metallgegenstände wurden keine gefunden.

„Weitere Nachgrabungen sind leicht anzustellen, da hier das Wasser nicht hinderND in den Weg tritt.“ Jos. Stutz, Seminardirector in Hitzkirch.

115.

Une épée de bronze trouvée à Bellevue près de Genève.

Dans la première quinzaine du mois de juin de l'année dernière, il a été trouvé à Bellevue[1]) près de Genève, en faisant les fouilles d'un bâtiment neuf, une très-belle épée de bronze à deux tranchants. (Planche XXIV, fig. 6.)

[1]) Le village de Bellevue est situé au bord du lac de Genève; Bellevue est aussi l'une des stations du chemin de fer de l'Ouest-Suisse.

La poignée de cette arme fait corps avec la lame, elle a dû être garnie en corne ou en os, elle est droite et porte neuf rivets, six à la base et trois sur la tige.

Une ligne courbe relie la lame à la partie large de la poignée ce qui ne manque pas de donner à l'arme une certaine élégance.

Une légère rainure longitudinale suit le tranchant des deux côtés.

L'épée en question recouverte d'une très-belle patine, mesure 60 centimètres de longueur.

Le plus extraordinaire dans cette arme, c'est la petitesse de la poignée qui ne mesure que 6 centimètres. Il faut donc supposer que le guerrier auquel a dû appartenir cette épée avait une main beaucoup plus petite que celle de nos populations actuelles.

Des armes de ce genre ont été trouvées en France sous des *Tumuli* très-anciens et en Suisse dans les palafittes de l'âge de bronze.

L'épée de Bellevue a été recueillie à un métre quatre-vingts centimètres de profondeur au-dessous du sol actuel. Une légère couche de sable fin non-remanié la séparait de la terre végétale et au-dessous l'on remarquait une autre couche de gros et grossier gravier légèrement mélangé d'un terrau rougeâtre.

Ces couches de sable et de gravier représentent l'ancienne grève du lac. La route de Lausanne et la campagne Bordier, soit 56 métres, séparent la grève actuelle de l'ancienne où l'épée a été trouvée.

A vingt-cinq centimètres au-dessous du gravier sur lequel reposait cette arme de bronze, j'ai rencontré la terre glaise qui forme l'une des couches de notre terrain lacustre.

Dans les déblais il a encore été trouvé une espèce de plaque en bronze avec des rebords tranchants comme un couteau, elle est percée d'une ouverture ovale dont les bords sont légèrement en relief. (Planche XXIV, fig. 7.)

Cet objet, assez différent de celui que je viens de décrire, a également une poignée à laquelle devait s'adopter un manche en corne de cerf, ou en os. L'usage des bronzes de ce genre a été interprêté très diversement. Dans un supplément de l'excellente dissertation du Comte Gozzadini „Di un sepolcreto Etrusco scoperto presso Bologna descrizione del Conte Giovanni Gozzadini, Bologna 1855", le professeur Rocchi cherche à démontrer qu'ils ont été employés comme rasoirs. Le Dr. Keller a représenté quelques-uns de ces instruments à la planche XVI de son cinquième rapport sur les habitations lacustres et plus tard émis l'opinion que ces outils avaient dû servir, avant l'invention des ciseaux, à couper la toile, le cuir etc. On trouve ces instruments assez fréquemment en Angleterre, en France, en Suisse etc. et on en rencontre souvent des reproductions dans les ouvrages d'archéologie.[1])

Bien avant d'atteindre la couche lacustre où l'on a trouvé cette épée, à quatre-vingts centimètres au-dessous du sol, il a été recueilli de nombreux tessons d'amphore de l'époque romaine, ainsi qu'un certain nombre de tuiles à rebords de la même époque.

[1]) Voyez la notice of Three Small Bronze Blades etc., by J. A. Smith dans les „Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland", Vol. V. Part. I. P. 84, et „Archiv f. östr. Gesch.", Bd. 38. S. 233. Fig. 56.

Les plus grandes de ces amphores avaient deux anses, tandis que les petit n'en avaient qu'une.

D'après les débris de ces poteries que j'ai pu recueillir, j'ai constaté qu'il avait là beaucoup plus de petites amphores que de grandes; mais sur aucun tess je n'ai pu découvrir de nom de potier.

Tous ces débris étaient mélangés et semblaient avoir été jetés au hasard comn des rebuts dans un fossé.

L'emplacement, où ces fouilles ont été opérées, est désigné au cadastre commun sous le nom de *la Tuilerie.* La tradition semble donc confirmer qu'il y avait Bellevue une fabrique de poterie à l'époque romaine.

La couche où l'on a trouvé ces derniers débris était remaniée; or ces tesso sont d'une époque beaucoup plus récente que la couche où l'épée a été recueilli

Ce n'est pas la première fois qu'on aurait découvert des antiquités à Bellevu A quelques mètres de l'emplacement dont il vient d'être question, M. le conseill d'Etat Bordier, mort il y a peu d'années, avait déjà trouvé en creusant un pui dans sa campagne, une hache de pierre, qui a été déposée dans les vitrines d musée de Genève.

Maintenant, pour terminer, je dirai qu'après avoir examiné avec attention l'ép de bronze, je puis la rapporter à l'époque des palafittes de l'âge du bronze, par qu'elle est, comme je l'ai déjà dit, tout-à-fait du type des épées de cette époqu tenant compte aussi de la couche dans laquelle elle a été trouvée, j'ai tout lieu d croire qu'elle aura été jetée sur la grève, par les vagues, au moment d'une tempê comme nous en voyons encore de nos jours sur le lac.

Cette pièce aurait donc pour nous ceci d'intéressant, qu'elle pourrait jusqu un certain point, nous servir de chronomètre, pour marquer la distance, où allaie les eaux du lac Léman à l'époque des constructions lacustres; à ce point de vu cette découverte aurait bien son importance.

F. Thioly.

116.

Die etruskische Inschrift von Tresivio.

(Siehe Art. 113.)

Berichtigung.

Wir müssen unsere Leser um Entschuldigung bitten, dass wir ihnen von diese Grabdenkmale ein unrichtiges Bild vorgeführt haben. Schuld daran ist theils d Correspondent des Einsenders, theils die Redaction, welche übersah, dass diese I schrift schon im „Bullettino dell' Instituto di Corrispondenza archeologica" Nr. VIII. I di Agosto e Settembre 1871, P. 214, unter dem Titel „Iscrizione sepolcrale del Etruria del nord di Tresivio nella Valtellina" von Corssen in zuverlässiger Abschri und mit sachkundiger Erläuterung bekannt gemacht worden war. Indem wir hi eine genaue Copie der Inschrift — die Figur des Mannes ist müssige Zuthat - folgen lassen, erlauben wir uns, dem Bullettino die Erklärung des Inhaltes d Inschrift zu entheben. (Siehe Taf. XXIV. Fig. 8.)

„S. 217 L'iscrizione di Tresivio deve leggersi:
Z (?) Esia L
Lepalial

„È fuor di dubbio che abbiamo qui la sigla di un prenome Z (?), un nome di famiglia *Esia*, la sigla del prenome di un padre L, il, quali deve supporsi in caso genitivo, un nome gentilizio in *al*. È questa la maniera usuale di designare i nomi nelle iscrizioni sepolcrali etrusche. La sigla del prenome della persona principale, indicata sulla lapide di Tresivio con quattro nomi, ci resta incerta, non essendo sicuro che quella lettera significhi una Z. — *Esia*, secondo la maniera di denominazione etrusca, si può ritenere solo per la forma feminile di un nome di famiglia, giacchè nomi di famiglia maschili in *ia* sono estranei all' etrusco. Questo significa dunque una donna nata Esia. La seguente sigla *L* significa, come ordinariamente, il prenome *Larth*, cioè il prenome del padre della donna *Esia*, da credersi in genitivo, secondo il senso dunque *Larthis filia*. *Le pali-al* è un nome gentilizio, che col suffisso *al*, abbreviazione dell' *ali* latino (*Marti-ali-s Iuven-ali-s* ed altri) derivò dal nome *Lepalia*. Con tale suffisso si formarono sui monumenti linguistici etruschi grandi masse di nomi indicanti tanto la materna, quanto la paterna origine. Tra questi i nomi significativi dell' origine sono sempre formati del prenome del padre, essendo il nome gentilizio del padre sempre identico a quello dell figlio: per conseguenza il nome formato dal nome gentilizio del padre sarebbe un' aggiunta del tutto supperflua dopo il gentilizio del figlio. E pochi sono in etrusco i nomi usuali indicanti l'origine paterna per quanto mi sappia, solo *Arnth-al Larth-al Laris-al Cai-al*, da prenomi maschili *Arnth Larth Laris Cai*. Nella maggior parte dei casi il padre della persona principale è indicato mediante la sigla del nome di esso padre, comme nella nostra iscrizione mediante L, o colla estesa forma del genitivo di esso. I nomi gentilizi materni al contrario sono in etrusco molto numerosi e per la maggior parte formati dal nome gentilizio della madre. Un tal nome significativo dell' origine materna è *Lepali-al* che significa *Lepalia matre nata*.

„Secondo quanto abbiamo fin qui ragionato, possiamo ritenere che la illustrata iscrizione della Valtellina sia una iscrizione sepolcrale della Etruria settentrionale. La defunta il cui prenome non è sicuro a causa della iniziale ⋔ , era una nata *Esia* figlia di *Larth*, partorita dalla madre *Lepalia*. Da questa iscrizione sepolcrale quindi risulta che nella contrada di Tresivio in Valtellina dimorasse una volta una popolazione etrusca. Abbiamo dunque qui un monumento linguistico che designa uno dei punti più avanzati, fin dove possiamo per ora seguire l'estensione della lingua *etrusca* verso settentrione."

117.

Refugium auf dem Nack-Gütschi bei Kirch-Leerau (Ct. Aargau).

Nur wenig oberhalb der letzten grossen Endmoräne, welche bei Stafelbach das Suhrenthal in einer Mächtigkeit von über 100′ durchschneidet, liegt auf der rechten

Thalseite, und vom Hauptthale durch die Seitenmoräne abgetrennt, ein kleine Seitenthälchen, rechts und links von bewaldeten Hügeln eingeschlossen, und i seinem so gebildeten Thalkessel ein kleines Dörfchen bergend, Kirch-Leerau mi Namen. Die Mundart spricht Lêrb, die urkundliche Namensform aus dem 14. Jahı hundert ist Lerow. Der Höhenzug, welcher das Thälchen gegen Norden abgränz endigt in einen Hügelkopf, Nack-Gütschi geheissen, der gerade in der Verlängerun der Erdmoräne, etwa 500′ über der Thalsohle sich erhebt und gegen Westen un Süden, das Hauptthal und das Leerauer Seitenthälchen, ziemlich steil abfällt, währen er gegen Norden sanfter sich abdacht. (Taf. XXIV. Fig. II.) Der eine Strecke wei überaus schmale Hügelgrat erweitert sich auf dem Hügelkopfe zu einer kleinen Ebene deren Längendurchschnitt längs einem über den Hügelkamm fortlaufenden un dann ins Hauptthal hinunter steigenden Fusswege (A A . . .), 396′ beträgt, be einer grössten mittlern Breite von 110′. Diese natürlich gesicherte Lage ist nu wol vor Urzeiten, durch zwei Einschnitte in den Hügelkamm und durch ein doppelte Umwallung gegen die weniger steil abfallende Nordseite hin noch unzu gänglicher gemacht und zu einem eigentlichen Zufluchtsorte umgestaltet worde Beim ersten Einschnitt (D) beträgt die Breite des Hügelkammes 25′; der Ein schnitt selbst ist 12′ breit und gegenwärtig noch etwa 7′ tief. Von diesem Ein schnitt aus setzt sich die erste, äussere Umwallung über die nördliche Abdachun hinab und rund um dieselbe herum bis vor die Mitte des Hügelkopfes fort, i einer Entfernung, über die schiefe Abdachung gemessen, von etwa 116′ vo Rande des Plateaus. Die zweite innere Umwallung, etwa 28′ unterhalb desselbe umgibt nur die etwas weniger steile vordere Hälfte des Nordabhanges des Plateau und schliesst mit dem zweiten Einschnitt (E) nicht zusammen. Dieser zweit Einschnitt ist 24′ breit und gegenwärtig noch 11′ tief. Die Breite des Hüge kammes an dieser Stelle beträgt 41′. Bei beiden Einschnitten ist der Theil, übe welchen der Fussweg geht, in einer Breite von 5′ beim ersten und 8′ beim zweite in neuerer Zeit angeschüttet worden. Diese Einschnitte sind 75′ von einande abstehend. Die beiden Umwallungen stellen sich gegenwärtig einfach als 10—1 breite horizontale Abplattungen auf der schiefen Abdachung dar, mit etwas steilere Abfall nach unten, aber, ausser in der Nähe des Einschnittes B, ohne grabe förmige Vertiefung. Endlich ist auch der Rand des Hügelplateaus ringsum u 2—4′ abgetragen und verebnet, zum Theil allerdings mit Benutzung natürliche Niveauverschiedenheiten des Terrains.

Aarau, d. 27. Dec. 1871. Professor J. Herzog.

Zeichenerklärung.

A A . . . . . Fussweg mitten über den Hügelgrat.
B B . . . . . äusserer Wallgraben.
C C . . . . . innerer Wallgraben.
D . . . . . . erster mit dem äussern Wallgraben zusammenhängender Einschnitt in den Hügelkam
E . . . . . . zweiter Einschnitt in den Hügelkamm.

118.

Römische Alterthümer, gefunden in Baden (Ct. Aargau).

Baden gehört zu den wenigen Ortschaften im Gebiete der jetzigen Schweiz, deren in den Werken der Alten Meldung geschieht. Tacitus (Hist. I. 67) berichtet bei Erwähnung des Rachezuges einer Armee des Vitellius gegen die Helvetier im Anfange des Jahres 68 n. Chr., dass die zu Windisch stationirte 21. Legion diesen in langem Frieden wie zu einer Landstadt angewachsenen Ort, (in modum municipii exstructus locus), der wegen seiner Heilquellen ein vielbesuchter Belustigungsort gewesen sei, ausgeplündert habe. Mit dem Worte municipium will Tacitus das städtische Aussehen dieses Ortes, der seiner politischen Bedeutung nach zu den vicis zählte, bezeichnen. Das römische Baden mit den wenigen von dem einstigen Flor dieser berühmten Thermen zeugenden Alterthümern habe ich im XII. Bande unserer Mittheilungen S. 295 ff. ausführlich beschrieben und wiederhole hier nur, dass der römische Ort nicht am Platze der jetzigen Stadt, die ihren Ursprung dem mittelalterlichen Schloss verdankt, sondern zunächst der Stelle, wo die Quellen hervorsprudeln, erbaut war, hauptsächlich auf der linken, aber auch auf der schon damals durch eine Brücke mit ihr verbundenen rechten Seite des Platzes, ferner auf dem Plateau oberhalb der sogenannten grossen Bäder, längs des Weges (der alten römischen Heerstrasse), der nach dem Martinsberg führt. Nachgrabungen, welche unser Verein im Jahre 1848 hier nördlich der Strasse veranstaltete, legten die Grundmauern eines langen Gebäudes bloss, das durch Zwischenwände in viele grosse Räume abgetheilt war. Auf der Südseite der Strasse breitet sich ebenfalls Gemäuer aus, das sich jedoch nicht weit feldeinwärts erstreckt, wie aus dem Dasein eines römischen Marksteines (Nr. 266 bei Mommsen)[1]), der ungefähr in der Mitte zwischen der reformirten Kirche und dem eben erwähnten Wege stand, hervorgeht. Wenige Schritte zur Linken, wenn man von den grossen Bädern nach dem Plateau hinaufsteigt, und fast auf der Höhe desselben, bemerkt man eine Reihe von Oekonomiegebäuden und hinter diesen ein neuerbautes Waschhaus, das auf seinem Eigenthume Herr Borsinger, Gastwirth zur „Blume", letzten Herbst erbauen liess. Die Ausgrabung der Fundamente war für die Alterthumsforschung nicht ohne Gewinn, indem sie einestheils zur Entdeckung eines Complexes sorgfältig aufgeführter Häuser Veranlassung gab, anderntheils eine Reihe werthvoller Alterthumsgegenstände zum Vorschein brachte. Kaum einen Fuss tief unter der Oberfläche traten die Mauern zwei an einander stossender Gebäude zu Tage, deren Construction allein schon die Wolhabenheit des Erbauers bezeugte. Das Material derselben, aus zurecht geschlagenen Feldsteinen, Jurakalk und Ziegeln bestehend, mit Ziegelmörtel verbunden und regelmässig geschichtet, war auf der Aussenseite mit einem Verputz belegt, in welchem Linien, die einen Quaderbau nachahmten, eingerissen waren. Der ursprüngliche Boden befand sich in einer Tiefe von 11′, und hier wurden in dem engen Raume zwischen zwei Häusern die durch Feuer und nachherige Oxydation stark beschädigten Broncefiguren gefunden, die wir näher beschreiben werden. Nach der ersten durch Einäscherung erfolgten Zerstörung dieser Gebäude

[1]) Dieser Stein ist aus Versehen unter den Vindonissa-Inschriften angeführt.

scheint für den Neubau eine Aufhöhung des Terrains statt gehabt zu haben. Es liegt nämlich eine zweite Brandschichte 8', eine dritte etwa 9' über jenem Boden. Nach dem dritten Untergange der Gebäude fand keine Restauration mehr statt. Die oberen Brandschichten enthalten, leider grösstentheils in Fragmenten, eine Menge Geräthschaften, die sich entweder auf die bauliche Einrichtung des Hauses oder die Ausrüstung der verschiedenen Gemächer beziehen, wie z. B. Dachziegel, Heizröhren, Stücke von bemalten Wänden (auf einem derselben ist in zollhohen Buchstaben das Wort OPA .... zu lesen), Handmühlsteine, Amphoren, Scherben von Kochgeschirr und aretinischer (rother) Erde, worunter ein Stück mit dem Namen des Verfertigers ALBVS FE. und dem eingekritzten Namen VIRRI, Thonlampen (ein Stück ist mit einer römischen Maske verziert), dann verschiedene Dinge aus Bronce, endlich eine Menge Eisengeräthe, nämlich Ketten, Beschläge an Thüren und Wagen, Schlüssel, Ackerbau- und Gartengeräthe. Wir glauben uns nicht zu irren, wenn wir mit Rücksicht auf die letztgenannten Geräthe und das hier gefundene Priapusbild annehmen, dass das in Frage stehende Gebäude als ein zunächst der Thermenstadt gelegenes Landhaus zu betrachten sei.

Da der ausgegrabene Raum, welcher seinem Flächeninhalte nach nur wenige Quadratklafter gross ist, des Interessanten so viel geliefert hat, ist zu erwarten, dass diese Localität von den Alterthumsforschern im Auge behalten und gelegentlich einer sorgfältigen Durchsuchung gewürdigt werde.

1. Weibliche Büste von Bronceguss.[1]) (Höhe M. 0,14.) Dargestellt ist das Obertheil einer weiblichen Figur en face bis unter die Brüste. Sie ist mit einem Aermelchiton bekleidet und einem auf den Achseln aufliegenden auf der linken Seite der Brust herabfallenden Obergewande, von welchem nur der Saum zu sehen ist, welchen die rechte Hand unter der linken Brust und die linke in der Höhe der Achsel gefasst hat. Der Typus des vollen wolgeformten Gesichts erinnert vielfach an Darstellungen der Juno. Auf Juno deutet auch das hohe Diadem, welches mit acht kreisrunden nach den Seiten hin kleiner werdenden Ornamenten versehen ist, und das volle reiche Haar, welches in zwei Linien zu beiden Seiten des Halses auf die Brust herabfällt. Das Ganze ist hohl, der hintere Theil des Kopfes fehlt; danach ist es wahrscheinlich, dass es auf einem Gegenstande befestigt war, und die runde Form, welche dem Brusttheil der Büste gegeben ist, lässt es nicht als unmöglich erscheinen, dass sie als emblema (vergl. Marquardt, Römische Privatalterth. II. p. 275) in einer runden Schale sich befand, ähnlich wie unter Anderem die Götterbüsten des Hildesheimer Silberfundes, (vgl. Wieseler, der Hildesheimer Silberfund, Festprogramm des Vereines von Alterthumsfreunden im Rheinlande, Bonn 1868, Taf. III.) Zur Zeit der Einäscherung des Gebäudes muss dieses Bild mit einem Stück Leinwand bedeckt gewesen sein, denn die Eindrücke des Gewebes zeigen sich namentlich an der linken Schulter des Bildes im Grünspanüberzuge ganz deutlich.

2. Statuette des Mercur (Höhe M. 0,14) auf einer viereckigen Basis mit vier Füssen (Höhe 0,055). Es fehlen die rechte Hand und die vorderen Theile der linken. Auch hat die Oberfläche mehrfach gelitten, im Ganzen aber ist das Werk gut erhalten. Anlage und Haltung der Figur entsprechen dem Typus

[1]) Abbildungen von 1, 2, 3 folgen in der nächsten Nummer.

einer ganzen Reihe von Hermesstatuetten, die in der Schweiz gefunden worden sind, vergl. No. 57 des Zürcherischen Cataloges: Petasos mit Flügeln auf dem Kopfe, Schwingen an den Füssen, eine Chlamys mit Spange auf der linken Schulter, von dieser über dem linken Arm in langen ruhigen Falten herabfallend. Die linke Hand hielt vermuthlich den Caduceus, die rechte den Beutel. Die Verhältnisse der Figur sind wolgetroffen, die Arbeit scheint sich von vielen anderen Werken dieser Art vortheilhaft auszuzeichnen.

3. Statuette des Priap, in einem in den Funden neulicher Zeit vielfach vertretenen Typus, über welchen Otto Jahn in den Berichten der sächsischen Gesellschaft der Wissensch., 1855, p. 234 ff., eine vortreffliche Abhandlung geschrieben hat. (Höhe 0,8.) Es fehlt der linke Unterschenkel, sonst wolerhalten. Die Figur ruht auf dem rechten Bein, trägt Stiefel, auf dem Kopfe eine eng anliegende dicke Kappe und einen gegürteten langen ärmellosen Chiton, den sie mit beiden Händen vorn in der Höhe der Hüften zu einem Sinus aufnimmt, so dass die Beine entblösst werden. Im Sinus des Gewandes liegen Früchte, unter denen sich zwei grosse Aehren, eine grosse Traube, Aepfel, Birnen, Pflaumen unterscheiden lassen. Unter dem Sinus ragt der colossale Phallus hervor. Der Gott ist bärtig und trägt lange Locken.

Als einige Wochen nach der ersten Ausgrabung ein an der südöstlichen Ecke des römischen Hauses gelegenes nur sechs Fuss ins Gevierte messendes Gemach ausgeräumt wurde, kam in der Tiefe von acht Fuss ein Rest des Fussbodens zum Vorschein, der mit Mosaik belegt gewesen war. Unter diesem Boden stand noch eine vereinzelte Heizröhre aufrecht da als Beweis, dass vor der ersten Zerstörung des Gebäudes dieser kleine Raum mit einer Heizvorrichtung versehen war. Die Mosaik war, wie die meisten Producte dieser Art in unserem Lande, ohne Kunst aus weissen und schwarzen Steinchen von Jurakalk verfertigt, welche geometrische Figuren bildeten. Auf der Ostseite dieses Gemaches war 4′ über dem Boden nach Art eines sogenannten Kellerlichtes eine schräg durch die Mauer gehende Oeffnung, auf der Südseite eine Nische in der Mauer angebracht.

Auch in diesem Raume, dessen Bestimmung sich nicht leicht deuten lässt, sind einige werthvolle Gegenstände der Verlassenschaft des ehemaligen Besitzers im Schutte aufgefunden worden. Sie bestehen vornämlich in einer gut erhaltenen Schnellwage mit 1 Meter langem eisernem Wagebalken und zweifacher Eintheilung. Zu den Gewichten, womit diese Wage versehen war, gehören ohne allen Zweifel theils ein höchst seltsames Broncebild, theils die Bruchstücke einer aus kleinen Bronceringen verfertigten Kette, welche Dinge in der unmittelbaren Nähe des Wagebalkens zum Vorschein kamen, ferner ein kleines broncenes Jupiterbild, eine eiserne Kette zum Aufhängen des Topfes am Herde, einige merkwürdige Kochgeräthe von Eisen, Fragmente von Thongeschirren u. s. w.

Indem wir uns vorbehalten, in der nächsten Nummer die interessanteren geräthlichen Fundstücke beider Ausgrabungen durch Erklärung und Abbildung unsern Lesern zur Kenntniss zu bringen, schliessen wir diesen ersten Bericht mit einer Beschreibung des auf Tafel XXVI und XXVII abgebildeten Wagegewichtes.

Dieses Bild besteht aus einer Doppelfigur, einem wolbeleibten Manne von völlig fratzenhaftem Aussehen und einem Thiere aus dem Hirschgeschlechte, wahrscheinlich

einem Rehbocke. Der erstere ist auf dem Thiere reitend dargestellt mit emporgehobenen Armen und geschlossenen Händen, in denen er entweder die Enden des Geweihes, oder vielleicht die an dem enormen Phallus, mit dem er versehen ist, befestigten Zügel gehalten zu haben scheint. Sein Gesicht ist weniger possierlich als grinsend und hässlich. Er rümpft seine breite stumpfe Nase und reckt die Zunge aus dem weit geöffneten Mund heraus. Die Augen sind hohl und waren wol ursprünglich mit Silber oder Blei ausgefüllt. Der niedrige Kopf ist mit einer knapp anschliessenden Mütze bedeckt, unter welcher über der Stirn kurze Haarbüschel, über dem Rücken steife geringelte Locken hervortreten, und sich auf einem kurzen Kragen in regelmässigen Abständen vertheilen. Die Kleidung besteht in einem, einem Badeanzuge ähnlichen, genau anpassenden Wamms, der Arme und Beine unbedeckt lässt und aus quadrillirtem (gewürfeltem) Zeuge verfertigt ist. Zwischen dem Kragen und dem Wamms schiebt sich ein sonderbares Kleidungsstück, ein über den Rücken herabhängender Ueberwurf ein, der abgenommen werden kann, indem er nur vermittelst zweier Stiften festgemacht ist. Aus- und inwendig ist er in gleicher Weise mit Federn belegt, die sich wie am Schwanze des Auerhahns umbiegen. Nach Abnahme dieses Mäntelchens kommt das volle Hintertheil des Mannes in den gemusterten Hosen zum Vorscheine. Die Fussbekleidung besteht in Schnürstiefeln von neben angegebener Form.



Das Thier, auf dem derselbe reitet, ist, wie man aus der Form des Kopfes, den langen dünnen Beinen mit gespaltenen Hufen und einer zwischen den Ohren sitzenden durchbohrten Hornkrone schliessen kann, ein Rehbock, dessen Hintertheil unter dem eben genannten Mantel gerade abgeschnitten ist. Die Füsse des Thieres liegen mit den Fusssohlen des Mannes und dem Phallus desselben in Einer Ebene. Das Wunderbarste an der Figur ist, dass der Kopf und der Rumpf des Thieres durch den Phallus getrennt sind und aus diesem der Hals des Rehbockes gleichsam emporwächst.

An vier Stellen des Bildes, nämlich an der Spitze der Mütze und des Phallus und den zwei untern Enden des Federmantels sind Ringe zum Aufhängen desselben angebracht. Ohne allen Zweifel hingen an denselben die Kettchen, die in einer Gesammtlänge von M. 0, 84 neben der Statera gefunden wurden, und aus in einander geflochtenen Ringchen bestehend einen vierkantigen Strang bilden.

Obwol es trotz eifrigem Nachsuchen weder mir, noch meinen Freunden gelungen ist, in archäologischen Werken und Zeitschriften die Erwähnung oder Abbildung einer ähnlichen Figur zu entdecken, so getrauen wir uns doch nicht, dieselbe als die blosse Eingebung der heitern Phantasie eines Modellirers zu betrachten, vielmehr scheint diese Composition eine aus dem gemeinen Lustspiel entnommene burleske Darstellung zu sein, die dem Volke bekannt war und Lachen erregte.

Zu bemerken ist noch, dass dieses Bild vortrefflich gegossen ist.

Wir dürfen nicht unterlassen, hier anzuzeigen, dass Herr Borsinger, Gastwirth zur „Blume“ in Baden, sämmtliche Fundstücke sorgfältig aufbewahrt und die Besichtigung derselben den Alterthumsfreunden mit anerkennenswerther Bereitwilligkeit gestattet.

Dr. F. Keller.

119.

Les découvertes faites à Nyon en 1871.

Les travaux de canalisation entrepris l'été dernier pour l'établissement d'une conduite d'eau dans les rues de Nyon, ont amené la découverte d'un certain nombre d'objets antiques rappelant l'époque de la Colonia Julia Equestrium.

Autrefois, quand on faisait de semblables trouvailles, elles demeuraient entre les mains des particuliers, ou étaient accaparées par les Musées de Berne, de Lausanne et de Genève. Depuis 1861 il n'en est heureusement plus ainsi. A l'instigation de Monsieur le Colonel fédéral Veret, alors préfet de Nyon, quelques amis de l'histoire nationale fondèrent une société, ayant pour but principal de recueillir et de réunir en collection les antiquités trouvées dans la ville et ses environs. Les efforts de cette Société ont été couronnés de succès, et, grâce à elle, la ville de Nyon possède aujourd'hui un Musée qui s'enrichit chaque jour et commence à présenter un véritable intérêt historique. La place était donc toute prête pour recevoir les nouveaux hôtes dont il va être question.

En général, partout où la tranchée a été ouverte, les matériaux qu'on en a extraits contenaient beaucoup de débris romains. Les fragments de tuiles, entre autres, s'y trouvaient en majorité. Voici d'ailleurs l'énumération approximative de ces divers objets:

Dans la Grand'rue:
- Deux tombeaux (Pl. XXV, fig. 1),
- Une tuile romaine parfaitement intacte,
- Des fragments d'objets en bronze méconnaissables et oxydés,
- Des débris de poterie vernissée (Pl. XXV, fig. 2).

Près le temple:
- Plusieurs dalles en marbre blanc,
- Une grande tête de lion, en marbre analogue, ayant probablement servi à décorer une fontaine,
- Un fût de colonne,
- Une dalle en béton parfaitement polie et colorée en rouge à sa surface.

Dans la Rue Verte:
- Une tête de femme sculptée en relief,
- Une base de colonne,
- Des dalles en marbre,
- Divers restes de murs,
- Deux vases en poterie fine,
- Vingt-trois amphores de formes et dimensions différentes [1]) (Pl. XXV, fig. 3 à 14).

Deux des objets énumérés ci-dessus méritent une mention particulière, ce sont les tombeaux et les amphores.

Ces tombeaux, très-rapprochés l'un de l'autre, sont placés parallèlement dans la direction du nord au sud. Engagés sous le trottoir de la Grand'rue, ils ne

[1]) Voyez les noms des potiers pl. XXV, fig. 8—19.

montrent dans le fossé, à trois pieds environ au-dessous du pavé, que leur extrémité antérieure. Tous deux sont construits régulièrement avec des dalles artificielles de quatre pouces d'épaisseur, formées d'un mélange de chaux et de briques concassées.

Celui de gauche présente cette particularité que, destiné d'abord à servir de sépulture à un adulte, il a été raccourci par un double fond pour recevoir le corps d'un enfant, dont la tête assez bien conservée se trouvait près de l'ouverture.

Celui de droite contenait des ossements détériorés et si fragiles qu'ils se rompaient au moindre contact; en outre, quelques morceaux de cuivre informes et très oxydés; enfin, un fragment de vase qui a d'abord attiré mon attention par l'éclat métallique du sulfure de plomb, dont sa face, ornementée de quelques dessins, est revêtue à l'extérieur.

Avec une forte présomption que ces deux tombeaux datent de l'époque romaine, il m'a paru curieux d'y trouver un débris de poterie portant aussi manifestement l'indice d'un vernis plombeux, lorsque les savants les plus distingués en céramique, émettent l'opinion que l'on n'aurait commencé qu'au XIII[e] Siècle à recouvrir les poteries d'un vernis de cette nature.

On lit en effet dans Brongniard (Arts céramiques, 1844, tome 1, page 16): „Chaptal a avancé, il y a quarante ans, qu'il n'avait jamais trouvé ni plomb, ni „cuivre dans les vernis des poteries grecques et romaines, et que celles que l'on „pourrait attribuer aux Romains et qu'on avait trouvées enfouies dans des tombes „en France étaient d'une fabrication postérieure à l'époque où les Romains occupaient „les Gaules."

Monsieur Aikin, qui a fait de nombreuses recherches sur l'histoire des poteries, admet ce fait sans restriction.

„Je puis ajouter, d'après les recherches faites dans le laboratoire de Sèvres, „qu'on n'a trouvé ni plomb, ni cuivre, ni étain dans aucune poterie européenne „fabriquée avant le XIII[e] Siècle; c'est même à cette époque qu'on place la découverte „faite par un potier de Schletstadt d'un vernis ou enduit vitreux plombifère, analogue, „dit-on, à celui que l'on met actuellement sur les poteries.

„Si l'on connaît quelques pièces, antérieures à cette époque, recouvertes d'un vernis „plombifère, elles sont de fabrication arabe ou tout-à-fait exceptionnelles."

Ce fait me paraît intéressant à étudier, et il me semble qu'il importe avant tout de décider si les deux sépultures en question sont réellement de l'époque romaine. Il se trouvera, sans doute, quelque savant ayant eu occasion d'étudier ce genre de tombeaux qui pourra nous fixer sur ce point.

Plusieurs fois déjà, à des époques antérieures, on a déterré des amphores à Nyon. Il en existe même, à la connaissance de plusieurs personnes, une série, près de la ville, qu'on ne pourrait extraire de leur gisement qu'au prix d'une démolition coûteuse.

Cette année, dans un espace assez restreint, on en a découvert plus d'une trentaine dans la Rue Verte, et, sur ce nombre, il a été possible d'en sauver vingt-trois en assez bon état. Les autres, déjà brisées dans le sol, ont été achevées involontairement par la main des ouvriers.

Ces amphores se distinguent les unes des autres par divers caractères tels que la forme, la grandeur, la couleur et la marque de fabrique.

Les unes sont en terre rougeâtre, les autres en terre jaune, et, tandis que quelques-unes offrent un ventre rebondi et presque orbiculaire, d'autres présentent au contraire une forme allongée, svelte et de la plus grande élégance. Une troisième catégorie enfin, tient le milieu entre les deux formes précédentes. Elles varient également pour la capacité, car dans chaque type, il s'en trouve de sensiblement plus grandes que les autres.

On se perd en conjectures sur la cause qui a pu réunir dans un même lieu un si grand nombre de ces vases. Ces amphores gisaient à 2 ou 3 pieds de profondeur; elles étaient, en général, couchées ou renversées, ce qui explique qu'on n'ait pas trouvé trace de leur contenu. Elles étaient assez rapprochées les unes des autres pour qu'on pût en apercevoir plusieurs autour du vide qu'occupait celle qu'on venait d'enlever. Le terrain dans lequel elles gisaient, bien que de couleur foncée, ne montrait aucun vestige d'incendie, comme bois à demi-consumé, charbon, etc.

Aucun de ces vases ne présente trace d'un vernis ou d'une glaçure quelconque. Après avoir examiné sur place le grain de la terre dont ils sont formés, j'exprimai le doute qu'ils eussent jamais servi à conserver des liquides. Cependant l'opinion générale voulait qu'ils eussent contenu de l'huile et surtout du vin. Quelques personnes même m'apportèrent des dépôts salins trouvés dans ces vases et qu'elles prenaient pour du tartre; mais une analyse chimique de la substance, fit voir qu'elle n'était qu'un dépôt calcaire formé par infiltration. Je fus d'ailleurs convaincu de la porosité de ces amphores quand j'en eus fait remplir quelques-unes d'eau pure. Elles fonctionnèrent comme de véritables alcarazas, et après deux ou trois jours de transsudation, elles avaient laissé écouler tout leur contenu.

Une fois fixé sur ce point, il ne restait à choisir qu'entre deux alternatives: ou bien ces amphores sont demeurées inachevées et n'ont jamais reçu la couverte qui devait les rendre imperméables, ou bien, ce qui me paraît plus probable, en raison de leurs diverses provenances, elles ont servi à contenir des substances sèches, telles que blé, légumes secs, pois, haricots, lentilles, dont se nourrissaient les populations avant la découverte de la pomme de terre.

Une circonstance à noter, c'est qu'on n'a trouvé auprès de ces vases aucun support. Ils devaient être maintenus dans une position verticale en enfonçant dans le sol la pointe dont ils sont pourvus à la partie inférieure.

En rapprochant des débris épars, on est arrivé à reconstituer assez bien, pour juger de leur forme, deux vases beaucoup plus petits que les amphores et d'une terre imperméable et plus fine. Ce sont, selon toute apparence, des échantillons de l'antique *lagena*. (Pl. XXV, fig. 7.)

Il me reste, pour terminer, à émettre le vœu que la Société du Musée de Nyon soit un jour assez riche pour pouvoir procéder, sous une direction intelligente, à des fouilles régulières et méthodiques qui, en tenant un compte exact de tous les indices auxquels on arriverait, tels que fondations, restes de murs, canaux, souterrains, etc., permettraient de reconstruire un plan, au moins probable, de l'ancienne Noviodunum.

Nous ne doutons pas que cette ville n'ait un jour son historien.

Nyon, le 20 décembre 1871. FRÉD. ROUX.

120.

Die römische Fundstätte bei Siblingen (Ct. Schaffhausen) und die römische Heerstrasse Vindonissa-Juliomago.

Wenn vom Dasein und Wirken der Römer im Gebiet des Klettgaus geredet wurde, so dachte man bisher einmal an den badischen Klettgau, durch welchen von Windisch über Zurzach und Bechtersbohl eine römische Hauptmilitärstrasse führte, und sodann an die unteren nordwestlichen Gelände des schaffhauserischen Klettgaus. Durch diese verfolgte man nämlich die Strasse weiter bis über Gächlingen hinaus, liess sie dann hier aus ihrem geradlinigen Princip herausfallen, indem man sie unter beinahe rechtem Winkel eine Schwenkung nach Schleitheim machen liess. Bei dieser einmal angenommenen Richtung konnte einem freilich immer wieder die Frage aufsteigen: Wozu dann diese Schwenkung? warum führten die Römer ihre Strasse nicht geradewegs an Oberhallau vorbei auf eben so günstigem Terrain? Denn dem geradlinigen Princip wurden sie nur dann ungetreu, wenn militärische Rücksichten, stets die wichtigeren, vorlagen, wenn also ein günstigeres dominirendes Terrain sie zu einer Krümmung der Strasse bestimmte. Gleichwol wurde diese Strasse als die richtige und meist auch als die äusserste Grenze römischer Werke in unserem Klettgau angenommen. Dagegen hat Herr Finanzrath E. Paulus, dieser hochverdiente Forscher, anlässlich seiner scharfsinnigen Erklärung der Peutingertafel in Nachweisung der Strassenlinie von Windisch nach Regensburg (Schr. des württemb. Alterthums-Vereins, 8. Heft, 1866) mit grosser Bestimmtheit die Militärstrasse von Gächlingen weiters in gerader Linie über den Randen geführt, und lässt sie in Hüfingen ausmünden, wo er Juliomagus ansetzt. Hiebei erwähnte Herr Paulus natürlich auch Siblingen als an dieser Strasse gelegen; es waren aber bisher keinerlei römische Spuren hier zu Tage getreten. Siblingen, der höchste und lieblich gelegene Ort des Klettgaus, ist nach Nord und Ost umkränzt vom Randen, der von hier noch circa 1000 Fuss ansteigt; er zertheilt sich gegen das Dorf hin in 3 Abhänge, in den wuchtigen Ausläufer nach Westen, in ein gegen das Dorf steil abfallendes Horn, dessen kegelförmige Endspitze, der Schlossbuck, einst von einer fast spurlos verschwundenen, längst abgegangenen Burg gekrönt war, und endlich dehnt sich östlich das Horn des Kornbergs sammt Staufenberg mit weitem landaufwärts fortgesetztem Plateau aus. Zwischen dem zweiten und dritten der genannten Höhenzüge öffnet sich das sogen. Langthal, und führt mit einer guten Strasse fast durchgängig sanft ansteigend auf die Höhe des Randen.

Referent war noch ganz unbekannt mit der obigen Ansicht über Siblingens antiquarische Bedeutung, als er im Jahre 1869 in diesem Orte sich niederliess; aufmerksam indessen für alles Historische hörte er mit Interesse die Volkssage von einem in der Nähe untergegangenen Dorfe, von dem wirklich noch mehrere Thaläcker den Namen „Döttlingen" führen. Hoch über diese Aecker erhebt sich östlich vom Dorf und rechts vom Eingang in das sogen. Langthal eine Bergzunge, ziemlich sanft ansteigend; sie bildet eine ausgedehnte Vorterrasse des Randenhorns Kornberg und gewährt eine lachende Aussicht ins weite Land, über den Schwarzwald und

den ganzen Klettgau. Der ganze Platz hat von Natur etwas Dominirendes. Hier sollte in frühern Zeiten nach der Sage eine Ziegelhütte gestanden haben. Diess hat sich nun herausgestellt als blosser Erklärungsversuch des Volkes für die vielen auf den dortigen Aeckern sich findenden Ziegeltrümmer. Stücke von terra sigillata, die der Referent bei öftern Besuchen des Platzes fand, überzeugten ihn, dass eine römische Fundstelle unfehlbar hier vorliege; er besprach sich mit den Aeckerbesitzern über allfallsige Funde aus frühern Jahren, und brachte in der That nach und nach allerhand Gegenstände zusammen, Stücke von Urnen, Leistenziegeln, Heizröhren u. s. w., und besonders auch eine Gemme aus einem Siegelring, auf der sehr fein eingeschnitten eine männliche Figur mit geschwungenem Wurfspiess in der Hand zu sehen ist. In den reifenden Kornfeldern zeigten sich sodann deutliche Linien dünn bewachsener Stellen, die auf Gemäuer unter der Erde schliessen liessen. Auf diese Mittheilung hin beschloss die antiquarische Gesellschaft von Schaffhausen, durch den Referenten den Platz in Angriff nehmen zu lassen, was diesen Sommer geschah, und trotz geringer Mittel wurde doch der kleine Anfang mit bestem Erfolg gekrönt. Es ist gegenwärtig ein Gebäude zu Tage gefördert von 52′ Länge und 26′ Breite, abgerechnet die etwa 10′ über die Mauer hinausragende Heizkammer. Die meist sehr schön erhaltenen 2—2½′ dicken Mauern erreichen theilweise die Höhe von über 6′, wodurch eine klarere Einsicht in das Innere des Hauses, in den Zweck der einzelnen Räumlichkeiten ermöglicht wird. Folgendes ist die Beschreibung, die von einem Plane begleitet ist. (Siehe Taf. XXV, Fig. 20.)

Bei der nordwestlichen Ecke führt ein breiter Eingang in den Raum A, dessen Länge die ganze Hausbreite beträgt und dessen Breite 8½′ ist; er war mit geschliffenen Juraplatten bedeckt, die Mauern zum Theil noch mit starkem Bestich versehen, und in der Ecke a deutliche Ueberreste des Herdes, sogar ein Küchengeräth, woraus die Bestimmung dieses Gemaches ersichtlich genug wird. Ein schmaler Eingang führt in das kleine Gemach B, 8—9′ ins Gevierte, theilweise noch mit schön belegtem Boden von weissen Juraplatten, sowie bemaltem Wandbestich. Von hier aus Eingang in das grössere Gemach C mit theilweise erhaltenem Hypokaust, mit Säulchen aus quadratischen Backsteinen, von denen gleich innerhalb der Schwelle ein ganzes Mäuerchen aufgeschichtet war. Der Zimmerboden, jetzt ganz zerstört, bestand in seiner obersten Lage aus röthlichbraunen Marmorplatten. Von B nach E schmaler Durchgang über eine stark ausgetretene Sandsteinschwelle. Das Gemach E ist zum Theil demolirt, ganz unten an den Wänden ist noch die Bekleidung mit weissen Juraplatten zu sehen. Von hier war ein Eingang in das ebenfalls mit Hypokaust versehene und wie C noch rings hoch ummauerte Gemach D. Die noch vorhandenen Hypokaustsäulen waren über 2½′ hoch und ausserordentlich stark, aus Sandstein gehauen. Der ganz demolirte Fussboden war ausgelegt mit polirten weissen Juraplatten. Vom Heizloch her ragen weit hinein die Backsteinmäuerchen des Heizungskanales. Zwischen zwei vorspringenden Mauerstücken schmaler Eingang in das kleine, nicht 4′ weite und stark 5′ im Durchmesser haltende Halbrundgemach G, dessen Boden, wenig tiefer liegend als der von D mit röthlichem Mörtel ausgelegt war. Säulchen fanden sich keine mehr vor. Ob dieser Raum ein kleines Badezimmerchen gewesen ist? Der Platz b daneben war bis zur Höhe der suspensura ganz gemauert und gränzte so D von H ab, war vielleicht auch der Zugang dazu.

H selber liegt 2′ tiefer, zeigte bei c einen schmalen Abzugskanal in der Mauer, war aber so demolirt, dass die untere Umfassungsmauer nicht einmal mehr erkannt werden konnte. Ebenso blieb F ein Räthsel, eine Räumlichkeit, deren Mauer 1½′ vorspringt. Sie war hoch hinauf mit Pflaster und Steinen ganz ausgemauert, sei es zur Stütze des abwärts terrassirten Hauses, sei es zu fortificatorischem Zwecke. Die Zimmer C und D wurden geheizt vom Raume J aus, in dessen Mitte das aus starken Sandsteinen aufgeführte Heizloch noch deutlich da steht. Nach C spielte die Hitze durch einen Kanal ausserhalb der Mauer und durch einen gewölbten Durchgang durch die Mauer von C. In J lagen enorme Aschenhaufen; bei f liegt noch die Thürschwelle aus Sandstein. In diesem Raume fand sich der Schädel eines Menschen. Auch fanden sich bei der Ausgrabung, wie immer, Bruchstücke von edlern und geringern Thongefässen in Menge, ferner Glasstücke, Nägel und Anderes aus Eisen, besonders wichtig aber war der Fund von Ziegeln der Leg. XI. C. P. F. Es legen wol dieselben, in Verbindung gebracht mit der dominirenden Position ihres Fundortes, den Baulichkeiten um so mehr militärische Bedeutung bei, was sich bei Fortsetzung der Ausgrabungen gewiss noch weiter bestätigen wird. Wir haben nämlich bestimmte Spuren, dass diese Bergterrasse weithin von Gebäulichkeiten übersäet ist, dass wir Reihen von Häusern zu Tage fördern können, und von Wichtigkeit ist, dass sich dieselben auch ziemlich weit dem Langthal entlang ziehen. Ganz in der Nähe dieses Hauses graben wir gegenwärtig ein zweites aus, das mehr und mehr enorme Dimensionen annimmt. Ein drittes ist weiter hinten durch Privathand stückweise durchwühlt worden; überall ist der Platz an Funden ergiebig. Zu bemerken ist noch, dass die Brunnenstube von Siblingen auf eben dieser Bergzunge liegt.

Unstreitig ist durch diesen Fund römischer Werke, die vor der Hand wenigstens bis ins Jahr 85 nach Chr. zurückweisen, Siblingen ein bedeutungsvoller Factor für die historische Erforschung unserer Gegend geworden und besonders auch für die Lösung der Frage, wohindurch die Consularstrasse geführt habe. Merkwürdig ist jedenfalls, wie dieser Fund zusammentrifft mit der von E. Paulus vor Jahren ausgesprochenen Ansicht, hier bei Siblingen durch habe diese Strasse geführt, um das dominirende Terrain des Randen zu gewinnen. Diese Ansicht und die daraus resultirende Bedeutung Siblingens sucht Herr Staatsschreiber Dr. Wanner von Schleitheim als unmöglich hinzustellen in seinem neuesten Schriftchen: „Beiträge zur Ausmittelung der römischen Militärstation Juliomagus in der Umgebung von Schleitheim." Es würde diese seine Hypothese „Schleitheim-Juliomagus" durch die genannte Strassenrichtung eben gänzlich beseitigt, nachdem sie freilich bisher schon stark in Zweifel gezogen war (so z. B. auch in den „Jahrbüchern für d. Litt. d. Schweizergesch. von G. Meyer von Knonau"). Der Inhalt des genannten Schriftchens besteht im Wesentlichen darin, dass es die These zum zweitenmale behauptet, für die schon das erstemal bessere Begründung gewünscht wurde, (so eben in den citirten „Jahrbüchern"). Auf den zwanzig Seiten, die mit acht Seiten voll längst bekannter und anderswo zu lesender Notizen eingeleitet sind, findet sich überhaupt kein eigentlicher, neuer Beitrag für die Forschung; alles bewegt sich darum, Juliomagus und die Consularstrasse nach Schleitheim zu nöthigen und hiezu müssen mehrfache Unrichtigkeiten mithelfen und gelegentlich Kunstgriffe, die nicht wissenschaftlich sind. Da es diess Referat mit

sich bringt, erlaubt sich Referent, nur einzelne solche Puncte aus Dr. Wanners Schriftchen zu beleuchten; es soll dabei keine These gestellt, aber die volle Möglichkeit der Ansicht des hochverdienten E. Paulus dargelegt werden.

Die Strasse muss nach Schleitheim, sagt Herr Dr. Wanner, und es ist sinnlos, sie über Siblingen und den Randen zu dirigiren, wenn diess auch ein Mann thäte, wie Paulus, der seltenen Sinn und Auffindungsgabe für römische Werke mit ganz bedeutenden topographischen Kenntnissen verbindet, der im Jahre 1822 schon eine Römerstrasse entdeckte und seither erfolgreiche Forschungen nach Römerstrassen über ganz Württemberg und über Theile von Baden, Hessen, Bayern fortsetzte, der befähigt ist, den Officieren Unterricht in der Terrainlehre und Terrainbenutzung zu ertheilen. Behufs dieser bestimmten Behauptung schliesst Herr Dr. Wanner bei Siblingen einfach den Randen ab als völlig unzugänglich und gibt eine ganz unrichtige und täuschende Darstellung der dortigen Terrainverhältnisse. Dem gegenüber verweise ich auf meine Eingangs geschilderte Lage von Siblingen und betone es hier, dass der Randen einen sehr zugänglichen Durchlass für eine meist sanft emporführende Strasse bietet, eine solche auch gegenwärtig hat. Auf der Höhe angelangt verliert sich zwar dieselbe eine Strecke weit; dagegen wurde mir durch mehrere Untersuchungen constatirt, dass in alter Zeit eine grössere Strasse weiter über den ganzen Randen auf ausgewählt günstigem Terrain führte und fast ohne Fall ausmündet in die heutige Strasse, die von Bargen nach dem badischen Zollhaus führt. Sie wird heute noch von Randenanwohnern die „alte Heerstrasse“ genannt und lässt sich auch deutlich verfolgen. Ueber die Structur dieser Strasse will ich vor genauern Untersuchungen noch nichts aussagen. Interesse dagegen bietet noch die Notiz, die ich von einem greisen Siblinger erhielt: Er arbeitete als Knabe mit seinem Vater an dieser Strasse durchs Langthal eine Strecke hinter unserm Römerplatz behufs Correction der Strasse. Auf einem kleinen Stück, das sie dort durchgruben, fanden sie über 100 Maulthier-Hufeisen (nach seiner Beschreibung), was den Vater zu der Bemerkung veranlasst habe: Hier müsse doch einmal viel Verkehr gewesen sein. Mit dem allem ist der Randen zur Genüge als ein Berg nachgewiesen, über den man auch mit einer rechten Strasse kommen kann. Nun soll aber, nach Dr. Wanner, durch „Specialforschung“ nachgewiesen sein, dass die Consularstrasse nicht nach Siblingen, sondern von der Mühle über Gächlingen hinaus nach Schleitheim abgeschwenkt habe. Diess ist mindestens eine Hyperbel. Eine wirkliche solche Forschung müsste auch noch ganz anders betont und in ihrem Gang dargelegt werden, da sie ja dann ein wesentlicher „Beitrag zur Ausmittelung“ wäre. Indessen hat eine solche Specialforschung weder Hr. Dr. Wanner unseres Wissens unternommen, noch ist ein anderer Forscher neueren Datums bekannt. Oken hat vor Jahren unsere Gegend im Blick auf die römische Hauptheerstrasse bewandert, liess damals durch einige Männer zwischen Trasadingen und Gächlingen an mehreren Stellen aufgraben und es erwies sich der Strassenzug bis zur Mühle über Gächlingen hinaus als römischen Ursprungs. Dagegen an der von Dr. Wanner behaupteten Schwenkungslinie nach Schleitheim, also eben auf dem fraglichen Gebiet, hat Oken nichts entdeckt. Eine andere Specialforschung aber, die etwas erwiesen hätte, existirt nicht. Dagegen ist laut Bericht eine römische Strasse über das Gebiet von Unter-Hallau mit Ersteigung der dortigen Höhen aufgedeckt worden, nach

Schleitheim zu führend, und diess gerade wird auch von E. Paulus angenommen, wenn er sagt: „Dass bei Schleitheim eine namhafte römische Niederlassung war, zu der eine römische Strasse nach Zurzach führte, kann Niemand in Abrede ziehen, und desshalb ist der Punkt auch eben so wichtig, wie wenn er an der grossen Operationslinie liegen würde.“ Die letztgenannte Strasse über den Bezirk von Unter-Hallau ist dann eben eine Abzweigung der nach Gächlingen fortlaufenden Hauptstrasse. Da ich mich nur auf das zu meinem Thema Nöthigste beschränke, so unterlasse ich es, einlässlicher auf die Messungen zu kommen, mit denen Herr Dr. Wanner gegen die Ansicht von Paulus und für seine These Schleitheim-Juliomagus zu Felde zieht. Sie treffen grösstentheils nicht zu und die Angaben sind oft unbegreiflich. Zudem bedarf es einer starken Misshandlung oder Missachtung der Peutingertafel, um neben ihren Daten vom angeblichen Schleitheim-Juliomagus nach Sumlocenne-Rottenburg zu gelangen. Missachtung aber verdient die Peutingertafel nicht. Was an Dr. Wanners Schrift besonders bemüht, ist noch Folgendes: In der Schrift von Paulus über die Peutingertafel, pag. 20, steht gedruckt: „Schleitheim liege eine Stunde östlich von der durch ihn aufgestellten Consularstrasse über den Randen“; der unbefangene Leser erkennt darin leicht einen Druckfehler (an Stelle des Wortes westlich), zumal da auf derselben Seite Schleitheim zwei Mal ganz richtig orientirt ist. Wenn man nun daraus dem so achtungswerthen Forscher einen sinnlosen Wirrwarr unterschieben will, so ist das auf eine Weise gefochten, die an der Aechtheit der verfochtenen Idee sehr zweifeln macht. Der beste Grund, der für die grössere Bedeutung Schleitheims angeführt wird, ist unstreitig das Vorkommen von Ziegeln der Leg. XXI; aber wenn man auf das hin die Consularstrasse und noch Juliomagus eben dorthin festsetzen will, so ist das viel zu viel gefolgert. Diese Ziegel beweisen allerdings klar, dass bei Schleitheim und ohne allen Zweifel überhaupt in dieser Umgegend die Leg. XXI gestanden habe, somit aber auch in Siblingen. Wünschenswerth wäre es freilich, wenn wir bei weitern Ausgrabungen hier ebenfalls die Stempel dieser Legion fänden, und es scheint mir um so leichter möglich, als ich bei den gegenwärtigen Aufdeckungen den Eindruck habe, das Gemäuer sei in älteres Trümmerwerk hineingebaut. Sollten sich aber auch keine vorfinden, so beweist diess noch nichts gegen den hiesigen Aufenthalt der Leg. XXI. So kommen z. B. in Württemberg verhältnissmässig nur sehr selten gestempelte Ziegel vor. Man denke an das an Alterthümern so reiche Rottweil, wo die Ziegel der Leg. XI äusserst spärlich sich fanden. Jedenfalls also könnte, auch wenn die Stempel der Leg. XXI sich hier nicht fänden, diess keinen irgendwie zureichenden Grund abgeben gegen das Vorkommen der Truppen selbst und gegen das früheste Alter unserer Bauüberreste, besonders wo so viel gewichtige Stimmen für dasselbe sprechen.

Doch genug hierüber. Es sollte durch dieses Referat nur dargethan werden, dass in Siblingen schon an und für sich ein Beitrag zur Geschichtskunde zu Tage getreten ist, und dass der hiesige Platz als wesentlicher Factor fortan wird berücksichtigt werden müssen bei Bestimmung der Consularstrasse, wie es bereits vor der Entdeckung geschehen war. Besonders dem antiquarischen Verein von Schaffhausen ist dadurch vermehrte Veranlassung geboten, sein im Grunde kleines Forschungsgebiet, das aber noch vieles birgt, recht zu untersuchen nnd besonders wo möglich

die Hauptstrasse durch dasselbe zu ermitteln. Wirklich regt sich gegenwärtig lebendiges Streben nach dieser Richtung, und ich zweifle nicht, dass das Ziel bei rechtem Angreifen erreichbar sei. Nur braucht es dazu buchstäblich tiefes Graben, viel practisches Probiren und daneben jene dienende Wissenschaftlichkeit, die sich unter die Sache stellt.

G. Keller, Pfr. in Siblingen.

121.

Antike Schnappmesser.

Herr L. Rochat theilt im „Anz. für schw. Gesch.- u. Alterthumskde." im Märzheft 1860, S. 85, unter dem Titel „Antiquités burgondes trouvées à Yverdon" unter anderem auch ein Schnappmesser mit, wovon der Hintertheil des Heftes aussieht, wie die Prora eines antiken Schiffes. Jenes Messer (Fig. 10) wurde ganz in der Nähe der Ruinen des alten Castrums Eburodunum in dem „pré de la cure", einem antiken Leichenfelde, aufgehoben, wo sich auch gemauerte Gräber vorfanden. Herr Rochat fand mehrere der dort entdeckten Gegenstände, Agrafen etc., ähnlich den in fränkischen und burgundischen Gräbern sich vorfindenden Fundstücken. Damit war jedoch die Frage, welchem Volke jenes Messer von Yverdon angehörte, keineswegs gelöst, denn Eburodunum ist bekanntlich auch eine reiche Fundstelle römischer Alterthümer, und gerade der pré de la cure zu Yverdon ruht auf Ueberresten römischer Gebäude (Mitth. der antiq. Gesellschaft Zürich, Band XIV, Heft 3), so dass das von Rochat mitgetheilte Schnappmesser, wenn man den Fundort berücksichtiget, eben so gut römisch sein könnte. Aehnliche Schnappmesser führt Herr Dr. F. Keller in seiner Statistik der römischen Ansiedelungen in der Ostschweiz (Mitth. Band XV, Heft 3, Taf. XII, Fig. 19. 20) als römische Fundstücke von Vindonissa auf, nur haben jene Messer an der Stelle des einem antiken Schiffsvordertheile ähnlichen Schnabels das eine einen behelmten Kopf, das andere einen Knopf. Bei beiden haben jedoch die Klingen fast die Form eines morgenländischen Schwertes.

In der Sammlung des Einsenders finden sich drei solcher Schnappmesser, von denen wenigstens zwei römischem Fundboden enthoben wurden. Das eine (Taf. XXIV, Fig. 9) ward vor etwa 5 Jahren von einem Landmann in Basel-Augst tief unter der Erde an einer Stelle gefunden, wo damals grosse römische Quadern und Mauersteine der alten Augusta Rauracorum ausgegraben, und zugleich Gefässfragmente aus Terra cotta gefunden wurden. Einsender erwarb es in Augst vom Finder selbst. Das Heft des Messers ist von Bronze, mit glänzender dunkelgrüner Aerugo überzogen. Dessen Form gleicht der eines römischen Schiffes, mit einer Prora navis, wie sie auf den Assen der römischen Republik und den Legionsmünzen des M. Antonius abgebildet erscheint. Die Stelle des Rostrums bildet ein länglichter Knopf von Bronze, an welchem ein Gäbelein befestigt ist, das hinausgezogen werden kann. Die Klinge ist ähnlich, wie die Klingen der von Dr. Ferd. Keller mitgetheilten Schnappmesser von Windisch.

Ein in allen Theilen ähnliches Messer ward vor einigen. Jahren in der Nähe von Biel gefunden. Es ist bekannt, dass in Biel selbst und in der Umgegend wiederholt römische Alterthümer gefunden wurden. (Ich erinnere an den Münzfund in der Brunnquellgrotte vom Jahre 1846 und an die Fundstücke von Mett.) Bei diesem Messer, das früher Herrn Oberst Schwab in Biel gehörte und in die Sammlung des Unterzeichneten gelangte, ist die Klinge noch bewegbar, das Gäbelein ist eingerostet und der Knopf desselben zerstört. Auch hier findet sich am bronzenen Heft die dunkelgrüne Aerugo.

Ganz ähnlich ist die äussere Form eines vor mehreren Jahren aus dem Grunde des Bielersees hervorgehobenen grösseren Messers. Hier ist das Heft von Eisen, an welches auf beiden Seiten ein Griffstück von Elfenbein oder Bein mit 18 bronzenen, zugleich zum Zierrath dienenden Kopfnägeln befestigt ist. Auch an diesem in meine Sammlung gekommenen Messer ist ein, nun eingerostetes, Instrument zum Hinausziehen angebracht. Würde man dieses Messer vereinzelt betrachten, ohne es mit den zu Eburodunum, Vindonissa, Augusta Rauracorum und Biel gefundenen zu vergleichen, so würde man es nicht ins hohe Alterthum versetzen und eher glauben es gehöre dem Mittelalter an.[1])

Ich überlasse die Beantwortung der Frage, welcher Zeit und welchem Volke alle diese wahrscheinlich einer und derselben Periode und einer und derselben Geschmacksart angehörenden antiken Schnappmesser zugetheilt werden müssen, andern und spreche nur die Vermuthung aus, dass die in Yverdon, Windisch und Augst gefundenen Stücke der spätrömischen, vorburgundischen Zeit angehören mögen, zu welcher Vermuthung auch die Form des römischen Schiffes und die entschieden römischen Fundstellen führen.

Solothurn, im November 1871. J. Amiet, Advocat.

[1]) Es ist auch möglich, dass das Messer Nr. 5, das, weil es im Wasser war und überkrustet wurde, sehr gut erhalten ist, der fränkisch-burgundischen Zeit angehört, in welche die römisch-antike Schiffsform dieser Schnappmesser herübergekommen sein mag.

122.

De l'âge des tourbières.

Sous ce titre nous n'entendons nullement traiter de la croissance des tourbières sous le rapport botanique, mais seulement indiquer quelques faits propres à reconnaître l'âge des objets de l'industrie humaine qu'on rencontre dans les tourbières.

Dans mes publications sur le premier âge du fer en 1866 et 1871, nous avons émis l'opinion que les ouvriers d'un pays conservaient certaines formes pendant un grand nombre de siècles, c'est-à-dire aussi longtemps que les formes étaient utiles à l'industrie. Dans mon volume sur les monuments de l'ancien Évêché de Bâle, époque celtique et romaine, page 148, j'ai signalé divers objets trouvés dans les tourbières de Bellelay, à des profondeurs diverses qui indiquaient, avec une certaine précision, quelle avait été la croissance de la tourbe en ce lieu. On a d'abord recueilli, sous une couche de deux pieds de tourbe, deux rouleaux de monnaie du

15 siècle, dont la plus récente était de l'année 1477. Il avait donc fallu quatre siècles pour produire ces 2 pieds de tourbe non encore compacte. Plus tard, en ce même lieu, on déterra à 12 pieds de profondeur les ossements d'un cheval dont un des pieds était ferré. Ce fer que je possède est étroit de métal à bord extérieur onduleux, comme ceux que j'ai trouvés ailleurs avec des objets du premier âge de fer. En calculant 2 siècles pour un pied de tourbe, ce fer avait donc 24 siècles. Enfin à 20 pieds de profondeur, toujours au même lieu, on rencontra une aire à charbon sur le sol primitif, ce qui représentait 4 mille ans. — M. Boucher de Perthes estime qu'il faut un siècle pour produire 3 ou 4 centimètres de tourbe; mais ses calculs ne sont pas applicables à la tourbière précitée. La croissance varie selon les localités et on ne peut assigner le même âge aux couches supérieures qu'à celles inférieures qui sont plus denses, plus compactes et par conséquent plus anciennes que les premières.

En octobre dernier un ouvrier en creusant les fondations d'une maison à Cormoret, Jura bernois, rencontra à environ 4 pieds de profondeur une hache de fer. Ce terrain est une tourbière qui n'a jamais été labourée mais seulement fauchée. Elle a donc cessé de naître. Sa couche supérieure se compose de terre plus ou moins tourbeuse d'environ un pied d'épaisseur. Puis vient la tourbe mesurant trois pieds, et sous celle-ci une couche de ramilles ou de débris de petit bois de trois pouces d'épaisseur et enfin du charbon reposant sur le terrain primitif ou la marne blanchâtre, base de toutes les tourbières. C'est sous le bois pourri, mais bien reconnaissable, que se trouvait la hache et elle porte encore les traces de son contact avec les buchilles.

Cet instrument est une doloire de charpentier, dont l'oxydation profonde révèle un long séjour dans ce terrain. Cependant sa douille renferme encore un restant du manche, comme cela se voit dans certains terrains pour des pointes de lances ou de flèches. Cette hache porte la marque de l'ouvrier sur les deux extremités de son taillant. Cette marque consiste en un écusson chargé d'une étoile à 5 pointes, et la forme de cet écu appartient du 12 au 13 siècle. (Pl. XXIV, fig. 11.)

La hache est un peu contournée, comme doivent être les doloires des charpentiers, et cela indique que ce n'était pas une hache d'arme. Nous en avons vu de pareilles déterrées dans les ruines du château de Cleinout détruit en 1475 et aux archives de Porrentruy, qui appartenaient à la même époque. Les armoiries et les sigilles de la famille noble de Liechtenfels, au 14 siècle, portent de semblables haches.

Voilà donc encore une de ces formes persistantes et qui se perpetuera aussi longtemps qu'on charpentera du bois.

Quel est l'âge de la doloire de Cormoret? C'est ce qu'on ne peut apprécier avec certitude. Mais si cette tourbière avait cru comme celle de Bellelay, la hache aurait au moins huit siècles, tandisque l'écusson qu'elle porte ne lui en assigne que sept. Il serait donc fort-intéressant de surveiller les travaux qui se font dans les tourbières et de recueillir les objets de l'industrie humaine qu'on y rencontre, afin de s'édifier sur la croissance des premières et sur l'âge des seconds.

A. Quiquerez.

123.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

Eine der Hauptschwierigkeiten, welche sich dem Ausbau einer „schweizerischen Kunstgeschichte" entgegenstellen, besteht in dem Mangel an zuverlässigen Notizen über den heimischen Monumentalbestand. Nicht bloss sind bis zur Stunde die hervorragendsten unserer mittelalterlichen Baudenkmäler, wie die Kathedralen von Genf und Lausanne, die Münster von Freiburg und Bern der verdienten Publication entgangen, sondern es fehlt überhaupt an einer systematischen Kunstforschung, wodurch die Existenz der überall zerstreuten Denkmäler constatirt und dieselben, sei es durch Beschreibung, sei es durch blosse Notiznahme, bekannt gemacht würden. Der Forscher ist in den meisten Fällen auf das zufällige Glück einer Entdeckung oder beiläufiger Aeusserungen angewiesen, aber auch in dem letzteren Falle ist der Verheissung schon manche Enttäuschung gefolgt.

Es war desshalb ein glücklicher Wurf, als Nüscheler seinem Werke über die Gotteshäuser der Schweiz eine kurze Aufzählung der in den betreffenden Bisthümern vorhandenen Baudenkmäler folgen liess, und damit den Anfang zu einer kunstchronologischen Aufzählung unserer heimischen Monumente machte. Leider jedoch nimmt die Fortsetzung dieses vortrefflichen Werkes einen sehr langsamen Verlauf, während anderseits die Zahl der noch bestehenden Monumente, sei es in Folge ihrer Verschollenheit und der Missachtung, sei es durch die unglückliche Restaurationswuth von Jahr zu Jahr sich verringert. Es gilt diess namentlich von den kleineren, ländlichen Denkmälern, die, wenn sie auch keine hervorragende Stellung in einer Kunstgeschichte behaupten würden, so doch in ihrer Gesammtheit einen wesentlichen Beitrag zur Erklärung localer Stylrichtungen darbieten.

Es wäre somit an der Zeit, jenen schon erwähnten Bestrebungen sich anzuschliessen und schrittweise, in gedrängter Beschreibung, oder in einfacher Aufzählung das Vorhandene zu notiren. Wenn dabei freilich die Sammlung „trockener Materialien" als der erste und augenfälligste Zweck sich darstellt, so glauben wir dennoch über weitere und tiefer gehende Absichten keinen Zweifel zu lassen. Der bewährte Vorgang deutscher Kunstforscher (Kugler, kleine Schriften; Lotz, Kunsttopographie Deutschlands) hat den wissenschaftlichen Nutzen solcher Vorarbeiten ausser Frage gestellt. Auch für weitere Kreise sollte damit eine Anregung geboten werden. Durch die Kenntniss der Monumente, und wäre es auch nur ihres Vorhandenseins, wird der Reisende auf mancherlei Sehenswürdigkeiten hingeleitet, die sonst als verschollen oder unbeachtet geflissentlich oder unwissend übergangen würden. Dasselbe gilt für die Menge, die den Propheten im Lande selten erschaut, während manchmal die blosse Hinweisung auf verwandte Denkmäler und Parallelen den Werth des Einzelnen zu heben vermag. Endlich aber — und das ist der Hauptzweck dieser Veröffentlichungen — hoffen wir auf einen fruchtbaren Rückschlag für die Arbeit selbst. Wohl wissend, dass eine geordnete und vollzählige Statistik nur der Arbeit und dem Zusammenwirken Vieler gelingt, sind wir desshalb in ganz besonderem Maasse auf Beiträge und Berichtigungen von Seiten auswärtiger Freunde und Mitarbeiter angewiesen. Die Verbreitung dieses Organes lässt hiefür das Beste

erwarten. Wir ersuchen also die sämmtlichen verehrten Leser, denen die Pflege und die Förderung heimischer Kunstgeschichte am Herzen liegt, dieses Unternehmen durch ihre Beiträge und Berichtigungen zu unterstützen, insbesondere wird der Geschichtsforscher im Falle sein, unser Material durch urkundliche Citate zu bereichern. Nur selten nämlich sind directe Nachrichten über die Entstehungszeit der einzelnen Monumente vorhanden, gewöhnlich ist nur von Stiftungen die Rede, und damit ist für den vorliegenden Bestand in der Regel sehr wenig gesagt, denn überall aus hundert bitteren Erfahrungen bestätigt sich die Kritik, welche den Forscher zwingt, zwischen Stiftung und Bau zu unterscheiden. Man ist daher sogleich von den Anfängen hinweg auf die Verfolgung der weiteren Ereignisse angewiesen, die im Leben der Stiftungen Epoche machten, mögen es Feuersbrünste sein, oder andere Kalamitäten, die einen Neubau oder Wiederherstellungen bedingten, päpstliche oder bischöfliche Ablassbriefe, Dotationen von Seiten hervorragender Gönner, durch welche der Wohlstand und damit die Lust zu weiteren Unternehmungen gehoben wurden. Alle diese Nachrichten sind wohl zu beachten, denn oft lässt sich an der Hand derselben eine ganze Baugeschichte verfolgen, oder es genügt wohl eine einzige solcher Stellen, um mit einem Schlage über Fragen zu entscheiden, die Angesichts des Monumentalbestandes allein, für immer unerledigt geblieben wären. Wir bitten ferner um die Nennung von Meistern, von Architekten, Bildhauern, Malern, Glasmalern, Goldschmieden und anderer Kleinkünstler, wo solche an der Hand genauer Citate erhältlich sind, und ersuchen überhaupt den Reisenden, wie den Bewohner des Landes, insbesondere die Herren Geistlichen, uns mit ihren Erfahrungen und Entdeckungen aus allen Gebieten und Monumenten mittelalterlicher Kunst des Inlandes gütigst bekannt machen zu wollen.

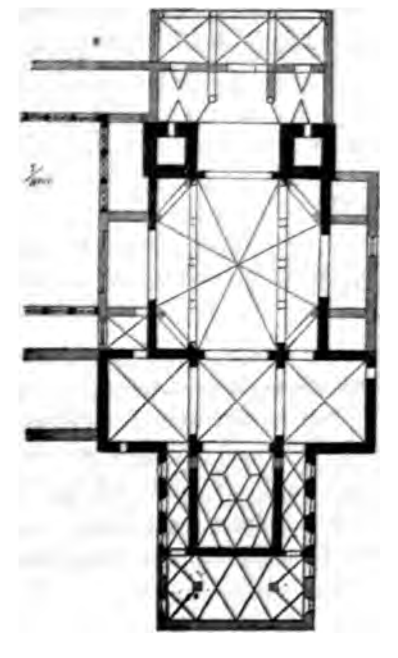
Was die Methode betrifft, die wir der Aufzählung zu Grunde legen, so soll mit den Denkmälern des sogenannten romanischen und des romanisch-gothischen Uebergangsstyles begonnen werden. Eine zweite Abtheilung wird die Aufzählung der gothischen Denkmäler und der Monumente aus der Zeit vom XVI. bis zum Schlusse des XVII. Jahrhunderts enthalten. Die Eintheilung nach Kantonen und Ortschaften ist der Bequemlichkeit und allfälliger Wiederholungen wegen die alphabetische. Hinsichtlich der Auswahl von Monumenten, werden wir grundsätzlich nur solche beschreiben, die aus eigener Anschauung bekannt sind und dieselben mit (R) bezeichnen. Allfällige Notizen, die uns gütigst zukommen, sollen gewissenhaft mit dem Citate des Berichterstatters eingereiht werden. Bei solchen Monumenten, die bereits durch Aufnahmen oder Beschreibungen bekannt geworden sind, genügt eine Hinweisung auf die betreffenden Publicationen. Wo die Angaben irrthümlich, oder spätere Veränderungen eingetreten sind, bleibt die Berichtigung aus eigener Anschauung vorbehalten.

Zürich, im Januar 1872. Prof. J. R. Rahn.

I. Kanton Aargau.

Kloster Fahr. Kapelle neben dem Klosterthor. Einschiffiges Langhaus mit quadratischem Chor. Einfachste roman. Architektur. Grabstein eines Freiherrn von Regensberg.

Muri. Ehemalige 1027 gegründete Benedictiner-Abtei. Klosterkirche 1064 geweiht. Brand im Kloster 1300 und 1363. Gründlicher Umbau der Kirche 1693 (v. Mülinen, Helv. Sacr. I. 106 u. ff.) mit Benutzung einer roman. Anlage. Von Letzterer sind Chor und Querschiff, Theile der Seitenschiff-



mauern und die beiden an der Westfronte vortretenden Thürme erhalten. Die Chorgruft (XI. Jahrh.?) Metres $8,_{60}$ lang und $7,_{20}$ breit, mit geradlinigem Abschluss im Osten und 3 Säulenpaaren, welche die annähernd gleich breiten Schiffe begrenzen. Rundbogige rippenlose Kreuzgewölbe mit schwach vortretenden Quergurten und Archivolten. Niedrige Würfelkapitäle und attische Basen mit sehr hohen und straffen Hohlkehlen. An den Wänden schwach vortretende Halbpfeiler mit Schmiegen für Gesimse und Basen. Die Klosterkirche war eine dreischiffige (Säulen- oder Pfeiler-?) Basilica, das Mittelschiff Metres $18,_{50}$ lang und wahrscheinlich wie die Seitenschiffe flachgedeckt, letztere Metr. $3,_{25}$ breit; Mittelschiff $8,_{50}$ im Lichten. Chor und Querschiff sind mit rippenlosen Kreuzgewölben überspannt. Ersterer mit horizontalem Abschluss und zwei niedrigen Seitengängen, die sich längs der Nord- und Südseite mit Thüren und Treppen gegen die Krypta öffnen. Später wurde der Chor mit einem gothischen Sterngewölbe versehen, dessen Schlussstein das Wappen des Abtes Laurenz v. Heydegg (gleichzeitigen Erbauers des Kreuzganges) trägt. Beim Umbau der Kirche im Jahre 1693 wurden die Stützenreihen des Langhauses entfernt und dasselbe als Ganzes mit einer achteckigen Barockkuppel überwölbt. Gleichzeitig wurden die Langwände der Seitenschiffe durchbrochen und rechtwinkelige Nebenkapellen vorgebaut, deren Tonnengewölbe als südl. und nördl. Tragebögen für die Kuppel fungiren. Romanischer Detailschmuck fehlt. Am Aeusseren sind der Giebel des nördl. Querschiffes und die untere Hälfte des südwestl. Thurmes mit hohen und schmalen Rundbogenblenden verziert; eine ähnliche Dekoration zeigt die in Merians Topographie abgebildete Chorfront. Der Hochbau des südwestl. Thurmes mit gekuppelten Rundbogenfenstern, der nordwestl. Thurm in gothischer Erneuerung. (R)

Muri, Pfarrkirche. Thurm romanisch.

Wettingen. Ehemaliges Cistercienser-Kloster. — Kirche nach bekannten Ordensregeln geplant. — Roman. Uebergangsstyl. Aeltere oder gleichzeitige Reste im anstossenden Flügel des Kreuzganges, und in verschiedenen Conventgebäuden. Glasgemälde des XIII. Jahrh. (sehr vernachlässigt) im Kreuzgang. Roman. Sarkophag (angeblich König Albrechts) in der Kirche. (Lübke in den Mittheil. der Antiquar. Gesellsch., Bd. XIV. 5.)

Zofingen. Reste roman. Backsteinbauten. (Hammann, briques Suisses ornées de bas-reliefs du XIIIme siècle. Extrait du tome XII des Mémoires de l'Institut genevois. 1867.)

II. Kanton Basel.

Basel. Münster. Aufnahmen: Beschreibung der Münsterkirche und ihrer Merkwürdigkeiten in Basel. Basel 1842. E. Förster, der Münster zu Basel: Deutsche Kunstblätter 1855. S. 33 u. ff. und Denkmäler deutscher Baukunst, Bildnerei und Malerei. 1, zu 29–32. Eine äusserst sorgfältige und umfassende Publication steht von Prof. G. Lasius in Zürich zu erwarten. — S. Alban. Kreuzgang roman., einfach. — S. Leonhard. Unter der Kirche angeblich eine roman. Krypta.

Muttenz. Kirche mit roman. geradlinig geschlossenem Chor.

Schönthal. Ehemaliges Benedictiner-Doppelkloster, 1130 oder 1145 gegründet. (v. Mülinen I. S. 122.) (L. A. Burckhardt) Notizen über Kunst und Künstler zu Basel, 1841. Spätroman. Klosterkirche, profanisirt. Einschiffiges, ursprünglich flachgedecktes Langhaus von unregelmässiger Form (circa Metres $21,_{30}$ Länge bei Metres $11,_{40}$ östlicher und $11,_{10}$ westlicher Breite) mit drei (abgebrochenen) Apsiden in unmittelbarem Anschluss an die Ostwand. Die Rundbögen der Seitenchöre auf schmucklosen Schräggesimsen (Schmiegen), derjenige der Hauptabsis auf tauförmig verzierten Gesimsen von attischer Gliederung. Spuren von Malereien an der S. Langwand. Das Aeussere schmucklos und verbaut bis auf die Westfronte. Ueber dem kräftig profilirten und mit einer Rollschichte geschmückten Gurtgesimse enthält der Giebel ein weites Rundfenster. Darunter das Portal

mit reichen Blattornamenten an Sturz und Pfosten. In dem Bogenfelde ein Agnus Dei, Thiergestalten und eine männliche Figur als Stützen und Schlussstein der rundbogigen Portalblende. Zu beiden Seiten zwei kräftig vorspringende halbrunde Tabernakel mit den Reliefbildern der thronenden Madonna und eines anbetenden stehenden Mannes. An der südwestl. Ecke der Kirche vorspringend die ehemalige Klosterküche, aussen mit gewaltigen Strebpfeilermassen, inwendig mit einem Tonnengewölbe, aus dessen Mitte ein schachtähnlicher Rauchfang emporsteigt. (R)

III. Kanton Bern.

Amsoldingen, südwestl. von Thun. Roman. Taufstein in der Kirche, reich mit plastischen Ornamenten und Thierfiguren geschmückt. (Zeichnungsb. der Antiquar. Gesellsch. in Zürich.)

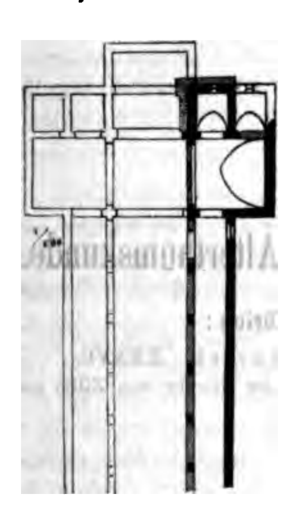
Allmendingen, südwestl. von Thun. „Alte Kirche." Vom Altar geht eine schachtähnliche Oeffnung in die Krypta hinunter.

Bargen, bei Aarberg. Roman. Kirchelchen, schmucklos mit winzigen Rundbogenfenstern.

Büren, östl. von Biel. Stadtkirche. Spätgothisches Schiff mit geschnitzter Holzdecke. Chor im Uebergangsstyle, ein längliches Rechteck mit horizontalem Abschluss und zwei spitzbogigen Kreuzgewölben mit birnförmig profilirten Diagonalrippen und Schildbögen. In der Ostwand drei hohe Rundbogenfenster. Wandpfeiler mit $^1/_2$- und $^3/_4$-Säulen als Dienste für die Gewölbe auf gedrückten attischen Basen. Reiche Kapitälsculpturen mit Ornamenten, biblische und mythische Scenen: u. A. Sündenfall, die vertriebenen Voreltern, Verkündigung (?), Fussfall der Magdalena, Gefangennehmung u. s. w. An der mittleren Quergurte wunderliche Thiergestalten, Drachen, Vierfüssler und Vögel, meistens im Kampf begriffen. (R)

Einigen, südöstl. von Thun. Kirche romanisch.

Faulensee, ob Spietz. S. Colombes- oder Glummenenkapelle. (Anzeiger 1865, S. 13 u. ff. Lütolf, Glaubensboten. S. 59 n. 4. Archiv d. hist. Vereins des Kts. Bern. IV, 4. S. 74 u. ff.)



Frienisberg (Aurora), südöstl. von Aarberg. Ehemalige Cistercienser-Abtei. 1131 (?) gegründet. Später zum Sitze eines Landvogtes schlossartig umgebaut, wobei die Conventgebäude demolirt und die Kirche grösstentheils abgebrochen wurden. Vom Kreuzgange bloss die Disposition des Hofes. Von der Kirche bestehen noch das südliche Querschiff mit rechtwinkeligen Kapellen an der Ostseite, sowie ein Theil des südlichen Seitenschiffes. Anlage nach bekannten Ordensregeln. Querschiff und Kapellen mit spitzbogigen Tonnengewölben, wie in Hauterive und Bonmont. Der westl. Theil des Seitenschiffes derart verbaut, dass die ehemalige Ausdehnung desselben nicht mehr zu bestimmen ist. Die vermauerten Arcaden desselben auf länglich rechteckigen Pfeilern mit einfachen Schräggesimsen. Die Arcaden wahrscheinlich spitzbogig. Form der Bedachung (ob Wölbung oder Holzdecke?) unbekannt. Details sehr einfach und spärlich. Schmale Rundbogenfenster in den Querschiff-Kapellen. Im XVI. oder XVII. Jahrhundert wurde das Querschiff zur Schlosskapelle eingerichtet, und desshalb die Oeffnung gegen die ehemalige Vierung zugemauert, die nordöstl. Kapelle durch äussere Strebmassen verstärkt und mit einem formlosen Thurme überbaut. (R)

Goldswyl, ob Interlaken. Roman. Kirchenruine.

Grandval, östl. von Moutier. Kirche theilweise romanisch.

Grindelwald. Bischof Amadeus von Lausanne (seit 1145) weiht eine in Holz erbaute Kirche. 1180 wird an ihrer Stelle eine steinerne geweiht. (Mém. de Frib. I. 132. V. 435. Soloth. Wochenblatt 1829, p. 557. Zeerleder, Urk. I. 115.)

Erklärung der Tafeln.

Taf. XXIV, fig. 1: Bout de bois de cerf percé d'un trou, trouvé à Port-Alban. P. 280.
„ XXIV, fig. 2: Morceau de bois de cerf, trouvé à Estavayer. P. 280.
„ XXIV, fig. 3: Clef en fer, trouvée à Cudrefin. P. 281.
„ XXIV, fig. 4: Bronzener Ring mit bronzenen Haken, gefunden bei Ritzenbach. S. 291. Nr. 1.
„ XXIV, fig. 5: Heftnadel von Eisendraht, gefunden bei Ritzenbach. S. 291. Nr. 2.
„ XXIV, fig. 6: Heftnadel aus Bronze, gefunden bei Ritzenbach. S. 291. Nr. 5 (nicht Nr. 4).
„ XXIV, fig. 6: Epée de bronze, trouvée à Bellevue près de Genève. P. 304.
„ XXIV, fig. 7: Couteau de bronze, trouvé à Bellevue près de Genève. P. 305.
„ XXIV, fig. 8: Etruskische Inschrift von Tresivio. S. 306.
„ XXIV, fig. 9: Antikes Schnappmesser, gefunden zu Basel-Augst. S. 321.
„ XXIV, fig. 10: Antikes Schnappmesser, gefunden zu Yverdon. S. 321.
„ XXIV: Plan des Refugiums auf dem Nack-Gütschi bei Kirch-Leerau. S. 307.
„ XXV, fig. 1—19: Antiquités trouvées à Nyon en 1871. P. 313.
„ XXV, fig. 20: Plan eines römischen Gebäudes bei Siblingen. S. 316.
„ XXVI und XXVII: Vorder- und Rückseite einer bronzenen Figur, gefunden zu Baden. S. 309.

Berichtigung.

In dem Artikel 107: „Pfahlbau zu Heimenlachen" kommen einige Druckfehler vor. Auf S. 288, Zeile 13 von unten, muss $^1/_2$—2″ verbessert werden in $^1/_2$—2‴; auf S. 289, zweite Zeile von oben, 7—9″ in 7—9‴, und elfte Zeile von unten 2″ in 2′.

Bücherschau des Anzeigers für schweizerische Alterthumskunde.

Publicationen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich:

Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. XXXVI.
Inhalt: Rahn, Prof. Dr. R.: Die biblischen Deckengemälde in der Kirche von Zillis im Ct. Graubünden.

Anderweitige Publicationen:

Neujahrsblatt der Stadtbibliothek in Zürich. 1872.
Inhalt: Prof. Sal. Vögeli, junior: Die ehemalige Kunstkammer auf der Stadtbibliothek in Zürich.

Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich. 1872.
Inhalt: Prof. O. Heer: Ueber den Flachs und die Flachscultur im Alterthum. Eine culturhistorische Skizze.

Münch, A. Münzsammlung des Cantons Aargau. Im Auftrag des aarg. Regierungsrathes und der historischen Gesellschaft des Cts. Aargau geordnet und beschrieben. gr. 8. Aarau, H. R. Sauerländer. (Bd. 7 der Argovia.)

Sattler, A. Die Münzen der Grafen von Genf. Mit 1 Tafel. Wien 1871.



ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 2. ZÜRICH. APRIL 1872.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

124.

Die Pfahlbauten in und um Zürich.

Von den die Stadt Zürich umgebenden Höhen sieht man an windstillen Tagen da, wo der See sich zu verengen beginnt und zum Flusse wird, weisse Flecken aus der dunkelblauen Fläche hervorschimmern. Es sind diess theils natürliche theils künstliche Untiefen, von denen die einen, vom Gestade abgetrennt, sich als Inseln darstellen, während die anderen mit demselben zusammenhängen und Landzungen gleichen. Sowol jene rundlichen, isolirten Stellen, als die vom Ufer ausgehenden sind für die Alterthumsforscher Fundstätten von höchster Bedeutung, indem sie die Ueberreste uralter Behausungen und die Geräthschaften der frühesten Bewohner unserer Gegend bergen.

Die Stellen, welche unser Interesse hauptsächlich in Anspruch nehmen, sind folgende (s. Taf. XXX, Fig. 1):

Erstens das Inselchen, Bauschanze genannt, mit der sich daran anschliessenden Erhöhung, auf welcher noch vor einigen Decennien der Gefängnissthurm, Wellenberg, stand, ferner ein Streifen Seeboden, der sich von der Schanze nach den Badehäusern hinzieht.

Zweitens der sogenannte kleine Hafner.

Drittens der grosse Hafner.

Einen dieser Punkte, nämlich das Stück Seegrund bei den Badehäusern, hatte ich schon in meinem zweiten Berichte als Standort von Pfahlbauhütten beschrieben,

weil Pfähle daselbst bemerkt und Geräthe verschiedener Art herausgezogen worden waren.[1])

Im Jahr 1840, nachdem ich mit meinem vor ein paar Jahren verstorbenen Freunde Herrn Oberst Schwab in Biel, die sogenannten Steinberge von Nidau und Möringen im Bielersee, welche in Form und Umfang mit unsern „Hafnern" grosse Aehnlichkeit haben, untersucht hatte, nahm ich mit Herrn Stadtverordneten Runge in Berlin dessen gedeihliches Wirken für die Förderung unserer Bestrebungen wir stets in dankbarem Andenken bewahren werden, eine genaue Besichtigung des grossen Hafners vor, weil ich in diesem ebenfalls einen sogenannten Steinberg, d. i. eine durch herbeigebrachte Steine künstlich erhöhte Untiefe, vermuthete. Den Namen Hafner verdanken, wie die Sage geht, die beiden Untiefen dem Umstande, dass die Töpfer von Zürich vor Jahrhunderten gehalten waren, die missrathenen Häfen auf diese Stellen zu führen und zu versenken. Der niedrige Wasserstand begünstigte damals unsere Untersuchung. Die Tiefe des Wassers betrug nur ein bis zwei Fuss, und einzelne grössere Steine ragten sogar über den Seespiegel hervor. Allein alle Dinge waren mit einer so dicken Kalkkruste überzogen, dass wir nichts Künstliches, nichts Fremdartiges entdeckten, und selbst die Scherben, die nicht erst seit Jahrhunderten, sondern seit Jahrtausenden hier zerstreut liegen, nicht als solche erkannten. Die Stelle bei der Bauschanze blieb mithin 14 Jahre lang nach der Entdeckung der Pfahlbauten der einzige Ort in der Umgebung Zürichs, in welchem Spuren einer Seeansiedlung constatirt worden waren.

Im Jahr 1867 beschloss der hiesige Stadtrath auf Ansuchen der Dampfschifffahrtsgesellschaft diejenigen Stellen an der Ausmündung des Sees, welche die Bewegung der Schiffe hemmten, tiefer legen und die Erhöhung des kleinen Hafners ganz wegräumen zu lassen. Eine von Dampf getriebene Baggermaschine, welche den Schlamm heraushob, und einige Kähne, die denselben aufnahmen und an einer Stelle, wo man einen Quai anzulegen beabsichtigte, wieder in den See warfen, waren den ganzen Winter von 1867 auf 1868 in Thätigkeit und stiegen sodann, um auch hier den Grund zu erniedrigen, in die Limmat hinab. Einen Monat lang arbeitete die Maschine in einer Entfernung von etwa 100 Meter vor den Fenstern unsers antiquarischen Arbeitszimmers, ohne dass wir eine Ahnung hatten, dass das Schöpfrad in dem Unterbau zahlreicher Pfahlhütten wühlte und mit jeder Umdrehung Stücke Holz oder Geräthschaften aus Stein, Thon, Knochen u. s. w. ans Tageslicht brachte, welche dann eine Viertelstunde später in ein Grab sanken, aus dem sie nie wieder auferstehen werden.

Als eine freundliche Vergünstigung betrachteten wir die Erlaubniss, dass die Maschine etwa zwei Tage lang auf dem grossen Hafner sich bewegen durfte, um daselbst tiefe Furchen zu ziehen und die Beschaffenheit seines Bodens aufzudecken.

Wiederum erschien im Jahr 1870 dieselbe Baggermaschine auf der Limmat und wiederum verschwand sie, ohne zur Hebung der antiquarischen Schätze etwas Wesentliches beizutragen. Es war uns vom Schicksal nicht vergönnt, ad majorem gloriam unserer Vaterstadt die Uranfänge der Civilisation seiner Bewohner zu erforschen und in sprechenden Zeugnissen der jetzigen Generation vor Augen zu legen.

[1]) Siehe Pfahlbaubericht II, Mittheil. d. antiq. Ges. Band XI.

So entmuthigend auch diese Erlebnisse waren, wünschten wir doch zu einer etwelchen Kenntniss dieser für die Vorzeit Zürichs so bedeutungsvollen Ansiedelung zu gelangen, und wir liessen, da kein anderes Mittel übrig blieb, die allfällig am Rande der Anschüttung (bei der sog. Krache) von den Wellen nicht in die Tiefe hinuntergespülten Artefacte aufsuchen und die in den obenerwähnten Furchen auf den Hafnern bemerkbaren Alterthumsgegenstände vermittelst Zangen herausfischen. Die auf diese Weise gewonnenen Geräthe, vereinigt mit denjenigen, welche in den letzten Tagen der Baggerarbeit im Jahr 1869 aus dem über die Bretter in die Transportschiffe hinabgleitenden Schlamm erhascht wurden, bilden nun allerdings eine zwar kleine aber werthvolle Sammlung, die, obwol sie nicht den tausendsten Theil der wiederversenkten Gegenstände ausmacht, dennoch hinreicht, um uns einen etwelchen Begriff von der Natur der hiesigen Pfahlbauten und eine Anschauung der in den verschiedenen Perioden ihres Bestehens vorhandenen technischen Hülfsmittel zu verschaffen.

Ehe ich aber zur Beschreibung dieser Ansiedelungen übergehe, kann ich nicht umhin, mit einigen Worten das frühere Aussehen der Gegend, die Beschaffenheit der Ufer und den Stand des Sees zu bezeichnen.

Denken wir uns den aus Föhren, Eichen, Tannen, Buchen bestehenden Forst, der jetzt nur noch den Gipfel der die Stadt umgebenden Höhen einnimmt und auch dort in seiner Existenz gefährdet ist, bis an den Rand der Gewässer sich herabziehend und von Hochgewild, vom Wolf und Bären durchstreift; denken wir uns in dem Walde eine Anzahl lichter Grasflächen, auf denen der Urochs, der Wisent, das Elenn und andere Thiere grasen, denken wir uns endlich die Uferstellen am Ausflusse der Limmat zu beiden Seiten dicht mit Schilf bewachsen oder mit Erlen und Weiden besetzt, so ist unsere Vorstellung von dem frühesten Zustande der Umgegend sicherlich keine unrichtige.

Was die Ausdehnung des Sees und die Höhe seines Spiegels betrifft, so ist keinem Zweifel unterworfen, dass er auf beiden Seiten seiner Ausmündung beträchtlich an Gebiet verloren hat und früher einen Theil des sogenannten „Kratzes“, sowie auf der entgegengesetzten Seite die jetzt theilweise mit Häusern besetzte Uferstrecke vom Rathhause bis zum Seefelde hinaus einnahm. Sowie noch in unserer Zeit muss vordem sein Stand grossen Schwankungen ausgesetzt gewesen sein, so dass der Abfluss zeitweise nur durch die tiefern Rinnsale stattfand, zeitweise die flachen Uferstellen unter Wasser setzte.

Im Allgemeinen kann aber trotz der vielfachen Veränderungen in der Entleerung des Seebeckens, die in den letzten Jahrhunderten vorgenommen wurden, und theils den Abfluss erleichterten, wie die Anlegung des Schanzengrabens, theils denselben hemmten, wie namentlich die Einengung seines Bettes und die Herstellung von Mühlwerken quer über den Fluss, der mittlere Stand des Sees von dem gegenwärtigen nicht bedeutend verschieden gewesen sein. Wenn wir nämlich annehmen, dass das Pfahlwerk der Wohnungen beim mittleren Stande des Wassers fünf bis sechs Fuss tief im Wasser stand und der Wohnboden weder beim niedrigsten Stande zur Winterszeit trockenen Fusses erreicht werden konnte, noch beim höchsten vom Wellenschlage übergossen ward, also die Bedingung der Isolirung nie fehlte, so sehen wir auch gegenwärtig noch dieselben Verhältnisse vorhanden, indem z. B.

die Höhe des grossen Hafners nie trocken wird, aber auch nie mehr als fünf bis sechs Fuss tief unter Wasser steht.

Was die Oertlichkeit unserer Pfahlbauten im Allgemeinen betrifft, so konnte eine passendere, allen Bedürfnissen der Ansiedler entsprechendere weit und breit nicht gefunden werden. Wenn ursprünglich auf dem Vorhandensein von Fischen die Subsistenz derselben hauptsächlich beruhte, so bot wegen seiner flachen, schilfreichen Ufer kaum ein anderer See einen grösseren Reichthum an diesen Thieren dar. Auf der rechten Seite des Sees zieht sich ein Streifen ebenen Landes, Seefeld genannt, hin, der sich für den Anbau von Getreide und Flachs[1]) vorzüglich eignete. Auf den Höhen war an Weideplätzen kein Mangel. Noch günstiger waren am entgegengesetzten Ufer die Verhältnisse. Die nahen, weit ausgedehnten Wälder bildeten ein reiches Jagdrevier.

Zu all diesen Vorzügen gesellt sich noch die Schönheit der Lage dieser Niederlassungen, die freilich von einem für den täglichen Unterhalt und die Sicherheit des Lebens kämpfenden Geschlechte wenig empfunden worden sein mag. Gewiss ist aber, dass in dieser Beziehung keine Pfahlbaulocalität sich mit den unsrigen vergleichen kann.[2])

Die Pfahlbauten bei Zürich machen uns rücksichtlich der Construction der Fundamente mit einer Eigenthümlichkeit bekannt, die in erster Linie erwähnt zu werden verdient. Wie aus den früheren Berichten zu ersehen, ist nämlich der Unterbau des Wohnbodens einer Pfahlbauansiedelung nach verschiedenen Systemen

[1]) Es gibt keinen noch so alten Pfahlbau, in welchem nicht Getreidekörner gefunden werden, und keinen in dem nicht Samen oder Fabricate von Flachs (Faden, Schnüre, Tuch) oder Webegewichte oder Eindrücke von Schnüren, als Verzierung auf thönernem Geschirr u. dgl. zum Vorschein kommen.

[2]) Bei Erwähnung der Schönheit der Lage unserer hiesigen Pfahlbauten können wir uns nicht versagen, unsern Lesern mitzutheilen, dass im Jahre 1869 an der Universität Cambridge für Abfassung des besten englischen Gedichtes, das „die schweizerischen Pfahlbauten" zum Gegenstand haben musste, von Herrn Francis Henry Wood vom St. John's College der Preis gewonnen wurde. Wir lassen hier die ersten Verse des Gedichtes folgen:

ZURICH! How sweetly glows thy slumbering lake
Beneath the evening ray. The varying tide
Is lit with tints of opal crimson-streaked.
On yonder shore the purpling vineyard slopes
Down to the fragrant marge, where Nature's hand
Has crowned the scene with beauty. Branching pines
Have girt with shadowy zone yon pendent hights,
That stand like monarchs o'er the plain and guard
Their realms — a mimic Eden! Sheltering groves
And dew-washed meads and laden orchards, where
The ruddy fruit hangs luscious, golden corn,
And blooming gardens whence the hand of man
Culls Nature's scented offerings to adorn
His mountain-dwelling: such the scene. — Yet now
How altered from the time when near these shores,
On cloven pile of tall primæval fir
Or spreading oak, a race ancestral reared
Their watery home. — —

hergestellt. War z. B. der Seegrund von lettiger Beschaffenheit, so ist der Unterbau ein Faschinen- oder Packwerkbau, gleich denjenigen zu Wauwyl oder Niederwyl (Bericht 3, Seite 73 und Bericht 6, Seite 255 und 260) und besteht in einer auf den schlammigen Seeboden angelegten Aufschichtung von kreuz und quer neben und übereinander geordneten Knitteln und Reisigbündeln mit abwechselnden Lagern von Kies und Lehm. Dieses System konnte übrigens nur in Gewässern von kleinem Umfange und in Sumpfseen, wo der Wellenschlag kraftlos ist, Anwendung finden.

Nach einer andern Methode wurden an der zur Niederlassung gewählten Stelle Reihen von Pfählen so tief als möglich in den Boden getrieben und auf die in gleicher Höhe abgeschnittenen Pfähle der Wohnboden aufgelegt. War der Seegrund von kiesiger Beschaffenheit und das Eintreiben der Pfähle unmöglich, so wurden dieselben erst hingestellt und dann, um ihnen einen festen Stand zu geben, an ihrem untern Ende mehrere Fuss hoch mit vom Ufer hergebrachten Steinen umgeben.

Noch ein anderes Verfahren musste in grössern Seebecken angewandt werden, wenn der Boden tief hinab ganz weich war und die in denselben eingerammten Pfähle der nöthigen Festigkeit und Tragkraft entbehrten. In diesem Falle nahm man zur Legung von Rostschwellen Zuflucht.

Diese Schwellen, deren bei den oben genannten Baggerarbeiten eine Menge herausgezogen wurden und eine Menge noch vorhanden und im Seeboden gesehen werden können, sind von verschiedener Dimension. Die Länge der einen, von denen wir sieben Exemplare gemessen haben, beträgt 6′ 6″ bei einer Breite von 11″ und Dicke von 5—6″. In der Mitte sind zwei Einschnitte angebracht von 6″ Länge und 4″ Breite. Die kleineren Schwellen unterscheiden sich nur durch ihre Längendimensionen von den vorigen und dadurch, dass sie nur mit Einem Einschnitte versehen sind. Alle Schwellen bestehen aus Eichenholz und sind Hälften von ziemlich geraden Stämmen. Die grossen Aeste wurden abgehackt und die Enden abgerundet. Es ist kein Zweifel, dass in diese durchgehenden Einschnitte die Ständer eingezapft und auf das obere horizontale Gerüste der Pfahlboden befestigt wurde. (Taf. XXX, Fig. 2.)

Schon der Umstand, dass diese Schwellen in tieferes Wasser gelegt sind, beweist, dass diese Bauten der Broncezeit angehören, noch deutlicher aber weist auf die Benutzung von Metallwerkzeugen die Grösse dieser Stämme hin, welche ohne dieses Mittel nicht zu bewältigen waren. Auch die regelrechte Form der Zapfenlöcher nicht minder als die Form der an den Hölzern sichtbaren Hiebe sprechen für diese Annahme. Die Frage betreffend das Alter unserer Pfahlbauten kann bei diesen so wenig als bei allen andern in Zahlen beantwortet werden, und wir müssen uns mit der Angabe aushelfen, dass dieselben schon in der frühesten Steinzeit gegründet wurden und durch die Broncezeit hindurch bis zur sogenannten ersten Eisenzeit, ja, wenn man will, bis zur römischen Periode unsers Landes fortbestanden. Die Beweise für diese Behauptung werden sich übrigens aus der Betrachtung der Fundstücke der einzelnen Stationen ergeben. (Fortsetzung folgt.)

Dr. F. Keller.

125.

La station de l'âge de la pierre de Locras (Lüscherz). Lac de Bienne.

L'établissement lacustre de Locras, exploré précédemment par M. de Fellenberg, n'avait pu jusqu'à présent être l'objet de recherches régulières, à cause de la hauteur du niveau de l'eau, s'élevant en moyenne de 1 à 4 pieds au-dessus des pilotis.

Ce n'est que dans le courant du mois de janvier dernier que, grâce à la baisse considérable des eaux due aux travaux de desséchement des marais, une assez grande partie de la station fut mise à découvert et que les fouilles purent être pratiquées sans trop de difficultés.

Les nombreux pilotis, enfoncés irrégulièrement dans la vase d'où ils sortent à peine, arrivent à certains endroits presque jusqu'au rivage et occupent toute l'étendue du terrain, situé immédiatement devant le village de Locras.

Pour arriver à la couche historique (Culturschicht), renfermant les débris de l'industrie humaine et qui présente une puissance variant entre 4 et 5 pieds, il faut auparavant enlever une couche de sable mêlé de limon argileux, d'une épaisseur de 1 à 1½ pieds.

Comme dans les établissements lacustres de la même époque, les restes de l'industrie consistent essentiellement en poterie, en objets en pierre, corne de cerf et en os. Pl. XXXII.

La poterie, analogue à celle des stations les plus anciennes de l'âge de la pierre, est grossièrement travaillée et présente peu de variété, sinon dans la grandeur du moins dans la forme des vases. A part quelques protubérances, quelquefois percées d'un trou et placées au pourtour du sommet des vases, on ne remarque aucun vestige d'ornements. Une seule pièce, munie d'une anse, se rapproche déjà par sa forme élégante et la finesse de sa pâte, de la poterie de l'âge du bronze.

Malgré le peu d'habilité déployée par les ouvriers employés aux fouilles, j'ai cependant réussi à retirer une dizaine de vases à peu près entiers.

A la poterie se rattachent les pesons de fuseau en terre cuite, dont j'ai recueilli une vingtaine environ. Ils sont de la grosseur du poing, de forme conique et percés d'un trou transversal près du sommet. L'un d'eux était encore muni de la ficelle, destinée à le suspendre.

Les haches et ciseaux en pierre sont très-nombreux et ne diffèrent pas sensiblement par leur forme et leurs dimensions de ceux trouvés dans d'autres stations de la même époque. La plupart sont en Serpentine, Diorite, Gabbro, etc.

Six pièces seulement, en minéral étranger, ont été déterminées minéralogiquement par M. le professeur de Fellenberg, qui a bien voulu se charger de ce travail. — Voici le résultat de cette analyse:

Nr. 1.	845,475	grm.	4,364	densité	jadéite.
„ 2.	363,660	„	3,348	„	jadéite.
„ 3.	138,045	„	3,004	„	néphrite.
„ 4.	73,085	„	3,021	„	néphrite.
„ 5.	22,155	„	2,996	„	néphrite.
„ 6.	17,467	„	2,990	„	néphrite.

Les deux premiers numéros sont, je crois, les deux plus grandes jadéites, trouvées jusqu'à ce jour dans nos stations lacustres. La première mesure 22 centm. de longueur sur 7 centm. de largeur et la seconde mesure 15 centm. de longueur sur 6 centm. du largeur.

Les marteaux en pierre percés d'un trou ne sont représentés que par deux seules pièces, dont l'une n'est pas entièrement perforée et l'autre a été brisée pendant la fabrication.

Les pierres aux faces usées, de forme plus ou moins cubique, ayant servi à frapper ou à broyer, ne sont pas rares dans l'établissement lacustre de Locras. Il en est de même des pierres à aiguiser en mollasse et des moulins en granit à triturer le blé. — Je citerai encore un petit disque en pierre perforé, ayant servi de peson de fuseau, et une pierre allongée, destinée à broyer l'asphalte, dont elle est encore imprégnée.

Les objets en silex sont relativement peu nombreux. Je n'en ai recueilli qu'une trentaine de pièces.

A l'exception d'une belle pointe de lance en silex noir, mesurant 13 centim. de longueur, et une pointe de flèche très-bien travaillée, ce sont en majeure partie des lamelles, ayant servi de couteaux, grattoirs, scies, etc., etc. — Aucune n'a été trouvée emmanchée dans une gaîne.

Quant aux instruments en corne de cerf, ils ne font pas défaut. Sans parler d'une quantité d'andouillers, utilisés pour la fabrication de divers instruments, j'ai recueilli environ 300 emmanchures de haches encore assez bien conservées. — A l'exception d'une seule, percée d'un trou transversal, ces gaînes ne présentent rien de particulier par leur forme et leurs dimensions. — Plusieurs sont encore tapissées à l'intérieur d'une couche d'écorce de bouleau, dont à l'origine on avait enveloppé la hache pour l'affermir dans sa gaîne. Parmi cette quantité d'emmanchures, une quinzaine seulement étaient encore munies de leur hache.

Un grand nombre de bouts de bois de cerf ont été aiguisés, soit en pointe, soit en biseau, pour servir à différents usages. D'autres rappellent entièrement par leur forme quelques uns de nos instruments aratoires encore en usage aujourd'hui.

Une dizaine de marteaux en corne de cerf, percés d'un trou cylindrique, ont été retirés de la couche historique; deux d'entre eux étaient encore munis d'une partie du manche en bois.

Les instruments en os sont nombreux et de forme variée. Pour la plupart fabriqués avec des fragments d'os longs, ils se présentent sous forme de poinçons, de pointes de flèches, de poignards, de ciseaux, etc., etc. Quelques-uns sont aiguisés en couteaux, d'autres ayant la forme d'un carré long et percés d'un trou à une extrémité, peuvent avoir servi à la fabrication des filets.

Des côtés fendues en long, aiguisées en pointe et réunies ensemble, toujours trois à la fois au moyen de ficelle, ont probablement servi comme peignes dans la préparation du chanvre; j'ai recueilli plusieurs de ces instruments encore parfaitement intacts.

Pour terminer la liste des objets travaillés, je citerai encore trois écuelles de bois, deux grandes défenses de sanglier façonnées, plusieurs petites dents percées, quelques objets en corne de cerf, artistement ciselés pour servir d'ornements de collier ou

d'amulettes et une espèce de massue en bois percée d'un trou, ayant servi de manche aux gaînes en corne de cerf.

Les débris du règne animal, recueillis en grande quantité et déterminés par M. le Dr. Uhlmann, ont constaté la présence dans notre établissement des animaux suivants: Bœuf, vache, cheval, cerf, sanglier, porc, chevreuil, castor, chien, etc. Trois crânes humains, dont deux encore assez complets, accompagnés d'une partie des os du tronc et des extrémités, ont été retirés de la couche historique à une profondeur de quatre pieds environ.

Je ne terminerai pas sans citer encore quelques objets du premier âge de fer, trouvés à la superficie dans le voisinage des pilotis. Ce sont:

1. Un poignard, très-bien conservé, avec la lame en fer et la poignée en bois garnie à ses deux bouts de lamelles de bronze, recourbées en demi-cercle;
2. Une hache en fer à douille carrée;
3. Une pointe de javelot avec ailerons;
4. Une cuillère en bronze.

Neuveville, avril 1872. Dr. V. Gross.

126.

Der Matronenstein, Pierre aux Dames, bei Genf.

Dieses höchst merkwürdige Denkmal aus gallo-römischer Zeit ist von seinem ursprünglichen Standorte zu Troinex, eine Stunde von Genf, durch den Eigenthümer des Bodens entfernt worden, um auf einer öffentlichen Promenade in Genf aufgestellt zu werden. Indem wir uns vorbehalten, dasselbe in einer folgenden Nummer ausführlich zu besprechen, folgt hier für diejenigen unserer Leser, denen das Denkmal nicht bekannt ist, eine kurze Notiz über die Form und Bedeutung desselben.

„Der Stein, auf welchem diese Figuren ausgehauen sind" — so berichtet Blavignac, Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Genève, V, 492 — „ist ein unbehauener erratischer Gneissblock von 10 Fuss Länge, 4 Fuss Dicke und ungefähr 5 Fuss Höhe, steht auf einem kleinen Hügel von etwa 100 Fuss Durchmesser und 17 Fuss Höhe. Die Sculptur ist am östlichen Ende seiner Vorderseite angebracht und stellt in schwachem Relief vier weibliche Figuren mit grossen unbedeckten Köpfen und kurzen Leibern dar, deren Gesammthöhe ungefähr zwei Fuss beträgt. Ihre Kleidung besteht in einer Art Tunica. In den auf der Brust ruhenden Händen halten sie einen Gegenstand, der einigermassen einem Beutel gleicht. Der Name dieses Denkmals ist seit unvordenklichen Zeiten „Pierre aux Dames" oder „Pierre aux Demoiselles". Das Relief der Figuren tritt kaum einen Zoll hoch über die Fläche des Steines hervor (s. Taf. XXXI, Fig. 3).

„Bei den Nachgrabungen, die ich im Jahre 1847 um den Hügel herum vornahm, kam zuerst schon aufgegrabene Fragmente römischer Ziegel enthaltende Erde, in einer Tiefe von 6 Fuss aber der ursprüngliche nie bewegte Boden zum Vorschein, — ein Beweis, dass der Stein kein Grab bedeckt." — —

Der Herd der Verehrung der hier in rohester Arbeit dargestellten, von den Römern Matronæ geheissenen celtischen Gottheiten, sowie der mit diesen eng verwandten, in einer Unzahl von Inschriften und Bildwerken erscheinenden Matres ist Gallien mit den Rheingegenden, von wo aus sich der Cult dieser geheimnissvollen Wesen über andere Theile des römischen Gebietes verbreitete. Die einen und andern kommen in plastischen Darstellungen gewöhnlich in der celtischen Dreizahl vor, meistentheils sitzend mit Opfergaben im Schoosse, einem Füllhorn oder Korbe mit Obst, oder Aehren u. s. w. Die Matres und Matronæ, welche auf Inschriften fast immer locale Beinamen tragen, sind Beschützerinnen der Gaue, Dörfer, Höfe, der Felder und Fluren, Gärten und Wälder u. s. w., und Spenderinnen von Heil und Segen. Ihr Cult verliert sich in die Periode der gallischen Unabhängigkeit, die Denkmale jedoch, aus denen wir sie kennen lernen, gehören der Zeit des romanischen Cultus celtischer Gottheiten, hauptsächlich dem zweiten und dritten Jahrhundert n. Chr. an. Die Figuren auf der „Pierre aux Dames“ stammen nicht aus der vorrömischen Periode, da die Gallier vor ihrer Romanisirung keinerlei Bildwerk von Gottheiten zu verfertigen pflegten; sie sind aber auch nicht von einem römischen Bildhauer ausgeführt, wie aus der Rohheit und Unförmlichkeit der Arbeit und der Darstellung auf einem unbearbeiteten Felsblock hervorgeht. Ohne Zweifel sind diese Matronenbilder, vielleicht in Nachahmung eines bessern Vorbildes, von der kunstlosen Hand eines gallo-römischen Steinmetzen ausgehauen und als Beschützerinnen der benachbarten Ortschaften verehrt worden. Der Gegenstand, den die Matronen in den Händen halten, ist bei der Verwitterung des Steines nicht mehr zu erkennen, aber viel eher eine Frucht, oder ein auf Feldwirthschaft bezügliches Geräthe, als ein Beutel.

Ohne Zweifel wurden einst auf dem Steine, oder zu den Füssen der Bilder, Gaben, bestehend in Früchten verschiedener Art, niedergelegt.

Die Feen, deren Verehrung auf gallischem Boden bis zur Einführung des Christenthums fortdauerte, sind die „unmittelbaren Abkömmlinge der schützenden Genien“, welche nach der Romanisirung des celtischen Göttercultus die Namen Matres, Matronæ und viele andern erhielten.

Trotz der Rohheit ihres Aussehens gehört die Sculptur von Troinex in eine viel spätere Periode, als das Steindenkmal (Dolmen) zu Reignier, die Menhirs, Schalensteine und ähnliche Monumente, zu denen es in keiner nachweisbaren Beziehung steht. — Dass auch von den Helvetiern die Matronen verehrt wurden, bezeugt die Auffindung eines bronzenen Beilchens zu Thun, mit der Aufschrift MATRONIS[1]), ferner ein den Matronen geweihter Altar, welcher von einer zu Böckingen bei Heilbronn stationirten Cohorte der Helvetier den Matronen der Senonen (Sens) gesetzt wurde.

Ein Matronendenkmal, das vor einigen Jahren zwischen Turin und Susa entdeckt wurde, hat der verdienstvolle Alterthumsforscher Wylie in den Proceedings of the Soc. of Antiquaries, Vol. IV, Nro. VI, p. 289, bekannt gemacht (s. Taf. XXXI, Fig. 4). Es ist ein regelrechter Weihaltar aus Marmor, auf welchem unter der Inschrift ‚MATRONIS TI · berius IVLIVS · PRISCI · L · ibertus ACESTES‘ fünf weibliche

[1]) Siehe Mommsens Inscr. helv. Bd. X unserer Mitth. No. 211.

Wesen mit verschlungenen Armen erscheinen. Herr Wylie äussert sich über das Denkmal in folgender Weise: „Dieser dem nördlichen Italien, der Gallia Cisalpina angehörende Stein ist als seltenes Beispiel eines mit Bildern der Matronen versehenen Altars vom höchsten Interesse. — In den plastischen Darstellungen der Matres erscheinen ausschliesslich drei Gottheiten, in denjenigen der Matronen aber, welche nie wie die Matres als Deæ angeführt werden, mitunter eine grössere Zahl von Figuren."

Der Umstand, dass auf ein paar Denkmälern neben den Matres auch die Matronæ genannt werden, wie z. B. auf den oben angeführten, zusammengehörigen Beilchen von Thun, scheint auf eine etwelche Verschiedenheit des Cultes der beiden Gottheiten hinzudeuten. Dr. F. Keller.

127.

Die Stateren (Schnellwagen) von Baden.

In der vorigen Nummer wird bei der Beschreibung der im Herbste 1871 zu Baden aufgedeckten römischen Ruinen eines kleinen Raumes erwähnt, der bei der ursprünglichen Anlage mit einem Hypokaust versehen war, später beim Neubau des Hauses und veränderter Einrichtung desselben die Bestimmung einer Vorrathskammer erhalten zu haben scheint, indem theils in, theils unmittelbar neben ihm die auf S. 310 und 311 angeführten Bronce- und Eisengeräthe u. s. w. zum Vorschein kamen. Von den mancherlei Geräthschaften aus Eisen erlauben wir uns in dieser Nummer drei Stücke, die unsere Aufmerksamkeit verdienen, hervorzuheben.

Figur 1 auf Tafel XXXI veranschaulicht eine römische Wage, statera oder trutina, die zum Wägen schwerer Gegenstände bestimmt und desshalb aus Eisen und äusserst solid verfertigt ist. Ihr Gewicht beträgt, wenn wir für den Abgang an Material durch Oxydation und Beschädigung ein Geringes hinzusetzen, ungefähr 11 Pfund Schweizergewicht = 5½ Kilo. Der Wagebalken, scapus, ist eine $1,_{19}$ M. lange, vierkantige Stange, die in zwei ungleich lange Schenkel von 36 und 83 Cent. abgetheilt ist. An dem kürzern, etwas dickern (A) befindet sich zu äusserst ein an einer drehbaren Achse (C von der Seite, D von vorn gesehen) befindlicher dreifacher Haken (E), an dem die Wageschale, lanx, hängt, nebst einem andern Haken (F) zum Anhängen irgend einer zu wägenden Waare. Auf drei Seiten dieses kürzern Schenkels treten Verstärkungen hervor, in deren Schlitzöffnung sich um eine Achse ein Ring bewegt, woran die Aufhängehaken, ansæ (G, H, I), hängen, welche die Drehpunkte des Hebels bilden. An dem längern Schenkel (B), der überzwerch an den kürzern stösst, befinden sich an einer Schlaufe (K) der Gewichtstein oder Läufer, æquipondium, und auf verschiebbaren Seiten der Stange die Scalen. Um das Abgleiten des Gewichtes zu verhindern, endigt dieselbe mit einem Knopf (L).

Die zweite der unmittelbar neben einander gefundenen Wagen ist etwas kürzer, aber im Uebrigen der andern vollkommen ähnlich.

Soweit stimmen die vor uns liegenden Wagen mit den in den Museen aufbewahrten und in vielen archäologischen Werken, z. B. im Museo Borbonico, bei Overbeck (Pompeji), abgebildeten römischen Wagen überein. Sie unterscheiden sich aber, gleich den von Caylus Vol. IV. pl. XCIV—XCVII bekannt gemachten, von den gewöhnlichen Instrumenten dieser Art dadurch, dass sie für leichtere, schwere und ganz schwere Gegenstände bestimmt, mit drei Aufhängehaken und drei verschiedenen Scalen versehen sind, während jene nur mit zwei Haken und zwei auf entgegengesetzten Seiten der Stange angebrachten Zeichen versehen sind. Behufs einer dreifachen Eintheilung der Stange läuft der kürzere Schenkel derselben in einen Dorn aus, an welchem die Wagschalehaken (E) herumgedreht und nach Belieben in die Richtung eines der drei Haken und der betreffenden Scala gestellt werden können.

Dieselbe Einrichtung findet sich auch an einer kleinen, 36 Cent. langen, broncenen Wage mit dazu gehörigem Gewichte in unserer Sammlung.

Leider ist an dem vorliegenden Exemplare die Eintheilung auf zwei Seiten nur schwer zu entziffern, auf der dritten fast ganz zerstört. Deutlich genug bemerkt man indessen, dass die mit dem Meissel eingehauenen Zahlen, Querstriche und Punkte, welche die Scalen bilden, höchst nachlässig und ungenau aufgetragen sind, und dass bei dieser mangelhaften Eintheilung mit diesem sonst vortrefflich construirten Instrumente nur Wägungen vorgenommen werden konnten, bei denen es auf ein halbes Pfund mehr oder weniger nicht ankam.[1]) Beim Gebrauche hielt man die Wage so, wie sie auf dem Bilde erscheint. Der dem Mittelpuncte des Hebels am nächsten liegende Haken (I) ist natürlich derjenige für die leichtesten Gegenstände und es können an der betreffenden Scala die einzelnen Pfunde abgelesen werden, an unserm Exemplare freilich nicht mit Sicherheit. Die Scala für den mittlern Haken (H) beginnt mit der Zahl XXXX, woraus hervorgeht, dass bei diesem Aufhängehaken nur Gegenstände von mehr als 40 Pfund Gewicht gewogen werden konnten. Die Scala läuft so:

V·I·I·I·I·V·I·I·I·I·V·I·I·I·I·V·I·I·I·I·V·I·I·I·I·XXXX

Die senkrechten Striche auf derselben bezeichnen die Pfunde, die Punkte die halben Pfunde.

Die Scala zum dritten Haken (G), womit die schwersten Gegenstände gewogen werden, beginnt ebenfalls mit 40 Pfund XXXX. Die Fünfer und Zehner sind durch Punkte, die hier Pfunde bedeuten, getrennt.

X····V····X····V····X····V····X····V····XXXX

Die Last, die mit diesem Haken gewogen werden kann, ist annähernd doppelt so gross.

Was bei diesen Scalen auffällt, ist der Umstand, dass auf der Scala die Gewichtswerthe nicht in Zahlen angegeben sind, sondern bei jeder Wägung vom ersten Zeichen an nachgezählt werden muss, was den Gebrauch des Instrumentes erschwert.

Noch ist bezüglich des Aussehens dieser Wage zu bemerken, dass sich dieselbe als ein Product vorzüglicher, von Sachkundigen bewunderter Schmiedearbeit darstellt. Jedes Stück, wie z. B. der Wagschalehaken mit seinen in Thierköpfe ausgehenden Spitzen, die Aufhängehaken mit ihrer in einem Gesenke verfertigten

[1]) Es versteht sich, dass bei allen drei Scalen das Laufgewicht dasselbe blieb.

Verstärkungsrippe u. s. w., sind mit ebensoviel Geschmack als praktischem Verständniss ausgeführt, und wenn man bedenkt, dass der römische Techniker sich weniger auf seine sehr unvollkommene Feile, als auf geschickte Handhabung des Hammers verliess, so erhalten wir von der Technik der Römer bezüglich der Schmiedearbeit einen nicht minder hohen Begriff, als den die Betrachtung der Gussarbeiten in uns erweckt.

Schliesslich bemerken wir, dass nach der Schätzung Sachkundiger diese Wage zum Abwägen von 200—250 Kilo vollkommen ausreichte.

Dr. F. Keller.

128.

Römisches Küchengeräthe, gefunden zu Baden.

Die Beobachtung, dass unter den Trümmern der Pfahlbauten keine Spur von Resten des Huhns gefunden wird, ist ein hinreichender Beweis, dass dem damaligen Geschlechte, wie manch anderes, so auch dieses Hausthier, gemangelt hat. Höchst wahrscheinlich war es auch in celtischer Zeit, wenigstens in unserm Lande, noch unbekannt, dagegen unter römischer Herrschaft, wie sich nachweisen lässt, sehr verbreitet und gepflegt. Bei den Römern galt ja Eierspeise als ein wichtiges Nahrungsmittel und die Bezeichnung einer vollständigen regelrechten Mahlzeit mit den Worten „ab ovo ad malum", vom Ei bis zum Dessert aus Obst, beweist, wie man auch diesen Ausdruck auffassen mag, immerhin, dass Eier ein sehr beliebtes Gericht waren.

Welche Bedeutung die Zucht des Huhnes zu Plinius Zeiten gewonnen hatte, geht aus dessen Anweisung der Behandlung dieses Thieres im 24. Buche, welches von der Naturgeschichte der Vögel handelt, sowie aus der Aufzählung der medicinischen Eigenschaften des Hühnereis im 29. Buche deutlich hervor. In dem Kochbuche des Apicius ist natürlich das Ei und die verschiedene Zubereitungsweise desselben nicht vergessen.

Einen sprechenden Beweis für den häufigen Genuss der Eier in unserm Lande während der römischen Kaiserzeit ist das Vorkommen von Eierschalen und Knochen des Huhns, die bei Ausgrabungen römischer Ruinen theils in der Asche am Herde oder am Præfurnium (Heizloch), theils in den Kehrichthaufen ausserhalb der Gebäude gefunden werden. Ein anderes, fast ebenso directes Zeugniss für die Verwendung der Eier in der römischen Küche liefert das in der oben erwähnten Vorrathskammer unter vieler Eisen- und Broncewaare aufgefundene und auf Taf. XXXI, Fig. 2 abgebildete Kochgeräthe, das ohne allen Zweifel zum Zubereiten von sogenannten Spiegeleiern- oder Ochsenaugen bestimmt war. Das Geräthe ist ein Dreifuss mit langem, als Handhabe dienendem Stiel. Ueber der Kreuzung der Stäbe werden vermittelst eines Dorns drei Blechstreifen zusammengehalten, die an den Enden zu Schalen ausgehämmert sind und gleichsam eine sechsblättrige Blume darstellen. Vermittelst dieses Geräthes können auf Ein Mal sechs Spiegeleier, ova frixa des Apicius, leicht bereitet und auf gefällige Art präsentirt werden.

Von römischen Geräthen aus Eisenblech mit 4—5 Vertiefungen zum Backen von Eiern findet sich eine Angabe bei Forbiger, Hellas und Rom, I. 211, und eine Abbildung bei Rich, Dictionary, Art. Apalare. Dr. F. KELLER.

129.

Deutung des Broncebildes Seite 312, Taf. XXVI.

Der Umstand, dass bei der Ausgrabung zu Baden (siehe S. 309) jenes Bild unmittelbar neben der eben beschriebenen Statera zum Vorschein kam und die dazu gehörigen Aufhängekettchen sogar mit derselben durch Rost verbunden waren, bewog uns, diesen Gegenstand entgegen der Ansicht, die ein Fascinum in demselben vermuthete, als ein Wagegewicht (æquipondium) zu erklären. Von verschiedener Seite, namentlich von Herrn Professor Bursian in Jena, dessen Bemerkungen wir hier folgen lassen, sind wir aber belehrt worden, dass das Bild mit voller Sicherheit als ein Apotropæon (Schutzmittel gegen den bösen Blick) betrachtet werden müsse.

„Was das Ungethüm betrifft, so gehört dasselbe, wenn sich auch kein in allen Einzelnheiten dieser Bronce entsprechendes Exemplar nachweisen lässt, zu einer ziemlich zahlreichen Classe von Darstellungen: Hockende oder kauernde männliche Wesen mit karrikirten, zwerghaften Körper- und Gesichtsformen, grossen Phallen und verschiedenen Attributen, meist Federn als Kopfschmuck, die man Patæken zu nennen pflegt (nach Herod. III, 37, vgl. Hesych. und Suid. unter *Πάταικοι*). Dieselben sind sicher phönikisch-ägyptischen Ursprungs, kommen aber auch in etruskischen und besonders späteren römischen Werken nicht selten vor und werden meist als Amulette oder Apotropæa verwendet. Ausführlicher handelt über diese Classe von Bildwerken Raoul-Rochette, Mémoires d'archéologie comparée I, p. 323—374, kurz O. Jahn über den Aberglauben des bösen Blickes bei den Alten, Berichte der Sächs. Gesellsch. d. Wissensch., 1855, S. 91. Wir besitzen in unserm hiesigen (Jena) archäologischen Museum ein Paar ähnliche aus Aegypten stammende Figuren aus Kalkstein. Die eine zeigt einen Mann mit kahlem Kopfe, gerunzelter Stirn und hoch aufgezogenen Augenbraunen, bärtig, kauernd, beide Hände auf die Beine stützend; auf dem Kopfe hat er eine Krone von Reiherfedern, auf der nackten Brust ist der Kopf eines Esels sichtbar (eine ähnliche Figur ist als Typhon abgebildet bei Birch, Gallery of Antiquities, Fig. 81, 83, 85; — einen Eselskopf auf der Brust zeigt auch ein sogenannter Silen in Cambridge bei Clarac, Musée de Sculpture No. 1755 e); die andere kleinere einen auf der Erde sitzenden nackten Mann, beide Hände, in welchen er Becken zum Zusammenschlagen hält, über seinen ungeheuren Phallus kreuzend. Aehnliche Figuren erwähnt, als im Tempel der syrischen Göttin in Hierapolis in der Nähe des Euphrat befindlich, Lucian de dea Syria, 16 (*κάθηται μικρὸς ἀνὴρ χάλκεον ἔχων αἰδοῖον μέγα*)."

„Das Thier, auf welchem der Mann reitet, scheint aber wirklich eher ein Hirsch oder Reh zu sein. Die Wahl eines solchen Thieres ist wol daraus zu erklären, dass, wie Stephani in den Petersburger Comptes-rendus wiederholt bemerkt hat, Reh und Hirsch sowol in dem bachischen als in dem aphrodisischen Kreise eine bedeutende Rolle spielen." Professor BURSIAN.

130.

Extrait d'une lettre de M. le professeur Grangier à Fribourg.

— J'ai fait dernièrement une petite excursion très-intéressante au château d'Illens, dont les ruines gigantesques dominent encore majestueusement les rochers sauvages de la Sarine, à deux lieues en amont de Fribourg. Je ne vous dirai rien de ces splendides restes des temps féodaux, ni de cette contrée si pittoresque, car ces sites ne vous sont probablement pas inconnus. Mais je ne pouvais me rendre à Illens sans m'arrêter à Corpataux, tant pour visiter ses riches carrières de tuf que pour étudier les curieuses sépultures qui ont été découvertes tout récemment au centre même du village. C'est de cette découverte que je prendrai la liberté de vous entretenir, en joignant à mes propres observations toutes les indications que j'ai obtenues des paysans auxquels elle est due.

Il y a environ 18 mois, qu'en labourant des champs communaux, ces gens découvrirent, à un pied sous terre, de longues dalles de tuf qu'ils eurent l'idée d'enlever pour tirer parti de ces précieux matériaux de construction. Ces dalles, au nombre de cinq, recouvraient des tombes formées de cinq autres dalles reliées aux quatre angles par des entailles. Elles étaient de différentes dimensions, suivant la longueur du cadavre. Il paraît même que l'un d'entre eux s'est trouvé plus long que le cercueil qui lui était destiné, car on remarque à ce dernier trois entailles faites dans le tuf: une pour la tête et deux pour les pieds. Les squelettes, parfaitement conservés, appartenaient tous à des hommes de haute taille; tous se trouvaient ensevelis dans une épaisse couche de sable. Un autre cercueil renfermait deux squelettes couchés côte à côte; un troisième contenait, outre un squelette régulièrement étendu, les crânes et les ossements de deux autres qui paraissaient y avoir été jetés pêle-mêle. Enfin le principal cercueil, toujours de tuf, consistait en une auge allongée, recouverte, comme les autres tombes, d'une seule dalle de tuf de 3″ 6‴ d'épaisseur, formant à sa partie supérieure un angle obtus. Cette bière, que j'ai examinée dans tous ses détails, a 7′ 5″ de longueur totale, 1′ 8″ de largeur à la tête, et 1′ 4″ aux pieds. L'épaisseur des parois est de 4″ 5‴ aux deux extrémités et de 2″ 5‴ aux deux côtés; enfin la hauteur totale est de 1′ 4″ 7‴ à la tête, et de 1′ 2″ 5‴ aux pieds, et la profondeur comprend $^2/_3$ de cette dimension. Les cinq tombes en question étaient placées les unes à côté des autres, la tête tournée vers l'occident. (Pl. XXXII, Fig. 1.)

Dernièrement, on a retrouvé au même endroit et sur la même ligne deux autres tombes parfaitement semblables aux premières, sauf que l'une, au lieu de se composer de cinq dalles ou d'une seule pièce, présentait, sur ses quatre côtés, une sorte de mur en moellons de tuf, tout en ayant cependant une pierre unique pour couvercle.

J'ajouterai que les gens de Corpataux ont été étonnés de la longueur des squelettes et surtout de la parfaite conservation des mâchoires, offrant deux rangées intactes de magnifiques dents. Ils ne doutent pas que ces sépultures ne soient de beaucoup plus considérables; aussi m'ont-ils donné rendez-vous pour l'automne prochain, où nous piocherons de compagnie.

Maintenant quelle est l'origine de ce cimetière? à quelle époque le rapporter? c'est ce que vous pouvez peut-être me dire. Mais je ne crois pas la chose aisée en l'absence de tout ustensile, de tout instrument d'un métal quelconque: car on n'a absolument rien trouvé en ce genre. Encore si je pouvais vous envoyer un de ces beaux crânes qui ont fait l'admiration de nos paysans: c'est ce que je pourrai faire plus tard, j'espère. En attendant je vous rappellerai que c'est à peu près à la même place, et si je ne me trompe à la même époque, que l'on avait trouvé une monnaie d'or attribuée aux Salasses et décrite par le Dr. Meyer dans *l'Indicateur*, 3. année, page 146. Cette pièce de monnaie est aujourd'hui à notre musée, où j'espère faire arriver aussi le sépulcre en question; mais j'attendrai d'abord votre avis.

Fribourg, 15 avril 1872. L. GRANGIER.

131.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

II.

Moutier-Grandval (Münster in Granfelden). Aufnahmen durch gütige Mittheilung des Herrn Quiquerez. Quiquerez, l'église et le monastère de Moutier-Grandval, Extrait des Mémoires de la société d'émulation du Doubs. Besançon 1870, mit einem Situationsplane. Anzeiger 1861. S. 26. Taf. II bis . Die um die Mitte des VII. Jahrhunderts gegründete Benedictinerabtei wurde unter Bischof Burkard von Basel (1072–1107) in ein weltliches Chorherrenstift verwandelt, worauf vermuthlich der Bau der 1859 zerstörten Kirche stattfand. Sie war eine dreischiff. Pfeilerbasilica von 112' Länge und 62' Breite, in der Grundrissanlage der etwa gleichzeitigen Stiftskirche von Schönenwerth im Ct. Solothurn sehr nahe verwandt. Die flachgedeckten Schiffe waren durch 2 × 6 quadrat. Pfeiler getrennt, worauf in unmittelbarem Anschlusse an die Ostseite des Langhauses 3 halbrunde Apsiden folgten. Unter der 5' über das Mittelschiff erhöhten Hauptapsis entdeckte man einen gewölbten Gang zu der unter dem Hochaltar befindlichen Gruftkammer des hl. Germanus. Rückwärts verlängerten sich die Seiten-Schiffe gegen zwei rechtwinklig nach W. hin abgeschlossene Hallen, die, wie in Schönenwerth, mit Tonnengewölben bedeckt waren. Dazwischen erhob sich der quadrat. Thurm, zu ebener Erde die Vorhalle des Hauptschiffes enthaltend, deren Rippengewölbe und rechtwinklige Schildbögen auf Eckpfeilern und ³/₄-Säulen ruhten. Das zweite Thurmgeschoss mag, wie in St. Imier und Schönenwerth, als Capelle gedient haben, deren Ostseite mit Pilastern geschmückt und mit 3 Rundbogenfenstern (deren mittleres und tiefer gelegenes von zierlichen Ecksäulen begleitet) nach dem Mittelschiffe geöffnet war. Die beiden ersten Thurmgeschosse enthielten einfache Rundbogenfenster, das dritte, oberste gekuppelte Schalllöcher. Im Detail herrschte die grösste Einfachheit. Ueber den Archivolten des Mittel-Schiffes befand sich ein schwach vortretendes glattes Gurtgesimse. Die Pfeiler, ohne Basen, waren mit schmucklosen Karniesen und viereckigen Deckplatten bekrönt, die Rundbögen der kleinen S.-Sch.-Fenster aus wechselnden Keilsteinen von Tuf- und Sandstein gewölbt. Die Ecksäulen der Thurmhalle trugen spätromanische Capitäle, deren Kelche mit aufrechtstehenden Blättern und fächerartigen Palmetten geschmückt waren, die, an den Ecken vorspringend, die karniesartige Gesimsplatte aufnahmen. Das Hauptportal war mit einem rechtwinkligen Sturze versehen, über welchem ein karniesförmig profilirter Flachgiebel den halbrunden Entlastungsbogen aufnahm. Zwei schmucklose Portale befanden sich ausserdem an jeder der beiden Langseiten. Der O. Theil des N. S.-Sch. wurde bei einer 1503 vorgenommenen Restauration als besondere Capelle mit spitzbog. Kreuzgewölben bedeckt und mit gothischen Fenstern versehen.

Pruntrut. Kirche St. Gervais, XII–XIII. Jahrh. Das einschiff. M. $8_{,20}$ br. Lghs. flach gedeckt. An der S.O.-Ecke desselben eine kleine rechtwinklige Nebencapelle. Die polygonen Rippen des romanischen Kreuzgewölbes ruhen auf Consolen, die theilweise mit Fratzen geschmückt sind. Im Schlussstein ein Kreuz von Blättern. Der ebenfalls horizontal geschlossene (M. $6_{,25}$ br. u. $8_{,30}$ lge.)

Chor ist mit einem Kreuzgewölbe bedeckt, das auf der Nord- und Süd-Wand mit spitzen, an der Ost- und West-Seite mit halbkreisförmigen Schildbögen anhebt. Der circa M. 12,80 hohe Schlussstein enthält eine einfache Rosette, die Schrägen der polygonen Rippen sind mit Halbkugeln in regelmässiger Wiederkehr geschmückt. In den Ecken fungiren stämmige, nur M. 1,80 hohe, Säulen als Dienste für das Gewölbe. Die att. Basen sind mit dem Eckblatt, die Capitäle mit 2 Reihen ungezahnter Blätter geschmückt. An den Gewölberippen zahlreiche Steinmetzenzeichen. Die Ostseite enthält 2 kleine Rundbogenfenster, die Süd-Seite spätgothische Spitzbogenfenster. (R)

St. Imier. Quiquerez in den Publicationen der Société Jurassienne d'émulation, 1852 S. 71 u. f. Ehemaliges Benedictinerkloster, das im XII. Jahrh. in ein weltliches Chorherrenstift umgewandelt wurde (v. Mülinen, Helv. Sacr. I. 43). Die wahrscheinlich hierauf erbaute Kirche ist eine dreischiff. Pfeilerbasilica mit schwach vortretendem Q.-Sch. und 3 halbrunden Chören in directem Anschluss an dasselbe (die beiden Nebenapsiden abgebrochen). Das Hauptschiff M. 23 lg. u. circa M. 7 br. wird durch 5 Pfeilerpaare von den M. 3,30 br. S.-Schn. getrennt. Die Pfeiler (ohne Basen) mit den karniesförmigen Gesimsen M. 3,70 hoch, sind durch Halbkreisbögen verbunden, über denen die Hochwände von Rundbogenfenstern durchbrochen sind. Die S.-Schifffenster modernisirt. Haupt- und Seitenschiffe flach gedeckt, ebenso die Querschiffflügel, nur die Vierung ist mit einem Kreuzgewölbe versehen. Die einfach rechtwinkligen Diagonalrippen desselben werden von hochschwebenden Ecksäulchen auf Consolen getragen, die in den einspringenden Winkeln der Vierungspfeiler angebracht sind. Die Hauptapsis ist mit einem einzigen Fenster versehen und mit einer Halbkuppel bedeckt, aber ohne Kranzgesimse und Wandgliederung, wie überhaupt das ganze Gebäude ausser den Pfeilergesimsen jeglichen Schmuckes entbehrt. Vor der Mitte der Westfaçade erhebt sich ein viereckiger Thurm, zu ebener Erde die Vorhalle zum Mittel-Schiff enthaltend. Das M. 6,20 hohe Kreuzgewölbe ruht auf Ecksäulen, deren Basen bereits das Eckblatt zeigen. Ihre Bekrönung geschieht theils durch rohe Blattcapitäle, theils durch menschliche Fratzen. Das Profil der Diagonalrippen besteht aus einem rechtwinkligen Gliede, das von einem Rundstabe begleitet ist. Innerhalb der M. 1,80 starken Südwand des Thurmes führt eine schmale Treppe in das zweite flachgedeckte Thurmgeschoss, dessen Ostseite mit einer rechteckigen Altar-(?)-Nische versehen ist. Das Aeussere des ganzen Gebäudes schmucklos und modern verputzt. (R)

Von der benachbarten Martinskirche ist nur noch der Thurm erhalten, ein quadrat. Bau aus bruchrohen Quadern, mit niedrigem Zeltdache. In den beiden untern Stockwerken schmale Fensterschlitze, im obersten Geschosse enthält jede Seite 2, durch eine mittlere Säule gekuppelte Rundbogenfenster. Die Basis der Theilungssäulchen besteht aus einem einfachen Wulste auf hohem viereckigem Sockel, das Capitäl aus einem viereckigen Klotze, der nach Art der byzantinischen Würfelcapitäle mit schräger Abkantung unmittelbar in den Rundstamm der Säule übergeht (R). Die alte Kirche war klein und flachgedeckt, ohne Apsis, die Wände von kleinen Rundbogenfenstern durchbrochen. Quiquerez, a. a. O. S. 75.

S. Ursanne (S. Ursitz, Sandersitz). 2 Stunden S.-O. von Pruntrut im Thale des Doubs. Stiftskirche. Das uralte Benedictinerkloster wurde gleichzeitig mit Moutier-Grandval in ein weltliches Chorherrenstift umgewandelt (v. Mülinen a. a. O.). Noch in einer Urkunde von 1160 erscheint dasselbe als cella S. Ursicini, von da an, als ecclesia (Trouillat, Monuments de l'ancien évêché de Bâle, I 169, 276, 335 u. f. 341.) Nachrichten über den Bau der gegenwärtigen Kirche fehlen. 1325 ist von der Stiftung eines Altars der hl. Michael und Laurentius „super cancellis chori" die Rede, andere Altäre wurden in den Jahren 1326 und 1354 gestiftet (Trouillat III, 313, 722. IV. 644, 660.) 1375 erfolgten Vergebungen für die fabrica ecclesiae S. Ursicini (Tr. IV. 732, 801.) Wahrscheinlich beziehen sich diese Stiftungen des XIV. Jahrh. auf die nachträgliche Erweiterung des südl. Seiten-Schiffes durch Hinzufügung einer Capellenreihe. Die wahrscheinlich im XIII. Jahrh. erbaute Kirche besteht aus einem dreischiffigen gewölbten Langhause mit 5 kurzen rechtwinkligen Jochen in dem ca. 6,40 br. Mittel-Schiff, denen ebensoviele nahezu quadrat. Kreuzgewölbe in den ca. M. 3 br. Seitenschiffen entsprechen. Die Länge vom westlichen Eingange bis zum Altarhaus beträgt ca. M. 21,80. Letzteres, von gleicher Breite wie das Mittel-Schiff, besteht aus einem rechteck. Raume von M. 7,20 Länge, es folgt hierauf ein kurzes Gewölbejoch, worauf die Apsis mit 5 Seiten des Achtecks abschliesst. Längs der Nordseite des Altarhauses setzt sich das Seitenschiff mit 3 quadrat. Jochen bis zum Beginn des Apsis fort. Die Nebenräume der Südseite sind zweigeschossig, zu ebener Erde erstreckt sich ein langes Tonnengewölbe mit rechtwinkligem Abschluss bis zum

Polygone des Chores, das obere Geschoss ist mit roman. Kreuzgewölben bedeckt und vom Chor aus durch eine Treppe zugänglich. Der ganze Bau trägt den Charakter des entwickelten Uebergangsstyles. Alle Oeffnungen, die Fenster, einige Bögen und das Tonnengewölbe an der Südseite des Chores ausgenommen, sind im Spitzbogen geschlossen. Das Detail ist roh und bäurisch. Die Pfeiler im Schiffe bestehen aus einem rechtwinkligen Kerne, dessen Langseiten mit schwachen Gesimsen bekrönt, die rechtwinklig profilirten M. 6,25 hohen Archivolten aufnehmen. Die Schmalseiten sind mit den Diensten für die Gewölbe flankirt, einfache Halbsäulen für die Quergurten der Seitenschiffe, denen gleiche Stützen längs der Umfassungsmauern entsprechen, gegen das Mittelschiff eine halbrunde Vorlage zwischen zwei ³/₄-Säulen, die bloss durch schmale rechtwinklige Glieder getrennt, bis zu einer Höhe von M. 8,30 emporsteigen, wo plumpe Knospencapitäle mit schachbrettartigen Gesimsen die Diagonalen und Quergurten der ca. M. 13,40 hohen Gewölbe aufnehmen. Jede Schildwand enthält ein einziges Rundbogenfenster. Die Gewölberippen sind einfach viereckig, die niedrigen Säulenbasen mit Eckblättern versehen. Die spitzbogigen Maasswerkfenster des nördl. Seitenschiffes stammen von einer späteren Erneuerung her. Vor der Westseite enthält ein gothischer Thurm die Vorhalle zum Mittelschiff. Gegenüber an der Ostseite ist das hochgelegene Altarhaus mit zwei spitzbogigen Pfeilerarcaden gegen die auf der Nordseite befindlichen Nebenräume geöffnet, deren rundbog. Kreuzgewölbe von Halbsäulen mit Würfelcapitälen getragen werden. Reichere Formen zeigt die Apsis. Die Gewölberippen bestehen aus einer Hohlkehle zwischen zwei Rundstäben auf schlanken Ecksäulen. Dazwischen sind die Leibungen der hohen Rundbogenfenster mit Zickzackornamenten und Rosetten verziert. Von dem süd. Nebenraume des Chores führt eine Treppe in die unter der Apsis befindliche **Krypta**, ein keines Polygon, dessen stark überhöhte Kreuzgewölbe von 4 im Quadrate aufgestellten Säulen und von Halbsäulen an den Umfassungsmauern getragen werden. Die Freistützen sind in spätgothischer Zeit erneuert worden, die Wanddienste mit romanischen Würfelcapitälen versehen und von att. Basen mit Eckknollen getragen. Das Aeussere des Langhauses ist schmucklos, die Seitenschiffe werden von stark vortretenden Strebepfeilern begleitet, über denen die (jetzt untermauerten) Strebbögen gegen das Mittelschiff ansteigen. Ueber das Portal an der Süd-Seite des Chores, das noch den ganzen Schmuck der roman. Polychromie erhalten hat, cf. Mitthlgn. der Ant. Ges. Zürich, Bd. XVII Heft 6. S. 17. Polychrome Reste, rothe Lineamente auf weissem Grunde, sind auch unter dem schönen Kranzgesimse des Chores erhalten. Die Strebepfeiler, welche die Ecken begleiten, sind mit wunderlichen Figuren bekrönt. An der Nordseite des Chores ein bemerkenswerthes Kranzgesimse von aufrechtstehenden Palmetten. Längs des nördl. Seitenschiffs, durch eine schmuckvolle romanische Pforte zugänglich, liegt der grosse gothische Kreuzgang. Im östlichen Corridor desselben ist das alterthümliche Bogenfeld eine roman. Thüre (vielleicht ein Rest der früheren Kirche) eingemauert. (R)

Gegenüber an der Nordseite des Kreuzganges liegt die ehemalige (jetzt profanirte) Pfarrkirche, im Uebergangsstyle, etwa gleichzeitig mit der Stiftskirche erbaut. Das einschiffige schmucklose Langhaus ist flach gedeckt und mit einem quadrat. Chor versehen, dessen spitzbog. (jetzt zerstörtes) Kreuzgewölbe auf Ecksäulen zwischen rechtwinkligen Pilastervorlagen ruhte. Das spärliche Detail stimmt mit demjenigen der Stiftskirche überein. (R)

Scherzlingen bei Thun. Angeblich die älteste Kirche der Umgebung.

Spietz am Thunersee. Pfarrkirche, roman. Chor mit 3 Apsiden. Mitthlg. d. Hrn. Dr. C. v. Muralt in Lausanne.

Steffisburg, nordöstlich von Thun. Thurm rom. viereck. Bau mit niedrigem Zeltdach. Die beiden oberen Geschosse mit gekuppelten Rundbogenfenstern, die von Pilastern und Bogenfriesen umrahmt sind. Mitgeth. von Demselben.

Trub im Emmenthal. Pfarrkirche. Schmuckloser roman. Thurm, im obern Stock gekuppelte Rundbogenfenster.

IV. Canton Freiburg.

Domdidier. Ueber die alte ausserhalb des Dorfes an der Strasse nach Payerne gelegene Kirche cf. Mittheilgn. der Ant. Ges. in Zürich, Bd. XVII. Heft 2. S. 23. n. 3.

Estavayer. Arcadenhalle eines Hauses nahe bei der Kirche, an der Gasse, die nach Yverdon führt. Stämmige Säulen mit eleganten Knospencapitälen und Spitzbögen. (R)

Freiburg, Stiftskirche S. Nicolas. Erste Stiftung 1177 oder 1178 durch Herzog Berchthold V. von Zähringen. (Mém. de Frib. V. 432.) Am 6. Juni 1182 erfolgte die Weihe durch Bischof Roger von Lausanne (a. a. O. S. 438, Zeerleder, Urk. I. 122.) Den Beginn eines Neubaues setzt

man nach Guillimanus, des rebus Helvetiorum f. 372 in d. J. 1283, aus dieser Zeit dürfte das Erdgeschoss der Thurmhalle stammen, dessen Nord- und Süd-Seite im Innern mit je 4 Säulenarcaden geschmückt ist. Platt gedrückte att. Basen, elegante Knospencapitäle und darüber kleeblattförmig gebrochene Blendarcaden. (R) Ueber den Fortgang des Baues cf. die II. Abtheilung, Gothische Monumente. Literatur; Blavignac, comptes de dépenses de la construction du clocher de S. Nicolas à Fribourg de 1470 à 1490 Paris 1858. — Ræmi et Perroulaz, Notice sur S. Nicolas. Kuenlin, dict. géogr., statist. et hist. du Cant. de Fribourg. I. 287 u. ff. — Alterthümer und historische Merkwürdigkeiten der Schweiz. Bern 1823—24. Bd. I. S. 1.

Hauterive, (Altenryf). Südwestl. von Freiburg an der Saane gelegen. Ehem. 1137 oder 1138 gegründ. Cistercienser-Abtei von der Linie Clairvaux, das Musterkloster von Cappel. Eine 1142 datirte Urkunde des Bischofs Gui von Lausanne spricht von einer „ecclesia Alterippe in honorem beate Dei Genitricis constructa", und gedenkt einer bereits stattgehabten Weihe derselben (Mém. de Fribourg, II. 218 u. ff.) Da ferner wiederholt in Urk. bis z. J. 1184 eines Sprechsaales im Kloster gedacht wird (Hidber Nr. 2317, 2299, 2517) und Andeutungen vorliegen, dass in Hauterive schon damals Glasfenster und Tücher gefertigt wurden (Hidber Nr. 2150. Kuenlin II. S. 70.), so lässt eine derartige Consolidirung des Klosterlebens sehr wohl annehmen, dass man bereits im XII. Jahrh. den vorhandenen Monumentalbau der Kirche zu Stande gebracht habe. Sie ist wie diejenige von Bonmont bei Nyon das Muster einer burgund. Ordensanlage. 5 kreuzförmige Pfeiler in Abständen von M. $4_{,30}$ trennen das M. $14_{,30}$ hohe u. ca. M. 7 br. Mittelschiff von den Abseiten. Die Stützen sind durch rechtwinklig profilirte M. $7_{,30}$ hohe Spitzbögen verbunden, über denen ein Schräggesimse den fensterlosen Hochbau bekrönt und das Auflager eines gurtenlosen, spitzbog. Tonnengewölbes bezeichnet, welches Hauptschiff und Vierung bis zum Chorbogen bedeckt. Die M. $2_{,60}$ br. Seitenschiffe sind mit M. $4_{,60}$ hohen spitzbog. Quergurten überspannt, die von den Pfeilervorlagen und viereckigen Wanddiensten an den Umfassungsmauern getragen werden und bis zur Höhe der Pfeilergesimse vertical übermauert sind, worauf ein jedes Joch mit einer spitzbog. ca. M. $7_{,30}$ hohen Quertonne bedeckt ist. Die M. $8_{,30}$ br. Q.-Sch.-Flügel sind auf der Ostseite gegen 2 rechtwinklige Capellen geöffnet, und diese sämmtlichen Räume ebenfalls mit spitzbog. Tonnen überwölbt. Dazwischen tritt der goth. erneuerte Chor in Form eines Quadrats hervor. Das Detail ist einfach und spärlich, wie in allen ältern Cistercienser-Kirchen. Einfache Schrägen für Gesimse und Basen, an den Vierungspfeilern halbrunde Vorlagen mit roman. Blattcapitälen. Die Seitenschifffenster zopfig erneuert. Die Westfaçade ist der Dreitheilung des Innern entsprechend durch Strebpfeiler gegliedert, zwischen denen der Giebel des Mittelschiffes von einer Rosette und zwei darunter befindlichen Spitzbogenfenstern durchbrochen ist (cf. d. Abbildg. in Herrlibergers Topogr. Thl. II. zu pag. 462). Darunter eine kl. Spitzbogenthüre, deren Ecksäulen mit Blattcapitälen des Uebergangstyles versehen sind. Die Strebepfeiler an der nördl. Langseite entsprechen genau denjenigen von Bonmont. An der Südseite der Kirche liegt der reizende Kreuzgang, ein Muster des Uebergangstyles (der Südflügel mit dem Brunnenhaus in barocker Erneuerung). Jeder Corridor besteht aus 5 quadrat. Gewölbejochen, deren Frontseite jedesmal eine dreitheil. Fenstergruppe enthält. Die Rundbögen werden von paarweise gekuppelten Säulen mit eleganten Kelchcapitälen getragen und von einer gemeinsamen Spitzbogenblende umschlossen, die ihrerseits nebst den Gewölberippen von Pfeilern und reichgeschmückten Blattconsolen getragen werden. Das ganze System erinnert auffallend an den Kreuzgang des Cistercienser-Klosters Heiligenkreuz bei Wien (cf. d. Abbild. bei Otte, Gesch. d. deutschen Baukunst S. 476), nur mit dem Unterschiede, dass in Hauterive die Schildbögen über den Säulenarcaden nachträglich (etwa im XIV. Jahrh.) mit goth. Maasswerkfenstern durchbrochen wurden. Die Schlusssteine figurenreich, zum Theil mit biblischen Scenen geschmückt, die Kelchcapitäle der gekuppelten Säulen von lanzettförmigen Blättern umgeben, reicheres Blattwerk, zum Theil schon stark gothisirend, findet sich an den Gewölbeträgern. (R)

Erklärung der Tafeln. XXX. Fig. 1: Pfahlbauten bei Zürich. S. 329. Fig. 2: Grundschwellen. Fig. 3: Profil des grossen Hafners. XXXI. Fig. 1: Wage von Baden. S. 338. Fig. 2: Küchengeräthe von da. S. 340. Fig. 3: Pierre aux Dames von Genf. S. 336. Fig. 4: Matronendenkmal von Susa. S. 337. XXXII. Fig. 1: Cercueil de Corpataux. S. 342. Amulettes ou ornements: Fig. 2, 3, 4 en corne; Fig. 5, 6, 10 en os, trouvés à Locras, p. 334. Fig. 7: Tête de flèche en silex de Locras. Fig. 8: Vase d'argile de Locras. Fig. 9: Couteau en bronze de Nidau (voyez p. 305, pl. XXIV. Fig. 7). Fig. 11: Ciseau en bronze de Möringen. Fig. 12: Hache en fer, de Locras. Fig. 13: Double épingle en bronze de Gerlafingen.

Berichtigung. Verfasser des Artikels 117 ist Herr Professor **Hunziker** in Aarau.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 3. ZÜRICH. JULI 1872.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

132.

Die Pfahlbauten in und um Zürich.

(Schluss.)

A. Der kleine Hafner.

Der kleine Hafner liegt unmittelbar vor dem Abflusse des See's, gerade gegenüber dem nördlichen Theile der Tonhalle. Seine östliche Grenze ist 200 vom jetzigen und etwa 500 Fuss von dem ursprünglichen Ufer entfernt und durch eine Seetiefe von 20 Meter davon getrennt. An eine Verbindung mit dem Lande vermittelst einer Brücke ist daher nicht zu denken. Die Gestalt der Untiefe ist rundlich, die Oberfläche des mit Pfählen besetzten Bodens beträgt ungefähr $1^1/_2$ Juchart. Bei ganz niedrigem Wasserstande ist der kleine Hafner etwa 3′, bei hohem etwa 8′ vom Wasser bedeckt und von allen Stationen bei Zürich diejenige, welche nie über den Seespiegel hervortrat. Aus diesem Grunde sind alle Geräthschaften, Knochen u. s. w. gut erhalten, und ziemlich frei von Kalksinter, während die von den andern Lokalitäten herkommenden stark mit Tuf belegt, häufig von Pflanzenstoffen grünlich gefärbt und theilweise verwittert sind. Der Grund besteht aus weissem Letten, in welchem bei $5-5^1/_2$′ Tiefe eine Lage von kleinen Conchylien zum Vorschein kommt, welche hier eine etwa 1 Zoll dicke, anderswo aber eine 2—4 Fuss mächtige Schicht bilden, und den ursprünglichen Boden der Seebecken bekleiden.

Die Oberfläche der Untiefe war sparsam mit Steinen belegt, die sich durch ihre Form grösstentheils als hergebrachtes Material verriethen. Es bestand nämlich hauptsächlich aus zerschlagenem Gerölle und Sandsteinbrocken, welche möglicherweise am Rande der Pfahlbauten aufgehäuft lagen, um damit die Annäherung eines auf Kähnen und Flössen herankommenden Feindes abzuwehren. Die Pfähle waren nicht gleichmässig über die Fläche vertheilt, standen aber, wo sie vorkamen, ziemlich dicht, in etwa 1—1½ Fuss Entfernung von einander, und erwiesen sich als Rund- oder Spaltholz von Tannen, Föhren, Eichen, Buchen u. s. w., überhaupt von denjenigen Holzarten, welche jetzt noch in der Umgegend wachsen. Die Pfähle sind bald durch Feuer, bald durch das Steinbeil zugespitzt. Neben denselben zeigten sich Gruppen der oben beschriebenen Schwellen in den Schlamm eingebettet, in deren Löchern noch die Zapfen der Stützpfähle staken.

Da bei heftigen Föhnstürmen der See bei seinem Ausflusse sich trübt, so liegt die Culturschicht, welche aus verbranntem Holz, Gras, Stroh und zerbrochenen Geräthschaften nebst zerschlagenen Töpfen und Knochen besteht, etwa 1—2 Fuss tief unter dem Schlamme. Sonderbarer Weise fand sich auch ziemlich an der Oberfläche eine Anzahl Artefakte wie z. B.: Mahlsteine, Kornquetscher, einige Steinbeile, namentlich aber viele Topfscherben. Dieser Umstand, der auch auf den andern Stationen wahrgenommen wurde, lässt sich einzig durch die Annahme erklären, dass alle Stationen ein oder mehrmals abbrannten, dann wieder aufgebaut wurden, aber nicht lange bestanden, um endlich ebenfalls durch Feuer unterzugehen.

Wir beginnen bei Betrachtung der Fundgegenstände mit den Steingeräthen.

Steinbeile. Diese Geräthe, die wichtigsten in der armseligen Ausrüstung der Pfahlbaubewohner, sind unter sich nach Form, Grösse und Stoff bedeutend verschieden. In erster Beziehung sind sie entweder bedeutend breiter am einen Ende und gleichen der jetzt gebräuchlichen Axt, oder sie sind umgekehrt schmäler an der Schneide, gleich einem Meissel. Die durchbohrten Beile sind am einen Ende stumpf und konnten als Beile oder Hämmer gebraucht werden, das Schaftloch liegt mit der Schneide immer in gleicher Ebene. Die grössten Beile, die wir von dieser Lokalität erhielten, sind 6″ lang, die kleinsten nur 1″.

Ein Theil der Beile wurde zum Hacken und Schneiden offenbar von Hand gebraucht, und zwar, wie sich an einzelnen Exemplaren deutlich wahrnehmen lässt, mit der rechten Hand; die Mehrzahl jedoch war in einen Stiel oder Halm eingesetzt, und zwar auf verschiedene Weise.

Bei der einfachsten und wahrscheinlich ursprünglichen Art ist der Stein in das umgebogene und gespaltene Ende eines Stockes, häufig eines Haselstockes, eingespannt und mit Schnüren festgebunden (Taf. XXXIII, Fig. 1). Diese Form der Fassung kommt am Untersee, z. B. in dem ausgedehnten Pfahlbau von Wangen, ausschliesslich vor. Oder das Beil steckt gleich einem Keile in dem länglichen Kolben einer Keule aus Eichen- oder Eschenholz (Fig. 2). Etwas complicirter wird das Geräthe, wenn die Verbindung des Steines mit dem Stiele durch das Einschieben eines dritten Gliedes, nämlich des Abschnittes eines Hirschgeweihes (meistentheils des Kronenstückes) vermittelt wird (Fig. 3 und 4). An diesem ist das eine Ende des letztern vierseitig zugeschnitten und in ein entsprechendes Loch in der Keule eingepasst, das andere aber ausgehöhlt, um das Beil aufzunehmen. Man kann sich nicht genug

wundern über die Geduld, mit welcher das Loch vermittelst Splitter oder Späne von Feuerstein oder in Hirschgeweihsprossen eingesetzter Zähne (Fig. 5) so geschickt ausgestochen ist, dass es von dem stumpfen Ende des Beiles genau ausgefüllt wird. Diese Sorgfalt war übrigens dadurch geboten, dass das Beil bei zu engem Loche auf den ersten Schlag die Fassung zersprengt, bei zu weiter Oeffnung gewackelt hätte. Der letztere Uebelstand musste nicht selten durch Ausfütterung des Loches vermittelst Asphalt oder Schilf beseitigt werden.

In einer gewissen Zeit suchte man das Festsitzen der Fassung dadurch zu bewerkstelligen, dass man die erstere an einem Ende gabelförmig zuschnitt, in die ganz durchbohrte Keule einsetzte, um durch das Eintreiben von Keilen, wie es heutzutage noch bei der Axt geschieht, dem Herausfallen derselben vorzubeugen (Fig. 6). Obwohl man in allen Pfahlbauten der Schweiz, vom Bodensee bis zum Genfersee, solche Fassungen mit Gabeln antrifft, scheint dieses Verfahren wenig Anklang gefunden zu haben.

Die Zusammensetzung der unter Fig. 3 und 4 erwähnten Steinaxt war in der Mittel- und Westschweiz gewöhnlich, und es ist unglaublich, in welcher Zahl ganze und zersplitterte Hirschhornfassungen aus dem Schlamme der Seen hervorgezogen worden sind, und dort noch begraben liegen.

Indem wir ein Paar andere Formen von Fassungen, weil sie in unserer Lokalität nicht vorkommen, hier übergehen, können wir die Bemerkung nicht unterdrücken, dass das Beil mit der Hornfassung, ungeachtet seiner grossen Verbreitung und Jahrhunderte langen Anwendung, das unpraktischste Werkzeug ist, das sich denken lässt und dass man endlich auf den Gedanken kommen musste, erst mittelst Durchbohrung der Hirschhornfassung (Fig. 7), dann mittelst Durchbohrung des Steines selbst (Fig. 8) und Einfügung eines Stieles das Geräthe anscheinend zu vervollkommnen. Mit was für Mitteln die Durchlöcherung bewerkstelligt wurde, und wie das Beil auch in dieser Gestalt ein ungemein zerbrechliches und wenig taugliches Geräthe blieb, ist aus Artikel 48 und Taf. XII des „Anzeigers“ ersichtlich.

Bekanntlich ist das zur Anfertigung von Beilen gewählte Material theils einheimisches, aus dem Hochgebirge herstammendes, oder fremdes Material. Jenes (Serpentin, Diorit etc.), ist auf den Pfahlbauten selbst verarbeitet, beziehungsweise zugeschnitten und geschliffen worden. (Siehe Artikel 36 und Taf. X des Anzeigers.) Dieses (Nephrit), das in Europa nicht vorkommt und im fernen Osten angetroffen wird, ist merkwürdiger Weise als schon fertiges Geräthe durch den Tauschandel ins Land gekommen.

Beile aus Feuerstein sind in unsern Pfahlbauten nicht zu finden und zwar aus dem einfachen Grunde, weil dieses Material für grössere Geräthe in unserm Lande mangelt und nur in kleinern Knollen in dem die Schweiz im Norden umziehenden Juragebirge vorkommt. Der Umstand, dass keine Feuersteinbeile, welche in andern Theilen Europas, namentlich im Norden, in erstaunlicher Menge und jeder Form und Grösse angetroffen werden, und dem reinen Nephrit an Güte wenig nachstehen, nicht in unsern Pfahlbauten auftreten, findet seine Erklärung einzig darin, dass die Verarbeitung dieser Feuersteingeräthe im Norden Europas jünger ist, als die Pfahlbauten unserer Steinzeit.

Feuersteingeräthe. Uebrigens ist ohne Feuerstein, mit dessen Hilfe die zu Beilen auserlesenen Geschiebe aus dem Rohen geschnitten und Knochen, Horn, Holz zu den verschiedenartigsten Werkzeugen zugerichtet wurden, die Existenz eines Hauswesens, auch wenn es noch so primitiv gedacht wird, eine Unmöglichkeit, und man darf mit Sicherheit annehmen, dass die ersten Siedler im Innern der Schweiz unter andern Dingen einen etwelchen Vorrath von Feuersteingeräthschaften vom Jura und angrenzenden Frankreich sich verschaffen mussten.

Die auf dem kleinen Hafner gefundenen grössern Feuersteinlamellen sind Messer, Sägen oder Schaber (Fig. 9), die kleinern Pfeilspitzen und Stechwerkzeuge.

Schleifsteine, nämlich Tafeln von Sandstein, auf denen die Beile nebst Werkzeugen aus Knochen etc. zugeschliffen wurden, konnte man überall um den See herum mit grösster Leichtigkeit sich verschaffen, und wir haben auch solcher Tafeln, die durch langen Gebrauch ausgehöhlt sind, eine Mehrzahl erhalten.

Als Geräthe zur Speisebereitung geben sich zweierlei Gegenstände, die sogenannten Kornquetscher und die Mahlsteine auf den ersten Blick zu erkennen. Aus den bisherigen Untersuchungen der Küchenabfälle unter den Pfahlbauresten geht die Thatsache hervor, dass schon die frühesten Ansiedler, das Geschlecht der Steinzeit, Getreide in reichlichem Masse pflanzte, und dass Weizen- und Gerstenkörner zerstossen oder fein gemahlen und in Töpfen über dem Feuer zu Brei zubereitet oder fein zu Mehl gerieben, und in Fladen oder Klumpen auf heissen Steinen gebacken, ein Hauptnahrungsmittel bildete. Zum Zerstossen der Körner, wahrscheinlich auch zum Verkleinern anderer Dinge, überhaupt als Hammer, dienten die faustgrossen Steine, die in ihrer vollendeten Form einem Würfel mit stark abgerundeten Ecken oder Kugeln und schwachen Vertiefungen auf entgegengesetzten Seiten gleichen und aus hartem Sandstein verfertigt wurden (Fig. 10).

Zum Mahlapparate gehören zwei Stücke, nämlich ein unbewegliches, die Reibeplatte oder Bodenstein, und ein bewegliches, der Reibestein oder Läufer. Jene ist oft fünfzig und mehr Pfund schwer und in der Mitte, wo die Abnutzung am stärksten war, etwas ausgehöhlt, dieser ist viel leichter und unten glatt abgeschliffen. Beide Theile dieses primitiven Mahlapparates, der in ganz gleicher Form heute noch von den Bewohnern des innern Afrika gebraucht wird, bestehen immer aus grobkörnigem, sehr hartem Gestein, aus Granit, den man im Reussthale fand oder in Sernfconglomerat (rothem Ackerstein), der als Findling in grösster Menge im Limmatthale anzutreffen ist.

Einen thatsächlichen Beleg für die Annahme, dass die Bewohner des „Hafners" Getreide pflanzten und Brei bereiteten, haben uns theils die hier aufgefundenen Weizen- und Gerstenkörner, theils die vielen an Kochtöpfen haftenden Breikrusten an die Hand gegeben.

Kornquetscher sind in einem halben Dutzend und Mühlen in einem Dutzend sehr schöner Exemplare von der Baggermaschine heraufgeholt worden.

Geräthe aus Horn. Wenn in der Beschreibung von Pfahlbaugegenständen von Hornartefacten die Rede ist, hat man immer an Gehörn von Thieren des Hirschgeschlechtes zu denken, da die Hornsubstanz der Hörner des Rindviehs, der Schafe, Ziegen, Gemsen, Steinböcke sich im Wasser vollständig auflöst. Neben den oben angeführten Beilfassungen haben sich Hirschgeweihe, nach Beseitigung der Sprossen,

zu Dolchen, die einzelnen Sprossen aber zur Herstellung von Stechwerkzeugen, wie uns eine Menge Fundstücke zeigen, recht gut geeignet. Die Art der Abtrennung der Sprossen vom Hauptstamme, welche wir an mehreren Stücken wahrnehmen, lässt auch neben dem Vorkommen einiger Spinnwirtel (Fig. 11) indirekte den Betrieb des Flachsbaues in hiesiger Lokalität deutlich erkennen.

Das Abtrennen der Sprossen vom Stamme und das Zerlegen des letztern in kürzere oder längere Stücke für Anfertigung der angeführten Geräthe geschah nämlich in der Regel durch die Steinaxt, mitunter aber durch Einsägung vermittelst einer Schnur, welche um das zu theilende Horn geschlungen, und dann angespannt wurde. Durch Hin- und Herziehen des Hornes, wahrscheinlich unter Anwendung von Sand und Wasser, drang der Schnitt bald so tief ein, dass das Horn entzwei gebrochen werden konnte (Fig. 12). Die hiefür benutzte Schnur war ohne allen Zweifel aus Flachs verfertigt.

Knochen. So wie heutzutage alle Theile des Körpers der gezähmten und wilden Vierfüssler in der Oekonomie des Menschen ihre Verwerthung finden, so ist auch zur Pfahlbauzeit das getödtete Thier in vielfacher Weise zur Befriedigung menschlicher Bedürfnisse verwendet worden. Dass das Fleisch in gekochtem Zustande genossen wurde, ist selbstverständlich, ebenso, dass die Felle zur Bekleidung des Körpers dienten. Beweise für die Verfertigung von Leder sind vorhanden. Dass man die Wolle verarbeitete, ist wahrscheinlich, aber nicht nachweisbar, weil Haare im Wasser sich nicht erhalten. Die Benutzung der Knochen ist mannigfaltig. Die Rippen der grösseren Thiere lieferten, auf einer Seite zugeschärft, Messer, in einer Mehrzahl an einander gereiht, spitzig zugeschliffen und vermittelst Flachsstrangen fest zusammengebunden, Flachshecheln oder Kämme (Fig. 13). Die platten Stücke des Gerippes (die Becken) wurden in schaufelförmige oder schneidende Geräthe umgeformt. Sowohl aus den kleinen als grossen Röhrenknochen verstand man Nutzen zu ziehen, indem die letztern der Länge nach entzwei gesägt und aus den Abschnitten theils Dolche, theils Stechwerkzeuge verfertigt wurden (Fig. 14). Häufiger jedoch schlug man dieselben entzwei, zog vor Allem mit einem eigens hiefür angefertigten beinernen Löffel (Fig. 15) das sehr beliebte Mark heraus und verarbeitete die Splitter zu Alsen, Pfriemen, Näh-, Strick- und Heftnadeln (Gewandnadeln), kleinen Meisseln etc. Von mehreren der genannten Geräthe liegen von diesem Pfahlbau Muster vor. Den letzten Akt der Ausnutzung der Knochen vollzogen durch Abnagung der Knorpeltheile die Hunde.

Die Thongeschirre, die meistens in Bruchstücken vorkommen, bilden in allen Pfahlbauten die Mehrzahl der Artefakte. Im Allgemeinen kann man sagen, dass die hier gefundenen Stücke eine Uebersicht der sämmtlichen Pfahlbauthonwaare gestatten, von den ersten rohen Anfängen der Kunst bis zu der Vollkommenheit, welche dieselbe ohne Anwendung der Töpferscheibe zu erreichen vermochte. Es sind alle Sorten von grossen und kleinen, offenen und geschlossenen Geschirren und alle Formen derselben, als Becher, Schüsseln, Teller, Krüge, Urnen, Kochtöpfe u. s. w. hier vertreten.

Was den Stoff betrifft, so zeigt sich schon bei Betrachtung der Scherben eine auffallende Verschiedenheit, indem die einen Geschirre aus Letten, der stark mit

Sernfconglomerat- und Quarzkörnern vermengt ist, die andern aus gereinigtem Thon verfertigt sind.

Während die kleinsten Gefässe nicht viel grösser als eine Nussschale sind, übertreffen die grössten an Umfang alle jetzt gebräuchlichen Geschirre, ja man darf sagen, dass die grossen weitbauchigen Urnen, deren Schaale oft nur ein paar Linien dick ist, bei einem Durchmesser von 3—4' und einem sehr bedeutenden Kubikinhalt, mit Rücksicht auf die Art der Verfertigung, sich als eigentliche Meisterstücke darstellen. Bei dieser grössten Sorte, die zur Aufbewahrung von Getreide, Mehl und andern Lebensmitteln diente, ist das Verfahren des Töpfers an den Bruchstücken leicht zu erkennen. An den Rand der Thonscheibe, welche den Boden des Gefässes bildete, wurden nämlich Riemen oder Würste aus Thon von 1/2" Dicke in engern oder weitern Spiralen aufgesetzt, bis das Geschirr die beabsichtigte Form und Höhe erreicht hatte. Diese grossen Töpfe wurden dann durch Hinstellen an freies Feuer und Einsetzen von glühenden Kohlen ins Innere gehärtet.

Eine Anzahl der kleineren Gefässe sind mit Henkeln, einige wenige mit Ausgussröhren versehen.

Die Verzierungen an der Aussenseite der geschlossenen, oder der Innenseite der offenen Gefässe sind äusserst mannigfaltig und bestehen bald in aufgesetzten Reifen, bald in eingeritzten und mit Kreide ausgefüllten Strichen, häufig in Zickzacklinien. Die kleinern Gefässe sind meistentheils durch Graphit oder dadurch, dass sie einige Zeit dem Rauche ausgesetzt wurden, schwarz gefärbt, nachher abgerieben und geglättet. Unter den hier aufgehobenen Scherben befinden sich auch ein paar solche, bei denen in schief aufsteigender Linie die Wand des Gefässes durchbohrt und deren Bestimmung noch nicht ermittelt ist.

Ebenfalls zeigt sich unter den Thonfragmenten ein Stück eines Tiegels zum Erzgiessen, das ganz den zu Robenhausen aufgehobenen ähnlich ist. Zum ersten Mal in der östlichen Schweiz fand man hier einen Thonring, dessen Bestimmung war, auf glühende Asche gesetzt zu werden und ein Kochgeschirr aufzunehmen, das gleich einer Pfanne keinen Fuss hatte.

Es ist nicht schwer, unter der Masse der zerbrochenen Thongeschirre die Stücke, welche der frühesten Zeit (durch die Stationen von Ermatingen, Niederwyl, Wangen, Heimenlachen etc. etc. repräsentirt), von denjenigen zu scheiden, welche der spätern Zeit und einer vorgerücktern Technik angehören (Fig. 15, 16). Es versteht sich, dass man nicht allen roh aussehenden Gefässen ein hohes Alter zuschreiben darf, weil der Gebrauch, für den gewisse Geschirre bestimmt waren, einen mit Steinkörnern stark vermengten Thon erforderte.

Als ein Muster vorgeschrittener Technik aus der Bronzezeit erschien (siehe Fig. 17) ein Becher von einer Form, die in den Seen der Westschweiz häufig vorkommt, in der Ostschweiz einzig im Zürchersee zu finden ist.

Bronze. Obgleich die Bronzezeit durch die feinere Thonwaare, durch den Erztiegel u. s. w. deutlich genug angezeigt ist, so haben die Baggermaschinen und unsere spätern Nachforschungen doch nur wenige Bronzegegenstände, nämlich ein Stück geschmolzener Bronze, einen Ring (Fig. 18), eine Haarnadel mit rundem Kopf (Fig. 19), eine lange Gewandnadel (Fig. 20), einen Dolch (Fig. 21), eine Sichel (Fig. 22) und eine Axt (Fig. 23) uns eingebracht.

Eisen. Der frühesten Eisenzeit, beziehungsweise der helvetischen Periode, gehören eine Anzahl eiserner Geräthschaften an, wie Sicheln, Messer u. dgl. Das Fortbestehen einzelner Niederlassungen bis in die historische Zeit hinein ist nach der Entdeckung eines Pfahlbaues im Lac de Paladru, Dép. de l'Isère, dessen Bewohner sich ausschliesslich eiserner Geräthe bedienten, nicht mehr befremdend. Schwieriger zu deuten ist dagegen das Vorkommen römischer Dachziegel sowohl auf den „Hafnern" als auf mehreren andern Stationen, da römische Utensilien und zwar gerade diejenigen, die den Ansiedlern am nützlichsten gewesen wären, auf den Pfahlbauten gänzlich mangeln.

B. Der grosse Hafner.

Der grosse Hafner befindet sich weiter seeeinwärts als der kleine Hafner und ist von diesem etwa 1000′, vom jetzigen Ufer etwa 900′, und 1100′ von demjenigen entfernt, das noch im Anfange dieses Jahrhunderts die unbestimmte Scheidelinie zwischen See und Sumpfland bildete. Die Grösse dieser Untiefe beträgt ein paar Jucharten, ihre Gestalt ist oval. Die längere Achse liegt in der Richtung des Sees, die mit Pfählen besetzte Fläche umfasst, soweit unsere Nachforschungen reichen, etwa die Hälfte der Untiefe. Die Beschaffenheit des Bodens, der beim mittleren Wasserstande 5—6′ unter dem Seespiegel liegt, ist ziemlich dieselbe wie beim kleinen Hafner. Wer in einem Kahne auf demselben herumfährt, bemerkt, dass der ursprüngliche, aus lettigem Schlamm bestehende Seegrund stellenweise mit Steinen bedeckt ist, deren Gewicht von 1 Pfd. zu 6 und 8 Pfd. ansteigt, und die theils rundlich (Flussgeschiebe), theils kantig (Sandstein, Bruchsteine), alle aber vom Lande hieher transportirt worden sind. Sowohl aus den Schlammflächen, als zwischen den Steinen treten da und dort einzelne Pfähle hervor, und beim Abschürfen des Bodens zeigen sich ebenfalls die horizontal liegenden mit Löchern versehenen Balken aus Eichenholz. Die eigentliche Culturschicht breitet sich etwa 1′ unter der Oberfläche aus und gibt sich durch ihre schwärzliche Farbe und durch ihre Zusammensetzung zu erkennen. Sie besteht nämlich hauptsächlich aus Kohlen, halbverbrannten Stämmen, Holzspänen, verkohlten Zweigen, Stroh, Binsen und einer Menge Knochen und Topfscherben. Weizen- und Gerstenkörner, Himbeersamen und Haselnüsse kommen auch hier zum Vorschein; ebenso sind von der Oberfläche zerbrochene Töpfe und Steingeräthschaften bestehend in drei sauber gearbeiteten Kornquetschern und einem Mahlstein abgelesen worden.

C. Bauschanze.

Auf diesen Pfahlbau habe ich schon vor 10 Jahren in meinem zweiten, 1858 erschienenen Pfahlbautenbericht S. 121, aufmerksam gemacht. Es kamen nämlich damals bei der Ausbaggerung des Seebettes zu Gunsten der Dampfschifffahrt einige Artefakte aus Stein und Horn nebst einer Anzahl Pfähle zum Vorschein. Die vor zwei Jahren wieder aufgenommenen Ausbaggerungen an der Stelle südwärts der Bauschanze haben bewiesen, dass diese Niederlassung eine viel grössere Ausdehnung hat, als wir vermutheten, da sie die ganze seichte Stelle, auf welcher die Bauschanze steht, einnimmt und theilweise von der Stadthausanlage bedeckt ist. Es ist kein Zweifel, dass die Stelle der Bauschanze ursprünglich ein Steinberg, ein künstlich

erhöhter Platz in dieser Niederlassung gewesen ist. Auch zeigen die Seitenwände der 5′ in den Boden eingerissenen Furchen des Baggerrades genau dieselben Erscheinungeu wie in den beiden Hafnern, und auch hier ist die Oberfläche des Bodens mit Topfscherben bestreut. Die bis jetzt in dieser Lokalität gefundenen Dinge sind einzig solche Scherben, von denen sich einzelne durch ihre Gestalt und Verzierung unzweifelhaft als der Bronzezeit angehörig darstellen. Diese Stelle legt sich ans Ufer an und war durch Stege mit dem Festland verbunden.

Der hier noch sichtbaren Reihe von Grundschwellen wurde in der vorigen Nummer erwähnt.

Obige Notizen über umfangreiche Ansiedelungen sind leider wegen des Mangels regelrechter Untersuchung sehr fragmentarisch und tragen, da sie nur schon bekannte Gegenstände besprechen, wenig Wesentliches zur Kenntniss der Erscheinung im Allgemeinen bei. Neu ist einzig die hier zum ersten Mal beobachtete, systematisch angewendete Fundamentirung der Pfahlgerüste vermittelst Rostschwellen, ferner der bestimmte Nachweis, dass Untiefen in Seen, die nicht durch Brücken mit dem Lande verbunden werden konnten, sondern eigentliche Inseln bildeten, für Baustätten gewählt wurden.

Was das Alter dieser Stationen betrifft, so können wir auf Grund der in ihren Trümmern erhobenen Fundstücke den Beweis leisten, dass dieselben zu den frühesten Niederlassungeu unseres Landes gehören, die Bronzezeit überdauerten und trotz mehrfacher ganzer oder partieller Zerstörung bis in die sogenannte Eisenzeit im Wesen verblieben.

Rücksichtlich des Culturzustandes auf diesen Pfahlbauten ergibt sich ebenfalls aus der Betrachtung der aus der Bronzezeit herstammenden Artefakte, namentlich der Thongeräthe, dass in technischer Geschicklichkeit und Erzeugung hübscher Formen die Stationen von Zürich allen andern der Mittel- und Ostschweiz bedeutend vorangeschritten waren, und sich einerseits neben die Bronzestationen am Ueberlingersee, anderseits neben diejenigen der Westschweiz reihen können.

Noch müssen wir bemerken, dass bei wenigen Niederlassungen der Boden des denselben gegenüberliegenden Festlandes in dem Grade durch Feldarbeit und Häuserbau aufgeschlossen wird, wie hier, und dass demungeachtet in dem ganzen Gebiete, wo unzweifelhaft Pflanzgärten und Gehäge für Hausthiere sich befinden mussten, bis jetzt auch nicht die mindeste Spur der Anwesenheit und Thätigkeit von Menschen entdeckt wurde.

Am räthselhaftesten ist hiebei der Umstand, dass hier so wenig als anderswo irgend ein Merkmal eines Begräbnissplatzes oder Einzelgrabes aufgefunden werden konnte, und dass man zu der Annahme gezwungen ist, die Gebeine der ohne alle Mitgaben beerdigten Todten, — denn Brandstätten sind nie bemerkt worden, — haben sich im langen Laufe der Zeit völlig aufgelöst. Dr. F. Keller.

Bericht
über
die Untersuchung der Knochenfunde in den Pfahlbaustellen, genannt „Hafner“ im Zürichsee, durch J. Uhlmann, Arzt in Münchenbuchsee, bei Bern.

Sommer 1868.

Die Zusendung, circa 2 Centner enthaltend, wurde sorgfältig nach den verschiedenen Thierspecies sortirt. Es fanden sich vor:

Mensch. Homo.

Hausthiere.		**Wilde Thiere.**	
Das Pferd,	Equus caballus.	Der Urochs,	Bos primigenius. Boj.
Die Hauskuh,	Bos Taurus.	Der Edelhirsch,	Cervus Elaphus.
Das Schaf,	Ovis aries.	Das Reh,	Cervus Capreolus.
Die Ziege,	Capra Hircus.	Das Wildschwein,	Sus scrofa ferus.
Das Hauschwein,	Sus scrofa.	Der braune Bär,	Ursus arctos.
Der Haushund,	Canis famil.	Der Fuchs,	Canis vulpes?
		Der Dachs,	Meles Taxus.
		Der Biber,	Castor fiber.
		Eine Maus,	Sorex?
		Ein Fisch,	Esox?
6 Spec.		10 Spec.	

Nach Quantität circa:

$^{4}/_{10}$	$^{3}/_{10}$	$^{2}/_{10}$	$^{1}/_{10}$
Bos. Taurus.	Cervus Elaphus.	Sus scrofa.	Alles Uebrige davon am meisten Ovis.

Homo. Von 2 Individuen: 1 grosser starker Mann (Fundstück 1 Tibia) und 1 schlankes junges Individ. (wahrscheinlich Fœminini Gen.) Fundstück 1. Ulna. — Beide Fundstücke etwas beschädigt.

Equus. Wahrscheinlich von 2 Individuen kleiner Statur; nur 2 Fundstücke. Alter etwas zweifelhaft.

Bos lieferte das meiste Material der Zusendung.

Bos primigenius Boj., der Urochs, fand sich in Gliederfragmenten wahrscheinlich von mehr als einem Individuum vor, und musste eine Körpergrösse erreicht haben, welche den Grössten von Moosseedorf beinahe übertraf.

Bos Taurus ist hauptsächlich in zwei Racenzügen repräsentirt:

a. Primigenius Race (Rüt) wol von Obigem abstammend, in kräftigen Individuen, cultivirt.

b. Brachyceros Race (Rüt) gar viel kleiner als die Vorige, aber viel zahlreicher.

Von beiden Racen liegen unzweifelhafte Stücke von weiterer Züchtung und Kreuzung vor. Junge Individuen wurden am meisten geschlachtet.

Capra. Die Ziegenreste sind unbedeutend. Ihre Individuen von kleiner Statur.

Ovis. Reichlicher als Ziege; meistens kleine Individuen, ähnlich wie in Moosseedorf, Greng und Robenhausen, wie es scheint meistens Hörner tragend.

Sus scrofa. Das Wildschwein in einigen Stücken:

a. als Sus scrofa ferus, in ziemlicher Grösse vorhanden. Viel reichlicher das Material,

b. als Sus scrofa, Race palustris (Rüt), vielfach in jungen Individuen repräsentirt. — Wohl am reichlichsten aber erscheint das Schwein

c. als Hausschwein, sus scrofa domesticus, wozu ich schon das Meiste von lit. b rechnen möchte, dann Material von etwas grössern Individuen als das Torfschwein (b), welche offenbar gezähmt und gezüchtet worden. Auch hier ist anzunehmen, c sei durch Kreuzung aus a und b hervorgegangen, habe aber hauptsächlich mehr den Charakter von b behalten.

Canis familiaris. Das Material vom Hund ist nicht häufig. Die Race war klein und ähnlich derjenigen von Robenhausen, grösser als diejenigen von Mooseedorf, kaum verschieden von der zu St. Aubin (Neuenburgersee), und repräsentirt untrüglich die kleine Race des Pfahlbautenhundes der ältesten Stationen in der Schweiz.

Cervus Elaphus. Der Edelhirsch häufig und zum Theil in grösseren Exemplaren, so dass es öfters schwer hielt, Fragmente ihres Skelettes von der kleinen Race Torfkuh zu unterscheiden. Als Beute fielen dem Jäger hauptsächlich jüngere Individuen und dann auch sehr alte Thiere.

Cervus capreolus. Das Reh in ganz geringer Quantität. Bär, Dachs und Biber wurden selten erlegt. Fuchs ebenso. Vom Fisch liegt nur 1 Schulterblatt vor. Die Maus nagte an vielen Fragmenten vom Hirschhorn, auch an Knochen.

Sämmtliche Knochen waren bis auf eine höchst kleine Ausnahme schlächtermässig zerschlagen, am allermeisten in die Quere, um die Stücke zu verkürzen und um sie leichter in den Kochtopf zu bringen. Nur die grössern Röhrenknochen und besonders diejenigen junger Thiere sind längsgespalten. Es fanden sich daher an vielen Fragmenten Axteinschnitte vor, kurze, stumpfe, weit klaffende, deren zackige Tiefe oft wahrnehmen lässt, dass das Steininstrument schon bedeutend schartig gewesen. Messereinschnitte sind nicht besonders selten, auf den Knochen meistens schief und quer geführt; der Kenner sucht und findet dieselben am häufigsten in der Nähe der Gelenkenden, wo Gelenkbänder zu lösen und zähe Sehnenansätze zu durchschneiden waren. Es ist darum auch erklärlich, wenn sich öfters mehrere Einschnitte nahe neben und über einander an den genannten Punkten vorfinden, da jene zähen Sehnenmassen für Metallinstrumente oft schwierig zu lösen sind.

Mancherlei andere Kritzen rühren ohne Zweifel nur vom Rutschen auf spitzen Steinkanten her, welches durch Wellenschlag hervorgebracht wurde.

An vielen Knochenenden, namentlich den Gelenkpartien, oder den Knochen jüngerer Individuen hat der Hund die weichern, besonders knorpeligen Stellen abgenagt; seine Zahneindrücke sind ebenso leicht zu erkennen, als jene stets paarig

parallel neben einander laufenden Benagungen durch die Maus, welche sich an Hirschgeweihfragmenten gar nicht selten vorfinden.

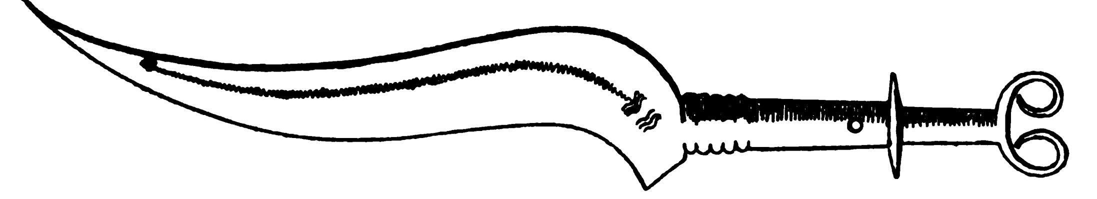
Einzelne wenige Knochenfragmente trugen Spuren von Einwirkung des Feuers und waren zum Theil verkohlt, zum Theil selbst calcinirt.

Dass der Sendung keine Knöchelchen kleiner Thierarten beilagen, mag dem Umstande zugeschrieben werden, dass die Arbeiter der Baggermaschinen nicht auf so geringfügige Dinge achteten.

Aus allem Obigen können nun folgende Schlüsse gezogen werden: Nach Farbe der Knochenreste, ursprünglicher Kleinheit mancher Species und der überwiegenden Mehrzahl wilder Thiere zu urtheilen, muss die vorliegende Sendung aus Pfahlbauten ältester Zeit, aus solchen der Steinperiode, herstammen. — Aus den vielen Knochen etwas leichter, spongiöser Textur, trotz erwachsenen Alters, und aus den deutlichen Merkmalen von Kreuzungen der Racen ist zu schliessen, dass mehrere Hausthierarten als gezähmt und gezüchtet schon längere Zeit gehegt und gepflegt gewesen; ferner ergibt sich aus der überwiegenden Menge von Rindsknochen, dass jene alten Völker sich schon sorgsamst mit Viehzucht beschäftigten und sich hauptsächlich vom Fleisch der Hausthiere, aber darum auch nicht weniger von jenem der Jagdthiere, namentlich der Edelhirsche und Wildschweine, nährten.

133.

Aelteste Spur einer Niederlassung in den Urcantonen.



Zehn Minuten südlich von Erstfelden, im Canton Uri, liegt auf einer Anhöhe die schöne und geräumige Landeskapelle in der Jagdmatt, „wo jährlich am St. Markustag die Bewohner des ganzen Bezirkes Uri sich processionsweise zum Gottesdienste versammeln und eine vaterländische Predigt anhören“. — Als ich Ende der Dreissiger Jahre diese Kapelle besuchte, zeigte mir der Küster in der Sakristei ein Kistchen, welches ein paar halb vermoderte Knochen eines erwachsenen Menschen und eine Anzahl kleinerer Knochen enthielt, die einige Zeit vor meiner Ankunft bei einer Bauveränderung unter der Kapelle gefunden worden waren, ferner ein bronzenes Messer, das neben dem Gerippe gelegen hatte. Da der Patron der Jäger, St. Eustachius, in dieser Kapelle verehrt wird, glaubten die Landleute, dass diese Gebeine von dem Heiligen herrührten. Der Küster jedoch wies diese Meinung zurück und urtheilte ganz richtig, dass dieses Grab einem der Urbewohner des Landes angehört habe.

Das Messer, von dem ich mir damals die nebenstehende Zeichnung verfertigte, stammt, wie jeder Kenner vorhistorischer Alterthümer weiss, aus der Bronzezeit

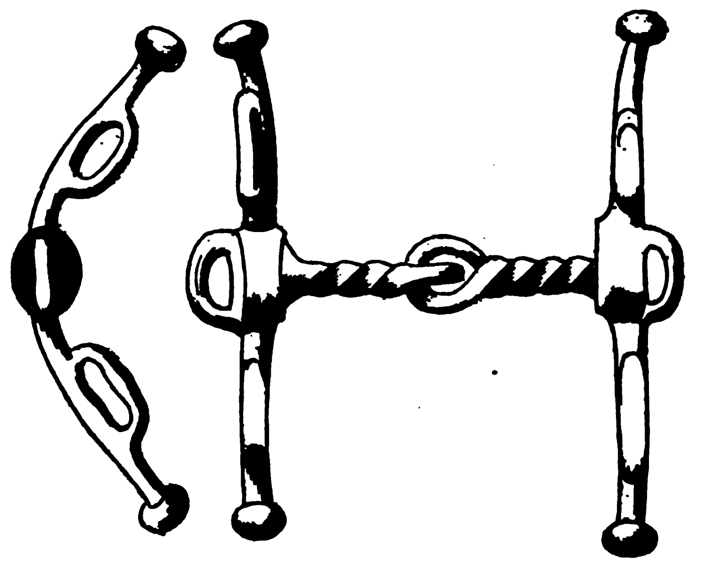
her und wird in verschiedenen Ländern in ganz ähnlicher Form nicht selten gefunden.

Das Vorkommen eines Bronzegrabes im Reussthale ist für die älteste Geschichte der innern Cantone von nicht geringem Interesse, indem es zugleich mit den am Nordrande des Zugersees entdeckten Pfahlbauten den Beweis liefert, dass schon in frühester Zeit die Thäler der innern Schweiz eine sesshafte Bevölkerung beherbergten.

Mein Freund, der als Naturforscher wolbekannte Herr Dr. Franz Müller in Altorf, dem ich damals die Aufdeckung des Grabes mündlich mittheilte, berichtet mir, dass das Messer sammt den Knochen gegenwärtig noch in der Kapelle zu Erstfelden aufbewahrt werde. Dr. F. Keller.

134.

Un mors de cheval en bronze trouvé à Mœrigen.



Si jusqu'à ces derniers temps, la présence du cheval comme animal *domestique* dans nos établissements lacustres pouvait encore être contestée, le mors de cheval en bronze, retiré dernièrement de la station de Mœrigen (Lac de Bienne), suffit aujourd'hui pour faire lever tous les doutes à cet égard.

Lorsque cet objet me fut présenté, je crus un moment avoir à faire à un produit de l'industrie moderne, perdu fortuitement sur l'emplacement des pilotis. Mais lorsque le pêcheur m'eut assuré l'avoir retiré au moyen de la drague du fond de la couche historique et que je l'eus comparé aux autres objets du même métal de ma collection, je n'hésitai plus à le classer dans la catégorie des objets de l'époque du bronze.

Ce mors, au dire des experts, fondu tout entier d'une seule pièce et remarquable par le fini de son travail, nous fait voir à quel degré de perfectionnement l'art du fondeur était déjà parvenu.

Comparé avec nos instruments en usage aujourd'hui, c'est avec le mors brisé, qu'il présente le plus d'analogie.

D'après ses petites dimensions on devrait conclure que les chevaux de l'époque lacustre étaient d'une taille moindre que ceux d'aujourd'hui; en effet, les barres (partie placée dans la bouche) n'ont que 9 cent. de longueur, tandis que dans nos mors de chevaux modernes, leur longueur varie entre 12 et 15 cent.

Les montants, recourbés en demi-cercle, présentent une longueur de 15 cent.; il sont munis chacun de trois anneaux destinés à recevoir des liens. L'anneau du milieu, placé à l'extrémité des barres, servait probablement à soutenir le mors dans la bouche du cheval, tandis que dans les anneaux placés aux deux extrémités des montants, on passait les courroies destinées à diriger l'animal.

Neuveville, août 1872. Dr. Gross.

135.

Römische Bleiglasur.



In seinem berühmten „Traité des Arts céramiques" (Bd. I. S. 16) behandelt Brongniart die Frage, ob den Alten die Glasur, nämlich die gegenwärtig in der Töpferei gebräuchliche, bekannt gewesen sei und spricht dann seine Meinung in olgender Weise aus:

„Schon im Anfange dieses Jahrhunderts hat Chaptal behauptet, dass in dem glänzenden Ueberzuge griechischer und römischer Thongeschirre niemals weder Blei noch Kupfer beobachtet werde. Aikin, welcher sorgfältige Nachforschungen über die Töpferkunst angestellt hat, tritt dieser Ansicht unbedingt bei. Was mich betrifft, so kann ich nach den im Laboratorium zu Sèvres vorgenommenen Untersuchungen versichern, dass man weder Blei, noch Kupfer, noch Zinn im Ueberzuge irgend eines europäischen, vor dem dreizehnten Jahrhundert verfertigten Thongeschirrs hat entdecken können. Es ist diess gerade die Zeit, in welcher ein anonymer Töpfer von Schlettstadt im Elsass das Verfahren, die Thongeschirre zu glasiren, erfunden hat. Diese Angabe ist aufbewahrt in den „Annales Dominicanorum von Colmar", welche Urstisius in seiner Sammlung Scriptores rerum Germanicarum[1]) (Pertz Scriptores XVII. p. 210) herausgegeben und lautet so: „Nr. 1283 Obiit figulus in Slezistat qui primus in Alsatia vitro vasa fictilia vestiebat". (Im Jahre 1283 starb der Töpfer von Schlettstadt, welcher zuerst die Thongeschirre mit Glasurüberzug erfand.) Indessen ist gegen allgemeine Gültigkeit dieser Angabe einzuwenden, dass Herr Lenormant von glasirten arabischen Scherben aus dem IX. Jahrhundert spricht, dass glasirte Scherben, in einem aus dem Jahre 1120 herstammenden Grabe der Abtei Jumièges zum Vorschein gekommen sind etc."

Seit dieser, von einer solchen Autorität, wie Herr Brongniart ausgesprochenen Erklärung, der auch Birch in seinem Werke: On Ancient Pattery, 1858, unbedingt

[1]) Siehe Schöpflin, Alsatia illustrata, 1761. II. 386.

zustimmt, hat sich die Ansicht festgestellt, dass den Römern die jetzt gebräuchliche Glasur völlig unbekannt geblieben sei, obwohl sich die Untersuchungen dieses Gelehrten nur auf antike Gefässe beschränkten, „deren Ueberzug so dünn war, dass er keine ordentliche Analyse gestattete.“

Brongniarts Ausspruch ist aber, wie wir zeigen werden, irrthümlich.

Im Jahre 1852 wurde „im Weiler“, einer Häusergruppe oberhalb des Städtchens Eglisau am Rhein (Ct. Zürich), eine aus Thonröhren bestehende römische Wasserleitung entdeckt und von derselben eine Anzahl gut erhaltener Stücke durch die Gefälligkeit des Herrn Jos. Utzinger von Bülach unserer Sammlung einverleibt. Diese Tünchel oder Röhren (tubuli) sind den in allen römischen Niederlassungen anzutreffenden Geräthen dieser Art vollkommen ähnlich und zeigen nur die Eigenthümlichkeit, dass die Innenseite mit einer grünlichen Glasur bekleidet ist, von der auch auf der Aussenseite durch nachlässiges Eingiessen der Flüssigkeit Streifen liegen geblieben sind. Diese Wasserleitung kann aus Gründen, auf die wir hier nicht näher eingehen wollen, nicht älter als die Mitte des ersten und nicht jünger als der Anfang des vierten Jahrhunderts sein. Diese Glasurschichte, obwohl nicht dicker, als die auf dem gemeinen, jetzt gebräuchlichen Küchengeschirr vorkommende, konnte dennoch in hinreichender Menge abgelöst werden, um eine ganz genaue Untersuchung ihrer Bestandtheile zu gestatten. Herr Professor Simmler von Zürich hatte die Gefälligkeit, die Analyse vorzunehmen, deren Ergebniss von Herrn Professor Kenngott als vollkommen richtig anerkannt wurde und dahin lautet, dass die römische Glasur einen bedeutenden Gehalt an Blei zeigt, überhaupt von der übrigen Bleiglätteglasur sich in keiner Weise unterscheidet.

Die Glasur einer im Wehnthal (Ct. Zürich) gefundenen römischen Wasserröhre hat die gleiche Eigenschaft.

Da auch auf andern römischen Thonarbeiten, z. B. kleinen Thonbildern und Lampen sich nicht selten ein glänzender Ueberzug bemerken lässt, so hat auch diesen auf Blei zu prüfen Herr Professor Simmler die Freundlichkeit gehabt. Auch bei diesem stellte sich ein ganz deutlicher Bleigehalt der Glasur heraus.

Aus diesen Untersuchungen geht hervor, dass die im XIII. Jahrhundert gemachte, in der Geschichte der Töpferei Epoche machende Entdeckung, Thongeschirre mit einem glänzenden, bleihaltigen Ueberzug zu versehen, um dadurch das Eindringen von Flüssigkeiten zu verhüten, schon den Römern bekannt war, aber von diesen nicht auf das für den täglichen Gebrauch bestimmte Küchengeschirr angewendet wurde.

[1]) S. Statistik der römischen Ansiedlungen in der Ostschweiz. Mittheil. Bd. XV. S. 95.

Dr. F. Keller.

136.

Extrait d'une lettre du 15 juin 1872 de M. Quiquerez, ancien préfet de Delémont.

J'avais projeté des voyages et des recherches que le mauvais temps a empêchés et le peu de courses que j'ai faites n'ont pas eu le succès désiré. J'avais remarqué




le long du Doubs, entre les Franches Montagnes et le clos du Doubs, plusieurs localités formant des promontoires environnés en partie par la rivière et portant des noms indicatifs de lieux jadis fortifiés. Je ne les avais vus que de loin et ceux que j'ai visités en mars dernier ne m'ont plus offert de constructions, mais seulement des traces d'une occupation comme place de réfuge. Il suffisait de quelques abatis d'arbres à la gorge de ces bastions naturelles pour les rendre inaccessibles. Ces emplacements occupent des lieux sauvages, au fond des encaissements du Doubs, dans un pays de forêts et ces lieux devaient être des retraites inabordables. Rien ne m'a révélé leur âge. Le pays était désert au moyen-âge et jusque fort-tard, et il faut remonter à l'époque romaine ou plutôt préhistorique.

J'ai plusieurs fois trouvé des débris de réchauds, foci, brasiers, qui avaient pour destination de conserver de la braise soit pour cuire des aliments, soit pour chauffer les appartements. Ces vases sont tout en grés rouge du Schwarzwald et j'en ai recueilli des fragments dans plusieurs villa romaines et encore dans les ruines de Sogren, détruit en 1499. On a trouvé un tout entier à Lausen où il y a bien des traces romaines. Je l'ai acheté et dessiné avec un de ceux de Sogren, pareil à peu près à celui des ruines de Wahlen, dont je n'en ai vu que des fragments suffisants pour reconstituer le dessin de ces objets. Ces vases sont pesants, mais ils ont des anses pour qu'on puisse les porter plus commodément.

J'ai surtout différé de vous écrire parce que j'attendais la sortie de presse de mon travail „Delémont-Vorbourg“ que j'ai l'honneur de vous envoyer, avec un exemplaire pour M. Rahn, qui est, je crois, la personne qui m'a envoyé ce printemps sa brochure sur les églises.

J'ai vu récemment plusieurs outils de pierre apportés du Brésil, province de Sergipe. Ils sont en siénite, en granite et autres roches étrangères à la contrée. Les indigènes n'en font plus usage et ils les regardent comme appartenant à des temps inconnus.

Il y a des haches pesant 8 à 9 livres et l'on croit que c'étaient des pilons pour broyer la terre à potier. Quelques fragments de vases ressemblent parfaitement à ceux de nos contrées de l'âge de la pierre. Je joins à ma lettre des copies exactes de quelques uns de ces instruments.

Dans mes publications sur les forges primitives j'en ai indiqué un emplacement à la scierie de Soglière. Ces jours-ci j'ai recueilli tout à côté de nombreux fragments de l'âge de la pierre et du bronze et il y a toute apparence qu'il y avait des huttes sur le flanc de ce côteau. Du reste il y avait à Soglière une haute borne, comme vous le verrez dans ma brochure Delémont-Vorbourg.

Je travaille toujours à compléter l'armoirial de l'Evêché de Bâle. — 750 pages de texte et plus de 830 planches de sigilles, armoiries coloriées, etc. C'est un ouvrage qui restera manuscrit et qui ne peut figurer que dans une bibliothèque. Il remplace et complète le livre des fiefs nobles de l'Evêché confectionné au 15. siècle et qui a disparu en 1792.

Il en sera de ce manuscrit comme de mes deux énormes volumes renfermant l'histoire des châteaux, avec plans, vues, etc. etc. QUIQUEREZ.

137.

Fouilles à Avenches.

Extrait d'une lettre du 17 juin 1872 de M. Caspari, conservateur du musée à Avenches.

Les fouilles, comme vous le savez, se font ici en hiver, alors que les terres sont en friche et les ouvriers disponibles; le but en est toujours l'extraction de matériaux de construction, jamais les recherches d'antiquités qui ne sont par conséquent que l'effet du hasard, mais cependant deviennent une bonne aubaine pour l'ouvrier qui n'y est pas du tout indifférent. Le résultat de ces fouilles dépend beaucoup de la température, car s'il gèle fortement ou s'il pleut longtemps elles sont interrompues; alors vient le printemps qui réclame autre part les ouvriers, puis les terres des semences pour produire; on voit les creux se combler pour laisser la charrue maîtresse absolue de son domaine.

La saison 1871—72 a été une des plus propices aux fouilles et par conséquent une des plus fructueuses; on creusait un peu partout ce qui depuis des années ne s'était vu, au Théâtre, au Cigogner, aux Conches-Dessus, en Perruez, en Prilaz, en Pré-Vert, Derrière-la-Tour, les matériaux à bâtir sortaient de terre en quantité considérable, couvraient les champs, offrant à la fois le plus intéressant et le plus curieux spectacle.

Au Cigogner on a découvert une de ces grandes Corniches, fortement endommagée, pareille à celles placées aux soubassements de notre église; de plus des porphyres rouges, bruns, gris; des marbres divers; des plaques d'amphibole sur fond gris, vert foncé, vert clair, brun, noir qui servaient de placages et s'appliquaient au moyen d'un mastic encore très-tenace au parois de l'édifice. Les murailles de cet édifice étaient larges, profondes et si solides encore que la poudre seule pouvait amener leur dislocation; la grande variété ainsi que la richesse des marbres, les énormes dimensions des Corniches couvertes de magnifiques sculptures, indiquent l'existence en ce lieu d'un bâtiment colossal et richement décoré, faisant partie du forum ou y attenant.

En Prilaz nous avons vu deux grandes mosaïques, sans figures, sans ornements, en simple marbre blanc parsemé de petits points et de rainures noires. On y a de plus trouvé une trentaine de fragments d'une grande inscription sur dalle de marbre, mais qui n'a pu être complétée malgré nos recherches.

Derrière-la-Tour nous a livré une cuiller en bronze, de 12 centm. de longueur, étamée, fixée par un pivot autrefois mobile à un manche à bronze orné d'une tête

de lion. La cuiller pouvait ainsi être repliée sur le manche qui porte en outre, dessous et à côté, deux autres fermoirs de ce genre dans lesquels fonctionnaient pareillement des instruments, dont l'un était une lame de fer, mais dont l'autre de moindre dimension, peut-être poinçon, n'a laissé aucune trace.

Cet intéressant instrument qui est venu augmenter le nombre des objets étamés que possède notre collection, nous rappelle que l'étamage est très-ancien, que même selon Pline il serait d'invention gauloise:

Stannum album incoquitur æreis operibus, Galliarum invento, ita ut vix discerni possit ab argento. Pline XXXIV. 17.

Nous lisons dans l'histoire des Gaules par Thierry, II, 43: Ce furent les Bituriges qui trouvèrent les procédés de l'étamage; les Eduens, Haedui, ceux du placage. Les premiers appliquèrent à chaud l'étain sur le cuivre avec une telle habileté, qu'à peine pouvait-on distinguer de l'argent les vases qui avaient subi cette préparation; ensuite les anciens d'Alesia incorporèrent l'argent lui-même au cuivre, pour en orner les mors et les harnais des chevaux. Des chars entiers étaient fabriqués ainsi en cuivre ciselé et plaqué.

Deinde et argentum incoquere simili modo coepere, equorum maxime ornamentis, jumentorumque jugis, in Alesia oppido etc. Pline XXXIV. 17.

Auguste Caspari.

138.

Ofenkacheln von Luzern.



In einem 2 Millimeter vertieften Kreise, von 12 Millimeter Durchmesser, einer tiefbraunen, runden Ofenkachel, von sehr grobkörniger poröser Glasur schreitet ein gekrönter, etwas unförmlich bärenartiger, durch Stachelzunge und zweitheiligen Riesenwadel mit Knopf und gewaltigen Branken heraldisirter Löwe zum Kampfe.

Dieses Bild, das sich schon durch Mangel von Auge und Ohr als Produkt eines sehr primitifen Hafners kundgibt, ist stark erhaben.

Es ist diese im Brennofen stark verkrümmte Ofenkachel, wie einige andere mit ihr in Luzern, an sumpfigem Seegestade, wo vor 30 Jahren noch eine Töpferei gewesen, gefunden worden; sicher waren alle diese Ofenkacheln nie im Gebrauche, sondern wurden als gefehlte Stücke von ihrem Verfertiger weggeworfen und sind daher hier gemacht. Das Löwen-Bild ist genau, nur sollte es mehr aufrecht stehen. Eine hellbraune Kachel, viereckig, 13 Millimeter hoch und breit, zeigt wie bessere Glasur auch kunstreichere Arbeit, das Brustbild eines in reichen Locken und Schmuck prangenden Königs; (?) eine andere viereckige, von gleicher Grösse, (im Costüm des XIV. Jahrhunderts) den Samson mit dem Löwen; eine dritte einen Reuter mit dem Falken auf der rechten Faust; eine vierte grössere einen rennenden Hirschen und das Fragment einer fünften Heilige in gothischen Bogen.

Die kleinern Kacheln, König und Samson darstellend, zeigen nicht blos mehr technische Fertigkeit, sondern auch Kunstsinn und sind sicher von einer andern Hand. Ohne Zweifel sind alle diese Ofenkacheln mit braunem Schmelze, denen sich auch eine viereckige mit rein gothischen Verzierungen, sogenannten Fischblasen, in der Sammlung des 5örtlichen Vereins anschliesst, weit älter, als die sehr kunstreichen, mit vielen, meist biblischen Figuren geschmückten Ofenkacheln mit grüner Glasur, die einst den Ofen auf der Metzgernzunft in Luzern bildeten, von dem die Sage berichtet, dass diesem Ofen die (angebliche) Mordnacht verrathen wurde. Diese Kacheln waren circa 30 Millimeter hoch und noch etwas breiter, also grösser, als unsere jetzt gebräuchlichen Kacheln; offenbar um der plastischen Kunst, welche damals auch bei uns blühte, ein weiteres Feld zu gewähren. Die Bilder weisen auf die Reformationszeit hin, in der in Luzern Wissenschaft und Kunst weit mehr, als heute, grünte. Die braunen Kacheln, vorab die runden, sind, unserer Ansicht nach, in die Zeit zurückzusetzen, in der die Heraldik bei uns im Volke sich Bahn brach. Luzern 1291 an Habsburg durch Kauf übergegangen, erhielt von König Albrecht und seinen Söhnen grosse Gnaden und Begünstigungen die es, besonders in der Zeit, als Herzog Lüpold, der Hektor des Aargaues, im Kampfe gegen Ludwig den Bayer sich einen europäischen Ruf erwarb, mit grosser Treue und Anhänglichkeit erwiederte. Selbst gegen seine lieben Nachbarn am See der Waldstätte machte Luzern, das am Morgarten nicht mit Zürich gefochten, dennoch, wenn auch ungern, die Fehde seines Königs gegen die Waldstätte mit. Bis zum Tode Herzog Lüpolds I. von Oesterreich ging Luzern mit aller Lust und Liebe einer Parteigängerin die Reisen des Hauses Habsburg-Oesterreich mitmachen, und selbst als man hoffte, Herzog Otto, ein jüngerer Bruder des sel. Lüpolds, werde in dessen Fussstapfen treten, sehen wir mit viel andern Kriegern, z. B. den St. Fridolins-Leuten aus Glarus, auch die Mannschaft Luzerns mit Herzog Otto vor Kolmar, wo die Tapfern der obern Lande, wie früher unter Herzog Lüpold, die Feinde zu jagen hofften. Anstatt einer Schlacht sahen diese alten Parteigänger des Hauses Habsburg unter Otto eine Abmachung mit Ludwig dem Bayer, den die treuen Aargauer seit langen Jahren als Widersacher ihres aargauischen Königshauses bekämpft hatten. Diese fürstliche Krämerpolitik Otto's zerriss alle Bande der Treuen.

Zwanzig Jahre lang, von 1310 bis 1330, belebte der ehrenfeste Kampf des Hauses Habsburg gegen den gebannten Ludwig von Bayern die Burger Luzerns durch alle Schichten mit einem solchen Eifer, dass die sogenannten gut gesinnten Burger sich durch einen rothen und einen weissen Aermel als Parteigänger der Herzoge von Oesterreich auszeichneten.

Conrad von Ammenhusen's Uebersetzung des Schachzabelspiels, das Jacob de Cesalis, ein Predigermönch aus Genua (Muratori antiq. Jtal. V, 279), zur Zeit Bonifacius VIII. gedichtet, sagt in dem Cap. „von Snidern“, denen er vorhält, dass sie Tuch sich ersparen:

„Aber nu der nüwe sitte
Ist darzu unmassen gut
Er schrot ein gossac in ein vas
Bis im ein ermel wirt dar zu
Es si spat oder fruo
Si kunnen sich wol berichern damitte.“

„Hans zum Bach maler burger ze lucern“, der meinen Codex abschrieb und mit Figuren malte, bringt bei der Figur des siebenten Venden einen Torwart mit zweifarbigen Aermeln. Wir kennen also Zeit und Ort des Ursprungs unserer Rothärmel.

In obgemelter Zeit, als in Luzern die sogenannte Erbarkeit für Friedrich den Schönen und seinen Bruder Herzog Lüpold I. von Oesterreich schwärmte, möchte man wol für die Oefen der Rothärmel Luzerns das Bild des Habsburger-Löwen und des Königs Friedrich, mit Rosen umgeben, in Pressformen für Kacheln geschnitten haben.

Sind auch die Bilder bei Weitem nicht so kunstreich, wie die der Nürenberger-Oefen aus der sogenannten Renaissance-Zeit, deren Lübke erwähnt, so sind sie doch zwei Jahrhunderte älter und meiner Ansicht nach historisch.

Dr. H. v. Liebenau.

139.

Ein Sigil aus Tessin.

Als die Sammlung der Sigille unserer Cantone und Städte der Eidgenossenschaft herauskam, dankte wol jeder Freund der Geschichte und Wappenkunde dem Herrn Verfasser für seine fleissige und im Ganzen wolgelungene Arbeit.

Es zeigen jedoch die einzelnen Cantonshefte grosse Verschiedenheiten, welche ich Spiegelbilder des Culturzustandes historischer Kenntnisse der einzelnen Pagi oder Gaue nennen möchte.

Heraldica ist Clios jüngstes zartestes Kind; wo ihre Mutter keine Verehrer gefunden, müsste man das Töchterlein umsonst suchen.

Wer das Heft ansieht, welches uns die Sigille Tessins darstellen sollte, wird obige Redensart verstehen.

Wenn wir absehen von den einstigen Besitzungen unserer Altvordern im Westen Tessins, dem Tosathale, und blos den heutigen Canton Tessin im Auge behalten, so gehört solcher sowol seinem Flächeninhalte nach zu den grössern Cantonen, als



auch zu denjenigen, die aus zahlreichen Communen zusammengewachsen sind, deren einige, als alte karolingische Herrenhöfe, Jahrhunderte lang ihre Dingtage, oder Thalgemeinden (wie im nachbarlichen Reussthale) selbst auskündeten und ihre Gemeindebeschlüsse mit ihrem Thalsigille bekräftigten. Solche nach eigenem Hofrechte lebenden Communen finden wir nur da, wo Königs-Höfe von Meroweern oder Karolingern an geistliche Corporationen oder Personen vergabt wurden, die ihren Grundholden die alten Communalfreiheiten, Hofrechte ungeschmälert liesen, ohne, wie es bei Laien so oft vorkam, die Vogtei zu einer Landeshoheit zu erweitern; so in Ure und Ursaron.

Ein 7 Stunden langes solches Bergthal, vom Kamme der Alpen und den Quellen des Tessin herab bis zur Vereinigung dieses Flusses mit dem Blenio, ist die Leventina, das sogenannte Livellenthal, das lange Zeit seine Landsgemeinden zu Faido hielt und heute noch die grösste Almende unter allen unsern Gemeinwesen aufzuweisen hat.

Diese früher selbständige Commune führte eines der schönsten Sigille unserer Eidgenossenschaft, welches in obgenannter Sammlung, wie manch anderes aus Tessin, mangelt.

Das Sigelbild der Gemeinde Leventina zeigt den heiligen Ambrosius, Erzbischof von Mailand, sitzend. Der Padrone Mailands und dessen Gotteshaus haben jedenfalls lange Zeit als Grundherren dieses sieben Stunden langen Thales florirt, es war daher das Sigelbild gut gewählt.

Man würde jedoch irren, wenn man glaubte, das ganze Thal von Airolo bis Abiasca sammt allen Gütern sei im dominio utile der Cardinal-Priester oder Domherrn der St. Ambrosienkirche gewesen. Die geringe Grundsteuer, welche nach Mailand floss, bezeugt eine sehr frühe Vergabung, die später erst in Schrift verfasst wurde.

Das Gemeinde-Sigil war wohl ein Geschenk des Erzbischofs Johannes Visconti, welcher nebst dem Regimente über die reichste Kirche Italiens auch weltlicher Herr über Mailand und einen Theil der Lombardei geworden und unter allen Visconti der beste Landesherr gewesen.

Dieses Sigil hängt nicht nur am Schwurbriefe des Thals Liventina vom 19. August 1403, durch welchen sich diese Landschaft an Ure und Obwalden freiwillig „in ir gewalt vnd schirn vf geben haben"; es wurde auch viel später noch

gebraucht, z. B. 1456, 3. Juli in Zornicho: als die unter sich in Zwist gerathenen Grafen von Sax Heinrich, Albrecht und Anton sich durch vier Urner, an deren Spitze der Altammann Vres Her Heinrich Arnold stand, vereinbaren liessen. Archiv Ure, Nr. 117.

Dr. H. v. LIEBENAU.

140.

Römische Inschrift, entdeckt zu Königsfelden (Aargau).

Letzter Tage wurde zu Königsfelden bei Brugg bei der Herstellung des Gartens und der Anlagen für die neue Irrenanstalt ein Fragment einer römischen Inschrift auf einer etwa zwei Zoll dicken Tafel aus gelblichem Juramarmor entdeckt, aus welchem hervorgeht, dass unter den öffentlichen Gebäuden Vindonissa's, des Hauptwaffenplatzes der Römer in Ober-Germanien, ein Tempel des Jupiter sich befand. Derselbe muss bald nach der Gründung der römischen Niederlassung erbaut und kurze Zeit nachher wahrscheinlich durch Feuer zerstört worden sein. Die Wiederherstellung fand, wie aus der Form der Schriftzüge hervorzugehen scheint, noch im ersten Jahrhundert statt und zwar durch freiwillige Leistung eines Asclepiades und eines Ungenannten, zweier Haussclaven der kaiserlichen Familie, die an diesem Orte das Amt von Dispensatoren bekleideten und als Kriegscassiere oder Steuerbeamte functionirten. Es war diess, wie die Inschrift aussagt, eine Gunstbezeugung an die Bürger von Vindonissa. Diese und andere Inschriften ähnlichen Inhalts zeigen, auf welche Weise die Römer sich die Ergebenheit der Eingebornen in den neu erworbenen Ländern zu verschaffen bemüht waren.

NHONO
IOVIS · TEMPL
CONS
ASCLEPIADES · I
VERNAE · DISP
VICANIS · VIND
DESVO · RE

Dr. F. KELLER.

141.

Lettre de Monsieur Morel-Fatio, conservateur du musée de Lausanne.

On vient de faire une intéressante découverte numismatique à Moudon (Vaud).

Des ouvriers travaillant dans une cave ont trouvé une marmite de bronze pleine, aux deux tiers, de monnaies fortement oxydées et que chacun s'est malheureusement empressé de se partager.

Sur l'avis qui m'a été donné de cette découverte, je me suis rendu à Moudon où le propriétaire du trésor m'a immédiatement remis ce vase de bronze et environ deux cents monnaies qui s'y trouvaient encore.

Plusieurs personnes de la ville ont généreusement suivi cet exemple et je suis revenu possesseur de 272 pièces de billon appartenant en grande partie à la Savoie, au Milanais, à Gènes, au Montferrat et au Tyrol. 89 pièces émanent de l'évêché de Lausanne. Celles-ci sont d'un haut intérêt pour notre collection nationale; je me bornerai à citer leur obole de Julien de la Rovère, l'évêque, si contesté par les Lausannois et enfin reconnu par ceux-ci en 1473 et 1474.

L'ensemble de cette curieuse trouvaille se compose, à quatre ou cinq monnaies près, de pièces émises entre les années 1460 et 1475 et l'on peut aisément supposer que l'enfouissement a du avoir lieu en 1476, alors que les Suisses, vainqueurs à Morat, se présentirent devant Moudon pour ravager et détruire cette ville dont le seigneur Jacques de Savoie, comte de Romont, avait combattu contre eux dans la guerre de Bourgogne.

A. Morel Fatio.

Les monnaies suisses que j'oubliais d'indiquer sont peu nombreuses, elles se composent uniquement de 40 Fünfer, appartenant à Soleure, Berne et Fribourg. Ces pièces, sans date, sont — on le sait — du moins pour Berne, antérieures à 1480.

Le 20 Août 1872.

142.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

III.

V. Canton Genf.

Genf. Arcade du Bourg-de-four oder Porte du Château. Album de la Suisse romande. Vol. I. 3me livr., 1843, mit Ansicht. Blavignac, archit. sacr., p. 23. und Atlas Pl. II. fig. 5. Galiffe, Genève hist. et archéol. p. 101. Mém. et Doc. de Genève. IV. 305 u. ff. V. 93. ff. — Ehemaliges vor wenigen Jahrzehnten zerstörtes Stadtthor. Aus einer über dem äussern Bogen angebrachten und von Ed. Mallet (Mém. doc. Genève. V. 305) interpretirten Inschrift (abg. bei Blav. Atl. Pl. XLI. fig. 1.) geht hervor, dass das Thor nebst der anstossenden Ringmauer von König Gundobald († 515) errichtet wurde. Viereckiger Quaderbau mit 2 rundbogigen Thoren von circa 10' Spannweite und 15' Höhe. Der Hochbau scheint in Form einer flachen Terrasse abgeschlossen zu haben, zu welcher man auf einer an der Nordseite angebrachten Treppe gelangte. Gegenüber an der Südseite will Blavignac die Spuren eines Wachtlocales gesehen haben. Der ganze Bau war wie die anstossende Ringmauer eilfertig aus antiken und altchristlichen Werkstücken aufgeführt, darunter eine barbarische Nachbildung des Eierstabes und des zweitheiligen Architraves, die als Kämpfergesimse der Thürbogen diente.

Kathedrale St.-Pierre-ès-liens. Aufnahmen: Grundrisse und Details bei Blavignac, hist. de l'archit. sacrée du IV. au X. siècle, dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion, 1853; im Atlas und Anhang des Textes. Schriftliche Quellen: Abrégé de l'hist. de Genève. Neuchâtel 1798. 8°. Album de la Suisse romande, Vol. I. 1843. S. 177 u. ff. II. 1844. S. 177. IV. 1846. S. 49. von Ed. Mallet (die Aufsätze in I und IV auch im Separatabdruck). Archinard, les édif. relig. de la vieille Genève 1864. Baulacre, œuvres hist. et litt. Volume I. 1857. Beschreibung der Kathedrale, die im vorigen Jahrhundert bei Anlass der Restauration für den Rath der 200 verfasst wurde (Mém. et doc. de Genève IV. S. 34). Besson, Mémoire pour l'hist. eccl. des diocèses de Genève, Tarantaise, Aoste et Maurienne. Nancy 1759. Biblioth. Universelle, 1835, Aufsatz von Mallet. Etudes palæographiques et historiques sur le papyrus du VI. siècle en partie inédits, renfermant les homilies de S. Avit, v. A. Delisle, A. Rilliet und H. Bordier. Genf

und Basel 1866. (Abgedr. in Mém. u. doc. de Genève, Vol. XV und XVI.) Galiffe, Genève hist. et archéol. 1869. Grillet, dictionnaire du Mont-Blanc et du Léman. Journal ancien de Genève 21. Nov. 1789, 27. Febr. 1790 und Jan. — Juni 1791, Recherches sur l'égl. de S.-P. von Senebier (Reprod. Autogr. in 4°) und von Picot. Journal Hélvétique, 1745. p. 153, 405. 1750, p. 9. 150. 516. 520 u. ff., 1752, p. 365 u. ff. (Die Aufsätze von Baulacre abgedr. in dessen œuvres I, 216 u. ff.) Henri Mallet, Descr. de Genève 1807, p. 33. Mémoires et documents publiés par la Société d'hist. et d'archéol. de Genève (citirt als M. D. G.) Vol. IV. 1845. S. 17—68. Rigaud, Recueil de renseignements sur la culture des beaux-arts à Genève. p. 101—122. Blavignac, descr. de l'égl. de S.-P. de Genève. Vol. VI. S. 95—152. Blavignac, notes hist. sur l'égl. de S.-P. Vol. VIII. S. 1. u. ff. Blavignac, notices sur les fouilles pratiquées en 1850 dans l'égl. de S.-P. Picot, Hist. de G. Pictet de Sergy, Genève, origine et développement de cette république. Genève 1843—45. Senebier, Essai sur Genève, édité par les soins de la Soc. d'hist. et d'arch. de G. und Hist. littéraire de G. Régeste Genevois, ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés relatifs à l'hist. de la ville et du diocèse de G. avant l'année 1312, publ. par la Société d'hist. et d'arch. de G., Gen. 1866. Spon, Hist. de la ville et de l'Estat de G., Edit. in 8° 1682, in 4° 1730.

I. Aeltere Anlagen. Dass auf der Stelle des gegenwärtigen Gebäudes schon heidnische Monumente, vielleicht Cultusstätten existirten, beweisen die zahlreich in und neben der Kathedrale ausgegrabenen römischen Architekturfragmente. [1]) Alte Chroniken berichten von einem Apollotempel, der unter Bischof Eleutherius († ca. 334) zur Kirche umgewandelt worden sei. [2]) Zu Anfang des VI. Jahrhunderts soll Erzbischof Avitus von Vienne (circa 460—525) einen Neubau, der wahrscheinlich in einem Kriege zwischen Burgundern und Franken zerstörten Kathedrale geweiht haben. Baulacre setzt diese Weihe zwischen das Jahr 500 und 516 und schreibt den Neubau dem von Avitus zum Orthodoxismus bekehrten König Sigismund zu [3]). In der That führt eines der in Paris aufbewahrten Fragmente der Homilien des hl. Avitus den Titel: „Dicta in dedicatione Basilicæ Genova quam hostis incenderat." [4]) Ein zweites in baugeschichtlicher Beziehung sehr interessantes Bruchstück [5]) enthält den Schluss einer Predigt. Dieselbe bezieht sich ebenfalls auf die Weihe einer Kirche, die mit Benutzung einer älteren Anlage erbaut und wie diese dem h. Petrus geweiht ward. Baulacre (I. 231), Rigaud und Blavignac [6]) betrachteten dieses Fragment als mit dem Ersten zusammengehörig. Indessen beruht schon die Identität der im Titel erwähnten „Basilica" mit der Kathedrale auf einer blossen Vermuthung, und ist überdiess die Zusammengehörigkeit der beiden Fragmente eine sehr unwahrscheinliche [7]).

Ein zweiter Neubau der mittlerweile in Verfall gerathenen Kathedrale wird König Guntram zu Ende des VI. Jahrhunderts zugeschrieben [8]). Indessen hat schon Baulacre [9]) die Aechtheit dieser Nachricht bezweifelt, indem er auf die höchst zweideutige Quelle derselben bei Lazius, „de aliquot gentium migrationibus" hinwies, wo sich auf S. 773 (Ed. Basileæ 1572) die ganz unverbürgte Nachricht findet: „Guntramus ... a novo constituit duas episcopales cathedras, Gebennensem et Maurianensem."

Nicht viel besser steht es mit der Nachricht über einen dritten Neubau in der Grenzscheide des X. und XI. Jahrhunderts. Mit Bestimmtheit berichten ältere Localforscher [10]), dass Conrad der Friedfertige die Guntram'sche Kirche abbrechen und einen Neubau beginnen liess, der von Rudolf III. fortgesetzt, unter Bischof Hugo durch die Unterstützung Kaiser Otto's III. und seiner Grossmutter Adelheid gefördert und schliesslich durch Conrad den Salier vollendet worden sei, der dann die Façade mit seinem Standbilde und dem Reichsadler schmücken liess. Auch diese Unternehmung ist schwer zu verbürgen, da die Nachricht von einer kaiserlichen Unterstützung, welche Bischof Hugo

[1]) Galiffe, S. 194 u. ff. M. D. G. IV, 24. V, 88 u. ff. VIII, 2 u. ff.
[2]) M. D. G. IV, 26. VI, 97 u. ff. Besson, p. 4. Journal hélv. Juni 1750, p. 511.
[3]) I, 233 u. 269.
[4]) Etudes, S. 74, abgedr. S. 25. Nr. I.
[5]) a. a. O. 29. Nr. III.
[6]) M. D. G. IV, 33. VI, 99.
[7]) Etudes, S. 21 u. 79.
[8]) Spon, in 4°, ad ann. 584 (Baul. I, 230). Picot, hist. de G., I, 25.
[9]) I, 231. Ebenso Blavignac, arch., S. 42.
[10]) Cf. die Citate M. D. G, VI, 101 u. ff.

seit 994 für den Kathedralbau zugewendet worden sein soll, allem Anscheine nach auf einem Missverständnisse beruht[11]). Der einzige Gewährsmann ist wieder Lazius, der p. 776. l. c. die Abstammung einiger Glieder der letzten burgundischen Dynastie durch den Nachweis bestätigt: „ut ex literis fundationis Genevensis et Lausannensis ecclesiarum apparet", ohne jedoch den Stifter zu nennen. Ein zweiter Conrad, dem Lazius a. a. O. die Fortsetzung der väterlichen Stiftung von Lausanne zuschreibt, hat nicht existirt, wie sich denn Lazius hier als eine sehr unlautere Quelle erweist. Endlich beruht auch die Nachricht von einem kaiserlichen Standbilde und dem Reichsadler, womit Conrad der Salier die Westfronte geschmückt haben soll, lediglich auf einer falschen Datirung der alten 1750 zerstörten Façade.

Dass allerdings ältere Anlagen schon vor der gegenwärtigen Kathedrale bestanden, beweisen die 1850 innerhalb derselben entdeckten Architekturfragmente[12]). Man fand hier das Stück einer Tufsteinmauer, deren Füllung aus Mörtelguss bestand und mit hohlen Amphoren versetzt war. Die eine Seite derMauer war mit rothem Bewurf versehen, der, reliefartig behandelt, ein Gitter darstellte[13]). Es ist sehr wahrscheinlich, dass eine solche Decoration nicht als Basis eines Steinbaues gewählt worden sei, sondern dass der Hochbau aus Holz bestanden habe. — Ausserdem entdeckte man innerhalb der Vierung der Kathedrale die Fundamente eines kreisrunden Gebäudes, muthmaasslich eines Baptisteriums. Der wohl erhaltene Quadersockel zeigt eine der attischen verwandte Gliederung. Andere Details bestehen aus attisirenden Gesimsen, theils glatten, theils mit romanisirendem Blattwerk geschmückten Schrägen, endlich wurden mehrere Alabasterfriese gefunden, die mit Band-Ornamenten mäanderartig, oder in Form von Flechtwerk geschmückt sind und Spuren von Bemalung zeigten. (Pl. V. 4—7. 11. 12. 14. 15.)

Stylistisch verschieden von diesen Fragmenten, die sehr wohl einem Bau des VI. Jahrhunderts angehören können, sind die in einer höhern Schichte ausgegrabenen Bruchstücke. (Blav. Pl. V. Galiffe, S. 197 u. ff.) Gesimse und 2 Capitäle. Die Ersteren mit romanischen Blattornamenten, die Letzteren mit Kampfscenen und deutlichen Spuren polychromer Bemalung, endlich das Stück eines Pfeilers mit attischer Basis und canellirtem Schafte.

II. Die Baugeschichte der gegenwärtigen Kathedrale lässt sich nach den vorhandenen Documenten seit dem Jahre 1191 verfolgen. Eine vom April des Jahres datirte Urkunde gedenkt zum ersten Mal eines Opus Gebennense[14]). 1208 erlassen Bischof Bernhard III. und sein Capitel gewisse Einkünfte zu Gunsten des Dombaues, bis derselbe vollendet wäre (operi eccl. B. Petri Gebennensis quousque ipsum opus consummatum sit)[15]). Diese Vergabung wurde bestätigt 1217 durch den Bischof Aimon von Genf[16]) und 1221 durch den apostolischen Legaten Conrad[17]). 1232, Oct. 14. erlässt Pabst Gregor IX. einen Brief an den Bischof Aimon von Genf. Der Pabst befiehlt, dass der Bischof die in Folge eines Streites mit dem Capitel eigenmächtig von ihm zurückgezogenen Indulgenzen zu Gunsten des Kathedralbaues „que magno et sumptuoso construitur edificio" aufs Neue verkündige, damit die bereits eingetretene Gefahr für den bestehenden Bau abgewendet werde[18]). 1277, Juni Vergabung für den Nicolaus-Altar in der Kathedrale[19]), die 1289 von den aufständischen Bürgern in eine Festung verwandelt wurde[20]). Noch schlimmere Ereignisse erfolgten im Jahre 1291, als der Graf Amadeus von Genevois, um sich der Stadt zu bemächtigen, am 17. August einen Theil der Cité in Brand stecken liess, „ex cujus incendio ignis prosiliens in ipsam cathedralem Ecclesiam S. Petri quandam partem ligneorum edificiorum destruxit." Am folgenden Tag erneuerte der Graf, unterstützt durch den Dauphin, Humbert de Viennois, den Angriff, wobei er die Kathedrale durch Balisten bewerfen liess, „nam idem Comes Gebenn. in dicto castro suo ... machinam ingentem

[11]) Baulacre, I, 243.
[12]) Blavignac, arch., S. 26 u. 41 und dessen Referat in M. D. G. VIII, S. 1 u. ff. mit Taf. I—III (wiederholt in Blavignac's Atlas).
[13]) Blav. Atl. T. V, Fig. 1 u. ff. T. I, F. 2 ein ähnliches Fragment aus den Trümmern der Gundobald'schen Stadtmauer.
[14]) M. D. G. II. part. 2, pag. 45. Reg. Gen. Nr. 454.
[15]) M. D. G. II, 2, p. 47. Reg. Gen. Nr. 509.
[16]) Reg. Gen. Nr. 564.
[17]) Reg. Gen. Nr. 588.
[18]) Die Urk., abgedr. in M. D. G. XVI, p. 173, ein Auszug in Reg. Gen. Nr. 655 bis. auf S. 435.
[19]) Reg. Gen. Nr. 1145.
[20]) M. D. G. VI, S. 102.

fecit erigi, ex quâ et per quam plures grossos lapides jactari fecit in ipsam dominam et spirtualem matrem suam Eccl. S.-P., ex quorum jactu superiora edificia dicte Ecclesie pro magna parte lesa fuerunt graviter et destructa [21])." Diese Katastrophen erklären die bald darauf stattgehabten Arbeiten in der Kathedrale. 1295 liess Bischof Martin das Innere pflastern [22]) und wandte dem Bau einen Theil seiner Einkünfte zu [23]). Andere, wie es scheint dringliche, Arbeiten wurden im Jahre 1300 vorgenommen [24]). 1309 wird zum ersten Male des Kreuzganges gedacht [25]). 1334 grosser Brand, der den Kreuzgang und einen beträchtlichen Theil der Kirche beschädigte [26]). 1349 am 18. April wiederholte sich diese Katastrophe [27]). 1350 steuerte der Cardinal Denzi (sic ?) 1000 Goldgulden zur Wiederherstellung der Kathedrale, allein diese Summe erwies sich als ungenügend. Man wandte sich an Pabst Clemens VII., der 1393 und 1399 (?) grosse Summen zu Wiederherstellung steuerte, ebenso verlängerte Benedict XIII. im Jahre 1409 die von seinem Vorgänger gewährten Zuschüsse [28]). 1406 Stiftung der Capelle Notre-Dame-des-Macchabées an der Südseite der Kathedrale durch den Cardinalbischof Jean de Brogni [29]). 1423 und 1426 Vergabungen für den Domschatz [30]). 1430, 21. April grosse Feuersbrunst, die einen Theil der Stadt zerstörte und die Kathedrale stark beschädigte [31]). Da das Stift die Mittel zur Wiederherstellung nicht besass, wandte man sich an Pabst Felix V., der 1441 d. d. März 14. eine Bulle zu Gunsten des Dombaus erliess [32]). Andere Bullen in gleicher Absicht erfolgten 1505 und 1525 [33]), aber erst im Jahre 1530 waren die Arbeiten vollendet [34]). Der Umfang des Schadens wird von Baulacre und von Blavignac verschieden angegeben. Ersterer spricht nur von dem nachträglich (1441) erfolgten Einsturz einer nördl. Mauer, wodurch der anstossende Kreuzgang zertrümmert worden sei [35]). Blavignac dagegen meldet 1) die Zerstörung der Mariencapelle, deren Gewölbe 1488 oder 1489 wieder hergestellt wurden [36]) und dehnt 2) die von Baulacre gegebene Nachricht auf den Einsturz des ganzen Mittelschiffes aus, in Folge dessen die Gewölbe desselben total erneuert und ebenso mehrere styllose Veränderungen in den Fenstern vorgenommen worden seien [37]). 1480 und 1498 Stiftungen von Glasgemälden im Chor [38]). 1510 Wiederherstellung des schadhaft gewordenen Süd-Thurmes durch eine neue Quaderverkleidung [39]). August 1535 Verzeichniss der zur Kathedrale gehörigen Kostbarkeiten und Paramente [40]). 1748 zeigten sich an der Westfaçade und den beiden anstossenden Jochen des Mittelschiffes eine Menge drohender Risse.

[21]) Cf. über diese Ereignisse Wurstemberger, Peter II., Graf von Savoyen. III. Thl., S, 438 u. ff. Ebendaselbst Thl. IV, S. 500 u. ff. die wahrscheinlich bald nach 1291 datirte Urk.

[22]) Archinard, p. 260 (wahrscheinlich nach Senebier im Journ. de Genève, 27. Febr. 1790), wo diese Unternehmung fälschlich ins Jahr 1301 gesetzt wird.

[23]) M. D. G. VI, p. 102.

[24]) Reg. Gen., Nr. 1464 u. 1474.

[25]) Reg. Gen., Nr. 1634.

[26]) Blavignac in M. D. G. VI, S. 103 und Mallet in Album I, 178 (beide ohne Citate). Baulacre I, 272 will nichts von dieser Katastrophe wissen.

[27]) Baulacre I. 272, nach dem Obituarium von Genf.

[28]) Blavignac, M. D. G. VI, S. 103, ohne Citate. Mallet, Album I, 179.

[29]) Mallet, Album II, p. 177.

[30]) M. D. G. II, 232 u. ff. IV, p. 39.

[31]) Die Hauptquelle ist der Horloge de sapience in der Bibl. publ. von Genf. Auch der damals in Genf anwesende Poggio spricht von diesem Ereignisse. Lib. de miseria conditionis humanæ. Œuvres de Baulacre, I, p. 250. Spon, ed. 1730, I, 104.

[32]) Baulacre I, 251. M. D. G. IV, p. 105.

[33]) Mallet, Album I, p. 179.

[34]) Blavignac, M. D. G. VI. p. 104.

[35]) Baulacre I, p. 251.

[36]) M. D. G. IV, p. 106.

[37]) M. D. G. VI, p. 104 u. ff. und arch. sacrée, p. 283. Blavignac, indem er die Erneuerung der Mittelschiffsgewölbe als eine styllose bezeichnet, scheint zu vermuthen, dass die ursprüngliche Bedeckung aus sechstheiligen Rippengewölben bestanden habe. Dass diese Anordnung in der That im ursprünglichen Plane lag, beweisen die Dienste, welche im östlichen Joche über den Archivolten zur Aufnahme der Hülfsrippe angebracht wurden, auch ist es wohl möglich, dass dieses System hier durchgeführt wurde. Sicher dagegen war diess in den folgenden Jochen gegen Westen hin schon nicht mehr der Fall, wie denn hier jegliche Andeutung dazu fehlt. Dass endlich die Erneuerung der Gewölbe — wenn überhaupt eine solche stattgefunden hat — mit aller Pietät durchgeführt worden ist, beweisen die Rippenprofile u. s. w., die genau den Formen des Uebergangsstyles nachgebildet sind.

[38]) M. D. G. IV, 39 u. ff.

[39]) Hæc turris a fundamentis instaurata est ann. MVX. Inschrift an der Basis des Thurms. M. D. G. IV, S. 106.

[40]) Abgedr. M. D. G. VI, p. 126 u. ff., andere Notizen IV. p. 28.

Eine im folgenden Jahre angeordnete Expertise entschied, dass es gefährlich sei, die Kirche noch zu benutzen. Man beschloss daher einen durchgreifenden Umbau der westlichen Theile, die Abtragung des der Façade zunächst befindlichen Joches und den Neubau der Fronte, der 1756 nach den Plänen von Lullin, Calandrini und des Grafen Alfieri vollendet wurde [41]).

Der Grundriss bildet ein lateinisches Kreuz mit sehr langgestrecktem Westarme. Die Gesammtlänge im Innern betrug vor dem Umbau der Façade 206′, die Heutige (da bei jenem Anlass das westlichste Joch zur Hälfte abgetragen wurde) 187′ [42]). Fünf Pfeilerpaare in Abständen von circa M. 6,40 trennen das M. 7,65 breite Mittelschiff von den circa 3,30 breiten Seitenschiffen. Die Scheitelhöhe des Ersteren beträgt nach Blav. 63′, diejenige der Seitenschiffe nach eigener Messung durchschnittlich M. 10,50, bei bloss M. 8,15 Scheitelhöhe der Quergurten. Die auffallende Schmalheit der Seitenschiffe bei fast quadrat. Gewölbejochen im Mittelschiffe erinnert (wie schon Schnaase, Geschichte der bild. Künste, V. 184 d. alten Aufl. bemerkte) an das System italienisch-gothischer Kirchen. Dieselbe Erscheinung ist übrigens auch an Notre-Dame-de-Valère bei Sitten und im Churer Dom zu beobachten. An das Langhaus schliesst sich ein M. 36,15 breites Querschiff, dessen Vierungsgewölbe nur unbedeutend höher ist als die Gewölbe des Mittelschiffes. Auf die Vierung folgt ein bloss M. 4,55 langes Gewölbejoch, worauf der Chor, in Form eines halben Zehnecks, etwas südlich von der Längenachse des Schiffes abweichend, schliesst, während die Querschiff-Flügel sich östlich gegen je zwei kurze rechtwinklige Capellen öffnen. Der Bau der Kathedrale scheint mit der westlichen Hälfte begonnen zu haben. Die Pfeiler bestehen aus einem quadratischen Kern. Jede Seite desselben ist mit einer rechtwinkligen Vorlage versehen, der sich beiderseits zwei schlanke $^3/_4$-Säulen und eine $^1/_2$-Säule in der Mitte anschliessen, zwischen denen die Ecken des Pfeilerkerns und der Vorlagen zum Vorscheine kommen. Die weichlichen Basen auf hohen Postamenten sind mit Eckblättern von mannigfaltigster Form versehen (Blav. Pl. 66), sämmtliche Capitäle mit Ausnahme derjenigen des östlichsten Pfeilerpaares zeigen einen streng romanischen Styl. Doch sind sie nicht, wie man nach Blav. (arch. p. 277 u. 311) vermuthen könnte, die Spolien eines ältern Baues, sondern eigens für die Kirche des XII. und XIII. Jahrhunderts beschafft worden. Theils sind es prächtige Blattkapitäle mit deutlichen Erinnerungen an die korinthische Ordnung, zuweilen mit Masken zur Aufnahme der Deckplatten (Blav. Pl. 67 u. ff.). Andere sind mit Löwen, Greifen, Sirenen und andern Thieren und Fabelwesen geschmückt, so erscheint 2 Mal die „Chimera“, noch häufiger sind biblische und legendarische Scenen: Melchisedech, das Opfer Abrahams in sehr launiger Auffassung (Bl. Pl. 70, 3), Simson mit dem Löwen, dann der „Werkmeister mit dem maillet de maître“ wie Blavignac diese aus der Geschichte vom Drachen zu Babel, V, 32 u. ff., entnommene Darstellung Daniels und Habakuks auslegt! Von neutestamentarischen: Darstellungen die Enthauptung Johannis, die Marien am Grabe, Michael mit dem Drachen, der segnende Heiland u. s. w. — Die spitzbogigen Gewölbe über den Seitenschiffen, die einzigen des Langhauses, welche nach Blav., S. 283, den Unfall vom Jahre 1441 überdauert hätten, sind stark überhöht, ohne Schildbogen, die Form der Rippen ist im südl. und nördl. Seitenschiffe verschieden. Als Wanddienste fungiren Halbpfeiler mit $^1/_2$- und $^3/_4$-Säulen für Querg. und Diag. Die Fenster sind rundbogig mit Ecksäulen als Träger der Wulste, welche die Leibung begleiten (Blav. Pl. 71 bis). Gegen das Mittelschiff steigen die 3 auf die Querg. und Diag. bezüglichen Dienste ununterbrochen bis zu einer Höhe von M. $14,_{80}$ empor, während seitwärts M. $5,_{9}$ über dem Boden die M. $10,_{08}$ hohen spitzbog. Archivolten anheben. Die beiden ersten Archivolten von W. an sind einfach profilirt, die folgenden bei zunehmend reicherer Gliederung theils mit Blättern, theils schachbrettartig verziert. Darüber bildet ein Gurtgesimse das Auflager des Triforiums, das aus je 7 rundbog. Säulenarcaden innerhalb eines jeden Travées besteht. Es folgt hierauf ein zweites Gesimse, über welchem jeder Schildbogen eine Pyramidalgruppe von 5 Säulenarcaden enthält, die drei mittleren spitzbog. überhöht, die äussersten kleeblattförmig gebrochen. Dahinter wie beim Triforium ein M. $0,_{45}$ br, Laufgang, die Schlusswand von 3 Spitzbogenfenstern, das Grössere in der Mitte, durchbrochen. Das letzte Joch gegen W. war theilweise zweigeschossig zur Aufnahme eines Musikchores angelegt (M. D. G. IV, 110). Bis zum letzten Pfeilerpaare gegen O. scheint der Unterbau des Schiffes in einem Zuge fortgeführt worden zu sein. Von da an bemerkt man einen plötzlichen Unterschied im Styl der Details. Die Capitälsculpturen in Vierung und Chor sind von wahrhaft classischer

[41]) Mallet, Album IV, p. 51 u. ff. M. D. G. VI, 115 u. ff.
[42]) Blavignac, M. D. G. IV, 102 u. 107.

Vollendung im reinsten Uebergangstyl. Unter den figürlichen Darstellungen erkennt man die Verkündigung, die Reise nach Emmaus, das Abendmal, Kirche und Synagoge, Orpheus etc. (M. D. G. IV, 113). Beide Q.-Sch.-Flügel bestehen aus 2 Gewölbejochen, über dem äussersten jedesmal ein Thurm, über der Vierung ein dritter (hölzerner) Thurm, ein vierter (Dachreiter) befand sich bis 1556 über dem W. Giebel. An der W. Seite des N. Q.-Schiff-Flügels ein zweigeschossiges Gefängniss „Carcer" für geistliche Delinquenten, die durch ein gegen das Q.-Schiff gerichtetes Fenster den Gottesdienst anhören konnten (M. D. G. IV, 108). Die S. und N. Schlusswand im unteren Theile kahl, darüber in der Höhe des Triforiums eine rundbogige Blendgallerie auf Pfeilern. Im Schildbogen eine schöne Rosette, wovon die S. im XVI. Jahrhundert erneuert (M. D. G. IV, 114). Der Chor in 4 Geschossen gegliedert. Zu ebener Erde rundbogige Blenden auf canellirten Pilastern mit prächtigen Uebergangscapitälen, darüber hohe spitzbogige Fenster, in dem kurzen Joche gegen W. 2 spitzbogige Blenden auf Pilastern. Im dritten Geschosse ein rundbogiges Triforium von je 2 Arcaden, darüber, wo das Gewölbe fächerförmig anhebt, in jeder Polygonseite ein einziges Spitzbogenfenster. Die ganze Anordnung erinnert lebhaft an den 1174 begonnenen Chor der Kathedrale S. Jean zu Lyon, wo sich ebenfalls der Aufbau eines Thurmpaares über den vortretenden Q.-Schiff-Flügeln wiederholt.

Die grosse stylistische Verschiedenheit zwischen der O. und W. Hälfte des Gebäudes erklärt sich sehr wohl aus dem Inhalt jenes päpstlichen Briefes von 1232. Ohne Zweifel wurden nach dem Stillstande Chor und Q.-Schiff in einem Zuge ausgebaut, während das Langhaus bis dahin nicht über die Höhe der S.-Schiffe hinausgelangt war. Jetzt erst, nach Vollendung des O. Theils wurde langsam der Ausbau des Schiffes gefördert, und zwar so, dass man nunmehr von O. nach W. vorrückte Den deutlichen Beleg dafür bieten die Rundbögen des Triforiums, die, je weiter nach W., um so mehr die allmähliche Ausbildung gothischer Profilirungen zeigen. Noch ausgesprochener sind die Unterschiede in den Gewölben. Allem Anschein nach trug man Bedenken, die grossen Joche des M.-Schiffes mit einfachen Kreuzgewölben zu bedecken. Man nahm seine Zuflucht zu einer Hilfsrippe, die quer über das M.-Schiff gelegt und zu beiden Seiten von einer vor der Mitte des Triforiums aufsteigenden Säule getragen werden sollte Mittlerweile trat auch hier eine Aenderung ein, denn über der folgenden Archivolte, der zweiten gegen W., ist zwar noch die Console, aber schon nicht mehr die Dienstsäule vorhanden, welche über derselben hätte aufgeführt werden sollen. Die folgenden Joche entbehren auch der Console. Das Innere war ehedem polychromirt (M. D. G. IV, 38, 114. VIII, 13). 1643 wurden auf Befehl des Rathes sämmtliche Malereien übertüncht.

Das Aeussere ist schmucklos und verbaut. Der Chor mit schwachen Strebepfeilern begleitet, zwischen denen jede Polygonseite v n 3 übereinander befindlichen Spitzbogenfenstern durchbrochen st. Der Hochbau des N. Thurms ist noch der alte, dagegen sind die Strebbogen an der N. Langseite des Schiffes zopfig verunstaltet. Der schmuckvollste Theil des Aeussern war die 1749 zerstörte Westfaçade, ein stattlicher Uebergangsbau mit 3 Portalen, das Mittlere von weissem Marmor, darüber eine grosse Rosette, cf M D G. IV. 35 u. ff. 110. Blav. arch. 280., mit Abbildung auf Taf. 35 des Textes u. Taf. 65, Fig. 1—3. d. Atlas. Baulacre I, 239 u 273, wozu auf Pl IX eine (mangelhafte) Abbildung des Portalgiebels. Andere Ansichten der Façade in den Stichen von François Diodati, 1675 u. Gardelle 1740 (M. D. G. IV, 35). Album de la Suisse romande, I zu p. 178. M D. G. VI. Pl. I u. Nouveau messager suisse, 1836. Galiffe, Genève, hist. et arch., p. 200. (R)

St-Gervais. Archinard. S. 169 u. ff. Blavignac, pag. 108 u. ff., 237 n. Taf. VIII des Textes, Fig. 2 u. 3 Grundriss und Schnitt der Krypta. Galiffe, Genève, hist. et arch. pag. 59 u. 77, mit Ansicht des Thurmes — Die Kirche unbekannten Alters, wahrscheinlich existirte dieselbe schon vor 926 (Galiffe p. 59 u. ff). Der gegenwärtige Bau wahrscheinlich um 1435 errichtet. (Spon ed. 1682 Lyon. II. p 395. Blavignac, p. 109.) Dagegen dürfte die (grösstentheils verschüttete) Krypta unter dem Chore der ursprünglichen Anlage angehören. Der noch vorhandene Theil besteht aus einer kleinen schmucklosen Kammer, die durch einen gabelförmigen Gang mit der Oberkirche in Verbindung steht. Die theils elliptischen, theils flachbogigen Wölbungen aus Backstein gemauert. An den Wänden Spuren von Malereien.

Ste-Marie-Madelaine. Blav. p. 198 u. 237. Archinard, p. 185 u. ff. Galiffe, p. 12 u. 205. Von der alten zum erstenmal im Jahre 1110 erwähnten und wiederholt (an. 1334, Archinard p. 187 und an. 1430, Spon ed. 1730. I. p 105) durch Brand zerstörten Kirche existirt nur noch der spätromanische Thurm, ein quadratischer Unterbau mit rundbogigen Fenstern, darüber ein achteckiger

Aufsatz mit kleeblattförmigen Schalllöchern; der ehedem mit einer steinernen Pyramide bekrönt war. Ueber die Kirche cf. die II. Abtheilung: gothische Monumente.

St-Victor (Ursus u. Vincentius) Archinard, 145 u. ff. Blavignac, p. 33. Galiffe, p. 94 u. 206. Lütolf, die Glaubensboten der Schweiz, Bd. I, p. 144, 151, 153, 168. Senebier, le faubourg et l'église de St-Victor, im Journal de Genève 1789, pag. 15 - 60. Zur Zeit des Bischofs Domitianus I. von Sedeleube, einer Nichte König Gundobalds, nach der einen Aussage auf der Stelle ihres Palastes, nach einer andern auf den Trümern eines heidnischen Tempels erbaut (Fredegar, ca. anno 660, Chron. XXII. Duchesne I, 746. D. Bouquet, II, p. 421). Um das Jahr 1000 wurde die Kirche von der Kaiserin Adelhaid aufs Neue dotirt und mit einem Cluniacenser-Priorate verbunden. „Locus sancti Victoris Genevensis, præter suam antiquam et nobilem ecclesiam ex toto etiam suo tempore constructus.“ Mabillon, acta S. S. O. S. B. Sæc. VI, I, p. 687. — Im Jahre 1534 wurde die Kirche zerstört. Aus den im vorigen Jahrhundert wieder aufgegrabenen Resten ergab sich, dass dieselbe ein kreisrunder Centralbau war, in dessen Mitte der hl. Leichnam des Titularpatronen ruhte (Lütolf, S. 168).

VI. Canton Glarus.

Glarus. Alte Pfarrkirche. Der Sage nach vom hl. Fridolin erbaut. Weihe durch den Constanzer Bischof im Jahr 1026. Später wurde die Kirche durch wiederholte Feuersbrünste (anno 1299, 1337 u. 1477) zerstört (hist.-geogr.-statist. Gemälde der Schweiz. Glarus, S. 267 u. 615), und schliesslich nach dem Brande im Jahre 1861 durch einen Neubau ersetzt. Das Innere der Kirche soll „geschmacklos und schwerfällig“ gewesen sein (a. a. O.). Aus Abbildungen geht hervor, dass die Kirche eine dreischiff. Basilica mit polygonem Chore war. Das Aeussere romanisch gegliedert mit Pilastern, die bis zur Höhe der Seitenschiffe emporsteigend durch Rundbogenfriese verbunden waren. Der ebenfalls roman. Thurm an der N.-W. Ecke, ein quadrat. Bau aus Tufstein in 4 Geschossen mit Eckpilastern und Rundbogenfriesen gegliedert. Das obere Geschoss enthielt auf jeder Seite zwei rundbogige auf einer mittleren Säule gekuppelte Schallfenster. (Nähere Aufschlüsse über das Innere der Kirche wären sehr erwünscht!)

S. Michaels Capelle auf der Burg. Thurm einfach romanisch. Die Kapelle 1762 erneuert. (a. a. O. S. 267).

Bücherschau des Anzeigers für schweizerische Alterthumskunde.

Les Monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie. Album de photographies avec texte par *Paul Vionnet*. Lausanne, Imprimerie Georges Bridel. 1872.

Dieses prachtvoll ausgestattete Werk veranschaulicht in 35 sehr gelungenen photographirten Kleinfolio-Tafeln: Zwei Dolmen, fünfundzwanzig Schalensteine, einen Cromlech, drei Menhirs und einige andere megalithische Steine der Westschweiz und Savoyens. Der Text mit einer Reihe lithographirter Beigaben gibt eine kurze, aber klare und vollkommen ausreichende Beschreibung dieser merkwürdigen Monumente, die in getreuer Abbildung der Nachwelt erhalten zu haben, dem Verfasser zur Ehre gereicht.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

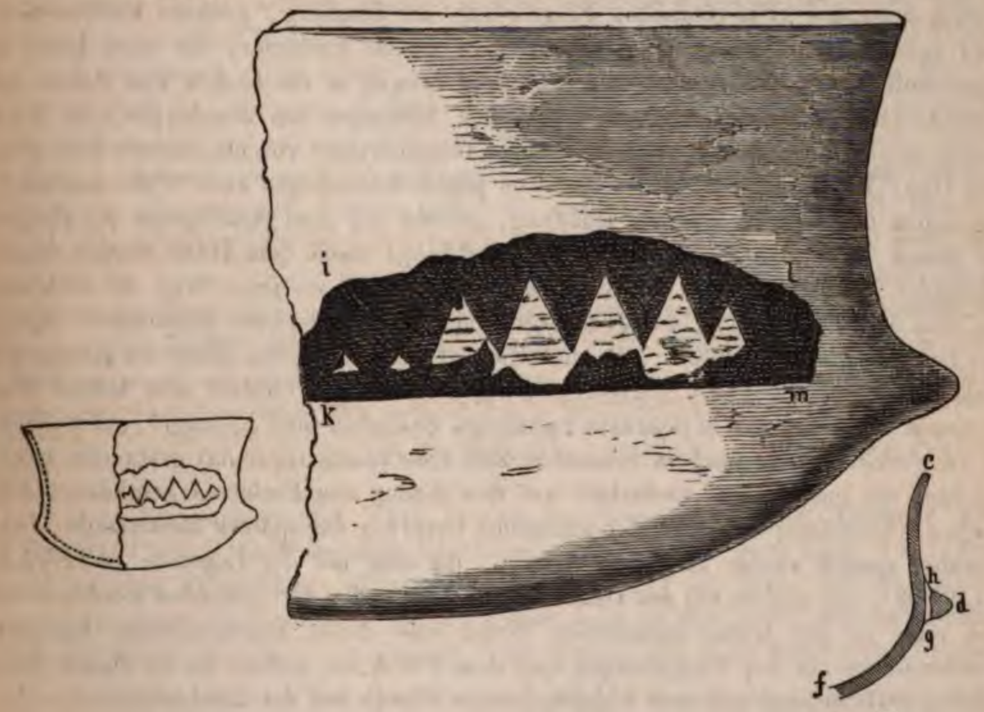
INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 4. ZÜRICH. OCTOBER 1872.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

143.

Eigenthümliche Verzierung eines Pfahlbautopfes.



Im September des Jahres 1868 fand ich in der östlichen Pfahlbaute von Moosseedorf das nachstehend in natürlicher Grösse abgebildete Fragment eines Topfes, dessen ganze Form in verkleinertem Maassstabe ebenfalls dargestellt ist. Auf diesem Topfstücke ist die Stelle i k l m mit einer dünnen Schicht Asphalt überzogen, auf welcher Blättchen von Birkenrinde (Cortex betulæ alb.) aufgeklebt sind. Diese Blättchen von Pyramidenform, mit den Spitzen nach oben gekehrt, scheinen eine Nachahmung der auf den ältesten Thongeschirren so häufig vorkommenden Zickzackverzierung zu sein. Ohne Zweifel ist dieses Zackenornament aus Rinde der Vorgänger der auf schwarzen Pfahlbaugeschirren der Bronzezeit angebrachten Belegung mit Zinnblättchen, wie solche im See von Neuenburg und Murten in mehreren Exemplaren gefunden und im fünften und sechsten Bericht über Pfahlbauten (S. Mittheilungen Bd. XIV und XV) beschrieben worden sind. Auf der einen Seite des Gefässes c f (vielleicht auf vier gegenüberstehenden Punkten), ist ein Buckel d angebracht, welcher bei h g durchbohrt ist und zum Aufhängen der Schale gedient hat.

Dr. Uhlmann.

144.

Fundstücke aus Petinesca.

Die fortificatorischen Ueberreste der in dem Antoninischen Itinerarium und der Reisetafel des Theodosius als ungefähr in der Mitte zwischen Aventicum und Salodurum liegenden kelto-römischen Bergfestung am Jensberg, genannt Petinesca, sind von Albert Jahn sorgfältig beschrieben. Deren Ausläufer, die noch heute in terrassenförmigen Erdwerken vom Schanzkopf hinweg in die Aecker und Reben des „Studenberges", des bekannten östlichen Abhanges des Jensberges, zu Tage treten, geben sich auch da und dort durch Gemäuerreste von ungemeiner Festigkeit und Dicke kund. Jahn bemerkt, dass von jenem Schanzkopfe zwei Wälle auslaufen, die neben einander in östlicher Richtung, parallel mit dem Südabhange des Berges, an einem dicht über dem südlichen Bergabhange nach dem Dorfe Studen hinabführenden Wege sich weit hinziehen und da enden, wo jener Weg als Hohlweg auf den östlichen Abhang des Jensberges oder den Studenberg hinabführt. Sowol der keltische Name Petinesca, als auch die auf der südöstlichen Höhe des Jensberges stehende sogenannte „Knebelburg", ein mit breitem Graben und hohem Wall in einem Umkreis von 570 Schritten versehener Sandstein- und Erdhügel, auf welchem in vorrömischer und noch in römischer Zeit eine Warte (Specula) gestanden haben mochte, als endlich die wiederholt auf dem Boden von Petinesca gefundenen keltischen Alterthümer beweisen den keltischen Ursprung der spätern Römerstadt. Jahn erwähnt speziell zweier keltischer Münzen, die eine mit der Legende „ATEVLA-VLATOS", die andere mit der Umschrift „SOLIM", die dort gefunden worden seien. Die erste ist die früher lächerlicher Weise dem Attila zugeschriebene bekannte Caletenmünze mit der Victoriabüste und dem Pferd, die andere ist die Münze eines Biturigen-Häuptlings mit dem freispringenden Pferde auf der Rückseite.

Erst vor einigen Wochen wurde in der Nähe des erwähnten „hohlen Weges“ auf dem Studenberg eine höchst interessante gallische Potinmünze gefunden, die sich im Besitze des Sammlers, Herrn Eugen Schmid, Rentier in Diesbach, befindet.

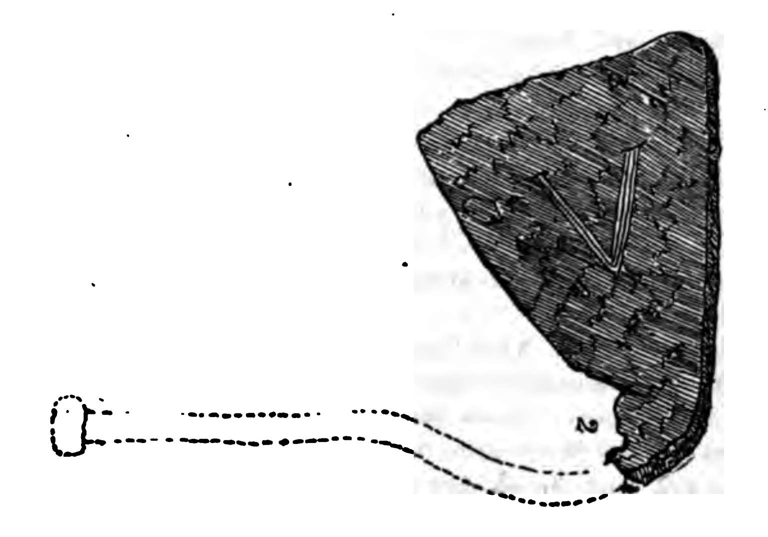


Die Vorderseite bringt ein freistehendes Pferd ziemlich barbarischer Zeichnung, unter dessen Bauche der Buchstabe R. Die Rückseite enthält ein phantastisches pferdeähnliches Thier mit Drachenkopf. Welcher gallischer Völkerschaft die Münze angehört, ist zweifelhaft. Das Pferd mit dem Drachenkopf kommt auch auf einer Münze vor, die Rollin & Fenardent (Catalogue d'une collection de médailles de la Gaule, Paris 1864, No. 190) den Pictonen zuschreiben, einem Volke des keltischen Galliens, welches das Land von Poitou (in den heutigen Departements de la Vendée, des Deux-Sèvres und de la Vienne) inne hatte. Dagegen weist das R unter dem Pferde auf eine gallische Völkerschaft hin, deren Name mit einem R begann, z. B. auf die Redonen, deren Wohnsitze den grösten Theil des Departements de l'Isle et Vilaine umfassten, und die, wie die Pictonen, zu jenen Völkerschaften gehörten, welche Cæsar „maritimi“ oder „aremorici“ nennt. Man kennt eine Redonenmünze, deren Rückseite ebenfalls ein phantastisches Pferd mit Menschenkopf darstellt (Rollin & Fenardent, catalogue des méd. des rois et des villes etc., No. 367). Auch an eine Münze der Remer, deren Hauptstadt Durocortorum, das heutige Reims war, könnte gedacht werden, deren Häuptling Venectos auf seinen Münzen ebenfalls ein solches Pferd darstellte (R. & F., No. 358), obgleich sonst die Remermünzen gewöhnlich einen Löwen im Revers enthalten. An eine Münze der Rutener (Département de l'Aveyron) zu denken, sind keine oder weniger Gründe vorhanden, und Münzen der Rætier sind keine bekannt. Es soll uns nicht wundern, dass in Petinesca Münzen so entfernt wohnender gallischer Völkerschaften, wie Caleten, Biturigen, Redonen und Remer, gefunden wurden; weist doch Dr. H. Meyer in seiner Beschreibung der in der Schweiz gefundenen gallischen Münzen nach, dass von all den bei uns gefundenen gallischen Münzen nur selten eigentlich althelvetische vorkommen. Meyer führt auch die bekannte Remermünze mit den drei Köpfen und der Legende REMO auf, die auf dem grossen St. Bernhard gefunden wurde und in der dortigen Sammlung aufbewahrt wird, ein Beweis, wie umfassend der Handels- und Geldverkehr zwischen den verschiedenen gallischen Völkerschaften war.

Der römischen Zeit gehören nachfolgende, ebenfalls in Petinesca gefundenen Münzen, nämlich:

Eine Legionsmünze der XVII. Legion des Marcus Antonius, Triumvir ANT. AVG. IIIVIR R. P. C (Reipublicæ constituendæ) Kriegsschiff. Rev. LEG. XVII (Adler zwischen zwei Feldzeichen). Dieses Stück wurde 1871 im Riede auf dem Studenberg nahe beim „hohlen Weg“ gefunden und nahe an der Stelle, wo die erwähnte keltische Münze sich fand. In gleicher Nähe fanden sich auch Münzen von Augustus (mit der Ara Lugdunensis und dem Stempel | XP, Roma), eine Consecrationsmünze

des Kaisers Vespasian in Grossbronze, mit dem Elephanten-Viergespann, eine Münze des Trajan (schreitende Victoria S. C. m. br.). Nachfolgende drei Stücke fand Herr E. Schmid bei einer Nachgrabung am 7. und 9. November 1870 zwischen den Fundamentmauern eines römischen Gebäudes auf dem sogen. Gumpboden am Studenberg. Das Gemach, 32′ lang und 16′ breit, enthielt eine Masse von Leistenziegelstücken. In einer Tiefe von 3—4′ fand Herr Schmid ein Pflaster von kleinen Kieselsteinen mit einem darüber gegossenen Kalkguss, nebst Fragmenten von roth, schwarz und gelb bemalten Wandflächen. In diesem Raume lag eine Grossbronzemünze des Antoninus Pius (Rückseite Ceres mit Aehren), eine Bronzemünze der Lucilla (mit der stehenden Hilaritas) und eine Münze des Probus (mit ROMAE AETERNAE, Tempel, XXIVI). Auf den Leistenziegeln fanden sich viele Fusseindrücke von Hunden und Schweinen. Das interessanteste Fundstück dieser Stelle ist jedoch ein römisches Votivbeilchen von Eisen, mit der Aufschrift V, was offenbar Votum heisst. Leider fehlt diesem Stücke der gewundene Stiel, der gewöhnlich bei solchen beilförmigen Votivtäfelchen vorkömmt. Wir erinnern an die 1824 zu Allmendingen in den Fundamenten einer alten Opferstätte ausgegrabenen Votivopferbeilchen mit den Aufschriften „Jovi“, „Matribus“, „Matronis“, „Mercurio“, „Minerva“, „Neptuni“ (Alb. Jahn, der Canton Bern, S. 256; Mommsen, Inscript. helv. latin., Fol. 39), und an das im Juni 1857 zu Solothurn gefundene mit der Aufschrift „DECIM. M. F IOVI VOT.“, dessen Fund Einsender im „Anzeiger“ (Octoberheft No. 4 von 1857, S. 49) mitgetheilt hat. Die bisher gefundenen Votivopferbeilchen waren von Bronze, das Beilchen von Petinesca ist von Eisen. Es scheint schon früher an der gleichen Stelle ein ähnliches eisernes Votivbeilchen gefunden worden zu sein, denn Jahn in seiner citirten Schrift, S. 47, erwähnt eines kleinen 3″ 5‴ langen eisernen Aextchens unter den dortigen Fundstücken, von dem er meint, es sei „vielleicht das Instrument eines Thierarztes zum Aderlassen gewesen, wenn es nicht vielmehr ein Abzeichen war“. Offenbar ist jenes Aextchen, das nun in der Berner Sammlung liegt, nichts anderes als ein Votivopferbeilchen, wie wir es gegenwärtig wieder vor uns haben.



Die Funde dieser zwei eisernen Votivbeilchen weisen uns auf das Vorhandensein einer helveto-römischen Opferstätte zu Petinesca auf dem sogen. Gumpboden hin. [1])

Solothurn, im August 1872. J. AMIET, Advocat.

[1]) Seit obigen Funden hat Herr Schmid noch mehrere sehr schön erhaltene Grossbronzemünzen aus der ersten Zeit des Kaiserreichs an gleicher Stelle gefunden, welche wir später einmal erwähnen werden.

145.

Inschrift aus Vindonissa.

Kürzlich ist beim Niederreissen der Umfassungsmauer des auf den Trümmern von Vindonissa erbauten Klosters Königsfelden nachstehendes Fragment einer den Schriftzügen nach zu urtheilen aus dem ersten Jahrhundert herkommenden Inschrift gefunden worden.



Dianæ Sacrum... Flaccius Fecit... S. Veteranus Legionis. F. K.

146.

Fouilles á Yverdon.

Lettre de M. L. Rochat, bibliothécaire, à Yverdon.

Yverdon s'agrandit, sa population a doublé depuis vingt ans. L'emplacement de l'ancien Eburodunum, aux Jordils, cultivé en jardin depuis des siècles, se couvre de nouveau d'habitations, le terrain y est fouillé irrégulièrement mais cependant de manière à rendre quelques observations possibles.

Dans les recherches sur les antiquités d'Yverdon [1]) j'ai indiqué (page 19) la découverte de poteries très-grossières, semblables à celles des palafittes, qui gisaient dans le sable pur, non remanié, à 5 ou 6 pieds au dessous de la couche romaine.

[1]) Recherches sur les antiquités d'Yverdon par L. Rochat dans les „Mittheilungen der Antiquar. Gesellschaft von Zürich". Bd. XIV.

Aujourd'hui je puis ajouter que dans le même endroit et à la même profondeur on a aussi trouvé des pilotis. Il est à prévoir que l'on découvrira d'autres restes de l'Yverdon de l'époque lacustre lorsque le lac aura été abaissé et que l'on pourra creuser plus profondément.

La collection de la Bibliothèque publique s'enrichit de temps en temps de médailles et de fragments de poterie trouvés dans la couche romaine, mais rien de ce qui a été recueilli depuis dix ans ne mérite une mention spéciale. On constate partout l'existence de deux établissements romains successifs et les cendres du premier forment sur toute l'étendue des Jordils une couche dont l'épaisseur mesure jusqu'à un pied.

L'accroissement de la population a rendu nécessaire l'agrandissement du cimetière qui occupe une partie de l'ancien Castrum. On a d'abord voulu s'agrandir du côté du nord, mais on a y renoncé, parce qu'on a rencontré des fondements de murs antérieurs au Castrum lui-même, et des restes d'un hypocauste, qui rendaient le creusage des fosses presque impossible. Du côté du midi, à la limite du marais, on a trouvé un terrain plus favorable, mais on y rencontre aussi quelques obstacles. On vient de mettre au jour la tour ronde qui occupait l'angle sud-ouest de l'enceinte et une tour demi-ronde le long de la face méridionale à 37 mètres environ de la précédente. L'existence de ces tours était depuis longtemps indiquée comme vraisemblable. Ces fouilles dans le cimetière n'ont donné jusqu'à maintenant qu'un coutelas en fer et des fragments d'une inscription de très-grande dimension dont on ne peut rien faire.

Un instituteur dont le temps est coupé par des leçons ne peut étendre bien loin ses recherches, c'est pourquoi j'ai peu à dire sur nos environs.

Sur le flanc nord du vallon de la Menthue entre Cronay et Donneloie existent trois grandes grottes creusées dans la molasse. Depuis le fond de la vallée on ne les aperçoit pas, et elles ne sont accessibles que par un sentier très-roide, facile à défendre. Du reste elles sont sèches, bien exposées au midi et ont vue sur toute la contrée environnante. On y voit les places où l'on a fait du feu, tout à côté les niches pour placer la lampe. J'ai fait déblayer le fond jusqu'à la molasse sans découvrir autre chose que des cendres et des charbons. Ces grottes ont dû servir de refuge, mais on ne sait à quelle époque.

Au dessus d'Yvonand, encore une grotte dans la molasse. On se casse le cou pour y arriver, mais on est récompensé de sa peine par une vue splendide sur le lac de Neuchâtel. Le fond a été nettoyé et les parois régulièrement taillées à la pique à une époque qui ne doit pas être bien ancienne. Pas de traces d'antiquités.

M. Urech d'Aarau a dû vous transmettre de ma part les dessins de quelques objets trouvés à Ependes, à Lutry et à Yverdon.

Le milliaire de Caracalla trouvé à Montagny en 1862 a été transporté à l'hôtel de ville d'Yverdon. — La ville ferait volontiers quelques frais de plus pour augmenter notre collection archéologique, mais vous le voyez, monsieur, la bonne volonté de nos autorités est inutile, nous ne trouvons rien qui vaille.

Notre découverte la plus intéressante a été faite dans les armoires de la bibliothèque, c'est une riche collection de gravures, un vrai petit trésor, bien mal placé ici où l'on ne saurait en tirer parti.

Yverdon, le 18 septembre 1872.

147.

Objets antiques, trouvés à Nyon.

Il y a quelque temps, les ouvriers de la ville ont rencontré par hasard, en creusant le sol pour une coulisse dans la Rue du Collége, un certain nombre de fragments romains. Nous avons fait fouiller cet emplacement pour le compte de la Société du Musée de Nyon, et quoique la valeur archéologique des objets recueillis ne soit pas très-grande, nous nous permettons néanmoins d'en donner un aperçu dans ce journal, pensant qu'il pourra être de quelque utilité pour les savants aussi bien que pour les amateurs.

Tous les objets ont été trouvés à une profondeur d'environ deux pieds, entre une couche épaisse de tuiles et de briques romaines brisées, et une double couche de béton très-dur, de 14 pouces d'épaisseur, le tout entremêlé de morceaux de charbon, de cendres et de mortier. Ils consistent en une quantité énorme de fragments de poterie et en objets de métal. Nous avons fait soigneusement recueillir les moindres débris et il a été possible de reconstruire en partie et à force de patience, un certain nombre de vases dont nous donnons ci-après le dessin avec l'indication des dimensions et quelques autres détails. Ce qui caractérise plusieurs de ces vases c'est le vernis plombeux dont ils sont recouverts, tantôt sur les deux faces, tantôt seulement sur l'une d'elles; ce vernis est parfaitement conservé quoiqu'accusant des traces de feu. D'autres encore ont à l'intérieur un vernis rouge d'une beauté parfaite: on croirait qu'ils sortent du four.

Nr. 1 (fig. 1). Vase en terre rouge (sigillaire), léger vernis plombeux à l'intérieur; à l'extérieur, de a en b, figurent en creux des cercles concentriques. — Diamètre 21½ centim., hauteur 14 centim.

Nr. 2 (fig. 2). Vase de même nature que n° 1 mais de dimensions plus faibles; il n'est qu'à moitié reconstruit. — Diamètre 15 c. m., hauteur 9 c. m.

Nr. 3 (fig. 3). Plat en terre d'un rouge superbe. Le fond porte à l'intérieur un nom que nous n'avons pu déchiffrer. — Diamètre 18½ c. m., hauteur 6 c. m.

Nr. 4 (fig. 4). Petit vase — forme lagena — presque intact en terre fine, d'un beau vernis. Hauteur 15½ c. m., grand diamètre 11 c. m.

Nr. 5 (fig. 5). Grand plat en terre jaune, très-épais, sans vernis. Diamètre 40 c. m., hauteur 6½ c. m.

Nr. 6 (fig. 6). Petit vase (le fond manque) vernis plombeux sur les deux faces. Hauteur 13 c. m., grand diamètre 9½ c. m.

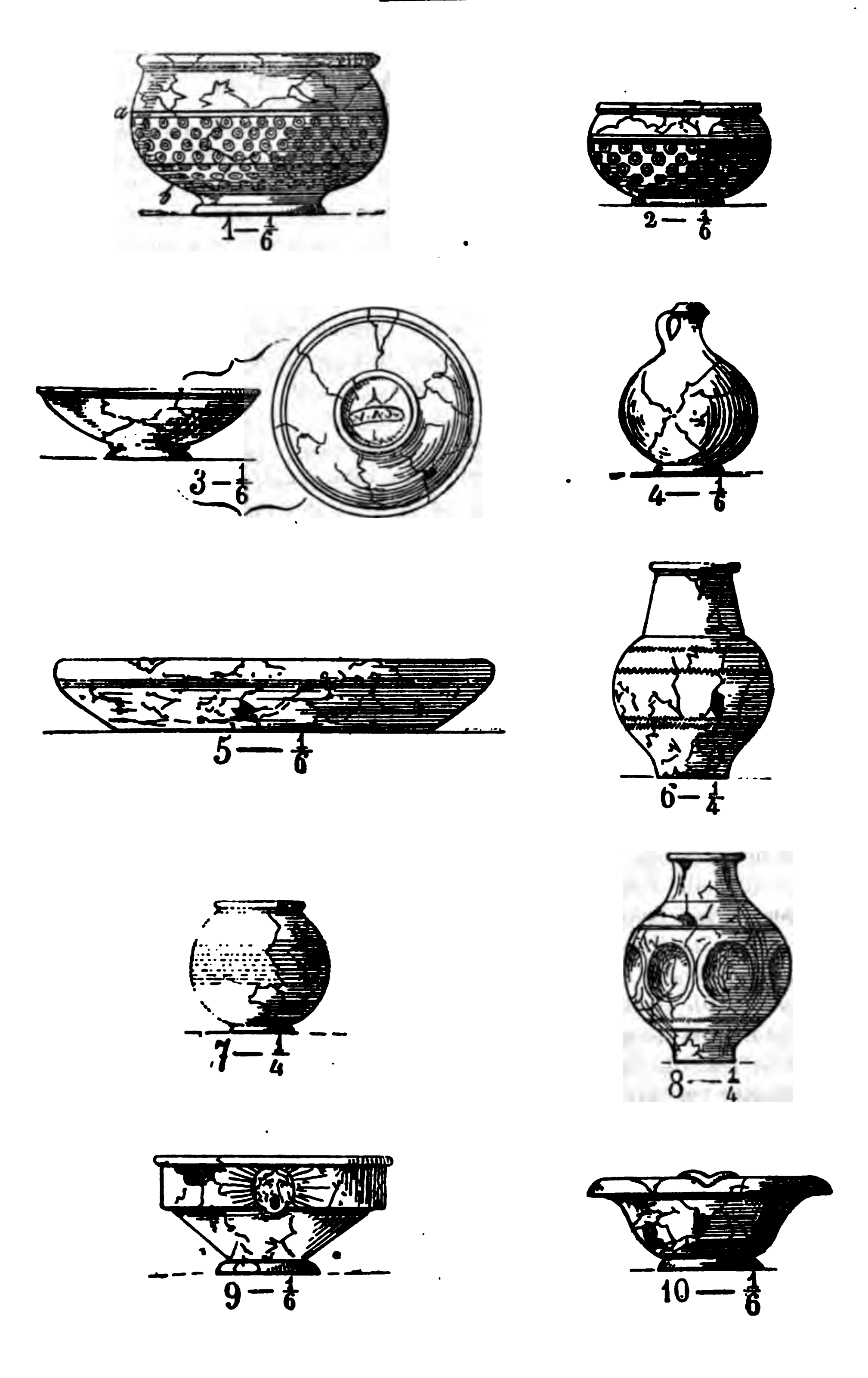
Nrs. 7, 8, 9, 10. Vases incomplets de même nature que le n° 6, avec un vernis plombeux plus ou moins foncé. L'un d'eux est comme argenté.

Nr. 11 (fig. 7). Fragment de vase, vernis noir à l'extérieur, brillant vernis rouge à l'intérieur. Hauteur 8 c. m., diam. 8 c. m.

Nr. 12 (fig. 8). Vase de forme bizarre, avec six renflements intérieurs sur le contour du milieu.

L'épaisseur des parois des Nrs. 6 à 11 est au maximum de 2½ mm.

Nr. 13 (fig. 9). Vase à bord cylindrique. La partie supérieure est couverte d'un vernis rouge, la partie inférieure d'un vernis brun; l'intérieur en est brut. Une tête de lion sert de goulot. — Diamètre sup. 19 c. m., hauteur 10 c. m.


a
b
1 — 1/6
2 — 1/6
3 — 1/6
4 — 1/6
5 — 1/6
6 — 1/4
7 — 1/4
8 — 1/4
9 — 1/6
10 — 1/6

Nr. 14 (fig. 10). Vase en terre grossière; l'intérieur en est brut, le bord et l'extérieur sont couverts d'un vernis plombeux. L'épaisseur des parois est de $1^1/_2$ c. m. vers le fond. Diamètre 22 c. m., hauteur 8 c. m.

Le reste des fragments de poterie est en terre très-grossière ou en grès, sans vernis, mais avec une certaine élégance de formes et de dessin que nous avons déjà constatée sur des morceaux pareils, trouvés dans les fouilles faites l'année passée à la même époque et dont M. Roux, pharmacien, a donné quelques détails dans ce journal.

Les objets en fer ont été relativement peu nombreux. Ils ont beaucoup souffert de l'humidité, grâce à la présence du béton qui a empêché l'écoulement des eaux. Nous n'avons pu conserver qu'une sorte d'outil, s'emmanchant probablement dans une corne de cerf à moitié pourrie, trouvée dans la même tranchée, un clou énorme, un outil de charpentier, de 40 c. m. de longueur, — probablement la *dolabra* des Romains — complètement rongé par la rouille, un autre instrument dont nous n'avons encore pu déterminer exactement la forme, une baguette de cuivre avec une pointe de lance à l'extrémité, servant d'ornement et quelques autres menus objets.

L'arrangement des objets et la nature du terrain font supposer qu'il s'agit ici d'une maison brûlée à une époque quelconque, et que c'est la cuisine que nous avons rencontrée dans ces fouilles, le passage du feu est visible partout. Peut-être que d'autres personnes, plus expertes que nous en pareilles matières pourront, à l'inspection de ces trouvailles, placées dans les vitrines de notre musée, donner quelques indications plus précises et plus scientifiques.

Nyon, 3 août 1872. Th. Wellauer, conservateur du Musée.

148.

Fouilles á Avenches par Aug. Caspari.

Théâtre. Sur l'emplacement de la scène, où retentissaient les pièces de Plaute et de Térence, deux agriculteurs font courir la charrue. L'un a fouillé son champ, il y a bientôt 80 ans, l'autre y met de temps à autre quelques ouvriers qui fouillent sans plan, sans méthode, selon leurs caprices, mais qui y travaillent volontiers quoique les matériaux de batisse composés en bonne partie de molasse marine, soyent de mauvaise qualité. Ils savent que sur cette élévation leurs creux restent toujours secs, qu'ils n'ont pas à craindre comme leurs camarades les inondations d'une pluie prolongée d'hiver. Cependant le minage y est rendu pénible, même dangereux, par l'accumulation des terres et des débris variant de 15—22 pieds de hauteur.

Nous avons découvert des épingles en os, en bronze; un fragment de verre bleu portant une feuille de vigne, formée au moule, c'est-à-dire coulée avec la masse; un gond en bronze ayant la forme d'un œuf, à deux ailes percées chacune d'un trou; une pique quadrangulaire à douille; une hache en fer et plusieurs monnaies romaines du bas empire, telles que des Probus, Tacitus, Magnus, Maximus. J'ai

observé que les monnaies de cette époque sont communes en ce lieu, ainsi qu'aux abords de notre ville moderne tandis qu'aux Conches ce sont les anciennes monnaies grand bronze et moyen bronze à belle patine, qui prédominent.

Nous y avons encore trouvé plusieurs fragments d'inscriptions, sur l'un desquels on lit sur 3 lignes

. . . . SACR
. . . . . . MVS
. . . . . QVI

Aux Conches dessus. La quantité de pierres sorties d'un champ, sis en ce lieu, appartenant à un de nos grands propriétaires, était réellement fabuleuse, aussi les ouvriers, qui faisaient des journées de 5 à 7 francs par jour, étaient-ils dans la jubilation. Après avoir demoli les vieux murs, ils fouillaient régulièrement à 3 et 4 pieds de profondeur trouvant cette fois ci encore un bénéfice assuré dans les matériaux de murs renversés qui gisaient à l'intérieur des pièces romaines.

Les objets, mis au jour, sont : une main en bronze d'une statue d'enfant, tenant entre deux doigts une petite pièce endommagée qui n'a pu être déterminée ; une aile en bronze martelé ayant très-certainement appartenu à la statue en question quoiqu'elle soit d'un bronze différent et d'un autre aspect que le bras, ce qui provient de la qualité du métal choisi plus propre à l'opération du martelage. Mais à quelle statue attribuer ce bras droit, aux formes délicates, à main effilée, aux doigts allongés, aux petites ongles taillées à la romaine ? Serait-ce à un génie ailé ou à une victoire ?

Une autre pièce en marbre de forme orbiculaire dont on n'a malheureusement trouvé qu'une moitié provient de ce lieu, elle porte gravé ces chiffres :

CXXV

En Perruet d'ou est sortie la majeure partie de nos inscriptions, trois ouvriers, associés à leur bonne comme à leur mauvaise fortune, minaient dans le champ du colonel Fornallaz et en tiraient tout autant de matériaux que leurs camarades des Conches-dessus ; mais plus heureux encore ils découvrirent les jambes en bronze d'une statue d'homme de grandeur naturelle. L'une et l'autre étaient rompues au genou, la gauche cassée à la cheville et percée en outre d'un trou pour y passer une barre de fer corrodé par le temps.

L'attitude de ce personnage, qui ornait probablement une cour ou une place publique, était celle d'un homme en position de garde, ainsi qu'on représente les gladiateurs. Les jambes sont nues et nerveuses plutôt que grasses, la droite est ployée en avant et la gauche repliée comme supportant tout le poids du corps. Les pieds courts mais bien formés et les ongles nettement dessinées — taillées à la romaine.

149.

Découverte d'un tombeau romain à Avenches.

Il y a quelques semaines que, sous l'aire de la grange du paon, construite en partie sur la chaussée romaine, à cinq minutes de l'enceinte d'Aventicum, les ouvriers de la fabrique Blondel et Cie. trouvèrent un cercueil, creusé dans un bloc de chêne en pourriture, et renfermant divers objets qui, retirés avec peine de leur humide prison, écrasée de plus par un des piliers du bâtiment, furent soignés pour être remis aux propriétairs qui en firent don au Musée.

Ce sont:

1. Une jatte romaine, en terre rouge ordinaire, de 5 cm. de hauteur;
2. Une cuiller en fer de forme romaine;
3. Quelques fragments d'épingles en os;
4. Un manche cylindrique en bois de buis;
5. Les fragments d'un bracelet noir qui paraît être du jais, ou une autre composition bitumineuse. Ce bracelet était élastique lors de sa découverte, mais a perdu depuis cette qualité;
6. Une matière pulvéruleuse, blanche, résineuse, odorante, qui s'y trouvait en quantité — que nous reconnûmes être de l'encens, Olibanum;
7. Un vase en cuivre très mince, forme chaudron, à anse, avec goulot étroit, se fermant par un couvercle de plomb mobile, fixé par un pivot. Ce vase de la contenance d'un litre et demi dans lequel on faisait bouillir de l'eau avait encore ses flancs tapissés d'une épaisse couche de calcaire tufeux, matière contenue dans les eaux de la colline de Châtel qui alimentent les fontaines de la ville.

Le cercueil renfermait aussi des tessons de poterie, des fragments de verre avec lesquels nous avons reconstruit:

8. Un vase en pierre ollaire, de forme cylindrique, haut de 13 cm. de la contenance d'un demi litre.
9. Une bouteille très-mince, en verre vert, de forme ronde, à col allongé, de la contenance d'un demi litre;
10. Un verre à boire, très-mince, en verre blanc moucheté de bleu, de 12 cm. de hauteur, ayant la forme et la contenance d'un verre à bière, portant l'inscription ci, gravée sur le bord extérieur:
    VIVAS INDEO
11. Verre à boire, reconstruit à moitié, pareil au précédent mais plus petit, portant aussi une inscription, précédée de la palme, dont on n'a retrouvé que deux lettres Z E;
12. Des grains d'un collier en verroterie bleue et verte, avec quelques disques de jais noir, percés de deux trous dans le sens de leur longueur ce qui prouve que le collier était composé d'une double chaîne et de 200 grains pour le moins. Le fermoir de ce collier était fait de trois petits anneaux d'or. Les grains retrouvés sont au nombre de 67, de diverses formes et grandeurs; il y en a qui ont douze faces, d'autres quatre, d'autres huit. Les plus nom-

breux sont de petits anneaux bleus; il s'en trouve aussi qui ont la forme d'un cœur, percé dans le sens de la longueur pour être plus apparent.

Les ossements étaient en général fusés, sauf quelques fragments de crâne et la mâchoire inférieure garnie de petites dents irréprochables, des deux molaires, dites dents de sagesse, qui devaient encore être recouvertes de chair et n'avaient donc pas vu le jour à la mort de la jeune fille.

Ce tombeau devait être celui d'une jeune chrétienne, de 10 à 12 ans, comme le prouve la palme emblème chrétien et l'acclamation de notre inscription. Bien dommage que l'inscription du second vase, qui eût pu nous éclairer davantage, soit perdue; cependant à en juger par la forme indécise de la lettre Z qu'au premier abord on serait tenté de prendre pour une L on est tenté de croire que ce tombeau date des 5e ou 6e siècles.

M. de Rossi, dans son bulletin d'archéologie chrétienne, Nr. 1, page 19, fait mention de découvertes de ce genre dans les catacombes de Rome ainsi qu'en Espagne, mais imprimées sur des poteries, telles que:

VIVAS IN DEO, IN CHRISTO, SPES IN DEO, IN CHRISTO.

AUG. CASPARI.

150.

Agrafe burgonde.



Cette plaque de ceinturon provient du cimetière burgonde de Daillens découvert en 1849 par M. Gex. Les tombes jusqu'ici fouillées occupent un espace d'environ d'un demi arpent. Elles sont toutes à inhumation et formées de grosses dalles brutes qui entourent le squelette. On y a trouvé des urnes et de petits vases en terre rougeâtre sans vernis, des serpes, des coutelas, des fibules, un fer de lance en fer, des plaques de ceinturon en fer damasquiné d'argent et en bronze. L'une de ces plaques

représente, comme celle-ci, Daniel dans la fosse aux lions; mais elle porte une autre inscription pareille à celle d'une plaque du cimetière d'Allens. La plupart des objets d'antiquité trouvés à Daillens figurent au Musée de Lausanne.

de BONSTETTEN.

Anmerkung. Aehnliche Agraffen, wie die hier abgebildete, sind in bedeutender Zahl burgundischen Gräbern der Westschweiz und der Franche Comté enthoben worden und in den Werken von Clerc (Hist. de la Franche Comte I), in den Mittheilungen der Antiquar. Gesellsch. von Zürich, Bd. II, Bracelets et Agraffes antiques par F. Troyon, in den Recueils des Herrn Baron von Bonstetten u. s. w., abgebildet. Auf vielen dieser Agraffen sind Bilder eingravirt, die den Sieg des Christenthums über die ihm feindlichen Mächte und über den heidnischen Irrglauben in symbolischer Weise darstellen. Die am Rande der Platten befindlichen Inschriften haben dieselbe Bestimmung und enthalten zuweilen den Namen der Besitzer dieser Gürtelschnallen, welche zugleich den Dienst von Amuletten versahen. Unter den Bildern stellt das am häufigsten vorkommende die Figur des Daniel vor, der seine Hände betend erhebt und zwischen zwei Löwen steht, die ihm die Füsse lecken. In sinnbildlicher Weise ist hiedurch die Aufforderung zur Treue am christlichen Bekenntnisse und der Schutz, den in Gefahren der christliche Glaube gewährt, veranschaulicht.

Auf der vorliegenden Agraffe erscheint ebenfalls Daniel in der Löwengrube. Die lateinische sehr unorthographische Inschrift ist, wenn ich nicht irre, so zu lesen:

Vir? Daniel duo leones pedes eius lengebant. Daidius.

Daidius ist der Name des Besitzers der Gürtelschnalle. Unter den in Bindings Geschichte des burgundisch-romanischen Königreichs von Wackernagel angeführten burgundischen Personennamen kommt der Name Daidius nicht vor. Er findet sich aber in Förstemann's deutschem Namenbuch. Daidius ist bis auf den letzten Buchstaben, das s, ächt deutsch. Der erste Theil des Wortes Dai ist aus Dagi contrahirt und bedeutet Tag. Der zweite, Diu, bedeutet Diener oder Dienerin. Daidiu ist der Diener des Glanzes, der Helle, des Tages, oder ursprünglich heidnisch: der Diener des Gottes Dag.

Als Beweis für die Identität von Daidius und Dagidius siehe bei Förstemann, S. 327.

Dagîbert und Daibert. Ao. 872.
Dagadrût und Daidrût. Ao. 718 und 955.
Dagigisil und Daigisil. VII. Jahrhundert.
Dagiher und Daiher. IX. Jahrhundert.
Tagahilt und Daihild. IX. Jahrhundert.
Dagalind und Dailind. VIII. Jahrhundert.
Dagarich und Dairich. VII. Jahrhundert.

Diu kommt sehr häufig in Personennamen vor, z. B. Cotesdiu, Gottesdienerin, im Verzeichniss der Klosterfrauen in Zürich; Adaldiu u. s. w. F. K.

151.

Die alamannischen Gräber in Seon, Ct. Aargau.

Eine zur Zeit der römischen Herrschaft in Helvetien unbestreitbar sehr bevölkerte und wol auch schon vor derselben bewohnte Gegend des Cantons Aargau ist die des untern Hallwylerseethales, welche, heute grün, sonnig und fruchtbar, nach Aussehen und Sage in der Urzeit eine Fortsetzung des Sees und nachher einen öden Sumpf bis Seon und Egliswyl in sich schloss.

Von römischen Niederlassungen trifft man häufig in diesem Thale, und noch viel weiter hinauf, bis Beinwyl, Reinach und Ermensee, ja bis in die Umgebungen von Hochdorf und Hohenrain, mannigfache Spuren an, während mit Recht angenommen wird, dass die Römer von dieser Seite her kaum weiter in die Alpenthäler hinauf gedrungen sind.

Um Seon, Seengen, Sarmensdorf, Schafisheim herum, im sogen. Wildenstein bei Lenzburg und auch oberhalb Fahrwangen sind von jeher viele Romana gefunden worden, so dass mit Sicherheit anzunehmen ist, es haben, abgesehen von den römischen, von Vindonissa hieher verlegten Truppenabtheilungen, deren Legionsziegel in allen diesen Ortschaften, Fahrwangen ausgenommen, zahlreich vorhanden sind, auch noch andere, besonders landwirthschaftliche Niederlassungen jener Eroberer da gestanden. Auch der sogenannte Laubsberg bei Seon, der Ueberrest eines kleinen mittelalterlichen Schlosses, war auf römischen Trümmern erbaut worden, und das Pfarrhaus zu Seengen steht auf den Ruinen einer römischen Villa, deren Säulen neben Legionsziegeln und Münzen von Hadrian u. s. w. vor etwa 20 Jahren wieder aufgedeckt wurden.

Im verflossenen Jahre liess Herr alt Lehrer Suter, Eigenthümer eines niedern, halbkreisförmigen, moränenartigen, schön gelegenen Hügels von ziemlicher Ausdehnung auf der nordöstlichen Seite von Seon, behufs Anlegung von Weinpflanzungen das Land aufgraben und alte Hecken ausreuten. Bei dieser Arbeit, die besonders letzten März mit Eifer fortgesetzt und durch eine Menge im Boden befindlicher Steine und römischer Ziegelstücke nicht wenig erschwert wurde, kam eine grosse Zahl von Gräbern, die in der auffallend ungleichen Tiefe von 1½ bis 10 Fuss sowol am östlichen Abhange als auf dem kleinen länglichen Plateau des Hügels lagen, zum Vorschein, Gerippe enthaltend, die wie gewöhnlich mit dem Antlitz gegen Osten schauten.

Die Ausdehnung des bis heute aufgedeckten Leichenfeldes beträgt ungefähr 5000 Quadratfuss und enthielt nach der unsichern Angabe der Arbeiter etwa 40 bis 50 Gräber. Es scheint aber noch lange nicht nach seinem ganzen Umfange bekannt zu sein, abgesehen davon, dass die Seitenabhänge da, wo längst schon Bäume, Weinreben und ein altes baufälliges Haus stehen, ebenfalls Gräber beherbergten.

Auffallend ist aber von vornherein, dass kein vollständig erhaltenes Skelet und nur ein paar leidlich erhaltene Schädel gefunden worden sind, welch letztere nur mit Mühe vor sofortigem gänzlichen Zerfallen bewahrt werden konnten. Einige Kieferstücke, die mir vorgewiesen wurden, zeigten die schönste und regelmässigste

Zahnreihe. Dieselben waren eher klein und zierlich gebaut, als gross und stark. Kein Grab schien trotz den an und neben den Knochen noch vorhandenen Bronzeringen in seinem ursprünglichen unversehrten Zustande geblieben zu sein, ein Beweis, dass der Boden früher schon tüchtig durchwühlt ward, oder dass die eingedrungene Feuchtigkeit u. s. w. dessen Inhalt längst verdorben hat.

Wenn die keltische Bevölkerung, die alten Helvetier, ihre Todten in vereinzelten oder gruppenweise beisammen liegenden Gräbern bestatteten und dieselben mit einem Erdaufwurfe bedeckten, so begruben dagegen die im Laufe des fünften Jahrhunderts eingewanderten Alamannen die Leichname nach jetziger Beerdigungsweise in geschlossenen Reihen neben einander und zwar häufig in Gräbern, die mit Steinwänden und einem Steindeckel versehen waren. So war es der Fall zu Seon, wo das Grab von rohen Steinplatten eingefasst und von grössern oder kleinern Steinen bedeckt war, welche das Gerippe zerdrückt zu haben scheinen. Nur bei äusserst wenigen war die Gegenwart von hartem Mörtel zu constatiren. Ueberdiess lagen überall zahlreiche Stücke römischer Hohl- und Leistenziegel zerstreut, worunter kein ganzer zu entdecken war, wol aber einige bis $^3/_4$ ihrer Grösse aufgehoben wurden. Bemerkenswerth erscheint, dass, obschon das in der Nähe befindliche Emmert-Schafisheim schon sehr viele Legionsziegel geliefert hat, an unserer Stelle hier in Seon wol Fragmente von gewöhnlichen römischen Dachziegeln, aber nicht die Spur von Legionsziegeln entdeckt werden konnte. So waren hier auch keine Reste von eigentlichen grössern Brandstätten wahrzunehmen, die zwar, weil nicht tief liegend, in Folge früherer Umgrabungen und des Eindringens von Wasser verschwemmt und verwischt sein dürften, indem einzelne kleinere Kohlenstücke hie und da vorhanden waren.

Gehen wir zum interessantern Theil unseres Berichtes über, zur Aufzählung und Beschreibung der Beigaben und Grabgeschenke, welche die Ausbeute der Ausgrabungen bilden.

Ich glaube, Alles zu Gesicht bekommen zu haben, was der Eigenthümer, der die Arbeiten stetsfort beaufsichtigte oder beaufsichtigen liess, zusammenbrachte. Da aber doch das auf einem so bedeutenden Leichenfeld Gewonnene verhältnissmässig nicht reich genannt werden kann, so lässt sich voraussetzen, dass im Laufe der Zeit dort unendlich viel aufgelesen und wieder zerstreut worden ist, was kein Alterthumsfreund je zu Gesicht bekommen wird. Auch mag aller Aufsicht ungeachtet bei diesen letzten Ausgrabungen mancher einzelne Bronzegegenstand von Leuten verschleppt worden sein, die ihn für Gold hielten.

Das Vorhandene theilt sich in folgende Rubriken ein:

I. Thierische Knochenüberreste.

Wie mir behauptet wurde, sind viele dergleichen gefunden worden, die als völlig werthlos, bevor ich dazu kam, sofort weggeworfen wurden. Ich sah keine anderen, als einige grosse Mahlzähne und einen sehr ansehnlichen Eberzahn, den ich selbst an Ort und Stelle, wo gegraben wurde, aufhob, und von dem mir die Landleute versicherten, dass ihnen noch kein Hauzahn von so beträchtlicher Grösse je vorgekommen sei. Er ist vollkommen erhalten und besitzt noch den schönsten Schmelz.

II. Scherben von Thongefässen.



Die meisten oder alle hier gefundenen Scherben scheinen römischen Ursprungs zu sein und von der gallo-römischen Ansiedelung in der Nähe des Beerdigungsplatzes herzurühren (siehe obstehende Fig. 1). Sie erinnern aber auch an die grobe und auf der Scheibe fabricirte Töpferwaare der keltischen Grabhügel. Es sind Bruchstücke von nach Form und Grösse sehr verschiedenen Geschirren, was besonders aus der verhältnissmässig grossen Anzahl der Randstücke sich ergibt. Von Farbe sind sie grau, gelb, schwarz oder roth. Die rothen, aus Terra sigillata, sind mit den bekannten Verzierungen versehen. Ein Stück ist die Ausgussrinne einer flachen Schale, ein anderes die Handhabe eines einhenkligen Wasserkruges. Nur wenige Scherben zeigen eingedrückte Verzierungen auf ihrer Aussenseite, keine sind bemalt.

III. Gegenstände von Eisen.

Auffallend ist die grosse Menge von Messern und Schwertern, so dass man annehmen kann, jedes männliche Grab habe ein solches enthalten. Sie sind sämmtlich sehr oxydirt und im Ganzen schlecht erhalten. Die Messerklingen sind von verschiedener Länge, über ein Dutzend $1^1/_2$ bis 2 Fuss lange Schwerter oder Scramasaxe waren nur auf der einen Seite scharf, und ein anderes beidseitig scharfes Schwert, eine spatha, misst über 3 Fuss Länge. An den erstern schienen mir die Griffe sehr lang zu sein. Was im Allgemeinen die Form dieser Waffen betrifft, so stimmt sie mit den so häufig abgebildeten, fast überall in den alamannischen und burgundischen Gräbern gefundenen überein.

Dass in allen Ruinen römischer Niederlassungen eiserne Nägel, die ziemlich mit den modernen Nägeln übereinstimmen, oft in grosser Zahl vorkommen, ist eine bekannte Thatsache; dass aber in einigen Gräbern von Seon solche von verschiedener, auch von ansehnlicher Grösse und von ziemlich guter Erhaltung zerstreut lagen, scheint mir um so merkwürdiger, als an hölzerne Särge gar nicht zu denken ist.

Ein Fingerring aus einem zusammengeschweissten Streifen von Eisen mag zu den Beigaben eines Verstorbenen gehört haben. Ebenso ein Knäuel kleiner Ringe von Eisen, die durch Rost zusammengebacken sind und worauf sich Eindrücke von Leinwand erhalten haben.

Unter den Gürtelschnallen ist eine mit eingelegten Silberfäden verzierte die bemerkenswertheste.

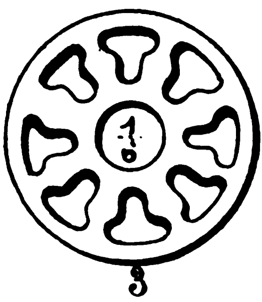
IV. Gegenstände von Bronze.



2

Bemerkenswerth wegen seiner Grösse ist das Ziergeräthe (siehe obstehende Fig. 2), das man eine Haftplatte nennen könnte und das in alamannischen Gräbern der Schweiz nicht selten angetroffen wird. Es ist eine von vielen Löchern symmetrisch durchbrochene Scheibe von Bronze, die am einen Ende eines Riemens hing, während am andern Ende ein Haken befestigt war. In der Regel ist eines der Löcher grösser als die übrigen, und zwar dasjenige, welches den Haken aufnimmt. Der Rand neben diesem Loche ist dann bei längerem Gebrauche des Geräthes ausgerieben und schmäler als an den entsprechenden Stellen.

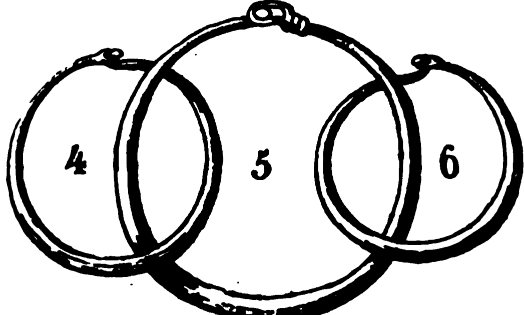
Zur Vergleichung theilen wir eine ähnliche, im Antiquarium zu Zürich befindliche Zierscheibe mit (Fig. 3).



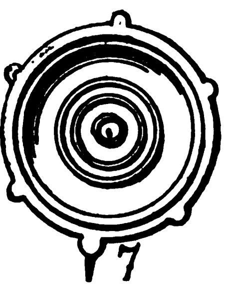
3

Am zahlreichsten sind die ehernen Ringe oder Spangen, welche, nach ihrer Grösse zu urtheilen, Gelenk- und (von Männern und Weibern getragene) Ohrringe waren und deren wenigstens 15 Stück gesammelt wurden. Sie sind meistens vom schönsten verde antico überzogen, gut erhalten und haben ihre Elasticität so bewahrt, dass man mehrere noch zu- und aufschliessen kann. Der Verschluss ist verschieden; bald passt das einfach zum Häkchen zurückgebogene eine Ende in das Löchlein des breitgeschlagenen andern Endes (Fig. 4); bald sind beide Enden zu Häkchen gekrümmt, die in einander greifen (Fig. 6); bald auch ist das eine Ende zurückgebogen und zierlich um sich selbst gewunden, so dass eine Schleife entsteht, worin das Häkchen eingelegt wird (Fig. 5). Einer ist vollkommen glatt, andere aber sind an 5 oder 7 durch gleichmässige glatte Zwischenräume von einander getrennten Stellen zierlich geringelt. Im Durchschnitt ist der Reif dieser Ringe entweder kreis-

förmig oder viereckig, in der Mitte am dicksten, gegen beide Enden sich verjüngend. Die meisten dieser Ringe sind mit sehr feinen, eingravirten, parallelen Querstrichen verziert.

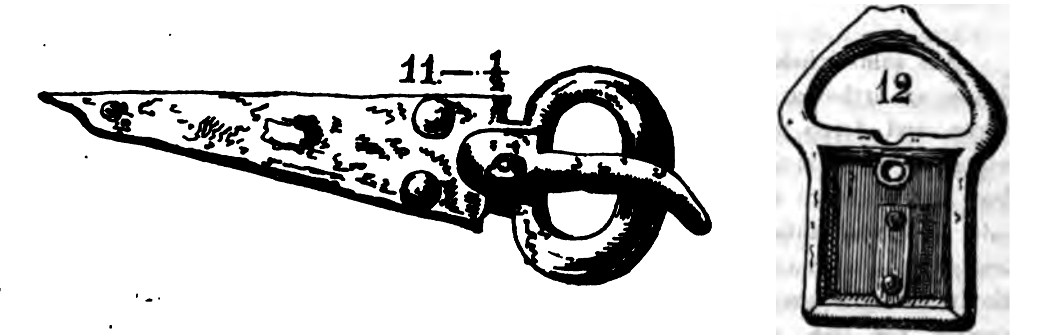


Kleiner als jene Spangen sind ein Halbdutzend mit einer Nadel versehene inglein oder Schnallen.

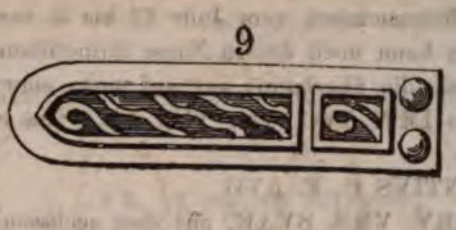


Hier ist gleichfalls noch eine ziemlich gut erhaltene Kleiderhafte (fibula) anzuführen (siehe obstehende Fig. 7), deren Form nicht zu den gewöhnlichen gehört. Sie bildet ein genau ein Zweifrankenstück grosses Scheibchen mit Kreisen auf der Vorderseite, ist hinten mit Nadelscharnier und Nadelhalter versehen, und hat an der Peripherie sechs kleine rundliche Fortsätze, welche wie die fünf in einander concentrisch liegenden vertieften Kreise auf der Vorderseite zur Verzierung dienen.

Von mannigfaltiger Form und Verzierung sind die hier in Mehrzahl gefundenen Schnallen (siehe Fig. 11 und 12).



Merkwürdig, wiewol gar nicht selten, sind zwei zungenförmige Beschläge von Bronze, auf deren oberer Seite die gewöhnlichen Schlingverzierungen eingegraben sind und die an das Ende von Riemen festgemacht waren (Fig. 9 und 10).





Als Zierbeschläge von Ringen sind auch verschiedene andere kleine Gegenstände von Bronze zu betrachten.

Ein bronzenes Löffelchen, dessen Stiel abgebrochen ist, gehört wieder zur Reihe der römischen Gegenstände. Es ist durchbohrt und von einem hier Bestatteten als Schmuck getragen worden.

Am schönsten erhalten ist die nachstehend abgebildete Haar- oder Heftnadel. Der Knopf ist elegant geschwungen und erinnert an den Schnabel eines Vogels. Eine ähnliche Nadel ist in Lindenschmits vaterländischen Alterthümern (Taf. VI, Fig. 5) abgebildet.



V. Thon- und Glaskorallen.

Kleinere und grössere Korallen lagen so reichlich in einem Grabe herum, dass sie zu einem vollständigen Halsschmucke wieder vereinigt werden konnten, dessen Form mit den häufig in alamannischen Grabstätten gefundenen Halsbändern übereinstimmt. Die Halsbandkorallen von Seon sind von gelbem und braunem Thone, grünem und bunt gemischtem Glasflusse, eine eckige und unförmliche besteht aus Bernstein.

VI. Münzen.

Vier durchbohrte und als Schmuck getragene römische Münzen. Zu bemerken ist, dass die im „Anzeiger“ 1867, S. 121, von mir beschriebene alamannische Grabstätte zu Abtwyl nicht die geringsten Beigaben und keine einzige Münze enthielt. Von diesen vier Münzen sind drei sehr schlecht erhalten und, obschon grün, fast ganz abgerieben. Sie waren also zur Zeit der Seoner Begräbnisse schon sehr alt. Es sind augusteische, die auf der Rückseite den Namen des der

Prägung vorgesetzten Münzmeisters vom Jahr 12 bis 5 vor Christi Geburt tragen. Nur bei einer derselben kann noch dessen Name Quinctilianus und das S. C. gelesen werden. Auch haben sie die überhaupt nur auf mehr oder weniger abgeschliffenen befindliche Contremarke IMP. AVG. oder TIB. AV. Gut conservirt ist die vierte sehr gemeine Münze:

Avers: MAXENTIVS P. F. AVG

Revers: CONSERV. VRB. SVAE, mit dem sechssäuligen Romatempel, welche wie die übrigen durchbohrt ist.

Nach dieser Aufzählung der Fundstücke, die bei grösserer Sorgfalt und rationellem Verfahren der Aufdeckung beträchtlich vermehrt werden könnten, gestatte ich mir über den Zeitraum, dem die Gräberstätte von Seon angehört, folgende Schlussbemerkung.

Wenn aus der Vergleichung der alten Gräber in unserm Lande und ihres Inhaltes mit aller Bestimmtheit hervorgeht, dass die Mehrzahl der Grabhügel-Denkmäler der keltischen oder helvetischen Periode angehört, so können wir mit gleicher Sicherheit die Reihengräber, wie wir sie zu Seon beobachtet haben, den deutschen Stämmen zuschreiben, die unter dem Namen Alamannen im dritten und vierten Jahrhundert öfters in die gallischen Provinzen einfielen und endlich im Anfange des 5. Jahrhunderts von dem zwischen Rhein und Alpen gelegenen Lande bleibenden Besitz nahmen. Wenn auch diese neue Bevölkerung, die in Absicht auf Cultur den Burgundern und Franken nachstand, die Verfeinerung römischer Lebensweise verschmähte, die aus Stein aufgeführten römischen Häuser zerstörte oder verderben liess und an hölzernen Wohnungen festhielt, so zeigt uns die Erfahrung, dass sie dennoch gern auf dem schon bebauten Boden römischer Ansiedelungen sich niederliess, ja sogar häufig die Gemächer römischer Landhäuser als Grabkammern benutzte. Einer solchen Erscheinung begegnen wir hier zu Seon. Das Vorkommen von Ziegelfragmenten, Scherben, römischer Thonwaare etc. beweist genügend, dass in der unmittelbaren Nähe des Beerdigungsplatzes römische Wohnungen bestanden hatten. Auch die eben beschriebenen römischen Münzen waren von den neuen Ansiedlern an dieser Stelle gefunden, durchbohrt und gleich andern römischen Metallsachen als Schmuck getragen worden. Die Vermischung von Gegenständen römischer und germanischer Cultur erklärt sich demnach auf ganz einfache und natürliche Weise. Nach der Besitznahme dieser Gegend und der Gründung des Dorfes in den ersten Jahrhunderten nach der Völkerwanderung wurde von den Bewohnern desselben der östliche Abhang des erwähnten Hügels zum Beerdigungsplatze gewählt und als solcher beibehalten, bis nach Einführung des Christenthums und Erbauung eines Gotteshauses die Todten in der Umgebung desselben in geweihter Erde bestattet wurden. Allmälig verlor sich die Erinnerung an die ehemalige Bedeutung des Platzes und auf der Ruhestätte der ersten Ansiedler blüht jetzt ein fröhlicher Weingarten.

Urech.

152.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

IV.

VI. Canton Glarus.

Schwanden. Thurm rom. mit rundbog. auf 2 Säulen gekuppelten Schalllöchern. Mitgeth. von Herrn Rechenschreiber Nüscheler. Kirche 1349 gestiftet. Gemälde d. Schweiz. VII. p. 650.

VII. Canton Graubünden.

Alvaschein. Kirche S. Peter von Müstail. Cf. Ferd. Keller im Anzeiger 1859. No. 1, S. 10. Nüscheler, Gotteshäuser I. S. 91 u. 101. Einschiff. flachged. Langhaus von M. $11,_{50}$ Br und M. $13,_{55}$ Lge. In unmittelbarem Anschluss an die Ostwand 3 halbrunde, beinahe gleich hohe Apsiden, die mittlere M. $8,_{66}$, die seitlichen ca. M. $2,_{80}$ breit. Die M. $0,_{66}$ br. Stirnpfeiler, sowie die Wandungen der Chöre ohne jegliche Gliederung. Jede Apsis enthält ein einziges Rundbogenfenster, das inwendig einfach geschmiegt, aussen rechtwinklig profilirt ist. In der Hauptapsis gute Wandmalereien des XIV. Jahrhunderts: in der Wölbung die Kolossalgestalt des thronenden Christus in einer Mandorla, um ihn herum in Medaillons auf rothem, mit Sternen besäetem Grund die kleineren Gestalten der Evangelisten lesend und schreibend, dazwischen die Embleme. Unter dem Gewölbe ist die Rundung der Apsis in zwei Streifen getheilt, in dem oberen zu beiden Seiten des Fensters, auf abwechselnd mennigrothem und blauem Grund die 12 Apostel, energisch in der Haltung, die jugendlichen Köpfe von süsser Schönheit. In dem unteren Streifen in der Mitte ein gewappneter jugendlicher Heiliger mit Tartsche und Fahne, l. S. Georg, der den Drachen erlegt, und r. die Anbetung der Könige. Sämmtliche 3 Bilder durch schmale mit Maasswerk und Medaillons gefüllte Streifen getrennt. Unter allen mir bekannten Wandgemälden Bündtens nehmen diese durch Schönheit und Frische der Ausführung die erste Stelle ein. Das Langhaus schmucklos und kahl. Die N.-Wand ohne Fenster, dagegen bemerkt man am Aeussern die Spuren einer zugemauerten Rundbogenthüre. An der S.-Langseite und der W.-Schlusswand einzelne hochliegende Rundbogenfenster, das Hauptportal modern, die flache Holzdecke aus späterer Zeit. Die Umfassungsmauern M. $0,_{90}$ stark. An der SW.-Ecke ein ungegliederter viereckiger Thurm, zu oberst auf allen vier Seiten mit einfachen Rundbogenfenstern versehen. Das Aeussere des ganzen Gebäudes kahl, das Kranzgesimse der Apsiden besteht lediglich aus vorkragenden Schieferplatten. (R)

Arvigo, Calancathal. Kirche S. Laurenz. Nüscheler, Gotteshäuser I, S. 85. Thurm rom., viereckig in 4 Geschossen mit einfachen Rundbogenfenstern, ohne Theilsäulchen von Eckpilastern mit Rundbogenfriesen umrahmt. Die Kirche eine spätere kreuzförm. Anlage mit horizontal geschlossenem Chor und einschiff. flachged. Langhaus. (R)

Bergün. Nüscheler I, S. 104. Thurm rom. Mitgeth. durch Herrn Stadtarchivar Kind in Chur.

Bondo, Bergell. Schlanker viereckiger Kirchthurm ohne Wandgliederung, mit gekuppelten Rundbogenfenstern. (R)

Brail, Unterengadin. S. Thomas. „Kirchlein sammt Thurm zeigen roman. Bauart.“ Nüscheler I, S. 129.

Brigels, Vorderrhein. S. Eusebius. „Uraltes Kirchelchen.“ Reste von Wandgemälden: „aus der ersten Zeit des sogen. altdeutschen Styls“, die Anbetung der Könige darstellend. Nüscheler I, S. 76.

Capella, Oberengadin. Klosterkirche S. Niklaus. Rom., zum grössten Theil verfallen. Nüscheler I, 126 und 148.

Castelmuro, Bergell. Kapelle neben der Schlossruine. Kleine (einschiffige?) Kirche mit aussen schmuckloser $^1/_2$ runder Apsis. An der NO.-Ecke des Schiffes der schlanke viereckige Thurm ohne Wandgliederung mit gekuppelten Rundbogenfenstern in 3 Geschossen. (R)

Casti. Kirchlein mit Apsis. Spuren von Wandgemälden. Mitgeth. durch Herrn Rechenschreiber Nüscheler.

Celerina, Oberengadin. Begräbnisskirche S. Johann. Nüscheler I, S. 122. Kirche gothisch. An beiden Enden der N. Langwand zwei roman. Thürme, von denen der höhere östliche vielleicht erst in gothischer Zeit errichtet wurde. Beide Thürme sind ungegliederte viereckige Bauten, zu oberst auf jeder Seite mit zwei auf einem mittleren Pfeiler gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Die Leibungen der Rundbögen sind rechtwinklig profilirt, die viereckigen Zwischenstützen statt des Capitäls mit einem gothisirenden Kämpfergesimse versehen. (R)

Chur. Domkirche. (J. Burckhardt), der Dom von Chur. Mittheilgn. der Antiquar. Gesellsch. von Zürich. Bd. XI, Heft 7. Nüscheler I, 44 u. ff.

S. Lucius. Nüscheler I, S. 53 u. ff. Unter dem Chor der 1811 nach einem Brande umgebauten Kirche ist eine Krypta erhalten. Die ursprüngliche Anlage derselben bestand aus einer dreischiff. gewölbten Halle, im Osten mit halbrundem oder polygonem Abschlusse, um den sich die Seitenschiffe in Form eines gegenwärtig M. $1,_{80}$ breiten und $2,_{20}$ hohen tonnengewölbten Umgangs fortsetzten. Leider ist diese östliche Hälfte bis auf den Umgang verschüttet und gegen W. hin abgesperrt, so dass man gegenwärtig von dem südlich anstossenden Seminargebäude in dieselbe hinuntersteigt. Man gelangt zunächst in einen dem Umgang vorliegenden und in der Richtung von N. nach S. langgestreckten Vorraum, der mit einem rundbog. M. 4 hohen Tonnengewölbe bedeckt ist. An der Westseite dieses Vorraumes öffnen sich zwei Rundbögen nach dem Umgange und jenseits desselben in eine M. $3,_{12}$ br. und $1,_{64}$ tiefe rundbog. Nische, durch welche der Umgang ehedem mit dem Chorhaupte der Krypta in Verbindung stand. Alle diese Räume sind schmucklos, nirgends eine Spur von architekton. Gliederung. Die vordere Hälfte der Krypta, zu welcher man auf einer Freitreppe vom Schiff der Oberkirche hinabsteigt, besteht aus drei ca. M. $2,_{80}$ br. und $1,_{80}$ tiefen Jochen, die mit rippenlosen Kreuzgewölben auf rechtwinkligen Gurten bedeckt sind. Sie werden von vier im Quadrate aufgestellten Rundpfeilern und schwächlichen halbrunden Wanddiensten getragen. Die stämmigen Freistützen auf runden Sockeln sind mit niedrigen ungeschlachten Würfelcapitälen versehen, auf denen die Rippen und Gurten ohne Vermittelung einer Deckplatte anheben. In der Mitte der Ostseite ist (nachträglich) eine halbrunde Apsis angebracht worden. An den Langwänden der Oberkirche sind noch die spätgothischen Gewölbedienste sichtbar. (R)

S. Martin. Nüscheler I, 50. Im Necrologium Curiense erscheint die Kirche seit 1137. 1464 sank der alte Bau in Asche. 1476 wurde ein Neubau begonnen und nachdem 1480 Gentilio di Spoleto einen Ablass zur Förderung desselben ertheilt hatte, bis 1491 fortgesetzt, in welchem Jahre noch eines Vermächtnisses für diese Unternehmung gedacht wird. Mitgeth. durch Herrn Stadtarchivar Kind in Chur. Der gegenwärtige Bau ist eine ursprünglich einschiff. spätgoth. Anlage, die nachmals durch Hinzufügung eines nördl., ebenfalls spätgoth. Seitenschiffes erweitert wurde. Von dem alten roman. Bau scheint nur die S. Langseite des Schiffes erhalten zu sein, die Aussen nach lombardischer Weise durch 10 hohe und schmale Rundbogenblenden auf schwach vortretenden Pilastern ohne Basen und Capitäle gegliedert ist. (R)

S. Salvator, vor der Stadt. Nüscheler I, S. 50. Die Kirche zerstört. Der noch erhaltene Thurm, in seinen ursprünglichen Theilen völlig schmuck- und fensterlos, wurde im vorigen Jahrhundert behufs Einrichtung einer Schrotgiesserei um zwei Stockwerke erhöht. Die Mauerung an den untern Theilen zeigt stellenweise die im roman. Mittelalter übliche Fischgrättechnik.* (R)

Churwalden. Klosterkirche S. Maria und S. Michael. Nüscheler I, S. 38 u. ff. An der SO.-Ecke der spätgoth. Kirche Reste eines polygonen Chors mit Rundbogenfenstern und Rundbogenfriesen, und anstossend daran Gemäuer mit gekuppelten Rundbogenfenstern. An der westl. Eingangsthüre zwei roman. Thürklopfer, Löwenköpfe aus Bronze; über der Thüre ist eine steinerne Doppelmaske, vermuthlich der Rest eines alten Capitäls, eingemauert. Ueber die 1838 abgetragene Kirche des Frauenklosters S. Maria cf. Nüscheler I, S. 43 u. ff.

Clerfs, Münsterthal. Kirche roher einschiff. Gewölbebau mit dreiseitig geschl. Chor. (Circa XVII. Jahrhundert.) Thurm an der N.-Langwand des Schiffes viereckig, unten glatt, zu oberst ein Pilastercompartiment mit Spitzbogenfries, unter welchem je zwei einfache gekuppelte Spitzbogenfenster auf einem Theilsäulchen ohne Capitäl. (R)

Cludin, Schams. Roman. Kirchelchen mit Resten von Wandgemälden im Chor. (Mitgeth. durch Herrn Pfarrer Candrian in Zillis.)

Clugien, Schams. „Kleines Kirchelchen mit Altarnische statt des Chors." Mitgeth. durch Herrn Rechenschreiber Nüscheler.

Cresta, Oberengadin. S. Margaretha. Thurm schlanker viereckiger Bau. Die drei unteren Stockwerke fensterlos mit Spitzbogenfriesen zwischen den Eckpilastern. Unter dem Rundbogenfriese des dritten Geschosses auf jeder Seite ein einfaches Rundbogenfenster, das oberste Stockwerk glatt mit je zwei Rundbogenfenstern, die von einem mittleren Theilsäulchen ohne Capitäl getragen werden. (R)

Ems, bei Chur. S. Johannes Baptista. Kirche gothisch, vermuthlich aus dem Anfange des XVI. Jahrhunderts. Nur das rundbog. Portal scheint als Rest eines älteren roman. Baues beibehalten worden zu sein. Nüscheler I, 56.

Feldis, Domleschg. S.S. Hippolytus und Gallus. Schiff und Portal „rundbogig". Der Chor aus gothischer Zeit. Nüscheler I, 98.

Fidaz, Bezirk Boden. S. Simplicius. „Ein altes, im Rundbogenstyl erbautes Kirchlein." Nüscheler I, 60.

Greno, Misox. S. Clemente. Thurm romanisch. Einfache Rundbogenfenster zwischen Eckpilastern und Rundbogenfriesen in mehreren Geschossen. Die Kirche vom J. 1666. Von der vielgenannten Kapelle bei der Burg Florentino mit ihren „uralten Wandgemälden" (Lutz, Handlexikon der Schweiz. Eidgenossenschaft; Franscini, hist.-geogr.-stat. Gemälde, Ct. Tessin; Nüscheler I, 83; Bædecker etc.) war trotz eifrigen Suchens keine Spur zu entdecken. (R)

Hohenrhætien, Domleschg. Ruine der Schlosscapelle S. Johs. Bapt. Einschiffiges, ehedem flachgedecktes Langhaus, M. $7_{,10}$ lang und M. $6_{,30}$ br. An der Ostseite durch einen M. $4_{,75}$ hohen Rundbogen geöffnet der rechtwinklige, M. $4_{,73}$ lange und $3_{,75}$ br. Chor mit einem rundbog. rippenlosen Kreuzgewölbe bedeckt. An der N.-Langseite des Schiffes, von diesem aus zugänglich, der schlanke viereckige Thurm. Das Innere wie das Aeussere der Kirche absolut kahl; die Wandpfeiler, auf denen der Chorbogen ruht, sind mit einfachen rechtwinkligen Gesimsen versehen; die Fenster in Schiff und Chor rechtwinklig mit geschmiegten Wandungen. Die Eingangsthüre an der Westseite im Rundbogen geschlossen. Der Thurm in den beiden unteren Geschossen mit schmalen, rechteckigen Schlitzen, in den beiden oberen mit einfachen Rundbogenfenstern versehen. (R)

Ilanz, Vorderrhein. S. Martin. Drei Schiffe mit flacher Holzdecke. Der Chor gewölbt „Portal und Gewölbe zeigen den Uebergang vom Rund- in den Spitzbogenstyl." Nüscheler I, 61.

Katzis. S. Wendelin (?). Nüscheler I, 95. Kleine, malerische Kirche. Das Langhaus (ca. 28 : 18 Fuss) einschiffig und flachgedeckt. Daran schliesst sich eine circa 13 Fuss breite, halbrunde Apsis, deren Aeusseres mit Pilastern und Rundbogenfriesen und darüber mit einem Kranzgesimse in Form einer Rollschichte geschmückt ist. (R)

Klosters, Prättigau. S.S. Jacobus und Christophorus. Kirche modern. Chor spätgothisch. Thurm romanisch. Schlanker viereckiger Bau ohne jegliche Gliederung bis zu oberst, wo ein Rollfries die Basis der Fenster bildet. Gekuppelte Rundbogenfenster, auf der Ostseite auf zwei hintereinander gestellten Theilsäulchen mit einfachen Wulsten statt der Capitäle. An den übrigen Seiten je zwei einfache Rundbogenfenster durch einen mittleren Mauerpfeiler getrennt. (R)

La Cama, Misox. Capelle S. Luzio. Angeblich sehr alt.

Lenz, an der Julierstrasse. S. Roch. Kirche spätgothisch. Thurm roman., viereckig, ohne Gliederung, im obersten Geschosse je zwei gekuppelte Rundbogenfenster auf einfachen Theilsäulchen mit Würfelcapitälen. (R)

Die bei Nüscheler I, 106 citirte Capelle S. Cassian stammt aus spätestgoth. Zeit. (R)

Luciensteig. „Uralte Kirche" als Rest eines Klösterchens. Nüscheler I, 25.

Mesocco (Misox). 1) Ruine der Schlosscapelle. Einschiff., ehedem flachgedecktes Langhaus, M. $6_{,85}$ lang und M. $5_{,90}$ breit. Daran schliesst sich auf der Ostseite eine M. $2_{,50}$ tiefe, halbrunde, nach Aussen rechtwinklig hintermauerte Apsis. Im Schiffe zahlreiche Spuren mittelalterlicher Wandgemälde. Das Aeussere schmucklos bis auf die Ostseite, die in ihrer ganzen Höhe mit drei rundbog. Pilasterblenden gegliedert ist. An der NW.-Ecke des Schiffes der schlanke freistehende Campanile in 6 Geschossen mit Rundbogenfriesen und Eckpilastern geschmückt, zwischen denen jedes Stockwerk zwei gekuppelte Rundbogenfenster enthielt. (R)

2) S. Maria del Castello, unterhalb des Schlosses. Die Kirche modernisirt. An der Südseite des Langhauses ist der schlanke viereckige Glockenthurm angebaut, dessen Architektur mit jener der Schlosscapelle übereinstimmt. (R)

Mons, ob Tiefenkasten, Oberhalbstein. S. S. Cosmas und Damianus. Kleine roman. Kirche. Einschiff., flachgedecktes Langhaus (M. 7,65 lang, 5,67 breit und M. 3,60 hoch). An der Ostseite öffnet sich ein einfacher Rundbogen gegen die halbrunde, mit winzigen Rundbogenfensterchen versehene Apsis. Die Nordseite des Schiffes, wie in den meisten Bündtner Kirchen, fensterlos; die Fenster an der S.-Langwand modernisirt. Der Thurm an der W.-Seite viereckig und ungegliedert, zu oberst in zwei Geschossen je zwei gekuppelte Rundbogenfenster. Die Leibung der Bögen rechtwinklig profilirt, die Zwischenstütze besteht aus einem an den Ecken abgefasten Pfeilerchen, auf dem statt des Capitäls ein geschweifter Kämpfer die Bögen aufnimmt. (R)

Münster, Münsterthal. Nüscheler I, 133 u. ff. Die Stiftskirche des Benedictinerinnenklosters S. Johs. Bapt. war ursprünglich eine roman. dreischiff. Basilica ohne Querschiff, die aber in spätgoth. Zeit bis auf die Umfassungsmauern umgebaut wurde, so dass sich das Innere gegenwärtig als eine reizende Hallenkirche darstellt. Das Schiff, ca. M. 18 : M. 12,65, öffnet sich gegen Osten nach drei halbrunden Tribünen (die mittlere M. 4,60, die seitlichen ca. 3 M. breit). Nur am Aeusseren sind die Reste romanischer Gliederung wahrnehmbar. Der ganze Bau ist hier mit schwach vortretenden Pilastern geschmückt, welche nach lombardischer Weise ohne Vermittelung eines Capitäls oder Gesimses durch Rundbögen miteinander verbunden sind. An der Westseite des Schiffes sind es 7 schmale rundbogige Blenden, welche bis zum Beginn des Daches ansteigen; darüber ist der Giebel noch einmal mit 3 kurzen Blenden, die höhere in der Mitte mit einem Rundfenster, geschmückt. Dieselbe Anordnung wiederholt sich an dem gegenüber liegenden Ostgiebel. An der S.-Langseite beginnen die Blenden erst in beträchtlicher Höhe und schliessen unterhalb des Daches ebenfalls in Rundbogen ab, während an den 3 Apsiden dieselbe Gliederung schon zu ebener Erde anhebt. — Der massive Thurm an der Südseite der Kirche aus spätgoth. Zeit. In der Kirche befindet sich: 1) über der Sacristeithüre an der N.-Langwand ein romanisches Relief, die Taufe Christi darstellend. In der Mitte der bartlose Heiland, nach mittelalterlicher Weise in dem Wasserberge stehend, beide Hände, die Rechte segnend, vor sich haltend; links vom Beschauer der hl. Johannes in demüthig gebückter Stellung; rechts der Engel, das Trockentuch haltend. Zwei spiralförmig gewundene Säulen begrenzen die Bildfläche und tragen einen reichen Blattfries, in dessen Mitte über dem Heilande schwebend die Taube des hl. Geistes dargestellt ist. 2) Statue Karls d. Gr., am Aufgang zum Chore, lebensgrosses roman. Standbild (leider arg übermalt). Der Kaiser hält den Reichsapfel und Scepter, auf dem bärtigen Haupte eine Reifkrone; der Oberkörper mit einer kurzen, mit Perlen besäumten Toga und Tunica, die Beine mit Schnürstiefeln bekleidet. Der ganze Habitus erinnert an den Styl der Zilliser Deckengemälde. Vor der Westseite der Kirche liegt der modernisirte Kreuzgang, ein Ganzes von ächt italienischem Gepräge. Nur am westlichen Flügel ist eine 2geschoss. roman. Capelle erhalten, das Erdgeschoss quadratisch (M. 1,70 Seitenlänge) und aussen schmucklos, ist mit einem stark überhöhten Kreuzgewölbe (M. 3,10 Scheitelhöhe) auf breiten, M. 2,07 hohen Tragebögen bedeckt. Die Schildbögen und Diagonalrippen sind mit roman. Stuckornamenten, reiches Blattwerk zwischen Perlstäben, geschmückt, unter denen an den Ecken Halbfiguren von Engeln angebracht sind; grössere Stuckreliefs, ebenfalls Engelsgestalten mit Liliensceptern, füllen die Gewölbekappen. Rechts und links vor dem Eingange zur Capelle war der Vorraum mit gekuppelten Rundbogenfenstern gegen den Kreuzgarten geöffnet. Das obere Stockwerk, aussen halbrund und mit hohen Rundbogenblenden geschmückt, ist ebenfalls überwölbt, entbehrt aber jeden Schmuckes. (R)

2) Heiligkreuzcapelle, im Friedhofe südöstl. neben der Klosterkirche. Nüscheler I, S. 132. Zweigeschoss. Kreuz-Conchenanlage. Der W. Kreuzarm M. 4,45 breit und M. 5,15 lang, die Kreuzarme M. 2,10 breit und 2,30 tief, mit halbrundem Abschluss. An die Vierung unmittelbar sich anschliessend der ebenfalls halbrunde Chor. Das untere Geschoss, nur M. 2,30 hoch und gleich dem obern Stockwerke mit einer flachen Holzdiele abschliessend, entbehrt jeglichen Schmuckes. Die sämmtlichen Fenster modernisirt. Im obern Geschosse sind die Kreuzarme mit M. 4,77 hohen Halbkuppeln, der Westarm mit einer M. 5,90 hohen spätgoth. 1520 datirten Holzdiele bedeckt. An der Ostseite der Querarme, sowie zu beiden Seiten des Chorrundes ist jedesmal eine M. 0,92 breite etwa in halber Mannshöhe beginnende halbrunde Nische ausgetieft. Das Aeussere, das mit seinen drei halbrunden Exedren einen sehr malerischen Anblick gewährt, ist mit hohen Rundbogenblenden auf schmalen Pilastern geschmückt. (R)

Tafel XXXIV, Fig. 1. Priap. Siehe S. 341. Die Erklärung von Fig. 2, 3, 4 folgt in der nächsten Nummer.

Inhaltsverzeichniss

zum

Ersten Bande des „Anzeigers",

enthaltend

die „Berichte" der Antiquarischen Gesellschaft vom 7. Dec. 1867 bis 28. Nov. 1868, und „Anzeiger", Jahrgang 1869, 1870, 1871.

Zur Erleichterung des Nachschlagens laufen die Zahlen der Seiten und der Artikel im zweiten Bande ununterbrochen fort.

Der Buchstabe **B** bezeichnet die „Berichte"; wo derselbe mangelt, ist der „Anzeiger" zu verstehen.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke.

II. Keltisches, Rhätisches, Etruskisches.

III. Römisches.

IV. Alemannisches; Burgundisches.

V. Mittelalterliches.

VI. Aegyptisches, Assyrisches, Griechisches.

VII. Verschiedenes. Neueres.

Lithographirte Tafeln.

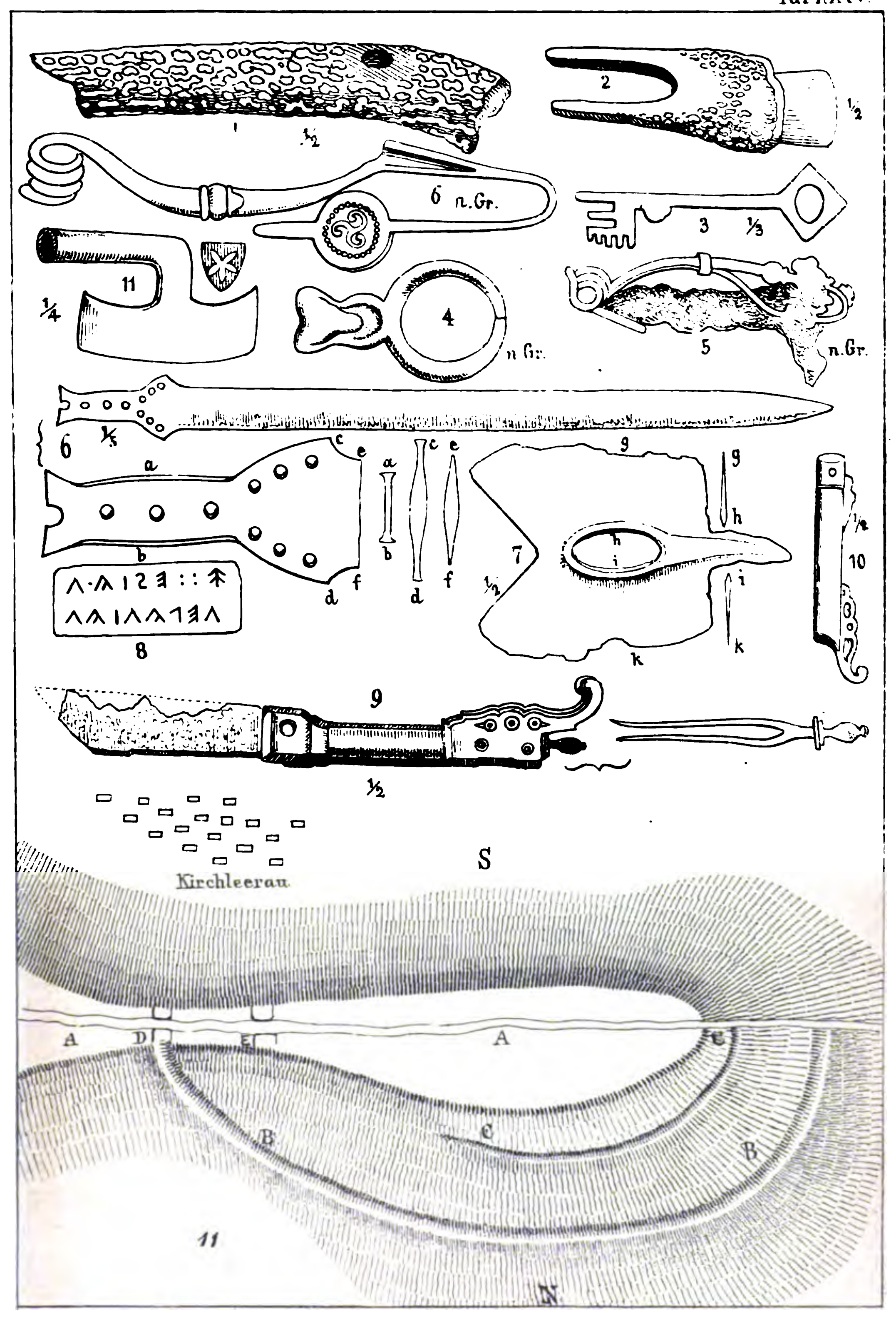
Berichte.

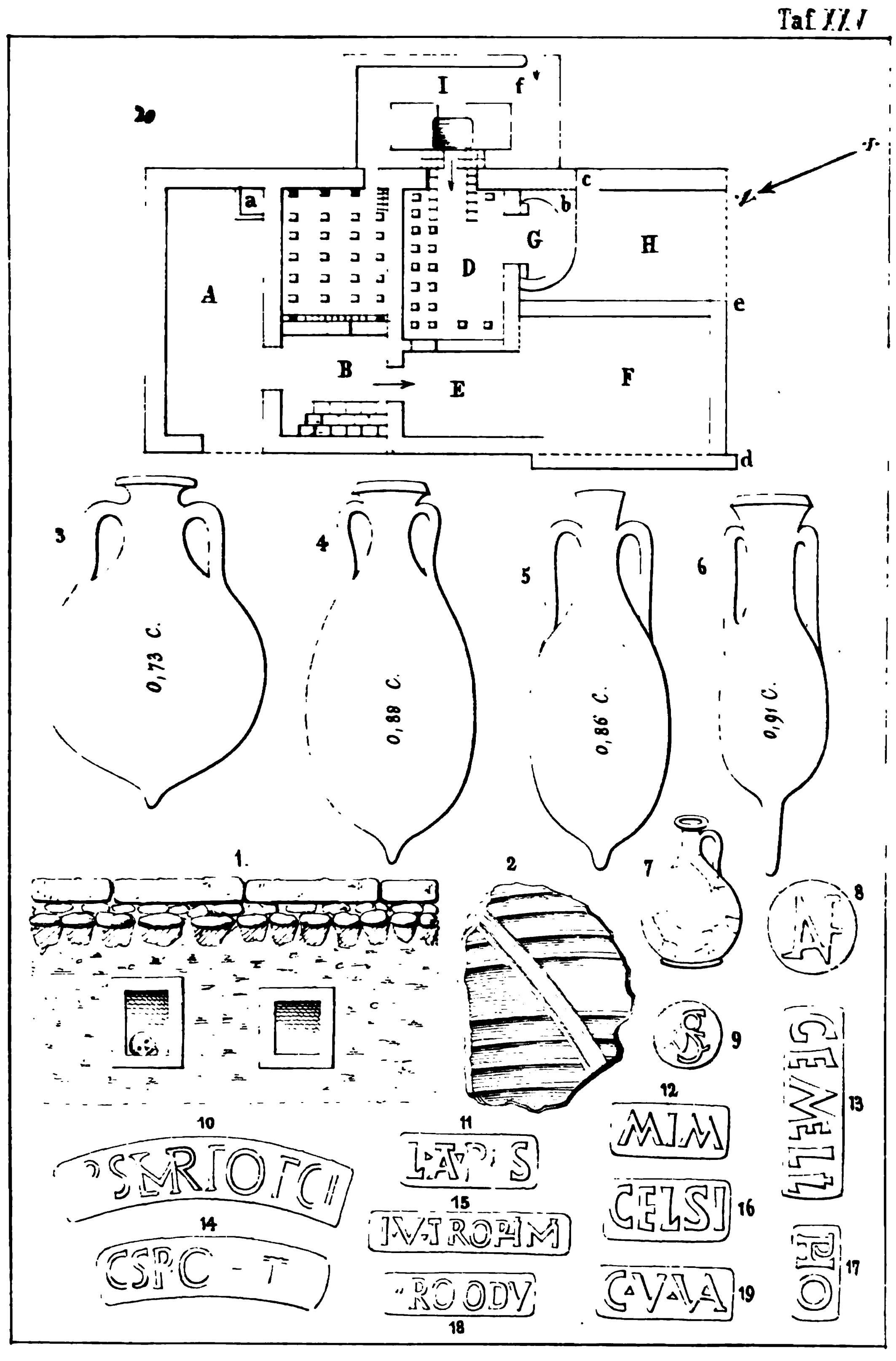
Anzeiger.

Holzschnitte.

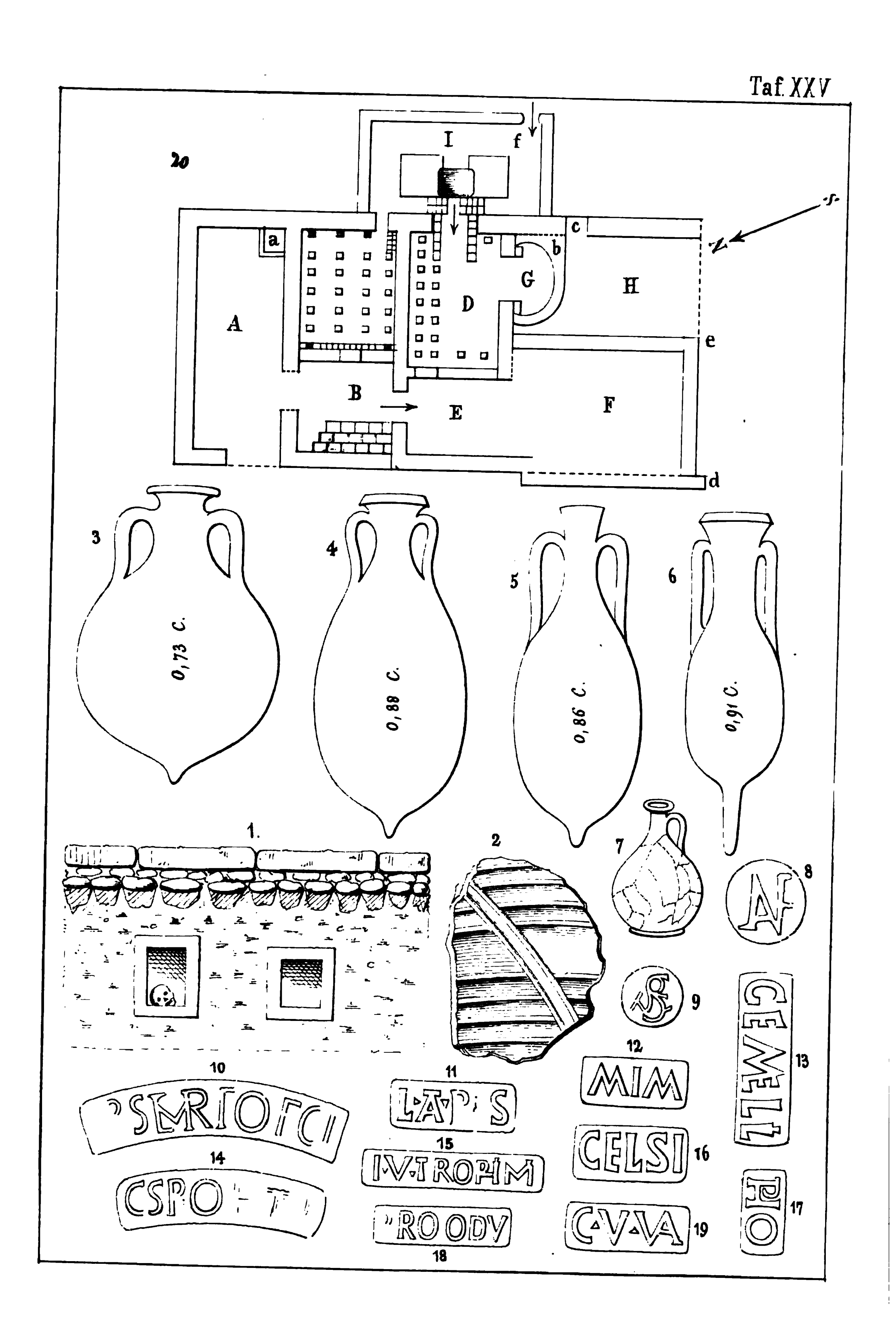
Berichte.

Anzeiger.

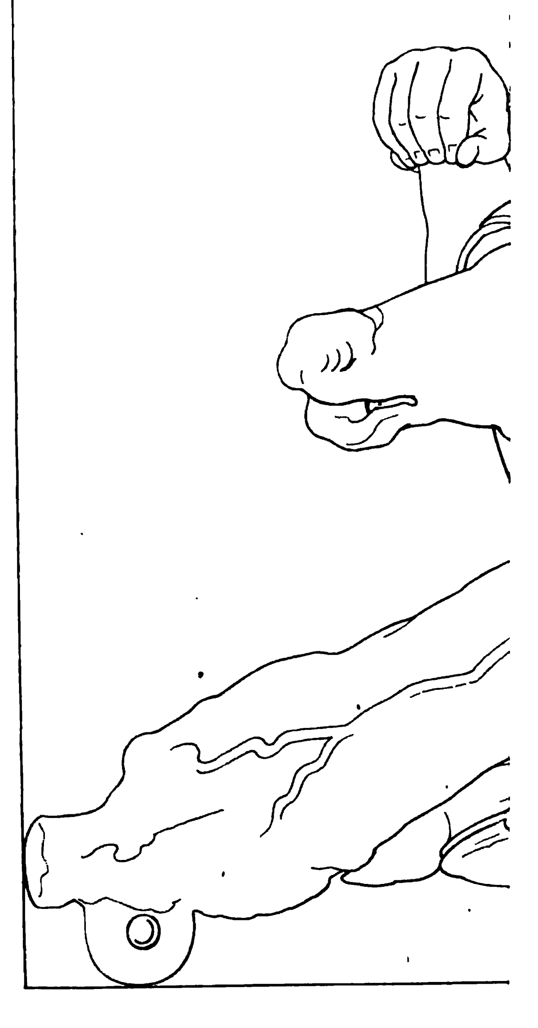

1
½
2
½
6 n. Gr.
3
⅓
11
¼
4
n. Gr.
5
n. Gr.
6
⅕
a
b
c
d
e
f
g
h
i
k
7
½
10
½
8
9
½
S
Kirchleerau
A
D
E
C
B
N

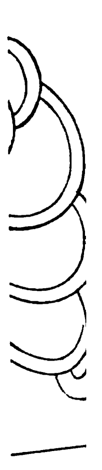


Taf. XXI
A
B
D
E
F
G
H
I
0,73 C.
0,88 C.
0,86 C.
0,91 C.
MIM
CELSI

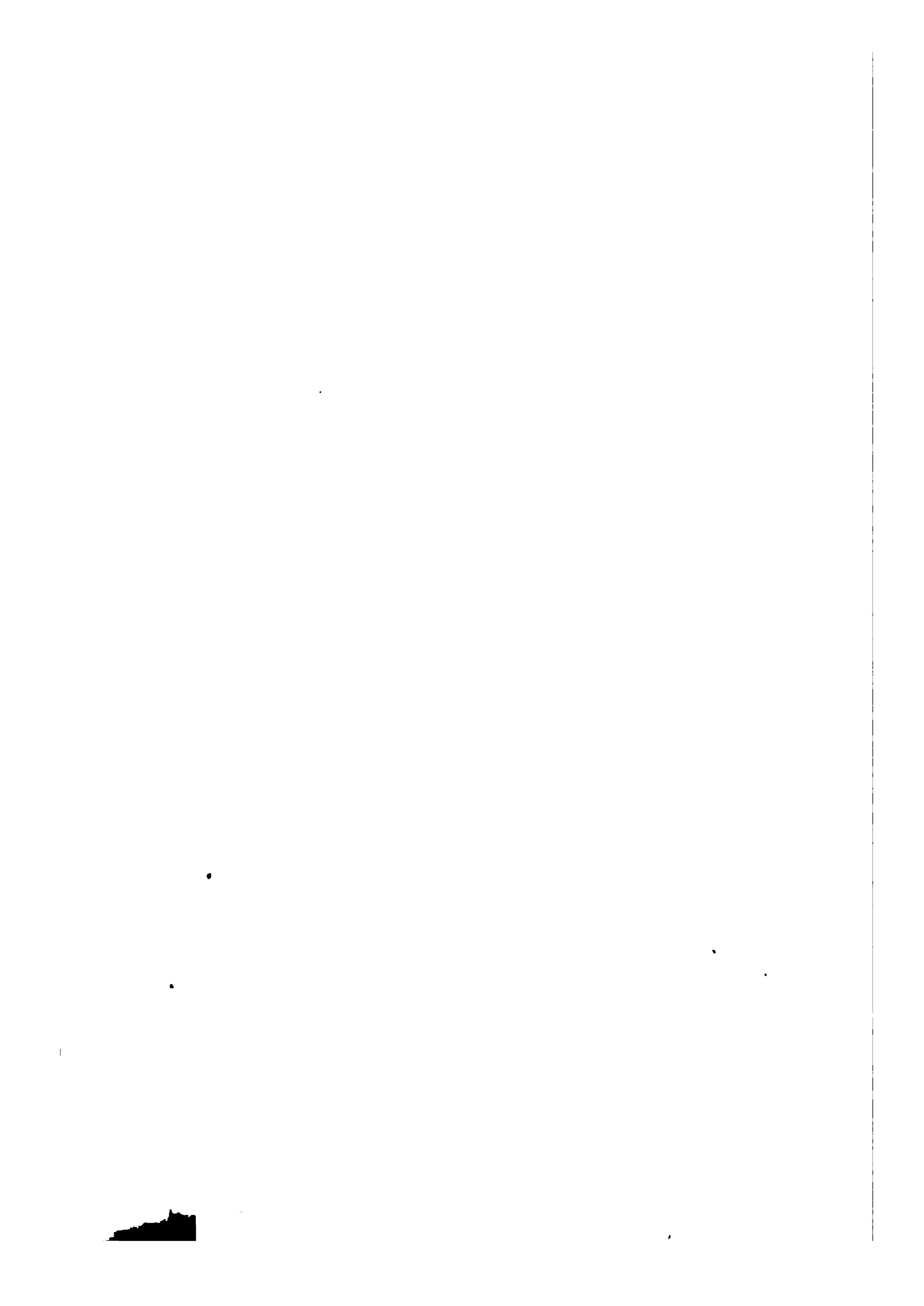


20
I
f
a
b
c
G
H
D
A
e
B
E
F
d
3
0,73 C.
4
0,88 C.
5
0,86 C.
6
0,91 C.
1.
2
7
8
9
12
13
10
11
MIM
GEMELLI
LAPIS
15
CELSI
16
14
IV.TROPHIM
CSPO
ROODY
18
C.V.VA
19
PO
17



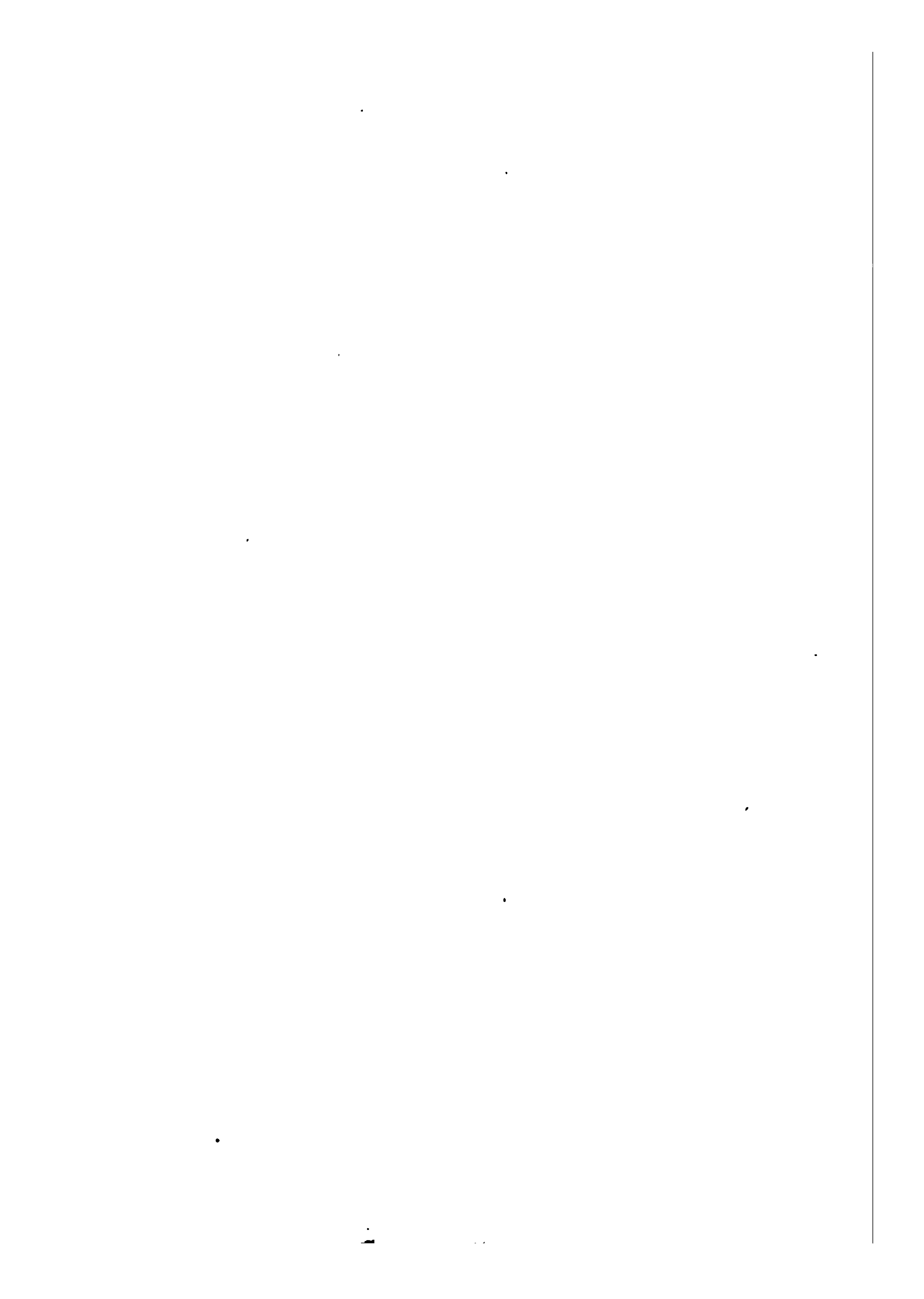


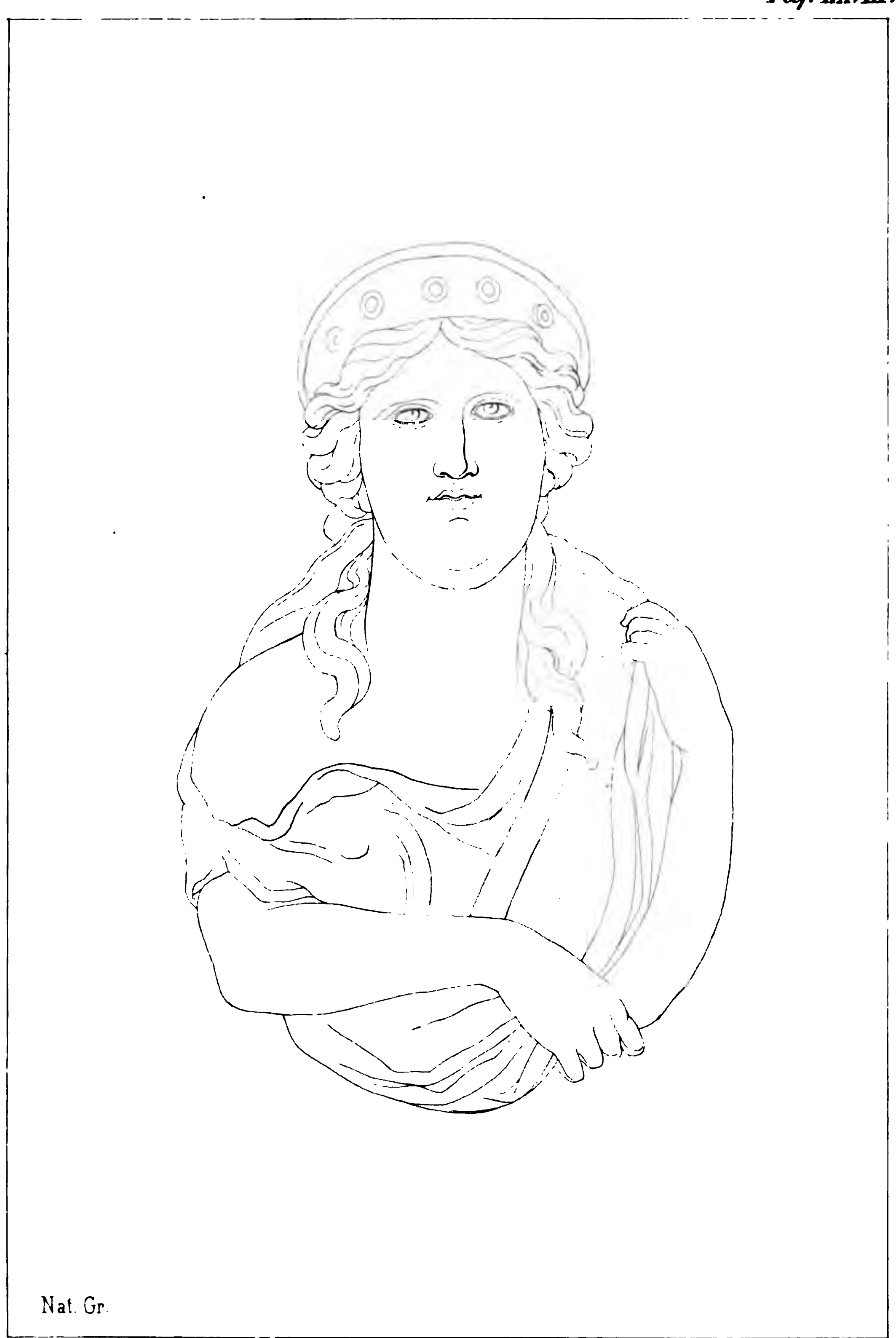
isse.





Natürliche Grösse.





Zu Seite 310 №1.

Grosser Hafner (Profil) Fig. 3.

1½'

Steinschicht
Culturschicht
Sand, Schlam, Lehm.

Pfähle
Schwellen

Seite 329.

Alter Uferrand

Limmat

Wellenberg

Kleiner Hafner

Zürichsee

Fig. 1.

Bauschanze

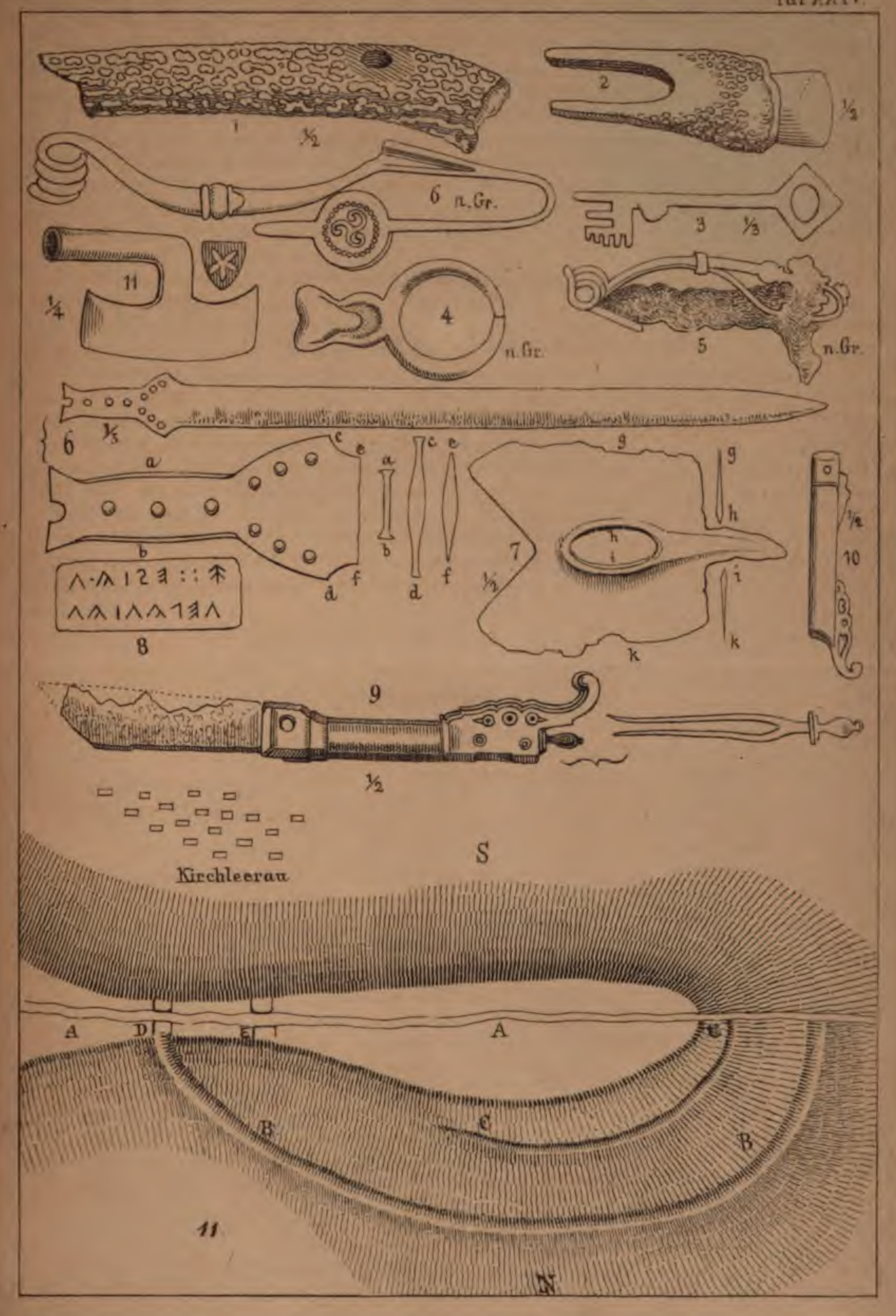
Stadthaus

Baugarten

Alter Uferrand

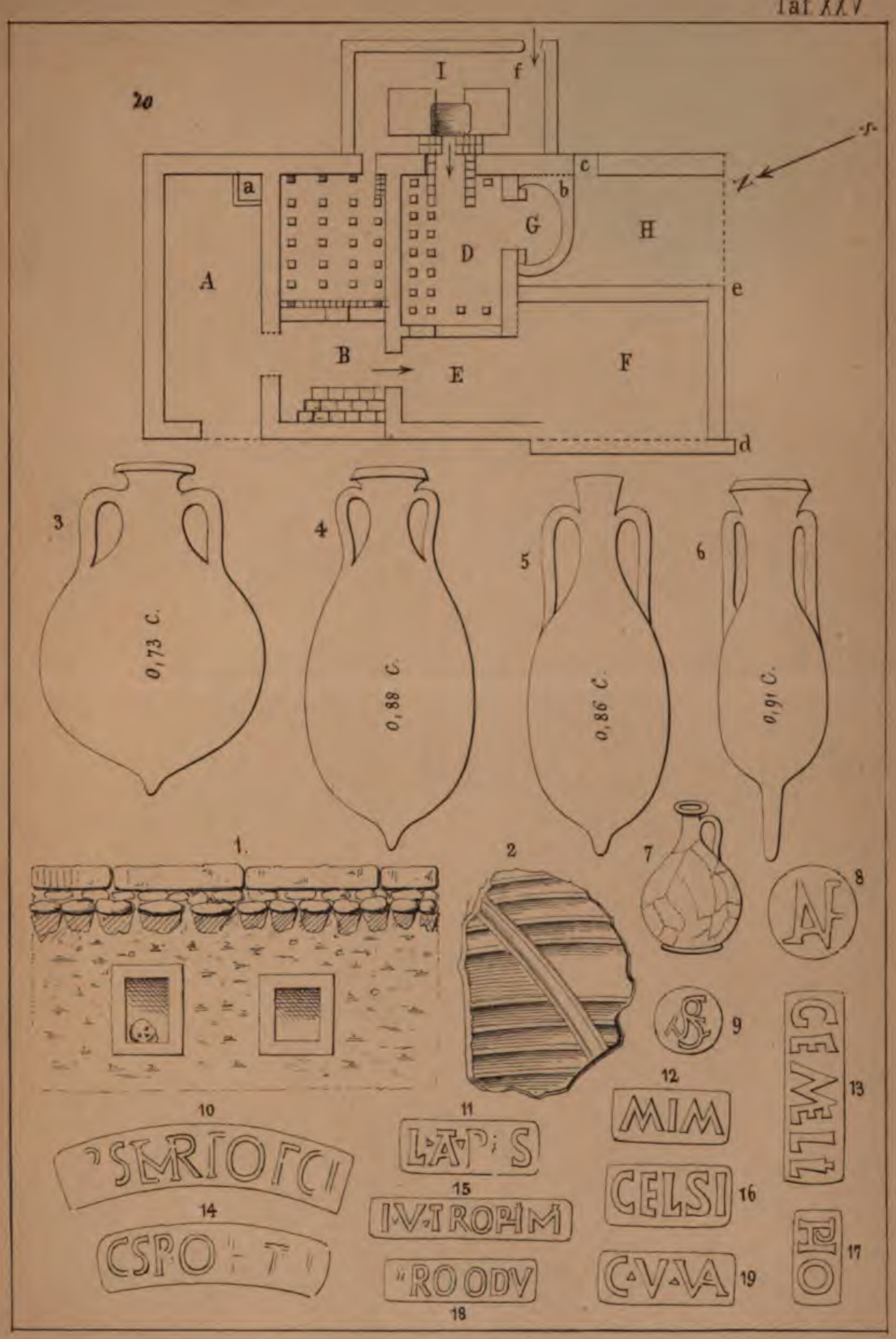
Grosser Hafner.

Grundschwellen. Fig. 2.



1
½
2
½
6 n. Gr.
3
⅓
11
¼
4
n. Gr.
5
n. Gr.
6
⅕
a
b
c
d
e
f
g
h
i
k
7
⅓
½
10
8
9
½
Kirchleerau
S
A
D
E
A
C
B
C
B
11
N





20
I
f
a
b
c
A
B
D
E
F
G
H
e
d
3
4
5
6
0,73 C.
0,88 C.
0,86 C.
0,91 C.
1.
2
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
MIM
CELSI
GEMELLI
C·V·VA



E XXVII.

sse.





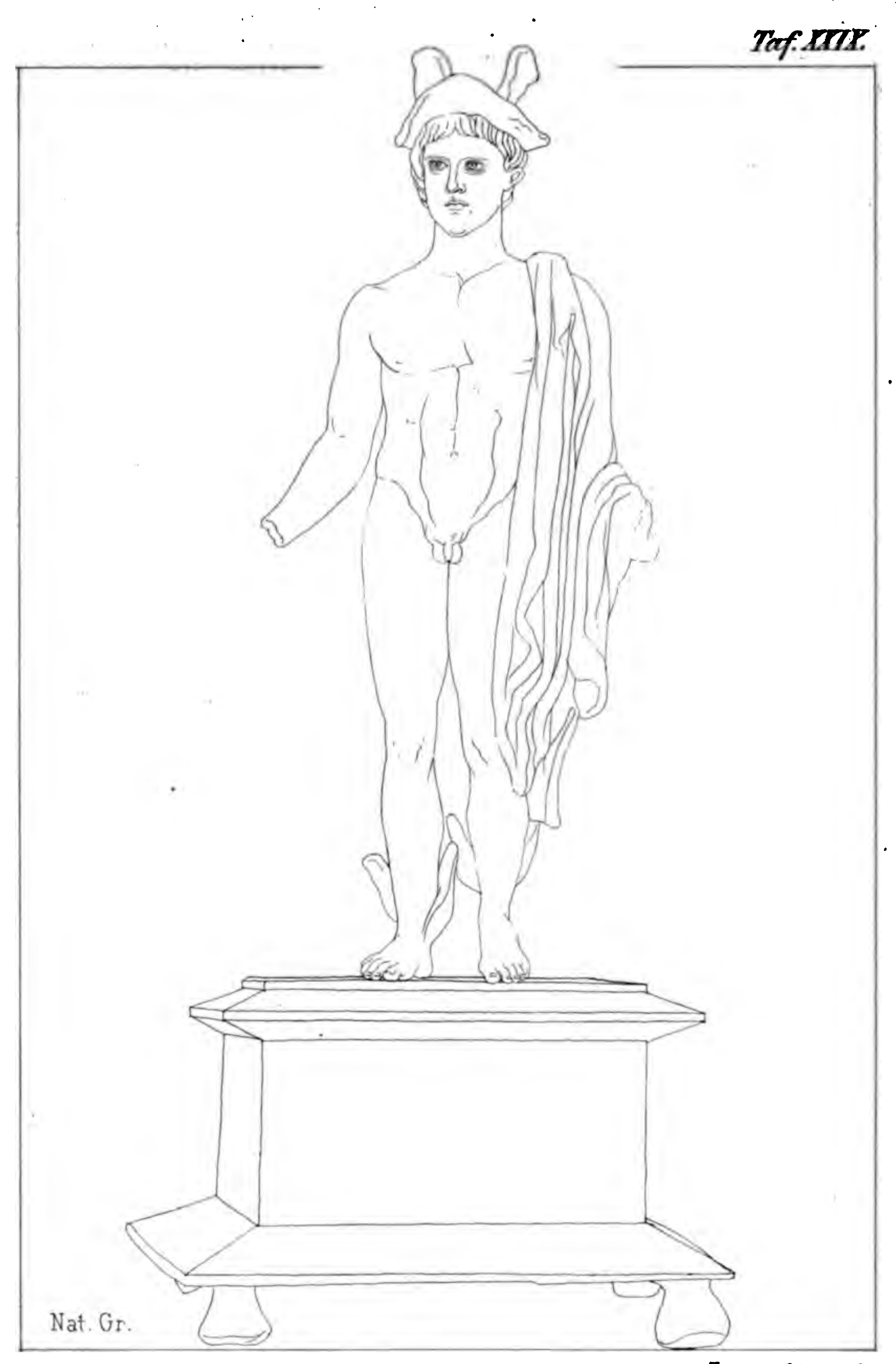
Natürliche Grösse.





Nat. Gr.

Zu Seite 310 N°1.



Zu Seite 310 No 2.

Grosser Hafner, (Profil) Fig. 3.

1 1/2

Streuschicht
Culturschicht
Sand, Schlam, Lehm

Pfähle
Schwellen

Seite 329.

Alter Uferrand

Limmat
Wellenberg

Kleiner Hafner

Zürichsee

Fig. 1.

Bauschanze

Stadthaus

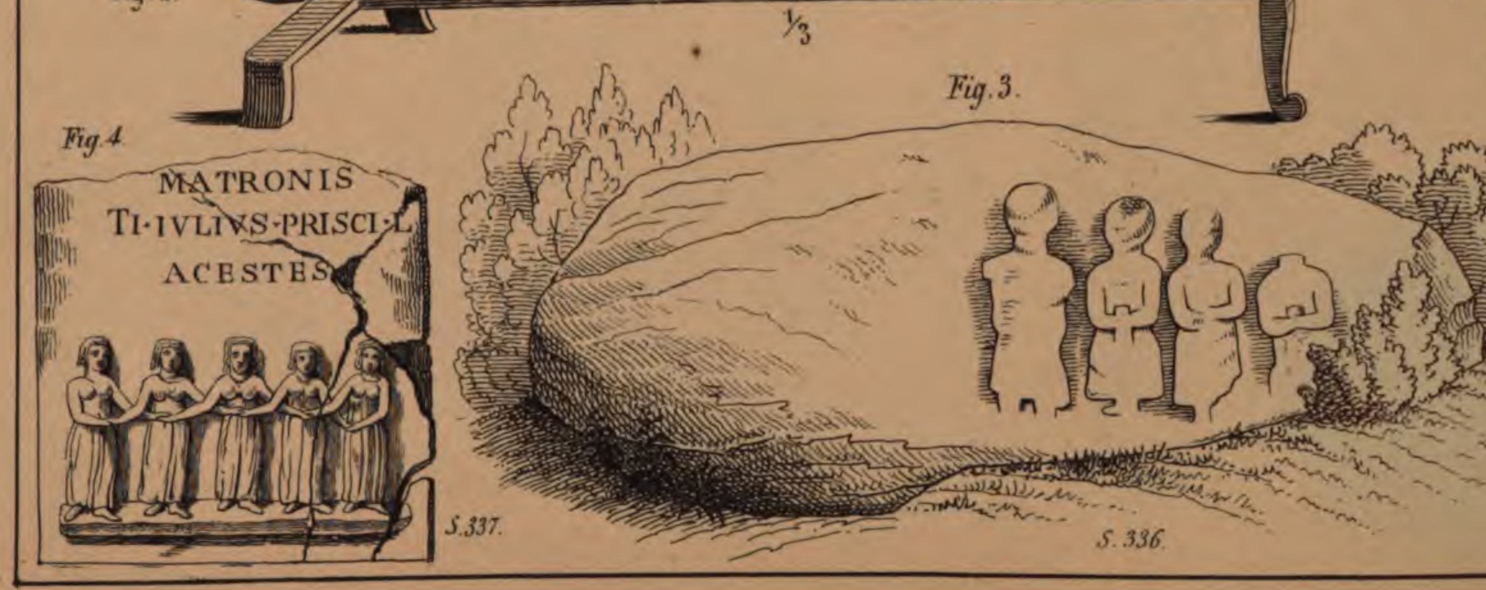
Alter Uferrand

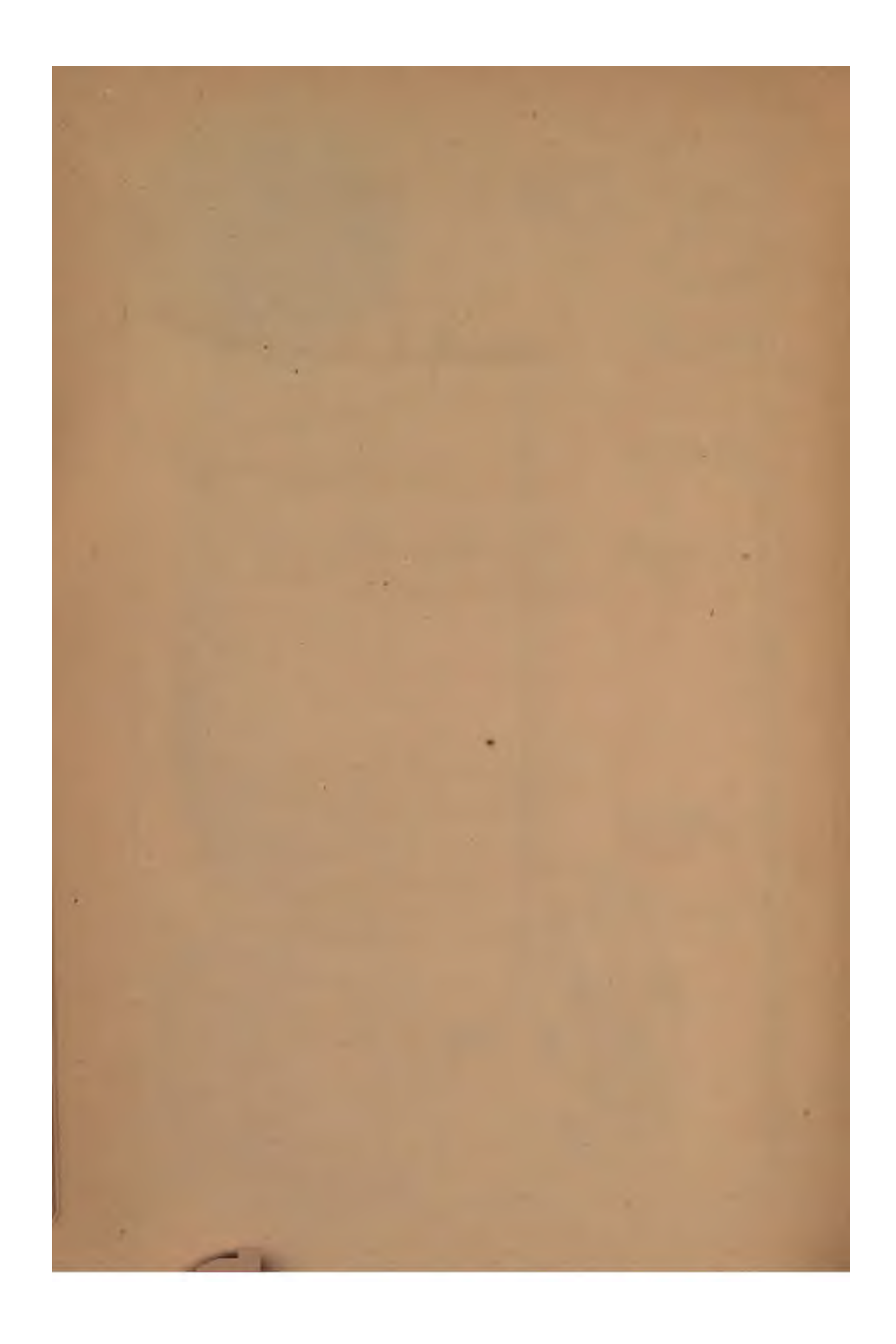
Bau-garten

Grosser Hafner

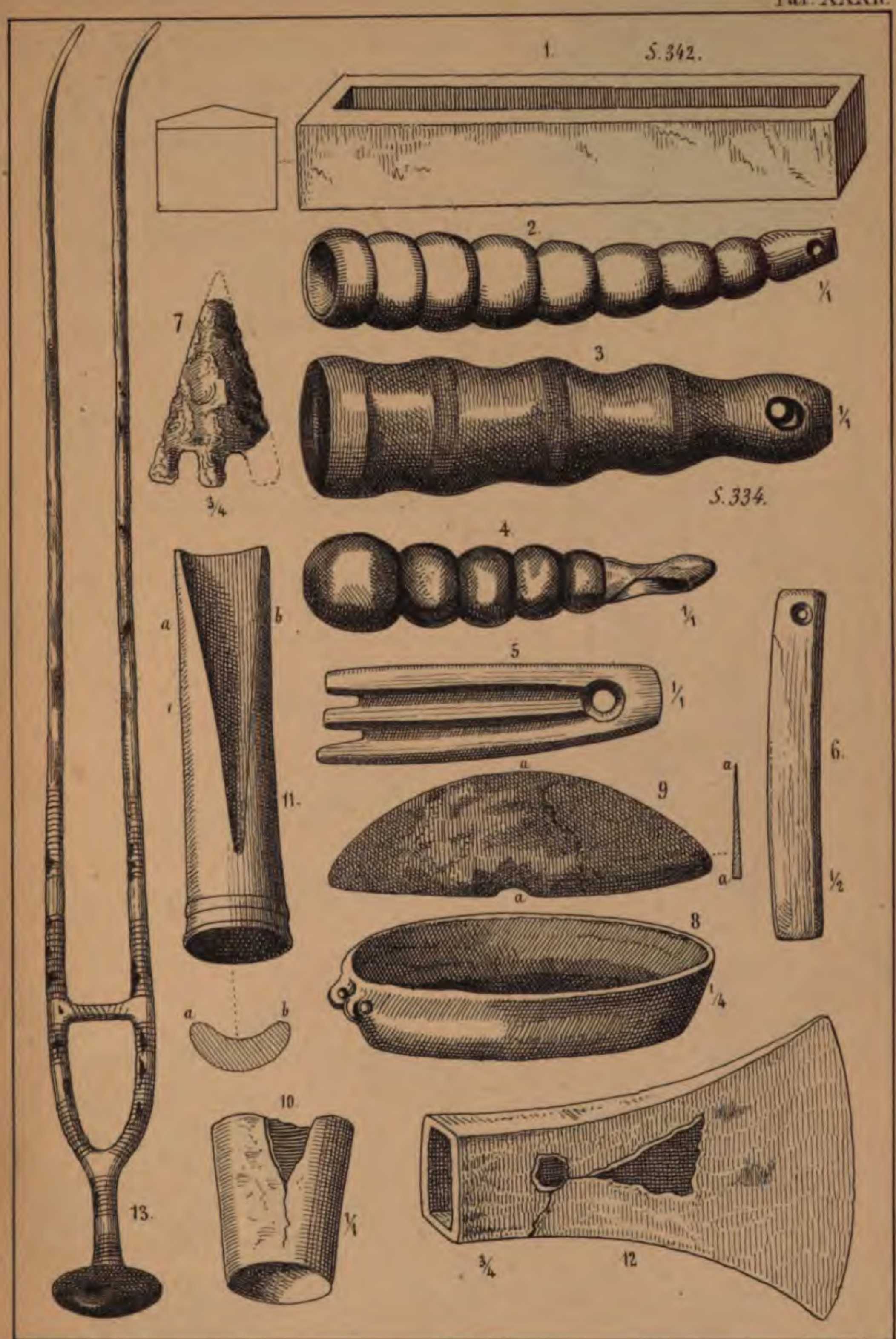
Grundschwellen. Fig. 2.




Fig. 1.
Seite 338.
L
K
B
A
C
G
H
F
I
D
E
F
1/6
Rückseite
Fig. 2.
S. 340.
1/3
Fig. 3.
S. 336.
Fig. 4.
MATRONIS
TI·IVLIVS·PRISCI·L
ACESTES
S. 337.



Taf. XXXII.



Dr. Gross del.




1
2
3.
4
a
b
c

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

SECHSTER JAHRGANG.

1873.

ZÜRICH.
Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.
1873.

Inhaltsübersicht.

a) Vorrömisches.

b) Römisches.

c) Alamannisches, Burgundisches.

d) Mittelalter und Neueres.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 1. ZÜRICH. FEBRUAR 1873.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

153.

Der heidnische Bühl bei Raron, Ct. Wallis.

(Aus einem Briefe an Dr. F. K.)

— — Neulich machte ich einen Gang ins Oberwallis und besuchte auch Raron und den dortigen sogenannten „heidnischen Bühl". Dieser lange Hügel liegt östlich über Raron, über der sogenannten „Burg" (wo jetzt Kirche, Pfarr- und Gemeindehaus stehen, früher die Burg der Raronia). Der ganze Bühl besteht aus Kalkstein, mit Gletscherschliffen nach allen Seiten und vielen erratischen Blöcken (Granit, Gneis), namentlich gegen Süden und Westen. Wegen des sonderbaren Namens suchte ich auf allen Seiten nach Schalen u. dgl. lange umsonst, weil der Hügel auf der Oberfläche vielfach von Rasen bedeckt ist. Endlich fand ich Einschnitte, die offenbar von Menschenhänden herrühren, und ich bin so frei, Ihnen darüber einiges mitzutheilen.

Auf dem westlichen, tiefern Vorsprunge des Bühls, gegen die Burg, auf einer stark abgeschliffenen und auch von Niederschlägen abgewaschenen Kalkplatte, finden sich kleine runde Ausschnitte im Fels (Fig. V), von 0,20 Centimeter Länge. Da gleich darunter die Wiese („Burgmatte") beginnt, konnten diese übrigens trittähnlichen Einschnitte nicht zu einem Wege gedient haben (wie man's etwa in gefährlichen Felsenplatten bei einigen Pässen sieht). Etwas weiter finden sich eben solche Einschnitte, aber mehr verwittert. Nahe dieser Felsplatte (mit erratischen Blöcken

16


III
1/2
1/2
II
IV
1/2
1/2
I
V
VI
VII
A.
B.

gleich dabei) findet sich eine andere mit runden Löchern, in der Lage wie bei Fig. VI. Das grösste Loch hat 20 Centimeter Durchmesser. Eine dritte Stelle mit 5 kleinen Löchern einige Schritte weiter (Fig. VII).

Am östlichen Vorsprunge des heidnischen Bühls tritt der Fels fast überall zu Tage, oder trägt nur sehr wenig Erde, mit Seven (Juniperus Sabina) bewachsen. An einer Stelle befindet sich aber eine trichterförmige Vertiefung, 3 Meter Durchmesser allseits, in einer etwas auffallenden Erdanhäufung nach der Tiefe. Ich liess etwas nachgraben, bis auf den Fels, etwa 1½ Fuss noch unter der Spitze des Trichters, aber es fand sich nichts als eine kleine Lage schwarzer Erde mit deutlicher pulverisirter Kohle, unter der „wilden Erde".

Am südlichen Abhange, der sehr verwittert und zerklüftet ist, öffnet sich eine Art Höhle (B), in welcher sich laut der Sage ein Schatz befindet[1]). Der Schlüssel zu einer „Thüre" dazu zeige sich in einer Reckholderstaude (Wachholder) in der Nähe. Ich kroch mit einigen Burschen von Raron hinein, herunter und hinauf wie durch ein Kamin (es ging nicht ohne Beulen ab) aber nirgends eine Erweiterung. Es fanden sich bloss abgenagte Nüsse, Knochen von Füchsen herrührend; am Eingange Kohlen, etwa von einem Hirtenfeuer.

(Im Bache Martemoz bei Evolena eine ähnliche Sage: Der Schlüssel zu einem in der dortigen Pyramide verborgenen Schatze liegt ebenfalls in einer Wachholderstaude.)

Am nördlichen Fusse des heidnischen Bühls Spuren einer alten Wohnung, unter einer kleinen Höhlung.

Dort breitet sich eine Wiese aus bis zum Bergabhang und in derselben sind neulich Reihen von Grabstätten aufgegraben worden (A). Sie werden aber darüber einen sachverständigen Bericht von Herrn Gosse erhalten haben, der die Gräber untersuchte, sie waren aber bereits alle aufgegraben. Er hat auch die dort gefundenen Geräthschaften gekauft. Es sind acht Armspangen von Bronze an einem Arme (Fig. III die grösste, die andern kleiner), ein Ring, einige andere Armspangen und ein Schmuckgeräthe (zerbrochen) alle ebenfalls von Bronze (I, II, III, IV). Ein Gefäss aus wenig gebrannter Erde kam ganz zerbrochen zum Vorschein, ein Spiess von Eisen ging verloren, Die Gräber, von Steinplatten eingefasst, hatten etwa muldenförmige Form, 85 Centimeter Länge und Breite, man fand Gerippe in zusammengekauerter Stellung (wie früher in der rue de Lausanne zu Sitten).

Die Grenzmarkung zwischen Turtman und Ergisch bildet ein Felsblock, genannt die „heidnische Kirche". —

Eine schalenartige kreisrunde Vertiefung von 45 Centimeter Durchmesser, 9 Centimeter Tiefe, zeigt sich in einer Kalkplatte am Montd'orge, oberhalb der Pagana bei Sitten, mit schöner freier Aussicht (was beim heidnischen Bühl ebenfalls der Fall). — RAPHAEL RITZ.

[1]) Man erwähnte das als „alti Zelleta" (d. h. Sage).

154.

Objets nouveaux de la station de l'époque du bronze de Mœringen.

Les fouilles, exécutées pendant l'automne dernier sur l'emplacement à pilotis vis-à-vis du village de Mœringen, ont amené à découvert outre une quantité d'objets, déjà connus jusqu'ici et trouvés dans d'autres stations, plusieurs pièces remarquables par leur bon état de conservation et intéressantes par les procédés industriels qu'elles nous révèlent.

Non seulement elles nous font voir avec quelle habileté l'ouvrier fondeur de l'âge du bronze savait tirer parti du peu de moyens qu'il avait à sa portée, mais encore elles nous permettent de fixer approximativement l'époque relative où la station de Mœringen a été construite et jusqu'à quand elle a été habitée.

En effet, de la présence dans la même couche de haches en pierre [1]), d'objets en bronze et d'une épée à la lame de fer avec une poignée de bronze, nous pouvons conclure que cet établissement a été construit à une époque où concurremment au bronze la pierre était encore en usage, qu'il a subsisté pendant toute la période du bronze et a été détruit peu de temps après l'apparition du fer dans nos contrées. Le laps de temps relativement long, pendant lequel cette station aurait été habitée est du reste aussi prouvé par la puissance de la couche historique et par la quantité d'objets qu'elle renferme.

Grâce au mode d'exploration de l'emplacement [2]), la plupart des objets retirés à la surface sont dans un état de conservation tel, qu'ils semblent être sortis tout récemment de l'atelier du fondeur. Quelques pièces même, par leur absence de toute patine et leur vif éclat métallique, ont fait soulever des doutes sur leur authenticité, par des experts des plus compétents.

Les objets recueillis sont les suivants:

Armes.

Une très-belle épée en bronze, recouverte d'une patine bleu-foncé et entièrement intacte. Par la forme de sa poignée, elle présente plus d'analogie avec les épées trouvées dans le nord de l'Europe qu'avec celles recueillies jusqu'à présent dans nos stations lacustres. Ce même type se voit souvent représenté sur des anciens monuments grecs et sur des vases grecs et étrusques. (Fig. 1 & 2.)

Elle mesure 66 centimètres de longueur, y compris la poignée dont la partie destinée à être saisie par la main n'a que 7 centimètres.

La lame et la poignée, fondues séparément, sont ajustées ensemble par deux rivets fixés sur les croisières.

Un peu entaillée de chaque côté à sa sortie de la poignée, la lame se rétrécit dans le premier tiers de sa longueur; elle s'élargit ensuite jusqu'à une distance d'environ 28 centim. de l'extrémité, pour de là se terminer brusquement en une pointe obtuse, circonstance qui ferait croire que cette arme était employée à frapper plutôt qu'à percer.

[1]) Une douzaine environ, dont l'une a été trouvée emmanchée dans une gaine en corne de cerf.

[2]) Les ouvriers emploient principalement la drague à main et remuent la couche jusqu'à une profondeur de 6 à 8 pieds.

La lame est ornée de chaque côté de trois fils un peu en relief, suivant une direction parallèle au tranchant. Le fil le plus rapproché de la ligne médiane se réunit déjà à son correspondant du côté opposé, à une distance de 7 centm. de la poignée, tandis que les deux autres se réunissent seulement près de la pointe.

La poignée, coulée d'une seule pièce, est courte et munie d'une espèce de croisières droites qui mesurent ensemble 7 centim. de longueur. Elle se termine non par des volutes, comme dans les épées de Concise et de Luissel, mais par un renflement ayant la forme d'une plaque ovalaire un peu concave à sa face supérieure et convexe à sa face tournée du côté du corps de la poignée.

Ce dernier a la forme d'un cylindre aplati, renflé au milieu et dont les deux extrêmités s'élargissent pour former d'un côté les croisières et de l'autre le bouton terminal.

L'ornementation consiste en 9 lignes circulaires disposées par rangées de trois. Entre chacune de ces rangées se trouve sur la ligne médiane une petite protubérance arrondie.

La plaque terminale est aussi ornée à sa partie convexe de trois lignes circulaires, et au centre de sa partie concave d'une éminence arrondie, que l'on considérerait à tort comme l'extrêmité de la lame rivée en cet endroit.

En même temps que l'épée, on a retiré de la couche historique un objet, qui évidemment a servi de garniture au fourreau. C'est une espèce de bouton muni d'un prolongement à douille de 5 centim. de longueur; cette douille est aplatie et s'adapte exactement à la pointe de l'épée ci-dessus. Ses parois étaient encore tapissées à l'intérieur d'une mince couche de bois, reste du fourreau en question[1]).

Une seconde épée en bronze, dont la poignée seule a été conservée.

Elle est façonnée sur le même type que la précédente, seulement ses dimensions sont moindres et la lame a été coulée d'une seule pièce avec la poignée.

Cette dernière a, pour tout ornement, trois rubans de 5 millim. de largeur un peu en relief, qui entourent le milieu et les deux extrêmités du corps de la poignée.

Une épée *à lame de fer* assujettie dans une *poignée en bronze.* (Fig. 3.)

Par sa forme et son ornementation elle est tout à fait semblable aux épées de bronze que je viens de décrire; ses dimensions seules sont plus considérables.

La lame, au tranchant ondulé, munie aussi d'une entaille à sa sortie de la poignée et ornée de fils striés suivant la direction du tranchant présente une longueur de 66 centim.; sa plus grande largeur mesure 4 centim.

Elle est très-habilement travaillée au marteau et n'a pas subi l'opération de la trempe ou du moins à un très-faible degré. Car ayant été trouvée entièrement repliée sur elle-même par le milieu, j'ai pu, sans l'endommager, lui rendre sa forme primitive, opération qui aurait certainement échoué si la lame avait été trempée.

La poignée, malheureusement incomplète, est munie de croisières sur lesquelles se détache en noir un dessin en zigzags, formé par d'étroites lamelles de fer incrustées

[1]) Une pièce tout à fait semblable a déjà été signalée dans le premier rapport des Pfahlbauten et dessiné Pl. V, Fig. 18. On l'a, à mon avis, considéré à tort comme la garniture de la hampe d'une pointe de lance ou d'un manche de couteau. Si telle avait été sa destination, comment expliquerait-on cet aplatissement de la douille et la rareté de ces pièces là relativement au grand nombre des pointes de lances.

dans le bronze. Pour obtenir ce résultat, l'ouvrier avait du adapter ces lamelles de fer à l'intérieur du moule avant d'y couler le bronze.

Toute l'épée a été exposée à une feu très-vif. De là proviennent les petites globules de bronze fondu, qui se remarquent à la surface de la poignée et même sur la lame de fer. D'où peuvent provenir ces dernières? Peut-être d'un fourreau en bronze ou de quelque autre objet qui se trouvait à proximité?

Cette épée en fer, construite sur le même modèle que les épées de bronze nous démontre que, malgré le changement de métal, le type des instruments restait le même, au moins pendant un certain temps.

Une lame de poignard de 11 centim. de longueur, munie à sa base de 4 rivets pour l'affermir dans une poignée de corne ou de bois.

Trois têtes de flêches, chacune d'une type différent. L'une est à douille, une autre est munie d'une soie et la troisième est une mince et étroite plaque de bronze taillée en parallélogramme.

La rareté des têtes de flêches en métal pendant l'âge du bronze s'explique parfaitement par la raison que, pour des armes employées une seule fois, on utilisait la corne, le silex et l'os, plutôt qu'un métal encore rare et difficile à façonner.

Couteaux.

Parmi la quantité de couteaux recueillis, quelques uns seulement méritent une mention spéciale.

L'un de 30 centim. de longueur est muni d'une élégante poignée en bronze, qui fait corps avec la lame. A l'extrêmité de la poignée se trouve un trou de suspension. (Fig. 6.)

Un second, dont la lame et la poignée sont aussi en bronze et coulées d'une seule pièce. Il est plus petit que le précédent (20 centim.), mais la poignée présente plus de variété dans l'ornementation.

Un autre spécimen très-grand (37 centim. de longueur) a été trouvé emmanché dans une gaîne en corne de cerf de forme conique et présentant un fin travail de ciselures, sous forme de lignes circulaires. (Fig. 7.)

Un quatrième est muni d'une douille.

On a recueilli en outre quelques exemplaires de couteaux-rasoirs. L'un d'entre eux est accompagné d'un joli manche en corne de cerf, dans lequel il était assujetti.

Un autre est orné sur l'une de ses faces de rangées de petits points d'où partent des faisceaux de lignes droites.

Instruments divers.

Plusieurs ciseaux à douille, remarquables par leurs dimensions (17 centim. de longueur) et le fini de leur travail. (Fig. 8 & 9.)

Deux petits poinçons encore enchassés dans la tige de bois qui leur servait de manche.

Une longue pièce de bronze aplatie, de 23 centim. de longueur sur 3 centim. de largeur et couverte sur l'une de ses faces de lamellures transversales et parallèles, a du apparemment être utilisée comme scie ou comme lime. (Fig. 11.)

Trois marteaux, dont deux petits à douille carrée, tout-à-fait semblables à ceux de la collection Schwab. Un troisième a été formé d'une hache endommagée.

Un curieux instrument formé d'un seul morceau de bois, ressemblant à un perçoir. La partie allongée de l'instrument un peu entaillée près de la pointe, est formée d'un rameau tandis que la poignée faisait partie du tronc du même arbre. Cet objet a été probablement employé pour le même usage que nos aiguilles à crocheter.

Plusieurs bouts de bois de cerf, de 12—15 centimètres de longueur, percés de trous ovales dans différents sens. Ils ont servi peut-être de navette de tisserand.

Ornements.

Une quantité de bracelets, dont plusieurs forment la paire; ils sont tous entr'ouverts de forme et de dimensions variées. Les plus petits, formés pour la plupart d'une simple tige de bronze ovalaire, ont dans leur plus grand diamètre 4 centim. de largeur, tandis que les plus grands mesurent jusqu'à 14 centim.

Ces derniers sont presque tous coulés et évidés à l'intérieur; leur ornementation est uniforme et consiste essentiellement en stries et torsades. Une seule pièce fait exception; c'est un large ruban ovalaire, repoussé au marteau et orné à sa surface externe de trois rangées de petits disques pointillés, reliés entre eux par plusieurs lignes droites.

L'un des bracelets coulés présente une particularité intéressante. On remarque à sa surface interne près du bourrelet terminal un vide à bords irréguliers, d'un centimètre de largeur sur 5 millimètres de profondeur, dont les parois sont tapissées d'une couche de métal blanchâtre, qui m'a paru être de l'étain.

Evidemment cette lacune correspond à l'endroit du moule où se trouvait le trou de coulage [1]) et elle aura été faite par l'ouvrier qui, en voulant enlever le bouchon de coulage aura détaché une partie de la mince surface du bracelet.

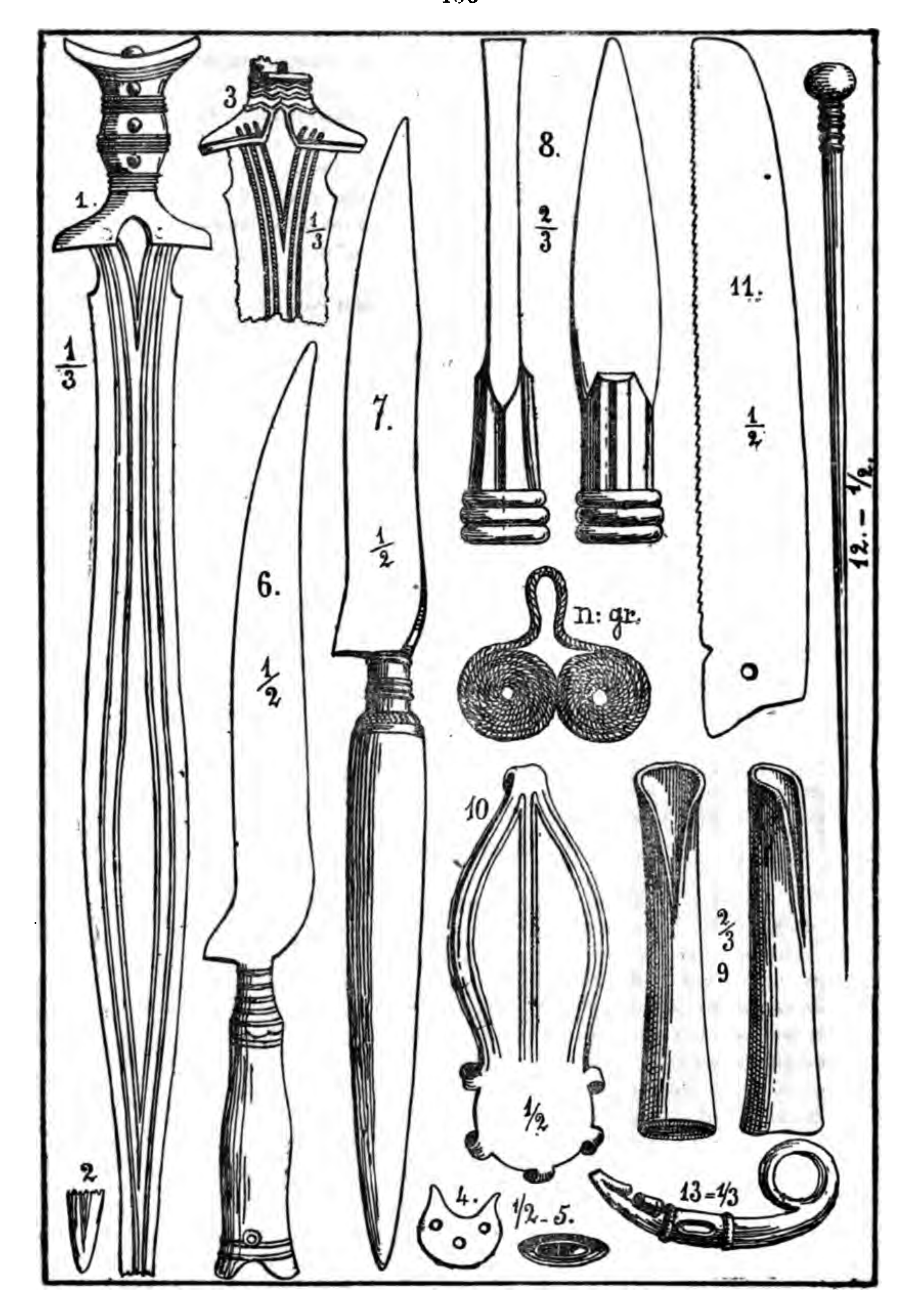
Il aura ensuite voulu réparer le dommage en comblant la lacune avec de l'étain ou peut-être y souder une feuille de bronze?

Un autre spécimen présente déjà un perfectionnement sur le type précédent en ce qu'il peut s'ouvrir et se refermer à volonté. Il est formé d'un fil de bronze strié, replié sur lui-même de manière à former deux bouts d'égale longueur. Puis ce double fil est recourbé en cercle et l'extrêmité de chaque fil se termine en crochets qui correspondent à une anse ménagée à l'endroit où les deux fils se replient l'un sur l'autre.

A cette anse est suspendu, comme ornement, un petit anneau mobile.

Deux agrafes ou plaques de ceinturon. L'une d'elles, rappelant par le fini de son exécution les beaux produits de l'art étrusque, est formée d'une mince plaque de bronze mesurant 12 centim. de longueur sur 5 centim. de largeur. Arrondie d'un côté elle se termine de l'autre en une pointe recourbée en crochet. L'extrêmité arrondie est munie à sa face postérieure de plusieurs crochets destinés à fixer l'agrafe au cuir du ceinturon. La face antérieure est ornée de 3 paires de fils un peu en relief, dont deux suivent les contours et la troisième la ligne médiane de l'agrafe. (Fig. 10.)

[1]) En examinant avec attention tous les bracelets coulés de ma collection, je remarquai que tous avaient au même endroit un petit défaut provenant de l'opération du coulage.


1.
1/3
2
3
1/3
6.
1/2
7.
1/2
8.
2/3
11.
1/2
12. – 1/2
n: gr.
10
1/2
2/3
9
4.
1/2 – 5.
13 = 1/3

Deux doubles spirales tout-à-fait identiques, dont l'une est en fil d'or et l'autre en fil de bronze. (Fig. 11.)

Plusieurs minces lamelles d'or, ayant servi à plaquer divers objets.

Une quantité d'épingles. (Fig. 12.)

Quelques amulettes et pendelocques, consistant en anneau munis de divers appendices et en plaques percées de rangées de trous. (Fig. 13.)

Un tube de bronze, cylindrique, de 7 centim. de longueur, renforcé à ses deux bouts par trois bourrelets circulaires, a peut-être servi de poignée à quelque instrument.

Plusieurs disques bombés, d'un diamètre variant entre 4 et 9 centim. Ceux de petite dimension sont coulés, les plus grands sont en bronze battu. Tous sont munis au centre de la face concave d'une oreillette, à travers laquelle on passait un lien pour fixer le disque soit au bras, soit au centre d'un bouclier, soit encore (ce qui est le plus probable) comme ornement sur les côtés de la tête du cheval.

J'ai recueilli en outre quelques moules, un creuset, plusieurs croissants et d'autres objets intéressants que je me réserve de décrire dans un prochain numéro.

Dr. V. Gross.

155.

Minières primitives du Jura Bernois.

Dans nos publications sur l'âge du fer, sur les forges primitives et sur les mines de fer du Jura bernois, nous avons déjà signalé l'existence de quelques minières des temps primitifs, telles, par exemple que celles de Séprais, au Val de Délémont, dont les parois sont tapissées de stalagmites tandis qu'au toit de ces souterrains ténébreux pendent des stalactites. Depuis lors nous avons encore fait quelques découvertes intéressantes dans ce même rayon minier autour duquel rayonnent au moins cent de ces fourneaux d'époque inconnue et qui n'avaient pas de mine plus à proximité que celle de Séprais. On remarque en diverses localités que l'exploitation des mines se faisait déjà au moyen de puits, arrivant par fois à cent pieds de profondeur. Ils étaient rapprochés les uns des autres d'environ cent pieds, et reliés entre eux par des galeries souterraines qui n'avaient guère que 4 pieds de hauteur sur 2 pieds et demi à 3 de largeur. Dans les argiles ou bolus compacts stériles ou sans suine, ces galeries étaient encore plus petites pour ménager les déblais inutiles. Les mineurs avaient pour outils un pic à douille ronde, dont le manche plus mince à la poignée qu'à la tête et glissait dans cette douille sans qu'il soit besoin de l'y fixer avec des coins. Leur pelle n'était qu'une spatule en bois plus ou moins large et à manche très-court. Ils employaient aussi des espèces de petits vans en bois, creusés dans une pièce plus ou moins large et ils les remplissaient en tirant avec le pic la mine ou les argiles. Ils en versaient ensuite le contenu dans un baquet à traîneau qui remplaçait la brouette. Ce baquet haut d'environ 40 centimètres, avait un diamètre de 36 à son ouverture et de 27 à sa base. Il était garni de trois cercles de fer et d'une anse en fer, mobile comme celle d'une

chaudière, sous le baquet il y avait deux bandes de fer plat qui formaient le traî neau. Un anneau fixé vers le milieu de la hauteur du baquet servait à traîner ce véhicule, au moyen d'une corde, jusques sous le puits, d'où on le tirait avec une corde munie d'un crochet, et s'en roulant sur un treuil muni d'une ou de deux manivelles. C'est encore le mode d'extraction employé de nos jours, quand on n'a pas de machine à vapeur, mais depuis un temps immémorial les brouettes et des petites charettes ont remplacé ces baquets traîneaux qui paraissent appartenir aux temps les plus reculés, car il n'en est resté aucun souvenir traditionnel. Nous en avons vu des débris suffisants pour pouvoir les décrire, mais non pas les conserver car ils tombaient en poudre, comme le manche d'un de ces pics tandis que le fer était en bon état. On en a trouvé du même genre dans les anciennes minières de la vallée de Moutier, vers Corcelles, lieu si remarquable par des emplacements de fonderies ou forges primitives, Nous avons également vu de ces fragments de vans dans d'autres anciennes minières, à Corcelon, non loin de ces mêmes emplacements de forge.

Nous avons aussi remarqué que ces mineurs primitifs ont employé des morceaux de pin sylvestre, ou de bois très-résineux, au lieu de lampe, mais ce mode d'éclairage ne pouvait servir que dans les galeries bien airées, c'est-à-dire où il y avait assez d'air pour permettre l'inflammation de ce bois résineux et pour laisser dissiper la fumée noire qu'il produit. Aussi des autres galeries laissent voir de petites niches creusées dans les argiles compactes pour y placer une lampe qui peut brûler avec moins d'air et de fumée. Les ouvriers d'alors connaissaient l'usage de la pipe. Dans une de ces niches on a retrouvé une de ces très-petites pipes de fer de la forme de celles dites de gypse, mais à tuyau plus court qu'on allongeait avec un jonc ou bout de bois percé. Nous avons déjà signalé la découverte de pipes pareilles en Suisse, soit à Avenches et ailleurs, comme dans plusieurs localités du Jura, qui se sont trouvées avec des objets gallo ou hélvéto-romains, sans nulle trace d'époques plus récentes. Cette trouvaille d'une pipe semblable dans une minière incontestablement fort antérieure à l'emploi du tabac dans nos contrées, est une nouvelle preuve de l'usage de fumer dans l'antiquité, non pas du tabac, mais diverses plantes que fournit le pays. La pipe précitée se fermait avec un couvercle à charnière, comme une de celles que nous possédons et qui provient d'un poste militaire gallo-romain. Seulement cette dernière ne peut plus s'ouvrir, la charnière n'est plus mobile, tandis que la pipe trouvée dans la minière fort sèche, est restée parfaitement conservée et mise en nouvel usage par un ouvrier qui a simplement substitué un bout de tuyaux à celui poudreux, et bourré le fourneau avec du tabac, au lieu de thim ou de serpolet.

Ces diverses découvertes et bien d'autres trop longues à détailler, attestent que les mineurs primitifs ne se contentaient point d'exploiter le minerai qui se remontre à ciel ouvert. Ils n'aurait jamais pu de la sorte se procurer la mine qui a produit ces amas si nombreux et si considérables de scories de fer qu'on remarque près des anciennes forges et qui accusent une grande consommation de minerai. Ils ont pu commencer leurs travaux où la mine affleurait, mais bientôt il a fallu la suivre sous terre et les traveaux qu'on vient de décrire indiquent comment on opérait. Ajoutons qu'à Séprais et en bien d'autres lieux les argiles renferment la mine ne sont pas



toujours assez compactes pour pouvoir y ouvrir des galeries sans boiser celles-ci. De nos jours on le fait avec des cadres en bois ronds et avec des planches, mais autrè fois on remplaçait celles-ci par des branchages flecibles quoique résistants. Nous avons encore vu employer le mode économique, mais peu durable, non seulement pour des galeries, mais encore pour des puits. Cette persistance pour les vieux usages indique en même temps que les mineurs primitifs ont pu foncer des puits assez profonds et ouvrir des galeries sans avoir tous les moyens qu'on possède maintenant.

Il est rare de pouvoir constater ces détails dans les minières primitives, parce que les ouvriers qui les découvrent n'y attachent pas d'importance et que souvent ils détruissent tout ce qu'il en reste. Il faut arriver inopinement lors de ces découvertes pour pouvoir les étudier, mais ce n'est pas toujours sans danger, dont le moins redoutable est l'éboulement du terrain ou des travaux au moment où l'air y pénètre. Souvent ces vieilles galeries sont remplies de gaz carbonique fort dangereux qui commence par éteindre la lampe et menace aussitôt la vie, d'autres fois, quand les minières sont moins anciennes on remontre le gaz inflammable qui se forme par la décomposition des bois employés dans la plupart des galeries. La principale cause de la rareté des découvertes de ces minières primitives provient de la nature du terrain. Le plus souvent il se compose d'argiles jaunes, peu compactes, qui se délitent peu à peu, comblent les galeries et ne laissent plus trace des travaux.

Coupe d'une minière du premier âge du fer.

a) Galerie d'avancement attaquée par le mineur.
b) Galerie latérale.
c) Mine.
d) Argiles compactes ou bolus qui n'exige point de boisage.
e) Argiles jaunes subcompactes.
f) Roche jurassique sur laquelle repose le minerai.
g) Baquet ou cuveau avec traîneau dessous. Pic à douille ronde, van en bois, d'une seule pièce, remplaçant la pelle.
h) Niche pour la lampe ou le flambeau de pin gras.

A. Quiquerez,
ingénieur des mines du Jura.

156.

Neuere Refugien.

In der Handschriftensammlung, welche der sel. General Zurlauben zusammengebracht, die bekanntlich zu Aarau liegt, befindet sich ein Klein-Folio-Band, welcher das Verzeichniss aller Besitzungen und Gefälle enthält, die dem Kloster Königsfelden um die Mitte und bis zu Ende des XV Jahrhunderts gehört haben.

Die historisch werthvollsten Beiträge dieses Urbars bestehen in den Hofrechten, welche im nächsten Bande der Argovia abgedruckt werden sollen.

Beim Hofrechte Pirminsdorf (an der Reuss, auf der Südseite des Badenbergs), wo sich bekanntlich im Walde ein mit drei Zirkelwällen umgebener Grabhügel befindet, steht zu lesen:

„Were es auch, dz not zu keme von krieges wegen, so mag iederman mit dem sinen ze **Graben**[1]) an das Holz (Eichen- und Buchenwal) **fliehen**, die zelg (ackerfeld) sye gesayet, oder nit."

Die Hofjünger zu Pirminsdorf waren Leibeigene, also unbewaffnete Leute, die sich und ihre Habe, in Kriegsnoth, in den bewaldeten Badenberg „flöchnen" durften, wo Refugien sein mochten.

Burg war keine in Pirminsdorf, wol aber früher ein Römerbau. Unten an dem rechten Ufer der Reuss ist ein künstliches viereckiges Feldstück, heisst „Schampelen", Campellus? Exerzier- oder Lagerplatz für die dort stehenden römischen Soldaten.

[1]) Graben heisst wol ein Stück, (Hube, oder Schuoposse) des Hofes Pirminstorf, wo das, oder die Refugien gewesen; solche Bezeichnungen finden wir häufiger, als urkundliche Nachweise von ihrer Bestimmung.

Dr. v. Liebenau.

157.

Wandgemälde im Seminar zu Küsnacht im Kanton Zürich.

Im Winter 1868 meldete Herr Seminardirector Fries der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, dass in einem ehemals zur Comthurei Küsnacht gehörigen



und jetzt zum Studirzimmer eingerichteten Saale (von Classe III) die Reste eines Wandgemäldes zum Vorschein gekommen seien.

Als sich der Unterzeichnete im folgenden Frühjahre an Ort und Stelle begab, wurde ihm die unter Fig. 2 dargestellte Figur gezeigt. Dieselbe hatte sich an dem zwischen zwei Fenstern gelegenen Wandpfosten hinter dem Holzgetäfer leidlich erhalten. Die Gestalt, die 1,46 Meter über dem Fussboden beginnt und von der Fahnenspitze bis zu den Hinterfüssen des Drachen 1 Meter hoch ist, wird durch einen rechts neben der Fahne angebrachten Namen als „Invidia" bezeichnet. Eine längere Inschrift in Minuskelbuchstaben befindet sich auf einer schmalen Bordüre unterhalb des Bildes. Dieselbe ist jedoch arg verstümmelt und mithin unleserlich. Die Figur ist reitend auf einem Drachen dargestellt. Den linken Arm verdeckt ein Schild, worauf in gelbem Felde eine Fledermaus erscheint. Auf dem Spangenhelm sitzt als Kleinod ein Bienenkorb, aus welchem einige Insecten schwärmen. Auf der gelben Fahne ist eine Schlange (Natter) dargestellt.

Es war gewiss, dass diese Figur nur den Theil einer grössern Serie bildete, dagegen unbekannt, ob ähnliche Cyklen auch anderswo nachzuweisen wären, bis uns das Prachtwerk von Weigel und Zestermann, die Anfänge der Druckerkunst in Bild und Schrift. Bd. II. Leipzig 1866. S. 153 u. ff., eine Parallele zeigte. Hier findet sich nämlich die von 2 Tafeln begleitete Beschreibung eines Klein-Folio-Manuscriptes, wahrscheinlich Ulmischen Ursprungs, und wie die Herausgeber annehmen, etwa um 1470 geschrieben, in welchem die sieben Todsünden und die sie bekämpfenden Tugenden abgebildet und durch kurze Beischriften erläutert sind. Die Personificationen sind folgende: 1) Hoffartt (Fig. 1) und Demuth (Fig. 3), 2) Gytigkeit und Miltigkait, 3) Unkünsch und Rainigkait, 4) Zorn und Gedultigkait, 5) Fraushait und Mässigkait, 6) Nyd und Hass (die

Beschreibung der letztern Personifikation entspricht genau unserem unter Fig. 2 abgebildeten Gemälde), 7) Trackait und Gottesdienst.

Diese sämmtlichen Darstellungen stimmen mit unserm Bilde überein. Es sind „Frauen, welche zum Theil auf phantastischen Thieren reiten und die Reitthiere, „sowie die Waffen und Embleme sind Symbole des Wesens der Sünden und Tugenden." Aus der stilistischen Vergleichung unserer „Invidia" mit den bei Weigel abgebildeten und auf unserem Zinkschnitte unter Fig. 1 und 3 wiederholten Personificationen ergibt sich, dass die beiderseitigen Darstellungen wahrscheinlich gleichzeitig und nach einem gemeinschaftlichen Vorbilde gefertigt wurden, wie solche ja unter den damals zahlreich cursirenden Bilderserien lehrhaften und ergötzlichen Inhalts leicht zu beschaffen waren. [1])

[1]) Noch in der Spätzeit des XVI. Jahrhunderts stellte Goltzius in seinen Kupferstichen die Personificationen der Tugenden und Laster dar, überragt von Schilden, deren Embleme im Wesentlichen mit den oben angeführten übereinstimmen.

J. R. RAHN.

158.

Nachtrag.

Erklärung der Bilder 2, 3, 4 auf Taf. XXXIV in der letzten Nummer.

Instrument de poche découvert à Avenches en 1872.

La cuiller en bronze, trouvée l'année dernière dans les ruines d'Aventicum, dont l'indicateur a donné un dessin en 1872, Tab. XXXIV. Fig. 4, ne faisait pas partie des ustensiles d'un ménage; c'était une cuiller portative, une cuiller de poche, accompagnée de deux autres instruments qui ne sont plus, mais que l'on peut, avec quelque raison, supposer un couteau et un poinçon.

Le manche de l'instrument de la longueur d'un petit couteau de poche ordinaire, 75 millimètres, en bronze massif, recouvert d'une belle patine, représente un lion couché dont la tête forme l'un des bouts de l'instrument et le corps le dos de la pièce. A la queue du lion est un prolongement, en forme de planchette, muni d'une rainure dans laquelle on voit un reste du couteau, fixé par une goupille, et à l'autre bout, entre la tête et la cuisse droite de l'animal, se trouve une gaîne où s'enchassait la lame de fer quand ou fermait le couteau.

Un second instrument, tout aussi long mais moins large, que nous croyons un poinçon, à en juger par la petite rainure, pratiquée dans un bourrelet, sous la planchette, où l'on en remarque encore des traces retenues par la goupille, s'abaissait dans une gaîne encore plus petite, située sous le poitrail de l'animal, quand on fermait ce poinçon de fer.

Mais le plus intéressant des instruments, qui est intact, est une cuiller de bronze, toute grande ouverte que le lion tient dans ses pattes de devant. Elle est étamée, de forme ovale, plus arrondie à la pointe que près du manche, de 40 millimètres de longueur sur 12 millimètres de largeur, fixée également par une goupille de manière à pouvoir se replier sur la tête de l'animal.

CASPARI.

Fig. 1. Statuette des Priap. Siehe S. 311.

Fig. 2 stellt, wie die vorige Figur, eines derjenigen Götterbilder vor, welche in den Jahren 1871 und 72 zu Baden im Aargau von Herrn Borsinger, Gastwirth zur „Blume", gefunden und theilweise im Januar- und Aprilheft des „Anzeigers" von 1872 abgebildet und beschrieben wurden. Das vorliegende Bild ist ein stehender Jupiter mit Binde um den Kopf, von welcher Bänder rechts und links auf den Rücken herabhangen. In der Rechten hält er den Blitz, mit der erhobenen Linken hielt er das Scepter. Die Füsse sind abgebrochen.

Fig. 3. Abbildung einer burgundischen Agraffe aus Bronze, ähnlich denjenigen, welche in unsern Mittheilungen (Bd. II, Heft 8) abgebildet und beschrieben sind. Das vorliegende Stück ist zu Crissier, Canton Waadt, beim Ausgraben eines Baumes gefunden worden, und wird im archäologischen Museum zu Lausanne aufbewahrt. Obgleich die Legende sehr gut erhalten, ist uns die Lesung derselben noch nicht gelungen. — Wir verdanken die Mittheilung dieses merkwürdigen Stückes der zuvorkommenden Gefälligkeit des Conservators des genannten Museums, des Herrn Morel-Fatio in Lausanne. Dr. F. K.

159.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

V.

VII. Canton Graubünden.

Müstail. Vide Alvaschein.

Pitasch, Hochgericht Gruob. Kirche S. Martin „sehr alt und klein". Nüscheler I, 63.

Pontresina, Oberengadin. Begräbnisskirche S. Maria. Einschiff. Kirche mit schmuckloser halbrunder Apsis. Der quadrat. vor der S.-Ecke der Façade angebaute Thurm ist in den beiden unteren Geschossen mit viereckigen Compartimenten von Pilastern und Rundbogenfriesen geschmückt. Die beiden oberen mit einfachen Rundbogenfenstern (nachträglich erhöht?). (R)

Poschiavo. Thurm rom. (Mitgeth. von Herrn Stadtarchivar Kind in Chur.)

Rhäzüns. S. Georg. Nüscheler I, 55 u. ff. Ferd. Keller im „Anzeiger", X. Jahrg. No. 4, p. 73. Rahn in v. Zahn's Jahrb. f. Kunstwissensch. 1871, S. 116 u. ff. Volksblatt (bündn. Monatsbl.) 1871, No. 20 u. 21. Aus der bei v. Juvalta, Forschungen über die Feudalzeit im curischen Rätien, 1871, 2. Heft, S 222, veröffentlichten Stammtafel ergibt sich, dass die Entstehung der Wandgemälde von S. Georg erst in die Mitte des XV. Jahrhunderts gesetzt werden muss. — S. Paul. Kleines einschiff. Langhaus, das sich mit einem Spitzbogen nach dem viereckigen Chore öffnet. Beide Räume flachgedeckt. Nach einer Mittheilung des Herrn v. Juvalta auf Ortenstein war das Innere mit Wandmalereien ausgestattet. Der Thurm an der N.O.-Ecke des Schiffes schmucklos viereckig. In den beiden unteren Geschossen schmale rundbog. Schlitze, zu oberst unter der hölzernen Gallerie auf jeder Seite zwei auf einer Säule gekuppelte Rundbogenfenster. Die Theilsäulchen ohne Basen mit rohen Würfelkapitälen. (R)

Roveredo. S. Giulio. Thurm und Chor zeigen rom. Formen. Ersterer an der S.-Seite des Langhauses ein schlanker viereckiger Bau von italien. Gepräge. Die untere Hälfte kahl. Darüber drei Geschosse mit Rundbogenfriesen zwischen glatten Eckstreifen. Die Fenster zum Theil modernisirt, zum Theil paarweise auf einer schlanken Säule gekuppelt. Der Chor dreiseitig geschlossen und mit Eckpilastern und Rundbogenfriesen geschmückt. Das Innere unbekannt. (R)

Sagens, Thalschaft Gruob. Thurm rom. (Mitgeth. von Herrn Stadtarchivar Kind in Chur.)

Samaden. S. Peter. Thurm rom. Nüscheler I, 149. S. Sebastian „sehr alt". A. a. O. S. 120.

S. Domenica, Calancathal. Kirche und Thurm laut Inschrift vom J. 1644, was zu Nüscheler a. a. O. 84 zu berichtigen ist. (R)

S. Maria, Calancathal. Von der Kirche tragen der Thurm und das S. Q.-Schiff rom. Formen. Ersterer viereckig mit achteckigem Aufsatz. Die Wände sind in mehreren Geschossen durch schmale Compartimente mit Spitzbogenfriesen belebt, in denen die hohen Rundbogenfenster paarweise von einem Theilsäulchen ohne Basis mit kelchartigem Kapitäle getrennt werden. Die Fronte des S. Q.-Sch.-Flügels mit Eckpilastern und Spitzbogenfries. (R)

S. Maria, Münsterthal. Kirche spätgothisch. 1492. Thurm an der S.-Seite des Schiffes rom. Viereckiger hoher Bau mit vier steilen Giebeln und spitzem Helm. Das hohe glatte Erdgeschoss enthält auf jeder Seite ein schmales Rundbogenfenster. Es folgt dann ein wulstförmiges Gurtgesimse und ein glattes fensterloses Stockwerk. Die beiden folgenden Stockwerke enthalten auf jeder Seite eine dreifache Gruppe von Rundbogenfenstern auf einfachen Theilsäulchen mit Würfelkapitälen, die Giebel je zwei gekuppelte Rundbogenfenster. (R)

S. Vittore. Misox. Stiftskirche. Ursprünglich eine rom. dreischiff. Pfeilerbasilica mit dreiseitig geschl. Chor, die aber im XVII. Jahrhundert einen durchgreifenden Umbau erlitt. Das Aeussere an Haupt- und Seiten-Schiffen mit Pilastern und plumpen Bogenfriesen decorirt. Die W.-Façade nach italienischer Weise durch hohe bis zur Dachschräge ansteigende Wandstreifen dreitheilig gegliedert. In der Mitte das rundbogige Portal mit schmucklosem Bogenfeld und roman. Profilen, die ohne Unterbrechung Pfosten und Archivolte begleiten. (R) — Capella di S. Luzio. Einschiff. flachgedeckter Raum ohne Apsis von länglich rechteckiger Form. Der Altar zum Theil auf den wachsenden Fels gebaut, ebenso der Thurm an der N. O.-Ecke, ein kreisrunder Bau. Das Aeussere desselben mit Rundbogenblenden auf schmalen Wandstreifen gegliedert. Letztere zum Theil mit schmiegenförm. Gesimsen versehen. Auf dem kräftigen Kranzgesimse, das aus vorkragenden Platten gebildet wird, erhebt sich ein niedriges Zeltdach. Das Erdgeschoss des Thurmes enthält eine kreisrunde Kapelle, deren Wandungen mit vier halbrunden, ca. 5' hohen und 1' breiten Nischen versehen und mit Malereien des XIV. Jahrhunderts geschmückt sind, das Ganze mit einem halbkugligen Gewölbe bedeckt. (R)

Scanfs, Unterengadin. Kirchruine. Portal und Thurm zeigen „den rundbogigen Baustyl". Spuren von Wandgemälden am Innern und Aeussern der Kirche. Nüscheler I, 126.

Scharans, Domleschg. Allerheiligenkirche. Gothisch. 1490. Thurm rom. mit gekuppelten Schallfenstern. Nüscheler 96.

Schmitten, Bezirk Unter-Landquart. Thurm isolirt neben der Kirche stehend, viereckig, mit einfachen Flachbogenfenstern in den beiden unteren Geschossen. In den Giebeln unter dem Spitzhelm je zwei auf einer viereckigen Zwischenstütze gekuppelte Rundbogenfenster. (R)

Schuls, Unterengadin. Kirche spätgothisch. Thurm an der S.-Seite zwischen Schiff und Chor rom., viereckig, ohne Gliederungen mit vier Giebeln und Spitzhelm. In den beiden oberen Geschossen auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster auf einem Theilsäulchen mit schmiegenförmigem Kapitäl und gleicher Basis. (Aufnahmen mitgeth. von Herrn Architekt Kunkler in St. Gallen.)

Sedrun, Bezirk Vorderrhein. Thurm rom.

Seewis, Davos. „Die niedrige Kirche hat eine alterthümliche Bauart." Nüscheler I, 32.

Sils, Domleschg. S. Cassian. Einschiff. (?) Langhaus mit viereckigem Chor. Das Innere angeblich schmucklos. An der W.-Seite ein ungegliederter viereckiger Thurm mit einfachen Rundbogenfenstern unter dem Zeltdache. (R)

Trons, Vorderrhein. Thurm rom.

Wergenstein, Schams. Chor mit rundbog. Rippengewölben. (Mitgeth. von Herrn Prof. Brügger in Chur.)

Zernetz, Unterengadin. Pfarrkirche modern. An der S.-Seite der sechs Stockwerke hohe viereckige Thurm rom. Die drei ersten Geschosse mit rechtwinkligen Compartimenten von Eckpilastern und Rundbogenfriesen geschmückt. Die drei folgenden mit Fenstergruppen von zwei, drei und im obersten Stocke von vier rundbog. Schallfenstern auf jeder Seite. Die Leibungen der Fenster rechtwinkelig profilirt und von achteckigen Theilsäulchen gestützt, die statt des Kapitäls einen viereckigen, nach unten abgeschrägten Klotz tragen. (R)

Zillis, Schams. (R in den Mittheilgn. der Antiquar. Gesellsch., Bd. XVII, Heft 6.)

Zutz, Oberengadin. Kapelle S. Katharina und Barbara. Goth. 1499. Thurm rom. Nüscheler I, 124 u. 149. Pfarrkirche S. Lucius und Florinus. Goth. 1507. Thurm rom. Nüscheler I, 149.

VIII. Canton Luzern.

Altishofen. Kirche vom Jahre 1772. (Heiden-) Thurm an der S.O.-Ecke derselben im Uebergangsstil des XIII. Jahrhunderts, wahrscheinlich als Chor der alten Kirche erbaut. J. C. Segesser im „Geschichtsfreund“, Bd. XIII, 1857, S. 196 u. ff., mit Aufnahmen.

Beromünster. Stiftskirche. Laut dem Liber crinitus von Beromünster weihte Bischof Gebhard III. von Constanz i. J. 1108 den Altar in der Krypta (Mittheilung des Herrn Chorherrn Aebi, der nächstdem eine Abhandlung über diese Kirche im „Geschichtsfreund“ veröffentlichen wird). Der jetzige Bau wird der Hauptsache nach aus dem XII. Jahrhundert zu datiren sein. Dreischiff. Basilica. Das Langhaus von der barocken Vorhalle bis zur Vierung M. $21,_{10}$ lang. Das M.-Schiff M. $7,_{45}$, die S.-Schiffe M. $4,_{45}$ br. Auf das Langhaus folgt ein M. $7,_{37}$ tiefes, aber nur M. $0,_{47}$ über die äussere Flucht der Abseiten ausladendes Q.-Schiff und im Anschluss an dasselbe drei halbrunde Apsiden, die mittlere M. $6,_{06}$, die Nebentribünen M. $3,_{40}$ br. Die W.-Hälfte des M.-Schiffes mit einem barocken Spiegelgewölbe bedeckt und M. $10,_{88}$ lang, wird durch 2×3 Säulen plumpen jonischen Stils mit rundbogigen Archivolten begrenzt, die O.-Hälfte, flachgedeckt, ist nachträglich gegen die S.-Schiffe hin vermauert und über den letzteren ein zweites Stockwerk errichtet worden. Das Ganze durch spätere Zuthaten verunstaltet. Die ursprüngliche Form der Stützen im M.-Schiff ist unbekannt. Wahrscheinlich waren es viereckige Pfeiler, die erst nachträglich in die gegenwärtigen (Stuk-?) Säulen umgewandelt wurden. Die viereckigen Fenster in Haupt- und S.-Schiffen modern, ebenso die Flachbogenfenster in den Apsiden. Die Vierung 1690 mit einer Barockkuppel überwölbt. — Der einzige ursprünglich erhaltene Theil ist die Krypta unter der Hauptapsis, zu welcher Treppen vor den beiden Querschiffflügeln herunterführen. Das Ganze besteht aus einem länglich rechteckigen Raume, der in der Richtung von O. nach W. durch zwei Mauern in drei parallele Gänge (der mittlere M. $2,_{38}$, die seitlichen 1 M. breit) getheilt wird. Sie sind mit rundbog. Tonnengewölben bedeckt, deren Scheitelhöhe im mittleren Gange M. $2,_{48}$, in den Nebenräumen M. $2,_{17}$ beträgt und durch niedrige Arcaden am O.- und W.-Ende miteinander in Verbindung stehen. Dazwischen sind in der Mitte der beiden Scheidewände M. $0,_{80}$ über dem Boden zwei gekuppelte Rundbogenfensterchen angebracht, die links von einem runden, rechts von einem achteckigen Theilsäulchen getragen werden. Die Basen bestehen aus einem ringförm. Wulste, die Kapitäle sind mit rom. Blattwerk und theilweise mit Fratzen geschmückt. Allem Anschein nach erstreckte sich früher die Krypta auch unterhalb der Vierung hin, wie denn noch durch die beiderseits am Fusse der Chortreppe befindlichen Oeffnungen die Ansätze von Gewölben sichtbar sind. Das Aeussere der Kirche entbehrt jeglichen Schmuckes. Der westl. an das N.S.-Schiff angebaute Thurm enthält im Erdgeschosse hinter derben Rusticamauern das Archiv, ein quadratischer Raum von ca. M. 4 Seitenlänge mit einem einfachen Rippengewölbe, dessen Schlussstein mit dem Datum 1608 bezeichnet ist. Der Hochbau kahl bis zum obersten Geschosse, das auf jeder Seite zwei Spitzbogenfenster mit spätgoth. Maasswerken enthält. (R)

Der Stiftsschatz enthält folgende Kunstwerke aus vorroman. und roman. Zeit: 1) Das im „Geschichtsfreund“, Bd. 24, 1869, abgebildete und Pag. 251 u. ff. von Chorherrn Aebi beschriebene Reliquiarium. 2) Zwei Elfenbeindeckel, Einband eines Pergamentcodex, M. $0,_{24}$ hoch und $0,_{124}$ breit mit den Reliefgestalten zweier Apostel (?), umrahmt von Säulenarcaden und einer von Delphinen und Blättern gebildeten Bordure. 3) Elfenbeindeckel eines Evangeliarium (XIII. Jahrhundert?), M. $0,_{237}$ hoch und $0,_{17}$ breit. In der Mitte der segnende Heiland von einem Kranze umgeben. Zur Seite und darüber in viereckigen Feldern durch Ornamentbänder getrennt SS. Peter und Paul, Jesaias, Ezechiel, Jeremias, SS. Gregor und Hieronymus, als Halbfiguren in starkem Relief. 4) Vortragekreuz in émail champlevé, in Stil dem Einband des Codex Nro. 216 in der S. Galler Stiftsbibliothek verwandt. Das Crucifix in kräftigem Relief aus vergoldetem Kupfer getrieben. XII. Jahrhundert. (R)

Littau, bei Malters. Thurm rom. J. C. Segesser im „Geschichtsfreund“ 1862, S. 15 u. ff. mit Abbildg. auf Taf. I.

Sempach. Kilchbühl. Von dem roman. Bau besteht noch das einschiff., flachgedeckte Langhaus, inwendig und auswendig schmucklos. M. $15{,}_{17}$ lang. $6{,}_{24}$ breit und $5{,}_{87}$ hoch, mit vier schmalen, einfach geschmiegten Rundbogenfenstern an der N.-Seite. Die Fenster an der S.-Seite, der Thurm und der Chor aus spätgothischer Zeit. (R)

Willisau. Kirche modern. Der vor die W.-Seite gebaute Thurm mit der schmucklosen rundbogigen Eingangshalle rom. viereckig, ohne Wandgliederung. Ueber dem wulstförm. Gurtgesimse des Erdgeschosses auf jeder Seite ein rechtwinkl. profilirtes Rundbogenfenster. Es folgen darauf in beträchtlicher Höhe durch Gurten getrennt drei niedrige Stockwerke, auf jeder Seite mit zwei gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Die Zwischenstützen bestehen aus rechteckigen Pfeilern mit zwei vorgesetzten $^3/_4$-Säulen, die Eckpfeiler von einer $^3/_4$-Säule begleitet. Einfache Würfelkapitäle, die gemeinsam mit einem schmiegenförm. Gesimse bedeckt sind. Die Basen bestehen aus umgekehrten Würfelkapitälen, deren Flächen mit Blattwerk geschmückt sind. Die rundbog. Leibungen ungegliedert. (R)

IX. Canton Neuenburg.

Bevaix, bei Cortaillod. Reste der Klosterkirche. Schmucklose Quadermauern mit rundbogigen Fenstern und schmiegenförm. Gesimsen. Unbedeutend. Zeichnungsb. der Antiquar. Gesellsch in Zürich.

Combes. Kleine (goth.?) Kirche mit rom. Thurm.

Neuchâtel. Collegiatkirche. Aufnahmen von *G A. Matile*, Dissertation sur l'égl. collégiale de N. D. de Neuchâtel. Neuchâtel 1847. *F. Dubois de Montpereux*, Monuments de Neuchâtel. Mittheilungen der Antiquar. Gesellsch in Zürich, Bd. V. — Schloss. W.-Flügel rom. Neuerdings auf Grund der vor etlichen Jahrzehnten gemachten Entdeckungen trefflich restaurirt.

X. Canton St. Gallen.

Berschis. S. Georg. Rom. zweischiff. Gewölbebau von finsterem gruftähnlichem Ansehen. Die Breite im Inneren ohne den Anbau, der nachträglich an die N.-Langseite gefügt wurde, beträgt M. 4, die Länge einschliesslich der $^1/_2$-runden Apsis, welche sich der ganzen Breite der O.-Schmalwand anschliesst, M. $11{,}_{85}$. Drei kurze kreuzförm. Pfeiler theilen die Schiffe. Sie sind der Länge nach untereinander und mit den dreifach rechtwinklig gegliederten Halbpfeilern an der W.-Seite und in der Tiefe der Apsis durch einfache Rundbögen verbunden. Aehnliche Halbpfeiler an den beiden Langwänden dienen zur Aufnahme der halbrunden Quergurten, der Diagonalen und Schildbögen. Die Gewölbe, stark überhöht, heben mit Gräten an, die sich jedoch gegen den M. $3{,}_{10}$ hohen Scheitel zu verlaufen. Die Apsis, die seltsamer Weise ebenfalls mit einer Archivolte unterzogen ist, ist mit zwei dreitheil. Grätgewölben bedeckt. Pfeiler und Halbpfeiler entbehren der Basen und Kapitäle. Die ursprünglichen Fenster ausserordentlich schmal, M. $0{,}_{90}$ hoch und im Rundbogen geschlossen. Ausführung und Maassverhältnisse von grösster Unregelmässigkeit. Die Gewölbe bald höher, bald tiefer ansetzend, die meisten Bögen korbartig gedrückt, die Vorlagen der Pfeiler und Wanddienste durchwegs von ungleicher Stärke. Der einzige Eingang an der S-Seite schmucklos modern. An der W.-Seite öffnet sich eine Thüre nach dem viereckigen Thurme, dessen unterer Theil, wie es scheint, durch zwei gekuppelte Rundbogenfenster beleuchtet wurde. Im obersten Stocke auf jeder Seite ein einfaches Stichbogenfenster. Im Innern der Kirche Spuren (roman ?) Gewölbmalereien. Das Aeussere durchaus kahl. Das Ganze wahrscheinlich nach dem XI. Jahrhundert erbaut, da die Bildung der Pfeiler und Wanddienste auf eine schon vorgeschrittenere Entwicklung des roman. Stiles deutet. (R)

Flums. Capelle S. Jacob bei Gräplang. Roman.? Einschiff. flachgedecktes Langhaus mit viereckigem tonnengewölbtem (?) Chor.

Ganterschwil. „Die Bauart des Kirchthurms lässt auf ein hohes Alter schliessen.“ Nüscheler II, 1. S. 191.

Ragatz. Kirche gegen Werdenberg zu. Thurm rom.

Schännis. S. Gallus-Kapelle, abgetragen. Ueber den noch bestehenden Thurm vide Anzeiger 1861, S. 70, dazu Taf. IV. Stiftskirche S. Sebastian. Nüscheler I, 148. Die alte rom. Pfeiler-Basilica durch den Anbau eines spätgoth. Thurmes an der Stelle des N. Q.-Schiffes, eines 1506 begonnenen Chores und allerlei barocke Zuthaten entstellt. Von der alten Anlage existiren

noch das dreischiff. Langhaus, der flachgedeckte S. Querschiffflügel mit einer $^{1}/_{2}$-runden Apsis, endlich eine grösstentheils verschüttete Krypta unter der ehemaligen Vierung. — Das M.-Schiff M. 8, die S.-Schiffe M. $3,_{30}$ breit, werden durch drei viereckige Pfeilerpaare in ungleichen Abständen getrennt. Die Stützen, durch Rundbögen verbunden, sind nachträglich abgekantet und mit antikisirenden Gesimsen versehen worden. Fenster und Decken in Haupt- und S.-Schiffen modern. Vierung und Q.-Sch.-Flügel mochten von jeher durch Mauern getrennt sein, darauf deutet die rom, mit Rosetten und Kugeln verzierte Rundbogenthüre, welche den Durchgang vom Chor zu dem S. Q.-Schiff vermittelt. Die alte Vierung wahrscheinlich flachgedeckt, da man bei Anlass der spätgothischen Einwölbung für nöthig erachtete, die S.-Wand durch Strebepfeiler zu verstärken. Die **Krypta**, zu der man vom S. Q.-Schiff heruntersteigt, scheint ursprünglich aus sechs Kreuzgewölben bestanden zu haben, die in zwei Reihen in der Richtung von O. nach W. hintereinander lagen und durch zwei viereckige in der Mitte aufgestellte Pfeiler getragen wurden. Diese Annahme stützt sich auf die Stellung des Altars, der ursprünglich jedenfalls in der Mitte der Ostwand stand, jetzt aber, wiewohl mit dem Mittel der Oberkirche correspondirend, in der N. O.-Ecke der Krypta steht. Man erkennt ferner deutlich die spätere Mauertechnik an der N.- und W.-Wand, und in der Mitte der letzteren sogar den Vorsprung eines alten Pfeilers. Gegenwärtig bestehen von der alten Anlage nur noch die beiden SO.-Joche, M $2,_{68}$ hoch, M. 4 tief und zusammen M. $5,_{10}$, auf der O-Seite M. $5,_{90}$ breit. Rippenlose Kreuzgewölbe ohne Gurten. In den Ecken Consolen mit rohen Doppelmasken, in der Mitte der O.-Wand eine Console mit den Gestalten zweier kämpfender Reiter von höchster Plumpheit, an dem Pfeiler statt des Kapitäls ein kauernder Löwe. — Das Aeussere grösstentheils modernisirt und verbaut, die S.-Fronte des S. Q.-Schiffes mit Eckpilastern und einem Rundbogenfriese unterhalb des Giebels. An der W.-Seite des Schiffes ein rom. Portal, dessen offener Rundbogen von einem Wulste zwischen rechtwinkligen Gliedern begleitet wird. Die Pfosten mit Säulen ausgesetzt. Säulen und Wandpfeiler ohne Basen mit schmucklosen Würfelkapitälen und Gesimsen verschiedenartigen Profils bedeckt. (R)

Wangs. Kirche angeblich romanisch.

Wesen. Heiligkreuzkirche. Roman., XII. oder XIII. Jahrhundert, aber durch moderne Restauration verunstaltet. Nüscheler I, S. 6.

Vorträge,

gehalten in der Zürcher. Antiquar. Gesellschaft vom 9. December 1871 an.

1871.

9. December. Hr. Dr. F. Keller: Mittheilungen über „die Glocken der Römer“, mit Vorweisungen.
„ alt Rechenschreiber Nüscheler: Bericht über eine antiquarische Excursion nach Adliswil. 5. Nov. 1871.

16. December. „ Dr. F. Keller: Mittheilungen über etruskische Aschenkisten, Pfahlbauforschungen in Griechenland und einen Neufund bei Medikon.
„ Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau: Vortrag über „die Quellen zu Schiller's Wilhelm Tell“.

1872.

6. Januar. Hr. Dr. G. Kinkel: Vortrag über „die Geschichte des Parthenon“.

13. Januar. „ Dr. F. Keller: Mittheilungen über die Schalensteine in Schweden. Verschiedene antiquar. Vorweisungen.
„ Prof. Dr. R. Rahn: Vortrag über „die mittelalterlichen Kunstdenkmäler in der Schweiz“.

20. Januar. „ Dr. F. Keller: Mittheilungen über Noviodunum.
„ Dr. E. Egli: Vortrag über „die geographischen Namen“.

27. Januar. „ Prof. Kinkel: Vortrag über „die Anfänge der weltlichen Malerei in Italien“.

3. Februar. „ Prof. Behn-Eschenburg: Vortrag über „Miltons Reise auf dem Continent“.

10. Februar.	Hr.	Prof. Dr. R. Rahn: Antiquarische Vorweisungen.
	„	Staatsarchivar J. Strickler: Vortrag über den Mailänder-Feldzug vom J. 1515.
17. Februar.	„	Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau: Vortrag über „mittelalterliche Legendenliteratur" und Mittheilungen über zwei Urkunden aus dem Rheinauer-Archiv und die Kessler'sche Hauschronik.
22. Februar.	„	Prof. Osenbrüggen: Vortrag über „die culturhistor. Entwicklung des deutschen Strafrechts".
2. März.	„	Dr. F. Keller: Antiquarische Mittheilungen und Vorweisungen.
	„	Dr. H. H. Vögeli: Vortrag über den „Kaiser Claudius als Alterthumsforscher und seine Beziehungen zur Schweiz".
9. März.	„	Dr. G. Kinkel: Vortrag über die Geschichte der Parthenonsculpturen im Mittelalter und in der Neuzeit.
16. März.	„	Dr. F. Keller: Mittheilungen über Zürich zur Römerzeit.
	„	Prof. Dr. A. Hug: Vortrag über „Fälschung von antiken Münzen und Handschriften".
23. März.	„	Prof. Lasius: Vortrag über „die Construction der gewölbten Kirchen im Mittelalter".
6. April.	„	alt Stadtrath Scheuchzer: Vortrag über eine ägyptische Inschrift.
13. April.	„	Prof. v. Muralt (als Gast): Vortrag über „bosporanische Alterthümer".
	„	Prof. S. Vögelin, jun.: Vortrag über „die Glasgemälde in der Schweiz im 16. Jahrhundert".

---

9. November.	Hr.	Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau: Wanderstudien aus Italien (das Grab der Volumnii in Etrurien und die Memoiren des Franciscanermönches Jordanus von Giano).
16. November.	„	Prof. Dilthey: Mittheilungen über die Auffassung des Menelaos und der Helena in der antiken Kunst und die Darstellungen vom Tode des Pentheus.
	„	Prof. Dr. R. Rahn: Mittheilungen über die Baugeschichte Zürichs im 18. Jahrh.
23. November.	„	Dr. F. Keller: Mittheilungen über die neuesten Ausgrabungen in Troja.
	„	Prof. S. Vögelin, jun.: Vortrag über „neuere Rafaelforschungen".
30. November.	„	Prof. Dr. A. Hug: Vortrag über „die Aufführung einer griechischen Comödie im 16. Jahrhundert in Zürich".
7 December.	„	Zeller: Vortrag über „ein zürcher. Monument aus der Zeit König Albrechts".
14. December.	„	Dr. Staub: Vortrag über „deutsche Sagen aus dem Wallis'.
21. December.	„	alt Rechenschreiber Nüscheler: Archäologische Erinnerungen an einen Winteraufenthalt im südlichen Frankreich.

1873.

11. Januar.	Hr.	Dr. F. Keller: Mittheilungen über Pfahlbaugeräthe aus der Stein- u. Broncezeit.
	„	Röttinger, Glasmaler in Zürich: Vorweisung alter Glasgemälde der Schweiz.
18. Januar.	„	Prof. Kinkel: Vortrag über „die religiösen Affinitäten der drei Noachiden-Stämme".
26. Januar.	„	Prof. Dilthey: Vorweisung der neuen Anschaffungen des Gipsmuseums.
	„	Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau: Genealogische Notizen zur Kunstgeschichte Zürichs.
1. Februar.	„	Prof. S. Vögelin, sen.: Mittheilungen über das zürcherische Künstlergeschlecht der Meyer, mit Vorweisungen.
	„	Dr. F. Keller: Antiquarische Mittheilungen und Vorweisungen.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

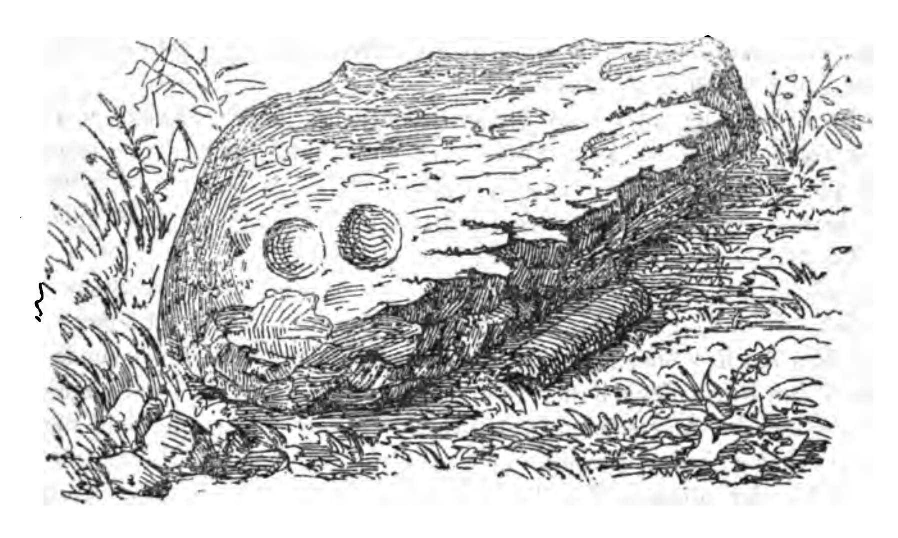
INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 2. **ZÜRICH.** APRIL 1873.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbüreaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

160.

Schalenstein bei Luzern.



Schon vor mehreren Jahren machte mich Herr W. M. Wylie Esq. F. S. A., Ehrenmitglied unsers Vereins, auf einen Schalenstein aufmerksam, der sich auf der

Nordseite der Stadt Luzern befinde und forderte mich auf, denselben in Augenschein zu nehmen und bekannt zu machen. Allein da die Angabe der Oertlichkeit so unbestimmt lautete, zweifelte ich an der Möglichkeit, den Stein aufzufinden und verschob die Nachforschung von einem Jahr zum andern. Nun hat kürzlich Herr Ludwig Pfyffer, Glasmaler in Luzern, den fraglichen Stein gefunden und zwar eine halbe Stunde nordöstlich von der Stadt, am Uttenberg, auf der linken Seite der Strasse. Sonderbarerweise ist dieses Denkmal aus der Urzeit seit einigen Jahren von den Strassenarbeitern als Unterlage zum Verkleinern von Kieselsteinen benutzt worden und zwar aus dem Grunde, weil es aus einem sehr harten Material, Granit, (Geissbergerstein) besteht, und zweitens, weil die für das Zurechtlegen der zu zerschlagenden Steine nöthigen Vertiefungen schon vorhanden waren. Ungeachtet der prosaischen Verwendung des Schalensteins in neuster Zeit, bei welcher die Schalen eine stärkere Austiefung erfahren haben, lässt sich die ursprüngliche Form und Grösse derselben leicht erkennen, da die noch übrig gebliebene alte Wandung eine schwärzliche, die innere Austiefung eine weissliche Farbe zeigt.

Dieser Schalenstein ist übrigens nicht das einzige Denkmal dieser Art im Kanton Luzern, indem nach der Angabe des Herrn Bucher, Lehrers in Luzern, zwei solcher Denkmäler in der Gemeinde Gross-Dietwyl zu sehen sind.

Die mit Schalen versehenen erratischen Blöcke, die fast überall in unserm Lande diesseits der Alpen, in der Tiefe wie auf den Höhen, am zahlreichsten jedoch in den Thälern der westlichen Schweiz vorkommen, gehören unzweifelhaft zu den ältesten Denkmälern. Was den Sinn derselben betrifft, so sind nach unserer Ansicht erstens diese Steine keine Opfersteine, zweitens haben die Schalen keine individuelle Bedeutung, und sind desshalb weder als Schriftzeichen, noch als Darstellung irgend eines bestimmten Gegenstandes in der Natur zu betrachten. Ihre Bestimmung ist einzig und allein, die Erinnerung an irgend ein Ereigniss oder einen Vorgang im Leben des Volkes zu erhalten und auf die kommenden Geschlechter fortzupflanzen. Sie gleichen daher einigermassen den auf Steinblöcken und an Felswänden eingehauenen Kreuzen, die bald eine Grenzmarke[1]), bald ein Schlachtfeld, bald einen Unglücksfall bezeichnen.

Um die Erinnerung an irgend etwas Geschehenes der Nachwelt zu erhalten, stand dem rohen Menschen kein Mittel zu Gebote, als dieselbe vermittelst eines Merkmals gleichsam an einen bleibenden Gegenstand zu heften, oder eine Veränderung in der Natur hervorzubringen, die dem Wanderer in die Augen fallen musste. Zu diesem Zwecke wurden Erd- und Steinhügel von einer Form, wie sie sonst nirgends in der Natur vorkommen, errichtet, es wurden grosse Steine in eine ungewöhnliche Stellung gebracht, oder in harte, den Angriffen der Elemente widerstehende Felsen Zeichen eingeschlagen. Die Geschichte und Alterthumskunde lehren, dass je nach der Beschaffenheit der Oberfläche eines Landes eine der angegebenen Arten des Denkmales Anwendung fand und nach dieser Auffassung sind die Steinblöcke mit Schalen keine Fetische oder Cultsteine, sondern Monumente, aber geheimnissvolle, der ältesten Bevölkerung unseres Landes. Analoge Monumente, nämlich Steine, die gleichsam als Träger eines wichtigen Aktes eine Weihe erhielten,

[1]) In diese Klasse von Zeichen gehört auch der Halbmond, den als Grenzbezeichnung König Dagobert bei Monstein im Rheinthal in eine Felswand einhauen liess.

werden im ersten Buch Mosis genannt, Cap. 28, 18, wo es heisst: „Jakob nahm den Stein, richtete ihn auf zu einem Mal und goss Oel über ihn," ferner Cap. 31, 13: „Ich bin der Gott zu Bethel, da du den Stein gesalbet hast und mir daselbst ein Gelübde gethan," und Cap. 35, 14: „Jakob richtete ein steinern Mal auf an dem Ort, da er mit ihm geredet hatte, und goss Trankopfer darauf und begoss ihn mit Oel" und Cap. 31, 45: „Da nahm Jakob einen Stein und richtete ihn auf zu einem Mal."

F. Keller.

161.

Steindenkmal am Untersee.



Als ich letzthin das 2½ Stunden von meinem Wohnorte entfernte Dorf Mannenbach besuchte, fiel mir, beim Uebergang vom Dampfboote nach dem Ufer, ein am Rande des Sees liegender Felsblock in die Augen, auf dessen oberer Seite ich zu meinem Erstaunen eine beckenartige Vertiefung bemerkte, die zum grössten Theil mit Sand und Schlamm angefüllt war.

Dieser Stein, ein erratischer Granitblock, von 3′ 2″ Länge, 2′ 9″ Dicke und 1′ 4″ Höhe, hat ein Gewicht von etwa 5 Ctr. Das kreisrunde Loch hat einen Durchmesser von 8″ eine Tiefe von 6″. Obgleich die Form desselben im Ganzen sehr regelmässig ist, machen sich dennoch an der wellenförmig geglätteten Wandung

einige Unebenheiten dem Gefühle bemerkbar, die von Quarztheilen herrühren. Der Boden des Beckens ist eine wagrechte Ebene, auf der einen Seite etwas tiefer als auf der andern.

Die Bestimmung dieses merkwürdigen Steines mit der künstlich darin angebrachten Vertiefung ist ebenso wie die Zeit, aus der das Denkmal herstammt, völlig räthselhaft. In die Reihe der Schalensteine gehört er nicht, da die Vertiefungen auf dieser Art Denkmäler niemals in dieser Ausdehnung und regelmässigen Gestalt erscheinen, wie auf dem Steine von Mannenbach. Auch mit den am Ufer des Bielersees nicht selten vorkommenden Schalensteinen hat er keine Verwandtschaft, da auf diesen die Vertiefungen einen kreisförmigen Querschnitt haben und als eine Art Mörser zum Stampfen und Zerreiben von Getreide oder andern Dingen gedient zu haben scheinen.

Ob die Benennung des Steines „Altarstein, Opferstein" die richtige sei, lassen wir dahingestellt und bemerken nur, dass die Alterthumsliebhaber in der Regel zu geneigt sind, alle Blöcke, auf denen eine natürliche oder künstliche Vertiefung vorkommt, mit obigen Namen zu belegen.

Dieser Stein ist gegenwärtig in den Anlagen der Wasserheilanstalt zu Mammern aufgestellt.

Ohne Zweifel ist dieser Stein keine vereinzelte Erscheinung und es mögen wol an den Gestaden des Bodensees, Untersees und der vielen Schweizerseen nicht wenige Steinblöcke zu finden sein, an denen Spuren menschlicher Thätigkeit zu bemerken sind. Wenn man bedenkt, dass in einem fremden Lande die frühesten Einwanderer immer dem Laufe der Flüsse folgten, und dass sie an den Ufern der Flüsse und Seen ihre ersten Niederlassungen gründeten, hauptsächlich um ihrer Subsistenz willen, die im Ertrage der Jagd und vorzüglich des Fischfanges bestand, so sollten beim Suchen nach den ältesten Denkmälern die Augen der Alterthumsforscher ganz besonders auf den Uferrand der Seen gerichtet sein. R. Schenk.

162.

Handgriff der Bronzesichel.

Viehzucht und Feldbau bildeten nebst Jagd und Fischfang die Hauptbeschäftigung der frühesten Gründer der Pfahlbauansiedelungen. Einen unumstösslichen Beweis für den regen Betrieb der Viehzucht liefern die massenhaften Knochenreste von Rindvieh, Schafen und Ziegen sammt den Excrementen der letztern auf und unter den Pfahlbautrümmern, für die emsige Pflege des Feldbaus die Haufen schönen Getreides und die Ueberbleibsel von Netzen und Kleidungsstücken aus Flachs.

Dass in späterer Zeit bei fortgeschrittener Cultur, in der sogenannten Bronzeperiode, diese Thätigkeit eine grössere Ausdehnung gewann, lässt sich voraussetzen und durch verschiedene Beobachtungen nachweisen. Beide Verrichtungen, Viehzucht und Feldbau, erfordern aber eine Anzahl Geräthe, ohne welche sich ein gedeihlicher Erfolg derselben nicht denken lässt. Leider sind wir trotz der werthvollen Entdeckungen, welche in den letzten Jahren gemacht wurden, in Betreff der wichtigsten unter denselben noch völlig im Dunkeln. Um nur von der Viehzucht zu sprechen,



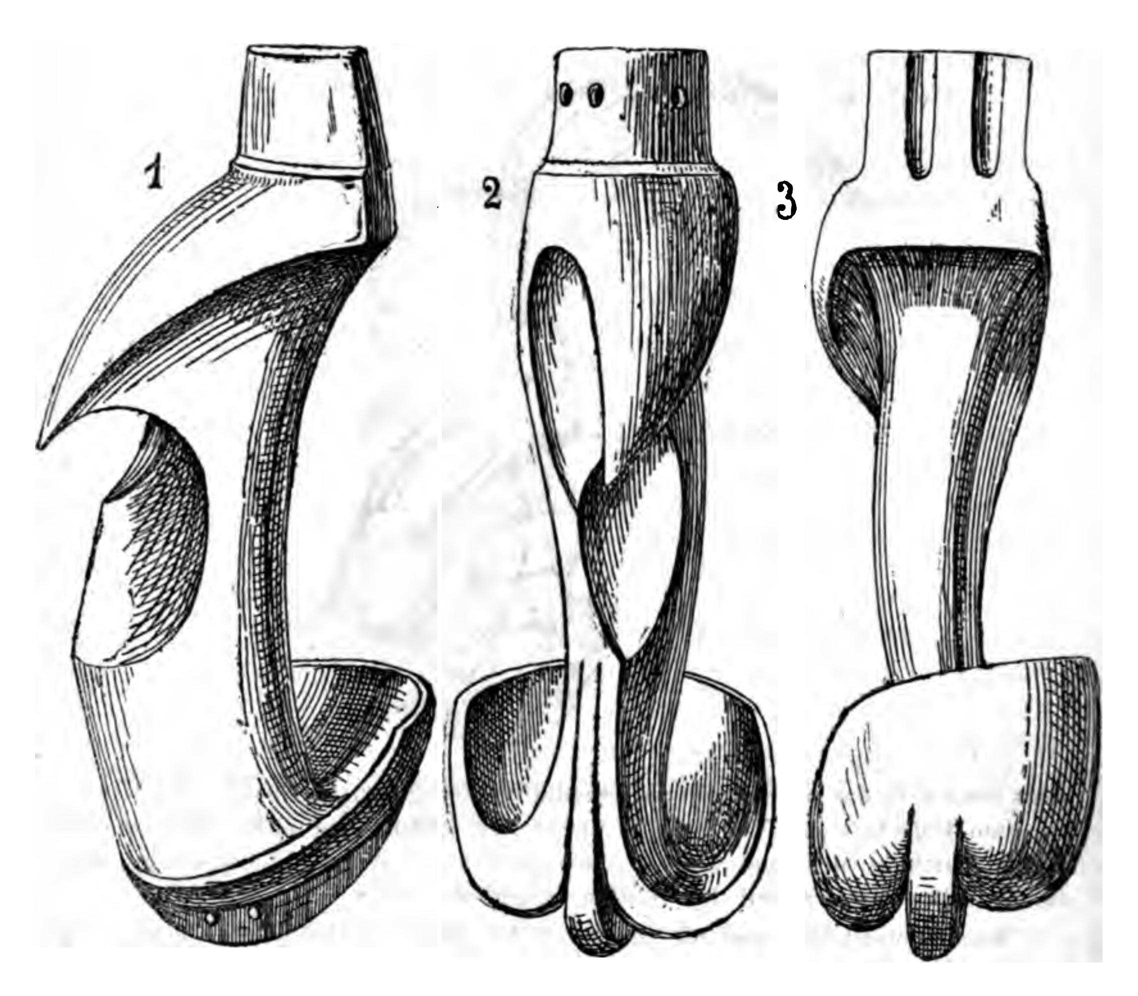
kennen wir z. B. das zur Steinzeit angewandte Werkzeug zum Abschneiden des Grases, das zum Unterhalt des Viehs als Wintervorrath gedörrt und aufbewahrt werden musste, durchaus nicht und wir sind einstweilen noch zur Annahme genöthigt, dass die Ansiedler das Gras mit den Händen ausgerissen haben.

Besser unterrichtet sind wir in Betreff der landwirthschaftlichen Geräthe der Bronzezeit. Eine Sense, die sich so gut wie ein Schwert hätte aus Bronze giessen lassen, ist zwar noch nicht zum Vorschein gekommen. Aber wir kennen seit vielen Jahren das kleinere Schneidegeräthe, die Sichel, welche sich dadurch leicht zu erkennen gibt, dass dieses messerartige Instrument krumm gebogen, auf einer Seite platt ist und in eine Spitze ausläuft.

Uebrigens besitzen wir in diesem Werkzeuge noch nicht die vollständige Sichel, denn es mangelt an derselben der Stiel, und es ist schon oft gefragt worden, ob dasselbe vielleicht ohne einen solchen benutzt worden sei, oder im andern Falle, was für eine Gestalt der Handgriff gehabt haben möchte.

Herr Dr. Gross in Neuveville, Canton Bern, ein ebenso eifriger und kundiger als glücklicher Erforscher der Pfahlbauten des Bielersees, hat soeben auf eine überraschende Weise das Räthsel gelöst, indem er von der Station Möringen, der reichsten Bronzestation in der Schweiz, ein Stück bearbeitetes Holz erhielt, in welchem er den so lange gesuchten Handgriff der Bronzesichel erkannte.

Dieses vortrefflich erhaltene, 18 Centim. lange Fundstück besteht aus Buchenholz, ist mit ebensoviel Ingeniosität erdacht, als Geschicklichkeit ausgeführt und so gestaltet, dass sich die Hand des Arbeiters ganz bequem in die verschiedenen



Ausschnitte an demselben hineinlegt. Oben geht der Handgriff in einen rundlichen Ansatz aus, von dem ein Stück schief abgeschnitten ist. Auf dieser geneigten Fläche ist die Sichel mit ihrem Ende, an dem sich gewöhnlich Gräten befinden, fest gemacht und zwar durch eine Zwinge, welche selbst wieder vermittelst einiger Nägel mit dem Holze verbunden ist.

Die schiefe Stellung der Sichel ist absichtlich desshalb gewählt, damit beim Mähen die Hand des Arbeiters den Boden nicht streife.

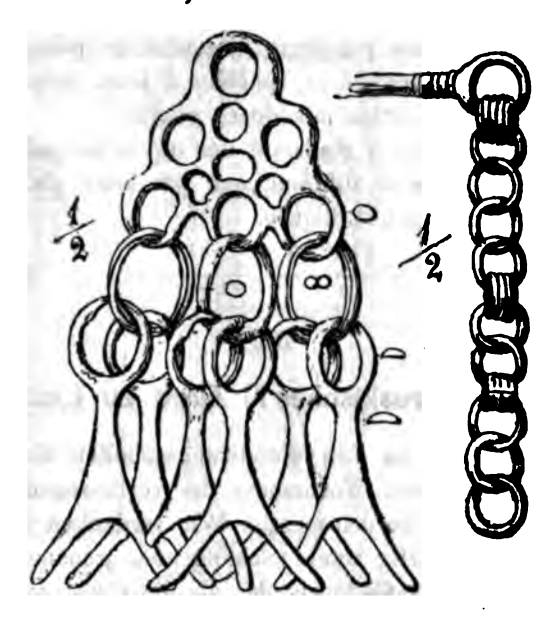
Zu unterst am Handgriff tritt eine kammartige Erhöhung hervor, die an zwei Stellen durchbohrt ist, und das Durchziehen einer Schnur gestattet, an welcher die Sichel aufgehängt oder getragen werden konnte. Dieser Handgriff ist für eine auffallend kleine Hand berechnet.

Da es unmöglich ist, mit Worten von dem Geräthe einen richtigen Begriff zu geben, haben wir durch genaue Abbildung dasselbe zu veranschaulichen gesucht.

F. Keller.

163.

Objets en bronze, trouvés à l'Ile de St-Pierre.



M. de Fellenberg avait déjà signalé précédemment la présence d'un emplacement à pilotis situé au nord de l'Ile de St-Pierre. Une torche en terre cuite, trouvée dans cet endroit, l'avait amené à conclure que cette station aurait bien pu appartenir à l'époque du bronze.

Aujourd'hui cette assertion se trouve entièrement confirmée par la découverte de plusieurs objets en bronze recueillis dans le voisinage des pilotis sur cette espèce de promontoire, formé d'un amas de sable et de caillous roulés, qui partant de l'angle N. E. de l'Ile, se dirige en dehors sur une étendue de plusieurs centaines de pieds.

Voici la description de quelques uns de ces objets:

1. Une chaînette de même métal, composée d'une série d'anneaux reliés entre eux, les uns directement, d'autres au moyen d'une mince lamelle de bronze recourbée en cercle. L'anneau de suspension est muni d'un prolongement en forme de tige de 4 centim. de longueur, servant apparemment à fixer la chaînette à la coiffure ou aux vêtements.

Une chaînette tout-à-fait analogue a été retirée dernièrement de la station d'Estavayer.

2. Un objet de parure en bronze coulé, d'origine probablement étrusque. — Il est formé d'une plaque triangulaire à bords ondulés et percée à jour de plusieurs rangées de trous disposés de manière à simuler des anneaux soudés entre eux. A chacun des trois trous formant la base du triangle, est suspendu, au moyen d'un anneau intermédiaire, une paire de pendelocques de forme et de dimensions égales. Ces appendices sont façonnés d'une mince tige de bronze aplatie, s'élargissant d'un

côté en forme de croissant, pour se terminer de l'autre par un anneau de suspension. — En se heurtant les unes contre les autres, ces pendeloques devaient évidemment produire un certain bruit et il est à présumer qu'elles étaient portées par un personnage de distinction.

Nos stations lacustres n'ont pas fourni jusqu'ici de pièces analogues, à moins cependant que les plaques triangulaires, percées à jour, recueillies à Cortaillod et Möringen n'aient fait partie d'ornements de ce genre.

Par contre, on a découvert à Hallstadt des objets de parure semblables à celui que je viens de décrire. Ils n'en diffèrent que par leurs plus grandes dimensions et par leur ornementation plus compliquée. Dr. V. Gross.

164.

Antikes (etruskisches?) Grab zu Locarno.

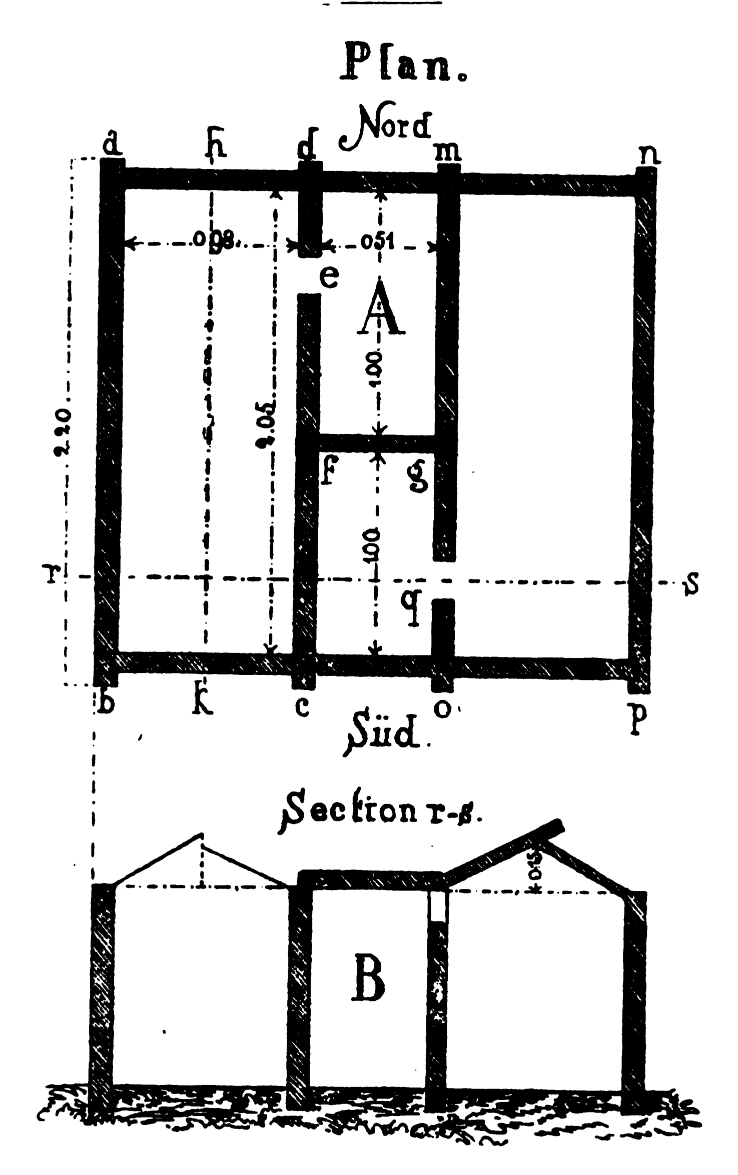
Bei den Ausgrabungen zu den Fundirungsarbeiten des Grand Albergo zu Locarno stiess man gegen Ende Novembers des verflossenen Jahres auf ein altes Grab, welches leider zerstört werden musste. Wir verdanken Herrn Arnaldi, der bei der Aufdeckung gegenwärtig war, nachfolgenden genauen Bericht sowol über die hier zu Tage gekommenen Gegenstände, als die Construction des Begräbnisses.

Die Fundstücke bestehen in einigen kleinen Glasflaschen von geringerem Werth, einigen Schalen aus gebrannter Erde, zwei Ohrringen und einem Fingerring von Gold, zwei ovalen Ringen von Silber, die vermuthlich von einer Pferdeausrüstung herrühren, einigen römischen Bronzemünzen und einer bronzenen Vase mit ciselirtem Henkel und eingelegter Silberverzierung. Dieses Gefäss ist das Hauptstück des ganzen Fundes.

Ausser den genannten Gegenständen ist ein aus zwei Zellen bestehendes Doppelgrab aufgedeckt worden. Ich schicke Ihnen mitfolgend eine Skizze dieses Grabes im Grund- und Aufriss. Der Grundplan A gibt dessen Anlage und die Orientation von Nord nach Süd an.

Jedes der beiden Rectangel a, b, c, d und m, n, o, p war allem Anschein nach dazu bestimmt, einen Leichnam aufzunehmen.

Die beiden Zellen d, m, f, g und f, g, c, o mögen die den Todten beigegebenen Gegenstände enthalten haben. Die Zelle d, m, f, g steht durch eine kleine Oeffnung e mit der Kammer a, b, c, d in Verbindung und ebenso die Zelle f, g, c, o durch die Oeffnung q mit der Kammer m, n, o, p. Die Kammer a, b, c, d mit der Zelle d, m, f, g war unbedeckt, während die Kammer m, n, o, p mit der Zelle f, g, c, o durch zwei Steinplatten geschützt war, wie Fig. B durch die Durchschnittslinien veranschaulicht. Die Zelle f, g, c, o hatte als Deckel eine einzige flachliegende Steinplatte, wogegen die Grabkammer durch zwei giebelförmig an einander gelehnte Steintafeln geschlossen war, wie bei Fig. B zu sehen. Diese Decktafeln haben die ganze Länge des Grabes und ruhen auf den verticalen am obern Ende giebelförmigen Einfassungen m, n und o, p, indem sie sich unter stumpfem Winkel übereinander lagern. Die Seitentafeln a, b, c, d, m, n, o, p bestehen jede aus einem inländischen



Stück Stein, an dessen verticalem Rand Nuthen zur genauern Verbindung mit den Querstücken a, d, d, m und m, n, b, c, c, o und o, p angebracht sind. Letztere sind ebenfalls aus Einem Stück. Die Steinplatten sind roh, von ungleicher Dicke, an der Oberfläche unbearbeitet, die Kanten ungenau, die Nuthen ebenfalls schlecht ausgeführt und es scheint, dass man zur Zeit der Errichtung des Grabes den Meisel noch nicht kannte.

Der hier verwendete Stein ist ein schiefriger Amphibolit (Hornblendeschiefer oder Grünsteinschiefer.)

In der bedeckten Zelle f, g, c, o kamen kleine Glasfläschchen (lacrymatoria, Salbenfläschchen) und kleine Thongefässe zum Vorschein. Die übrigen früher genannten Gegenstände fand man nicht im Grabe selbst, wol aber in der Nähe bei

der nämlichen Ausgrabung. Nach unserer Ansicht gehört das Begräbniss einer frühern Zeit an, als die Geräthe, welche entweder den letzten Jahrhunderten vor oder den ersten Jahrhunderten nach unserer Zeitrechnung angehören.

Die Ausgrabungen sind unterbrochen worden, um später wieder fortgesetzt zu werden. Die Eigenthümer dieser Alterthümer, eine Gesellschaft, welche das grosse Hotel aufführen lässt, haben die Absicht, dieselben nicht zu veräussern, sondern im Hotel auf geeignete Weise auszustellen.

Ch. Arnaldi,
Ingenieur im Büreau der Gotthardbahn.

165.

Sepolcro a Rovio nel distretto di Lugano.

(Extratto d'una lettera a F. K.)



— — Nella mia lettera d'ieri Le diceva essermi noto, che a Rovio si era in questi giorni trovato un sepolcro antico contenente vasi d'argilla. Oggi ho potuto procurarmi uno schizzo dei vasi trovati, di cui qui unisco copia con alcune righe di descrizione.

Penso che anche le piccole cose possono essere grate all' occhio del antiquario.

Posizione. Alla profondità nel terreno di 90 centimetri. — Sepolcro composto di sei pietre di sarizzo (specie di granito, tolto ai massi erratici, una volta frequenti in quei luoghi). Quattro di queste pietre ai lati, una sotto e l'altra sopra.

I vasi sono d'argilla cotta colle pareti dello spessore di 8 millimetri. Il vaso No. 1 ha il diametro di 30 centimetri. Tanto questo, come quello segnato No. 2 erano pieni di terra nera e sopra di questa dei frammenti di ossa appartenenti ai fanciulli. Il primo vaso ha un foro laterale al basso e l'altro in mezzo al fondo.

Il No. 3 presenta nel manico degli occhielli o spazii approfonditi nei quali dovevano trovarsi delle sostanze d'ornamento, ora consunte. Il No. 5 ha in mezzo al

disco un uncino ed il No. 4 è il rovescio del No. 5. Questi tre oggetti sono di metallo, alterato dal tempo e simile al rame e trovavansi riposti nei suddetti vasi d'argilla. Il No. 6 è un pezzetto di rame a modo di uncino.

Lavizzari.

166.

Remarques sur les porphyres d'Aventicum par M. le professeur Schimper de Strasbourg.

(Extrait d'une lettre à Monsieur Caspari.)

Ces plaques sciées en question ne proviennent en aucun cas d'une roche aujourd'hui en place en Suisse, ou dans les Vôsges. Ce sont *deux espèces de porphyre*, l'un *le rouge*, feldspathique, l'autre, *le vert*, pyroxénique à gros cristaux de feldspath alloïte au Labrador. Le premier est connu des architectes et des antiquaires sous le nom de *porfido rosso antico*. Son origine n'est pas bien connue, elle est probablement Egyptienne, car les anciens Egyptiens s'en sont déjà servi dans leur constructions. Il est vrai qu'il ressemble beaucoup au porphyre rouge exploité en Darlécarlie en Suède; le second, *verde antico*, provient sans aucun doute de la Haute Egypte — carrière entre l'Egypte et la mer Rouge. Il est quelquesfois confondu avec le *Diorite vert* du Liban employé dans les temples d'Héliopolis, mais ce Diorite vert a des cristaux beaucoup plus petits et une pâte plus fine et distinctement crystalline.

Ces deux espèces se rencontrent en profusion dans les monuments romains et dans les anciennes églises en Italie. Les celèbres colonnes de l'église de St-Sophie à Constantinople sont en porfiro (ou comme on dit ordinairement porfido) rosso, de même l'obélisque de Sixte V à Rome.

Il n'est pas probable que ce rosso ait été apporté en Orient et en Italie depuis la Suède. Le transport depuis l'Egypte était infiniment plus facile. Le *verde antico* était beaucoup plus estimé que le *rosso*, vu sa plus grande dureté et sa belle couleur verte. Beaucoup de monuments dans les églises de Rome, Florence, Vénise sont en verde antico. Les Romains ont employé ces porphyres pour leur parquets, leurs bains et les mosaïques, et les ont transportés dans tous leurs établissements en Europe.

167.

Der Föhn auf mittelalterlichen Wandgemälden.

Unter den vielen mittelalterlichen Bauten, welche die italienische Schweiz besitzt, nehmen die Kapelle S. Bernardo ob Monte Carasso bei Bellinzona und die Kirche S. Maria del Castello bei Misox (Cremeo) ein nicht unbedeutendes Interesse in Anspruch.

Beide Gebäude, wohl aus gothischer Zeit, sind aussen schmucklos, im Innern dagegen mit Wandmalereien ausgestattet, die in S. Bernardo etwa nach der Mitte, in S. Maria wahrscheinlich zu Ende des XV. Jahrhunderts gefertigt worden sind.

Der obere Theil der Wandflächen ist hier wie dort mit einzelnen Heiligenfiguren und theilweise mit biblischen Scenen geschmückt. In S. Bernardo sieht man an der westlichen Eingangswand den Heiland in der Tumba stehend zwischen zwei Engeln, und zu beiden Seiten je drei annähernd lebensgrosse Figuren männlicher Heiliger. An der Nord- und Südwand, die in einzelne Compartimente durch Streifen mit gothischem Masswerk getheilt sind, folgen wieder auf blauem Grunde eine Reihe männlicher und weiblicher Heiliger, darunter S. Bernhardin von Siena und eine Reihe ausführlicher Compositionen: die thronende Madonna, die Darstellung eines Martyriums, die Anbetung der Könige und das Abendmahl. Es sind durchwegs geringe Arbeiten. Die meisten Gestalten sind in dem Costüm des XV. Jahrhunderts dargestellt, sehr steif, mit gezierten Bewegungen und alle auf den Fussspitzen stehend. Eine Inschrift an der nördlichen Langwand, die entweder unvollkommen erhalten, oder jedenfalls nicht auf sämmtliche Malereien zu beziehen ist, lautet: MCCCCXXVII die XXII iunii hoc opus termi(natum).

In S. Maria del Castello, wo nur die nördliche Langwand des ebenfalls einschiffigen Gebäudes bemalt ist, sind die figurenreichen Bilder in drei Reihen übereinander geordnet. Zu oberst sieht man den Heiland vor Pilatus, den Zug nach Golgatha und die Kreuzigung. Darunter S. Georg und S. Martin, der seinen Mantel theilt, ferner eine lange Reihe von Heiligen, unter denen wieder S. Bernhardin von Siena erscheint und die Anbetung der Könige.

Auch diese Bilder sind wie diejenigen von S. Bernardo nicht von Meisterhand gemalt. Beide Cyklen gewinnen aber ein Interesse durch zwölf kleinere Darstellungen, welche hier wie dort den Sockel der nördlichen Langwand schmücken und bald in einzelnen, bald in mehreren Figuren die Beschäftigungen in den Monaten illustriren.

In S. Bernardo sind diese Monatsbilder mit beigeschriebenen Namen roth auf roth mit schwarzen Schatten und weissen Lichtern gemalt. Das Costüm der Figuren, die knapp anliegenden Beinkleider, die kurzschössigen Röcke und federartig ausgezackten Gewandsäume deuten auf die Mitte des XV. Jahrhundert, während die bunten Bilder in S. Maria, wo bereits neuere Moden vorkommen, entweder in der Spätzeit des XV. oder zu Anfang des XVI. Jahrhunderts gemalt worden sein müssen.

Die Darstellungen sind folgende:

1. Januar in beiden Kirchen ein Mann vor einem Tische sitzend, hinter oder neben welchem ein Gerüste mit Schinken oder Würsten steht.

2. Februar. S. Bernardo ein Mann mit Hackmesser an einer Reblaube beschäftigt. S. Maria: Ein knieender Mann bearbeitet mit einem „Gertel“ die Rebstöcke.

3. März. Ein Mann mit wild gestrüpptem Haare bläst in zwei Hörner. (Siehe Abbildung.)

4. April. Ein Reiter mit Blumenstrauss in der Hand.

5. Mai. S. Bernardo: Reiter mit einem Falken. S. Maria: Reiter mit einem Falken. Hinter ihm, ihn umfassend, sitzt ein Fräulein.

6. Juni. Mäher mit Sense.

7. Juli. Schnitter mit Sichel.



8. August. S. Bernardo: Frau hackend. S. Maria: Ein Kranker an einer Krücke gehend, im Hintergrund ein Gestell mit allerlei Flaschen und Gläsern.

9. September. Küfer ein Fass mit Reifen beschlagend.

10. October. S. Bernardo: Ein Mann schlägt mit einer Stange Aepfel von dem Baum herunter. S. Maria: Gleiche Darstellung, daneben eine Frau in gebückter Stellung einen Sack voll Aepfel ausschüttend.

11. November. S. Bernardo: Schlächter. An einem Gerüste hängt ein aufgeschlitztes Schwein. S. Maria zerstört.

12. Dezember. S. Bernardo: Ein Mann schlägt mit dem Beile auf einen verschwundenen Gegenstand. S. Maria: Eberjagd.

Alle Darstellungen sind leicht verständlich und im Wesentlichen mit ältern und neuern Monatsbildern übereinstimmend. Nur die Gestalt, welche den Monat März versinnlicht, ist ungewöhnlich und meines Wissens in solchem Zusammenhange neu. An die Darstellung einer bestimmten Beschäftigung oder Lustbarkeit, wie sie zur Charakteristik der übrigen Monate gewählt worden war, ist nicht zu denken. Man wird viel eher eine allegorische Beziehung vermuthen, und diese Gestalt etwa als Personification einer Naturkraft zu erkennen haben. So ist es bekannt, wie auf römischen Mosaiken u. dgl. sehr oft die Windgötter auf Hörnern blasend dargestellt wurden. (Bursian, Aventicum V, S. 56.) Die Annahme, dass auch hier die Personifi-

cation eines Windes vorliege, wird bestärkt durch die wildflatternden Haare, mit denen unsere Gestalt sowohl in dem ältern Bilde in S. Bernardo als auch in S. Maria dargestellt ist. Diese Hypothese aber festgehalten, fällt es nicht schwer, unsere Gestalt noch eingehender zu präcisiren. Es ist der warme Frühlingsbote, der Föhn, vor dessen ungestümer Gewalt die Eisdecke bricht und Blüthen und Knospen, die auch auf unserm Bilde in aphoristischer Weise angedeutet sind, sich erschliessen.

J. R. Rahn.

168.

Die Truhe im Kloster Königsfelden.

Einfachheit in Wohnung und Hausgeräthe ist ganz besonders in unsern obern Landen ein auffallender Grundzug bis zur Neige des Mittelalters bei Hohen und Niedern; erst in der zweiten Hälfte des fünfzehnten Jahrhunderts schlich sich, vorab in unseren Städten, nach und nach ein zahlreicheres und kunstreicheres Mobiliar ein.

Zu Königsfelden zeigte man vor wenig Jahren den Fremden, in den Bauresten des Nonnenklosters, ein kleines Gemach als angebliche Wohnung der Ungarn-Königin Agnes, der zweiten Tochter des zu Windisch ermordeten Königs Albrecht.

Bekanntlich war Königin Agnes keine Nonne, sie wohnte auch nicht im Kloster der Clarissen, sondern in einem eigens für sie aufgeführten kleinen Häuschen, das sie zwischen beiden Klöstern sich hatte erbauen lassen, welches schon seit die Hofmeister zu Königsfelden wirthschafteten, abgebrochen wurde.

Im Jahre 1361, 10. Februar, verordnete die Königin Agnes, dass man 8 Tage nach ihrem Tode ihr kleines Haus zu Königsfelden bis auf den Grund abbreche. (Schweiz. Geschichtsforscher II, 388.)

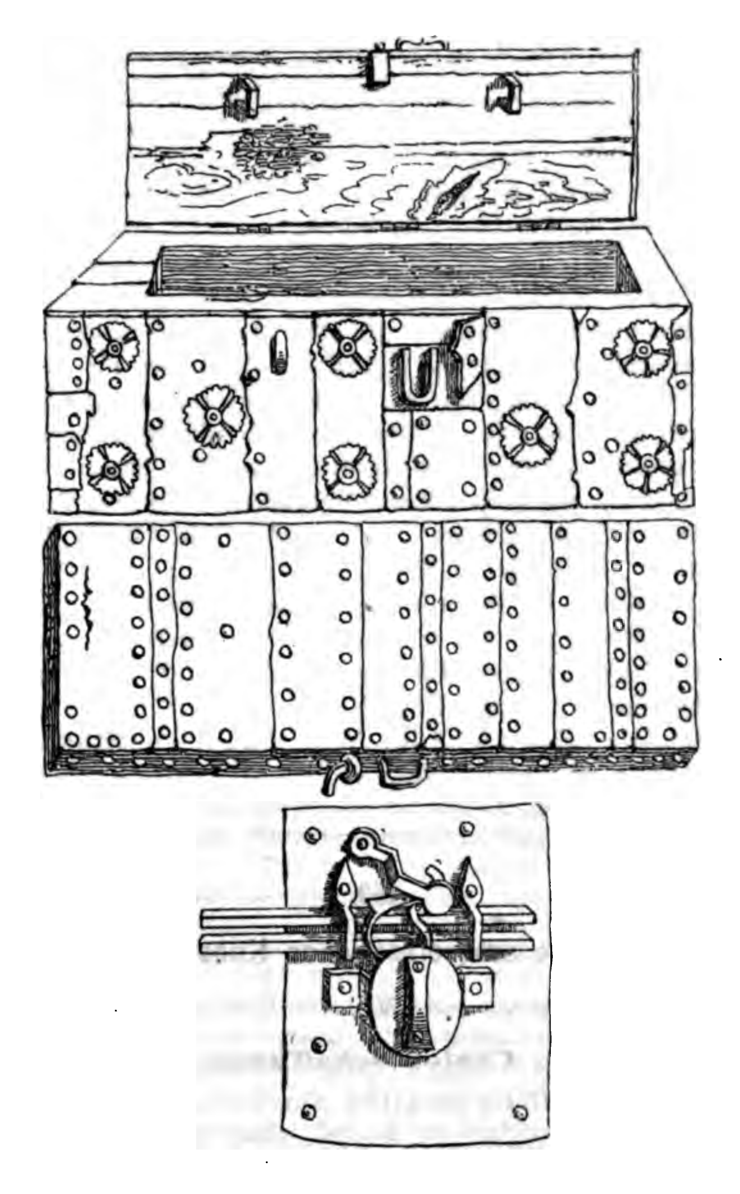
Das mit einem Gurtengewölbe gezierte Gemach, das man als die Kammer der Königin Agnes ausgab und ein paar hundert Jahre nach derselben Ableben neu bemalt hat, mag allerdings aus ihrer Zeit stammen und auf ihr Geheiss mit seinem feuerfesten Gewölbe versehen worden sein; aber dies Kämmerlein hatte die Besuche, womit die Königin Agnes so oft geehrt wurde, sowol von eidgenössischen Gesandtschaften, als von ihren erlauchten Anverwandten, ja selbst von Kaiser Karl IV., nicht gefasst.

Jetzt hat man diesem Gemache eine Bestimmung gegeben, die von ihrem ursprünglichen Zwecke weit abliegt und diese Reliquie nicht besser ehrt und conservirt, als die Kirche, die man zu einem Salzmagazine verwendet hatte.

Was dies Gemach gewesen, das sagt uns der letzte Rest seines Mobiliars, die Truhe.

5 Fuss und 3 Zoll lang, 20 Zoll breit, 16 Zoll hoch, steht heute noch eine mächtige aus einem Eichenstamm gehöhlte, roth und schwarz bemalte Kiste, die von allen Seiten mit starkem Eisenblech beschlagen und mit einem starken Schlosse versehen ist, in diesem Gemache; weil sie ihr enormes Gewicht vor Abwandlung, seit mehr als 500 Jahren, bewahrte.

Schon der Zeitgenosse der Königin Agnes, Johann der Minderbruder von Winterthur, erzählt uns, Seite 41 seiner Chronik, von jährlichen grossen Geldzufuhren an



die Ungarnkönigin und in spätern Zeiten fabelte man, Agnes habe das Kloster Königsfelden aus den Schätzen erbaut, die sie den unschuldigen Familien der Königsmörder abgekriegt habe. Die späte Chronik von Töss sagt, Agnes sei gegen ihre Stieftochter, die sie ins Kloster gesteckt, geizig gewesen, und habe sie ihre Schätze wol sehen lassen, ihr aber nichts davon gegeben.

Aus solchen Quellen mögen die Meinungen entstanden sein, die ungeheuerliche Truhe sei eine Geldkiste im Gemache der geizigen Ungarnkönigin Agnes gewesen.

Ohne Zweifel war diese Wittwe die reichste Fürstin ihrer Zeit im ganzen hl. deutschen Reiche. Wir lernen dies am besten aus ihren Ausgaben kennen, die wirklich königlich grossartig erscheinen.

Das feuerfeste Gewölbe und die eisengepanzerte Kiste möchten aber, unserer Ansicht nach, der Ungarnkönigin zu einem ganz andern Zwecke gedient haben.

Agnes, die Ungarnkönigin, hatte ihrer Mutter, 1313, October, auf dem Todbette gelobt, die Stiftung des Andenkens an König Albrecht, ihren sel. Vater, zu vollenden und hat ritterlich ihr Wort gelöst.

Vom Jahre 1318 an bis zu ihrem Lebensende blieb diese Habsburgerin, von der Edw. v. Wattenwyl von Diesbach, der jüngste Geschichtsschreiber Berns, II, 135, 138, 143, 144, 173, 176, u. a. O. mit gebührender Anerkennung Zeugniss gibt, nicht bloss als Patrona der neuen Habsburgerstiftung Königsfeldens, sondern auch als Hausmütterchen und Friedensfürstin der obern Lande im Aargau.

Wichtige Geschäfte nicht für die Klöster bloss, sondern für gesammte obere Lande, gingen mehr als vierzig Jahre lang durch ihre segensreiche Hand.

Dazu bedurfte sie eines sichern Raums, wo die wichtigen Documente niedergelegt werden konnten und dazu liess sie diese feuerfeste Kammer und darin die Truhe anfertigen, in der die wolgeordneten Urkunden in sicherem Verwahre niedergelegt werden konnten; es war ihre Canzlei und Archiv. Darin arbeiteten zwei der grössten Männer des Aargaus, Meister Burghart von Frike, dessen herrliches Copial-Buch der Urkunden Königsfeldens uns als Model noch gut erhalten ist, später Johannes der Caplan und mit und nach ihm Herr Johannes Schultheiss von Lenzburg, genannt Ribi, den die Gunst der Habsburger zum unumschränkten Landpfleger, wie Kaiser Karl IV. zum Bischofe von Gurk und Brixen emporhob. Des Ersteren Leben schrieb Dr. Franz Pfeiffer im Habsburger Urbarbuche; das des Letztern wird die Argovia bringen. Dr. H. v. Liebenau.

169.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VI.

XI. Canton Schaffhausen.

Schaffhausen. I. Allerheiligen (Münster). Nüscheler, Gotteshäuser Heft 2, S. 31 u. ff., woselbst die Literatur. Das Verzeichniss der bis 1863 bekannten Abbildungen bei Lotz, Kunsttopographie Deutschlands, Bd. II. Abbildungen des Thurmes, Grundriss der Kirche und Säulenstellung im Innern werden demnächst in Rahns Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz, Bd. I, 3. Buch, Cap. 2 und 3, erscheinen.

1050 gründete Graf Eberhard III. von Nellenburg zur Abhaltung der Messe und der Tageszeiten eine Zelle für drei Geistliche. (Fickler, Quellen und Forschungen zur Geschichte Schwabens und der Ostschweiz. Mannheim 1859, S. XXXVI.) Die Kapelle wurde der Auferstehung gewidmet und von Pabst Leo IX. am 22. Nov. 1052 geweiht. (Fickler, a. a. O. S. XXXVII. Mone, Quellensammlung der badischen Landesgeschichte. I, S. 80. Bernoldi Chronicon bei Pertz, Mon. Scr. V, S. 388.) Indessen war das nur ein Nothbau, worauf erst die Errichtung des eigentlichen Klosters und des damit verbundenen Münsters nach dem Plane eines Geistlichen Eberhards, Namens Lucebaldus, in Angriff genommen wurde: Quod templum quidem . . . eberhardus . . . . prefiguratione atque adiutorio cuiusdam Lucebaldi sui fidelissimi ac venerandi presbiteri artis architectorie satis conscii construxit. (Kirchhofer, die ältesten Vergabungen an das Kloster Allerheiligen, im Archiv für Schweizergesch., Bd. VII, S. 250). Die Weihe des Münsters fand nach der Lebensbeschreibung

Eberhards III. c. 14, (bei Mone, Quellensammlung I, S. 87) 8 Jahre nach derjenigen der Kapelle — also 1060 — durch Bischof Rumolt von Constanz statt, wogegen Bernoldus (a. a. O. S. 388), das Verzeichniss der ältesten Vergabungen (Kirchhofer, a. a. O. S. 250) und die Chronik von S. Blasien (bei Ussermann, Monumenta res alamannicas illustrantia. Tom. II, p. 438) dieses Ereigniss in das Jahr 1064 setzen. Es folgte hierauf die Vollendung der übrigen Klostergebäude: „der Kapellen umb das Münster, und Dormentor und siechus und refectorium und alles, das ain kloster soll san" (Leben Eberhards, a. a. O. S. 80)

Nach Eberhards Tod (1078) scheint das Kloster in Verfall gerathen zu sein (Relatio Burchardi, in Mone's Anzeiger 1837, VI. Jahrg. S. 4 u. ff. Mabillon, Annales Ord. S. Benedicti, Tom. V, p. 168 und 198). Graf Burkhardt beschloss daher eine Veränderung der väterlichen Stiftung. Er trat mit dem Abte Wilhelm von Hirschau in Unterhandlung, der ihm 9 Mönche sandte und später Abt Siegfried an die Spitze des Klosters stellte, unter dessen Leitung nun dasselbe rasch die höchste Blüthe erreichte. Siegfried selbst beschloss die Errichtung einer neuen Kirche: „do brach der gute Abbas Sygefridus das münster nider von grunde, das stunt da wo der crützegang stät, und vieng an ze buwenne, das man nu sicht" (Leben Eberhards, C. 43, a. a. O. S. 95).

Unter Abt Adalbert (seit 1099) wurde die neue Klosterkirche fertig und (wie das Leben Eberhards C. 52 und 54 a. a. O. S. 98 meldet) von dem vertriebenen Bischof Gebhart III. von Constanz geweiht. Diese Weihe muss zwischen den Jahren 1102 bis 1104 stattgefunden haben, da einerseits von einer Theilnahme Burkhardts, der noch bis 1102 in Urkunden erscheint, an den unmittelbar auf die Weihe folgenden Ereignissen nichts mehr erwähnt wird (Mone, a. a. O. S 80), anderseits aber der vertriebene Gebhard 1103 oder 1104 wieder in den Besitz seines Sprengels gelangte (Fickler, S. 30). Leider ist die Lebensbeschreibung Eberhards (die älteste Handschrift stammt aus dem XIV. Jahrhundert) die einzige Quelle, in welcher uns eine Nachricht über diese Weihe bekannt ist. Auch über den von Abt Siegfried begonnenen Neubau sind nur undeutliche Nachrichten vorhanden. Die Stelle in Bernolds Chronik (a. a. O. p. 451) besagt eben nur, dass Abt Wilhelm von Hirschau in Schaffhausen wieder eine strengere Ordnung eingeführt habe. Etwas deutlicher ist die Stelle in der Vita Wilhelmi (bei Pertz, XII. S. 218 u. ff.): „Deinque septem cenobia tam per se, quam per suos discipulos variis in locis a fundamentis construxit, quorum primum etc. . . . . alia vero tria, id est Scapheshusense, Petrishusense, Kampergense, pœne iam destructa restauravit", wozu noch kömmt, dass in Petershausen eben zu dieser Zeit eine sehr eifrige Bauthätigkeit herrschte. Vollständig Positives gibt endlich Trithemius, Chron. Monast. Hirsaugiensis (Opera historica, pars II. Frankf. 1601, pag. 79): „Sigefridus monachus nostri cœnobii sub sancto patre Wilhelmo in monasterio Schaffhusen nostri ordinis . . . . ordinatus est. Quod monasterium vetustate pene collapsum, sanctus pater pulchro tabulatu instaurans, monachis et abbati prædicto donavit." Leider vergisst er dabei irgend eine Quelle anzuführen.

Das Münster, das 1753 zopfig umgestaltet (Neujahrsbl. von Schaffhausen 1822, S. 7) und dann vor wenigen Jahrzehnten wieder einer sogenannten „Restauration" unterworfen ward, ist eine stattliche Säulenbasilika von M. 69,51 Gesammtlänge im Inneren und einer Totalbreite von M. 18,82 im Langhause. Das Letztere besteht aus 3 Schiffen. Die Achsenbreite des mittleren (aus dem Säulenmittel in der Längenachse gemessen) beträgt M. 10,50. Die Trennung von den Seitenschiffen geschieht durch 7 Stützenpaare, 12 Säulen und 2 Pfeiler im Osten, die durch ungegliederte Rundbögen mit einander verbunden sind. Vor die Westseite des Langhauses legt sich eine moderne, flachgedeckte Vorhalle, an die Ostseite ein M. 9,47 tiefes und M. 27,20 langes Querschiff, worauf ein viereckiges Altarhaus (M. 10,46 tief und 9,53 breit) und ein nahezu quadratischer, wenig erhöhter Chor (M. 7,80 tief und 7,97 breit) das Ganze abschliessen. An der Ostseite beider Q.Sch.-Flügel vertieft sich, hart neben der seitlichen Schlusswand, in der Mauerstärke eine halbrunde Apsis und zwischen derselben und dem benachbarten Vierungspfeiler bildet eine rundbogige Arcade den Zugang in die Kapellen, deren je eine zu beiden Seiten des Altarhauses mit zwei rundbogigen Pfeilerarcaden gegen dasselbe geöffnet ist. Diese beiden Kapellen sind von verschiedener Grösse, diejenige auf der S.-Seite ist M. 4,43 breit und schliesst M. 10,55 lang in gleicher Flucht mit den Chorbogen ab. Die N. (nachträglich durch eine Zwischenwand in der Richtung von W. nach O. in zwei Hälften getheilt) ist M. 8,16 breit (ihre N.-Schlusswand steht mithin in gleicher Flucht wie diejenige des anstossenden Q.Sch.-Flügels), dagegen nur M. 6,80 tief und östlich gegen den viereckigen Glockenthurm geöffnet, der südlich, M. 1,27 von dem Chore getrennt, mit seiner N.-Mauer dagegen in gleicher Flucht mit

der vorliegenden Kapelle steht. Der Rundbogen, welcher den Thurm mit dieser Kapelle verbindet, ruht auf 2 rechtwinkelig ausgekanteten Wandpfeilern, die mit Gesimsen in Form einer umgekehrten attischen Basis bekrönt und unter denselben mit einem Bogenfriese geschmückt sind, dessen Schenkel in Lilien auslaufen. Die Basen bestehen aus einfachen Schmiegen. Der Thürbogen ist ebenfalls rechtwinkelig profilirt und mit einem Rundstabe ausgesetzt, der beiderseits unterhalb des Gesimses von einer in den Pfeilerkanten vorspringenden Console getragen wird. Das Erdgeschoss des Thurmes ist schmucklos und flachgedeckt, in der Ostseite vertieft sich innerhalb der Mauerstärke eine halbrunde mit einem einzigen Rundbogenfenster versehene Chornische.

Das Innere der Kirche, das ehedem durch den Wechsel rother und weisser Quader in den Rundbogen der Archivolten und an den Wänden des Hochbaus einen malerischen Anstrich besass, ist durch die neueste „Restauration" in nüchternster Weise verunstaltet worden. Sämmtliche Räume sind flachgedeckt. Eine feinere Detailgliederung fehlt durchgängig. Sämmtliche Basen und Gesimse der viereckigen Stützen bestehen aus einfachen Schmiegen. Ein ähnliches Gesimse zog sich ehedem über den Archivolten des Mittelschiffes hin, ist aber bei Anlass der letzten „Restauration" heruntergeschlagen und durch einen höher liegenden gemalten Fries ersetzt worden. Die Säulen, welche die Schiffe trennen, sind stattliche Monolithe von etwa M. 4,30 Höhe, der obere Durchmesser beträgt M. 0,78, der untere M. 0,81. Die Basen zeigen eine sehr unvollständige Ausbildung der attischen Form (ohne die Plättchen, welche sonst zwischen der Hohlkehle und den beiden Wulsten angebracht wurden) und des Eckblattes. Die Kapitäle sind würfelförmig, M. 0,85 hoch und sehr gedrungen, die Schildflächen, von einem schmalen Falze begleitet, ohne Ornamente, und das Ganze mit einer schmiegenförmigen Deckplatte bekrönt. Die Rundbogenfenster der S.-Schiffe, M. 5,33 über dem jetzigen Boden, sind einfach geschmiegt, M. 2,25 (vordere Kante) hoch und 1,16 breit.

Das Aeussere der Kirche durchaus schmucklos, nur die Q.Schiff-Flügel und die Gesimse des Hauptschiffes sind mit Bogenfriesen versehen. Die Portale an der N.- und W.-Seite des Schiffes modernisirt.

Der Thurm viereckig mit einem glatten Erdgeschoss. Die drei folgenden Stockwerke, durch Gurten getrennt, sind auf jeder Seite mit 4 rundbogigen Blendarcaden, zu unterst auf rechtwinkelig gegliederten Pilastern, dann auf einfachen und im 4. Stocke auf zweifach gekuppelten Säulen mit glatten trapetzförmigen Kapitälen gegliedert. Das oberste Stockwerk öffnet sich auf jeder Seite mit drei gekuppelten Rundbogenfenstern, die von je zwei hintereinander gestellten Säulchen mit Würfelkapitälen und steilen attischen Basen mit Eckknollen getragen werden. Die Gesimse, welche die einzelnen Stockwerke trennen, sind grösstentheils modernisirt, indessen wohl mit Beibehaltung der ursprünglichen Ornamente, die bald aus schachbrettartig angeordneten Rundstäbchen und Rosetten, bald aus einfachen Profilen bestehen, unter denen, wie im Innern des Thurmes, der in Lilien auslaufende Bogenfries erscheint.

Von den um das Münster befindlichen Bauten aus romanischer Zeit sind zu erwähnen: 1) Der flachgedeckte Kreuzgang an der S.-Seite des Schiffes. Von den vier M. 4,62 breiten Gängen zeigt der N. und O. romanische Formen. Die innere Länge der gegen den Garten geöffneten Fensterwand beträgt im N.-Flügel M. 34,50. Sie ist von 5 Gruppen von je 5 Rundbogenfenstern durchbrochen, die von einfachen Säulen getragen und von Wandpfeilern ohne Gesimse getrennt sind. Die östliche Fronte (M. 36,85 lang) enthält von N. angefangen 3 Fenstergruppen zu je 5 Fenstern, es folgt dann eine Thüre und wieder eine Gruppe von 8 Fenstern. Der S.-Flügel stammt aus spätgothischer Zeit, der W. ist von offenen Stichbogenfenstern durchbrochen. Säulen, Basen und Würfelkapitäle der beiden romanischen Flügel sind nachträglich aus Holz gefertigt worden, so dass von alten Resten nur die ungegliederten Rundbögen und die mit straffer Hohlkehle ausladenden Kämpfer erhalten sind.

2) Hinter dem W.-Flügel des Kreuzganges und von diesem durch eine Thüre nahe bei der N.-Ecke zugänglich, befindet sich ein kleiner Hofraum, dessen S.-Seite in zwei Geschossen von einer Galerie gekuppelter Rundbogenfenster durchbrochen war. Leider sind auch hier im Erdgeschosse die doppelt hintereinander gestellten Theilsäulchen durch spätere Holzstützen ersetzt und die Fenstergallerie im obern Stocke vermauert worden. Der einzige erhebliche Rest der Letzteren besteht in dem nachstehend abgebildeten Relief, das, einen angeketteten Mönch vorstellend, den äussersten Fensterpfosten gegen Westen schmückt.

3) Die sogen. Fuhrmannswohnung, ein längliches Gebäude, das sich im rechten Winkel dem hinter der W.-Seite des Kreuzganges gelegenen Complexe anschliesst. Die S.-Seite dieses Flügels



enthält gegen den vorliegenden Turnhof zwei Galerien von gekuppelten Rundbogenfenstern, von denen diejenige des zweiten Geschosses ganz und die des ersten theilweise vermauert sind. Letztere bestand aus 3 Gruppen von je 3 Fenstern zwischen schmalen Wandpfeilern, deren Breitseite mit wunderlichen Reliefs (Löwe ein Ungeheuer (?) überfallend, ein nackter Mann der auf einem Drachen reitet, ein Elephant mit einem Thurme auf dem Rücken und Blattornament) geschmückt sind. Die einfachen Theilsäulchen ruhen auf attischen Basen ohne Eckblätter. Ueber den Würfelkapitälen, deren Schildflächen von einem glatten Saume begleitet sind, nimmt ein weit ausladender Kämpfer mit viereckiger Deckplatte die Rundbögen auf. Dahinter liegt ein flachgedeckter Raum.

4) Von der Kapelle Eberhards, die sich in rechtwinkeliger Verlängerung der Vorhalle des Münsters anschliesst, ist am östlichen Ende ein rundbogiges rippenloses Kreuzgewölbe, wahrscheinlich der ehemalige Chor, erhalten. Der westlich vorliegende Raum, flachgedeckt und mit kleinen, einfach geschmiegten Rundbogenfenstern versehen, ist modern verbaut. Das Aeussere schmucklos, an der westlichen Schmalseite zu ebener Erde mit zwei, im obern Stock mit drei kleinen Rundbogenfenstern versehen.

5) Westlich von der Eberhardskapelle liegt in demselben Gebäudeflügel zu ebener Erde eine kleine quadratische Kapelle mit dem Grabmale des Abtes Berthold von Sissach († 1425). 4 breite rechtwinkelige Schildbögen (M. 1,09), über dem Boden auf Eckpfeilern mit schmiegenförmigen Gesimsen anhebend, tragen das rippenlose Kreuzgewölbe. Die Breite des Raums von Wand zu Wand beträgt M. 4,15. An der Südseite der Sarkophag des Abtes, gegenüber das rundbogige Portal, von Ecksäulen mit Würfelkapitälen begleitet. Das Bogenfeld mit einem giebelförmigen Relief, ein leeres Medaillon zwischen Blattwerk enthaltend, ausgefüllt. (R)

II. Keller im alten Gerichtshaus. Flachgedeckter Raum, von Säulen mit Würfelkapitälen auf attischen Basen mit Eckknollen getragen. 1871 ausgefüllt. Nähere Aufschlüsse, insbesondere Aufnahmen, wären sehr erwünscht.

Stein am Rhein. Ehemalige Benedictiner-, jetzt Pfarrkirche. Nüscheler II, S. 29. Umbauten und Reparaturen 1583, 1735 und 1823. Dreischiffige Säulenbasilika ohne Querschiff. In unmittelbarem Anschluss an das M.-Schiff ein viereckiger Chor (M. 8 lang und 7 breit) mit 3 Fenstern zwischen zwei Kapellen, deren geradlinige Frontmauern fast in gleicher Flucht mit dem Ersteren abschliessen. Das M.-Schiff M. 7,60, die S.-Schiffe 2,83 im Lichten breit, werden durch 2 × 7 Säulen und den entsprechenden Wandpfeilern mit attischen Gesimsen in Abständen von M. 2,63 von einander getrennt. Die Säulenbasen 1823 auf Anordnung eines geistreichen Baumeisters abgeschrotet. Die stark verjüngten Stämme (oberer Durchmesser M. 0,47, unterer 0,56) aus einzelnen Trommeln aufgemauert, M. 3,10 hoch und mit achtseitigen Würfelkapitälen bekrönt, deren Form und attische

Gesimse an die entsprechenden Gliederungen im Dom zu Constanz erinnern. Die Fenster des Hochbaues, der ohne Gurtgesimse über den rundbogigen Arcaden emporsteigt und in gleicher Höhe wie der Chor mit einer flachen Felderdecke abschliesst, sind modernisirt. Die S.-Schiffe ebenfalls flachgedeckt und kahl. An der W.-Seite des N. S.-Schiffes ein viereckiger spätgothischer Thurm. Das Aeussere der Kirche schmucklos, nur das M.-Schiff ist mit einem Rundbogenfriese versehen. (R)

XII. Canton Schwyz.

Altendorf bei Lachen. Kirchthurm romanisch. (Mitgeth. von Herrn Rechenschreiber Nüscheler.)

Einsiedeln, Stiftsbibliothek. Reiche Sammlung von Miniaturhandschriften. Nr. 191, IX. Jahrhundert: Codex canonum. Nr. 17, X. Jahrh.: Evangeliarium. Nr. 121, X. Jahrh.: Antiphonale vel Graduale. Nr. 155 (156), X (?) Jahrh.: S. Gregorii commentarius in Ezechielem. Nr. 40, XI. Jahrh.: Lectiones epistolarum et Evangeliarum. Nr. 88, XI. Jahrh.: Lectiones pro matut. et vesp. Nr. 111: Missale (XI. Jahrh.). Nr 112: 1) Regulæ et ordinationes monasticæ, 2) Liber. officialis (XI. Jahrh.). Nr. 113: Missale et Antiphonarium continens sequentias Notkeri (XI.—XII. Jahrh.). Nr. 114: Missale (XI.—XII. Jahrh.). Nr. 176: Bedæ expositio in apocalypsim (XI. Jahrh.) Nr. 1: Riesenbibel (XII. Jahrh.). Nr. 151: Gregorii Papæ moralium in Job. (XII. Jahrh.). Nr. 167: Isidori Hispalensis, de originibus (XII. Jahrh.). Nr. 293: Salomonis Episcopi, Glossarium A—M. (XIII. Jahrh.) (R)

Ufenau. Ferd. Keller, Ufenau und Lützelau im Zürichsee. Mittheilgn. der Antiquar. Gesellsch. in Zürich. 1843. Bd. II, Heft 2.

XIII. Canton Solothurn.

Schönenwerth. Stiftskirche, wahrscheinlich im XII. Jahrhundert bei Umwandlung des frühern Conventes in ein regulirtes Chorherrenstift errichtet. Roman. Pfeilerbasilika von M. 32,90 Gesammtlänge im Innern und M. 16,70 Breite im Langhaus. Das Ganze verzopft. An der Ostseite des Langhauses, in unmittelbarem Anschluss an die Schiffe, 3 halbrunde Apsiden. Die Schiffe, ursprünglich flachgedeckt, werden durch 2 × 5 viereckige Pfeiler mit rundbogigen Archivolten in Abständen von cirka M. 3,70 getrennt. Die Breite des Hauptschiffes, aus dem Mittel der Pfeiler in den Längenachsen gemessen, beträgt ca. M. 9. Die Pfeiler sammt den modernen Gesimsen M. 5 hoch. Vor der W.-Seite des Schiffes, wie in Moutier-Grandval, eine zweigeschossige Vorhalle und zu beiden Seiten derselben als W. Fortsetzung der S.-Schiffe zwei schmale Kapellen, die gleich der Vorhalle mit rundbog. Tonnengewölben bedeckt sind. Vor der Letzteren der viereckige Thurm zu ebener Erde, eine M. 6,56 hohe Eingangshalle, im obern Stock die ebenfalls mit einem Kreuzgewölbe (M. 7,63 hoch) bedeckt ist, eine Kapelle enthaltend, vor welcher sich in ganzer Breite des Langhauses (und durch eine hölzerne Treppe vom N. S.-Schiffe aus zugänglich) eine Empore ausdehnt. Letztere mit 3 Kreuzgewölben bedeckt und mit 3 Rundbögen auf hohen Pfeilern mit schmiegenförmigen Gesimsen und Basen gegen das vorliegende M.-Schiff geöffnet. Unter der Balustrade der Empore ein Rundbogenfries. Das Aeussere zum Theil verbaut. Die 3 Apsiden mit hohen Rundbogenblenden ohne Gesimse gegliedert. An den Wandflächen Spuren gothischer Malereien. Reste von Lesenen finden sich auch am Aeussern des N. S.-Schiffes. Der Hochbau des Thurmes aus spätgothischer Zeit. An dem S. S.-Schiffe ein Kreuzgang, der im XVII. Jahrhundert mit Nachahmung romanischer Formen errichtet wurde. (R)

Selzach, zwischen Biel und Solothurn. Kleiner schlanker Kirchthurm mit gekuppelten Rundbogenfenstern.

Solothurn. Ueber die alte 1762 abgebrochene S. Ursuskirche cf. P. Winistörfer im Neujahrsblatt des Kunstvereins von Solothurn, 1855, nebst Plan.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 3. ZÜRICH. JULI 1873.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

170.

Une fonderie lacustre à Mœringen.

Pendant longtemps il était généralement admis que tous les objets en bronze recueillis dans les tumulus ou dans nos palaffites n'étaient pas d'origine locale, mais avaient été importés d'un pays étranger que l'on supposait être situé quelque part au-delà des alpes. Plustard cependant on fut obligé d'admettre que les outils de première nécessité, tels que les haches, les couteaux et les faucilles avaient été fabriqués dans nos contrées; car peu à peu l'on avait découvert en Suisse, en France et dans l'Allemagne occidentale les moules dans lesquels ont été coulés la plus grande partie de ces instruments de sorte qu'aujourd'hui la fabrication indigène de nos bronzes ne peut plus être mise en doute et mérite d'être appréciée à sa juste valeur.

La station de Mœringen, déjà si remarquable jusqu'ici par la quantité et le bon état de conservation des bronzes qu'elle renferme, devait aussi fournir son contingent de moules et ainsi se révéler comme un centre important de fabrication.

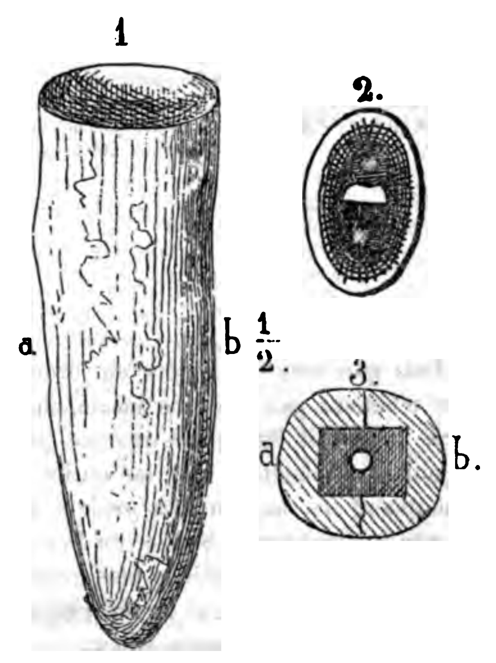
Précédemment déjà, j'avais recueilli à diverses reprises, plusieurs objets [1]) qui m'avaient fait supposer l'existence d'une fonderie dans la station qui nous occupe; mais c'est dernièrement seulement que furent trouvés les moules que je vais décrire.

[1]) Une quantité de culots de bronze, des coulées *(Gusszapfen)*, une barre d'étain et une centaine de fragments de bracelets, de haches et de faucilles, qui, ne pouvant être resoudés, étaient destinés à être fondus à nouveau.

Tous sont façonnés en argile ou en roche mollassique[1]. Les moules de mollasse étaient employés de préférence pour couler des objets plus ou moins aplatis et à surface unie, comme les couteaux, les faucilles, les épingles et, tandis que l'on utilisait l'argile pour façonner les moules des pièces bosselées et munies de douilles comme les bracelets évidés, les ciseaux, les haches et autres semblables.

Les moules en *argile* se présentent sous deux types distincts. Ou bien ils sont formés d'une seule pièce et devaient être briséés après chaque opération pour en retirer l'objet coulé; ou bien, à l'instar des moules de mollasse, ils sont composés de plusieurs parties pouvant être assemblées et séparées à volonté et de cette manière pouvaient être utilisés plusieurs fois.

Le premier de ces types est représenté par deux exemplaires. Ils ont la forme d'un cylindre dont une des extrémités est côniforme tandis que l'autre (base du cylindre) est évidée en entonnoir au fond du quel on aperçoit deux ouvertures arrondies, destinées à recevoir le métal en fusion. Ces deux trous sont séparés par une cloison étroite qui en se prolongeant dans l'intérieur du moule sous forme d'un petit cône (noyau) formera plus tard une cavité qui sera la douille de l'instrument.



1. Moule de viseau.
2. Ouverture du moule.
3. Coupe transversale par le milieu. Au centre se trouve le noyau.

L'un de ces moules de 20 centim. de longueur était destiné à couler un ciseau analogue à nos ciseaux de charpentier, ce dont je m'assurai en pratiquant une coupe transversale par le milieu du moule.

Le second est un moule de couteau à douille (24 centim. de longueur).

Il diffère du précédent en ce que l'intérieur n'est pas formé d'une masse d'argile homogène; on remarque en effet, en opérant une coupe longitudinale par le milieu du moule[2]), un cylindre intérieur (moule proprement dit) formé d'une argile noirâtre ayant subi une forte cuisson et composé de deux moitiés symétriques appliquées l'une sur l'autre; à l'extérieur un second cylindre, en argile grisâtre, moins compacte, qui forme l'enveloppe externe du moule.

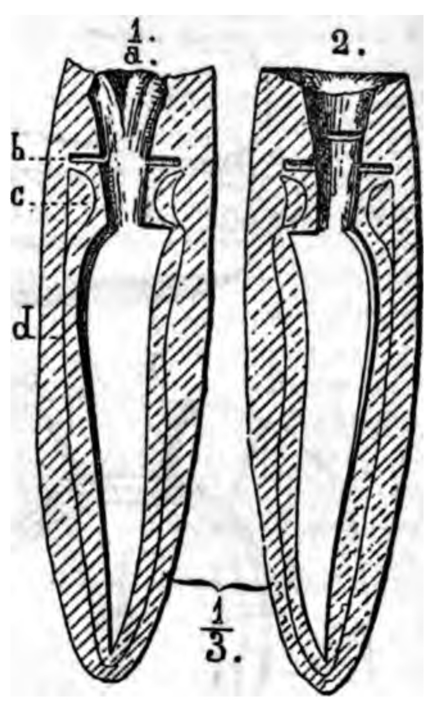
Parmi les moules d'argile formés de plusieurs pièces, je mentionnerai un moule de hache, malheureusement incomplet et un moule de marteau à douille parfaitement bien conservé. Ce dernier, de forme cylindrique (9 centim. de longueur) est divisé longitudinalement en deux moitiés entièrement identiques qui s'appliquent parfaitement l'une sur l'autre. Le *noyau* mobile (long de

[1]) Jusqu'à présent je n'en ai recueilli aucun exemplaire en métal.

[2]) En faisant cette coupe j'ai évité de toucher au noyau et je l'ai laissé intact dans une des moitiés.

7 centim.) est suspendu à la base du moule et remplit presque en entier l'espace laissé libre entre les deux valves [1]).

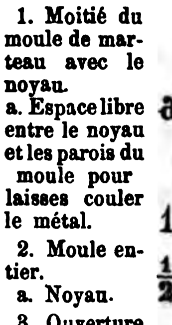
Les moules en *mollasse* sont plus nombreux, mais pour la plupart moins bien conservés. Quelques-uns ne sont représentés que par des fragments et d'autres ont le dessin presque effacé par leur long séjour dans l'eau. Quelques exemplaires seulement sont intacts et méritent d'être mentionnés. Ce sont les suivants:



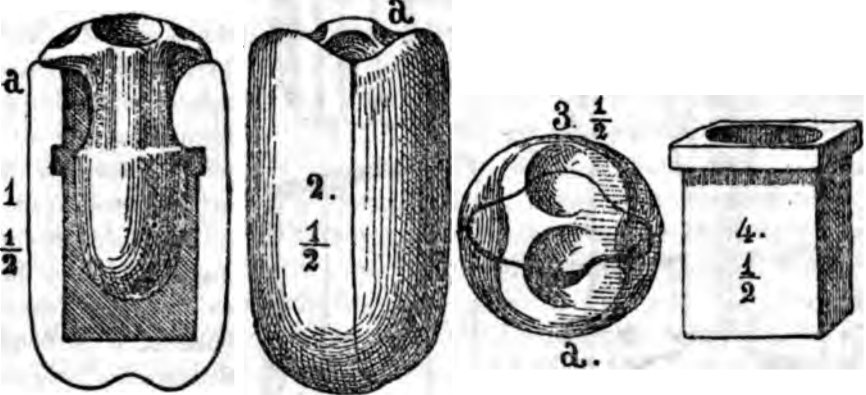
1. Coupe longitudinale par le milieu du moule.
a. Noyau.
b. Petites tiges d'argile servant à assujettir le noyau et à former les trous latéraux de la doreille.
c. Points de repère du moule proprement dit (Cylindre interne).
d. Ligne de démarcation entre le cylindre interne et le cyl. externe.
2. Seconde moitié du même moule, privée du noyau.

1. Un moule de couteau très bien conservé, formé de deux plaques de mollasse de 25 centim. de longueur sur 10 de largeur et 7 de hauteur. Les deux moitiés sont tout-à-fait semblables et correspondent parfaitement dans leurs différentes parties, lorsqu'on les assemble. Le couteau, muni d'une soie, ne présente pas d'ornement et s'élargit à la pointe pour former le trou de coulage (a). Les quatre points de repère sont très nets sur les deux moitiés et le dessin du couteau n'est nullement endommagé, malgré la friabilité de la pierre employée. — Sur le bord de chacune des plaques se trouve en outre une rainure longitudinale, qui servait de moule d'épingle (b).

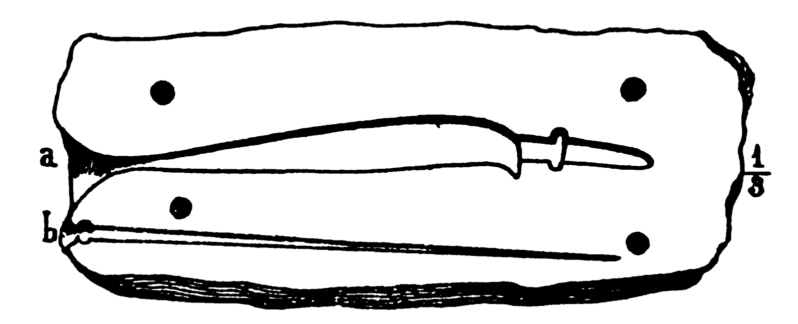
2. Un moule de faucille entièrement intact, façonné d'une plaque de mollasse semi-circulaire, de 14 centim. de hauteur sur 18 de largeur et 4 de d'épaisseur. Le trou de coulage (b) se trouve à l'endroit correspondant au point le plus élevé de la

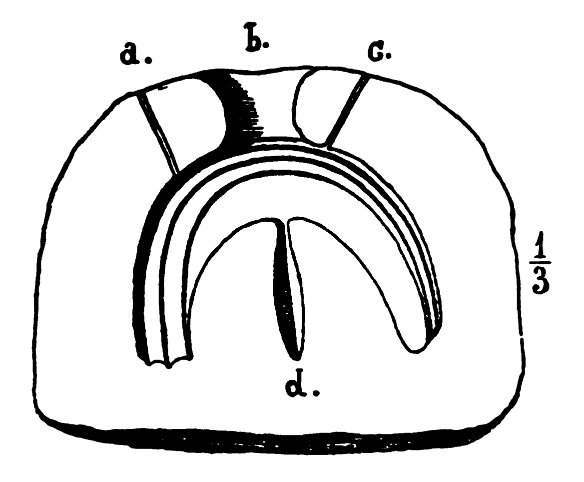


1. Moitié du moule de marteau avec le noyau.
a. Espace libre entre le noyau et les parois du moule pour laisses couler le métal.
2. Moule entier.
a. Noyau.
3. Ouverture du moule.
4. Marteau coulé dans ce moule.

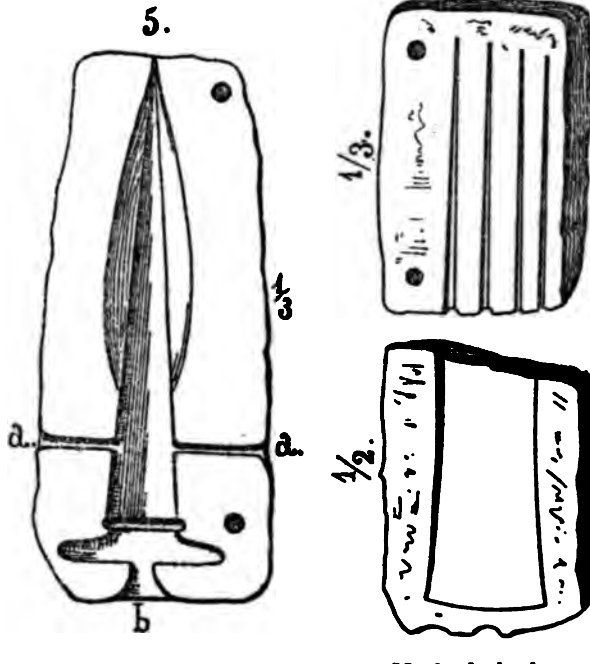


[1]) Ce moule avait déjà été employé; car l'un des marteaux de ma collection correspond tout-à-fait aux dimensions du moule.





partie convexe de la faucille. Deux petites rainures (a, c) placées sur les côtés font communiquer la cavité du moule avec l'air extérieur et sont destinées à laisser échapper les bulles d'air pendant l'opération du coulage. La rainure médiane (d) a pour objet d'éviter les lacunes dans la formation du tranchant de la faucille. A part ces quelques sillons, la surface du moule est unie et privée de points de repère; ces derniers étaient superflus, car il suffisait, pour couler une faucille, d'appliquer sur le moule une plaque quelconque à surface bien unie.



Moule de hache.

3. Plusieurs moules d'épingles, dont l'un assez bien conservé.

4. Enfin une moitié de moule de pointe de lance, dans un parfait état de conservation. La pièce de mollasse dont il est formé, longue de 22 centim., laisse apercevoir à sa surface, le dessin très-exact d'une pointe de lance de 18 centim. de longueur. Le trou de coulage (b) se trouve à l'extrémité correspondant à la douille. A égale distance de l'origine des ailerons et de l'ouverture de la douille se trouvent deux rainures (a, a) destinées à recevoir les petites

tiges d'argile, qui formeront les trous latéraux de la douille. Il me reste encore à mentionner un objet faisant partie de l'outillage de l'ouvrier fondeur, qui a été retiré de la couche historique en même temps que les moules décrits ci-dessus. C'est un creuset en terre cuite, à parois rougies par le feu, mesurant 13 centim. de hauteur et 12 centim. dans sa plus grande largeur. Il se distingue d'une pièce de poterie ordinaire en ce que, au lieu d'être ouvert au sommet, ses bords se replient en couvercle et ne laissent libre au milieu qu'une ouverture arrondie, pour laisser passer le métal fondu. Sur le côté, à quelque distance du sommet, il est muni de deux trous de suspension.



Dr. V. Gross.

171.

Zur Geschichte der ältesten Fahrzeuge, vornehmlich des Einbaumes.

(Von Prof. F. Hersche in Biel.)

In einer Zeit, wo die Seen und Flüsse unseres Landes von so viel Geschäfts- und Vergnügungsreisenden, von Wanderern und Pilgern aller Art besucht werden, wo ihre Ufer gelichtet und mit einer Menge blühender Städte, grüner Dörfer und Villen, anziehender Hôtels, Pensionen, Kuranstalten, Promenaden und Strassen besäet sind, wo das bewegliche Nass zu Fischereien, Bad- und Waschanstalten, Maschinenwerken und Brückenbauten benutzt, ihre kühlen Wellen von dem lustigen Volk der Fische und Kulturvögel bewohnt, von ganzen Flotillen von Gondeln und Barken, Flössen und Segelschiffen, kleinen Steamers, grossen Salondampfern und sogar Trajektschiffen befahren und belebt werden, scheint die Frage nach dem Zustande dieser Fluss- und Seeschiffahrt in den älteren Zeiten unserer Geschichte eine müssige zu sein. Und doch liegt seit dem Erstehen der Pfahlbauten, seit dem Aufdecken der Keltengräber in Höhen und Niederungen, seit den Verheerungen unserer Gebirgswasser, den wiederholten Bett-Korrektionen von Flüssen und Seen, seit dem Schwinden unseres Fischvolkes, seitdem wir überhaupt die Kunde erhalten, dass ein Volk von nicht geringer Kultur in frühester Zeit diese Wassergegenden bewohnte und bebaute, ein mächtiger Reiz darin, auch über das Treiben des ältesten Schiff- und Fischervolkes unserer Seen und Flüsse besseren Bericht zu erhalten. Unter den Gegenständen der Schiffahrt nun, welche sowol wegen ihres hohen Alters als auch ihrer Konstruktion und weiten Verbreitung dem antiquarischen Forscher

ins Auge fallen, ist auch der Einbaum mit seinem Vetter, dem Weidling, nicht gering zu achten.

Der Gedanke, dass der Mensch zuerst von einem grösseren Fische oder einem Schalthiere die Idee zur Verfertigung eines Fahrzeuges entlehnt habe, begegnet uns schon bei Plinius.[1]) — Nach der griechischen Sage kam auf der Flucht mit seinen 50 Töchtern Danaus zuerst auf einem Schiffe nach Griechenland; vorher schiffte man auf Flössen, welche zuerst zwischen den Inseln des rothen Meeres vom Könige Erythras erfunden wurden. Nach der Ansicht Anderer sollten früher die Myser oder die Trojaner, oder auch die Karer sie gebraucht haben im Hellespont, als sie nach Thrakien hinübersetzten. Die seelustigen Minyer in Thessalien am pagasæischen Meerbusen sahen ihren alten Stammhelden Jason als den ersten Seefahrer an, weil er zuerst in einem langen Schiff den Hellespont passirte, nach Andern Semiramis. Plin. VII, 57. Der Kerkyræer Drakon erzählt bei Athenæus (XV, 46), dass Janos zuerst nebst der Kupfermünze auch den Floss und Fahrzeuge erfunden habe und dass desshalb in vielen sizilischen Städten sein Doppelgesicht oder ein Floss oder ein Schiff auf die Münzen sei eingeprägt worden. — Die lebendige Phantasie der seegewohnten Hellenen beschäftigte sich gerne damit, die ersten Anfänge der Schiffahrt an gewisse mythologische Gestalten zu knüpfen; aber leider wurde dadurch der wesentliche Kern nur noch mehr verhüllt. — Das Lastschiff erfand Hippius ein Tyrier, die Galliote die Kyrenæer, den Kahn die Phœnizier, die Jacht die Rhodier, das lange Packschiff die Kyprier, die Pferdeschiffe die Samier oder Perikles; die Werkzeuge zum Steuern wollte man dem Tiphys verdanken, den Kopæern insbesondere das Ruder, dessen Breite durch die Platæer eingeführt sein sollte; die Segel schrieb man dem Icarus zu, den Mast und die Segelstange dem Dædalus. Der nämliche Plinius, aus dessen Mittheilungen diese Notizen entnommen sind, schreibt die Erfindung des Ankers dem Tyrier Eupalamus und die Vervollkommnung dieses Schiffgeräthes dem Skythen Anacharsis, die Enterhacken dem Athener Perikles, den ersten Flottenkampf dem Minos zu. (Plin. VII, 57. Strabo VII, 303.)

In den homerischen Gedichten geht auch über die Geschichte der Schiffahrt einiges Morgenlicht auf; das Schiffswesen erscheint hier schon ziemlich ausgebildet. Es begegnen uns hier bereits phœnizische und griechische Ruder- und Segelschiffe. Schon sind dieselben schwarz, roth oder bläulich angestrichen; die Zahl der Ruder erscheint bis auf 20 und 50; man hat den Mastbaum, die weissen Segel, auch an Tauwerk fehlt es nicht; ein eigener sachkundiger Mann handhabt das Steuerruder; das Verdeck wird erwähnt und der Ballast; der Anker ist zwar noch unvollkommen, aber die Schiffe werden ans Land auf hölzerne oder steinerne Unterlagen trocken gelegt; selbst Werften und Häfen sind zu ihrer Sicherheit hergerichtet. — Schon in dieser Zeit bleibt vor den Kauffahrteischiffen und Kriegsgaleeren, das einfachere und kleinere Fahrzeug, der Weidling und der Einbaum, unerwähnt. Zwar sehen wir, wie ein seekundiger Mann in der Odysseia ein Floss baut (V, 244 ff.). Allein wenn dieses auch in der Kunst des Schiffbaues ein roher Anfang ist, so erinnert uns doch Mehreres, dass es immer ein fortgeschrittenes Unternehmen ist und lange

[1]) Plin. hist. nat. IX, 49: Concham esse, acatii modo carinatam, inflexa puppe, prora rostrata.

schon die Erstellung des Einbaumes überholt hat. Solche Flösse nämlich, wozu zwanzig Bäume das Material lieferten (Od. V, 243) sind schon grosse Fahrzeuge, stehen also über dem Kahn, und der Bau grosser Flösse, wie ihn Philo Sanchuniaton (bei Euseb. præp. evang. XV, 24) von den Phœniziern erwähnt, enthält bereits den Keim zur Erbauung nicht blos grosser Schiffe, sondern ganzer Flotten. Ausserdem sehen wir schon mit Axt, Beil, Bohrer arbeiten; er verwendet schon (wenn auch nur hölzerne) Nägel und Klammern; beschafft Mast, Rahe, Steuer, Flechtwerk und Ballast, meistens Attribute einer schon fortgeschrittenen Schiffahrt.

1. Der Weidling.

Die ursprüngliche Unvollkommenheit und Rohheit der allerersten Versuche im Schiffswesen macht das griechische *σκάφος* (*τὸ; σκάφη, ἡ;* scapha von *σκάπτω*, aushöhlen, graben)[2]) anschaulich, welches eigentlich jeden ausgehöhlten Körper, alveus, bedeutet, insbesondere aber einen zum Schwimmen ausgehöhlten Baum (*μονόξυλον*) oder Aehnliches. Die phœnizische Sage brachte desshalb das Entstehen der Schiffahrt mit einem grossen Waldbrand in Verbindung. Bevor jedoch der Mensch aus einem Baumstamm sich ein Fahrzeug bereitete, fertigte er Flösse oder Kähne[3]); diese letzteren wurden aus kleinen biegsamen Stäben und Baumzweigen bewerkstelligt, die man durcheinander flocht oder sonst eng miteinander verband und mit Thierhäuten überzog, bei den Lateinern naves sutiles, bei uns ursprünglich Weidlig genannt. Virgil Aeneid. VI, 414: Gemit sub pondere cymba Sutilis et multam adcepit rimosa paludem. Die gleiche Konstruktionsweise und zugleich den ausgedehnten Gebrauch solcher Fahrzeuge (vom Sicoris in Spanien bis an den Nil) beschreibt uns Lucan (Pharsal. IV, 130—136): Primum cana salix madefacto vimine parvam Texitur in puppim, cæsoque inducta juvenco Vectoris patiens tumidum supernatat amnem. Sic Venetus stagnante Pado, fusoque Britannus Navigat Oceano: sic quum tenet omnia Nilus Conseritur bibula Memphitis cymba papyro. Mela (3, 7), Herodot[4]), Plinius[5]), Ktesias und Strabo (827), sowie Lassen in seinen indischen Alterthümern (II, 635) berichten, dass am Ufer des Indus ein Rohr, Kana genannt, wachse, welches über 50 Fuss hoch werden könne. Von einem einzigen Absatze dieses Rohres verfertigen sich die Einwohner ein ganzes Fahrzeug. In Indien schifft man sogar papyraceis navibus (Plin. VI, 24); namentlich aber auch in Aegypten, wo diese Pflanze sehr gedieh, wurde sie nicht blos zu anderen Geräthen verwendet (radicibus incolæ pro ligno utuntur), sondern ex ipso quidem papyro navigia texunt (ib. XIII, 22); das Gleiche geschah auch in Syrien und am Euphrat, besonders durch König Antigonus, aus Binsen und Rohrschilf (VII, 57). — Sogar der Flachs und noch später das Pfriemgras oder der Ginster (spartum) wurden zu lina piscatoria und Flechtschiffen verwendet (Plin. XXIV, 40). Nach Timæus bei Plinius[6]) schifften die Britannen auf geflochtenen

[2]) Strabo (XVII, 1) nennt auch die Fährmänner bei Elephantine *σκαφῖται*.

[3]) Diodor. IV, 41: *διὰ τὸ σχεδίαις πλεῖν τοὺς τότε ἀνθρώπους καὶ μικραῖς παντελῶς ἀκατίοις.*

[4]) Herodot III, 98: *καλάμου δ' ἓν γόνυ πλοῖον ἕκαστον ποιέεται.*

[5]) Plin. XVI, 65: Navigiorumque etiam vicem præstant, si credimus, singula internodia: das Bambusrohr.

[6]) Plin. IV, 30: Vitilibus navigiis corio circumsutis.

Kähnen, welche mit Häuten umnäht sind, nach der wegen des Zinnes berühmten Insel Mictis. Von solchen lederigen Eskimokähnen, welche aus Häuten gefertigt sind, spricht auch Avienus Perieg., 744. — Interessant sind ferner die Frachtschiffe der Aegyptier auf dem Nil, der bekanntlich durch ganz Aegypten von Elephantine an ununterbrochen schiffbar ist und sogar noch meistens in der trockenen Jahreszeit. Diese Flussfähre, Baris genannt, war offenbar, wie sie Herodot (I, 96) ausführlich beschreibt, nur ein Floss, ohne eigentlichen Kiel und Rippen, vielleicht mit niedrigen Seitenwänden, ähnlich den sogenannten Wittiwen auf der Weichsel (Bemerkung Steins zur Stelle). Bei dem Mangel an langen, geraden Baustämmen nämlich nahmen sie einen harzigen Akazienbaum, hauen daraus zwei ellenlange Bohlen (Theophrast. hist. pl. IV, 2) und schichten sie an einander und bauen damit das Schiff auf. Es werden nämlich so viele kurze Bohlen an einander gelegt, als die Grundfläche des Flosses es erforderte; auf diese eine zweite Lage, aber in anderer Ordnung, so dass ihre Fugen nicht auf die der ersten trafen, gerade wie man beim Aufbauen von Ziegelmauern zu verfahren pflegt; darauf in ähnlicher Weise eine dritte Lage, bis die nöthige Dicke erreicht war. Diese Bretterlagen wurden durch fest getriebene, durchgehende Pflöcke verbunden. Querhölzer auf der inneren und äusseren Seite befestigt, verstärkten den Zusammenhalt und die inneren Fugen verstopfte und verklebte man mit dem Bast der Byblosstaude. Das Schiff hatte ein Steuer, welches durch den Schiffsboden durchgestossen wurde. Aus solchen Harzbäumen war auch der Kasten Noas gebaut. (1. Mos. 6, 13.)

Noch heute bedient man sich auf dem Euphrat und Tigris sowol der kreisrunden Fahrzeuge aus Weidengeflecht (Kufa), das eine Asphaltschicht wasserdicht macht, und wol auch unter dem Asphalt einen Lederüberzug trägt, als hölzerner Flösse (Kelek), die auf Luft gefüllten Schläuchen ruhen, jener mehr auf dem Unterlauf, dieser auf dem Ober- und Mittellauf der Flüsse. Nur letztere tragen eine grosse Last, können nicht aufwärts fahren und werden darum jedesmal verkauft, die Schläuche aber zurückgeführt. (Notiz von Stein zu Herodot I, 194, und Botta, monum. de Niniveh. V, 13.) Von solchen Flecht- und Haut-Fahrzeugen sprechen die alten Schriftsteller [7]) viel, namentlich bei Berichten aus dem Oriente. Unter Jovianus wurden am Tigris sogar Brücken durch solche Häute formirt. [8]) Julian lässt in Assyrien am Euphrat (Amm. XXIV, 4, 11) kleine Schiffsbrücken schlagen, worunter solche aus Schläuchen und coriaceis navibus itidemque consectis palmarum trabibus exercitum non difficultate traduxit. Ein andermal [9]) unter Valens wurden zu diesem Zwecke die Betten benachbarter Villen verwendet und mit Häuten überzogen, woran es in jener weinreichen Gegend keinen Mangel hatte. Auch Alexander vertheilt am Oxus in Sogdiana an seine Soldaten: Utres quam plurimos stramentis refertos: his incubantes transnavare amnem. (Curt. VII, 19. VIII, 43).

Die Schiffe wurden häufig so fabrizirt, dass sie auseinander genommen, auf Wagen transportirt und wieder zusammengefügt werden konnten. Der daskylitische

[7]) Xenoph. Anab. I, 5, 10. Arrian. Anab. III, 29.

[8]) Ammian. XXV, 6, 15: Utribus et cæsorum animalium coriis coagmentare pontes architecti promittebant. Vergl. XXV, 8, 2.

[9]) Amm. XXX, 1, 9: Lectulos in villis repertos binis utribus suffulserunt.

See wurde mit ziemlich grossen Kähnen befahren; den grössten davon liess Lucullus ans Land ziehen und auf einem Wagen nach dem Meere bringen und mit Soldaten bemannen. (Plut. Luc. 9.) Das Schiff Argo, welches sich doch durch seine ungewöhnliche Grösse auszeichnete, war so leicht, dass es 12 Tage lang auf den Schultern getragen werden konnte. (Plin. XII, 22.) So Alexander in Indien.[10]) Die flachen Akatia der (Mæotis Strabo XI, 2) konnte man auf den Schultern in's Dickicht tragen.

Bei seiner Expedition nach Britannien und während den Kämpfen in Spanien am Sicoris (Bell. civ. I, 54) liess Cæsar Fahrzeuge verfertigen von folgender Beschaffenheit: Zuerst wurden Kiele und Rippen aus leichtem Holze gebildet, dann aber der übrige Theil des Schiffes aus Reisern zusammengeflochten und mit Häuten überzogen; diese wurden auf Karren zur Nachtzeit an den Sicoris gebracht. Das sind wol die Carabi gemeint, von welchen Isidorus[11]) spricht und welche die Engländer Coricles nennen. — Auf dem Serbonitischen See in Aegypten (Strabo XVI, 2) schiffte man zur Zeit des Strabo auf Rohrflössen (*σχεδίαις καλαμίναις*); auf dem arabischen Meerbusen wurden die Gewürze auf ledernen oder häutigen Fahrzeugen transportirt und zwar geschah dies namentlich in der Nähe der Handelsstadt Deire, wo sechs Inseln die Zufuhr erschwerten, auf Flössen.[12]) Derselbe glaubwürdige Geograph versichert, er habe sich persönlich von Syene aus nach der Nil-Insel Phylæ hinüberfahren lassen auf einem sogenannten Pakton.[13]) Dies sei ein aus Stäben gefertigtes Fahrzeug [*σκάφιον*], fast einem geflochtenen Kahne gleich. Darin stehend oder auf einem Brettchen sitzend, habe er ohne Furcht die Fahrt vollendet; auch sei keine Gefahr vorhanden, wenn das Fahrzeug nicht überladen werde. — Die Söhne tapferer Volksstämme schwimmen sogar auf Rundschilden über reissende Ströme[14]), wie die Alamannen am Rhein (Ammian. XVI, 12, 57) und die carnutischen Hilfstruppen (ibid.)

2. Der Einbaum. (Kanot, Gransen, pirogue lacustre.)

Plinius, der Naturforscher, erzählt auch, dass sich im indischen Meere Schildkröten von solcher Grösse vorfinden, dass die Bewohner mit ihren Schalen bewohnbare Hütten bedeckten, und in den Inseln, besonders des rothen Meeres, schifft man in solchen Kähnen heraus.[15]) Sallustius[16]) sagt von den Persern in Afrika, dass sie aus Mangel an Bauholz die umgekehrten Schiffsbäuche zum Dach der Wohnungen verwendet hätten. Das Aeusserste der Aermlichkeit im Schiffswesen waren aber die von den Aegyptern auf dem Nil gebrauchten irdenen Kähne (fictiles phaseli et picta testa cum brevibus remis), von welchen Juvenal (XV, 12) singt:

[10]) Curt. VIII, 32: Sic junxere naves ut solutæ plaustris vehi possent, rursusque conjungi.

[11]) Isid. Orig. XIX, 1: Carabus parva scapha, ex vimine facta, quæ contexta crudo corio genus navigii præbet.

[12]) Strabo XVI, 4: *δι᾽ ὧν* (Inseln) *σχεδίαις τὰ φορτία κομίζουσι δεῦρο κἀκεῖσε.*

[13]) Strabo, XVII, 1: *διέβημεν δὲ εἰς τὴν νῆσον ἐπὶ πάκτωνος· ὁ δὲ πάκτων διὰ σκυταλίδων πεπηγός ἐστι σκαφίον, ὥστ᾽ ἐοικέναι διαπλοκίνῳ* etc. etc.

[14]) Amm. XVI, 11, 8: Facinus memorabile: aliquoties scutis in modum alveorum suppositis nando ad insulam venere propinquam.

[15]) Plin. IX, 12: Atque inter insulas Rubri præcipue maris his navigant cymbis.

[16]) Sall. Jugurth. 18: Alveos navium inversos pro tuguriis habuere.

Also raset in Wuth, nichtsnutziges, feiges Gesindel,
Winzige Segel gewohnt auf thönerne Gondeln zu stecken,
Und das bemalte Gefäss mit kurzen Rudern zu treiben.

Sie werden auch von Virgil (Georg. IV, 289) erwähnt.

Wahrscheinlich mit der Benutzung des Eisens begann der Mensch sich Fahrzeuge aus ganzen Baumstämmen zu bereiten. Solcher runder, länglicher und gewöhnlich etwas schwerfälliger Nachen bedienten sich die Fluss- und Seebewohner meistens zum Fischfang und der Jagd, seltener wol auch zum Waarentransport.

Schon Polybius, welcher bekanntlich die Alpengegenden und namentlich das mittägliche Gallien auch bereist hatte (ungefähr 150 v. Chr.) erwähnt derselben. Er erzählt (III, 42, 2—9), dass Hannibal, um seine Armee über die Rhone zu setzen, von den Anwohnern des Flusses sowol alle vorhandenen Einbäume (*τά τε μονόξυλα πλοῖα πάντα*), als auch Kähne (*καὶ τοὺς λέμβους*) erkauft habe; er fügt dann bei, dass er eine für die grosse Truppenzahl hinreichende Menge bekommen habe, weil viele Flussanwohner wegen ihres Binnenhandels nach dem Meere sich solcher bedienten. Er bemerkt ferner, dass Hannibal auch das passende und genügende Bauholz zur Anfertigung solcher Einbäume sich verschafft habe. In Folge dessen kam innert zwei Tagen eine unzählige Menge (*ἀναρίθμητον πλῆθος*) von Fahrzeugen zur Stelle. Auch das Bauen von Flössen gelang ihm ohne Schwierigkeiten. In Cap. 43 wird dann erzählt, wie namentlich die schildtragenden Reiter auf den Kähnen und die Gewandtesten der Fusssoldaten auf den Einbäumen über den Fluss setzten. Die ganze Schilderung dieses Ueberganges ist zudem so genau und anschaulich, dass sie nur von einem Augenzeugen herrühren konnte. Das gleiche Manöver erzählt Titus Livius, wie jetzt Carl Böttcher glaubwürdig bewiesen, nach dem Geschichtswerk des Cælius Antipater, welcher aus dem Griechen Silenus schöpfte, der bekanntlich die Thaten Hannibals sehr gründlich und Schritt für Schritt aufzeichnete (Cicero de divin. I, 24), weil er als Augenzeuge und Begleiter des punischen Feldherrn in unmittelbarer Nähe der Ereignisse lebte, so lange es die Verhältnisse gestatteten. (Nepos, Hann. XII, 3). — Dieser Cælius erzählt bei Livius (XXI, 26) ausführlich, dass Hannibal die Volken, einen Volksstamm zu beiden Seiten der Rhone, der auch durch seine fischreichen kleinen Seen und Sümpfe berühmt war (Mela, II, 5, 6 mit der Hauptstadt Nismes), durch Geschenke gewonnen habe, von allen Seiten Schiffe zusammen zu bringen und neue zu verfertigen. „So kam denn eine ungewöhnliche Menge von Schiffen zusammen und von Kähnen, welche da und dort zu nachbarlichem Verkehre bereit lagen; andere neue höhlten ganz roh zuerst die Gallier je aus einem Baume aus; dann machten auch die Krieger selbst, sowol durch den reichen Vorrath von Holz als durch die Leichtigkeit der Arbeit aufgemuntert, in der Eile unförmliche Tröge[17]) — Nichts Anderes bezweckend, als dass diese auf dem Wasser schwimmen und beladen werden könnten — um auf denselben sich und ihre Habe hinüber zu bringen.“ Im Verlaufe der Erzählung wird dann noch die Anfertigung gewaltiger Flösse erzählt, womit namentlich die Elephanten übergesetzt wurden. (Liv. XXI, 27, 28.)

Als Alexander auf seinem Zuge gegen Persien (Ao. 334 v. Chr. im Frühling) die jenseits der Donau wohnenden Stämme der Geten und Triballer bekriegen wollte,

[17]) Liv. XXI, 26: cavabant ex singulis arboribus alveos informes —.

bediente er sich, wie die dortigen Anwohner, unter Anderm auch solcher Einbäume. Arrian (Exped. Alex. I, 3)[18]) bemerkt dazu, dass davon ein grosser Vorrath war, weil die Flussanwohner sich derselben sowol zum Fischfang, zur Räuberei, als auch zum Verkehr flussaufwärts bedienten. Auf denselben und auf Fahrzeugen, welche mittelst ausgestopfter Thierhäute verfertigt wurden, setzte Alexander 1500 Reiter und 4000 Fussoldaten an's jenseitige Ufer. In seinen indischen Geschichten erzählt derselbe Arrian die Art und Weise, wie diese Einbäume gehandhabt wurden nach einer Manier, die auch jetzt noch gebräuchlich ist. Er sagt I, 27: Fischer wohnten im Hafen Koptas — —. Diese hatten kleine schlechte Boote und ruderten mit den Rudern nicht von einem Stollen aus, wie es bei den Griechen Brauch ist, sondern, indem sie, wie auf einem Flusse, das Wasser hin- und herwarfen, gleich denen, die Erde ausgraben. — Anders ist die Manier, nach welcher die Armenier auf dem Euphrat ihre Lederschiffe handhabten. Herodot sagt I, 194: „Gelenkt wird es durch zwei Ruder von zwei aufrecht stehenden (wie auch jetzt noch auf den Schweizerseen) Männern, und wie der Eine das Ruder einwärts zieht, stösst es der Andere auswärts. Solche Fahrzeuge werden sowol von bedeutender Grösse gemacht, als auch kleinere, und die grössten können selbst eine Last von 5000 Talenten haben." — Tacitus berichtet in seiner Schrift über Deutschland von den Suionen oder Schweden und ihrem Schiffswesen, Cap. 44: „Der Bau ihrer Schiffe unterscheidet sich dadurch, dass Hintertheil und Vordertheil gleich das zum Anlanden immer geschickte Bord hinschiebt; auch werden sie nicht mit Segel bedient und führen an ihrer Seite keine ordentlichen Ruderbänke. Das Ruderwerk ist frei, wie auf manchen Flüssen, und je nach dem Bedürfnisse auf die eine und auf die andere Seite beweglich."

Die Bewohner an der ligurischen Küste unternahmen ihre Räuberfahrten mit Schiffen, welche armseliger waren als Flösse, und auch mit den übrigen zum Schiffswesen nothwendigen Dingen sind sie sehr schlecht versehen; gleichwol trotzen sie kühn den furchtbarsten Stürmen. (Diodor. V, 39.) Wir stehen nicht an, auch hier die primitiven Anfänge der Einbaumsfährten wieder zu finden, wozu das gerühmte Bauholz in den Schluchten Liguriens das passendste Material lieferte. (Strab. IV, 6.) Die in Eile gezimmerten Kamaren im Pontus hatten einen breiten Schiffsraum (latam alvom) zwischen schwachen Wänden ohne Klammern von Kupfer oder Eisen zusammengefügt; und bei hochgehender See bringen die Schiffer mit dem Steigen der Fluth auf dem obersten Schiffsraum immer mehr Bretter an, bis es wie ein Dach zusammengeht. So fahren sie zwischen den Wogen auf und ab, mit gleichem Vordertheil auf beiden Seiten und wandelbaren Rudern, weil es für sie einerlei und ohne Gefahr ist, mit der einen oder der andern Seite anzulanden.[19]) (Tacit. Histor. III, 47.)

[18]) *καὶ ὅσα μονόξυλα πλοῖα, ἐκ τῆς χώρας ξυναγαγών — ὅτι τούτοις χρῶνται οἱ πρόσοικοι τῷ Ἴστρῳ ἐφ' ἁλιείᾳ τε τῇ ἐκ τοῦ Ἴστρου καὶ εἴποτε παρ' ἀλλήλοις ἀνὰ τὸν ποταμὸν στέλλοιντο καὶ ἐλῃστεύοντο ἀπ' αὐτῶν οἱ πολλοί.*

[19]) Wenn die letzte Bemerkung und der Unterschied der Grösse nicht wäre, könnte man darin beinahe das Urner Marktschiff, den sogenannten Uri-Nauwen mit seinem Holzdach und grauen Männern, ein häufig angestauntes Schiff von Seiten

Doch, um bei meinem Gegenstand zu bleiben, erzählt ferner Strabo (III, 3, pag. 249. Tauch.), dass auch in Lusitanien wenigstens zur Zeit des Statthalters Brutus die Anwohner des Tagus wegen der Fluthen und Furthen aus Häuten verfertigte Fahrzeuge gebrauchten, zur Zeit der Anwesenheit des Geographen jedoch auch, wenn schon selten[20]), Einbäume. — Der Fluss Bætis war bei dessen Anwesenheit bis nach Corduba mit aus Brettern zusammengefügten Flussfahrzeugen befahren worden, aber in alter Zeit auch mit Einbäumen[21]), was überhaupt in sehr vielen Flüssen Spaniens scheint Gebrauch gewesen zu sein; in Turditanien wurde in ähnlichen kleinen Kähnen auch das Flussgold gewaschen; der Tagus und der Douris waren mit grossen und kleinern Flussschiffen, Kähnen und Weidling befahrbar[22]). Nach Arelate dagegen, einer ziemlich bedeutenden Handelsstadt Galliens, flossen von zwei Gebirgen her Bergflüsse und die Hinauffahrt war meistens nur kleinen Fahrzeugen möglich. (Strabo IV, 1, p. 292.)

der Luzerner Schulbuben, wieder erkennen. Auf den Einbaum kann hier kein Bezug sein; denn dieser war, wie nach Thukydides überhaupt die Fahrzeuge der alten Zeit, ohne Verdeck und viel mehr nach alter Weise wie ein Raubschiff gebaut. Bell. pelop. I, 10.

[20]) Strabo l. c. *νυνὶ δὲ καὶ τὰ μονόξυλα ἄ δὴ σπάνια.*

[21]) Strabo III, 2, p. 287. T. *τοῖς ποταμίοις σκάφεσι, πηκτοῖς μὲν τανῦν, τὸ παλαιὸν δὲ καὶ μονοξύλοις.*

[22]) Strabo III, 3, p. 243: *μεγάλοις σκάφεσι τὸ δὲ λοιπὸν τοῖς ποταμίοις λέμβοις-ἀναπλεόμενος.*

(Schluss folgt nächste Nummer.)

172.

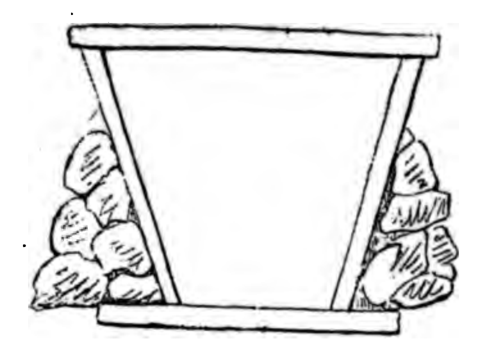
Les tombeaux de Raron.

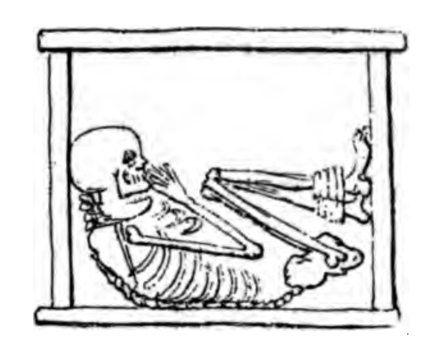
Voici quelques indications complétant la lettre de M. Raphael Ritz, touchant les tombeaux de Raron.

Des tombes avaient été déjà découvertes dans cette localité il y a deux ans. Cette année il en a été retrouvé vingt-deux, placées irrégulièrement, mais cependant plutôt par groupes; leur profondeur moyenne est à 0,30 m. de la surface. Elles sont formées de dalles de calcaire gris-noirâtre, tiré du Blatberg, qui ont 2—4 cent. d'épaisseur. Les tombes sont carrées et ont en moyenne 0,75 de longeur, quelques unes ont cependant 0,80 et une 0,95 m. Les dalles des deux extrémités sont verticales, les dalles latérales sont obliques et ne laissent entre elles à la partie inférieure qu'un vide de 0,45 de largeur.

Les dalles latérales sont maintenues dans leur position par des cailloux placés sans ordre. La forme du tombeau avait pour but de rappeler un berceau et de maintenir les corps dans la position dans laquelle on les mettait.

Autour du tombeau au niveau de la dalle inférieure, se trouve un sol blanchâtre calcaire, présentant çà et là des traces de feu, de charbon, etc. Les squelettes sont placés dans la tombe le dos touchant le fond du tombeau, la tête à l'ouest et les pieds à





l'Est. Le sacrum touchant une des extrémités et la partie cervicale de la colonne vertebrale touchant l'autre.

La tête est droite, regardant l'Orient, les bras sont repliés et les mains viennent s'appuyer sur les joues. Les jambes sont repliées sur elles-mêmes. Les crânes appartiennent au type de Sion, cependant ils sont un peu plus dolicocephale que le type normal.

Dans le plus grand des tombeaux (n° 9), les dalles latérales étaient droites et trois corps étaient placés les uns à côté des autres.

Les bracelets (fig. n° 3 de Ritz) sont des bracelets de jambes, il y en avait quatre à chaque jambe, qui sont gradués selon la grandeur, mais qui s'appliquent exactement les uns sur les autres. Je ne sais si c'est un hasard, mais dans les tombeaux que j'ai ouvert jusqu'ici, j'ai remarqué que les anneaux de jambes étaient toujours ovales, tandis que les bracelets sont ronds. L'anneau (fig. 1 de Ritz) est d'un bronze gris perle, cette couleur tient à du nickel. Le vase est en terre grise très-fine, ne renfermant aucun fragment de silex. Par les fragments que j'ai recueuillis il devait avoir la forme ci-jointe. La figure (n° 4 de Ritz) est une moitié de fibule.

Sur le Heidnischer Bühl j'ai retrouvé des fragments de poterie de l'âge du bronze.

Dr. Gosse.

173.

Inscriptions découvertes à Genève.

Dans les fouilles faites à St-Pierre en 1869, nous avons retrouvé quelques inscriptions entières ou en fragments, qui jusqu'ici sont restées inédites, et que j'ai pensé devoir vous faire connaître. Les unes se rapportent à l'époque romaine, les autres aux premiers temps du christianisme. J'ai cru touchant ces dernières, qu'il pouvait être intéressant de vous présenter, en outre deux objets de la même époque.

1° *Fragment d'Inscription en roche du Jura.*

_LEIS · L · SVL
SENEC · TIRC
VPITVS · A
V · S ·

C'était une pierre votive elevée par plusieurs personnes, ainsi que nous en possédons plusieurs exemples.

2° *Fragment d'inscription en roche* et appartenant a un pontife triumvir. C'est la partie inférieure de l'inscription, ce qui est démontré ainsi que pour la précedente par une rainure.

NIIFEX · TRIVI
· C · C · R · CON · HE

3° *Inscription en roche.*

AEMILIO M · FEIL
VOL · TVTORI · IIIIVIR
I · D · PRAEF · FABRVM
FLAM · MARTIS · FLAM
ROMAE · ET · AVGVSTI
L AEMILIUS · L · F · TVT

Aemilio. Marci. Filio Voltinia tribu. Tutori quartum viro juri dicundo præfecto fabrum. Flamini Martis. Flamini Romæ et Augusti. Lucius Aemilius Lucii filius Tutor.

A Emilius Tutor, fils de Marc de la tribu Voltinia, quartum vir chargé de rendre la justice, préfet des ouvriers militaires (du corps de génie), flamine de Mars, flamine du temple de Rome et Auguste.

Lucius Aemilius Tutor, fils de Lucius.

C'est une belle inscription qui par la forme des lettres appartient à la fin du 1er siècle ou au commencement du second.

Emilius Tutor appartient à la tribu Voltinia, dont les Allobroges faisaient partie, aussi, n'est il pas étonnant que l'on ait retrouvé à Genève 6 inscriptions, à Nyon 1, à Versoix 1, à Vienne en Dauphine 1 et en Savoie 7, se rapportant à des personnages de cette tribu.

Plusieurs des personnages rappelés dans ces inscriptions ont occupé les mêmes charges qu'Emilius Tutor; ainsi: Décimus Riccius Capiton était flamine de Mars, Lucius Julius Brocchus Valerius Bassus était préfet des ouvriers militaires.

Sennius Sabinus était préfet des ouvriers militaires.

Nous connaissons par d'autres inscriptions, qu'à Genève il y avait des flamines de Mars et des flamines d'Auguste (divi Augusti). Mais jusqu'ici nous n'avions pas trouvé encore d'inscriptions montrant qu'il y avait à Genève un temple de Rome et d'Auguste.

M. Léon Regnier a bien voulu nous communiquer le fait, que lorsque Constantin décida que l'empire serait chrétien, il ordonna que les flamines de Rome et d'Auguste seraient évêques. Ce fait explique certains évêchés très rapprochés les uns des autres, comme par exemple celui de Genève et ceux de Nyon et de Lausanne.

4° *Inscription en roche:*

HIC REQVIESCIT
IN PACEBONÆ
MEMORIAE
^ **DELFINA**QVAE
VIXIT ANNOS
XXXIII TRANSIT
KAL **QVARTV**MMENSIS
APRI LESINDICTI
ONE XII P°ST CONS.
CENT^TEC
T

Elle formait une portion de la première marche de l'escalier extérieur du second temple chrétien construit sur l'emplacement de St-Pierre es liens, aussi le bord est-il complètement détruit et l'inscription elle-même a été très usée.

Elle avait été trouée dans le mot-pace probablement pour y placer la balustrade qui bordait l'escalier.

Nous lisons cette inscription ainsi:

Hic requiescit
in pace bonæ
memoriæ
Delphina, quæ
avixit annos
trignita tres transit
Kalendas Quartum mensis
aprilis Indictione
duodecima post consule.
CENTĀTEC

Nous n'avons pu arriver à déchiffrer le dernier mot.

En examinant l'inscription nous voyons 1° que Delfina ou Dilfina était chrétienne, par le commencement „Hic requiescit in pace bonæ memoriæ," par la suppression de l'indication patronymique, par l'absence d'indications payennes telle que: „Diis Manibus."

2° Qu'elle était laïque, car sur les inscriptions des personnes non laïques on ne trouve pas l'âge indiqué.

Son nom était précédé d'un adjectif que nous n'avons pu retrouver.

Nous avons l'époque de la mort de Delphina, qui eut lieu dans la 12e indiction. La première indiction partant du 1er Janvier 313; ce serait entre les années 478 et 498 qu'eut lieu ce décès.

Mais d'un autre côté nous avons l'indication d'un Post-Consulat.

Dans les Gaules on compte par les post-consulats de Jean et de Justin, consuls en 538 et en 540 en particulier à Lyon ou par Basile Consul en 541, comme à Vienne.

Cependant par des motifs encore inexpliqués dans six localités de la Lyonnaise et de la Viennoise: Briord (Ain), Gresy sur Ain, Anse, Aoste, St-Thome, Arles et

Valence, que séparent d'ailleurs des centres où s'emploient les méthodes de supputation que je viens d'indiquer, on a trouvé des inscriptions dans lesquelles on compte par les post-consulats de Symmaque, consul en 485.

Puisque notre inscription ne peut se rapporter aux post-consulats de Jean, de Justin ou de Basile, on doit en conclure que Genève a compté par les post-consulats de Symmaque, consul en 485.

Notre inscription aurait été donc faite entre les années 486 et 493. Mais si l'on remarque que pour les épitaphes simplement marquées de l'indiction, le premier emploi de cette supputation ne remonte qu'à l'année 491, nous sommes ammenés à conclure que Delphina a dû mourir entre les années 491 et 493.

Pour appuyer du reste notre manière de voir, nous ferons remarquer, que sur les inscriptions chrétiennes de la Gaule le mot „transiit" n'apparait qu'en 466 et la phrase: „Hic requiescit in pace bonæ memoriæ", ne se retrouve qu'en 488.

5° *Fragments d'inscriptions.* Il a été retrouvé dans les fouilles de St-Pierre un certain nombre de fragments d'un monument en marbre blanc, sur lequel nous trouvons des restes d'inscriptions, mais trop incomplètes pour que l'on puisse essayer d'en retrouver le sens, attendu que ce sont plutôt des lettres isolées.

N ⠀⠀⠀⠀⠀⠀⠀⠀⠀ ⅃ L /

S I M I Ŏ

I L V

N I

Sur un autre fragment est representé une colombe. Ces différents fragments appartiennent probablement à la même inscription, attendu qu'ils sont tous du même marbre grec.

La forme des lettres se rapporte au VIe siècle ce qui est du reste en concordance avec la colombe dont l'emploi dans la Gaule, se trouve compris entre les années 378 et 612. Ce fait d'une inscription en marbre grec doit augmenter nos regrets de ne l'avoir plus complète, attendu qu'elle devait se rapporter à un personnage ayant quelque notoriété, vu le prix qu'elle avait du coûter.

Cette inscription a été découpée en plaques et l'on s'en est servi pour faire les chapitaux des pilastres qui devaient orner le chœur de la seconde église de St-Pierre. Celle-ci ayant été construite dans le VIIe siècle, l'inscription doit se rapporter plutôt au commencement du VIe siècle, attendu que si elle avait été de date plus récente, il est peu probable, qu'elle aurait été détruite pour servir à un autre emploi.

La colombe fut prise pour symbole de l'ame chrétienne, comme personnification du St-Esprit, ainsi elle apparait sur la tête de Jésus-Christ à son baptême. Les chrétiens l'ont prodiguée sur leurs monuments de tous genres, peinture, mosaïque, tombeaux, lampes, anneaux, verres dorés ou peints.

Déjà dans les premiers siècles on fit des vases en forme de colombe où l'on mettait en réserve la sainte eucharistie pour les malades.

Ce vase en or au début était suspendu par une chaîne au ciborium ou baldaquin.

Au-dessus du ciborium on plaça bientôt un autre baldaquin ou pavillon, qui devait l'abriter, c'était le péristérium (ou colombaire). Ce dernier objet ayant la forme d'une patère servait dans la communion pour empêcher de tomber l'eucharistie, aussi la

colombe eucharistique et le colombaire étaient deux objets qui allaient ensemble. C'est une représentation de ces objets que je vous présente quoique ayant servi de boucle d'oreille. En effet, elle représente une colombe suspendue à une patère. Elle a été trouvée dans un tombeau à St-Jean de Maurienne et est actuellement au Musée archéologique de Genève.

Elle est en or très-pur et presque à $^{1000}/_{1000}$. La facture et la gravure sont très fines et le travail d'ornement de la patère qui est en filigrane semblerait indiquer qu'elle a été faite par des artistes grecs.

Enfin pour terminer l'énumeration des objets chrétiens de nos environs, je dois rappeler ceux qui ont été trouvés dans des cimetières helveto-bourgondes. Comme ils ont été déjà publiés, je vous signalerai seulement une plaque de ceinturon, decouverte récemment dans un tombeau à la Balme, près La-Roche. Les autres agrafes que nous y avons trouvées ont été attribuées par M. Leblant au VIe et VIIe siècle, mais celle-ci présente un intérèt particulier en ce que le sujet qui est représenté est encore inedit.



On voit, en effet, grossièrement ciselé, un homme monté sur un âne, bénissant avec deux doigts, à la mode latine.

Devant lui se trouvent quatre personnages, d'ont l'un s'incline et jette une couronne devant les pieds de l'âne. Au-dessus de cette scène se voient sept têtes séparées, l'artiste n'ayant pas su représenter les corps en perspective.

Une bordure entoure le sujet principal; elle renferme à la partie inférieure deux poissons et sur les trois autres côtés six animaux fantastiques à queue de poisson et ayant une tête et des pattes de taureaux.

Nous ne croyons pas nous tromper en voyant là une représentation du Christ entrant à Jérusalem et entouré par les apôtres; en effet, l'on trouve quelques fois ceux-ci réduits au nombre de onze l'artiste ayant omis volontairement Judas.

Quant aux animaux fantastiques qui entourent la boucle de ceinturon dans les parties latérales et supérieure, ce sont les payens sous la forme du Dagon des Philistins qui viennent adorer le Christ. Dr. Gosse.

174.

Antichità nel Cantone di Ticino.

(Lettera al Signor Giuseppe Lucchini avvocato a Lugano.)

È commendevole l'incarico che si è assunto, e ben degnamente a V. S. affidato, di cooperare agli studj storici del dottissimo Zurigano, in quella parte che riferisconsi al nostro Cantone. E dal canto mio sarei ben lieto d'avere tempo e studj sufficienti per agevolargliene il conseguimento.

Ma Ella sa in quali condizioni affatto opposte mi vivo, epperò vorrà, spero, essermi indulgente ad appagarsi dei seguenti brevi cenni, o ricordi circa le antichità in genere, peculiarmente del nostro distretto.

Verso, se non erro, il 1846, o 47 erasi tentata la fondazione di una società, il di cui compito fosse di raccogliere gli elementi di fatto e di tradizione per dotare il Ticino di una storia più sicura e veritiera delle esistenti. Ma quando si addivenne all' esecuzione, e massime ai sacrificj pecuniarj che richiedevansi, l'intento a poco a poco svanì e tranne di un opuscoletto compilato in parte dall' illustre nostro amico Franscini, credo che nulla più la ricordi.

Anche le poche memorie che s'andarono concretando, non saprei al momento ove si dormono. A me non rimasero che poche note e staccate, ed uno sbozzo dell' itinerario che regolar doveva le nostre archeologiche escursioni alle località più rinomate per fama e vestigie d'antichità o per altre peculiari indicazioni.

Sarà pertanto sulla traccia di quelle che io potrò colla presente intrattenerla, quando però le occupazioni mie mi lasciassero un pò più liberamente attendere a studj che s'ebbero sempre la mia predilezione, mi sarà gratissimo di aggiungere qualche meno povera od imperfetta relazione della presente.

Premetto che non havvi comune o terricciuola dell' antico baliaggio Luganese, la quale non acchiuda qualche pagina di storia patria; dapertutto s'hanno indizii di antica e antichissima civiltà. Quindi nessuna meraviglia se ad ogni insolito svolgimento accidentale del suolo emergano monete od altre reliquie dei più vetusti tempi: ed altresì ruderi o fondazioni di remoti edifizii: più spesso di sepolcri o necropoli. — E se sui fatti di remote ad abbandonate costruzioni s'interroga la tradizione locale spesso si troverà gli uni esplicati dall' altro e reciprocamente. — Arroghisi l'etimologia dei nomi proprii e le radicali dei diversi idiomi ora in gran parte spenti dei popoli che si succedettero ad abitare le amene valli del versante meridionale del Camoghè, e della catena del Ceneri. Nomi e radicali che tuttora si riscontrano nella lingua, come nel *vernacolo* o dialetto ora parlato nelle valli più nordiche od eccentriche Ticinesi.

Mi passerò dal toccarle delle notissime lapidi ed iscrizioni, non ancora per quanto io mi sappia decifrate e lette con sicurezza, di Davesco e di Oranno e di qualche altra località; certo è che desse appartengono a tempi e popoli ben anteriori all'evo Romano.

Ma la dominazione straniera che lasciò fra di noi maggior copia di memorie, di monumenti e di reliquie archeologiche si è la Romana. Perochè quasi per ogni dove ne appariscono le vestigie.

Nel circolo di Breno è voce e tradizione comune ed immemorabile che esistono alcuni tratti di una vetustissima via di costruzione e stile Romano, la quale ascendendo dal Verbano dalla spiaggia ove siede Macagno e Luvino, e costeggiando il destro lato del torrente Magliasina, pare che accennasse al comune di Arosio collocato sul sinistro giogo ad oriente del medesimo torrente; ed indi da Arosio scendesse tra Taverne e Sigirino ovvero Mezzovico; avvegnachè si scorgono, dicesi, tuttora fra Arosio e queste ultime terre altri indizj della medesima strada di origine se non affatto certa ma di remota antichità Romana.

Scendendo poi da Miglieglia altro comune prossimo a Breno, verso l'alveo del ripetuto sottoposto torrente Magliasina si ha una specie di campo, ovvero di stazione evidentemente militare chiusa da quattro ruderi di pareti robustissime, ma assai diroccate, e nel mezzo di esse le fondazioni, anzi la base di una torre parimenti quadrata. Sì le mura, come la torre sono di evidente età ben anteriore a quella di mezzo. Così il cemento, come il taglio, ed il collocamento delle pietre rivelano parimente un' epoca ed una civiltà assai vetusta.

Ivi si scopersero e si raccolsero poi in diverse occasioni monete ed arnesi parimente di preziosa antichità che sgraziatamente non si apprezzarono quanto lo meritavano. Infine che vi esistono dei sotterranei a modo di strade coperte.

Se in codeste valli alpestri o contrade tanto però si diffuse e perdurò la dimora di antichi popoli, egli è da presumere, che in località e contrade più amene e più fertili e di più dolce clima abbiano dovuto esserne di più popolate, e quindi disseminarvi messe più abbondante e doviziosa di testimonianze archeologiche a prova irrefragabile del soggiorno e della stanza che s'ebbero tenuto.

E infatti valicando il giogo di Cademario, e discendendo nel bacino del Vedeggio indi di Lugano aumentano di mano in mano le preziose reliquie di popoli antichi che le abitavano. Così nella valle che fa corona a Lugano, bagnata nella sua maggiore lunghezza dal fiumicello Cassarate, si ebbero in diversi tempi a rinvenire quà e là monete Romane, ed attrezzi domestici e di guerra. Anzi lunghesso la sponda occidentale del nostro Ceresio, in quel tratto della medesima, ove si andava costruendo la strada cantonale che mette a Melide, si raccolsero gran numero di monete Romane e delle nazioni che successivamente nell' età di mezzo invasero questo lembo dell' alta Italia.

Lugano istesso se si considera che già sino dal secolo VII aveva un fiorito mercato, se s'interroga la sua deliziosa posizione, e la tradizione medesima più recondita doveva essere una stazione sociale e politica di molta rilevanza. Perochè è fama che la sua basilica di S. Lorenzo si elevasse sui delubri di un tempio pagano votato a *Cerere* dal qual nome derivasse poi quello di Ceresio impartito al sottoposto lago.

Se non chè le guerre partigiane, civili e feudali che dilaniarono per lunga pezza queste regioni, spensero non solo ogni memoria o documento scritturale, ma ne rovistarono talmente il suolo, da non lasciarvi più sussistere monumento di qualche rilevanza. Laonde tranne qualche rudere e qualche poco leggibile inscrizione, oramai tutta l'antichità si è ricoverata sotto terra.

Ed è quello appunto che in questi giorni si constata nei dintorni di Locarno, ove mercè le escavazioni per innalzarvi il nuovo grandioso albergo, ricomparve alla luce del sole un vero tesoro di preziose antichità di diversissime forme, e non poche eziandìo di nobile lega o metallo. Certo è però, mio cariss^{mo} Sig^{r} Avv^{to}, che se il tempo, se inaudite calamità della natura o sociali e civili, se i barbari ci arrecarono il gravissimo insulto di dissipare e seppellire le vestigie e le testimonianze delle nostre origini, e dei periodi più onorevoli della nostra pristina civiltà, un complimento non punto-meno consimile ci arrechiamo da noi medesimi perseverando a trascurare diligenza e studio e rifuggendo da qualsiasi dispendio o fatica per conservare almeno quelle poche reliquie che si andarono e vannosi scoprendo tuttavia?

Ed è però umiliante pel Ticinese non affatto inconscio dei santi vincoli che lo stringono alla patria, che il suo bel cantone collocato fra la terra classica delle arti e delle scienze da un canto, e l'altra non meno cospicua qual sede di vetusta libertà e di progresso, la nobile Svizzera, abbisogni dell' eccitamento dell' illustre di Lei corrispondente Zurighese per ridestarsi, ed occuparsi studiosamente dei tesori di antichità storica, sparsi per ogni dove sul di lui suolo. Non si direbbe che i Ticinesi abbiano incominciato soltanto dall' esordire, o poco più indietro del corrente secolo ad escire dalla barbarie, se per caso ripetuti tentativi per richiamarli a studj ed arringhi più nobili, più elevati e ben altrimenti più utili che non è la letteratura gazzettiera, che tiene il campo per ogni altra non soccorressero tratto- tratto ad ismentire si dura sentenza?

Almeno avessi io potuto prevedere, e scongiurare l'ingiusta ed ancora più stupida malversazione domestica che non mi sentirei in oggi tanto inetto ad evadere meno imperfettamente al di Lei onorevole invito, ne Ella indugerà spero a comprendere ed apprezzare quello a cui da me quì si allude.

Tuttavolta ognora mi si porgeranno alquanto più propizii tempi, ed occasione mi farò un ben grato dovere di ritornare sul precipuo tema della presente.

Intanto oserei ripetere che ben poche altre contrade esistono nel restante della nostra Svizzera altrettanto doviziose di vestigie, e di remote rispettabili tradizioni storiche, quanto la nostra Ticinese, e a buona ragione meritevole di peculiari investigazioni e studio da parte dell' amore, della scienza, del patriotismo Svizzero.

Ella vede che Le scrivo in tutta confidenza e se Le pajono più parole che fatti, risponderò con Biagio Pascal: „Se avessi avuto maggior tempo, sarei stato anche più breve."

Maggio, 1873. Avv. Giuseppe Filippo Lepori.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VII.

XIV. Canton Tessin.

Airolo. Kirche modern. Thurm rom. Gekuppelte Rundbogenfenster in zwei Geschossen, die mit viereckigen Compartimenten von Ecklesenen und Rundbogenfriesen geschmückt und durch Rollfriese von einander getrennt sind. (R)

Alteo. Thurm rom. (?) v. Cohausen, in Erbkam's Zeitschr. f. Bauwesen. 1859 (IX), S. 314.

Aquila. Bleniothal. Thurm rom. (?). Der Unterbau in vier Geschossen von Fensterschlitzen durchbrochen, die von schmalen Compartimenten aus je drei Rundbögen zwischen Ecklesenen umrahmt werden. Der spätere (?) Hochbau aus zwei Stockwerken bestehend, die durch wulstförmige Gurten getrennt sind und auf jeder Seite zwei Rundbogenfenster von halbrunder Blende umrahmt enthalten. Blenden und Fenster ungegliedert. Die Theilsäulchen mit toscanischen Capitälen. 8eck. schlanke Pyramide. Kirche barock. (R)

Ascona bei Locarno (Lago maggiore). Pfarrkirche. Kleine Säulenbasilika (XIII oder XIV Jhdt.), mit einem (spätern ?) dreiseitig geschlossenen Chore in unmittelbarem Anschluss an das M.-Schiff. Letzteres M. $6_{,15}$, die S.-Schiffe M. $2_{,40}$ im Lichten breit und durch 2 × 4 Säulen und Halbsäulen an der O. und W. Schmalwand getrennt. Die Stützen sammt den Capitälen M. $3_{,87}$ hoch und in Abständen von M. $3_{,40}$ durch ungegliederte Rundbögen verbunden. Das (ursprünglich flachgedeckte?) Langhaus barock gewölbt; die S.-Schiffe mit rippenlosen rundbogigen Kreuzgewölben bedeckt. Letztere mögen der ursprünglichen Anlage angehören, da an beiden Langseiten Halbsäulen zur Aufnahme der ungegliederten Quergurten angebracht sind. Der ganze Bau mit Ausnahme der Säulen verzopft. Die Form der Letzteren erinnert an die Arcadensäulen in den Strassen von Locarno, Bellinzona, Lugano u. s. w. Die Basen auf niedrigen Plinthen bestehen aus einem platten umgekehrten Karniese, über welchem zwei Wulste einen senkrechten Hals begrenzen Darauf erhebt sich der leicht verjüngte Monolith mit einem untern Durchmesser von ca. M. $0_{,40}$. Die Capitäle sind schlanke Kelche von vier ungezahnten lanzettförmigen Blättern begleitet, die aufrechtstehend mit ihren Spitzen die Ecken der Deckplatte aufnehmen. Verwandte Capitäle finden sich an den Halbsäulen der Umfassungsmauern, nur mit dem Unterschiede, dass hier zwischen Kelch und Deckplatte ein Wulst mit vier kleinen Eckvoluten erscheint. Das Aeussere der Kirche schmucklos und modern verputzt. (R)

Bellinzona, S. Biagio (S. Blasius). Pfeilerbasilika aus dem XII. oder XIII. Jahrhunderte. Kurzes dreischiff. Langhaus mit quadrat. Chor und quadrat. Nebenkapellen, die als Fortsetzung der S.-Schiffe M. $0_{,45}$ hinter der Ostfronte des Ersteren abschliessen. Das M.-Schiff M. $5_{,25}$ und die S.-Schiffe M. $4_{,70}$ im Lichten breit sind durch zwei Paare von kreuzförmigen Pfeilern ohne Basen in Abständen von M. $5_{,80}$ getrennt. Die gegen das M.-Schiff gerichteten Vorlagen deuten wie der Hochbau mit seinen kleinen Rundfenstern und den gurten- und rippenlosen Kreuzgewölben auf spätern Ursprung. Die Archivolten auf wulstförmigen Gesimsen rundbogig und ungegliedert. Die S.-Schiffe gleichfalls mit gurten- und rippenlosen Kreuzgewölben bedeckt, die längs der Umfassungsmauern von Pilastern mit modern aussehenden Gesimsen, an den Pfeilern von rechtwinkeligen Vorlagen mit schmucklosen trapezförmigen Capitälen getragen werden. Die kleinen hochliegenden Fenster rundbogig mit spitzigem Auschnitte im Bogenscheitel. Chor und Nebenkapellen schmucklos mit rippenlosen Kreuzgewölben auf rechtwinkeligen Schildbögen bedeckt. Ersterer gegen das M.-Schiff mit einem hoch übermauerten Spitzbogen auf wulstförmigen Gesimsen geöffnet. Das Aeussere, wo die Westfronte mit giottesken Malereien (S. Christophorus und eine reiche Portaleinfassung von Säulen, Ornamenten und Heiligengestalten) geschmückt ist, entbehrt jeglicher Detailgliederung, ebenso der in das NS.-Schiff eingebaute Thurm, ein viereckiger Bruchsteinbau mit einfachen Rundbogenfenstern. Das M.-Schiff nur wenig über die Abseiten emporragend. Das Mauerwerk der Letzteren zeigt stellenweise die sog. Fischgräthtechnik. An der Ostseite des Chores und der anstossenden Kapellen sind halbrunde Nischen mit doppelten Backsteinbögen eingetieft. (R)

Biasca. Pfarrkirche. Pfeilerbasilika aus dem XIII. Jhdt. Die Lage der Kirche auf einer schmalen Felsterrasse erklärt die eigenthümliche Orientirung, wonach der Chor gegen Süden und die

Front mit dem Hauptportale nach Norden gerichtet ist. Die Schiffe ursprünglich flachgedeckt und durch vier Pfeilerpaare mit ungegliederten Rundbögen von einander getrennt. Der Boden, um mehrere Stufen über den Eingang erhöht, steigt gegen den Chor beträchtlich an. Auch der Grundriss ist unregelmässig, indem sich das M.-Schiff von einer anfänglichen Breite von M. $6,_{45}$ im Lichten bis auf M. $5,_{40}$ vor der Chortreppe verengt, während die Seitenschiffe sich umgekehrt gegen den Chor erweitern. Im XVII. oder XVIII. Jahrhundert fand ein Umbau statt, wobei das vorderste Pfeilerpaar entfernt und an Stelle desselben beiderseits ein weiter Flachbogen nach den Chorpfeilern hinübergespannt wurde. Auch der Hochbau wurde verändert, indem man unmittelbar über den Archivolten ein antikisirendes Gesimse und auf demselben ein kurzes Tonnengewölbe zwischen zwei flachbogigen Kreuzgewölben spannte. Die Pfeiler ohne Basen sind sammt den Gesimsen ca. M. $5,_{30}$ hoch. Die Letzteren bestehen aus einem Wulste und einer dreifach nach unten abgekanteten Platte. Die S.-Schiffe sind schmucklos und flachgedeckt. Die Fenster mit Ausnahme eines einzigen am S.-Ende des O.S.-Schiffes erneuert. Das Letztere, ein einfach geschmiegtes Rundbogenfenster, liegt M. 5 über dem Boden und zeigt bei einer lichten Höhe von M. $1,_{40}$ eine Weite von nur M. $0,_{40}$. Auffallend ist es wie der obere Theil der W. Seitenschiffmauer hinter einem Gesimse in Form einer attischen Basis zurücktritt. Von dem Schiffe führt eine hohe Treppe zu dem Chore, der aus einem kurzen (M. $3,_{45}$ langen und $5,_{40}$ breiten) Altarhause zwischen zwei quadratischen Nebenkapellen besteht. Dem Erstern schliesst sich eine halbrunde Apsis an. Altarhaus und Nebenkapellen sind mit Kreuzgewölben bedeckt, in denen bereits der Spitzbogen erscheint. Die wulstförmigen Rippen werden von plumpen hochschwebenden Consolen getragen. Die Pfeilergesimse sind theils wulstförmig, theils aus Karniesen gebildet. An der Halbkuppel der Apsis und an mehreren Pfeilern des Schiffes Malereien aus goth. Zeit. Das Aeussere der Kirche, aus unregelmässigen Bruchsteinquadern gemauert, ist schmuckvoll gegliedert, die Apsis mit Pilastern und einem Rundbogenfries. Die beiden Langseiten sind in ihrer ganzen Höhe von Lesenen begleitet, die oben durch Rundbögen verbunden sind. Das M.-Schiff, nur wenig über die Abseiten emporragend, entbehrt des Schmuckes und einer selbständigen Befensterung. Die Eingangsfaçade, auf hohem Unterbau, zu dem eine doppelte Freitreppe emporführt, ist ähnlich wie die beiden Langseiten gegliedert und von einem flachen Giebel überragt, an welchem die Dreitheilung des Innern durch leichte Terrassirung angedeutet ist. Der quadratische Thurm, der sich über der W. Chorkapelle erhebt, ist in vier Geschossen mit Rundbogenfriesen zwischen Ecklesenen geschmückt. Die unteren Geschosse enthalten auf jeder Seite ein einfaches Rundbogenfenster, das oberste je drei auf Theilsäulchen ohne Capitäle und Basen gekuppelt. Mehrere Wandgemälde am Aeussern der Kirche: ein grosser Christophorus rechts neben dem Hauptportale, die Madonna mit dem Christuskinde in dem Tympanum der Seitenthüre, und eine daneben gemalte Mater dolorosa deuten der starken byzantinischen Einflüsse wegen auf vorgothischen Ursprung. (R)

Bironico. Zwischen Lugano und Bellinzona an der Strasse über den Monte Cenere. Thurm rom. Schlanker viereckiger Bau, in mehreren Geschossen von gekuppelten Rundbogenfenstern zwischen Lesenen und Bogenfriesen durchbrochen. (R)

Brissago. Kirche S. Pancrazio auf der grösseren, NO. von Brissago in Lago Maggiore gelegenen Insel. Kleine theilweise verfallene Basilika. Das Langhaus, ca. M. $8,_{80}$ lang, besteht aus drei Schiffen (das M.-Schiff M. $2,_{83}$, die Abseiten $2,_{45}$ breit), die beiderseits durch einen länglichen Pfeiler nebst den entsprechenden Wandpilastern an der O. und W.-Seite von einander getrennt sind. An der O.-Seite, in unmittelbarem Anschlusse an die Schiffe, drei halbrunde Apsiden mit Halbkuppeln ohne Gurtgesimse. Die Pfeiler entbehren der Basen, sie sind an der O. und W. Seite mit wulstförmigen Gesimsen ohne Deckplatten versehen und durch ungegliederte halbkreisförmige Archivolten verbunden, über denen die fensterlosen Obermauern bis zu einer Höhe von M. $5,_{30}$ emporsteigen. Haupt- und S.-Schiffe scheinen von gemeinsamem Dache bedeckt gewesen zu sein. Die beiden Fenster des SS.-Schiffes waren ursprünglich sehr klein und hochgelegen, ihre Rundbögen nicht gemauert, sondern aus nachlässig eingefügten Platten geschnitten, zu denen für das der Ostwand zunächst befindliche Fenster im Innern ein römischer Inschriftstein und aussen die halbrunde Bekrönung einer Votivtafel oder einer Stele gewählt wurde (siehe nachstehende Figur). Die Kopfstücke des zweiten Fensters sind im Innern und am Aeussern glatt. Später wurden diese Fensterbögen zugemauert und unter denselben aus Backsteinen die Flachbögen grösserer Fenster gespannt. Die Langwand des gegenüberliegenden NS.-Schiffes mit ihren Flachbogenfenstern scheint von einer spätern Restauration herzurühren, wenigstens findet sich hier keine Spur von ältern Fenstern, auch ist die Mauertechnik eine andere als an der W. und



S. Umfassungsmauer, die aus breiten und ziemlich grossen Bruchquadern errichtet sind. An den Apsiden erscheint stellenweise der ähren- oder fischgräthartige Mauerverband von Kugel- und Backsteinen. In der Hauptapsis die schmucklose gemauerte Mensa eines Altars, an dem Triumphbogen darüber Spuren von Wandmalereien aus dem Ende des XVI. Jahrhunderts. Das Aeussere entbehrt jeglichen Schmuckes. (R)

Cagiallo. O. von Tesserete. S. Antonio. Thurm rom. mit gekuppelten Rundbogenfenstern von Ecklesenen und Rundbogenfriesen umrahmt. (R)

Camorino. S. von Bellinzona. „Auf einer Anhöhe sieht man die Kirche des hl. Martin mit einer Thüre mit plumpen Basreliefs, welche einer sehr alten Zeit angehören," Franscini, der Ct. Tessin (Hist. geogr. stat. Gemälde der Schweiz, 1835), S 364. Der ganze Bau trägt im Innern und am Aeussern ein durchaus modernes Gepräge, auch das von Franscini erwähnte W.-Portal, eine rundbogige Thüre, von Säulen flankirt, welche ein antikisirendes Gebälke tragen, stammt, wie die Jahrzahl 1558 über der linken Säule besagt, nicht aus dem Mittelalter. Die Reliefs: S. Martin und der Bettler an den Säulenpostamenten und noch einmal an dem Friese, sowie zwei Gestalten in den Zwickeln zur Seite des Thürbogens. Was ihnen ein alterthümliches Gepräge verleiht, ist nur die Plumpheit und Unbehülflichkeit, die sie mit jedem ländlichen Kunstwerke gemein haben (R)

Canobbio, im Thal des Cassarate, N. von Lugano. Die Kirche soll alt sein.

Castello, bei Mendrisio. S. Antonio. Einschiff. Langhaus von M. $6,_{30}$ Breite und M. $5,_{60}$ Länge, aus 2 Jochen bestehend, die mit rippenlosen Kreuzgewölben auf rechtwinkligen Wanddiensten bedeckt sind. Der Chor, eine Kreuzconchenanlage, mit halbrunden Querarmen und einer inwendig polygonen, aussen halbrunden Apsis. Das Innere und Aeussere modernisirt, so dass man den ganzen Bau aus der Barockzeit datiren möchte, wenn nicht die gothischen Wandgemälde im Schiffe auf ältern Ursprung dieser Anlage deuteten. (R)

Claro. N. von Bellinzona, an der Strasse nach Biasca. Thurm rom. (R)

Comano. N. von Lugano. Kirche modern. Der Thurm an der N.-Seite des Chores, ein schmuckloser viereckiger Bau, zeigt romanische Formen: gekuppelte Rundbogenfenster von flachbogigen Blenden umrahmt. Die Kelchcapitäle der Theilsäulchen mit Eckknollen, über welchen eine viereckige Deckplatte den karniesförmigen Kämpfer aufnimmt. — Darüber einfache Flachbogenfenster. Der Helm, ein schlanker kreisrunder Steinkegel, der ganz mit Buckelsteinen in abwechselnd horizontalen und diagonalen Streifen besetzt ist. (R)

Cresciano. N. von Bellinzona, an der Strasse nach Biasca. Kirche modern. Thurm rom. mit gekuppelten Rundbogenfenstern in drei Geschossen, die durch Ecklesenen und Bogenfriese gegliedert sind. (R)

Degio. Gotthardstrasse. Thurm rom. (?). v. Cohausen in Erbkam's Zeitschrift f. Bauwesen, 1859. S. 314.

Dino bei Sonvico, N. von Lugano. Kleine einschiffige Kirche mit quadratischem Chor. Die Wände und das rippenlose Kreuzgewölbe des Letztern mit goth. Malereien geschmückt. An der Nordseite der rom. Thurm, ein schlanker viereckiger Bruchsteinbau mit niedrigem Zeltdach. Der Unterbau glatt; die drei folgenden Geschosse mit Ecklesenen und Rundbögen (in den beiden untern Geschossen je zwei, im obersten je drei auf jeder Seite) geschmückt. Die Gesimse theils aus einfachen Platten, theils aus Rollfriesen gebildet, über denen ein durchbrochener Fries von pyramidal gegeneinander gestellten Ziegeln. Die Wände von schmalen Schlitzen, im zweiten Geschosse von Rundfenstern durchbrochen, das oberste Stockwerk enthält auf jeder Seite ein einfaches Rundbogenfenster. (R)

Faido. Livinenthal. Unterbau des Kirchthurmes rom. Schmucklose Mauern mit gekuppelten Rundbogenfenstern. (R)

Giornico. Livinenthal. 1) S. Maria del Castello. Das Langhaus im W. ca. M. 11 breit und ebenso lang, wird durch einen quadratischen Pfeiler ohne Basis und Kämpfer in zwei annähernd gleich breite Schiffe getheilt. Zwei Rundbögen verbinden den Pfeiler mit den an der O. und W. Wand

vortretenden Pilastern, worauf eine cassettirte Holzdiele mit reizenden Renaissanceornamenten bemalt die beiden Schiffe bedeckt. An den Wänden sind ringsherumlaufend steinerne Sitzbänke angebracht. Das N.-Schiff öffnet sich gegen einen viereckigen Chor, dessen Schlusswand und rundbogiges Tonnengewölbe mit gothischen Wandmalereien geschmückt sind. In der halbrunden Apsis des S. Schiffes spätere Malereien. Das Aeussere schmucklos bis auf die Ostfronte, wo die Apsis des S. und die Schlusswand des N. Schiffes mit Lesenen und Rundbogenfriesen gegliedert sind Der S. an die Apsis gebaute Thurm durch weit vorspringende Strebmauern verstärkt. Das oberste glatte Stockwerk mit gekuppelten Rundbogenfenstern, das untere mit schmalen Schlitzen von Ecklesenen und Kleinbögen umrahmt. (R)

2) S. Nicola de Mira. Aufnahmen von v. Cohausen in Erbkam's Zeitschrift für Bauwesen, Jahrg. IX. 1859, S. 311 u. ff. und Taf. 44. Abbildungen des Innern und der Westfronte bei Rahn, Gesch. d. bild. Künste in der Schweiz. Bd. I.

3) Brunnen, gegenüber der Post, angeblich aus der alten Pfarrkirche stammend, an deren Stelle vor etlichen Jahren ein Neubau in modern romanischem Stile getreten ist. Das sechseckige Bassin mit rohen Reliefsculpturen romanischen Stiles: Löwe, Ziege, Kreuz und Rosetten geschmückt. (R)

Giubiasco. S. von Bellinzona. 1) S. Rocco, auf der Höhe am rechten Ufer der Marobbia. Kleine einschiffige Kirche mit flacher Decke und viereckigem Chor. Das Aeussere mit Lesenen ohne Rundbogenfriese gegliedert. An der W.-Façade Reste gothischer Malereien: die thronende Madonna hält den Christusknaben, der segnend auf ihrem Schoosse steht. Der Thurm an der Nordseite, ein roher ungegliederter Bruchsteinbau, enthält in drei Geschossen erst schiessschartenähnliche Schlitze, dann einfache und zuletzt paarweise gekuppelte Rundbogenfenster. Die Theilsäulchen ohne Basen und Capitäle, die Bögen rechtwinkelig profilirt. (R)

2) Pfarrkirche S. Biagio. Einschiffig mit viereckigem Chor. Im XVII. Jahrhundert verzopft. An der Westfaçade gothische Malereien aus dem XIV. oder XV. Jahrhundert: bunte Quaderdecorationen und ein gewaltiger S. Christophorus. Der Thurm an der N.-Seite ohne Wandgliederung enthält in zwei Geschossen paarweise gekuppelte Spitzbogenfenster. (R)

Gnosca. Am rechten Tessinufer, N. von Bellinzona. 1) S. Carpòforo, innen und auswendig unbedeutend und schmucklos. (R)

2) Kirchruine vor dem Dorfe. Einschiffige Kirche. Das schmucklose Langhaus (M. $12,_{38}$: M. $7,_{24}$) war ehedem mit einer M. $4,_{63}$ hohen flachen Holzdiele bedeckt. An der O.-Seite öffnet sich ein ungegliederter Rundbogen nach dem M. $4,_{23}$ breiten und $3,_{27}$ tiefen Chore, einem schmucklosen viereckigen Bau mit rippenlosem M. $4,_{90}$ hohen Kreuzgewölbe bedeckt. An der Nordseite führt eine Thüre in die ehemalige Sakristei, die östlich in gleicher Flucht mit dem Chore abschliesst und ebenfalls mit einem rippenlosen Kreuzgewölbe bedeckt ist. Auffallend ist die Anlage einer halbrunden Apsis am W.-Ende der S. Schiffwand und der Mangel eines Einganges an der W.-Seite, wo der alte Blendschmuck nachträglich durch eine Bresche zerstört wurde. Das Aeussere schmucklos bis auf die W.-Fronte und die SW.-Apsis, wo die Bruchsteinmauern durch sorgfältig aus Quadern gearbeitete Lesenen und Rundbogenfriese gegliedert sind. Der Thurm an der N.-Seite des Langhauses viereckig, mit steinerner Pyramide, zeigt keinerlei Kunstformen. (R)

Gudo. S.-W. von Bellinzona an der Strasse nach Locarno. Ausserhalb des Dorfes, gegen Locarno zu, eine kleine Kirche mit rom. Thurm (R)

Lamone. N. von Lugano an der Strasse über den Monte Cenere. S. Gervasio. Schlanker romanischer Thurm. (R)

Locarno. S. Maria dietro S. Antonio. Einschiffiges Langhaus. Der viereckige Chor mit einem spitzbogigen rippenlosen Kreuzgewölbe bedeckt und mit guten 1476 datirten Malereien geschmückt (Beschreibung folgt in der 2. Abtheilung. Goth. Monumente). Der Thurm mit paarweise gekuppelten Spitzbogenfenstern, die gemeinsam von einer rechtwinklig gegliederten Rundbogenblende umrahmt werden. Die Theilsäulchen mit korinthisirenden Capitälen. (R)

Lottigna. Bleniothal. Kirche laut Inschrift vom Jahr 1632. Der Thurm an der NW.-Ecke des Langhauses zeigt im obern Geschosse gekuppelte Rundbogenfenster zwischen Ecklesenen und Rundbogenfriesen. (R)

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 4. ZÜRICH. OCTOBER 1873.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

176.

Zur Geschichte der ältesten Fahrzeuge, vornehmlich des Einbaumes.

(Von Prof. F. Hersche in Biel.)

(Fortsetzung.)

Als unter Constantius Chlorus Anno 353 isaurische Briganten Pamphylien bedrohten, suchten dieselben auch über den Fluss Melanis zu dringen, aber dessen wilde Strudel schreckten sie davon ab; doch wagten es Einige mit Fischerkähnen und auf zusammengeflochtenen Barken hinüber zu setzen; Andere sogar wagten im Vertrauen auf ihre Schwimmkunst oder auf ausgehöhlten Baumstämmen heimlich über den Fluss zu setzen. [23]) — Bei Mainz am Rhein treffen wir bereits eine Flotille von gegen 40 Vergnügungsschiffen (lusoriæ naves), deren sich die Römer zu Kriegszwecken bemächtigten (Amm. XVIII, 7, 12.), um weiter unten eine

[23]) Ammian. XIV, 2, 10: et dum piscatorios quærunt lenunculos vel innare temere contextis ratibus parant; ausos quoque aliquos fiducia nandi vel *cavatis arborum truncis* amnem permeare latenter. XIV, 2, 1: seseque suspensis passibus injectantes in scaphas; XXIX, 6, 18.

Schiffsbrücke schlagen zu können. — In der Nähe von Ktesiphon fahren die Einwohner dieser Stadt durch die benachbarten Sümpfe mit Einbäumen, die römischen Soldaten selbst auf Nachen und Kähnen.[24]) Unter Valens wurde ein unruhiger Volksstamm an der Donau über diesen Fluss nach Thracien hinübertransportirt auf Einbäumen, die Grethungi dagegen auf zusammengeflochtenen Barken [25]). Vellejus Paterculus [26]) ferner berichtet, wie im Jahre 12 vor Christus, als Drusus mit seinen Legionen an der Elbe stand, vom jenseitigen feindlichen Ufer ein ehrwürdiger Greis aus dem Chaukenstamme, in einen nach ihrer Sitte ausgehöhlten Baumstamm gestiegen, allein denselben in die Mitte des Flusses gesteuert und da um die Erlaubniss gebeten habe, die Hand des gefürchteten Römerfeldherrn berühren zu dürfen.

Auch erzählt der Naturforscher Plinius,[27]) dass Seeräuber Deutschlands in solchen Einbäumen herumschiffen, von denen einige sogar 30 Menschen fassen und von wildem Oelbaum sind. Beim Bau seiner Rheinbrücke hat Cæsar auch gegen die Schiffe und ausgehöhlten Holzstämme der feindlichen Germanen Vorsichtsmassregeln getroffen. Bell. gall. IV, 16. Auch waren die Schiffe der Veneter aus ganzen Eichstämmen verfertigt, um jeden Anprall aushalten zu können. Cæs. b. g. III, 13. Nach dem Berichte des bekannten Seefahrers Alexanders Onesicritus und Nearchus [28]) kamen sie an der Westküste Vorderindiens an der Mündung des Baris zu einem Seehafen Barace in der Nähe der Stadt Nelkynda; beide gehörten zum Reiche des Pandion und der Hafen war der Hauptstappelplatz des Pfeffers, welchen die Binnenbewohner auf Einbäumen dieses Flusses von Cothonara her nach Barace transportiren. Ebenso wurden nach der Hafenstadt Nitrias und Muziris (jetzt Mirdjan) die Waaren auf solchen Schiffen hin- und hergeführt (V, 26). Und als im März 401 das Heer der 10,000 Griechen in die Nähe der Kirschenstadt (Kerasus) am schwarzen Meere gelangte, so kam ihnen zur Erkämpfung des Durchmarsches eine Anzahl Mosynœken zu Hilfe; diese ruderten heran in 300 einstämmigen Kähnen[29]), in deren jedem 3 Männer sassen; je 2 davon stiegen aus und stellten sich in Reih und Glied, mit Flechtschilden, sechselligen Spiessen bewaffnet; der dritte blieb zurück; diese Letzteren fuhren mit den Kähnen zurück. Die Schilderung Xenophons in der Anabasis (V, 4, 11 ff.) ist sehr genau und anschaulich. Virgil führt unter den verschiedenen Arbeiten, welche der Landmann in der langen Winterszeit vornimmt, auch die an: cavat arbore lintres. Georg. I, 262. Es ist wahrscheinlich, dass in der Umgegend von Mantua und überhaupt am Po, der noch durch viele andere Zuflüsse an Verkehr gewann, sehr viele solche Flussfahrzeuge

[24]) Ammian. XXIV, 4, 9: Alveis arborum cavatarum invecti — ipsi quoque lintribus et cymbis per varia discurrentes.

[25]) Ammian. XXXI, 4, 3. 5: transfretabantur in dies et noctes navibus ratibusque et *cavatis arborum* alveis agminatim impositi ratibus male contextis.

[26]) Vellejus Paterculus II, 107: *cavatum, ut illis mos est, ex materia conscendit alveum,* solusque id navigii genus temperans, ad medium processit fluminis.

[27]) Plinius XVI, 76, 2. Germaniæ prædones arboribus *cavatis* navigant, quarum quædam et triginta homines ferunt.

[28]) Plin. h. n. VI, 25: regio autem ex qua piper *monoxylis* lintribus Baracen convehunt vocatur cothonara.

[29]) *τριακόσα πλοῖα μονόξυλα ἄγοντες.*

aus Baumstämmen hergerichtet wurden. Der Grundgedanke findet sich schon bei Hesiod. opera et d. 806. Mone zitirt ferner eine Stelle aus Hippocrates de aëre, wornach die Bewohner am Phasis in Wohnungen hauseten, welche aus Holz und Rohr im Wasser aufgerichtet seien (τά οἰκήματα ξύλινα καὶ καλάμινα ἐν τοῖς ὕδασι μεμαχανημένα) und dass sie auch auf Einbäumen den Fluss auf- und abwärts fahren. (Mittheil. der Antiquar. Ges. in Zürich. XV. Heft 7, pag. 309.) Diese Einbäume hiessen auch naves piscatoriæ, seltener piraticæ. — Auf einem solchen Fischerkahn befördert Xerxes seine Flucht über den Hellespont (Justin. II, 13), eilt Anaxibius nach der Burg von Byzanz (Anab. VII, 1, 21), M. Brutus nach Lilybæum (Liv. epit. 89), Marius nach Cercina (Plut. Mar. 40); auf solchem schickt Hannibal seinen Boten an Eumenes (Nepos. 11. Hann.), segelt Timoleon nach Korinth (ἐν μικρῷ στρογγύλῳ πλοίῳ) (Diod. 16, 70), flieht Ariovist über den Rhein; fährt mein werther Lehrer, Herr Professor Bursian, herum auf den Lagunen von Missolunghi, am Ausflusse des Achelous; auf solchen vertheidigten sich auch die Massilier gegen Brutus (Cæs. b. II, 4); mit solchen ratibus ac lintribus junctis setzten auch die Helvetier über den Arar (b. g. I, 12), wenn man auch nicht lauter Einbäume darunter zu verstehen hat. Die längern Flussschiffe bei Dionysius Halicarnassus [30]) bezeichnen etwas Aehnliches, wenn nicht gerade nur Weidlig. Bekannt ist auch, dass Cæsar selbst den verwegenen Entschluss fasste, auf einem Fischerkahn (Dio Cass. 41, 46: ἀκατίου τινὸς ἐπέβη. Flor. 4, 3: speculatorio navigio; Lucan V, 500: exigua carina. App. 2, 57.) bei Sturm durch das adriatische Meer nach Brundisium zu fahren, um die Flotte selbst zu holen; auch Pompejus eilte auf einer navicula parvula seinem sichern Tode entgegen. Cæs. bell. c. III, 104.

Die ältesten Kähne, mit denen die Römer ursprünglich die Tiber beschifften, hiessen caudices, welchen Appius Claudius den Beinamen Caudex verdankte, da er sich solcher schwacher Fahrzeuge zur Ueberfahrt nach Sicilien bedient hatte. — Eine Zuzammenfügung mehrerer Bretter hiess bei den Alten caudex, eigentlich ein Baumstamm. Seneca de brev. vit. 13: quia plurium tabularum contextus, caudex apud antiquos vocabatur; et naves nunc quoque (zu Senecas Zeit) quæ ex antiqua consuetudine per Tiberim commeatus subvehunt, caudicariæ vocantur. Ganz besonders leichte, schnelle Schiffe waren die von den Griechen (Aristoph. Lys. 60.) Κέλητες, von den Römern celoces genannten Fahrzeuge (Liv. 37, 27: piraticas celoces et lembos-et celeritate superabant levioribus et ad id fabricatis navigiis), welchen der lembus am nächsten kommt, da derselbe einer Seits als eine navicula modicissima und navicula brevis piscatoria beschrieben, anderer Seits mit den Fahrzeugen der Seeräuber zusammengestellt wird, ausgezeichnet durch Schnelligkeit (Liv. 44, 28. Plaut. Bach. II, 3. 52). Mögen nun auch manche lembi fast so klein, wie die Kähne gewesen sein (Plaut. Mercat. I, 2, 81), so war dies Ausnahme; denn bei Livius (37, 34 ff.) kommen lembi von 16 und noch mehr Rudern vor. Aehnlich verhält es sich mit dem phaselus, welcher zwar in der Regel sehr klein (Horaz. Carm. 3, 2. Martial. 10, 30), aber manchmal auch von nicht unbedeutender Grösse war, wie bei Appian (bell. civil. V. p. 726), und Sallustius erwähnt eines grandis phaselus (hist. III. Ed. Hoting, pag. 261), auf welcher eine ganze Cohorte Platz genommen hatte.

[30]) Dionys. Halicarn. σκάφη ποταμηγὰ εὐμεγέθη. Dionys. III, 41. 56.

Zu den leichteren Schiffen der Alten gehören auch noch die Myoparones, welches leichte Kaperschiffe waren und die ἐπακτρίς (Apoll. Rhod. I, 625), welches ebenfalls ein Fischer- oder Seeräuberkahn war (Pauly Realencyclopædie sub navis).

Sowie es bekannt ist, dass die alten Kelten mehrfache Arten von Fuhrwerken und Wagen besassen, so lassen auch die schon angeführten Stellen aus Polybius und Livius sicher vermuthen, dass sie mehrfache Arten von Flussfahrzeugen gebrauchten. Ueberdiess können wir aus mehreren Stellen des Julius Cæsar ziemlich gewiss schliessen, dass mit dem in seinen Schriften öfters vorkommenden Ausdruck scapha, ein Fahrzeug in unserem Sinne gemeint sein muss. Dass damit ein enges, schwerfälliges Fahrzeug bezeichnet wird, ergiebt sich aus einer Stelle im alexandrinischen Krieg (VIII, 21).[31]) Nach anderen Stellen (b. civil. II, 43. b. g. IV, 26. Liv. 44, 41. Curt. IV, 14) scheint es eher ein Boot zu bezeichnen, welches den grossen Last- oder Kriegschiffen, theils zur Beförderung des Ein- und Aussteigens, theils zu Rettungszwecken beigegeben wurde.

Bei der merkwürdigen Ueberfahrt des Antonius nach Lissus in Dalmatien, transportirte er Reiter und Soldaten mittelst der pontones, was nach Isidor [32]) auch ein gallisches Fehrzeug ist.

Eine Art Fischerkähne sind auch die lenunculi. b. civ. II, 43. b. civil. III, 29. Gell. X, 25.

Titus Livius [33]) erwähnt eine Art Flussboote, die er unzweifelhaft noch persönlich in seiner Jugendzeit auf der benachbarten Brenta in Natura gesehen. Es waren diess Kähne, welche flache Böden hatten und obwohl ausgehöhlt zur Fahrt über die seichten Stellen der Sümpfe eingerichtet waren. Ueberhaupt musten in jener Zeit (301 v. Ch.) die hafenlosen Ufer des nördlichen Italiens, welche von den wilden und grossentheils durch ihre Seeräubereien verrufenen Völkern der Illyrier, Liburner und Istrier bewohnt waren, von vielen und mannigfaltigen Fischer- und Raubfahrzeugen befahren worden sein. — Und an diese dürften sich nicht unpassend anreihen die gewiss ebenso leichten Küstenschiffe (naves orariæ. Plin. ep. X, 26.). Es gab ferner noch kleine Fahrzeuge, welche einer ganzen Flotte von Kriegsschiffen vorausgingen und von den Griechen πρόπλους (App. b. civ. V, 728. Polyb. I, 53. Gell. X, 25) von den Römern aber præcursoriæ (Senec. ep. 77) genannt werden. Diese waren also einerseits Wachtschiffe (Cæs. b. c. III, 40: ad custodiam positæ), anderseits Spionirschiffe (speculatoriæ, Liv. 36, 42. Plut. Pompej.) und ohne Zweifel fast einerlei mit den Postschiffen (Senec. ep. 77: naves tabellariæ). Zu dieser Art Schiffe gehörten überhaupt alle diejenigen, welche von den Römern auf Flüssen und Strömen, z. B. auf dem Rhein, der Donau nicht selten zu militärischen Zwecken gebraucht wurden, bald naves fluviatiles, bald naves lusoriæ (Senec. de benef. 7, 20) genannt.

[31]) L. c.: magnam autem moram et difficultatem adscensum in naves habuere, præsertim in scaphis.

[32]) Isidor. Orig. 18, 1.: pontonium, navigium fluminale tardum et grave, quod non nisi remigio progredi potest.

[33]) Liv. X, 2: fluviatiles naves ad superanda vada stagnorum apte planis alveis fabricatas.

177.

L'homme quaternaire dans le Jura bernois.

En creusant une cave à côté de la fabrique de Bellerive, on a rencontré un dépôt de löss ou lehm, de 8 à 9 pieds d'épaisseur, placé horizontalement sous trois pieds de terrain remanié. Le löss est bien caractérisé par ses fossiles et sa nature chimique. La vallée appartient à un soulèvement keupérien, redressé presque verticalement, de sorte que le löss repose sur les tranches des lias et des marnes irisées. Il est quelquefois lui-même recouvert des galets du diluvium dans lesquels on remarque les débris du sidérolitique de la vallée de Delémont entraînés par le courant. Déjà dans diverses fouilles faites dans ce dépôt de löss nous avions remarqué des débris de charbon de bois et d'os, mais les travaux récents que nous avons surveillés avec soin, nous ont permis de recueillir des ossements plus nombreux et deux outils en silex appartenant au terrain crétacé. L'un de ces silex de forme lenticulaire, est tranchant tout à l'entour. L'autre plus petit, a pu servir de tête de flèche. Les os appartiennent à plusieurs espèces d'animaux et nous les avons envoyés à M. le professeur Rütimeyer à Bâle qui a bien voulu les déterminer de la manière suivante:

„La plupart appartient au cerf (C. elaphus). Ce sont surtout les pièces „basales du bois, taillées comme celles des habitations lacustres et je ne doute pas „qu'elles ont été employées pour faire des manches de haches. Elles viennent „d'animaux de grande taille égalant celles des cerfs des habitations lacustres. „Outre ces bois, il y a quelques os du canon et une dent appartenant à la même „espèce.

„La machoire admirablement conservée qui est encore enfermée dans le löss, „appartient au chevreuil (C. cephalus). Deux os proviennent d'un bœuf de très „grande taille, mais on ne peut dire s'il était sauvage ou domestique. Des bœufs „de la même taille, à l'état de domestication, se trouvent dans les habitations „lacustres.

„Malgré le petit nombre de ces os, on peut conclure que la faune accusée „sous l'âge de la pierre dans la vallée de Delémont, était la même que dans les „anciennes habitations lacustres, et l'on peut être assez sûr que dans les re„cherches ultérieures, on complèterait ce tableau déjà étudié sous les löss."

Ces nombreux ossements enfouis sous un espace de 37 pieds sur 29, à 11 de profondeur indiquent, qu'il y a eu une grande destruction d'animaux au moment où s'est opéré le dépôt du löss.

Déjà il y a près de 20 ans, on avait trouvé des débris du bos primigenius dans le löss reposant sur le sidérolitique, dans la vallée de Delémont et c'est dans ce même terrain qu'il y a deux ans, on a découvert, tout près de cette ville, le squelette entier d'un homme couché dans les argiles, mais celles-ci n'étaient pas assez puissantes au-dessus de cette sépulture, pour oser affirmer que ce corps appartenait à l'époque du löss.

La découverte de Bellerive vient parcontre de révéler avec certitude l'existence de l'homme dans cette partie du Jura à l'époque quaternaire et l'emploi qu'il

faisait du silex des terrains crétacés étrangers au pays, pour en fabriquer des instruments appartenant au premier âge de la pierre, à celui que M. G. de Mortillet appelle de St-Acheul.

L'âge de la pierre polie et du bronze dans cette vallée est fortement représenté, comme l'indiquent nos publications et encore celle de Delémont-Vorbourg, la plus récente, mais les traces de ces dernières époques sont à la surface du sol, tandis que celles récemment découvertes sont dans la couche inférieure du diluvium.

Bellerive, le 4 Septembre 1873. QUIQUEREZ.

178.

Broncegeräthe in Torfmooren.

Bei Bonstetten, wo bekanntlich ein grosses Torfmoor, das einen beträchtlichen Theil der Thalebene einnimmt, ausgebeutet wird, fand letzten Frühling ein Torfgräber, Herr Kreisrichter Toggweiler, beim 5. Stich, d. i. 5′ tief im Boden, eine Broncenadel, die sehr wohl erhalten und unter dem Knopfe nach keltischer Art verziert ist. Der Zeit nach gehört diese Nadel in die Broncepfahlbautenperiode.

Es ist im Anzeiger öfters auf den merkwürdigen Umstand aufmerksam gemacht worden, dass in keinen Lokalitäten so viel Broncegeräthe gefunden wird, wie in den Torfmooren. Die Torfmoore Dänemarks, Irlands, Norddeutschlands haben das Schönste und Werthvollste geliefert, was an Gold- und Broncegeräthen in den Museen dieser Länder aufbewahrt wird. Der Grund dieser Erscheinung ist noch nicht aufgeklärt.

Früher nahm man an, dass diese Geräthe zufällig verloren gegangen seien. Allein durch diese Hypothese lässt sich die grosse Masse der hier zum Vorschein kommenden Dinge nicht erklären.

Vor 5 oder 6 Jahren trat der berühmte dänische Alterthumsforscher Worsaae mit einem andern Erklärungsversuch auf. Er behauptet, dass man mit aller Sicherheit das Vorkommen solcher Fünde in den Torfmooren einem religiösen Gebrauche zuschreiben, und dass man diese Gegenstände als Opfer betrachten müsse, welche die Urbewohner ihren Gottheiten, die sie unter der Form von Seen, Flüssen u. s. w. verehrten, dargebracht hatten. Diese Ansicht finde auch in dem Umstande Bestätigung, dass man dann und wann grosse Kuchen von Räucherwerk, Knochen von Thieren, Topfscherben, Kohlen etc., neben den Broncegeräthen antreffe, und dass diese Letztern absichtlich gebrochen oder gekrümmt seien, nach dem Grundsatze, dass, was einmal für die Götter bestimmt gewesen, durch Menschenhand nicht mehr verunreinigt werden dürfe.

Zur Befestigung seiner Hypothese zieht Worsaae auch die Fünde, die in den Pfahlbauten gemacht werden, herbei und sagt: „Man hat sich gewundert, dass in den Pfahlbauten so viel Gegenstände von Bronce, wie Waffen, Schmucksachen etc., gefunden werden, ferner, dass diese Dinge vollkommen neu aussehen und dass zuweilen noch die Gussnähte daran haften. Es zeigt sich keine Spur einer Einwirkung des Feuers, dem man gewöhnlich den Untergang der Pfahlbauten zuschreibt.

Sie müssen also von Zeit zu Zeit in die Seen versenkt worden sein, ohne dass jemand versuchte, so kostbare Dinge aus einer nicht beträchtlichen Tiefe heraufzufischen. Man ist daher zu der Annahme gezwungen, es habe auf den Pfahlbauten Tempel gegeben, in deren Umgebung die Gläubigen ihre Opfer dem Wasser übergaben."

Eine andere Erklärung dieser Erscheinung findet sich in Keller's Abhandlung über die gallischen Refugien. Auf Seite 58 heisst es daselbst:

„Eine gewöhnliche oder in dem flachen Theile von Gallien die gewöhnlichste Art von Refugien waren Moräste oder trockene von Sümpfen umgebene Stellen. Es ist kein Zweifel, dass solche Plätze einer künstlichen Befestigung nicht ganz entbehrten, sondern von Wassergräben umzogen waren und nur über Stege, die man in Kriegszeiten entfernte, erreicht werden konnten. Diese Art von Zufluchtsörtern, deren Cäsar so häufig erwähnt, und welche die grösste Aehnlichkeit mit den Pfahlbauten in den Sumpfseen haben, kommen auch in unserm Lande vor, obgleich hier ausgedehnte Torfmoore nicht zahlreich sind. Dass es wirklich solche Verstecke in waldigen Moorgegenden gab, beweist die Auffindung von Stein- und Broncegeräthen, von zerschnittenen Hirschgeweihen, von angebranntem Holz, von Kohlen und zerbrochenem Thongeschirr aus der ältesten Zeit an solchen Orten."

In der neulich erschienenen archäologischen Karte der Ostschweiz ist auf Seite 14 ein Theil und zwar nur ein ganz kleiner der in den Torfriedern des Cantons Zürich entdeckten Broncegeräthen angeführt, da weitaus die Mehrzahl der Fundgegenstände wieder verloren ging. Es zeigt sich, dass es hauptsächlich Nadeln sind, (Gewandnadeln) nebst einigen Wurfspiess-Spitzen und Beilen, welche in den Torfmooren zum Vorschein kommen, während grössere Gegenstände, wie Schwerter, Dolche, Lanzenspitzen nicht gefunden worden sind.

Die einfachste und natürlichste Erklärung des zahlreichen Auftretens solcher Dinge in den Torfrevieren möchte folgende sein:

Eine Menge Thatsachen beweisen, dass in früherer Zeit die Torfrieder weder so ausgedehnt noch so mächtig waren wie gegenwärtig, auch den Sumpfbodencharacter noch nicht an sich trugen und dem Vieh bessere Nahrung boten. — Ihr Dasein datirt nachweisbar aus relativ neuerer Zeit, wie aus dem Umstand hervorgeht, dass die Römerstrassen in solchen Niederungen vom Torf 2′ — 3′ bedeckt worden sind, so bei Avenches, Oberwinterthur u. a. O. der Nord- und Ostschweiz. — Es ist kein Zweifel, dass diese Torfgründe vor Einführung des Wiesenbaues als Weideplätze gedient haben, wovon das Auffinden kleiner Pferdehufeisen (gewöhnlich Eseleisen genannt) häufig Zeugniss gibt, und dass sie der beständige Aufenthalt der Viehheerden, ihrer Hirten, sowie der Jäger, die hier auf Hochwild Jagd machten, waren. (Hirschgeweihe gehören zu den gewöhnlichen Torfmoorfünden.) Bei dem häufigen Aufenthalt der Bevölkerung auf diesen Weiderevieren konnten Gegenstände von so kleinem Umfang leicht verloren gehen.

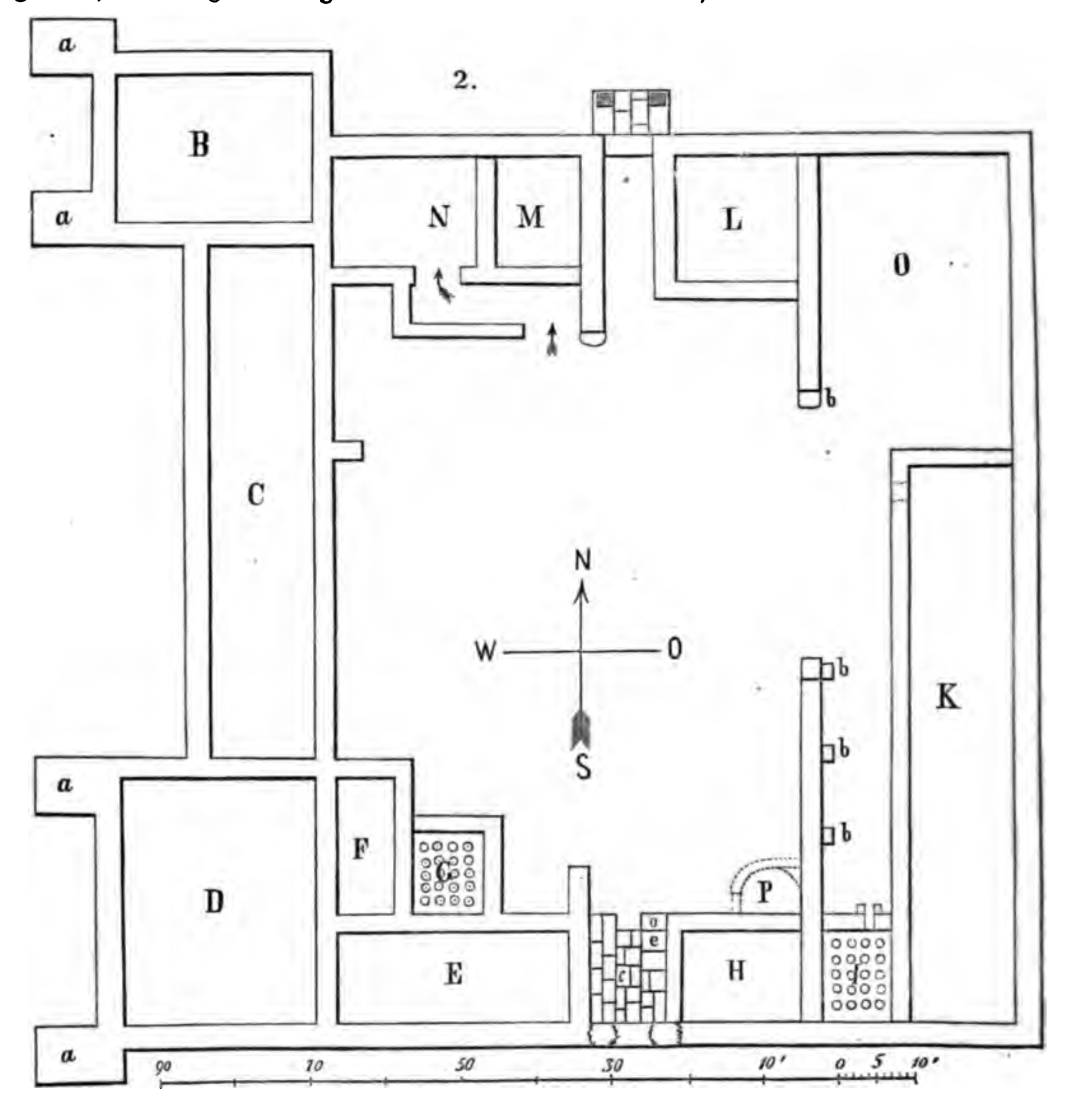
Während die anderswo gefundenen Gegenstände meistens in gebrochenem Zustand gefunden werden, sind die aus den Torfmooren hervorgezogenen Broncegeräthe ganz und vollständig; ein Beweis mehr für die Eingangs ausgesprochene Meinung.

C. Escher.

179.

Ueber die römische Niederlassung oberhalb Siblingen (Ctn. Schaffhausen).

Die Ausgrabungen der römischen Niederlassung auf unserer Randen-Terrasse, deren Entdeckung sammt den ersten Früchten der Forschung im Anzeiger 1872, Nro. 1, berichtet ist, sind nach längern Unterbrechungen fortgesetzt worden vorzüglich im Winter 1872 auf 73, und haben die frühere Ansicht des Referenten bestätigt, dass man es hier mit einem ausgedehnten Untersuchungsfelde zu thun habe. Sah man sich beim zuerst ausgegrabenen Gebäude mehr in den traulichen Räumen eines kleinen Privathauses, so bot das neulich ganz in dessen Nähe ausgegrabene vielmehr den Eindruck des Grossartigen (s. d. beigel. Plan). Quadratisch gebaut, inwendig einen grossen Hofraum umschliesend, bedeckt es ein Areal von



fast ½ Juchart. Nach Westen gegen den Klettgau streckt es zwei Flügel vor, deren Ecken (a) mit mehr oder weniger kolossalen Mauerköpfen befestigt sind. Die Umfassungsmauern sind durchgängig 3 bis 3½′ dick; während stellenweise das Gemäuer fast bis auf den Grund zerstört und die Gemächer bis zur Unkenntlichkeit verwüstet waren, so besonders die südwestliche Ecke, die östliche Fronte und die östliche Ecke, standen dagegen an andern Orten die Mauern noch bis zur Höhe von 8 Fuss und darüber, besonders die Räumlichkeit N, auch B zum Theil, H und J. Mitten durch die Süd- und Nordfronte führten zwei Haupteingänge, die mit einander korrespondirten; bei beiden fanden sich noch allerlei Trümmer von Sandsteinpfeilern, Säulensockeln u. dgl., nur mit dem Unterschied, dass der nördliche Eingang, gegen die Langthalstrasse, durch einen über die Fronte vorspringenden kleinen Portikus sich kennzeichnet, der vielleicht mit einer kleinen steinernen Treppe in den 6′ breiten Hausgang führte, während der südliche Eingang in der Richtung der Mauerfronte blieb und die Hausflur innerhalb desselben noch mit Sandsteinplatten belegt aufwies (c). Vom Hofraum her (der nur an einigen Stellen und vielleicht zu flüchtig durchgraben worden ist und so nichts Besonderes aufwies) gelangt man zwischen zwei grossen Kalkmonolithen (b b), welche die zwei innern Fronten der östlichen Seite abschliessen, theils in die tief hinab zerstörten Räume O und K, rechtshin aber in den 9′ breiten Gang an mehreren kleineren Kalkmonolithen vorbei, die wie Sitze in symmetrischer Vertheilung der Mauer entlang angebracht sind, zum Heizloch des Zimmers J, worin sich theilweise die Säulchen aus runden Ziegelplättchen, sowie die grossen Backsteinplatten unter einander-geschüttet (die erste Lage auf dem Säulenhypokaust), aber vom Zimmerboden nichts mehr vorfand, obgleich die Mauern ringsum noch über 6′ hoch den untersten Boden überragten. Nach H gelangt man vom Hofe aus über die schöne Sandsteinschwelle, die noch deutlich die Thürriegellöcher, sammt den Fugen für die Thürpfosten, aufwies. Der Boden des innern Raumes ist mit dem felsharten ziegelröthlichen Cementguss bekleidet. Räthselhaft war die halbrunde Räumlichkeit P, die sich in den dortigen Hofwinkel einschmiegt, sich auszeichnend durch einen schmalen Eingang von 2′ Breite, eine Unmasse von Ziegelfragmenten, aufgeschichtet auf dem etwas erhöhten Boden dieses Gemachs, den eine einzige grosse Sandsteinplatte deckte. Endlich führt ebenfalls vom Hofe aus zu dem etwas tiefer terrassirten Raum N ein breiter, allmälig sich herabsenkender Weg aus festgestampfter Erde. Dieses noch trefflich erhaltene Gemach N hatte einen Boden aus gewöhnlichem Mörtelguss, mit Ziegelmehl vermischt, die hohen Wände waren noch bis hinauf mit ganz einfach bemaltem Bestich bekleidet, im Schutt fand sich eine ausserordentliche Menge von Gefässtrümmern, sowie auch von Schneckenschalen; vielleicht dass hier die Küche gewesen war. Die starkzerstörten Räume M und L, die den nördlichen Eingang flankiren, wiesen uns noch die Reste ihrer Mörtelboden. Dessgleichen konnte bei den Gemächern E, F und G nicht mehr bestimmt werden, ob sie heizbar gewesen seien oder nicht, bei E und G ist es wahrscheinlich. D, fast gänzlich zerstört, ist auf dem Plane theilweise muthmasslich ergänzt worden, indem die Mauerfragmente noch deutlichere Anhaltspunkte dafür geben; er war jedenfalls so wenig als die grossen Räume C und B heizbar. Der Letztere zeichnete sich durch lebhafte, bunte Farben des Wandbestichs aus. Leider sind die jeweiligen Schwellen und Durch-

gänge nur der kleinern Zahl nach noch vorgefunden worden, wesshalb sie auch auf dem Plane mangeln.

Auffallend ist an diesem grossartigen Gebäude, dass, während ein einziges Zimmer, noch deutlich zu sehen nämlich, die Heizeinrichtung vorweist, wir dagegen so viele Räume ohne Heizeinrichtung von einer Grösse erblicken, wie sie den gewöhnlichen Privatzimmern niemals zukömmt, und die Frage nach ihrem Zweck liegt nahe, nicht so aber die Antwort. An Stallungen mag man etwa denken bei den Räumen O und K, deren Mauern inwärts mit weniger Sorgfalt als gewöhnlich aufgeführt sind, dagegen gewiss nicht bei den Räumen der Westfronte, die nach dem Klettgau ausblicken; sowohl die Fundgegenstände als der hübschbemalte Wandbestich sprechen dagegen. Ob unser Platz seiner Zeit eine Mansio war und solche grosse Räume, wie sie unser Gebäude aufweist, Sommerquartiere für grössere Anzahl von Personen resp. Mannschaft boten? Das Erstere ist uns wahrscheinlich, das Letztere möchten wir aber gleichwohl nicht behaupten. Eine sichere Bestimmung über den Zweck dieses Hauses überhaupt ist erst dann möglich, wenn einmal die Ausdehnung des ganzen Platzes besser bekannt und vielleicht noch andere ähnliche Räume aufgedeckt worden sind. Dass dies geschehe, dazu hat bereits die antiquariche Gesellschaft von Schaffhausen neue Mittel zur Verfügung gestellt.

Von Fundgegenständen hebe ich hervor: natürlich wieder eine Masse von Gefässtrümmern, von den gemeinsten bis zu den feinsten Töpferwaaren, unter diesen ein fast ganz erhaltener, schöner Früchtenteller mit Reliefirung, sowie grössere Bruchstücke von prächtigen Schüsseln ebenfalls mit bunten Reliefs, beides aus der rothen Terra Sigillata[1]); sodann allerlei Gegenstände aus Eisen, besonders aber mehrere werthvolle Münzfunde, so eine Silbermünze, Avers: Sabina Augusta, noch schön erhabenes Gepräge, Revers: sitzende weibliche Figur mit Caduceus und Patera, und ein trefflich geprägter Valerianus, im Revers stehendes Weib mit caduceus und Füllhorn mit der Umschrift: salus Aug.

Legionsstempel sind diesmal keine zum Vorschein gekommen, dagegen wiederholt auf Fragmenten von Ziegeln eingeschriebene deutliche X; doch immer war der Bruch hart daneben, so dass kein Schluss konnte gemacht werden, ob diese Ziffer etwa so oder so zu ergänzen sei; indessen ist mir wahrscheinlich, dass diess X allein stand ohne andere Zeichen, freilich immer noch nicht zur Genüge erklärt, obgleich es sich auch anderwärts oft findet (vgl. Col. Sumlocenne v. Jaumann, pag. 203).

Nächstens wird Referent weitere Ausgrabungen unterhalb dieses Gebäudes, das nun wieder bedeckt wird, veranstalten, worüber er seiner Zeit wieder berichten wird. Vielleicht wird es bis dahin auch möglich sein, wohl auch zum Theil durch diese Fortsetzung der Grabarbeiten, über das römische Strassennetz im Klettgau etwas bestimmteres zu sagen, besonders über die Direction der Hauptoperationslinie.

Ueber die Ausgrabung weiterer Gebäude, wie sie bereits im Gange ist, wird die nächste Nummer des Anzeigers berichten. Es sei hier nur noch eines zufälligen Fundes Meldung gethan anlässlich einer Baute in der zum hiesigen mitten im Dorfe gelegenen Pfarrhause gehörigen Wiese, wo in einer Tiefe von 2—5' Gemäuer

[1]) Der vorgefundene Töpferstempel lautet Saturio.

von Wohnungen aus zwei verschiedenen Epochen zu Tage trat. Es besteht einerseits in einem Fussboden theils aus Sandstein, theils aus Backsteinplatten, und der frühesten Zeit der jetzigen Bevölkerung angehört, anderseits in Resten römischer Kultur, nämlich in zahlreichen Fragmenten von Gefässen, Urnen etc. aus gewöhnlichem Thon, ferner in Ziegeln und Heizröhren in Verbindung mit Kohlen- und Aschenschichten. Aus dem häufigen Vorkommen solcher Ueberreste lässt sich auf eine viel grössere Ausdehnung der hiesigen römischen Ansiedlung schliessen als bisher angenommen wurde. Chr. Gg. KELLER, Pfr.

180.

Römische und burgundische Alterthümer von Yverdon.

In einem Briefe des Herrn M. L. Rochat in Yverdon vom 18. September 1872 (v. Anzeiger pag. 379) wird auf einige Gegenstände hingedeutet, die im vorhergehenden Jahre in Yverdon selbst oder in dessen Nachbarschaft gefunden worden waren. Sie wurden mir damals auf einige Zeit anvertraut, wesswegen ich den hier beiliegenden Abbildungen derselben folgende Erklärungen beizufügen im Stande bin. Es haben diese kleinen Gegenstände den Reichthum der in der so äusserst interessanten Localität von Yverdon immer noch zum Vorschein kommenden Ueberbleibsel des Alterthums vermehrt und werden im dortigen Museum aufbewahrt.

Zunächst sind es verschiedene in den in bemeldtem Briefe berührten und in Herrn Rochat's „Recherches sur les Antiquités d'Yverdon, Zürich, Höhr 1862" *) beschriebenen Jordils, der römischen Ursprungsstelle dieser Stadt, gefundene Gegenstände, welche sämmtlich mit schönem Verde antico überzogen sind.

Fig. 1. Der verzierte Arm einer Pincette oder vielleicht die Nadel einer Schnalle, deren hintere Seite vertieft ist. Das Broncemetall hat die schöne Goldfarbe, die wir auch oft an den grössern römischen Kupfermünzen finden. — Fig. 3. Eine Fibula von eigenthümlicher Gestalt, indem die in einen Fischschwanz auslaufenden mit Kamm versehenen Vogelköpfe nebst dazwischen stehendem Becher alz Zierrat der Hafte a—b seitwärts angebracht sind. — Fig. 2. Die Enden dieses mir unbekannten Gegenstandes, vielleicht eines zierlichen Henkels, stellen auf der Oberseite eine Frucht, eine Distel oder wohl auch einen Schlangenkopf vor; die Unterseite ist völlig flach. — Fig. 9. Schnallen- oder Haftnadel, an der Spitze etwas gebogen, wie das bei den Schnallennägeln oft der Fall ist. — Fig. 6. Glänzendgrüne Haar- oder Haftnadel, vielleicht ein Stylus. Die Spitze ist abgebrochen.

Fig. 14. Ein hübscher, dunkelgrüner Gelenkring, dessen Enden breit auslaufen und eigenthümlich verziert sind. — Fig. 15. Ein viel einfacherer Ohrring, als diejenigen die so häufig in allemanischen Gräbern gefunden wurden, z. B. in Seon. Anzeiger 1872, pag. 392. — Fig. 5. Grosse schwarze Halsbandkoralle mit schwefelgelben Kreuzbinden und rothen ovalen Flecken dazwischen. Ueber dieses ganze sog. Grain de collier, besonders über die rothen Flecken bemerkt man noch

*) Siehe Mittheil. d. Antiq. Ges. Bd. XIV.


1.
2.
2/3
3.
a
b
4.
2/3
5.
6.
7.
7b
8.
9.
2/3
10.
11.
11b.
12.
12b.
13.
14.
15.
16.

die Ueberreste von Goldbinden oder Goldmackeln zerstreut, so dass dieser Zierrath, der aus gebranntem Thon oder gewöhnlichem Steine gebildet ist, ursprünglich in grosser Eleganz prangen musste.

In der Nähe der Jordils, dem sog. Pré de la Cure, wo Gräber und Ueberreste aus der burgundischen Zeit schon früher entdeckt wurden, fand man folgende Gegenstände ebenfalls von Bronce:

Fig. 4. Eine rundliche Gürtelschnalle mit verschiedenen eingravirten Zeichnungen, wie z. B. ein Kreuz in der Mitte. Die flache Unterseite hat 3 durchlöcherte Vorsprünge zur Befestigung. — Fig. 8. Gewöhnlicher grün überzogener Schnallenring.

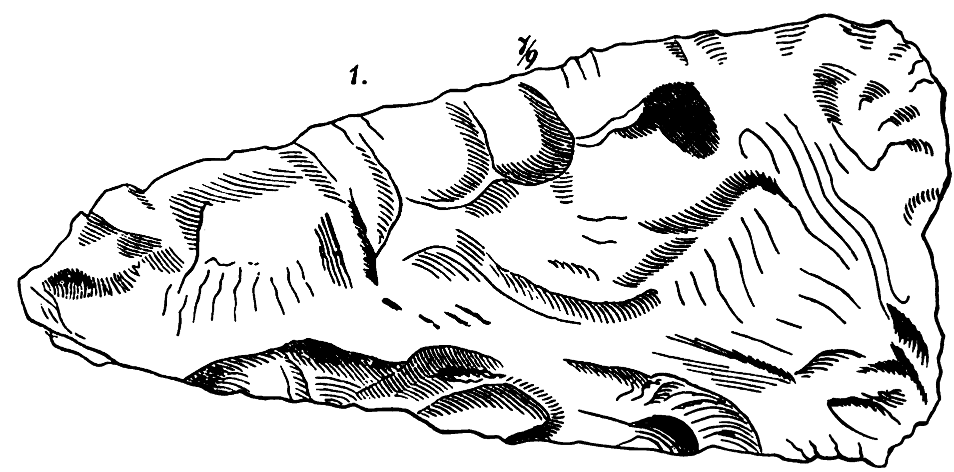
Fig. 11. Zwei Nägel, deren flacher Diskus mit mannigfaltigen Arabesken in vertiefter Zeichnung gesckmückt ist. — Fig. 11 b zeigt die Nägel im Profil.

In der Ortschaft Ursins, nahe bei Yverdon, lieferten die burgundischen Gräber unter Anderm die auf Fig. 7 abgebildete interessante Gürtelschnalle, deren Symbole uns an die ebenfalls in jener Gegend viel früher gefundene Agrafe erinnern, welche in den genannten „Recherches etc." dargestellt ist. Die gegenwärtige broncene ist grün und auf der Seite des Charnier-Randes mit durchgeschlagenen symmetrisch stehenden Löchern versehen (à jour), und hat auch auf der Unterseite wie die Gürtelschnalle Fig. 4, vier durchlöcherte Vorsprünge zum Einschieben, wie das Profil Fig. 7 b zeigt. Bemerkenswerth, obschon vielleicht hier sehr zufällig ist der Name Ursins und der hier unter den beiden Menschenköpfen ruhende Bär. — Fig. 13 ist ein kleiner Wirtel von gebranntem schwarzem Thone.

Von Pomy en Pérevin bei Yverdon rühren die beiden kleinen Antikaglien, Fig. 10 und 16, her, die aus Alabaster bestehen und von denen die eine beschädigt ist. Die Figuren sind in den Stein eingeschnitten, und er mag ursprünglich in etwas eingefügt gewesen sein und als Zierde gedient haben. Was die Lanzen oder Pfeile bedeuten, ob die Zahl von 16 Kügelchen in Fig. 10 absichtlich sind, und ob die Kugel, worauf die menschliche Gestalt, in Fig. 16, kniet, die Erdkugel ist, lasse ich hier unentschieden, und schliesse meinen Bericht mit wenigen Worten über den Fig. 12 abgebildeten Siegelring, betreffend dessen Fund Herr Rochat mir folgende Notiz mittheilte: „Cette bague d'or, avec châton pour cachet, a été trouvée à Ependes, dans un tombeau près d'ossements humains. Le lieu de découverte est une petite colline au sud-est du village, (près d'Yverdon); il y avait là non pas un tombeau seulement, mais tout un cimetière. Les tombes étaient en général entourées de murs, et dans plusieurs se trouvaient des coutelas en fer, des couteaux et des agrafes de ceinturon en bronze ou bien en fer damasquinées d'argent. Sur la même colline on peut remarquer des restes de fortifications en terre. Le lieu, du reste, s'y prête et n'est accessible que d'un côté."

Der Ring ist von römischem hellgelbem Golde und sehr gut erhalten. Die Gemme ist ein schöner rother durchscheinender Stein (Carneol); die Figuren auf derselben sind etwas roh und nachlässig hingeworfen, nach Art so vieler römischer Gemmen, in der bekannten Zwickmanier, jedoch ziemlich richtig gezeichnet. Die Vertiefungen sind ziemlich tief, und fein glatt geblieben. Wenn auch der schöne Ring in einem burgundischen Grabe gefunden wurde, so rührt er dennoch aus römischer Zeit her.

Die in neuerer Zeit im Umfange des alten Eburodunum aufgehobenen Geschirrscherben enthalten im Grunde die römischen Namen: FELIX. — PONTIOF. — OFRAVS (?). — OFMASCLI. — und ein Amphorahenkel: MACRINVS.



Anmerkung. Das hier abgebildete Steinbeil ist nebst einem zweiten ganz ähnlichen von Kiesel- oder Feuerstein von gelblichgrauer Farbe, und wurde bei Lutry, in Châtelard, in einem Weinberg gefunden, wo früher auch Gräber aufgedeckt wurden. Die Kanten sind scharf und das eine Ende zugespitzt.

Aarau, im Februar 1873. Urech.

181.

Die unterirdischen Gewölbe im Schloss Liebenfels.

Die Burg Liebenfels im Kanton Thurgau, zirka 20 Minuten oberhalb des Dorfes Mammern am Untersee gelegen, war als bischöflich constanzisches Lehen der Stammsitz einer gleichnamigen Ritterfamilie, die von 1252 bis Ende des XIV. Jahrhunderts häufig urkundlich genannt wird.

Später, um 1470, nennen sich die Besitzer des Schlosses Lantz von Liebenfels oder von Liebenfels gen. Lantz, führen aber das nämliche Wappen wie die alten Liebenfels, den weissen Flug (Flügel) in rothem Feld, Wappenrolle Nr. 270. Im Jahre 1475 wurde Liebenfels von den Eidgenossen eingenommen, weil die Lantz bei dem Streit um den Constanzer Bischofsitz für Ludwig von Freiberg gegen Otto von Sonnenberg Partei genommen hatten. — Im Jahr 1529 wurde die Burg abermals erstürmt, diessmal von thurgauischen Landleuten, da der Sohn des Schlossherrn im Streite einen Bauern erschossen hatte. Der Todschlag wurde später durch Bezahlung einer Geldsumme gesühnt.

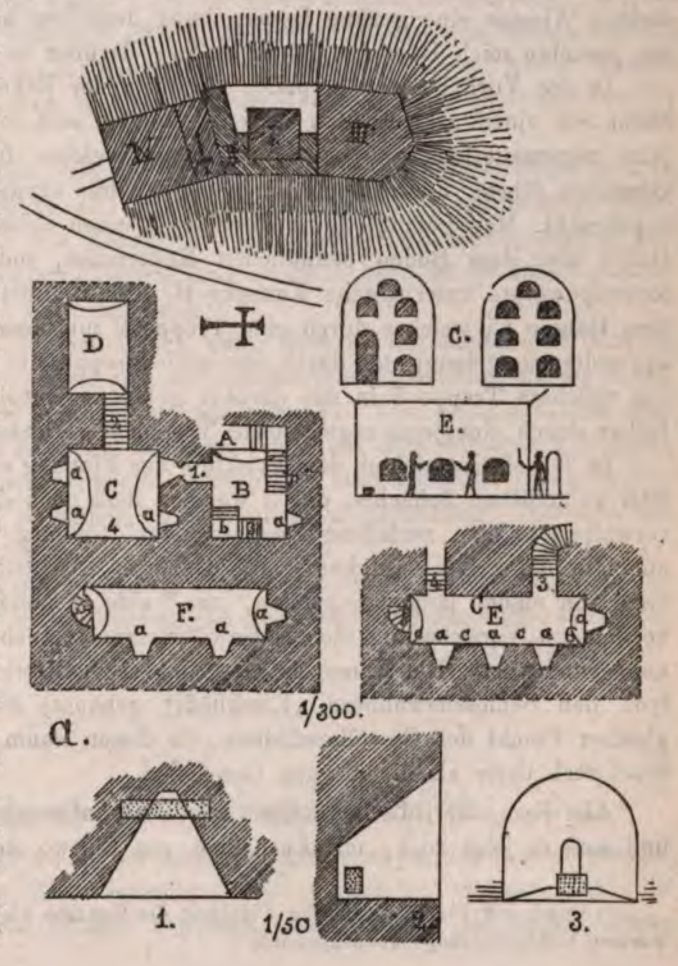
Die Lantz verkauften 1578 die Herrschaft Liebenfels an die schwäbischen Herren von Gemmingen, reservirten sich aber die Vogtei über das bisher zu Liebenfels gehörige Gündelhard, welches sie erst 1622 an die Beroldingen abtraten. — Die Lantz erscheinen noch im vorigen Jahrhundert als Freiherrn von Liebenfels zu

Galingen unter der schwäbischen Ritterschaft. — Von der Familie Lantz trägt das zur Herrschaft Liebenfels gehörige Dörfchen Lanzen-Neunforn wol seinen Namen.

Im Jahre 1654 erwarb das Kloster St. Urban die Herrschaft, welche bis um 1840 Statthalterei dieser Abtei verblieb. Dann ging das Schloss in Privathände über.

Die Burg Liebenfels liegt am obern Ende einer bei Mammern sich öffnenden waldigen Schlucht auf einem nach drei Seiten hin steil abfallenden Vorsprunge des das Thurgebiet vom Bodensee scheidenden Hügelzuges. Die vierte schmale Seite des Burghügels war früher von dem Bergrücken durch einen tiefen Graben abgetrennt, über welchen eine lange Holzbrücke als einziger Zugang zur Burg führte. Bei Anlage der jetzigen Strasse von Pfyn nach Mammern wurde der Graben ausgefüllt und die Brücke, sowie das ausserhalb derselben befindliche thurmähnliche Thorgebäude abgebrochen. Seitdem hat der äusserlich ziemlich verwahrloste Bau an malerischer Schönheit bedeutend eingebüsst und nur noch der altersschwarze, von kreischenden Dolen umschwärmte Schlossthurm erinnert an die Zeit des eigentlichen Mittelalters.

Auch das Innere des Schlosses enthält in seinen zu Tage tretenden Theilen wenig Interessantes. — Der Thurm (I), aus rohen unbehauenen Findlingen mittlerer Grösse gebaut, gehört wol der ursprünglichen Anlage an. Die Fundamente dringen zirka 20 Fuss in den Boden ein; der innere Raum derselben ist nicht ausgefüllt und verengert sich trichterförmig nach unten, wo die Grundfläche bloss noch 4 Fuss ins Geviert messen soll. Der Eingang in den Thurm befindet sich auf Seite des Wohngebäudes III in einer Höhe von zirka 20 Fuss.



Das an den Thurm anlehnende Gebäude II ist wol ebenfalls sehr alt, obwol zwei Thüren im Erdgeschoss die Jahreszahlen 1488 und 1533 zeigen, die sich wahrscheinlich auf Reparaturen beziehen, welche durch die obenerwähnten feindlichen Einfälle veranlasst wurden. Das hintere Wohngebäude (III) wurde vor zirka 30 Jahren von dem damaligen Besitzer Follen ganz umgebaut. Früher

befand sich in demselben ein freskengeschmücktes Hauptzimmer, über welches Pupikofer in den Gemälden der Schweiz, XVII, Thurgau, Seite 12, Folgendes berichtet:

„Ein hier dargestellter Gedanke ist artig; unter und zwischen den Gewinden „einer Weinlaube führt ein schön geputztes Frauenzimmer an einem rothen Faden „einen wilden ganz behaarten Mann; letzterer spricht: ich bin haarig vnd wild „vnd fuert mich ain wiplich bild; das Frauenzimmer aber, auf ein schwebendes Herz „weisend, entgegnet: ich zaig dir min anmuot wie min herz fliegen tuot.“

Das vordere Wohngebäude (IV) ist um 1580 von den Herren von Gemmingen in seiner jetzigen Gestalt erbaut worden. Die Räumlichkeiten des Erdgeschosses zeigen die bei Renaissancebauten jener Zeit üblichen Kreuzgewölbe. Es befindet sich hier eine offenbar gleichzeitig eingerichtete Schlosskapelle (†).

Unter diesem Wohngebäude existirt eine Anzahl unterirdischer Gewölbe, welche schon vielfach besprochen und über deren Bedeutung die verschiedensten Ansichten aufgestellt worden sind. Unter Anderm werden sie für den ehemaligen Sitz eines Vehmgerichts gehalten.

Ich hatte dieses Jahr Gelegenheit, diese Räume näher zu untersuchen, und da meines Wissens eine genaue Beschreibung derselben noch nie veröffentlicht worden ist, ersuchte mich Herr Dr. Ferd. Keller, darüber in diesen Blättern zu referiren.

In der Vorhalle zur Kapelle, rechts in der Ecke, in einem Mauerstück, das leicht von einem frühern Bau stehen geblieben sein mag, befindet sich ein schmaler jetzt zugemauerter rundbogiger Eingang, welcher früher zu den unterirdischen Gewölben führte. Jetzt ist eine bequemere Thür etwas weiter rechts in der Hausflur angebracht. Man gelangt durch dieselbe in einen neben der Kapelle gelegenen, zur Hälfte über dem Boden befindlichen Kellerraum, sodann durch Treppe A in die tonnengewölbte unterirdische Kammer B. Aus B führt einerseits Durchgang 1 nach dem Raume C, welcher durch eine Treppe 2 mit dem kleinen Gelass D verbunden ist; anderseits gelangt man durch eine steile Treppe 3 in den tiefer gelegenen Raum E, aus welchem Treppe 5 in das darüber gelegene Gewölbe F führt. — E und C waren früher durch eine jetzt zugemauerte Treppe 4 verbunden.

In E befindet sich an dem Punkte 6 der Eingang eines schräg abwärts laufenden jetzt aufgefüllten Schachts, durch welchen man nach der Versicherung des Schlossverwalters in eine zerfallene Kammer oder Höhlung hinabsteigen konnte, welche ungefähr die halbe Ausdehnung von E hatte. An diesen Schacht knüpft sich die Sage von einem langen geheimen, im Walde ausmündenden Gang, die nach der bestimmten Versicherung meines Gewährsmannes auch hier, wie an andern Orten, unbegründet ist. Die Kammern B, C und F befinden sich im gleichen Niveau, D (von den Schlossbewohnern „Kirchhöfli“ genannt) zirka 6 Fuss höher, aber in gleicher Flucht des Gewölbescheitels, da dieser Raum sehr niedrig ist. E liegt ein Stockwerk tiefer als die übrigen Gemächer.

Alle diese unterirdischen Räume waren mit halbrunden Tonnengewölben[1]) versehen und sind es jetzt noch, mit Ausnahme von E, wo das Gewölbe zur Zeit Follen's

[1]) Durch ein Versehen sind im Plänchen die Gewölbe als Stichbogen characterisirt, es sind indessen halbkreisförmige Tonnengewölbe.

weggenommen und durch einen Bretterboden ersetzt wurde. Luft und Licht fehlten ganz, — die in die Mauer gebrochenen Lichtschachte sind erst vor einigen Jahren erstellt worden. Architektonische Details und Steinhauerarbeit fehlen, die gemauerten Eingänge bei 1, 2, 4 und 5 sind rundbogig überwölbt. Nur bei 3 und in der Mitte des Durchganges 1 befinden sich hausteinerne Thürgerichte aus dem Ende des XVI. Jahrhunderts mit flachgespannten Bogen.

Höchst eigenthümlich sind die Nischen (a), welche sich in allen diesen Kammern mit Ausnahme von D vorfinden und namentlich der Kammer C das Aussehen eines antiken Columbariums geben. Dieselben haben im obern Stockwerk zirka 3' Breite, $2^3/_4$' Höhe und $2^1/_4$' Tiefe, in E zirka $3^1/_3$' Breite, 3' Höhe und $3^1/_2$' Tiefe. In B befinden sich 2, in C 12, in E 4, in F 3 solcher Vertiefungen, alle von gleicher Gestalt (vergl. a, 1) Grundriss, 2) Aufriss, 3) Ansicht von vorn). In allen Nischen ist oder war hinten ein freiliegendes Stück Eichenholz eingemauert. Das Holz ist vor Alter halb vermodert.

Ebenfalls räthselhaft sind in E die an den Wänden gemalten schwarzen Figuren (c). Zwei derselben strecken den Arm gegen die Mittelnische aus. Die dritte, an der einen Schmalseite, hält in der auf die Langseite hinüberreichenden erhobenen Rechten einen Stock oder eine Fakel. An der rückwärtigen Längenwand bemerkt man eine linksgewendete, in beiliegendem Plänchen nicht angegebene, riesige Gestalt, welche beide Arme auf einen langen Stock oder ein Schwert aufstützt. Alle 4 Figuren sind nur Schattenrisse und heben sich bei mattem Kerzenlichte gespenstisch von der Wand ab.

Im Raume B befindet sich über der Treppe 3 bei b eine gemauerte Platform, zu welcher zwei Stufen hinaufführen. Dieselbe soll früher noch mit anderm Steinwerk versehen gewesen sein. Ob dieselbe nur zur theilweisen Ueberdeckung der Treppenlucke, oder einer weitern Bestimmung gedient hat, ist in ihrem gegenwärtigen Zustand nicht mehr zu entscheiden.

Die beschriebenen Gewölbe ziehen sich unter dem ganzen Gebäude IV hin, mit Ausnahme der Kapelle. Ihre Erstellung verursachte jedenfalls keine grosse Mühe, da der Kern des Hügels aus weicher Molasse besteht. Die Kammern sind ausgemauert und verputzt. Sie stammen vielleicht schon aus dem früheren Mittelalter, doch ist es bei der einfachen Bauweise unmöglich, aus derselben einen Schluss auf die Zeit ihrer Erbauung zu ziehen, und es ist sogar gedenkbar, dass dieselben erst Ende des XVI. Jahrhunderts angelegt worden sind.

Und nun, wozu dienten diese Räume? Und findet sich irgendwo eine ähnliche Anlage? Eine Beantwortung dieser Fragen von kundiger Seite wäre sehr erwünscht.

H. Zeller.

182.

Alter Steinbruch zu Zweidlen, Kt. Zürich.

Es wäre ohne allen Zweifel eine der schönsten Aufgaben für den schweizerischen Archäologen, eine genaue Untersuchung des Materials, dessen sich die Römer für ihre verschiedenen Bauten bedienten, anzustellen. Die Römer waren

nämlich die ersten Besitzer des Landes, welche für bauliche Zwecke den Stein verwendeten und Steinbrüche öffneten, da die gallische Bevölkerung bekanntlich zur Errichtung ihrer Hütten den Lehm benützte und weder das Behauen der Steine noch deren Verbindung mit Mörtel kannte.

Zur Erstellung der verschiedenartigen militärischen Bauten musste den Römern, sobald sie einmal festen Fuss im Lande gefasst hatten, alles daran gelegen sein, das passendste Material ausfindig zu machen, und die Beobachtung zeigt uns in der That, mit welch' sicherem Blick sie die Natur und Eigenschaften des sich darbietenden Stoffes erkannten und zu benutzen verstanden.

Früher war man allgemein der Ansicht, die römischen Baumeister hätten in Helvetien nur das in ihrem eigenen Lande bekannte Material verwendet und dem Kalkstein den Vorzug gegeben. Allein die Untersuchung der Festungsmauern namentlich in der Westschweiz beweist, dass auch andere Steinarten zur Verwendung kamen, wie z. B. der Muschelsandstein von Mägenwil, und sogar der gewöhnliche feinkörnige Sandstein. —

Ein auffallendes Beispiel, wie die Römer sich das nöthige Material wo möglich aus der Nähe herbeischafften, liefern die herrlichen Villen von Kloten und von Seeb, deren Mauern aus einem in ganz geringer Entfernung zu Tage tretenden Lager von grobkörnigem Sandstein bestehen. In die nämliche Zeit mag auch die Eröffnung des kürzlich zu Zweidlen unterhalb Glattfelden aufgefundenen Steinbruchs hinaufreichen, den wir hier näher beschreiben wollen.

Etwa 25 Minuten westlich von Glattfelden, und etwas südlich abgelegen von der Strasse nach Weiach liegt die kleine Ortschaft Zweidlen, welche an dem unmittelbar sich erhebenden Emperg mehrere Muschelsandsteinbrüche hat. Da, wo auf der topographischen Karte (IX) „Steinbruch“ steht, sind schon lange Zeit Steine gebrochen worden und man ist vor etwa sechs Jahren schon durch Wahrnehmung von Oeffnungen und Auffinden von eisernen Geräthschaften, so eine Haue und ein sogenannter Wolf, wie ihn auch heutzutage noch die Italiener brauchen, zu der Annahme gekommen, dass hier frühe schon müsse gearbeitet worden sein. Im Spätjahre 1873 nun wurde behufs weiterer Ausbeutung abgedeckt und der vor der Felswand liegende Schutt weggeräumt. Bei dieser Arbeit entdeckte man mehrere mit Schutt wieder ausgefüllte weite Oeffnungen. Derselbe hatte sich etwas gesetzt, wodurch an den Decken etwelche Oeffnungen entstanden, die annehmen liessen, dass man es hier nicht nur, wie man bisher glaubte, mit einem Fuchsbau, sondern mit etwas weit Grossartigerem zu thun habe. Der Eigenthümer, Herr Major Ryffel in Glattfelden, liess die mittlere der drei bemerkbaren Oeffnungen mehrere Fuss breit ausräumen, wodurch es möglich wurde, bis auf 90 Fuss hinein und von da nach fünf verschiedenen Richtungen weiter zu kommen. Theils in eigenem Interesse, theils auf den Wunsch des wegen Unwohlsein daran verhinderten Präsidenten der antiquarischen Gesellschaft, Herr Dr. Ferd. Keller, begab ich mich mit Herrn Escher-Züblin überall hin, so weit es möglich war, und nahm folgenden Tages mit gefälliger Beihülfe eines Freundes einige Vermessungen und nähere Untersuchungen vor, worüber Folgendes mitgetheilt werden kann.

Der geöffnete Gang hat anfänglich eine Weite von 40', rechts ist ein Pfeiler von 22, links ein solcher von 26' und neben beiden wieder Oeffnungen von 30—35',

welche, wie gesagt, mit Schutt ausgefüllt sind. Die Oeffnung verengert sich bald auf 16′ und bleibt so bis auf 50′ Länge. Der Pfeiler rechts reicht nach Innen bis 40, der links bis 50′. Dem Ende des Letztern gegenüber steht, 8′ entfernt ein kleiner. Zwölf Fuss weiter nach Innen stehen mit gleicher Oeffnung wieder zwei einander gegenüber, dann 83′ von vornen wieder zwei und auf 90′ von Vornen steht vor der Mitte des eben beschriebenen Ganges ein Hauptpfeiler, vor welchem und zu dessen beiden Seiten grosse, leere Oeffnungen sind. Etwas mehr als rechtwinkelig geht nach rechts in ähnlicher Art ein Gang von 90′ und führt in eine rundlichte 33′ Durchmesser haltende Kammer, welche grösstentheils schuttfrei ist und den Besuch lohnt. Von der Mitte dieses Ganges aus kann man nach rechts in einen ähnlichen nur etwas kleinern Raum gelangen. Von dem angeführten Hauptpfeiler aus rechts führt ein weiterer nur wenige Fuss breiter und nur circa 50′ lang geöffneter Gang, wo heruntergefallene Massen das Weiterkommen hindern, und links vom Pfeiler erstreckt sich wieder ein nur schmal offen gebliebener Gang bis auf 110′, wo dann über Steinblöcke nur mit Mühe und liegend weiter zu kommen ist. Hinter diesen setzt sich derselbe weiter fort. Ohne sich besonders vorzusehen, kann man aber wegen des 2′ tiefen krystallhellen Wassers nicht wohl weiter gelangen. Mit einer Latte findet man noch eine Mehrlänge von 23′. Rings um das Wasser herum sind Bruchsteine aufgeschichtet, so dass das Ende noch nicht ermittelt ist. Ueberall ist sonst Nichts von Feuchtigkeit wahrzunehmen. Von mehrberührtem Mittelpunkt aus sind nach links circa 50′ frei; weitere Nachforschungen



über den Schutt hin führen aber zu keinem Ende. Ueberall ist, mit Ausnahme einstweilen nicht wahrnehmbarer Pfeiler, bis nach vornen und in angegebener Breite eine mit Schutt angefüllte Höhlung, deren Grösse, obwol man sie in Länge und Breite weit über 200′ verfolgt hat, nicht angegeben werden kann. Die Gänge haben $6^1/_2$—7′ Höhe und nach Innen eine Senkung von 8—10 %, im Innern waagrecht fortlaufend. Sie sind stellenweise bis 4′ aufgefüllt und an einigen Orten, so namentlich vor dem Wasser und vor der rechts liegenden Kammer noch höher verschüttet. Die Bewohner von Zweidlen vermuthen den Haupteingang von links (Ost) her, wohin sich wirklich auch ein solcher zieht, in dem sich kleine Knochen vorgefunden haben, dessen Ende aber ebenfalls noch nicht aufgefunden ist.

In der Formation des Berges finden wir circa 8′ Ackererde, 10—12′ lockern, und circa 15′ festen Sand, dann kompakter Muschelsandstein 7′, unter welchem er weiter, aber zerklüftet vorkommt. Der Bruch geht durch den ganzen Stein mit der Sohle 40′ von oben, und scheint lediglich zu Mühlsteinen ausgebeutet worden zu sein. Es findet sich daher im Schutt und aufgeschichtet eine Masse von Bausteinen, die nun nicht mehr lange auf Verwendung werden warten müssen.

Da Niemand von diesem Bruche etwas wusste, nie etwas davon vernommen hat, der vorgefundene aber nicht mehr vorhandene Wolf ein italienisches Werkzeug ist und seine Ausbeutung in eine Zeit fällt, wo man noch nicht mit Sandstein scheint gebaut zu haben, so darf er, wenigstens sein Anfang, als alt, ich wage zu sagen, als römisch betrachtet werden, wenn auch die übrigen Geräthe etwas neuern Ursprung zu haben scheinen.

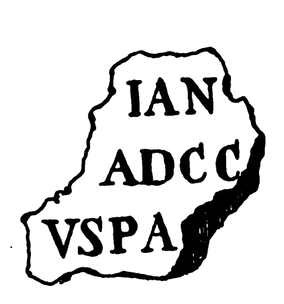
Da gegenwärtig an der Ausräumung fortgearbeitet wird, so werde ich diesem Berichte in wenigen Wochen eine Ergänzung folgen lassen, oder wenigstens dann, wenn solche über das Ganze ausgedehnt werden kann.

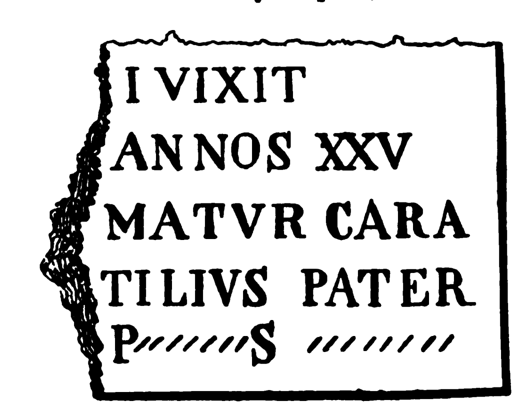
J. Utzinger.

183.

Römische Inschriften.

Hr. Baron v. Bonstetten hat die Güte gehabt, uns zwei Fragmente von römischen Inschriften mitzutheilen, von denen er das eine zu Torny le petit, Kant. Freiburg,





das andere an der Kirchenmauer zu Morrens in demselben Kanton entdeckt hat, und die beide noch nicht publizirt sind.

Obgleich dieselben sehr verstümmelt sind, ist ihre Bekanntmachung desshalb interessant, weil sie auf eine grössere Bedeutung der Fundörter hinweisen.

v. B.

184.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VII.

XIV. Canton Tessin.

Lumino. Am Ausgang des Misox. Thurm rom. (**R**)

Malvaglia. Bleniothal. Kirche barock. Der viereckige Thurm aus kleinen Bruchquadern errichtet, rom.; ein ausserordentlich hoher Bau von fünf Stockwerken, die von Ecklesenen und Rundbogenfriesen mit Rollschichten umrahmt sind In dem untern Stockwerke einfache, in den obern doppelt und dreifach gekuppelte Rundbogenfenster Die Bogen rechtwinkelig profilirt, die Theilsäulchen mit cylindrischen Klötzen statt der Kapitäle bekrönt. (**R**)

Mendrisio. S. von Lugano. 1) S. Maria delle Grazie. Am Aeussern Reste eines rom. Rundbogenfrieses. Die Kleinbögen zum Theil mit Ornamenten gefüllt. (**R**)

2) S Maria. Die kreuzförmige Kirche modern. Der Unterbau des viereckigen Thurmes an der W.-Seite rom. Rundbogenfriese und Ecklesenen, dazwischen Reste gekuppelter Rundbogenfenster (**R**)

3) S. Martino, ausserhalb der Stadt in einer Niederung unter der Strasse nach Capo-Lago. Einschiffige flachgedeckte Kirche mit barockem Chor. Das Innere gänzlich modernisirt. Am Aeussern zeigen die beiden Langseiten des Schiffes romanische Formen. Die S.-Seite ist mit schmalen Lesenen gegliedert, die unterhalb des Daches durch einen Rundbogenfries verbunden sind. An der N.-Seite wiederholt sich dieselbe Gliederung, aber nur bis zur Höhe der kleinen Rundbogenfenster, worauf der glatte Hochbau wieder mit einem Rundbogenfriese bekrönt ist. Die Rundbögen profilirt und theilweise mit Ornamenten: Kreuzen, Blättern u. dgl ausgesetzt. (**R.**)

Mezzovico. N. von Lugano. 1) „S. Mamante“ (!?) Das einschiffige modernisirte Langhaus M. $11_{,25}$ lang und M. 10 breit. In der Mitte desselben sind zwei an den Langseiten vortretende Wandpfeiler durch einen M $7_{,25}$ weiten Rundbogen verbunden, der giebelförmig übermauert die Bedachung aufnimmt. Der viereckige Chor, M. $6_{,67}$ breit und $6_{,17}$ tief, ist mit einem rippenlosen Kreuzgewölbe auf unförmlichen Consolen bedeckt, und gegen das Schiff mit einem M. $6_{,12}$ weiten Spitzbogen geöffnet. Gewölbe und Schlusswand des Chores sind mit figurenreichen Malereien aus der Grenzscheide des XV. und XVI. Jahrhunderts ausgestattet. Am Aeusseren sind die Chor- und Eingangsfronte schmucklos. Die beiden Langseiten, aus Bruchsteinen roh gemauert, sind mit einem Rundbogenfriese bekrönt, der sich, da ein seitlicher Abschluss durch Pilaster fehlt, an den Ecken todtläuft. Der neben der N.-Seite des Chores isolirt stehende Thurm aus vier Geschossen bestehend, dessen oberstes, mit einem niedrigen Zeltdache bedeckt, auf jeder Seite drei gekuppelte Rundbogenfenster enthält; die Bögen rechtwinkelig profilirt, die Theilsäulchen mit Würfelcapitälen versehen. (**R**)

2) Pfarrkirche im Dorf Thurm rom. Die Kirche einschiffig mit modernem Chor. Das Langhaus zeigt dasselbe System wie dasjenige von „S. Mamante.“ (**R**)

Miglieglia. N.-W. von Lugano, auf der Höhe über dem Agnothale. S. Stefano. Das Schiff (M. $10_{,27}$; $5_{,75}$) mit einem giebelförmigen Dache bedeckt, das von zwei spitzbogigen Quergurten auf Wandpfeilern ohne Basen und Gesimse getragen wird Der viereckige Chor, M. $4_{,70}$ breit und $4_{,25}$ tief, mit einem rippenlosen rundbogigen Kreuzgewölbe bedeckt und mit ausführlichen, 1511 datirten Wandmalereien geschmückt Das Aeussere des Langhauses kahl Die Westfronte enthält über dem spitzbogigen Eingange zwei kleine Rundbogenfenster und eine kreisrunde Oeffnung im Giebel. Der Chor auf drei Seiten mit Eckpilastern und Rundbogenfriesen geschmückt, welche letztere an der Ostfront die Schräge des Giebels begleiten. Der viereckige schlanke Thurm an der S.-Seite zwischen

Schiff und Chor in mehreren Geschossen mit Rundbogenfriesen gegliedert; dazwischen in den beiden obersten Stockwerken paarweise gekuppelte Rundbogenfenster auf Theilsäulchen ohne Basen und Capitäle. (R)

Morbio superiore. S.-O. von Lugano. Die hochgelegene Kirche S. Martino soll alt sein.

Motta. Bleniothal. S. Pietro, jenseits der Brücke. Kleine Kirche. Einschiffiges flachgedecktes Langhaus mit halbrunder Apsis. Das Innere mit gothischen Malereien, die Apsis aussen mit Lesenen und einem Rollfriese geschmückt. Das Schiff mit kleinen einfach geschmiegten Rundbogenfenstern nachträglich gegen Westen verlängert (über dem Portale das Datum 1581), auch der Thurm an der SO.-Ecke des Schiffes scheint nachträglich errichtet worden zu sein. (R)

Muralto bei Locarno. 1) S. Quirico. Kirche laut Inschrift im Innern von 1734. Der isolirt neben dem Chore stehende Thurm der Ueberlieferung zufolge eine ehemalige Warte. Die ungegliederten Mauern unten von viereckigen in den beiden obersten von zwei- und dreifach gekuppelten Spitz- und Rundbogenfenstern durchbrochen. Die Bögen theils schräg, theils rechtwinklig profilirt. Basen und Capitäle der Theilsäulchen ohne ausgesprochene Formen aus Klötzen und Schrägen gebildet. (R)

2) S. Stefano, nahe bei der Collegiata. Kleine einschiffige Kirche mit viereckigem Chor. Das Innere flachgedeckt und modernisirt; dagegen mögen die Umfassungsmauern des Schiffes aus romanischer Epoche stammen. Sie sind aus unregelmässigen Schichten kleiner Bruchsteinquader errichtet. An der Westfaçade ein rundbogiges Portal mit schmucklosem Tympanon, an den Langseiten winzige und sehr hochliegende Rundbogenfenster. (R)

3) Collegiatkirche S. Victor. (Nach Ughello V, 273 und 278 und Tatti 944 und 958 wird dieselbe schon seit 878 als Taufkirche erwähnt. Mitgeth. von Herrn Prof. v. Muralt in Lausanne.) Stattliche Pfeilerbasilika mit drei halbrunden Apsiden in unmittelbarem Anschlusse an die Schiffe. Das ursprünglich flachgedeckte M.-Schiff (M. $6{,}_{50}$ im Lichten breit) wird von fünf Pfeilerpaaren und den entsprechenden Vorlagen im O. und W. begrenzt. Die Stützen sind viereckig, ohne Basen und mit modernen Gesimsen bekrönt, über denen die ungegliederten rundbogigen Archivolten anheben. Der Hochbau nachträglich mit goth. Kreuzgewölben aus Backsteinen bedeckt und neuerdings schauderhaft bemalt. Die Abseiten waren von jeher gewölbt, wie man diess aus den rechtwinkligen Vorlagen erkennt, die längs den Umfassungsmauern und an den Schiffspfeilern vortreten. Rippenlose Kreuzgewölbe von Bruchsteinen auf ungegliederten Schildbögen und Quergurten. Der östliche Theil des M.-Schiffes ist vom zweitletzten Pfeilerpaare an zum Chore eingerichtet. Der Boden ist hier beträchtlich erhöht und von W. her durch eine Freitreppe zugänglich, neben welcher zwei andere Treppen in die unter dem Chore befindliche Krypta herunterführen. Diese letztere, dreischiffig angelegt und östlich in ihrer ganzen Breite halbrund abschliessend, ist mit 5×3 rippenlosen Kreuzgewölben bedeckt, die von 5×2 Säulen und den an den Wänden vortretenden Halbsäulen getragen werden. Sämmtliche Bögen halbkreisförmig und ungegliedert. Die Säulen und Halbsäulen ruhen auf attischen Basen, deren Wulste mitunter tauartig verziert sind, ebenso sind einzelne Basen mit Eckknollen oder an deren Stelle mit Eckblättern, Löwenmasken u. s. w. versehen. Die Capitäle von verschiedener Form und Höhe sind theils mit Blättern, theils mit Masken und Figuren: Menschen, Widderköpfen und Adlern geschmückt, die alle einen streng romanischen Charakter verrathen. Das Aeussere der Kirche schmucklos bis auf die Westfronte und die drei Apsiden. Erstere nach lombardischer Weise durch Lesenen dreitheilig gegliedert, welche das Hauptschiff bis zum Giebel begleiten, wo ein Rundbogengesims dieselben verbindet. Das Portal modern, darüber eine dreitheilige Fenstergruppe, bestehend aus zwei viereckigen Fenstern die einen mittleren von Säulen getragenen Rundbogen begleiten, eine Anordnung, die unter Bramantischen Einflüssen in zahlreichen Bauten der Umgebung eingeführt wurde. Die Langseiten und die Façade aus regelrecht länglich zugehauenen Quadern errichtet; die drei Apsiden mit Rundbogenfriesen und Lesenen gegliedert. An der SO.-Ecke des Schiffes der viereckige Thurm, in grossartigsten Dimensionen zu Ende des XV. oder Anfang des XVI. Jahrhunderts begonnen, aber nur bis zum zweiten Stockwerke vollendet. (R)

Olivone. Bleniothal. Pfarrkirche. Modernisirt. An der S.-Seite des Langhauses Reste von Lesenen und Rundbogenfriesen. Der Thurm an der N.-Seite ein schlanker fünf Stockwerke hoher Bau. Das Erdgeschoss glatt, die folgenden Stockwerke von Ecklesenen begleitet und durch Rundbogenfriese getrennt, deren oberster von einer Rollschichte gefolgt ist. Einfache, zwei- und dreitheilig gekuppelte Rundbogenfenster auf schlanken, theilweise polygonen Theilsäulchen, die bald mit

Würfel-, bald mit Blatt- oder Kelchkapitälen bekrönt sind. Die Fronten der weitausladenden Kämpfer, welche über den Kapitälen die rechtwinklig gegliederten Rundbögen aufnehmen, sind theils mit Rundstäben, theils mit Thierköpfen verziert. **(R)**

Osogna. N. von Bellinzona, an der Strasse nach Biasca. Unterbau des Thurmes rom. **(R)**

Pazzalino. NO. $^1/_2$ Std. oberhalb Lugano. Kirche modern. Der isolirt hinter der SW.-Ecke der Kirche stehende Thurm rom (?), ohne Wandgliederung. In den vier untern Geschossen einfache, in den beiden obersten paarweise auf modern aussehenden Säulen gekuppelte Rundbogenfenster. **(R)**

Ponte Capriasca. N. von Lugano, bei Tesserete. Pfarrkirche, stattlicher Renaissancebau mit vortrefflicher Copie des Abendmahles, angeblich von Marco d'Oggione. (v. Zahn, Jahrb. f Kunstwissenschaft, 1871, S. 134 und Anzeiger 1871, S. 248.) Die unteren Theile des Thurmes rom. **(R)**

Ponte Valentino. Bleniothal. Kirche modern. Thurm rom. (?) In den beiden obersten Geschossen je zwei gekuppelte Rundbogenfenster die gemeinsam von einer halbrunden Blende umschlossen werden. Theilsäulchen ohne Basen und Kapitäle **(R)**

Prato. S. Gotthard. Thurm rom. (?) v. Cohausen in Erbkam's Zeitschr. f Bauwesen, 1859 S 314.

Prugiasco. Bleniothal. S Carlo auf der Höhe. Schlanker rom Thurm. An der Ostseite des Schiffes drei (?) halbrunde Apsiden **(R)**

Quinto. Livinenthal Die Kirche soll alt sein. Der Thurm ungegliedert mit einfachen Rundbogenfenstern

Sala bei Tesserete. Der Thurm zeigt rom. Formen, dürfte indessen aus späterer Renaissancezeit stammen. **(R)**

S. Maria di Torello. S von Lugano auf der Höhe der Halbinsel von Morcote. Franscini, der Kanton Tessin. Hist.-geogr.-stat Gemälde der Schweiz, S 55 Einschiffige Kirche von sehr unregelmässiger Anlage (wohl der Rest eines ehemaligen Klosters). Das 12 Meter lange Schiff besteht aus zwei Hälften (die W. M, $6,_{50}$, die O. $5,_{40}$ breit), die N. in gleicher Flucht mit einander abschliessen. Beide Hälften sind mit einer gemeinsamen Holzdiele bedeckt, aber durch eine bis zur halben Höhe des Gebäudes aufgeführte Quermauer mit rundbogigem Durchgange getrennt. Die Querwand dient zur Stützung einer hölzernen Empore, die sich in einer Höhe von M. 6 über der W.-Hälfte des Langhauses erstreckt. Die zweite höher gelegene Abtheilung, zu welcher eine vor der Querwand angebrachte Treppe emporführt, öffnet sich gegen O mit einem rechtwinklig gegliederten Rundbogen nach einem kurzen viereckigen Chore, der M $4,_{70}$ breit und $2,_{90}$ tief mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt ist. An der N.-Seite desselben führt eine Thüre in den viereckigen Thurm, dessen O.-Seite auf gleicher Flucht mit derjenigen des Chores steht. An der S.-Seite des vorderen (O.)-Schiffes und von diesem durch eine Thüre zugänglich, liegt eine kleine Kapelle, bestehend aus einer halbrunden Apsis und einem kurzen, M $3,_{80}$ breiten und $2,_{40}$ tiefen Schiffe, das mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt ist. An der W.-Seite des Schiffes öffnet sich eine Thüre gegen einen ebenfalls tonnengewölbten Vorraum, der den Durchgang vom Freien nach der Kirche vermittelt. Das Innere beider Gebäude schmucklos. Die einzigen Zierformen sind die wulstförmigen Kämpfer des Chorbogens. An der W.-Seite der Quermauer rohe Wandgemälde, Crucifixus zwischen Maria, Johannes, S Petrus und einem andern Heiligen, wie es scheint aus roman. Zeit. Die Figuren, ca $^2/_3$ Lebensgrösse, blauer Grund, graue fleckige Töne, conventionelle Draperien, die Köpfe ohne jeglichen Ausdruck. Das rundbogige W.-Portal, über welchem sich unterhalb des Giebels zwei gekuppelte Rundbogenfenster öffnen, von schlanken Säulen begleitet, die zum Theil mit Schaftringen versehen sind und deren elegante Knospencapitäle bereits die entwickelten Formen des Uebergangsstiles zeigen. Im Tympanon ist eine Halbfigur der Madonna mit dem Kinde zwischen zwei männlichen Heiligen gemalt. Andere Wandgemälde zur Linken der Thüre zeigen einen hl. Bischof, über welchem eine unleserliche, grösstentheils verwitterte Inschrift und die Colossalgestalt des hl. Christophorus in alterthümlicher, byzantinisirender Auffassung. Er trägt das Christuskind auf dem Arme, in der Linken hält er einen Palmzweig, das Haupt mit einer Krone bedeckt. Die N.-Langseite des Schiffes, der innern Theilung entsprechend, mit Lesenen und Rundbogenfriesen gegliedert und von kleinen einfach geschmiegten Rundbogenfenstern durchbrochen, die in der westlichen Hälfte in zwei Etagen übereinander angebracht sind. Die O.-Fronte schmucklos. Der Thurm im zweiten Geschosse durch Eckpilaster und Rundbogenfriese belebt und zu oberst, wo die Mauerung aus Backsteinen besteht, auf jeder Seite von zwei gekuppelten Rundbogenfenstern auf Theilsäulchen mit Blattcapitälen durchbrochen **(R)**

Sonvico. N. von Lugano. 1) Pfarrkirche, stattlicher Renaissancebau. Der isolirt hinter der SW.-Ecke stehende Thurm rom. (?), ungegliedert, mit gekuppelten Rundbogenfenstern in zwei Geschossen. Schlanker Helm in Form einer Rundpyramide, die mit abwechselnd horizontalen und diagonalen Schichten von Buckelsteinen decorirt ist. (R)

2) S. Martino, in einem prächtigen Kastanienwalde oberhalb Sonvico gelegen. Kleine Kirche mit offener Balkendecke. Das einschiffige Langhaus, M. $11,_{20}$ lang und $4,_{85}$ breit. Im Osten eine halbrunde Apsis, die aussen mit Lesenen und Rundbogenfriesen gegliedert ist Der isolirt an der NO.-Ecke stehende Thurm enthält in zwei Geschossen gekuppelte Rundbogenfenster zwischen Ecklesenen und Rundbogenfriesen. Theilsäulchen ohne Basen und Capitäle (R)

Sureggio. N. von Lugano im Thal des Cassarate. Kleine einschiffige Kirche mit offener Balkendecke, die in der Mitte des Langhauses von einer giebelförmig übermauerten rundbogigen Quergurte auf Wandpfeilern getragen wird. .Der Chor viereckig Der Thurm an der SW.-Ecke des Schiffes mit gekuppelten Rundbogenfenstern zwischen Bogenfriesen und Ecklesenen (R)

Tesserete. Das gothische Schiff, laut Inschrift vom Jahr 1414 In der Mitte der Westfaçade der rom Thurm, ein viereckiger, sieben Stockwerke hoher Bau mit runder Steinpyramide, die wie am Thurme von Sonvico mit Buckelsteinen verziert ist Die einzelnen Etagen mit paarweise gekuppelten Rundbogenfenstern, theils glatt, theils mit Ecklesenen, Rundbogenfriesen und verschiedenartigen Gesimsen von Rollschichten und pyramidal gegeneinander gestellten Ziegeln gegliedert. (R)

Torre. Bleniothal Kirche modern. An der N.-Seite des Schiffes der rom Thurm, ein viereckiger Bau von schornsteinartiger Schlankheit, aus fünf Etagen bestehend, die durch Rollfriese von einander getrennt und durch Ecklesenen und Rundbogenfriese gegliedert sind. In den obersten Geschossen paarweise gekuppelte, in den unteren Etagen einfache Rundbogenfenster. (R)

Literatur.

Archäologische Karte der Ostschweiz

Eine Karte und 2 Blätter nebst Text. XVI und 32 Seiten.

Zürich, J. Wurster & Komp., 1874. — Preis Fr. 8. —

Durch die hier vorliegende neueste Arbeit hat sich der Senior der schweizerischen Alterthumsforscher, der Gründer und Ehrenpräsident der zürcherischen antiquarischen Gesellschaft, ein neues grosses Verdienst um seine Wissenschaft erworben.

Was theilweise schon in früheren Zeiten, in noch grösserem Umfange aber durch ihn selbst und auf seine Anregung hin auf dem Boden der östlichen schweizerischen Kantone und demjenigen angrenzender Gebiete des Auslandes entdeckt und erforscht worden ist, findet sich in klarer und übersichtlicher Weise auf dem einschlägigen Abschnitte der bekannten Ziegler'schen Karte vollständig eingetragen. Mit verschiedenen Farben und innerhalb derselben mit verschiedenen Zeichen sind an den betreffenden Fundstätten die archäologischen Ergebnisse mit möglichster Genauigkeit verzeichnet, so dass blau die vorhistorische und gallische Zeit, gelb das Etruskische, roth die römische Epoche, grün das Mittelalter angibt; innerhalb der blauen Farbe z B. sind acht, innerhalb der rothen einundzwanzig verschiedene Zeichen vorhanden. Es ist wol nicht zu viel gesagt, wenn wir in dieser Karte für die Zukunft das unentbehtliche Vademecum des Alterthumsforschers erblicken, sei es, dass er sich über das bisher Geleistete orientiren, sei es, dass er eigene neue Beobachtungen eintragen wolle.

In höchst erwünschter Weise ist aber zu der Karte noch eine Textbeilage gegeben, welche erstens „Erläuterungen", zweitens eine nach Kantonen geordnete geographische Uebersicht enthält.

Die Erläuterungen geben in kurzen Abschnitten die nothwendigen Erklärungen zu den einzelnen Zeichengruppen der Karte, und zu diesen Erläuterungen hinwieder bietet die zweite Tafel willkommene Illustrationen. Die erste Tafel endlich trägt die zwischen Augsburg, Strassburg, Besançon, Genf, Aosta und Mailand in der Peutinger'schen Tafel und dem antoninischen Itinerar genannten Stationen in zwei kleine Kärtchen ein.

Für die völlige Verlässlichkeit und höchst instruktive Anordnung bürgt der Name des Verfassers, für die geschmackvolle Ausführung der Karte und der Tafeln derjenige des Verlegers. M. v. K.

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

SIEBENTER JAHRGANG.

1874.

ZÜRICH.
Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.
1874.

Inhaltsübersicht.

a) Vorrömisches.

b) Römisches.

c) Alamannisches und Burgundisches.

d) Mittelalter und Neueres.



ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 1. ZÜRICH. JANUAR 1874.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

185.

Zur Geschichte der ältesten Fahrzeuge, vornehmlich des Einbaumes.

(Von Prof. F. Hersche in Biel.)

(Schluss.)

Bei der Beschreibung des Schwertfischfanges am Vorgebirg Scyllæum im Bruttischen erwähnt Polybius auch zweirudrige Kähne (*δίκωπα σκαφίδια.* Geog. 34, 3, 2) in deren jedem 2 Jäger stehen, mit hackspitzigen Wurflanzen aus Eichen- und Tannenholz bewaffnet.

Im Volke heisst der Einbaum wieder Fischerkahn und die Fähre auch Gransen. Dieser Name bezeichnet ursprünglich den Theil statt des Ganzen, d. h. das Vorder- oder Hintertheil eines Schiffes. So sagt Gilg Tschudi bei der Darstellung, wie Anno 1501 (Balthasar's Helvetia, Auszug aus der Chronik) das Badener schiff zu Wettingen hinter dem Kloster unterging mit vil Guts und ertrunkent vil biederben Lüt, fremd und heimisch. Und dess Ursach: die zween hintern (Schiffmann) mochtend an dem Rank by Müly das Schiff nit behalten, und kam der hinter Gransen für und in diesem Schwenken was so vil Isen und Stahel darin, dass es das Schiff zerdrückt und zu Boden sanct. (pg. 605.) Der Einbaum wie der

Weidling sind bald Fischerkahn, bald Fähre und Spionirschiff. Bei einer Ueberschwemmung in Rom unter Gratian wurde dem dadurch abgesperrten Quartiere auf Lembis und Scaphis Speise zugeführt. Ammian. 29, 6, 18. — Nach der Schlacht bei Pharsalus setzte Caesar aus Mangel an Dreiruderern auf kleinen Fahrzeugen über den Hellespont (Suet. Jul. 63: navicula. Dio. 42, 6: πορθμείῳ. App. b. c. II, 88: σκαφῶν μικρῶν.) Auch die Piraten im Pontus, welche im Auftrage des Mithridates die Römer schädigten, thaten diess zunächst auf ganz kleinen Fahrzeugen (σκάφεσι), dann auf leichten Myoparones (Plut. Ant. 35) und Hemiolen (von anderthalb Ruderbank) mit Zweiruderern und endlich Trieren unter wohlorganisirtem Kommando (App. Mith. cp. 92: τὸ μὲν πρῶτον ὀλίγοις σκάφεσι καὶ μικροῖς οἷα λῃσταί ...)

Anno 181 a. Ch. wurden bei einem Krieg gegen die istrischen Seeräuber vom Duumvir C. Matienus 32 Schiffe solcher Art erobert (Liv. 40, 28: naves ejus generis in ligustina ora triginta duae captae sunt.); beim Schiffskampf vor Utica (203) bedienten sich auch die Karthager solcher speculatoriae naves ac levia navigia, welche aber übel wegkamen. L. 30, 10. Ptolomaeus Philadelphus hatte ausser einer Unzahl anderer grosser Schiffe allein auf dem Nil 4000 Barken (Athen. V, 36). Auch bei Chalcis (L. 31, 22) gab es solche Raubschiffe; am Vorgebirg Malea machte hiemit der Tyrann Nabis die Fahrt unsicher (34, 32: navibus piraticis) und Philopœmen flieht auf einem leichten Späherschiff nach Patrae (L. 35, 26. 38). Antiochus hatte der Küste von Cilicien, Lycien und Carien entlang unter Anderem 200 leichtere Fahrzeuge und Schnellsegler zum Angriffe disponirt. (L. 33, 19: ad hoc levioribus navigiis cercyrisque ac lembis ducentis) und König Eumenes bei den Cycladen 30 Jachten vermischt mit andern Fahrzeugen kleinerer Dimension (L. 34, 26). Bei Myonnesus treffen die Römer Anno 190 auf fünfzehn schnelle Raubschiffe und Barken (L. 37, 27: piraticas celoces et lembos), obwohl mit Beute beladen celeritate superabant levioribus et ad id fabrefactis navigiis et propiores terrae erant. Im Kampf um die Insel Pharus in Alexandria war den Aegyptern ihre grosse Zahl kleiner Fahrzeuge und Einbäume, von welchen aus sie Brandpfeile und Feuer in die römischen Schiffe warfen, von grossem Nutzen (Caes. b. alex. cp. 12. 14), so dass auch Caesar sich genöthigt sah, sich solcher zu bedienen (cp. 17), 10 Cohorten hineinlegte und namentlich die hiezu tauglichen gallischen Reiter dazu verwendete. — Unter den 30 naviculae cujusque modi generis an der mauritanischen Küste werden wohl auch Einbäume gewesen sein (bell. Afr. c. 23); überhaupt erscheinen solche Kähne im afrikanischenKriege mehrmals, so namentlich bei Thapsus (bell. afr. cap. 21: scaphis naviculisque actuariis). Interessant ist bei Livius zu lesen, wie Anno 205 die afrikanische Flotte des Scipio namentlich durch freiwillige Beiträge der Städte Etruriens ausgerüstet wurde, so dass alle Bedürfnisse von Bauholz und Eisen bis zur Handmühle und dem Sackgeld der Ruderer bestritten waren. (Liv. 28, 45.)

Der Einbaum wie der Weidling erscheinen ferner sehr häufig als Fischerkahn. Als solcher heisst er namentlich bei Claudius Aelianus, dem fleissigen Sammler von Thiergeschichten und Scenen aus dem Jagd- und Fischerleben (lebte um 222 nach Christus) bald ναῦς ἁλιάς (Thierg. 17, 18) bald ἄκατος, ἡ (13, 17) bald πορθμεῖον (13, 21 bei Tanagra) oder πορθμίς. Im jonischen Meer bei Leucate gehen die Fischer bei mondloser Nacht und wellenfreiem Meer mit ihrem Nachen, worin je 2 Mann sich befinden, auf die Jagd des Kopffisches.

Beim Thunfischfang an den pontischen Städten hat jedes Fischerfahrzeug 6 Ruderer auf jeder Seite; ferner lange Netze, die nicht zu leicht und nicht mit Kork in der Höhe gehalten, sondern durch Blei beschwert werden. (Aelian, Thiergeschichten 15, 15. ed. Schneider). Beim Fange der Telamyden besteigen 10 kräftige Jünglinge ein leichtes und schnelles Schiff, vertheilen sich auf beiden Seiten zu gleicher Zahl, und rudern hin und her. Einer sitzt am Hintertheile und lässt auf dieser und jener Seite Angelschnüre herab. An diesen hängen auch andere und mit allen sind Angeln verknüpft und jede Angel hat als Koeder einen darum gewickelten Flocken Wolle, mit laconischem Purpur gefärbt und jeder Angel ist die Feder einer Seemöve leise angefügt, so dass sie von dem anspülenden Wasser bewegt wird. Nun schwimmen die Telamyden heran und wenn die Vorkosterin angebissen, so beissen auch die übrigen an den verschiedenen Angeln an. Ael. XV, 10. Wenn der Nil während der heissesten Sommerzeit die ebenen Felder Aegyptens überschwemmt, so gibt es ihnen das Aussehen eines Meeres und die Aegypter fischen auf demselben und befahren es mit Kähnen (σκάφαις), die für diese Jahreszeit und den Besuch des Flusses gemacht sind. (Aelian. X, 43. XI, 12. Aristot. hist. animal. IX, 48.) Bei der Belagerung von Neucarthago bediente sich Scipio tarraconensischer Fischer, welche mittelst leichter Kähne auf der sumpfigen See, welche die Stadt umgab, die schwachen Stellen der Stadtmauer und das Fallen der Fluth recognoscirten. Anno 210 vor Christus. (Liv. 26, 48: levibus cumbis.) Und aus dem belagerten Syracus kommen römisch gesinnte Einwohner auf einem Fischerschiff mit Netzen beladen durch Umwege ins römische Lager, um den Verrath der Stadt zu berathen. (Liv. 25, 23: piscatoria nave.) Die Fischerkähne, welche Anno 216 zahlreich an der Küste von Neapel sich befanden, verhalfen beim punischen Ueberfall vielen Stadtbewohnern zur Flucht. (Liv. 23, 1.)

Fast befürchte ich die Geduld meiner Leser mit solchen Histörchen zu ermüden, aber nebst dem Fischerkahn verleiten mich auch die vielen Funde von Fischerwerkzeugen aller Art, welche in neuerer Zeit aus der Tiefe der Seen und Pfahldörfer herausgezogen werden: die Harpunen, Wurflanzen, Angeln, Thonkugeln, Schnüre, Stricke, Binsen, Netze und Körbe, noch mit einer klassischen Stelle das Fischertreiben alter und neuerer Zeit zu beleuchten. Derselbe Aelian schrieb in seiner Schrift über die Eigenthümlichkeit der Thiere einen Abschnitt über die verschiedenen Gattungen des Fischfanges und belehrt uns hierin folgendermassen (XII, 43):

„Es gibt, sagt man, 4 verschiedene Arten von Wasserjagd: Fang mit dem Netze, mit der Stange, mit der Reuse und mit der Angel. Die Netzjagd ist einträglich und gleicht etwa einem eroberten Feldlager und erbeuteten Gefangenen. Auch bedarf sie mannigfacher Hilfsmittel: wie Hanf, weissen Lein und anderen schwarzen, Cyperus und Kork, Blei und Fichtenholz, Riemen, Rhus, Steine, Bast, Horn, ein s e c h s r u d r i g e s S c h i f f, eine Achse, Stäbe, eine Kottana, eine Trommel, Eisen, Holz und Pech; denn es fallen mannigfache Arten von Fischen hinein und viele und verschiedene Heerden. Der Fischfang mit der Stange ist von allen der männlichste und fordert einen sehr kräftigen Jäger. Dieser muss eine lange Stange bei der Hand haben, Oel und hänfene Stricke, Brände von sehr harzigem Fichtenholz, ein k l e i n e s S c h i f f, emsige Ruderer mit tüchtigen Armen. Der Gebrauch der

Reuse ist der lästigste und bei Weitem die verschlagenste Art von Jagd und ziemt sich wohl für Freigeborne am wenigsten. Es bedarf dazu Schlingen von Binsen, Weidenzweige, einen Handstein, Ankersteine, Feuersteine und Meergras, Binsengeflecht und Cypressenhaar, Kork, Holz, Koeder und ein kleines Schiff. Der Fischfang mit der Angel fordert die grösste Klugheit und ist Freien am anständigsten. Man bedarf dazu Pferdehaar von weisser, schwarzer, rother und hellgrauer Farbe: in die gefärbten mischen sie die weissen oder purpurfarbenen: denn die andern halten sie, wie man sagt, für untauglich. Auch die steifen Borsten der Wildsäue gebrauchen sie und Terebinthenharz, sehr viel Erz und Blei und hänfene Stricke und Federn, hauptsächlich weisse oder schwarze und bunte. Auch gebrauchen die Fischer purpurne Wolle, Kork und Holz; auch Eisen und Anderes brauchen sie: hierunter auch starke Rohre und Stricke und befeuchtete Seile und ein geglättetes Zündrohr, einen Stab von Kornellen, Hörner und Haut von Ziegen. Mittelst dieser Geräthe wird mit dem dieser, mit dem andern ein anderer Fisch gefangen und von ihren Jagden hab' ich schon gesprochen."

Von den euboeischen Fischern erzählt er, dass sie auf ihrer nächtlichen Jagd, um die Fische zu erschrecken oder anzulocken, am Vordertheile der Kähne hohle Feuerpfannen mit brennendem Feuer aufhängen (ἰπνος) und die Thiere mit der dreizackigen (τριαίνῃ) Wurfgeere erlegen. (Aelian II, 8., Oppian. Itali. V, 415—447. Plin. IX, 8, 9.) Wenn der Fischer einen Delphin mit dem Dreizack oder mit der Harpune (ἀκίς) trifft, — der obere Theil der Harpune ist durchbohrt, ein langer Strick ist daran befestigt und die eingedrungenen Widerhacken halten fest an dem Thiere — und so lange der verwundete Delphin bei seinem Schmerze doch noch Kraft behält, so lässt der Fischer den Strick nach, damit er nicht den doppelten Verdruss hat, dass ihm der Delphin mit der Harpune davon gehe; wenn er aber bemerkt, dass er matt wird, so rückt er ihm allmälig mit dem Schiffe näher und gewinnt die Beute (Ael. I, 18.). Solche Fischerkunstgriffe erzählt Aelian viele (I, 15) und es ist geradezu frappirend, wie sie der Methode neuerer Fischer immer noch gleichen. — Der sizilische Dichter, welcher ganz bei der Fischerei aufgewachsen zu sein scheint, malt uns zwei alte Fischer, welche, ehe der Wagen des Mondes die Hälfte der Bahn durchzogen, sich den Schlaf aus den Wimpern reiben und an ihr Geschäft denken:

„Unter der Hütte geflochtenem Dach, auf trockenem Moose
Lagen einmal zwei Fischer, schon eisgrau beide beisammen,
Angelehnt an die laubige Wand, und nahe bei ihnen
Lag am Boden ihr Handwerkzeug, die Körbe, die Ruthen,
Angelhacken sodann und Köder, umwickelt mit Seegras,
Haarseil auch und Bungen und binsengeflochtene Reusen,
Schnüre daneben, ein Fell, und ein alternder Nachen auf Stützen,
Unter dem Kopf ein Mattenstück und Kittel und Filze.
Diess das ganze Geräthe und all' die Habe der Fischer.
Weder Topf noch Tiegel besassen sie, Alles in Allem
War den Leuten der Fang und ihre Genossin war Armuth."

[E. Moerike.]

Wollte man dieses idyllische Gemälde auf die Urbewohner unserer Seen beziehen, so beweisen unsere Pfahlbauten-Museen, dass wenigstens die 2 letzten Verse nicht zutreffen; alles Andere enthält Züge eines Genrebildes, welches zu Divicos Zeiten in den Fischerdörfern des Bielersees lebendig und in natura zu sehen war.

3. Der Einbaum bei Pfahlbauten.

Nach dem Brett, dem Floss, muss der Einbaum das erste Fahrzeug gewesen sein, dessen sich die Menschen bei regelmässigen Beschäftigungen in Flüssen oder Seen bedienten, sogar zu einer Zeit, wo Feuer und Steinaxt die einzigen Mittel zur Bearbeitung des rohen Baumstammes sein mochten. — Es ist daher ganz natürlich, wenn in den verschiedenen Pfahlbauten, die in unserer Zeit sowohl in der Schweiz als im Ausland an's Tageslicht treten, sich auch der Einbaum vorfindet. Wir wollen (nach den Mittheilungen der antiquar. Gesellschaft in Zürich) einige derselben anführen:

1. Auf dem Steinberg bei Nidau im Bielersee befand sich (nebst 2 eichenen Holzkeulen) auch ein Kanot in Schlamm gebettet, aus einem Eichstamm der Länge nach ausgehöhlt (Bd. IX. 2. Abthlg. Heft 3, pag. 94 mit Taf. IV, Fig. 21).

2. In der Station Möringen desselben See's fanden sich 3 solche Einbäume.

3. Am nördlichen Ende der Petersinsel, ebenfalls im Schlamm, ein eichener Einbaum, von der colossalen Länge von 50′, 3½—4′ breit; mit Steinen angefüllt und neben einem Haufen Steine ist er zweifelsohne durch zu grosse Belastung zu Grunde gegangen.

4. Einen Einbaum bei Cully am Genfersee fand Herr Troyon; aus Eichenholz, vorn spitz zugeschnitten nach Art der pirogues de sauvages, 2′ breit.

5. Nach dem Berichte des Herrn Messikommer fand man auch bei Robenhausen im Pfäffikersee, nebst einer Anzahl von Hanfschnüren und einer Harpune, einen eichenen Kahn, der aber zu morsch war, um aufbewahrt zu werden; er war 12′ lang, 2½′ breit und 5″ tief.

6. In der Bucht von Auvernier im Neuenburgersee fand Herr Desor ein beinahe 30′ langes eichenes Kanot; bei Cortaillod ein tannenes Kanot.

7. Bei Cudrefin (Waadt) befand sich nach dem Anzeiger für schweiz. Alterthumskunde (N° 4, Oktober 1871) ein pirogue lacustre von 37′ Länge, über 2′ 8″ breit und ungefähr 2′ hoch; die Tiefe 1′ 5″; die Dicke der Wände ist 2″ 5‴ und die des Bodens gegen 4″; am Boden des Schiffes befanden sich 4 Querhölzer aus demselben Eichenstamm geschnitten, in einer Entfernung von 8—9′ von einander; das Holz des Vordertheiles bildete eine förmliche Bank; die Querhölzer sollten wahrscheinlich dem Boden eine grössere Festigkeit geben; das Vordertheil und der Steuerhalter sind nach dem Berichte von L. Grangier vollständig erhalten.

Nach dem Berichte des Hrn. Prof. Moro war auch auf einer Pfahlbaute im Torfmoor von Mercurago bei Verona (1860. Bd. IX) ein aus einem dicken Baumstamm verfertigtes Canoe, das an Länge 1,90 Meter, und 1 Meter Breite maass; es war 0,30 Meter tief ausgehöhlt; im Boden sah man noch deutlich die Spuren, welche das aushöhlende Instrument zurückgelassen hatte; auch fand man dabei einen Anker aus Holz, der etwas länger als 1 Meter, auf der einen Seite in 2 Hacken ausläuft, auf der andern ein Bohrloch zur Aufnahme eines Taues hatte.

Es wurde ferner bei den meisten Crannoges, den sog. Holzinseln in Irland, ein dazu gehöriger Kahn gefunden. — So entdeckte man in dem ganz kleinen Drumaleaguesee, in der Grafschaft Leitrim 2 Crannoges nebst einem Kahn, der aus einem 15′ langen, 22″ breiten Eichstamm ausgehöhlt und auf den Seiten zum Einlegen der Ruder mit Einschnitten versehen war.

Aus den in der Schweiz gefundenen Exemplaren ergeben sich 2 Grundformen des Einbaumes; er ist nämlich entweder geschweift, wie ein Weberschiff oder geradlinig ähnlich einem Brunnentrog und er wurde theils mit Stangen, theils mit Rudern in Bewegung gesetzt (Dr. F. Keller).

In einem Lande, wie die Schweiz, welche schon in ältester Zeit den Menschen eine Menge Gewässer zum Hinderniss und zum Nutzen entgegenstellte, musste auch die Flussschiffahrt recht frühe entwickelt sein. — Mehrere Stellen der Alten, die freilich eigentlich von Gallien im Allgemeinen oder speciell von der Provincia gelten, werfen in dieser Beziehung auch ihren Lichtreflex über die Zustände des alten Helvetiens. Schon Polybius [34]) spricht von der belebten Flussschiffahrt an der Rhone nach dem Meere hin. Dass dem so war, erhellt auch aus der Angabe, dass Sequaner und Aeduer, welche der Arar trennt, sich nur wegen der Flusszölle gegenseitig bekriegten, da jedes dieser Völker sie als ihr Eigenthum in Anspruch nahm und die Einkünfte bedeutend waren (Strabo IV. p. 190. Cæs. b. g. I, 18. III, 1). Strabo berichtet, der Rhodanus kann weit beschifft werden, auch mit grossen Fahrzeugen und die in ihn fallenden Flüsse sind ebenfalls schiffbar, so dass durch diese die Herbeischaffung und Vertheilung der Waaren leicht ist. Vom Rhodanus nehmen sie der Arar und Dubis auf; dann schafft man sie über Land zur Sequana, auf dieser werden die Sachen bis zur Rhone geführt. Da der Rhodanus schnellfliessend und schwer zu beschiffen ist, so wird ein Theil der für die Averner bestimmten Waaren zu Lande transportirt und nach dem Liger geschafft, der sich auch dem Rhodanus nähert; 1800 Stadien weit geht der Transport zu Lande; dann nimmt sie der Liger auf (Strabo IV. 188 u. 189. Diod. V, 22, 38). — Von der mittäglichen Rhone sagt auch Ammianus [35]), dass sie von sehr grossen Schiffen befahren werde. — Inschriften (Spon hist. de Genev. Gruter, Muratori) bezeugen uns, dass an mehreren Flüssen (begreiflich unter römischer Herrschaft) Zünfte von Leuten waren, welche die Schiffahrt und das Flusswesen besorgten.

Das Material zum Schiffsbau fehlte auch nicht. Grosse Waldungen bedeckten einen Theil der Ebenen und der Gebirge, welche Bau- und Nutzholz aller Art lieferten; ausgezeichnet waren die Eichenarten (Plin. XVI, 13), der Ahorn (Plin. XV, 26, 27), die Birke (ib. cp. 30), woraus man ein Harz bereitete; die Ulme (ib. XV, 29), die Weide (Plin. XVI, 6. 83). Herrliche Tannen wuchsen auf den Alpen, dem Jura und den Vogesen (Plin. XV, 76). Als in Rom eine zu einem Seekampfe gehörende Brücke verbrannte, so liess der Kaiser Tiberius zu deren Wiederher-

[34]) Polybius III, 42, 2: *διὰ τὸ ταῖς ἐκ τῆς θαλάττης ἐμπορίαις πολλοὺς χρῆσθαι τῶν παροικούντων τὸν Ῥόδανον.* Liv. 21, 26: ingens vis lintrium temere ad vicinalem usum paratarum.

[35]) Amm. XV, 11, 18: hinc Rhodanus aquis advenis locupletior vehit grandissimas naves.

stellung Lärchen in Rhätien schlagen. Plin. XVI, 74: larices ad restituendum cædi in Rhætia præfinivit. — Das Pech aus manchen Gegenden war in Italien gesucht (Columell. de re rust. XII, 22. 23) und man führte vom Rhodan Hanf und Pech aus (Athen. V, 40); Taxus war häufig (Plin. XVI, 20) ein anderer Baum, der in Celtika wuchs, lieferte einen schädlichen Saft (Strabo IV, 198); auch der Buchsbaum gedieh bis zu bedeutender Höhe (Plin. XV, 28). An Rohr, an Flachs, an grossen Binsen konnte es auch bei uns keinen Mangel haben (Plin. XVI, 64. XIX, 2. XX, 69).

Die Angel und Reuse, sogar die Harpune und der Spiess des keltischen Fischers mochte auch in unsern Gewässern reiche Ausbeute kriegen an Forellen, Aeschen, Barben, Lachsen, Barschen, Hechten, Schleien, Alsen, Gründlingen, etc. (Plinius über Gallien in zerstreuten Stellen. Paus. IV, 34). — Schnecken boten die Schweizer- so gut wie die ligurischen Alpen. — Auf die Flussschiffahrt mochte auch der Handel in Gallien, der hauptsächlich von Massilien ausging, und bedeutend war (Strabo IV, 190. 5.) eingewirkt haben. Schon Cicero sagt in der Rede für Fontejus (cp. 1): Gallien ist voll von Kaufleuten, voll von römischen Bürgern und sie betreiben Geldgeschäfte vorzüglich, was Cæsar bestätigt (b. g. VII. 3. 42. 55). Man holte aus Italien Wein und Oel und sandte gallische Kleider (Mart. VI, 2, 7) und Sklaven (Iuven. 8, 145). Dass es damals Strassen im Lande gegeben, welche wenigstens im Sommer gangbar waren, geht aus der Leichtigkeit hervor, mit welcher Cæsar in den meisten Gegenden vordringt und über mehrere Flüsse hatten die Gallier Brücken gemacht. Bei Geneva führte eine Brücke in's Allobrogenland. (b. g. I, 6.) In der Leichenrede auf Jul. Cæsar sagt Antonius, freilich etwas übertrieben, bei Dio Cassius: Galatia ist uns dienstbar; das Land dort wird überall angebaut, wie in Italien. Beschifft wird nicht nur der Rhodanus, sondern auch Mosa und Liger, der Rhenus und selbst der Oceanus. Woran wir kurz vorher, wenn wir die Namen hörten, kaum glaubten, dass es wirklich existire, das hat er uns erworben; schiffbar ist, was vorher ununtersucht war. Lib. 44, cp. 42. — Auch Strabo bezeugt, dass die Ströme des südlichen Galliens theils durch hölzerne oder steinerne Brücken passirt wurden (Strabo IV. 1. cp., pag. 300, Tauch.). Die von Strabo sehr gerühmte Gewerbsamkeit der Massilier im Verfertigen von Kriegsmaschinen und Schiffsgeräthen, musste auch einigermassen auf die westliche Schweiz eingewirkt haben. — 3000 Jahre vor die Entdeckung der Pfahlbauten versetzen kundige Alterthumsforscher den frühesten Zeitraum, wo die Stein- oder Bronze-Axt noch den Einbaum aushöhlte; Anno 30 vor Christus versichert Strabo, dass der Einbaum in den Flüssen Spaniens zur Seltenheit gehöre; und doch hat er es noch 2000 Jahre bis auf uns überdauert; noch vegitirt er und ist mehr vorhanden, als es bekannt ist. Nicht der Borkenkäfer, nicht die Sturzfluth, sondern der Bautrieb unserer Zeit, das Bedürfniss nach Eisenbahnschwellen und Waggons erschweren ihm sein Dasein. Und wie der rohe „Morgenstern" durch den geschliffenen Säbel, der indianische Pfeilbogen und die alte Donnerbüchse durch Zündnadel und Hinterlader, so ist auch der einfache Einbaum durch die zweckmässigeren Schiffsformen eines eleganteren Geschmackes zurückgedrängt, aber noch nicht ganz verdrängt worden. Dem beobachtenden Auge eines umsichtigen Touristen wird er noch auf vielen Schweizer- (Luzerner- Zuger- Aegeri- Sempacher- Bieler- Boden-See) und italienischen Seen begegnen.

Ad Anzeiger Nr. 3, 1873, pg. 447 nach der 6. Zeile von oben: Bei den Catarrakten des Nil im æthiopischen Syene werden die Fähren auseinandergelegt und auf den Schultern getragen (Plin. h. n. V, 10: eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad Catarractas ventum est). Die 60 Schiffe der Peloponnesier, welche sie einst in einer Nacht über den versandeten Durchstich von Leukas transportirten, müssen klein und jedenfalls nicht tiefgehende Fahrzeuge gewesen sein (Thukyd. III, 81) und noch jetzt gilt allerdings das heutige Santa Maura für eine Insel; aber der Kanal ist so seicht, dass nur kleine Fischerkähne ihn passiren können (Kendrik: the jonian isles, pg. 64). An einigen Meeresgegenden der gepriesenen Insel Taprobane ist das Hinter- und Vordertheil der Schiffe gleich gemacht, damit an den furthigen und seichten Stellen die Schiffsbäuche nicht umgekehrt werden müssen (Plin. h. n. VI, 24). — Nach Aristobulos fuhr auch Alexander in einem Kahn (σκάφος, Strabo XVI, 1, pg. 340. Tauch.) auf dem Euphrat, und die Strudel des Akesines zerstörten ihm viele solche Fahrzeuge (Diodor. XVII, 95. 104). Am sirbonischen See unweit der Landenge von Arsinoe, machten zur Zeit des Geschichtsschreibers Hieronymus aus Cardia die beiderseitigen Anwohner die reiche Ausbeute an Asphalt, welchen der See auswarf, einander mit bewaffneter Hand streitig. Sie verfertigten Rohrflösse (δέσμας καλάμων Diod. XIX, 99. Strabo XVI, 2, 378); nicht mehr als 3 Mann begaben sich darauf; zwei handhabten die angebundenen Ruder, der dritte hielt mit Pfeilen die Gegner ab; mit Beilen hauen sie die Asphaltklumpen und belasten damit den Floss. — Nach demselben Aristobulos bei Strabo (XVI, 3, 382) transportirten die Bewohner der Stadt Gerra am persischen Meerbusen ihre Waaren und Gewürze meistens auf Flössen nach Babylon, von da den Euphrat hinauf bis Thapsacus und kehrten zu Fuss heim; die sabæischen Araber nach Artemidorus aber ihre Metalle auf häutigen Fahrzeugen (Strabo XVI, 4, 402 ff. δερματίνοις πλοίοις); auch plünderten die nabatæischen Araber vor Alters auf Flössen die in dem arabischen Meerbusen schiffenden Aegypter (Strabo XVI, 4, 399).

186.

Avenches.

Les coquilles d'huitre trouvées de tout temps dans les ruines d'Aventicum excitaient la curiosité des antiquaires qui en général n'admettaient pas que l'Ostrea edulis eut été consommée par les gourmets de la ville romaine.

Ils objectaient que les moyens de transport n'étaient alors ni assez parfaits ni assez rapides pour se permettre un luxe de consommation d'un comestible si délicat; et, pour expliquer la présence de ces quantités de coquilles dans les ruines partaient de l'hypothèse que ces coquilles servaient exclusivement à composer un ciment propre à la construction des mosaïques.

Ne vous en déplaise, les Romains mangeaient à Aventicum l'Ostrea edulis ainsi que le Cardium edule, autre mollusque, fort estimé, originaire de la Méditerranée et que nous trouvons également dans les ruines. Et maintenant, pièces en mains, nous pouvons dire qu'à leur dessert figuraient des dattes, Phœnix dactylifera et des olives, Olea europea.

Dans le champ du pasteur Jomini, à la Conchette, on a trouvé ces jours plusieurs amphores de diverses dimensions, ainsi qu'un vase, à fond percé d'un petit trou, et beaucoup de débris de grosse poterie. Les amphores étaient appuyées contre un mur et plus ou moins cassées. Deux, fermées par un léger couvercle en terre cuite, renfermaient les fruits dont nous parlons, conservés, il est vrai, à l'état de charbon, mais parfaitement, grâce à la carbonisation subie en vase clos dans l'incendie de la cité.

La plus grande amphore, de forme orbiculaire, contenait les dattes et la plus petite, de forme allongée et pointue, les olives. A. Caspari.

187.

Die Nachgrabungen auf den Pfahlbauten Robenhausen und Niederweil im Jahr 1873.

Von Jakob Messikommer.

Die Arbeiten auf der Pfahlbaute Robenhausen, welche in diesem Jahre durch Abdeckung und mittelst der Baggerschaufel durch Ausgrabung vorgenommen wurden, haben wieder zu erfreulichen Resultaten geführt. Wenn ich auch in Folge des andauernd hohen Wasserstandes nicht im Falle war, meinen Untersuchungen eine solche Ausdehnung zu geben wie 1870 (in welchem Jahre ich über 30,000 K' durchforschte), so arbeitete ich doch auf der Niederlassung, so oft es meine übrigen Beschäftigungen gestatteten. Wie schwierig diese Arbeit war, geht aus dem Umstand hervor, dass ich 4' unter Wasser noch eine Schichte Torf von gleicher Mächtigkeit entfernen musste, um auf die eigentliche Fundschichte, welche durch den Brand der Hütten entstanden war, zu gelangen. Auf dieser Schichte, kaum 2 Zoll über dem alten Seeboden, fand ich die interessantesten Gegenstände: Gewebe, Faden, Schnüre, ganz neue Muster von Geflechten, Fischernetze mit kleinen Maschen, Werkzeuge in Stein und Knochen (Serpentinbeile, Feldhacken von Hirschhorn etc. etc.). Je weniger nämlich die Gegenstände der Luft ausgesetzt sind, desto besser ist ihre Erhaltung. In den obern Torfschichten sind die Knochen fast gänzlich zerstört, selbst Hirschhorn, das sonst wenig leidet; sogar auch Steinbeile, welche in dieser obern Schichte die Torfsäure gewöhnlich zerstört. Nur in dieser Beziehung ist der Einfluss des Torfs auf die Erhaltung gewisser Gegenstände zu bedauern. Im Allgemeinen ist der Torf für die Erhaltung der Gegenstände ungemein günstig, weil er dieselben umhüllt und vor weiterm Zerfall bewahrt. Die im Torfe vorkommenden Samen der Sumpfpflanzen gewähren uns ein Bild der frühern Beschaffenheit des Torfes. So finden wir, dass der Same des Sumpflabkrauts (Galium palustre), welches jetzt auf dem Pfahlbau nicht mehr anzutreffen ist, damals in Menge vorhanden war. Ferner wuchs die jetzt auf dieser Stätte gänzlich verschwundene Wassernuss (Trapa natans). Beiläufig bemerke ich, dass sowohl die Pfähle als die Geräthschaften aus weichem Holz von den Wurzeln einiger Torfpflanzen durchzogen sind, ein Beweis des hohen Alters dieser Gegenstände.

Wie bekannt hat man zu Robenhausen zuerst Tuchreste vom einfachen Faden an bis zu dem künstlich angefertigten Gewebe, Fransen, Geflechte, verschiedene

Art Schnüre, Fischernetze etc. gefunden, welche Artikel alle den Beweis liefern, dass die Kolonisten ihren Bedarf an Kleidungsstücken selbst befriedigten, wofür zudem die zahlreichen Thonkegel (das Gewicht zum Webestuhl) und die angefangenen Arbeiten sprechen; eine gewisse Industrie wenigstens in Beziehung auf die Kultur des Flachses war also damals schon in vollem Gange. Gesponnen und gewoben wurde in jeder Hütte der Niederlassung; trotz dieser unläugbaren Thatsache habe ich in den 16 Jahren, welche ich diesen Untersuchungen widme, weder zu Robenhausen noch in Niederweil einen einzigen Spinnwirtel, welche doch auf andern Niederlassungen so häufig sind, gefunden.

Die Pfahlbaute Robenhausen wird wahrscheinlich noch manchen schönen Gegenstand liefern können, da noch über 10,000 □' Pfahlbautengebiet in meinem Besitze sind, welche noch keine Schaufel berührt hat. Hoffen wir das, es wird meine grösste Freude sein, auf diesem Gebiet auch ferner thätig zu sein. Ich muss aber darauf aufmerksam machen, dass auch die beste Beschreibung nicht so überzeugend wirkt, wie eine Besichtigung an Ort und Stelle. Es wird mir daher Besuch schon aus diesem Grunde jederzeit herzlich willkommen sein.

Den von Herrn Pfarrer Pupikofer aufgefundenen Packwerkbau Niederweil habe ich schon im Anfang der 60ger Jahre im Auftrage des Tit. historischen Vereins des Kantons Thurgau und in den letzten 3 Jahren wiederholt untersucht. Bekanntlich ist daselbst der Umfang der Hütten bemerkbar, sowie auch der ursprüngliche Boden der Wohnräume. Es möchte scheinen, dass in Robenhausen sowohl als in Niederweil der östliche Theil der Hütte für den Aufenthalt und die verschiedenen Beschäftigungen der Bewohner bestimmt war, während im westlichen Theile die Schaf- und Ziegenställe angebracht waren. Nach den hier so häufig vorkommenden Excrementen zu schliessen, hatte wohl jede Hütte ihren Ziegenbehälter.

In Niederweil habe ich dieses Jahr die Samen von Gartenmohn (Papaver somnif. var. ant.) unvermischt in ziemlicher Menge gefunden, der auch in Robenhausen häufig vorkommt, so dass man annehmen darf, diese Pflanze sei schon damals kultivirt worden.

Stegen-Wetzikon, Ende Dezember 1873.

188.

Strickgeräthe aus der Sammlung des Herrn Dr. Gross in Neuveville.

Umstehendes in natürlicher Grösse dargestelltes Geräthe ist aus Eibenholz angefertigt, gleicht in seiner Gestalt einem modernen Nagelbohrer und hatte ohne allen Zweifel die oben angedeutete Bestimmung. Der stärkere als Griff dienende Theil bildete einen Abschnitt des Stämmchens, der dünnere längere Theil hingegen ein Seitenästchen, dessen Ende in eine hackenförmige Verstärkung ausläuft, um einen Faden (Zwirn) zu Maschen zu schlingen und ein Netz herzustellen. — Ein in Form und Holzart ähnliches Geräthe aus dem Pfahlbau Robenhausen befindet sich in der hiesigen Sammlung.



189.

Neuentdeckte römische Inschrift.*)

Auf dem kleinen Eilande genannt Isola di Brissago im Lago Maggiore, gegenüber der zunächst an der Grenze von Italien gelegenen tessinischen Ortschaft Brissago steht eine in Verfall befindliche Kirche, welche dem hl. Pancraz gewidmet ist. Dieses altehrwürdige Gebäude ist theilweise aus Quaderstücken gebaut, die vom Lande herübergeschafft wurden. Ueber einem der Ostseite zunächst gelegenen Fenster des südlichen Schiffes befindet sich im Innern ein römischer Inschriftstein und an der entsprechenden Aussenseite die halbrunde Bekrönung einer Votivtafel oder einer Stele.

Diese römischen Fragmente rühren offenbar von ältern unbekannten Konstruktionen her und wurden bei der Verwendung zur Restauration und zum theilweisen Umbau dieser Basilica arg verstümmelt. — Wir verdanken das Facsimile der unvollständigen hier angeführten Inschrift der Gefälligkeit der H. H. Avvocato Varenna in Locarno, Prevosto d'Ambrogio, Don Pietro und Angelo Bazzi in Brissago.

Wenn eben gesagt worden ist, dass dieser Grabstein vom Ufer hieher versetzt worden sei, so dürfen wir hiebei die Bemerkung nicht unterlassen, dass auch andere kleine Inseln zur Römerzeit bewohnt waren. So finden sich z. B. römische Mauern und ein Begräbnissplatz auf der kleinen Ufenau im Zürichsee. Eine gut erhaltene Urne mit der Asche des Verstorbenen, die hier gefunden wurde, befindet sich in der Sammlung der antiquarischen Gesellschaft in Zürich (Mittheilungen der A. G. Bd. II. 2). Ferner sind auf der „kleinen Insel" im Bielersee römische Resten in Menge aufgehoben worden.

AI · LI · A
PHRODITE
SOR · P S
ONIA · P
TYC

Was nun die Inschrift selbst betrifft, so fehlt leider die oberste Zeile, auf welcher sich der Name des Bestatteten und seines Herrn befand (er war ein Freigelassener); dann folgt der Name seiner Schwester Aphrodite nebst noch zwei Frauennamen.

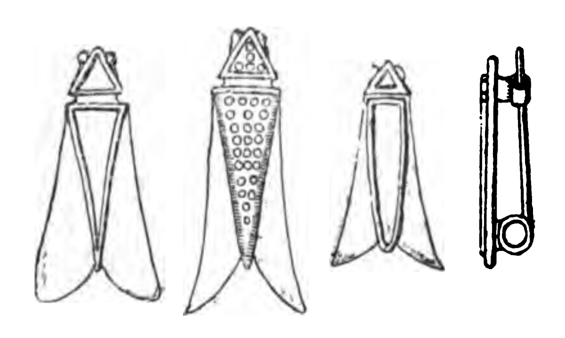
*) Siehe Anzeiger 1873 pag. 460.

190.

Ueber römische Haftnadeln (fibulæ).

In den römischen Provinzen diesseits des Rheins finden sich vielerlei Exemplare solcher Haftnadeln, die bei ihrer meist stereotypen Form, auch in ihren Verzierungen wenig Mannigfaltigkeit zeigen. Nur eine kleine Anzahl macht eine Ausnahme durch mehr oder weniger getreue Nachahmung bestimmter Naturgegenstände. Dahin gehören u. A. mehrere in der hiesigen Sammlung befindliche fibulæ aus Ungarn, deren Abbildung hier folgt und welche Cicaden vorstellen, wie aus der Form des Kopfes, den vorstehenden Augen und dem Thorax geschlossen werden muss. Wenn auch die Flügel der natürlichen Cicade anders gestaltet sind, sich nach rückwärts abrunden und dem Leibe anschliessen, nicht schwalbenschwanzartig verlängert und sich erweiternd vom Leibe abstehen, so mag diese Willkürlichkeit des Künstlers eine technische Veranlassung haben, indem durch die abstehenden Flügel der cylindrisch gewundene, elastische obere Theil der Nadel verdeckt werden konnte. Der kleine Haken zum Einlegen der Nadel befindet sich unterm Kopf des Insektes.

Es mag auffallend erscheinen, dass der Fabrikant vorzugsweise diese Thierchen, die sich weder durch gefällige Gestalt oder durch lebhafte Farben, noch durch besondere Eigenschaften auszeichnen, als Schmuckgegenstand gewählt hat; allein nach dem Zeugniss der lateinischen Schriftsteller hatten die Römer gerade für dieses ländliche Insekt, das an den lieblichen Sommer errinnert und wegen seines freundlichen Gezirpes von den Poeten als Liebling des Apollo bezeichnet wird, eine grosse Vorliebe, so dass sie es in kleinen Käfigen in den Zimmern hielten, wie dieser Gebrauch heutzutage noch in der Aemilia vorkommt, wo die Landleute zahlreiche Grillen in kleinen, aus Binsen geflochtenen Gehäusen zu Markt bringen, die von den Städtern gekauft werden. — Das eintönige, schwirrende Geräusch, das die Grille durch ihr eigenthümliches Organ hervorbringt, kann bei deren sehr häufigem Vorkommen selbst im Freien dem an diese Musik ungewöhnten Ohr des Nordländers lästig werden.



191.

Alamannische Gräber bei Neuhausen, unweit Schaffhausen.

Am südwestlichen Abhang des rechten Rheinufers gegenüber dem Rheinfall, ca. 40 Fuss von der badischen Eisenbahn, wurden beim Aufgraben des Erdbodens behufs Erbauung einer Villa des Herrn Moser auf Charlottenfels ca. $2^1/_2$ Fuss tief bis jetzt zwölf Gräber aufgedeckt. Die darin enthaltenen Skelette messen 4—7 Fuss und lagen alle in der gleichen Richtung, der Kopf gegen Westen, die Füsse gegen Osten gekehrt. Von irgend welcher Einfassung der Gräber war nichts zu sehen. In beinahe allen lagen grössere und kleinere Messer, in zweien ca. $4^1/_2$ Fuss lange Schwerter, von denen eines noch die Spuren einer hölzernen Scheide an sich trug. Mehrere bronzene und eiserne Schnallen, ein paar beinerne Kämme mit einfachen Verzierungen, eine ca. 9'' lange Nadel von Bronze lagen neben den Skeletten. Zwei eiserne Schildbuckeln von Eisen, mit bronzenen Nägeln, fanden sich ausserhalb der Gräber, ein dritter über dem Kopf eines Skeletts. Um den Hals eines solchen war ein Halsband mit farbigen Glasflussperlen. Auch mehrere blattförmige Pfeilspitzen lagen in der Nähe der Gräber. Eine kleine Silbermünze, welche sich in einem der Gräber fand, ist vielleicht geeignet, Licht auf diesen Fund zu werfen.

J. J. Mezger.

192.

Découverte de sarcophages dans l'église primitive de Moutier-Grandval.

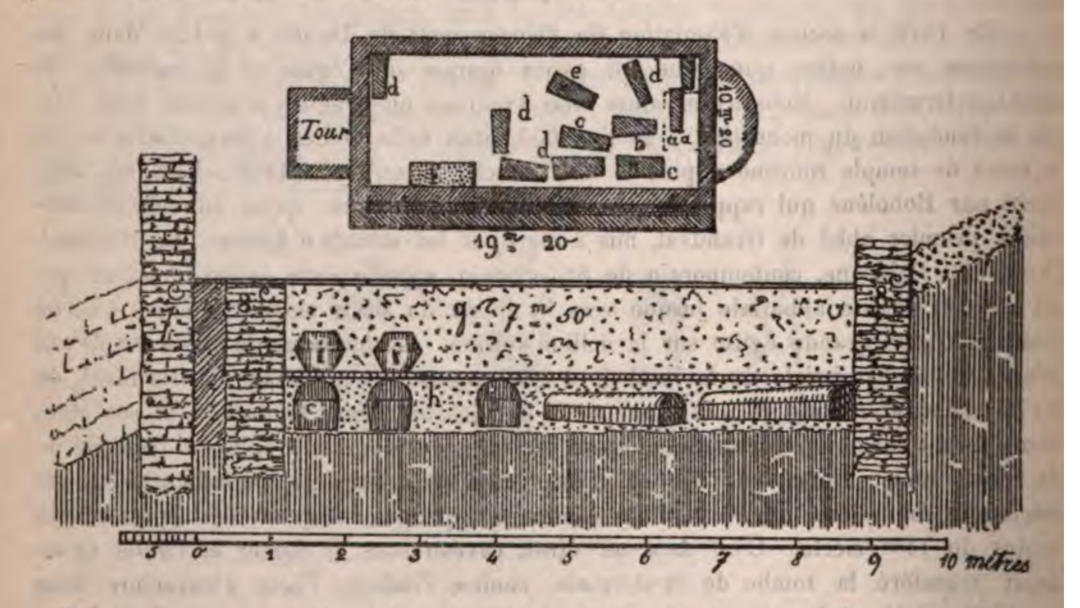
Par A. Quiquerez.

En 1870 la société d'émulation du Département du Doubs a publié dans ses mémoires une notice que nous lui avons fournie sur l'église et le monastère de Moutier-Grandval. Nous avons alors émis l'opinion que l'église primitive, bâtie lors de la fondation du monastère, vers l'an 630, était celle dédiée à Saint-Pierre et qui a servi de temple réformé depuis le 16me siècle, jusqu'après 1859. Elle est déjà citée par Bobolène qui rapporte que c'est dans cette église qu'on inhuma St-Germain, premier abbé de Grandval, mis à mort par les soldats d'Atticus, duc d'Alsace. Vers 670 Bobolène, contemporain de St-Germain, appelle cette église une basilique et elle fut l'église abbatiale jusque vers le milieu du siècle suivant, époque où l'on bâtit une plus grande église sur la colline voisine. La basilique de St-Pierre devint alors l'église paroissiale de la localité et elle appartenait au trésor de Grandval, en 1179. Elle fut rebâtie en 1741, en partie sur ses anciennes fondations et ses alentours furent convertis en cimetière, après la ruine de la grande église à l'époque de la réformation. Lorsqu'en 1859 on reconstruisit cette dernière, pareillement sur ses anciennes fondations, on découvrit plusieurs sarcophages indiquant des sépultures au moins du 11me siècle. C'est dans un étroit caveau sous le choeur et l'autel qu'on avait transféré la tombe de St-Germain, comme l'indique l'acte d'ouverture faite au 15me siècle, et le caveau même que nous avons retrouvé et mesuré. Cette église dédiée à la Vierge Marie, comme on le voit dès l'année 769, prit ensuite concurremment le nom de St-Germain, déjà en 866, et elle servit d'hypogée pour les

personnages importants du monastère et ceux de la contrée voisine. C'est là, qu'en 871 fut inhumé Ison, ce célèbre professeur de St-Gall, qu'on n'avait obtenu qu'avec peine à Grandval, parce que son école était rivale de celle de St-Gall.

Comme l'église abbatiale de Ste-Marie et St-Germain n'offrait pas assez de place pour les inhumations, on établit un cimetière en dehors et il y en eut même un dans la prairie, près de la Byrse, à côté de la vieille voie romaine. On y a trouvé plusieurs grands sarcophages approchant, pour la forme de ceux déterrés dans l'église de Ste-Marie.

La basilique primitive de St-Pierre a dû cesser de servir d'hypogée pour le monastère, après la construction de celle abbatiale, comme l'indique le transfert du corps de St-Germain, l'inhumation d'Ison et plusieurs tombes dont nous avons vu les restes, lorsqu'on acheva de démolir ce monument pour le réédifier et en faire le temple réformé actuel. St-Pierre devint alors inutile et on le démolit. Durant l'été de 1873, on travaillait encore à extraire les pierres de ses fondations et c'est alors qu'on découvrit des sarcophages appartenant, sans nulle doute, aux premiers temps de cette église, ou à la période durant la quelle elle servit d'hypogée, soit depuis la première moitié du 7me siècle, jusque dans le courant du suivant. Cet édifice formait un parallelogramme de 19 mètres de long sur 9 de large, avec des murs de 80 centimètres d'épaisseur construits en petits moellons appareillés et à bain de mortier. On a supprimé l'abside semicirculaire lorsqu'on a rebâti l'église en 1741. Alors aussi on élargit un peu le bâtiment vers le sud, mais la tour servant de portail à l'ouest était plus ancienne. Ce bâtiment placé sur le flanc d'un côteau avait exigé des fondations profondes, surtout vers le sud et l'on avait nivelé le sol en remplissant les baissières avec du gros sable de rivière.



Nous avons constaté qu'il y avait deux étages de sépultures dans ces matériaux de remblai. La couche inférieure et primitive, de l'épaisseur d'un mètre, était recouverte d'un béton composé de chaux et de tuiles pilées grossièrement, véritable

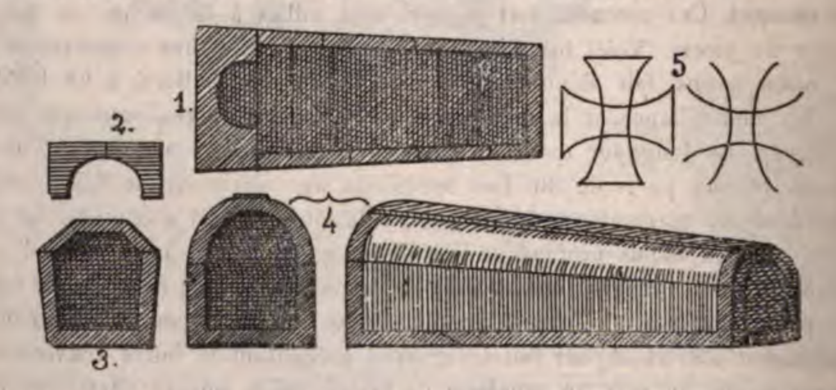
réminiscence romaine, comme en offraient d'autres parties de cette église et de celle de Ste-Marie. C'est sur le béton que reposait le pavé de la basilique et c'est dans cette couche inférieure que se sont trouvés les sarcophages qu'on va décrire. Ils n'étaient pas posés de niveau, ni dans une direction régulière. On voyait que pour les placer, on avait creusé une grande fosse pour chaque inhumation, descendu le lourd sarcophage en pierre qui restait posé peu régulièrement. On y introduisait alors le mort et l'on plaçait le couvercle, presque aussi pesant que le cercueil et qui fermait exactement la tombe. On rétablissait enfin le pavé de l'église qui touchait presque le couvercle du sarcophage.

Plus tard, vraisemblablement après la rebâtisse de l'église, 1741, on exhaussa le sol en amenant une seconde couche de sable de rivière, d'environ $1,_{10}$ mètre, d'épaisseur et on le recouvrit d'un pavé. C'est dans le deuxième remplissage qu'on fit encore quelques inhumations, mais avec des cercueils en bois qui parfois reposaient sur le couvercle même des sacrophages inférieurs. La rencontre de ceux-ci par les fossoyeurs à causé la rupture et la violation de plusieurs de ces tombes. Une de celles-ci se trouvait à l'angle nord-ouest, un autre à celui nordest, toutes deux tournées du nord au sud, et il y en avait encore d'autres dans la même direction vers le milieu de l'église, et même sous l'autel. Cinq autres sarcophages étaient rangés à la file, sur deux lignes peu régulières du côté méridional, mais tournés la tête à l'ouest et les pieds à l'est. L'une occupait à peu près le devant du grand autel, vers le centre de la nef, tandis que trois étaient plus serrés vers la mureille. Il est probable qu'il y en a encore quelques autres dans la partie de l'église que nous n'avons pu explorer. Un de ces sarcophages était construit en gros blocs de tuf, comme ceux avec transburgondes trouvés près de Crémine, même vallée de Moutier. Tous les autres sont en deux pièces, l'une pour le cercueil et l'autre pour le couvercle. Ils sont en calcaire blanc à nérinées de l'étage corallien, comme la généralité de ces sortes de tombes dans notre contrée, depuis l'époque gallo-romaine. Le couvercle est bombé, comme ceux de cette dernière période. Sur deux d'entre eux on remarque une croix grecque patée, assez grossièrement tracée, mais aucune inscription, aucun ornement. Ces cercueils fort pesants sont taillés à la hache, ce que permet cette sorte de pierre. Voici les dimensions de l'un d'eux, d'une conservation parfaite, et que nous avons fait déposer près de l'église de Chalière, à un kilomètre de Moutier. La malveillance et la négligence ont brisé les autres, sans que nous ayons pu les sauver. La longueur extérieure est de 2 mètres 10 cent., la largeur à la tête de 66 cent. et aux pieds de 36. Les bords ont une épaisseur de 8 à 9 centimètres. La profondeur du cercueil est de 30 cent. à la tête et de 21 aux pieds. Le couvercle bombé est un peu moins profond et il s'ajouta exactement sur le cercueil.

Les autres sarcophages tous de même forme et à peu près d'égales dimensions n'étaient plus tous intacts. Toute-fois nous avons été assez heureux pour en trouver de parfaitement entiers. Ayant fait lever avec précaution le lourd couvercle de l'un d'eux, nous avons pu voir un squelette de grande taille, encore parfaitement reconnaissable, les bras posés en croix sur la poitrine, mais le tout applati et poudreux, ne marquant qu'une forme humaine brune, sur le fond blanc du sarcophage. De cet homme qui avait dû être un personnage important, il ne restait ainsi qu'un peu de poussière et nulle trace d'objets quelconques. Le sarcophage placé devant l'aute

renfermait un squelette presque tout aussi poudreux, mais il restait quelques débris de vêtements en laine de couleur sombre et des paillettes d'or provenant de galons. Il y en avait particulièrement autour du cou et sur la poitrine. On a ramassé une petite plaque de cuivre doré, dont l'emploi n'est plus reconnaissable. Nous sommes arrivés trop tard pour sauver tous les débris. Déjà les enfants avaient plongé leurs mains avides et irrespectueuses dans ce fouillis poudreux et c'est à peine si nous avons pu recueillir quelques parcelles de ces vêtements et galons et constater, par l'examen du crâne que cette tombe était celle d'un vieillard et probablement d'un des premiers abbés de Grandval, à raison de la place honorable qu'elle occupait. Le crâne a été envoyé à Mr. le professeur Rutimeyer à Bâle, qui lui a reconnu le type caractéristique de Hohberg, et il estime, avec Mr. His, qu'il appartenait à la population romaine. Cette circonstance révèle qu'à l'époque Mérovingienne on choisissait les dignitaires ecclesiastiques parmi les Romains, offrant encore plus d'instruction que les Burgondes ou les Francs.

Comme il est certain que dès le 8[me] siècle on avait déjà transféré le corps de St-Germain de la basilique de St-Pierre dans celle de Ste-Marie, que dès le milieu du siècle suivant on enterrait déjà dans cette dernière des personnages importants, tel qu'Ison, en 871, il devient évident que les sarcophages découverts dans l'église de St-Pierre appartiennent aux premiers temps de cette basilique, soit depuis vers le milieu du 7[me] siècle, jusque vers la fin du suivant. Ces cercueils de pierre d'un emploi couteux et embarrassant devaient être préparés à l'avance. Deux carrières connues ont pu les fournir: celle sur la montagne de Courroux, au val de Delémont, déjà utilisée par les Romains pour les sculptures des édifices d'Augusta Rauracorum, et celle de Montmelon qui a donné les pierres pour la bâtisse et l'ornementation de l'église de St-Ursanne, dépendance de Grandval dès le 7[me] siècle. On ne devait usager les sarcophages que pour des personnages de distinction, ce qui fait présumer que ceux qu'on vient de décrire et surtout ceux placés près de l'autel, renfermaient les premiers abbés de Grandval, ceux morts avant l'érection de la grande basilique, dont l'architecture révélait le style latin et non pas le roman.



Cette découverte confirme notre opinion sur l'identité de la basilique de St-Pierre indiquée par Bobolène, avec celle qui devint l'église paroissiale, puis le temple réformé de Moutier, comme il est arrivé pour les églises primitives de St-Imier et de St-Ursanne. Ce sont donc des tombeaux mérovingiens, les premiers constatés dans

nos contrées. C'est en même temps une preuve de plus sur le style architectural que nous avons attribué à la grande église abbatiale de Grandval, en distinguant avec soin l'âge de l'église, de celui de la tour, qu'on y ajouta plus tard. C'était une basilique latine et non pas romane, comme l'ont dit ceux qui ne l'ont pas vue, ni étudiée dans tous ses détails. Il n'en reste plus que nos plans, coupes et dessins.

La disposition irrégulière des tombes dans l'église de St-Pierre est un fait anormal, qui semble révéler que, faute de place, on déposait les sarcophages où l'on pouvait. Il faut encore remarquer qu'il n'y a pas eu d'autres sépultures entre ces grandes tombes. Cette église ainsi remplie de sarcophages, la grande basilique, ses alentours, les cloîtres et même les vergers de la Byrse pareillement occupés révèlent que l'abbaye de Grandval, à raison du grand renom que lui avait donné St-Germain, était devenue le lieu de sépulture de la contrée environnante, ou au moins des personnes dont la fortune permettait de les y faire inhumer. La similitude des formes des tombes de la basilique de St-Pierre, indique une fabrique de ces sarcophages dont on devait avoir un certain nombre taillé à l'avance. Probablement les moines en faisaient un objet de spéculation, comme pour conférer le droit d'être inhumé dans leur église. Observons encore que les couvercles bombés des sarcophages de l'église de St-Pierre ne se sont pas retrouvés dans les autres lieux de sépulture précités, ce qui confirme encore le grand âge que nous attribuons à ces tombes.

I. a. Plan de l'abside. — aa. Autel. — b. Sarcophage avec débris de vêtements et de galons d'or. Crâne romain. — cc. Sarcophage avec croix sur le couvercle. — dd. Autres sarcophages d'une seule pierre, comme les précédents. — e. Sarcophage en tuf. — f Emplacement d'un calorifère moderne. — g. Etage supérieur des sépultures. — h. Etage mérovingien. — ii. Cercueils en bois.

II. 1. 2. Sarcophage trouvés en 1859 dans l'église abbatiale de St-Germain de Grandval. — 3. Dans le verger près de la Byrse, 1853 — 4. 4. Sarcophages de l'église de St-Pierre, tous pareils. — 5. Croix tracées sur 2 sarcophages.

193.

Eine Urkunde zur Baugeschichte des Grossmünsters in Zürich.

Ablässe gehörten bekanntlich zu den wirksamsten Mitteln, durch welche der Baueifer des Mittelalters unterhalten und befördert wurde. Bald wurden dieselben für Geldspenden erlassen, welche oft in weitem Umkreise durch eigens bevollmächtigte Sammler (petitores structuræ) eingezogen wurden, oder Indulgenzen für diejenigen verkündigt, welche unmittelbar an dem Werke sich bethätigten. So wird vom Strassburger Münster gemeldet, dass eine Menge Gläubige, Stadtbürger und Fremde, Pilger und Fuhrleute sich freiwillig zu dem Unternehmen drängten, um jede Art von Frohndiensten zu leisten.

Auch von heimischen Monumenten sind dergleichen Nachrichten bekannt, so von Cappel aus den Jahren 1281 und 1283, wo ein Ablass für Alle diejenigen verkündet wurde, welche Sand und Steine zum Klosterbau zutragen oder herbeiführen (Mittheilungen der ant. Ges. XVIII, Heft 2, p. 23). Eine ähnliche Verfügung enthält die nun folgende Urkunde zu Gunsten des Grossmünsters in Zürich.

Im Jahre 1078 war die alte Kirche durch Brand zerstört und in Folge dessen ein Neubau begonnen worden, von welchem seit 1104 verschiedene Nachrichten über

die Weihe der einzelnen Theile bekannt sind. Immerhin scheint der Bau sehr langsam gefördert worden zu sein; denn einerseits noch um die Mitte des XIII. Jahrhunderts wurden Indulgenzen zu Gunsten desselben erlassen, ja noch mehr — wenn die Nachricht bei Vögelin (Das alte Zürich, p. 180) richtig ist — hätte der Abschluss des Ganzen erst 1289 stattgefunden, in welchem Jahre die Einrichtung und Weihe des Hochaltars im hintern Chore stattfand.

Auch der Charakter des Gebäudes, das neben den streng romanischen Hauptbestandtheilen die bereits entwickelten Formen des gothischen Uebergangsstiles zeigt, stimmt damit überein und es ist daher wichtig, einen neuen Beweis der Bestrebungen zu finden, welche von Zeit zu Zeit eine Aeufnung der Baukasse und die Wiederaufnahme der stockenden Bauthätigkeit erzielten.

Die Urkunde ist nicht datirt; dagegen wird in dem H., episcopus Constanciensis wohl kaum ein anderer als Heinrich I. zu erkennen sein, wie aus den nach der Urkunde hier mitgetheilten Notizen hervorgeht, welche wir der Güte des Herrn Professor G. von Wyss verdanken. —

H. dei gratia Constanciensis episcopus B. prepositure, C. domnarum et C. sancti Petri plebanis in Turego salutem in domino. Quam salubres sint elemosine, que ad sacra ecclesiarum edificia a fidelibus offeruntur, quarum structura nondum ad perfeccionem debitam pervenit, ex auctoritate novi et veteris testamenti potest perpendi, ubi dicitur: Exaudisti, domine, orationem servi tui, ut edificarem templum nomini tuo, et iterum: Domus mea domus orationis vocabitur, dicit dominus. Igitur quia universitati fidelium Christi satis est cognitum, in quanta veneratione locus Turicensis hactenus habitus est, maxime ob reverenciam Felicis et Regule, qui pro Christi nomine multa et varia passi tormenta tandem divino miraculo amputata capita quadraginta cubitorum longitudinem suis manibus portaverunt, aliarum etiam plurium reliquiarum, que in ipso loco, ut liquet, sunt recondite, ut ab auditoribus tollamus fastidium, decorem et nomina earum ad presens describere supersedemus. Intimantes vobis, qualiter antecessores vestri dictum locum ornamentis variis ac edificiis ceperunt in salutis sue subsidium decorare, vobis vestrisque successoribus consumationem dicti operis relinquentes. Verum quia omnes stabimus ante tribunal Christi recepturi, pro ut in corpore gessimus, sive bonum sive malum, discretionem vestram in domino commonemus, quatinus omnes ac singulos vestros parrochianos monitis salubribus ad hoc inducere studeatis, quod ad structuram operis dicte ecclesie de concessa sibi a deo substancia, quantum erit divinitus inspiratum, in remissionem suorum pecaminum largiantur. Eos autem, qui per suas elemosinas harene seu lapidum comportationes ad tam sancti operis consumationem operam dare studeant efficacem, auctoritate nostra injuncte sibi penitencie quadraginta dierum indulgencia cum orationum vestrarum participatione fideliter remunerate. Datum Constancie XVI. Kal. Julii.

Diese Urkunde fällt — aller Wahrscheinlichkeit nach — um das Jahr 1240, jedenfalls in das Decennium von 1233 bis 1243.

Der Zeit Bischof Heinrich's von Constanz (1233—1248) weist schon der Stil die Urkunde zu, der ganz an diese Epoche erinnert, weit mehr, als an diejenige Bischof Heinrich's II., des Klingenbergers (1293—1306). Insbesondere aber zeugen dafür die Namen der drei Geistlichen aus Zürich, an welche das Schreiben des Bischofs gerichtet ist.

1230 bis 1240 ist C. plebanus s. Petri (Mitth. d. antiq. Gesellschaft, Bd. VIII., Abteiurkunden Nr. 75, 79, 88—Nr. 90, von 1243, nennt schon H. magister s. Petri.)

1240 erscheint in Nr. 88 neben dem so eben genannten C. auch ein magister C. plebanus in Turego, der wohl der Leutpriester der Abtei sein könnte; denn 1246 erscheint in Nr. 104 C. monasteri plebanus, während zur gleichen Zeit, und ja schon 1243 (Nr. 90), als plebanus s. Petri ein H. genannt ist.

1231 bis 1244 aber ist B., d. h. Burchardus, plebanus prepositure oder plebanus Turicensis (Nr. 79, 98).

Die Namen des Bischofs H. und der drei Leutpriester B., C. und C. treffen also um 1240, jedenfalls nur zwischen 1233 und 1243 zusammen. J. R. Rahn.

(Durch die Güte des bisherigen Besitzers und Einsenders dieses Artikels ist diese interessante Urkunde der Sammlung der antiquarischen Gesellschaft zugekommen. Red.)

194.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VIII.

XV. Canton Thurgau.

Arbon. „Römerthurm." Im Innern ein romanischer Rauchfang von zierlichen Säulchen mit sculpirten Würfelkapitälen getragen. Mittheilungen der Antiquar. Ges. Bd. XII, Heft 7, p. 317 und Taf. V, Fig. 2.

Bischofszell. (Aufnahmen gütigst mitgetheilt von Herrn Dekan Pupikofer in Frauenfeld). Kirche S. Pelagius, ursprünglich zu einem im IX. Jhdt. gestifteten Benedictinerkloster gehörig, das im X. Jhdt. in ein regulirtes Chorherrenstift umgewandelt wurde. (Nüscheler, Gotteshäuser, Heft II, 1, S. 75 u. ff.) Der Thurm an der N.-Seite des (modernen) Chores wurde nach einer im Knopfe vorgefundenen Notiz im J. 1100 gebaut. Das im Langhause angebrachte Datum 1486 scheint sich auf einen Umbau zu beziehen, welchem das Schiff seine gegenwärtige Form verdankt. 2 × 5 Pfeiler in Abständen von M. $3,_{58}$ trennen das Hauptschiff von den Abseiten. Ersteres ist M. $9,_{10}$ im Lichten breit, die Weite der Nebenschiffe beträgt M. $3,_{57}$. Die achteckigen Pfeiler ruhen auf quadratischen Plinthen, aus einer Platte und einer Schräge gebildet. Die Archivolten sind spitzbogig und leicht gefast, die Hochwände ohne Gurtgesimse von gothischen Fenstern mit nachträglich eingefügtem Masswerke durchbrochen. Im Osten, durch einen hohen Spitzbogen zugänglich, schliesst sich der Chor, ein langgestrecktes Rechteck, dem Schiffe in gleicher Breite an. Sämmtliche Räume sind flach gedeckt. Trotz des modernen Aussehens dürften immerhin gewisse Theile aus roman. Zeit zu datiren sein: so die Umfassungsmauern und vielleicht auch die Deckplatten der achteckigen Freistützen und der viereckigen Halbpfeiler an der Ost- und Westwand, deren Profil eine auffallende Aehnlichkeit mit den entsprechenden Gliedern in der Kirche zu Stein a./Rh. und dem Constanzer Münster zeigen. (R)

Diessenhofen. (Nüscheler II, 1, S. 48 u. ff.) Von der uralten, ebenfalls gothisch umgebauten Pfarrkirche ist der Chor als einziger Rest aus romanischer Zeit erhalten, von ähnlicher Anlage wie derjenige der benachbarten Kirche von Stein a./Rh., indem sich beiderorts die Seitenschiffe in Form von rechtwinkeligen Kapellen bis hart vor den geradlinigen Chorschluss verlängern. Chor und Nebenkapellen sind flach gedeckt und mit Spitzbogenfenstern versehen. Das Aeussere entbehrt jeglichen Schmuckes. (R)

Frauenfeld. Ueber die in den 30ger Jahren abgetragene Liebfrauen(?)-Kirche cf. Nüscheler II, 1, S. 217.

Kreuzlingen. Kapelle der Sondersiechen am Feld. Nüscheler II, 1, S. 70 u. ff. Marmor, Topographie der Stadt Constanz, S. 66 u. ff. Diese ehemals gegenüber dem Kloster an der Landstrasse gelegene Kapelle war ein kleines viereckiges Gebäude. Die Mauern waren aus Kugelsteinen, die Ecken aus regelmässig zugehauenen Quadern aufgeführt Der östliche Giebel enthielt

ein Fensterchen in Form eines übereck gestellten Quadrates, gegenüber führte eine schmucklose Rundbogenthüre ins Innere, über dessen Zustand keine Nachrichten vorliegen. An der einen der beiden Langseiten, wo stellenweise noch die ursprünglichen einfach geschmiegten Rundbogenfensterchen erhalten waren, sah man die halb lebensgrossen Gestalten des Heilandes, der Maria, des hl. Petrus und Johannis des Täufers. Die Figuren, in starkem Relief aus Rorschacher Sandstein gehauen, waren in der äusseren Wandfläche unter dem Dache eingemauert. Der Heiland war thronend dargestellt, das bärtige Haupt von dem Kreuznimbus umgeben, die Rechte segnend erhoben, die Linke auf ein Buch gestützt, auf welchem das α und ω stand; die übrigen Gestalten stehend, steif und gedrungen in streng romanischem Stile ausgeführt, die eng gefältelten Gewänder mit Perlsäumen und theilweise mit Rosetten geschmückt. Nach dem Abbruche der Kirche im Jahr 1851 wurden diese Bildwerke nach Constanz gerettet, wo sie jetzt im Erdgeschosse der antiquarischen Sammlung zum Rosengarten aufgestellt sind.

Liebenfels. Ueber die alten Souterrains im Schlosse cf. Zeller, im Anzeiger von 1873, Nr. 4, S. 476 u ff.

Pfyn. (Nüscheler II. 1, S. 50) Kleine mit den Kirchen von Oberwinterthur und Wagenhausen verwandte und wahrscheinlich gleichzeitige Basilika, deren Langhaus im vorigen Jahrhundert einen durchgreifenden Umbau erlitt. Dasselbe bestand ursprünglich aus 3 Schiffen, die durch rundbogige Pfeilerarcaden in Abständen von M. 2,93 von einander getrennt waren. Die Stützen sind viereckig, ohne Basen und Kapitäle. Die Scheitelhöhe der ungegliederten Archivolten beträgt M. 3,90. Im Jahre 1750 jedoch wurden die M. 2,80 breiten Nebenschiffe bis zur zweitletzten Pfeilerstellung abgetragen, die westlichen Arcaden vermauert und über denselben hohe Rundbogenfenster eingebrochen. Gegenwärtig ist das M.-Schiff (M. 25 lg und M. 7,88 im Lichten br.) mit einer flachen M. 10 hohen Holzdiele bedeckt. Am Aeussern erkennt man noch die Form der ursprünglichen Rundbogenfenster, sie sind wie diejenigen der S.-Schiffe sehr schmal und einfach geschmiegt. An der Ostseite des M.-Schiffes öffnet sich ein ungegliederter Spitzbogen ohne Kämpfergesimse nach dem höher gelegenen Chore. Derselbe ist M. 7,80 lang und 6,27 breit, viereckig und mit einem rippenlosen spitzbogigen Kreuzgewölbe bedeckt. Die Fenster an der N.- und S.-Seite stammen, wie die Masswerke zeigen, aus spätgothischer Zeit. (Nach dem Urbar von Pfyn wäre die Kirche 1479, nach dem Jahrzeitbuch ein Jahr vorher von einem Brande betroffen worden). Die drei ebenfalls spitzbogigen Fenster an der Ostwand dagegen scheinen dem ursprünglichen Plane anzugehören. Das Aeussere, wo sich über dem Chore ein hölzerner Dachreiter erhebt, ist schmucklos und grösstentheils modernisirt. (R)

Tussnang. „Das Gotteshaus war bis auf kurze Zeit mit ganz schmalen Rundbogenfenstern versehen." (Nüscheler II, 1, S. 164).

Wagenhausen. Ehem. Benedictinerkloster, 1083 gestiftet und 1090—92 vollendet. (Nüscheler II, 1, S. 50. Freiburger Diöcesanarchiv I, S. 380). Aus jener Zeit stammt wohl die gegenwärtige Kirche, eine kleine Pfeilerbasilika. Das Langhaus bestand ursprünglich aus 3 Schiffen. Im Osten öffnet sich das M. 4,62 breite M.-Schiff mit einem Rundbogen auf schmiegenförmigen Gesimsen nach dem gleich breiten und nahezu quadratischen Chore, dessen Schlusswand 2 hohe Rundbogenfenster und darüber ein offenes Rund enthält. Der Westseite des M.-Schiffes schliesst sich ebenfalls in gleicher Breite und Höhe eine M. 3,23 tiefe Vorhalle an, die gegenwärtig durch eine hölzerne Empore in 2 Etagen getheilt ist. Haupt- und S.-Schiffe, deren nördliches wegen Baufälligkeit (?) abgetragen wurde, waren durch 2×5 Pfeiler in Abständen von ca. M. 2,05 von einander getrennt. (Der Abstand des östlichen Pfeilerpaares vom Chore beträgt M. 2,62). Die viereckigen Stützen sind M. 2,70 hoch, mit schmiegenförmigen Gesimsen bedeckt und durch Rundbögen mit einander verbunden. Dem südlichen (M. 2,09 breiten und M. 4 hohen) S.-Schiffe schliesst sich eine halbrunde Apsis an. Sämmtliche Räume sind flach gedeckt, die Fenster klein und schmal, einfach geschmiegt und im Rundbogen geschlossen, das Aeussere schmucklos und kahl. Von dem neben der Südseite der Kirche gelegenen Kreuzgange sind Theile des südlichen und der ganze östliche Flügel erhalten geblieben. Er ist M. 2,50 breit, flach gedeckt und an der Frontseite M. 12,80 lang. Je zwei Rundbogenfenster, von einem Theilsäulchen gestützt, sind durch breite Mauerpfeiler von der folgenden Gruppe getrennt. Steile attische Basen ohne Eckblätter, schmucklose Würfelkapitäle, deren Schildfronten von einem schmalen Bande begleitet sind, weit ausladende und straff geschweifte Kämpfer, ungegliederte breite Fensterbögen. (R)

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 2. **ZÜRICH.** APRIL 1874.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

195.

Ueber die Thierreste der Pfahlbaustationen Lüscherz und Mœrigen.

Die Ausgrabungen in den Pfahlbaustationen von Lüscherz und Mœrigen am Bielersee, welche die Regierung von Bern im vorigen Jahre veranstaltete, haben neben archæologischen wichtigen Funden ein reiches Material von Knochenresten zu Tage gebracht, dessen Bearbeitung und Bestimmung mir zur Aufgabe wurde. Wenn auch diese Reste in Bezug auf die Pfahlbautenfauna nichts wesentlich Neues brachten, so haben sie doch ein grosses Interesse in kulturhistorischer Beziehung, namentlich in Bezug auf die Entwicklung der Viehzucht. Beide Stationen liegen in der Kulturepoche weit auseinander; Lüscherz gehört nach den aufgefundenen Geräthen ausschliesslich der Steinzeit an, während Mœrigen nur Bronzewerkzeuge geliefert hat. Es war desshalb namentlich von Interesse, mit Sorgfalt alles Knochenmaterial zu sammeln, um wo möglich eine statistische Uebersicht über das relative Verhältniss der Jagd- und Hausthiere und der speziellen Rassen der letzteren zu einander zu erlangen. Durch die Bemühungen der Hrn. E. v. Fellenberg und E. Jenner, welche die Ausgrabungen leiteten, ist denn auch ein Material zusammengebracht worden, welches eine statistische Uebersicht der Thierwelt vollkommen gestattet.

Ich beginne mit Aufzählung der Thiere von Lüscherz und zwar zuerst der wilden Thiere. Was die Erhaltung der Knochen anbelangt, so ist dieselbe im Ganzen eine

befriedigende zu nennen. Allerdings sind die Schädel meist arg zerschlagen, eigentlich nur der Hund hat ganze Schädel geliefert, dagegen sind ganze Unterkieferhälften mit vollständiger Zahnreihe sehr häufig, ebenso sind die Metacarpal- und Metatarsalknochen der Wiederkäuer und die langen Knochen der Raubthiere fast immer ganz, die langen Knochen der Rinder sind dagegen durchgehend zerschlagen, meist der Quere nach, ebenso die Geweihe meist in Stücke gesägt. Die Farbe der Knochen ist dunkelbraun. Nach den Untersuchungen von Dr. C. Aeby wäre sie bedingt durch eine Substitution des kohlensauren Kalkes durch kohlensaures Eisenoxydul. Die Knochen der wilden Thiere sind heller braun mit glänzender Oberfläche. Das dichte Gefüge stellte wohl der Impraegnation einen grössern Widerstand entgegen.

Wilde Thiere.

I. Säugethiere.

Meles taxus L. Dachs. Der Humerus eines noch jungen Thieres.

Canis lupus L. Der Wolf. 1 Radius und eine Tibia von einem sehr grossen Thiere.

Canis vulpes L. Der Fuchs. Extremitätenknochen von mehreren Individuen. Durchschnittlich sind dieselben kleiner und graciler als die unseres heutigen Fuchses.

Felis catus L. Wildkatze. Dieselbe lieferte Extremitätenknochen von 3 Individuen. Die Maasse stimmen mit denen unserer gewöhnlichen Wildkatze.

Felis lynx L. Ein Humerus von einem noch jüngern Thiere, die Ober-Epiphyse ist noch getrennt, doch lässt die Grösse des Knochens keinen Zweifel über seine Herkunft zu.

Erimaceus europæus. Der Igel lieferte einen vollkommenen Gesichtsschädel mit vollständigem Gebiss, sowie einige lange Knochen, die wohl demselben Individuum angehörten.

Castor fiber. Biber. Reste von 5 Individuen, bestehend in einer wohlerhaltenen Unterkieferhälfte, einem Gesichtsschädel mit Gebiss, einem Hinterhaupt und Knochen, unter denen Tibien vorherrschen. Die Knochen stammen meist von jungen Thieren, bei welchen der Præmolar eben zum Durchbruch kam und die Epiphysen noch unverwachsen sind. Ein Femur von einem alten Thiere überschreitet nicht die Maximalmaasse, die Cuvier vom Biber angegeben hat.

Lepus timidus L. Der Hase. Der Hase, welcher unter allen Pfahlbauresten noch selten gefunden wurde, hat auch in Lüscherz nur spärliche Spuren hinterlassen. Die Reste beschränken sich auf 4 Oberschenkelknochen und 1 Tibia.

Sus scrofa ferus. Wildschwein. Vom Wildschwein sind einige mächtige Schädelbruchstücke von alten Thieren, sowie einige grosse Hauer vorhanden, doch sind die Reste relativ nicht häufig. Von einigen Unterkieferhälften wage ich nicht zu entscheiden, ob sie weiblichen Wildschweinen oder Hausschweinen angehörten.

Cervus alces. Der Elk. Von dieser grossen Hirschart, welche in heutiger Zeit auf einige Gegenden Ostpreussens beschränkt ist, fanden sich Bruchstücke von einem Geweih von 10 Enden. Dieselben waren an verschiedenen Stellen zerstreut, passten aber vollkommen zusammen. Gegenwärtig sind sie durch die kunstreiche Hand des Herrn E. Jenner zu einem stattlichen Geweih vereinigt.

Cervus elaphus. Der Edelhirsch ist nur in Geweihen, die zum grossen Theil bearbeitet sind, zahlreich vertreten. Von sonstigen Resten fand sich verhält-

nissmässig wenig vor, so einige Schädelfragmente, nur 9 Unterkiefer und ein Paar lange Knochen und Wirbel.

Cervus capreolus. Von dieser gegenwärtig allein in der Schweiz vertretenen Hirschart fand sich nur ein wohlerhaltener Unterkiefer und ein Metacarpus vor.

II. Vögel.

Diese Klasse ist nur in wenigen Knochen vertreten. Bis jetzt konnte ich erkennen den Vorderarmknochen eines Schwans, Femur einer Ente, wahrscheinlich Anas crecca und einige andere Knochen, die ich noch nicht näher bestimmen konnte.

III. Amphibien.

Rana esculenta. Der grüne Frosch.

IV. Fische.

Die zahlreichen Schuppen, die sich in dem Mulm vorfanden, warten noch der genauern Bestimmung. Von Knochen fanden sich nur Unterkieferfragmente von einem kolossalen Hecht.

Hiemit ist das Verzeichniss der wilden Thiere erschöpft; es sind, wie zu erwarten war, dieselben, deren Reste sich bis jetzt in allen Pfahlbauten vorfanden und ausser dem Biber und dem Elk noch jetzt unsere Gegend bevölkern. Gegenüber andern Pfahlbauten vermissen wir nur den Bären und den Ur, Bos primigenius, dessen Knochen sich schwerlich den Nachforschungen entzogen hätten. Vielleicht hatte sich dieser kolossale Wiederkäuer damals schon mehr von den bewohnten Gegenden zurückgezogen.

Hausthiere.

Der Haushund. Von diesem treuen Wächter des Menschen fanden sich ausserordentlich zahlreiche und wohlerhaltene Reste vor, namentlich eine Anzahl vollständiger Schädel. Derselbe zeigt dieselbe Form des Schädels und Gebisses, wie der von Rütimeyer in der Fauna der Pfahlbauten beschriebene, nur erscheint der Hinterhauptskamm noch weniger ausgeprägt, der Hirnschädel gerundeter. Die Dimensionen nähern sich mehr dem von Rütimeyer l. c. angegebenen Maximalmaasse, wie beifolgende Tabelle zeigt. Die Werthe der ersten Reihe R. geben die Maximalwerthe Rütimeyers, die der zweiten L. die Durchschnittsmaasse des Hundes von Lüscherz.

	R.	L.
Schädellänge vom vordern Rand des foramen magnum bis zu den Incisivalveolen	150	140
Länge vom foramen magnum bis Hinterrand des harten Gaumens	64	61
Länge des harten Gaumens	85	80
Länge der Nasenbeine in der Mittellinie	58	50
Grösste Breite am Alveolarrand des Oberkiefers	59	—
Grösste Breite zwischen den Proc. orbitales des Stirnbirns	47	—
Unterkieferlänge vom Winkel bis Incisivrand	120	120
Oberarm, volle Länge	144	150
Radius	128	135
Femur	144	150
Tibia	144	148

Neben diesem vorherrschenden Thier scheint noch eine andere Rasse vorgekommen zu sein, die bei gleichen Dimensionen des Hirntheiles eine Verkürzung

und Verbreiterung des Gesichtstheiles zeigt. Der harte Gaumen ist breiter, d
Zwischenkiefer ebenso, die Nasenbeine kürzer.

Der Hund lieferte im Ganzen 7 vollständige Schädel, 12 Gesichtstheile,
Hirntheile und 28 Unterkiefer neben zahlreichen langen Knochen.

Das Schwein. A. Torfschwein, Sus scrofa palustris Rütim. Vom Torfschwein si
zahlreiche Reste namentlich von Kieferstücken vorhanden, deren Zahnreih
alle Altersstufen zeigen. Alle zeigen das Gepräge der Zähmung in hohe
Maasse, durch die schwache Emailschicht, die Vermehrung der Zwischenwarz
der Molaren, die Rauhheit und Glanzlosigkeit der Knochen. Einzelne Stück
scheinen eine Kreuzung mit dem Wildschwein anzudeuten, so namentlich e
Gesichtstheil mit vollständigem Gebiss, bei welchem die Molaren und Præm
laren ganz das Gepräge des Torfschweins zeigen, während der Zwischenkief
die Länge desselben beim Hausschwein zeigt. Einzelne Unterkiefer schein
auf das gezähmte Wildschwein hinzudeuten. Im Ganzen sind über 50 Knochen
stücke vom Schwein vorhanden.

Schaf. Dasselbe ist ziemlich zahlreich in Unterkiefern, Schädelfragmenten und lang
Knochen vertreten. Die meisten Reste deuten auf das ziegenhörnige Schaf hi
Nur eine Schädelhälfte, welche ziemlich auf der Oberfläche der Fundschicht la
aber in Farbe und Erhaltung ganz mit den andern Knochen übereinstimm
zeigt den flachen mehr nach aussen und unten gekrümmten Hornzapfen.

Ziege. Im selben Verhältniss wie das Schaf findet sich die Ziege vor.

Rind. Weitaus die zahlreichsten Reste lieferte das Rind und zwar in allen Alter
stufen. Nicht weniger als 160 Schädelstücke und Kiefer sind vorhanden. Nebe
einer Unmasse von Wirbeln, Rippen und Extremitätenknochen, von dene
namentlich die Metatarsen und Metacarpen ganz erhalten sind. Im Ganze
lassen sich diese Knochen, namentlich die wohlerhaltenen Unterkiefer, auf dre
Rassen zurückführen.

1. *Brachycerosrasse.* Nur zwei Hornzapfen und zwei Unterkiefer, ein Schädel
fragment und ein Paar Humeri, Radius, Metacarpen lassen sich auf das rein
Torfvieh zurückführen nach genauer Messung und Vergleichung mit de
typischen Stücken der Sammlung von Herrn Dr. Uhlmann in Münchenbuch
see. Zu dieser Rasse gehört wohl auch eine Hinterhauptshälfte von eine
hornlosen Individuum. Das Stück deutet auf ein sehr kleines Thier, be
welchem der Hinterhauptshöcker bedeutend hoch war. Aehnliche Forme
sollen bei dem norwegischen Bergvieh vorkommen.
2. *Primigeniusrasse.* Auch das grosse Primigeniusrind scheint in Lüscherz nu
spärlich vertreten gewesen zu sein. Seine Reste beschränken sich auf ei
Paar Hornzapfen und eine Hinterhauptshälfte mit Hornzapfen von Trocho
cerosform. Ferner ein Oberschenkelkopf. Zwei Unterkiefer scheinen ein
Kreuzung dieser Rasse mit der folgenden anzudeuten.
3. *Frontosusrasse.* Weitaus die häufigsten Reste hinterliess ein Rind, das, ob
wohl durchschnittlich kleiner als unser Fleckvieh, doch die Charaktere des
selben in vollem Maasse zeigt. Namentlich stimmen die Unterkiefer in de
Länge der Zahnreihen und in ihrem Verhältniss zur Lade, der plumpen Form
ganz mit Frontosus überein. Die Schädelstücke, meist die Hälfte des Hinter

haupts und Stirnbeins mit abgeschlagenem Hornzapfen, zeigen ziemliche Wölbung des Orbitaldaches und relativ kurzem Hornstiele als der eigentliche Frontosus. Die Extremitätenknochen sind kleiner und schlanker als durchschnittlich beim Fleckvieh. Die Kauflächen der Zähne sind nicht flach abgerieben, sondern haben ein mehr sägenartiges Aussehen, was auf eine harte Nahrung hindeutet, die weniger zermahlen als gekaut werden musste. Ein Umstand, der das Kleinerbleiben der Rasse genügend erklärt.

Anbei einige Maasse.

	Simmenth.	Simmenth.	Lüscherzer-rind. Durchschnittszahlen.	Bemerkungen.
Vom Ohrhöcker bis zum vordern Hornansatz	72	70	70	
Hinterrand der Hornbasis bis Augenhöhle .	180	175	170	
Halbe Stirnbreite zwischen den Hornansätzen	115	120	90	Beide Maasse sind unsicher, da der Schädel nie in der Mittellinie zerschlagen ist.
Halbe Stirnbreite zwischen den Schläfen . .	100	100	97	
Höhe über dem Hinterrand des for. magn. .	140	110	100	
Occiput zwischen den Hornansätzen . . .	85	100	78	
Länge der Zahnreihe	150	130	140	
Länge des Unterkiefers vom Angulus bis Schneidezahn-alveole	400	385	360	
Länge der Kinnsymphyse	70	70	68	
Mol. 1—3	100	95	95—120	
Præm. 1—3 . , ...	60	60	50—60	
Præm. 1—Incisivalveol	135	120	95—140	

Fasssen wir nun diese Thatsachen zusammen, so zeigt sich vor Allem ein bedeutendes Zurücktreten der wilden Jagdthiere vor den Hausthieren. Von letzteren ist das Rind am meisten vertreten und zwar hauptsächlich in der Kulturrasse der Frontosusform, welche also eine lange Züchtung voraussetzt. Die ursprünglichen Rinderrassen sind dagegen ganz zurückgetreten. Das Torfschwein ist nur im domesticirten Zustande vorhanden und das zahme Wildschwein scheint bereits gehalten worden zu sein. Auffallend ist ferner das zahlreiche Auftreten des Hundes. Wir haben also hier eine bedeutend höhere Kulturstufe der Viehzucht als das in Moosseedorf, Wauwyl, Robenhausen, Wangen und Meilen der Fall war und es zeigen diese Thatsachen wieder, dass wir es in der Steinzeit mit einer ausserordentlich langen Epoche der Kulturgeschichte zu thun haben. DR. THEOPHIL STUDER.

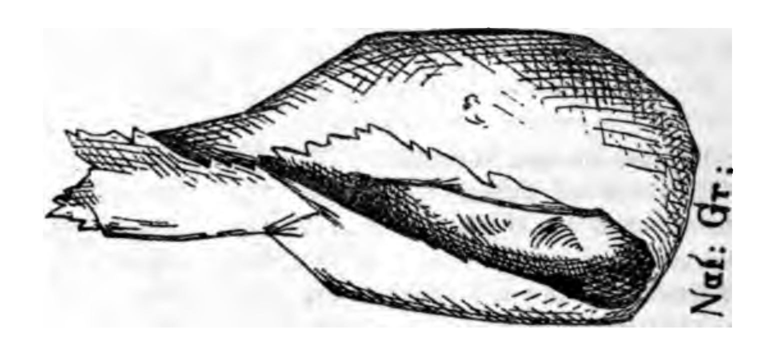
(Schluss folgt.)

196.

Unbekanntes Geräthe aus dem Pfahlbau von Lüscherz.

Im Laufe des Herbstes 1873 veranstaltete die archæologische Gesellschaft von Bern auf der durch die Tieferlegung des Bielersee's dem Forscher zugänglich gewordenen Uferstelle, wo sich eine der umfangreichsten und schon seit längerer Zeit bekannten

Pfahlbaustationen befindet, eine umfassende sorgfältig durchgeführte Ausgrabung, welche eine reiche Ausbeute an Objekten aus der Steinzeit lieferte. Neben den meist schon bekannten Geräthschaften kam ein bisher noch nirgends beobachteter Gegenstand zum Vorschein, dessen Bestimmung bis auf den heutigen Tag räthselhaft geblieben ist. Es ist diess ein in etwa einem Dutzend von Exemplaren aufgehobenes Beutelchen von Birkenrinde, welches ein oder zwei Steinchen, meistens



von weisser Farbe und der Grösse eines kleinen Taubeneies in sich schliesst. Man hat dieses Geräthe als Senkstein für leichte Netze erklären wollen, allein das ganz unbedeutende Gewicht desselben und die Gebrechlichkeit der Umhüllung der Steinchen spricht gegen diese Annahme. Ebenso zweifelhaft ist die Meinung, diese Dinge möchten als Amulette gedient haben. — Die Verwendung von Birkenrinde für Auszierung von Thonvasen ist im Anzeiger 1872, Nr. 4, erwähnt worden.

197.

Les cavernes du Jura bernois.

Je ne me suis pas occupé spécialement des cavernes du Jura qui pourraient renfermer des ossements des temps pré-historiques, cependant elles ne m'ont pas été indifférentes. Lorsque j'en ai visité plusieurs, on ne connaissait pas encore tout l'intérêt que présentent ces cavités, et, d'ailleurs, leur éloignement de mon domicile et les frais de fouilles ont été pour moi des empêchements difficiles à vaincre. D'autres, plus fortunés et plus jeunes, seront sans doute plus heureux, et c'est pour ce motif que je crois devoir signaler quelques-unes des cavernes du Jura, qui me sont connues et que j'ai visitées. J'ai même publié quelques notices à leur sujet.

Il y a, dans le Jura, un certain nombre de cavernes, qui servent d'issue à des sources plus ou moins abondantes. Telle est celle sous les ruines du château de Milandre, près de Boncourt, avec traditions de la fée Arie, mais avec peu d'espoir d'ossements pré-diluviens. — *Annuaire du Jura bernois*, 1871; *Bulletin de l'Institut national genevois*, 1865.

La caverne des Blanches-Fontaines, près d'Undervélier, pénètre à de grandes distances dans la montagne, avec des ramifications qui exigent un guide pour ne pas s'égarer. Elle n'est accessible que dans les basses eaux, mais il y a des chances d'y trouver des ossements.

Celle dite de Sainte-Colombe, même commune, est une baume superbe, s'ouvrant de plein pied près de la route, avec une source vénérée. Je l'ai fouillée, mais je n'ai trouvé que des traces de l'âge de la pierre polie. — *Indicateur de Zürich*, 1868; *Musée neuchâtelois*, 1871.

En face, il doit y avoir une caverne pareille, dont l'entrée est fermée par des amas de gravier. Je n'ai pas encore pu obtenir de l'ingénieur des routes l'enlèvement de ces pierrailles pour recharger la route.

Les rochers du Raimeux-de-Grandval ont une caverne qui ne renferme point d'ossement. C'est une crevasse, avec ramifications, dans laquelle je suis descendu, avec cordes et échelles, jusqu'à 200 pieds. Elle ne renferme que des éjections du terrain sidérolitique, très-curieuses pour les géologues.

Une baume sur la montagne, entre Crémine et Gänsbrunnen, présente de nombreux indices d'ossements. Elle est d'un accès et d'une fouille facile, mais à quatre lieues de mon domicile.

Dans la montagne de Chaumont, près de Vicques, il y a une longue cavité, dans laquelle je me suis traîné à plat ventre pendant une heure, sans trouver autre chose que les restes de travaux miniers des temps pré-historiques.

Entre Montsevelier et Erschwiler existe une vaste caverne qui a aussi été explorée par les chercheurs d'or. L'un d'eux y a laissé ses os; mais elle mériterait d'être explorée dans un but scientifique.

Une autre longue caverne dans les rochers, près du château de Pfeffingen, à une demi-lieue d'Aesch ou de Grellingen, renferme probablement des ossements fossiles. C'était déjà l'opinion du géologue Gressly.

Beaucoup d'autres cavernes moins profondes se trouvent dans le Jura. J'en ai fouillé plusieurs, sans autre succès que des débris de l'âge de la pierre polie. Tels sont les auvents ou grottes de Courfaivre, avec source vénérée; du Vorbourg, avec débris de l'âge de la pierre et du bronze; du Mettenberg, âge de la pierre polie; du Moulin-de-Liesberg; du Teufelskuche; de Blauenstein et autres.

A. Quiquerez.

198.

Bronzen von Siders.

Die auf Taf. I — III abgebildeten Bronzegegenstände wurden im Jahre 1873 in der Nähe von Siders, zwischen Muraz und Anchettes, beim Umgraben eines Weinberges aufgefunden und von der Regierung des Kantons Wallis für das Museum in Sitten erworben.

Die fünf Bronzen auf Tafel I und II sind halbflach gegossen, ohne Rücken (vgl. den Durchschnitt Taf. I, 3), und sassen auf irgend einer Holzfläche, vielleicht einer Thüre, als verkleidender Zierrath. An der Hinterseite der beiden Figuren Taf. I, 1 u. 2

(vgl. Taf. I, 3) sind je zwei cylinderförmige Hülsen angebracht, welche einen Holzzapfen aufnahmen; dieselben sind nicht angelöthet, sondern aus einem Stück mit der Figur gegossen.

Auf der Rückseite des Löwen (Taf. II, 6) ist eine viereckige Vertiefung; von dem eisernen Zapfen, der darin steckte, sind Reste zurückgeblieben. In derselben Weise waren Taf. II, 5 und Taf. I, 4 befestigt. Ein zugleich gefundener Wolfskopf, der wohl als Griff diente[1]), ist nicht mit abgebildet worden.

Es sind insgesammt rohe barbarisirende Erzeugnisse gallo-römischer Kunstübung; doch ist der Eindruck der Originale immerhin etwas günstiger als der unserer Abbildungen.

Die Frau Taf. I, 2, deren Linke die Bewegung der mediceischen Venus beabsichtigt, nackt bis auf ein Gewand, das, ohne Verständniss angeordnet, wie ein Schleier über Hinterkopf und Schultern herabfällt, das Haupt mit einer grossen sphärenähnlichen Krone geschmückt, ist ohne Zweifel Venus zu benennen. Man kann mit ihr eine Reihe gallo-römischer Terracotten, die Tudot veröffentlicht hat, vergleichen[2]). Es ist vielleicht kein Zufall, dass die Basis eine Kugel darstellt; denn Aphrodite, wie sie auch sonst in verschiedenen lokalen Gestaltungen mit Tyche verschmilzt, erscheint öfters auf einer Kugel stehend[3]).

Freilich hat, wenn dem so ist, der Gott, der das Pendant zu dieser Figur bildet (Taf. I, 2), sich zwangsweise das gleiche Attribut müssen gefallen lassen, wie auch seine Haltung der Hände fast dieselbe ist und sogar die Spange am rechten Arme wiederkehrt. Er stemmt die Linke an die Hüfte und greift mit der Rechten an einen wunderlichen Kopfaufsatz, in welchem man vielleicht am Ersten einen Kranz aus Lorbeerblättern, in ähnlichem Geschmack wie das Haar stilisirt, erkennen darf. Man wird ihn Apoll zu nennen haben, sofern das Bruchtheil von der Erscheinung eines klassischen Göttertypus, das in dieser Figur noch nachleben mag, überhaupt berechtigt, sie mit einem griechischen Götternamen zu schmücken.

Die Gruppe Taf. I, 4, zeigt den Bacchusknaben auf einem Löwen sitzend, dessen Hintertheil fehlt. Zwischen diesem und einem zweiten nur von vorn gesehenen Löwen kommt ein bärtiges Haupt zum Vorschein. Diese Bronze, wie die ähnliche Tafel II, 6, verschmilzt eine geläufige bacchische Darstellung mit einem Symboltypus, der aus dem Orient, namentlich Assyrien und Persien, nach Griechenland, von Griechenland nach Rom gewandert ist, und in der romanischen Architektur fortgelebt hat. In den gleichen Kreis gehört die Gruppe Taf. III, 7, die den Griff eines Schlüssels bildet, zu welchem der Schiebriegel Taf. III, 8 gehört. Die Sammlung der antiquarischen Gesellschaft besitzt zwei sehr ähnliche römische Schlüssel: ein Panther lagert einmal über einem Hasenkopf, das andere Mal über einem Rehkopf[4]). Die figurirten Kapitäle romanischer, insbesondere lombardischer Kirchen[5])

---

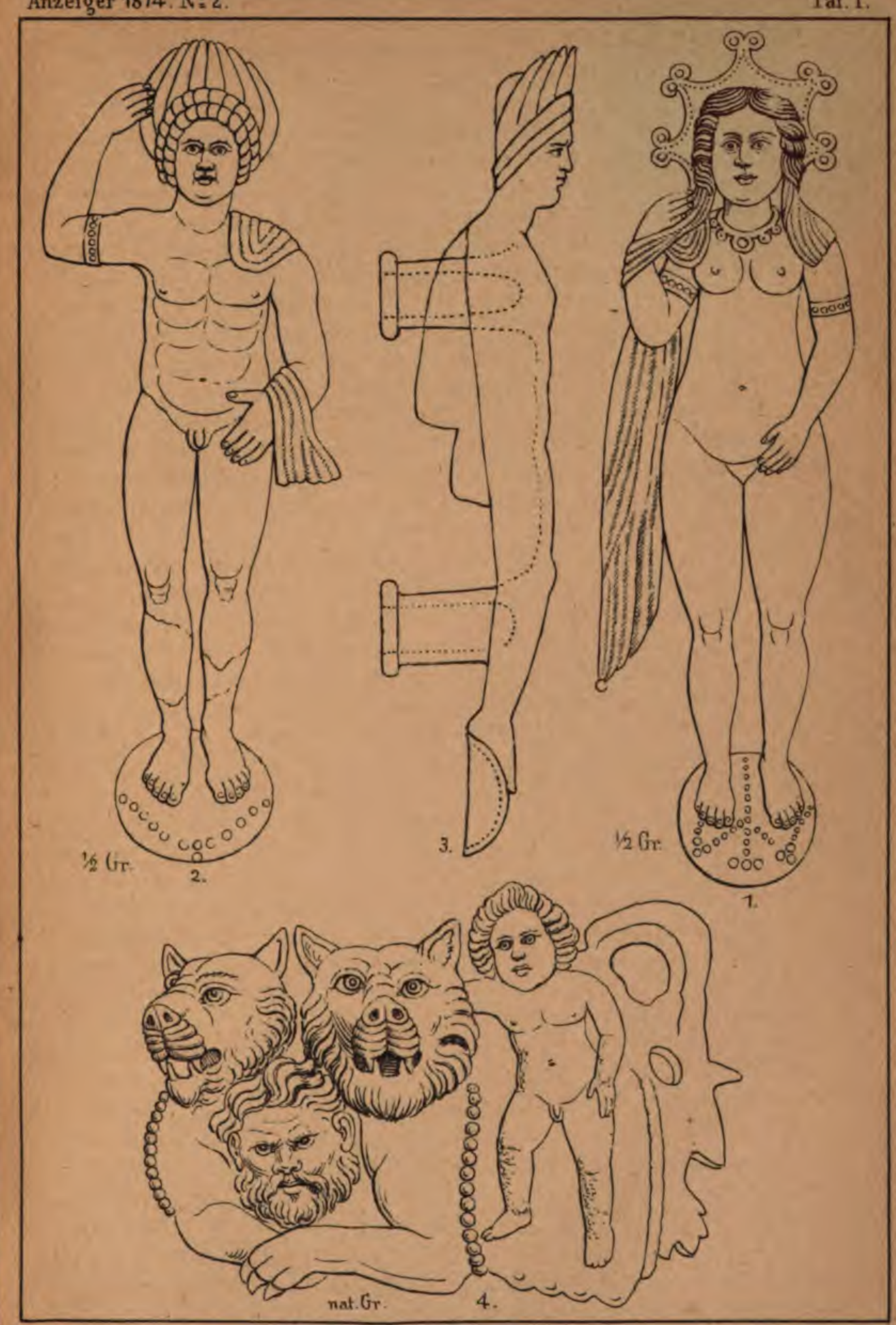
[1]) Vgl. Montfaucon, ant. expl. III, 61.

[2]) Tudot figures en argile pl. 16—24; 71. S. auch Gerhard hyperbor. röm. Stud. II, S 161.

[3]) Anders O. Müller Handbuch d. Archæol. § 376, 5. 6. S. 579: „dabei tritt sie als Weltbeherrscherin oft auf eine Kugel" etc.

[4]) Vgl. Mittheil. XV, Heft 3, Taf. 4. 29; XVII, Heft 7, S. 137 n. 119. 120.

[5]) Vgl. z. B. die Capitäle der Kirche in Chur, Mittheil. d. Ant. Ges. XI, Taf. 5; ferner die des Domes Sta Giulia bei Bonate, Osten lombard. Kirchen, Taf. XXXII.



½ Gr.
2.
3.
½ Gr.
1.
nat. Gr.
4.






5. n. Gr.
n. Gr. 6.


9.
½ Gr.
7.
n. Gr.
8.
¼ Gr.
10. ½ Gr.
11. n. Gr.



weisen hundertfältig das gleiche Motiv; so apokalyptisch dasselbe hier und da anmuthet, so ist es doch auf dem angedeuteten Weg der christlichen Kunst des Abendlandes zugekommen. Welche Verwandlungen und Verflachungen, bis zur völligen Bedeutungslosigkeit, dieses uralte religiöse Symbol in der ornamentalen Praxis erlitten hat, können die antiken Bronzen lehren, welche von dem Löwen ein Medaillon mit darauf befindlichem Kopf gehalten werden lassen[6]); sie bilden den Uebergang zu dem allbekannten Wappenschema.

Die geflügelte Büste Taf. II, 5 stellt einen in nicht wenigen Bronzen vertretenen Typus dar. Früher bezeichnete man diesen Kopf als den des „bacchischen Eros“, heutzutage meist als geflügelten Bacchus oder auch als Genius des Herbstes. Eine Wiener Beschlagbüste dieser Gattung[7]) zeigt einen reichgelockten Knaben mit Flügeln an den Schultern, in der Rechten eine Traube, in der Linken ein Kaninchen oder einen Hasen haltend; auf Grund dieser Attribute nennt ihn Sacken Genius des Herbstes, und bezeichnet ebenso eine ähnliche Knabenbüste, die einen Epheukranz mit Beeren auf dem Kopf und um die Schultern ein Rehfell geknüpft hat, die Linke hält Granate und Traube[8]). Ein im Wesentlichen übereinstimmendes Köpfchen ohne diese Attribute, um den Hals einen dicken Wulst, in dem reichliche Blumen befestigt sind[9]), nennt Sacken Eros. Verwandte Büsten, mit und ohne Flügel, werden eingehend von O. Jahn besprochen[10]). Auch unsere Büste trägt den bezeichnenden Schmuck des Epheus, der auf Bacchus hinführt, wie diesem Gott auch Traube, Granate und Hase[11]) angehören. Der eigenthümliche Wulst, den mehrere dieser Büsten auf dem Kopf oder um den Hals tragen, fehlt unserem Exemplar gleichfalls nicht, obwohl die Abbildung ihn kaum verständlich wiedergiebt; er befindet sich unter den Epheublättern, die darüber gelegt sind, und ist allerdings mit den Flügeln nicht in Einklang gebracht. Das Kopfhaar ist wie bei der an erster Stelle erwähnten Wiener Büste über der Stirn zu einem Schopf gesammelt; aber auch dieser erscheint wie zu einem leblosen steifen Ornament erstarrt und würde ohne die Vergleichung jener Replik kaum verstanden werden.

Taf. III, 9. Hals- und Armringe von Bronze, die in ganz gleicher Form nicht selten in gallo-römischen Gräbern des Kantons Wallis gefunden werden. Siehe Anzeiger Artikel Nr. 38.

Taf. III, 10 stellt ein Bronze-Charnier vor, das ebenfalls in gleicher Form sehr häufig in den Trümmern römischer Ansiedlungen zum Vorschein kommt.

Taf. III, 11. Fragment eines aus Bronzeblech angefertigten Ornamentstückes.

K. Dilthey.

---

[6]) Vergl. Sacken, Bronzen des k. k. Antikenkabinets I, Taf. LII 4. 5, Caylus Recueil V, Taf. 68, 5.

[7]) Sacken, a. a. O., Taf. XXXI, 5, vgl. Text. S. 82.

[8]) Taf. XXVIII, 2, vgl. S. 81.

[9]) Taf. XXXI, 6.

[10]) Die Lauersforter Phalerae, S. 11 u. f.

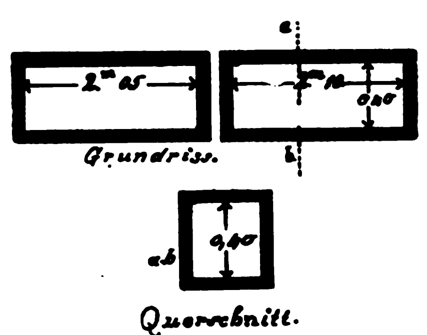
[11]) Vgl. Bronzi d'Ercolano II, S. 141—143. S. Anmerk. 2 und Jahn a. O. Taf. I, 5, Taf. III, 3 und 4, und Text S. 11.

199.

Antike Gräber zwischen Melano und Maroggia

oberhalb Mendrisio, im Kanton Tessin.

Ungefähr in der Mitte zwischen den Ortschaften Melano und Maroggia in der Materialgrube bei Kil. 11,150 links der Bahn, 45 Meter vom Strassenrand entfernt und in einer Tiefe von Meter 3,20 unter der Bodenfläche, wurden im Monat Dezember 1873 zwei Gräber gefunden, welche der Breite nach aneinanderstossend aus vier Seitenwänden von gestellten Steinen und aus einer Bedeckung von ca. 10 Centimeter starken Platten ohne jede Bearbeitung bestanden, die durch Kalkmörtel mit einander verbunden waren. Steine und Mörtel entstammen der Umgegend. Die in



den Gräbern eingeschlossenen zwei menschlichen Skelette hatten eine gegenwärtig aussergewöhnliche Grösse, besonders gross waren die Schädel und an diesen die Unterkiefer. Die Sohle der Gruben bildete der natürliche Boden (Geschiebe), während dieselben mit einer bedeutenden Schuttmasse (Bergabsturz) bedeckt waren, auf welcher mindestens 200 Jahre alte Kastanienbäume standen.

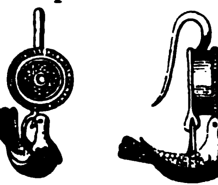
In den Gräbern fand sich nicht der geringste Gegenstand ausser den Skeletten vor, welche die Gemeindebehörde von Melano auf den dortigen Kirchhof bringen liess.

Darüber, ob der Fund einen antiquarischen Werth hat oder nicht, sind die Meinungen getheilt, indem die Einen behaupten, es handle sich um Personen, welche in den letztern Jahrhunderten wahrscheinlich, weil an der Pest oder einer sonstigen ansteckenden Krankheit gestorben, ausserhalb der Ortschaft bestattet worden sind; Andere sagen, die Leichen könnten nicht die von Christen sein, da solche nie eingemauert worden wären. Dieses Zumauern spricht auch gegen die erste Ansicht, denn bei Pestkranken pflegt man sich nicht lange aufzuhalten. R. Hottinger.

200.

Boucle d'oreille en or.

Nous avons omis dans le numéro 3 du juillet 1873 la gravure d'une boucle d'oreille qui est décrite à la page 454. Nous prions le lecteur de recourir au texte précité.



201.

Römische Alterthümer im Kanton Basel-Land.

Bei den in diesem Kanton in Ausführung begriffenen Eisenbahnbauten liess sich mit Gewissheit auf das Vorkommen von Ueberresten aus den römischen Ansiedlungen schliessen. In der That ist uns auch durch die freundliche Vermittlung des Hrn. Ständerath Birmann in Liestal die Mittheilung über verschiedene bei diesen Erdarbeiten zum Vorschein gekommene, wenn auch nicht gerade bedeutende Fundstücke zugegangen.

Zwischen Pratteln und Augst durchschneidet die Eisenbahn nahe bei letzterm Ort eine natürliche Erhöhung, deren Material durch Abtragung zur Auffüllung des 80′ hohen Dammes und mit Ueberschreitung der Ergolz zur Verbindung des höher gelegenen Plateau von Kaiser-Augst verwendet wird.

Der Bau der Brücke über die Ergolz bedingte eine theilweise Verlegung des Bachbettes, wobei sich die unten aufgeführten Gegenstände vorfanden. Möglicherweise kann auch bei Fundamentirung der Brückenpfeiler Manches sich darbieten.

Auf dem Gebiet von Kaiser-Augst zeigten die Anbruchsflächen des Eisenbahntracé unter der Humusschichte dünne Lagen von Ziegelbruchstücken, womit die ganze dortige Gegend übersäet scheint.

Die wenigen bis Ende Dezember 1873 aufgefundenen Gegenstände bestehen in: 4 stark oxydirten Schlüsseln, 1 Hammer, 1 Beschlägstück von Eisen; ferner in 2 Ringen, 1 Scheibchen, 1 Fibula, zum Theil mit Email verziert, und anderen fragmentarischen Gegenständen von Bronze.

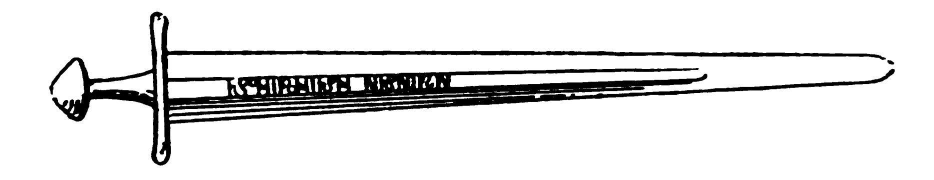
Um dieselbe Zeit stiessen die Arbeiter unterhalb Sissach am linken Bergabhang bei Anlegung eines Stollens unter der Humusschichte auf Topfscherben und 1½′ tiefer in einer Lehmschichte auf verschiedene Schneidewerkzeuge und Knochen, welche ein sehr hohes Alter verrathen und in die vorhistorische Periode gehören.

Birmann.

202.

Inschrift auf einer eisernen Schwertklinge.

Im Herbst 1873 wurde bei Abtiefung des Bettes der „Zihl“ in der Nähe von Brügg, im sog. Seeland des Kantons Bern, ein zweischneidiges Schwert von Eisen gefunden, durch dessen Mitte eine Hohlkehle hinläuft, auf welcher zunächst der Angel eine Inschrift angebracht ist. Die Wehr besteht aus einem einfachen geradlinigen Stabe, der Angel endigt in einen schweren Knopf. Dieses Schwert, welches gegenwärtig im Zeughaus zu Bern aufbewahrt wird, bietet weniger in seiner Form, welche auf das 12. oder 13. Jahrhundert hinweist, als in dem Umstande etwas Bemerkenswerthes dar, dass die eben erwähnte Inschrift aus Zeichen besteht, die bisher zu entziffern Niemand im Stande war, so dass die Schwierigkeit der Deutung derselben mehrere Kenner alter Waffen zu der Ansicht führte, man habe es hier nicht mit einer eigentlichen Inschrift, sondern mit einer Verzierung zu thun, die



den Schriftzügen einer orientalischen Sprache nachgebildet seien. Es wäre von Interesse zu erfahren, ob solche Inschriften, wie die vorliegende, auch anderswo auf Waffen oder andern Gegenständen vorkommen.

203.

Die ältesten Dynastensiegel der Schweiz.

Bekanntlich bedienten sich die Herrscher des frühern Mittelalters, wohl wegen der Ungeschicklichkeit der einheimischen Kunstarbeiter, zur Besiegelung ihrer Urkunden meist antiker geschnittener Steine in einer, Namen und Titel des Sieglers enthaltenden, Metallfassung. Abdrücke solcher Siegel finden sich auf den Urkunden der Karolinger, und noch lange nachher, als die Kaiser sich längst (seit Karl dem Dicken) grosser Siegel von mittelalterlicher Arbeit bedienten, führten Landesfürsten und Grafen antike Siegelringe.

In der jetzigen Schweiz finden sich in den Urkunden der Grafen aus dem Hause Lenzburg noch nach Mitte des 12. Jahrhunderts Abdrücke von Antiken in rothem Wachs; so zeigt eine Urkunde von 1145 4. Kal. Dec. im Besitze der zürcher. antiquarischen Gesellschaft (J 323) ein Siegel Graf Wernhers von Baden mit der Darstellung eines Vogels (Rabe?) und der Umschrift: Sigillu Chomitis Warneri; ebenso zwei Urkunden des nämlichen Grafen von 1149 und 1153 (Staatsarchiv Zürich). Auf einer Urkunde von 1255, wo Wernher sich Marchion de Baden nennt, befindet sich ein Siegel mit antikem Männerkopf ohne Umschrift.

Die ältesten ganz mittelalterlichen Siegel schweizerischer Dynasten, welche sich im Zürcher Archive vorfinden, hängen an einigen das Kloster St. Martin am Zürichberge betreffenden Dokumenten.

Die erste, 1159, XII calendas Junii (21. Mai) datirte Urkunde (Staatsarchiv Zürich, Obmannamt 7, Schweizer. Urkundenregister 2071) zeigt ein vermittelst eines Pergamentstreifens angehängtes Siegel von rothem Wachs, welches die Abbildung

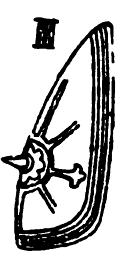
einer zweithürmigen Burg mit offenem Thore unter dem Thurme links, und die Umschrift: „+ Arnold comes de Lenzeburg“ enthält (Fig. I). Die betreffende Urkunde ist von der gräflichen Kanzlei noch im Namen Graf Wernhers ausgefertigt, bevor dessen Tod vor Crema (3. April 1159) in Zürich bekannt war, und wurde in späterer Zeit, wohl manches Jahr nachher, von seinem Bruder, Graf Arnold, besiegelt. — In den Jahren 1168 und 1172 treffen wir wieder auf das Siegel Graf Arnolds (A. a. O. 9 und 10, Urkundenregister 2242, 2272). Diese Abdrücke sind ebenfalls von rothem Wachs und der Urkunde angehängt, der Rand ist stark beschädigt und die Umschrift nur theilweise lesbar.

Ein mit Ausnahme des Vornamens identisches Siegel gebrauchte Arnolds Bruder, Graf Chuno (laut Jahrzeitbuch „comes de Baldern“) zur Besiegelung einer Urkunde betreffend das Kloster St. Martin im Jahre 1167 die VI cal. Martii (A. a. O. Nr. 8, Urkundenregister Nr. 2229). Das Siegel von ungefärbtem Wachs ist der Urkunde aufgedrückt, es trägt die Umschrift: + Chuono Comes de Lenzeburg (Fig. II).

Es dürften diese sogar im Fugenschnitt der Steine übereinstimmenden Siegel der Brüder von einem und demselben Stempel herrühren, welcher zuerst Chuno's Namen trug, der dann nach dem Tode dieses Grafen durch denjenigen seines Bruders und Nachfolgers ersetzt wurde. Die in Folge des Todes von Graf Wernher unbesiegelt gebliebene Urkunde von 1159 dürfte also erst nach 1167 durch Arnold legalisirt worden sein. Dafür scheint auch der Umstand zu sprechen, dass an fraglicher Urkunde das Siegel hängt, wie an denjenigen von 1169 und 1172, während 1167 das Siegel nach alter Weise aufgedrückt ist.



Wir haben hier wohl die ältesten schweizerischen Dynastensiegel vor uns, und da dieselben unseres Wissens bis jetzt noch nicht publizirt wurden, erlauben wir uns, dieselben in genauer Abbildung wiederzugeben. Sie dürfen kaum zu den eigentlichen Wappensiegeln gerechnet werden, wenn schon die spätern Chronisten aus denselben sich ein entsprechendes Wappen gebildet haben (Stumpf: „ex sigillo"). Es ist sehr fraglich, ob die 1173 erloschenen Lenzburger überhaupt schon ein Wappen geführt haben können, und ob nicht der Gebrauch heraldischer Abzeichen, wenigstens in unsern Gegenden, erst gegen Ende des 12. Jahrhunderts, zur Zeit des Kreuzzugs Barbarossa's in Aufnahme gekommen ist. — Das Reitersiegel Berchtolds IV. von Zähringen vom Jahr 1177 zeigt noch kein Wappenbild im Schilde, vielmehr befindet sich auf demselben ein Buckel mit Eisenspitze, von welchem ein achtarmiges ornamentales Schildbeschläg ausgeht (Figur III). Diese zur Verstärkung des Schildes



angebrachte Verzierung, welche auch anderwärts auf Monumenten und Siegeln jener Zeit vorkommt, ist keineswegs ein Wappenbild, kann aber unter Umständen dazu werden, wie der „Lilienhaspel" (!) im Wappen von Cleve beweist. Erst im Reitersiegel Berchtold V. (1187) findet sich wohl als erstes bekanntes Wappen aus Süddeustchland ein Adler, das Wappenbild des letzten Zähringers.

Auch auswärts tauchen die Wappensiegel erst in dieser Zeit auf, in England z. B. unter Richard I.

Man wird daher wohl annehmen dürfen, es sei die Burg in den Siegeln der letzten Lenzburger kein Wappenbild, sondern derjenigen in dem Siegel des Grafen Ulrich III. von Neuenburg von 1214 (Les sceaux historiques du C. de Neuchatel T. I, 1) und späterer Glieder der gleichen Familie an die Seite zu stellen, welche offenbar das Schloss Neuenburg versinnbildlicht, während auf dem Reitersiegel des nämlichen Grafen von 1208 (A. a. O. T. I, 2) das wirkliche Wappenbild des Hauses Fenis-Neuenburg erscheint.

ZELLER.

204.

Das Alterthümer-Museum in Bern.

Hier herrscht gegenwärtig eine rege Thätigkeit. Durch die grossmüthige Schenkung seiner so reichhaltigen und kostbaren Sammlung, besonders von Funden aus Tumuli der meisten Gegenden Helvetiens, hat Herr Baron G. v. Bonstetten die Menge der

Alterthümer ausserordentlich vermehrt. Im sogenannten Hallersaale der Stadtbibliothek müssen darum Vitrinen (Glaspulte) und Bänke, Räume und Schränke ausgedehnt, neu erstellt und vermehrt werden. Hr. v. Bonstetten wird als Direktor die Aufstellung und Neuordnung der von ihm geschenkten und der bereits vorhandenen Antiquitäten selbst an die Hand nehmen, und wenn solches in Mithülfe des sorglichen Conservators Herrn E. v. Fellenberg und des immer thätigen Kustos Herrn Ed. Jenner beendigt sein wird (was eine gute Zeit in Anspruch nehmen muss), so soll alsdann ein durch dieselben Herren neu angelegter Katalog dem Besucher als leitender Wegweiser dienen. Solche Gaben ehren den Geber, und die von ihm eingefügten Funde bewahren für alle Zeiten seinem Namen ein freundliches Andenken!

Auch von andern Seiten erfolgte in letzten Zeiten wesentlicher Zuwachs und Manches, was lange, Etliches gar lange, im dunkeln Nass gelegen hat, kam neulich auch wieder an hellen Tag. — Eifrig wird an der Seelandsentsumpfung gearbeitet, Flusspartien werden erweitert, ausgebaggert oder geradliniger neu angelegt. Da kamen besonders in der Zihl, von deren Auslauf bei Nidau aus dem Bielersee bis zu ihrer Vereinigung mit der Aare, nahe bei Meienried, eine Menge Alterthumsgegenstände aus verschiedensten Zeiten zum Vorschein und wurden auf Anordnung höherer Behörden unter Entschädigung von Seite des Museums nach Bern abgeliefert. Es sind darunter Gegenstände und Werkzeuge und vor Allem Waffen verschiedenster Formen und Jahrhunderte, Haus- und Ackergeräthe, mittelalterlich verzierte Ofenkacheln, Hufeisen in allen Formen, Spiesse und Lanzen, Dolche, kurze und lange Schwerter etc., die meisten von mittelalterlichem Eisen; auch Zweihänder und wieder eines mit räthselhafter eingravirter oder eingeätzter Inschrift[1]). Aber auch Stücke von Bronze, mit Mittelrippe und unverziert; und endlich, als wohl die wichtigsten, eiserne Schwerter, schlank zweischneidig und ohne jegliche Parirstange, ganz in Form und Gestalt mit denen aus der Pfahlbaute à la Tène im Neuenburgersee übereinstimmend, mit zum Theil wohlerhaltenen bronzenen, eigens verzierten Scheiden, aus denen einige sogar noch ausziehbar sind. — Dieses Material und vieles andere mehr harrt einer nähern Bestimmung, Einordnung und Aufstellung. Vor der Hand ist dasselbe einer sorgfältigen Reinigung und einem Verfahren unterworfen worden, das die Gegenstände erhalten und vor Rosten gut bewahren wird.

Ferner ist noch zu erwähnen, dass auf Anordnung der hohen Kantonsregierung vermittelst Eröffnung eines Kredits und im Einverständniss mit und zu Handen der Entsumpfungs- und deren Finanzverhältnissen in den Pfahlbauten der Stein- und Bronzezeit, Lüscherz und Mörigen am Bielersee, systematische Ausgrabungen unternommen und aus Auftrag letzten Herbst durch Konservator und Kustos des archæologischen Museums ausgeführt wurden, die besonders aus der Station Lüscherz ein ausserordentlich reichhaltiges Material von Artefakten aus Stein und Bein, Horn, Holz, Gewebe und Töpferscherben nebst sehr vielen Thierknochen und Resten von Vegetabilien zu Tage förderten. Alles dieses ward in Bern deponirt, wird geordnet und etiquettirt und namentlich die zoologischen Vorräthe durch den sorgfältigen und

---

[1]) Siehe Nr. 202.

fleissigen Forscher Herrn Dr. Theoph. Studer als Conservator des nationalhistorischen Museums so weit möglich bestimmt[2]). Es sollen nun gegen spezielle Entschädigungen aus diesem Material eine Hauptserie dem archæologischen Museum der Stadt Bern verbleiben und hernach aus den vielen Doubletten kleinere Sammlungen von Artefacten und Naturalien zusammengeordnet und weiter verwerthet werden.

Auf diese Weise wird nun bald das neu und sorgfältig geordnete Museum der Archæologie in der Bundesstadt Gästen und Gelehrten, Besuchern und Freunden der Alterthumswissenschaften ein reichlicheres Interesse bieten und zur Benützung und Förderung (besonders in der Abtheilung der Funde für die Kunde der bis vor wenigen Jahrzehenden unbekannten vorhistorischen menschlichen Niederlassungen in unserem Vaterlande), überhaupt zu allseitiger Gemeinnützigkeit offen stehen.

UHLMANN.

205.

Notizen über das letzte Vorkommen von Bären, Steinböcken etc. im Kanton Zug,

gesammelt von Lieutenant Christian Ithen.

Anno 1648 ist ein Bär, der sich auf der Aegeri-Allmend aufhielt, bei Einsiedeln von Jägern aus Schwyz erlegt worden; er wog 515 Pfund. — Ebenso wurde zu Ober-Aegeri im November des nämlichen Jahres ein Hirsch lebendig im See gefangen, mit Trommeln und Pfeifen in's Dorf gebracht, nach etlichen Tagen geschlachtet und dessen Fleisch verzehrt; die Hörner werden auf dem Rathhause daselbst aufbewahrt.

Es ist zu bemerken, dass noch im verflossenen Jahrhundert der jeweilige Weibel aus dem Gemeindeseckel den Jägern, welche Raubthiere erlegten, ein Schussgeld auszuzahlen hatte, und dass die Felle von Bären, Luchsen, Wölfen u. s. w. am Rathhause zu Ober-Aegeri angenagelt wurden, dessen sich mein sel. Vater noch gut erinnern konnte; er war nämlich daselbst geboren 1779.

Im März des Jahres 1687 erlegten 8 Mann in Aegeri einen Wolf und erhielten von der Obrigkeit in Zug die Bewilligung, das ausgestopfte Thier auch ausserhalb des Kantons zeigen zu dürfen.

Anno 1707 im April wurde in Menzingen von Oswald Elsener und Severin Zürcher mit zwei Schüssen ein Wolf erlegt, worauf die Regierung von Zug ihnen die übliche Erlaubniss ertheilte, mit dem Thier im Land herum zu ziehen.

Anno 1714 im Juni schossen Jäger von Aegeri im Aegeri-Thal ein Wildschwein und schenkten es den Stadtbehörden von Zug, die es ihrerseits dem damaligen französischen Gesandten bei der Eidgenossenschaft übermittelten, welcher den Jägern vier Thaler Recompens gab. Das Thier wog 118 Pfund.

---

[2]) Siehe Nr. 195.

Ohne Zweifel waren auch die Steinböcke in unsern Zuger-Bergen einheimisch: denn in dem benachbarten Einsiedeln sah ich als Knabe in der Klostersammlung ein Paar Steinbockhörner, die in einem nahen Walde gefunden worden waren.

Noch um's Jahr 1815 erlegten Jäger von Unter-Aegeri in dortiger Gegend ein Wildschwein, Fischotter, Birk- und Auerhähne, Dachse nebst anderm Gewild, und wenige Jahre später auch einen Steinadler.

Um noch der gerngesehenen Störche zu erwähnen, sind meines Wissens im Kanton Zug ungeachtet der sonst günstigen Verhältnisse keine mehr zu sehen. Anno 1580 verbrannte in der Stadt neben dem Ochsen ein Haus mit jungen Störchen im Nest, und auf genanntem Gasthof selbst wie auch auf den Kirchen St. Oswald, zu St. Wolfgang, Ober- und Unter-Aegeri nisteten später noch Störche, bis im Anfang dieses Jahrhunderts in letztern beiden Orten die Thiere heruntergeschossen wurden. — Ebenso ist auch die Abnahme der kleinern nützlichen und Sing-Vögel in Folge schonungsloser Jagd, verbesserter Feuergewehre und veränderter Bauart der ländlichen Wohnungen sehr auffallend.

206.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

IX.

XVI. Canton Unterwalden.

Engelberg. Benedictinerkloster. A. Bibliothek. Reiche Sammlung von Miniatur-Handschriften. a) aus der Zeit des Abtes Frowin (1144—78). 1) Dreibändige Bibel. Mss. Nro. I $^{1}/_{1}$, $^{1}/_{2}$, $^{1}/_{3}$ durch Berchtold und Richene geschrieben und mit vielen prächtig gezeichneten und theilweise figurirten Initialen geschmückt, von denen Passavant (Peintre-Graveur I, S. 18) fälschlicher Weise angibt, dass sie vermittelst hölzerner oder metallener Typen gedruckt worden seien. Einzelne Proben bei v. Liebenau, Versuch einer urkundl. Darstellung des reichsfreien Stiftes Engelberg. Luzern, 1846. Tafel I zu S. 39. 2) Cod. Nr. I, $^{1}/_{10}$. Augustini Expositio Evangelii S. Johannis, mit verwandten Initialen in einfach rother und schwarzer Zeichnung. 3) Cod I $^{1}/_{12}$ und $^{1}/_{13}$. S. Augustini Tractatus sive enarrationes in Psalmos, mit vorgeschrittenern Initialen. 4) Cod I, $^{1}/_{21}$. S. Gregorii Moralium in Job, spärliche einfach roth bemalte Initialen. 5) I $^{1}/_{22}$ S. Gregorii Magni Homiliæ 22 super Ezechielem. Andere den Frowin'schen Initialen verwandte Schriftverzierungen finden sich in den Codices Nr. I $^{5}/_{4}$, I $^{5}/_{5}$, I $^{1}/_{18}$ und I $^{3}/_{24}$. b) aus der Zeit der Aebte Berchtold und Heinrich (1178—1223) stammt der prächtige Cod. Nr. I $^{1}/_{11}$, Augustinus, de Trinitate Dei, mit vielen figurirten Initialen, braun gemalt und äusserst schwungvoll in einem realistischen Stile componirt (Proben folgen bei Rahn, Gesch der bild. Kste. i. d. Schweiz, Bd. I, 2) Cod. I $^{3}/_{22}$, Walafried Strabo in Epistolas Paulinas, mit eleganten in bunten Deckfarben ausgeführten Initialen. Höchst werthvoll sind ferner die ledernen Einbanddecken der Codices Nr. I $^{3}/_{26}$, I $^{3}/_{27}$, I $^{3}/_{30}$ und I $^{3}/_{31}$, mit gepressten Mustern romanischen Stiles, theils Ornamente, theils Figuren (Heilige, Engel, kämpfende Gestalten, Hibriden und Thiere) darstellend. B. Sakristei. 1) Silbernes Vortragekreuz aus der Zeit Abt Heinrichs I. (1197—1223). Mangelhaft abgeb. bei v. Liebenau a. a. O. Taf. II zu pag 53. Latein. Kreuz von M. $0_{,92}$ Höhe und M. $0_{,60}$ (im Querarm) Breite. Die 4 Arme M. $0_{,10}$ breit und 0,03 stark) halbrund hinter quadratisch ausladenden Ansätzen endend. Vorder- und Rückseite von einer Bordüre aus kostbaren Steinen zwischen Filigran- und niellirten Silberornamenten eingefasst, die Flächen mit Figuren verziert, die in kräftigem Relief, fast rund getrieben

sind. In der Mitte der vergoldeten Vorderseite die grosse Gestalt des Crucifixus, dessen Füsse nach alterthümlicher Weise neben einander geheftet sind Ueber ihm zwei Engel, ein Medaillon mit dem hl. Kreuzpartikel haltend. Zu Füssen des Heilandes ein Löwe, der einen Drachen zerfleischt, darunter Moses mit der ehernen Schlange. Die Enden der Kreuzarme enthalten, von Filigranornamenten umgeben, ein Medaillon mit den 4 Evangelisten, sitzende, etwas gedrungene Gestalten von ausnehmender Schönheit, die Gewänder von antikem Wurfe, ohne jeglichen Schematismus, die Bewegungen dreist und sicher, stets wechselnd und die Köpfe voller Ausdruck. Johannes, wie auf älteren Mosaiken, bärtig. Die Rückseite, silbern, enthält im Kreuzmittel ein grosses Medaillon, worin die thronende Madonna zwischen anbetenden Engeln. Maria byzantinisch-feierlich, auf ihrem Schoosse der bekleidete Christusknabe, nach lateinischem Ritus segnend. Ueber dem Medaillon die Taube des hl. Geistes, auf den Schenkeln r. u. l. SS. Peter und Theodor, unten S. Nikolaus, S. Leonhard und der kniende Abt Heinrich, letzterer mit augenscheinlich individuellen Zügen. An den vier Ecken der Kreuzarme endlich in quadratischem Raume die 4 Elemente, repräsentirt durch halbnackte, trefflich modellirte Gestalten antiken Stiles. (Die nähere Beschreibung bei v. Liebenau, p. 54). 2) Bischofsstab aus dem XII. (?) Jhdt. In der Spirale 2 alterthümliche Gestalten (Verkündigung Mariæ), die Rundung von einer mit Emaux champlevés verzierten Schlange gebildet, der Knauf mit Drachen und der darunter befindliche Theil wieder mit 3 emaillirten Schlangen verziert. (R)

Lungern. Thurm der Pfarrkirche, rom. (Mitgeth. von Herrn Rechenschreiber Nüscheler).

Sachseln. Unterbau des Thurmes, rom.

Stanz. Kirchthurm, rom. Geschichtsfreund, Bd. IX, p. 164 u. ff. nebst Tafel.

XVII. Canton Uri.

Andermatt. S. Columban, sog. „alte Kirche" ausserhalb des Dorfes nahe beim Urnerloch. Einschiffige Kirche mit 3seitig geschlossenem (wohl später angebautem) Chore, über welchem eine achteckige gedrückte Kuppel mit verlaufenden Gräten. Das Langhaus vielleicht rom., worauf das schmale Rundbogenfensterchen am W.-Ende der S.-Seite deutet. Die W.- und N.-Seite fensterlos. An der N.-Seite zwischen Schiff und Chor der hohe viereckige Thurm, in mehreren Geschossen mit Ecklesenen geschmückt, die oben durch einfache, in den beiden untern Stockwerken gruppenweise neben einander geordnete Rund- und Spitzbögen verbunden sind. (R)

XVIII. Canton Waadt.

Avenches. Pfarrkirche, 1711 umgebaut. Als einziger Rest aus rom. Zeit ist der N.-Nebenchor erhalten, bestehend aus einem viereckigen M. $3,_{28}$ breiten und $4,_{60}$ tiefen Altarhause, dem sich O. eine M. $3,_{75}$ weite Apsis anschliesst. Diese letztere ist halbrund, mit einem kleinen geschmiegten Rundbogenfenster versehen und mit einer Halbkuppel bedeckt, die auf einem schmucklosen Gesimse in Form einer Schmiege aufsetzt. Ueber dem Altarhause befand sich ein rippenloses Kreuzgewölbe, von dem noch Ansätze erhalten sind. Gegen den südlich anstossenden Hauptchor öffnete sich ehedem ein M. $1,_{64}$ weiter rundbogiger Durchgang. Gegenüber führt eine kleine Pforte zu der Wendeltreppe des gothischen Thurmes. Im Innern Reste gothischer Malereien, schwarze Ornamente auf weissem Grunde. Am Aeussern schmuckloses Mauerwerk aus römischem Material. An der Südseite des Schiffes sind bedeutende antike Gesimsstücke in die Sockelmauer eingefügt, d. h. der Zerstörung preisgegeben. (R)

Beaumes. An der Stelle der alten in Holz gebauten Klosterkirche soll im XI. Jahrhundert ein Steinbau errichtet worden sein, von dem wahrscheinlich das im Anzeiger 1862 (Taf. 1 zu S. 22 und Anzeiger 1861, S. 69) abgebildete Relief stammt. Ueber die 1854 in's Cantonalmuseum in Lausanne versetzte Inschrift aus dem VIII. oder IX. Jahrhundert, die ehedem als Sockel einer Säule in der Kirche gedient haben soll, cf. Anzeiger 1855 S. 8 (mit Abbildung) und S. 23. — Die alte Kirche, wohl eines der interessantesten Monumente, welches die französische Schweiz aus roman. Epoche besass, ist 1822 — weil zu gross! — abgetragen worden. Die jetzige Kirche ist ein stilloser Bau mit einem ungeschlachten spätgothischen Thurme. (R)

Bonmont. Ehemaliges Cisterzienserkloster oberhalb Nyon am Fusse der Dôle. Sämmtliche Gebäude bis auf die Kirche sind abgetragen. Ueber die Letztere vgl. Mittheilungen der antiq. Ges. in Zürich, Bd. XVIII, Heft 2, p. 18 mit Ansicht p. 17 und Grundriss Taf. 1.

Château d'Oeux. Der schmucklose viereckige Thurm der Pfarrkirche vielleicht rom. **(R)**

Chillon. Schloss am obern Genfersee. Krieg v. Hochfelden, Gesch. der Militärarchitektur in Deutschland ec. 1859, S. 202. Aufnahmen von Adler in Erbkam's Zeitschr. für Bauwesen Berlin 1860. S. 201—214. Taf. 15—18.

Collombier bei Morges. „Die sehr alte" Kirche (Martignier und de Crousaz, dictionnaire historique ec. du C. de Vaud 1867, p. 226) ist ein armseliges spätgothisches Gebäude. **(R)**

Cossonay. Kirche des ehemaligen Benedictiner-Priorats SS. Peter und Paul. Chor und Thurm zeigen den Uebergangsstil. Das Langhaus ist vielleicht später, etwa nach dem grossen Brande von 1398 errichtet worden. Letzteres ist dreischiffig, ca. M. 18 lang und M. $16,_{32}$ breit, 2 × 4 Rundpfeiler nebst den entsprechenden Vorlagen in O. und W. trennen in Abständen von durchschnittlich M. $2,_{65}$ durch ungegliederte Rundbogen verbunden die Schiffe, deren mittleres, in der Längenachse der Pfeiler gemessen, eine Breite von M. $7,_{15}$ hat. Im Osten folgt demselben in gleicher Breite ein M. $5,_{75}$ tiefer Vorraum, er ist mit einem spitzbogigen M. $7,_{31}$ (im Scheitel) hohen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen plumpe, einfach abgefaste Rippen von unregelmässig disponirten Eckdiensten — Halb- und Dreiviertelsäulen mit eleganten frühgothischen Kelchkapitälen — getragen werden und beiderseits durch eine schmucklose spitzbogige M. $5,_{43}$ hohe Arcade gegen die quadratischen Nebenkapellen geöffnet, die sich in östlicher Verlängerung und gleicher Flucht den Seitenschiffen anschliessen. Der Chor ist viereckig, M. $6,_{50}$ tief und $6,_{85}$ breit. Die O.-Wand ist von 3 hohen Fenstern durchbrochen und durch Strebepfeiler verstärkt. An der Nordseite des Chores erhebt sich der schöne frühgothische Thurm. Sämmtliche Räume sind mit Gewölben bedeckt, der Chor mit einem spitzbogigen M. $7,_{25}$ hohen Tonnengewölbe, das M. $2,_{67}$ über dem Fussboden auf einem schmiegenförmigen Gesimse anhebt. Im Hauptschiffe steigen die fensterlosen und ungegliederten Hochwände bis zu einer Höhe von M. $6,_{10}$ empor, wo über dem modernen Gesimse ein rundbogiges M. $8,_{36}$ hohes Tonnengewölbe aufsetzt. Letzteres soll nach bestimmter Versicherung aus Sandstein construirt und erst bei einer unlängst vorgenommenen Restauration mit der spitzbogigen Gurte unterfangen worden sein, die sich über dem zweitletzten Pfeilerpaare gegen W. erhebt. Die Seitenschiffe sind mit modernen (?) Flachtonnen überwölbt. Die Stützen im Schiffe sind stämmige Rundpfeiler von M. $0,_{75}$ Durchmesser und $2,_{85}$ Höhe (incl. Basis und Kapitäl). Die Basen werden durch achteckige nach oben zu abgeschrägte Plinthen gebildet, die Kapitäle bestehen aus einem glatten Kelche, dessen Rundform durch dreieckige Blätter oder Zungen mit der quadratischen Deckplatte in Einklang gebracht wird. Das Aeussere der Kirche ist schmucklos, dagegen erscheint der Thurm mit seinen kreuzförmig vorspringenden Strebepfeilern und den schlanken paarweise auf 2 hintereinander gestellten Säulen gekuppelten Spitzbogenfenstern als ein höchst elegantes Specimen des Uebergangsstiles. Die Strebepfeiler sind dreifach abgefast und mit steilen Giebeln bekrönt, hinter denen zwischen achteckigen Thürmchen eine mit Maasswerk verzierte Balustrade die Basis des Spitzhelmes umgiebt. Einer Notiz im Dictionnaire du Ct. de Vaud (p. 257) zufolge soll der Thurm im Jahr 1407 unter Aufsicht des Priesters Pierre de Lillaz wiederhergestellt (reconstruit) worden sein. Allem Anscheine nach betraf diese Restauration nur den Hochbau, denn die Gliederung des viereckigen Thurmkörpers sowohl als insbesondere das schöne von Ecksäulen getragene Kreuzgewölbe des Erdgeschosses zeigen die Formen des reinsten Uebergangsstiles, wie er sich im Laufe des XIII. Jahrhunderts in diesen Gegenden ausbildete. **(R)**

Grandson. Beschreibung bei Blavignac, architecture sacrée etc., p 120 u. f. und in den Mittheilungen der Antiq. Ges. in Zürich, Bd. XVII, Heft 2, p. 23 u. f. Aufnahmen bei Blavignac a. a. O., Taf. IX und X im Anhang zum Text und Taf. XIII—XVII des Atlas. Innere Ansicht be- Hübsch, die altchristlichen Kirchen. Carlsruhe 1862, Taf. XLVIII.

Lac-de-Joux. Von der ehemaligen Prämonstratenserabtei steht noch der viereckige Thurm, ein massiver Bau mit schräg vorspringenden dreifach abgestuften Strebepfeilern. Zu oberst enthält jede Seite zwei gekuppelte Fenster auf paarweise hintereinander gestellten Säulchen mit attischen Basen und eleganten frühgothischen Knospenkapitälen. **(R)** Die alte (aber schon längst nicht mehr vorhandene)

Kirche SS. Peter und Paul wurde im Jahr 1136 vom Bischof Guy de Marlanie von Lausanne geweiht. Memorial de Fribourg. II. S. 236 V. S. 392. Soloth. Wochenblatt 1827, p. 453. Zeerleder, Urk. I. S. 75.

La Lance. Ehemalige Carthause bei Concise am Neuenburgersee. Die Kirche, welche 1328 durch den Bischof von Lausanne, Jean de Rossillon geweiht wurde (Memorial de Fribourg, VI. S. 96) zeigt trotz dieser späten Entstehung die Formen des Uebergangsstiles. Sie war vor dem gegenwärtigen Umbau, bei welchem die Gewölbe herausgeschlagen und das Innere in mehrere Etagen abgetheilt wurde, ein einschiffiges Gebäude ohne Chor, ca. M. 25 lang und M. $7{,}_{70}$ breit. Vier spitzbogige Kreuzgewölbe, deren Scheitelhöhe sich nach den vorhandenen Ansätzen auf ca. M. 13 berechnen lässt, bedeckten das Innere. Die Rippen, deren Profil ein halbes Achteck bildet, ruhen auf hochschwebenden Diensten, die M $4{,}_{30}$ über dem Fussboden beginnen und an den 4 Ecken durch Dreiviertelsäulen mit achteckigen Kelchkapitälen, an den Langwänden durch kurze Pilaster mit schmucklosen Gesimsen gebildet werden. Jedes Joch enthält ein hohes und schmales Rundbogenfenster. Das Aeussere ist bis auf die Westfronte aller Zierden beraubt. Letztere enthält in der Mitte ein grosses einfach profilirtes Rundfenster und darunter das kleine Portal mit birnförmig profilirtem Stabwerk, das zum Theil von kleinen Blattkapitälen unterbrochen und von einer vorspringenden aus 2 Hohlkehlen gebildeten Archivolte begleitet wird. An der Südseite der Kirche liegt der kleine Kreuzgang, eines der zierlichsten Monumente, welches die Schweiz besitzt und trotz der späten Entstehung noch die reinsten Formen des Uebergangsstiles zeigt. Die innere Länge der Frontmauern, welche den winzigen Hof umschliessen, beträgt M $6{,}_{50}$, ihre Stärke M. $0{,}_{59}$, die Breite der Gänge M. $3{,}_{10}$. Jede Seite enthält zwei Fenstergruppen, die von kurzen viereckigen Pfeilern begrenzt und von einem auf diesen Stützen anhebenden Schildbogen umrahmt werden. Die Fenster — je drei zu einer Gruppe vereinigt — sind alle von gleicher Höhe, die spitzbogigen Oeffnungen kleeblattförmig gebrochen und die gemeinsamen Schenkel von 2 hintereinander gestellten Säulchen getragen. Die Gänge sind mit spitzbogigen 4 M. hohen Kreuzgewölben auf quadratischem Grundrisse bedeckt, die an den Umfassungsmauern von M. 2 über dem Boden angebrachten Consolen getragen werden, gegenüber, an den Fensterwänden, theils auf den vorspringenden Gesimsplatten der Zwischenpfeilerchen, theils auf schlanken Säulen ruhen, die an den vier Ecken des Kreuzganges vorspringend die Rippen aufnehmen. Letztere zeigen schon eine gothische, wenn auch etwas schwerfällige Profilirung, wogegen die Leibungen der Fensterbogen noch glatt und nur an den Kanten von einem Rundstabe begleitet sind. Die platten Basen sind verschiedenartig gebildet. Die Capitäle bestehen aus schmucklosen Kelchen mit viereckiger Deckplatte, die Zwischenpfeilerchen sind an den Ecken von Dreiviertelssäulchen begleitet, zwischen denen sich eine kräftige Hohlkehle einzieht, die Wandconsolen theils glatt, theils mit phantastischen Fratzen geschmückt, die kleinen Schlusssteine mit Rosetten, Kreuzen, Lilien und Wappenschildern (Grandson) ausgefüllt. (R)

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 3. **ZÜRICH.** JULI 1874.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

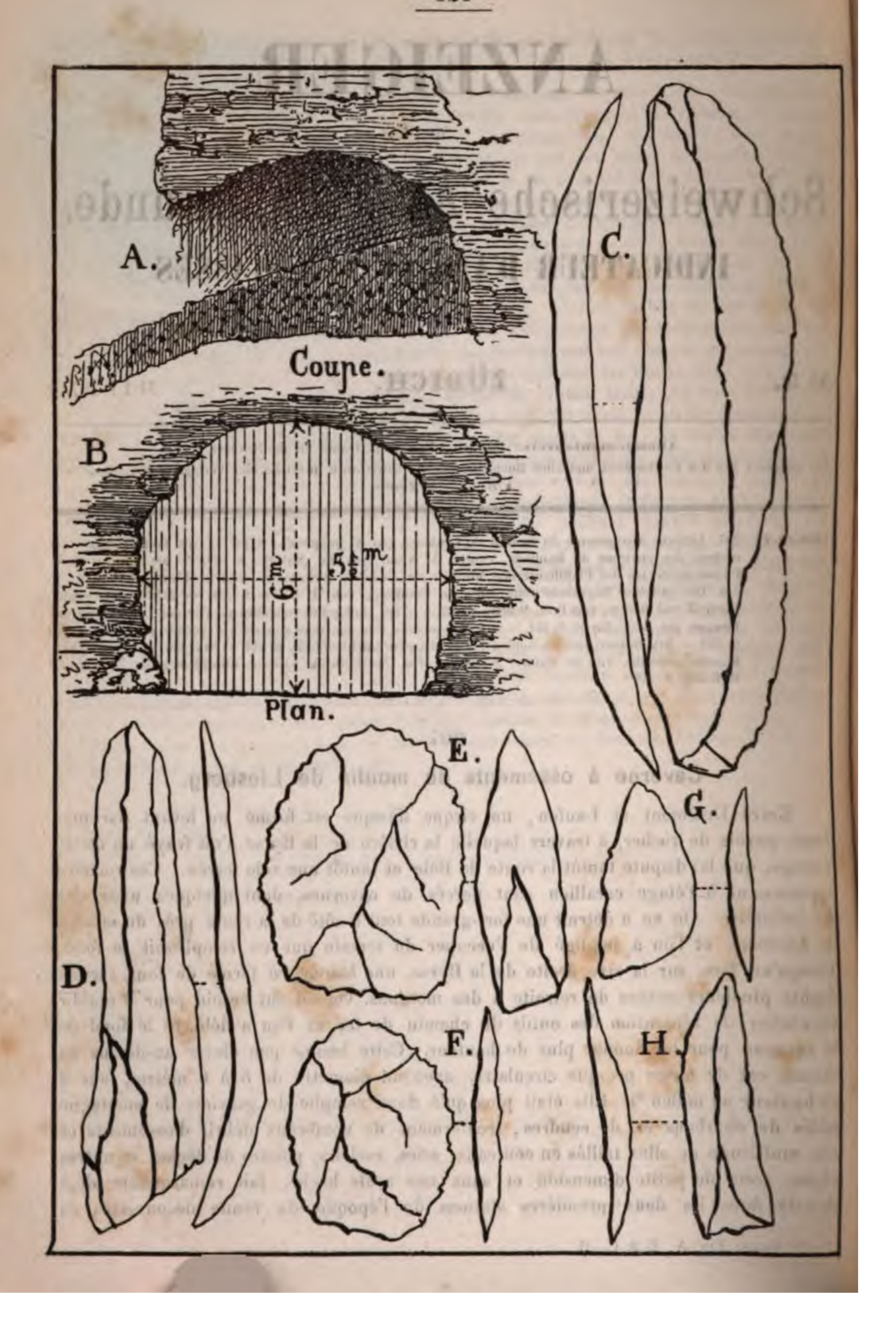
INHALT:

207.

Caverne à ossements du moulin de Liesberg.

Entre Delémont et Laufon, un cirque liasique est formé au levant par une haute parois de rocher, à travers laquelle la rivière de la Byrse s'est frayé un étroit passage, que lui dispute tantôt la route de Bâle et tantôt une voie ferrée. Ces rochers appartenant à l'étage corallien sont percés de cavernes, dont quelques unes ont été habitées. On en a détruit une fort-grande tout à côté de la route près du moulin de Liesberg et l'on a négligé de s'occuper du terrain qui en remplissait le fond. Presqu'en face, sur la rive droite de la Byrse, une baume en forme de four, servait depuis plusieurs années de retraite à des moutons. On en eut besoin pour y établir un atelier de réparation des outils du chemin de fer et l'on a déblayé le fond de la caverne pour lui donner plus de hauteur. Cette baume peu élevée au-dessus du chemin est de forme presque circulaire, avec un diamètre de 5 à 6 mètres, sur 3 de hauteur au milieu.*) Elle était plus qu'à demi remplie de graviers de montagne mêlés de charbons et de cendres, renfermant de nombreux débris d'ossements et une multitude de silex taillés en couteaux, scies, racloirs, pointes de flèches et autres objets tous de petite dimension et sans une seule hache, fait remarquable déjà signalé dans les deux premières stations de l'époque du renne découvertes en

*) Voyez Fig. A, B & C—H.

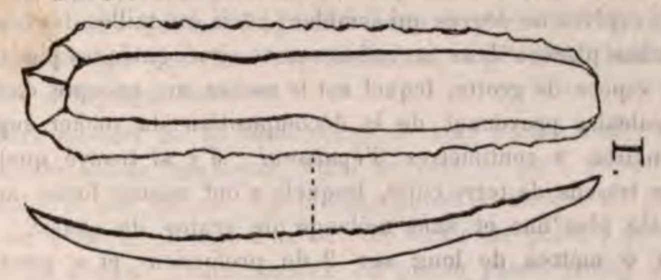

A.
Coupe.
B
6^m
$5\frac{1}{2}^m$
Plan.
C.
D.
E.
F.
G.
H.

Suisse et que nous venons encore d'observer à Bellerive dans le diluvium. Parmi tous les débris de cette caverne on ne remarque pas une seule parcelle de poterie ou d'objet en terre cuite, rien qui rappelle l'époque des habitations lacustres de l'âge de la pierre. Quelques ossements ont été recueillis par Mr. A. Gressly, qui a fait déblayer la caverne, mais beaucoup ont été jetés à la rivière. J'ai pu cependant obtenir ceux qui étaient conservés et ils ont été soumis à l'examen de Mr. le Dr. Rütimeyer à Bâle. Ce savant professeur a reconnu: Un débris de corne et une dent de renne, une machoire du lepus variabilis, une autre du bouquetin, une vertèbre de loup, un os de bassin du bison. Une machoire de renard prise pour celle du canis lagopus, lui paraît, après nouvel examen, appartenir au canis ou vulpes fulvus de l'Amérique du Nord.

Une grande dent, probablement de l'ours des cavernes, a été perdue.

Voilà la première caverne du Jura bernois offrant une habitation antérieure à celles des lacustres et appartenant à l'âge du renne, avec des détails et un ensemble en rapport intime avec la caverne de Veyrier au Salève. Remarquons cependant que dans les matériaux de remplissage de cette baume, peu élevée au-dessus des alluvions mêmes de la rivière, il n'y a pas trace de diluvium, et qu'elle a donc été habitée après le dernier déluge ou la formation du dernier dépôt quaternaire.

Uu autre fait digne de remarque et sur lequel nous reviendrons dans un autre article, c'est que les outils en silex de la caverne du moulin de Liesberg, sont absolument semblables à ceux que nous recueillons actuellement dans le diluvium, à 4 mètres de profondeur (dans le Lehm) à Bellevire, avec une multitude de fragments d'ossements de l'époque prédiluvienne. Nous préparons une notice sur cette importante découverte et nous croyons intéressant de donner le dessin de la caverne de Liesberg et de quelques outils de silex, avec un de ceux de Bellerive.



Tous ces silex sont étrangers au Jura et proviennent des terrains crétacés, exceptés quelques jaspes très rares dans le sidérolithique du Jura, mais plus communs dans la Forêt-noire. Les nuclei de Bellerive portent les marques des éclats qu'on a détachés et qui devaient tous être de petite dimension, mais allongés et fort minces.

A. Quiquerez.

208.

Fouilles dans les rochers des environs de Baulmes, canton de Vaud.

Il y a déjà quelques années, lorsque j'entendais parler des découvertes qui s'étaient faites en divers endroits de la France, ainsi qu'au Salève par Mr. Thioly; de cavernes habitées dans les temps préhistoriques, que l'idée m'était venue d'explorer

une ligne de rochers qui se trouvent près de Baulmes, immédiatement au-dessus de la cure; n'y trouvant aucune trace d'entrée de caverne, je n'y pensai plus, lorsque l'année dernière, la construction d'une route pour desservir les forêts de notre commune et passant au pied de ces mêmes rochers, fût décidée, je pris la résolution de surveiller ce travail; mais c'était dans l'espoir d'y trouver des débris romains, provenant d'une habitation qui était située au-dessus de ces rochers et qui, j'en avais une bien forte présomption, avait dû servir dans les temps romains, de tour de vigie. Je fus donc bien surpris d'apercevoir dans les déblais de la route une quantité de petits tessons de poterie grossière, parfaitement semblable à celle qu'on trouve dans les palafittes de nos lacs, de même que dans les tumulus de l'âge de bronze et du 1[er] âge du fer, puis des ossements paraissant appartenir à différentes espèces d'animaux. Très peu de ces os sont entiers, presque tous ceux contenant de la moëlle ont été brisés, afin de pouvoir l'en extraire. Ne m'entendant pas du tout à l'anatomie et n'ayant pas encore eu l'occasion de faire déterminer à quelles races d'animaux sauvages ou domestiques ces ossements pouvaient avoir appartenus, je ne vous en ferai pas ici une description, seulement j'ai reconnu dans le nombre des débris de bois de cerf, dont une grande partie porte les traces du travail de l'homme. J'ai aussi mis de côté quelques fragments de machoires et toutes les dents que j'ai pu retrouver, pensant que cela facilitera la classification.

Les rochers dont j'ai parlé plus haut, sont formés de plusieurs gradins superposés, lesquels présentent, en plusieurs endroits, des enfoncements plùs ou moins accessibles et sur lesquels le rocher supérieur surplombant forme un abri encore passable pour la belle saison. Deux de ces enfoncements qui sont situés immédiatement au-dessus de l'endroit où j'ai reccueilli les objets dont j'ai parlé et qui sont appelés, je ne sais trop pourquoi, Cave à Babarrean, ont: l'un 15 à 18 mètres de long et de 2 à 4 mètres de profondeur; des espèces de degrés qui semblent avoir été taillés dans le roc conduisent à de petites niches placées dans un enfoncement situé quelques pieds plus haut que le sol de cette espèce de grotte, lequel est le rocher nu, excepté dans un petit coin, où le gravier calcaire provenant de la décomposition du rocher supérieur a formé une couche d'environ 9 centimètres d'épaisseur. J'y ai trouvé quelques fragments d'os et quelques tessons de terre cuite, lesquels n'ont aucune forme appréciable, mais formés d'une pâte plus fine et sans mélange de grains de quartz. L'autre de ces enfoncements a 6 mètres de long sur 3 de profondeur et a pour sol le rocher complétement nu sur lequel l'on peut apercevoir des traces de feu. Plusieurs autres de ces gradins situés plus bas, ainsi qu'à droite et à gauche de ceux que j'ai décrits peuvent avoir aussi été habités; mais je n'ai pas encore pu m'en assurer d'une manière bien précise.

Les explications que je viens de donner, étaient nécessaires afin de bien se rendre compte de l'état dans lequel j'ai trouvé les objets ouvrés et de l'emplacement dans lequel ils se trouvent, ainsi: je suppose, avec assez de raison je crois? que les habitants de ces rochers jetaient tous leurs débris de cuisine de même que tous leurs ustensiles, outils, armes etc., hors d'usage, lesquels roulant et dégringolant du haut de ces rochers, venaient se réunir au bas, où ils se mélangeaient avec les pierres et graviers calcaires que leurs propriétaires faisaient rouler sous leurs pieds. D'un autre côté, la coupe des terrains renfermant les objets, présente plusieurs lits de gravier et terreau noir, superposés. La première, c'est-à-dire la plus profonde,

se trouve à 1 mètre du sol actuel présentant dans deux endroits des traces de feu. Ce feu mesurant environ 1 mètre de circonférence étant entouré d'ossements brûlés ou autres et de tessons de poterie ferait assez croire que les habitants cuisaient leurs aliments et prenaient, quelques fois, leurs repas en plein air.

Je n'ai pas remarqué que la couche du fond, qui est essentiellement gravier calcaire, sans mélange de terre, renfermât des objets plus grossiers ou qu'on pourrait croire plus anciens que ceux des couches supérieures; seulement ils sont plus détériorés et les os tombent généralement en poussière au contact de l'air, ce qui peut s'expliquer par ceci: que les eaux provenant de l'épurement du terrain s'amassent dans le gravier, lequel faisant l'office de drains, ces objets restent plus longtemps dans l'humidité. D'un autre côté, ils ont probablement reçu un plus grand nombre de chocs par les pierres roulantes, il n'est donc pas étonnant qu'ils soient aussi fragiles.

Un espace de 110 mètres de long a été fouillé jusqu'à présent, et présente des tessons de poterie, etc., en plus ou moins grande quantité; mais à mesure que la route s'éloigne des rochers, ces vestiges disparaissent complétement.

Maintenant que j'ai décrit, plus ou moins bien, l'emplacement des fouilles et celui présumé des habitations, je parlerai un peu des objets recueillis. Les poteries sont toutes faites à la main sans l'aide du tour et formées d'une pâte grossière mélangée de grains de quartz; noire à l'intérieur et rouge extérieurement. Je n'ai pas eu le temps de mesurer les fragments de vases, afin de savoir la grandeur de ceux-ci, seulement il est à remarquer que les plus petits sont formés d'une pâte plus fine que les autres. Un seul fragment porte quelques bosselures grossièrement faites avec les doigts, comme pour servir d'ornement; un autre semble avoir été verni. Les anses sont formées par une petite proéminence percée d'un trou comme pour les suspendre, dans d'autres fragments cette proéminence n'est pas percée; en somme l'on peut voir que ces vases reproduisaient, à peu près, toutes les formes et grandeurs usitées à l'époque lacustre.

Un andouiller de cerf de 13 centimètres de long paraît avoir servi de manche de ciseau, plusieurs autres fragments, aussi de bois de cerf, portent des traces du travail de l'homme et ont été soit des emmanchures de haches ou d'autres outils en pierre. Deux ou trois fragments d'os ont dû servir de pointes de flèche, d'autres de poinçons ou de ciseau. Deux ciseaux en pierre passablement endommagés ont aussi été trouvés, malheureusement aucun de ces objets n'est parfaitement intact, leur chûte en bas les rochers les a abimés ou bien c'étaient, comme je l'ai déjà dit, des objets hors d'usage. J'ai aussi retrouvé deux pierres de grès dur qui ont dû servir à aiguiser les outils, du moins on peut très-bien distinguer les traces du frottement. Un fragment de gros caillou rouge paraît avoir été un marteau.

Je n'ai jusqu'à présent aperçu aucune trace de fer, ni de bronze, ce qui pourrait faire supposer que cet endroit a été abandonné à l'époque du bronze, ou bien que les habitants des stations lacustres du lac de Neuchâtel venaient passer la saison de la chasse dans nos montagnes, et qu'ils remportaient, dans leurs demeures, tous les objets pouvant encore servir. Les objets en bronze, lors même qu'ils auraient été détériorés, pouvant être soit réparés, soit refondus, étaient naturellement regardés comme trop précieux pour être jetés; cependant un celt en bronze a été retrouvé

il y a quelques années à 2 mètres 80 de profondeur en creusant une cave au bas du village et dans du gravier provenant des débordements du ruisseau de la Baulmine lequel passe près des rochers décrits plus haut.

Baulmes, le 20 Mai 1874. ED MABILLE.

209.

Einiges über Pflanzenreste aus der Pfahlbaustation Mörigen am Bielersee (Bronzezeit).

A. Untersuchung.

Im Herbst 1873 fanden in obgenannter Lokalität wohlgeordnete Ausgrabungen statt. Im Winter wurde mir durch Hrn. Grossrath Edm. v. Fellenberg (Konservator d. antiquar. Museum in Bern) ein Klumpen noch etwas feuchte, schwarze, torfige mit verkohlten Dingen gemengte Schlamm-Erde zur Untersuchung übergeben. Mit guter Geduld, während vielen Tagen machte ich mich daran, kleine Mengen obiger Masse auf weissem Fayence-Teller ausgebreitet auseinander zu lesen und minutiös zu untersuchen, um kleine und kleinste Gegenstände mit der Pincette zu sammeln.

In zwei verschiedenen Zuständen befanden sich die Pflanzen-Reste; entweder liegen sie mit Thon, Schlammresten, Sand etc. geschichtet, öfters zusammengedrückt, gleichsam als Kehrichtabfälle, in unverkohltem Zustande, meistens noch recht gut erhalten, und gewähren beim Erlesen das Bild, dass man dieselben gerade ebenso wieder herausfinde, wie sie vor Zeiten als Abfälle eingeschlammt und eingebettet worden. Oder: Körner, Samen und Früchte liegen pêle-mêle in Brandschuttresten der Kulturschicht in verkohltem Zustande. An Letztern wie an Erstern findet man öfters die mikroskopisch feinen Kennzeichen noch ganz deutlich erhalten.

B. Bestimmung.

I. Essbare, wildwachsende Baumfrüchte.

1. *Holzäpfel.* (Pyrus malus sylvestris L.) Verkohlte Hälften, Kerne; unverkohlte Kernhausstücke.
2. *Eicheln.* (Glandes quercus. L.) v. Q. robur.) Verkohlte geschälte Hälften. Kleine ganze Frucht. Unverkohlte Umhüllung. Blatt- und Holzresten.
3. *Buchen.* (Fagus sylvatica. L.) Fruchttheile. Unverkohlte Knospen. Rinde etc.

II. Essbare wildwachsende Strauchfrüchte.

4. *Haselnüsse.* (Corylus avellana. L.) Ganze Nüsse, längliche und runde. Bruchstücke. Holz- und Rindenresten.
5. *Schlehensteine* (Prunus spinosa. L.) Verkohlte ganze Frucht und viel unverkohlte Fruchtsteine.
6. *Rubusarten.* Fruchtsteinchen und Samen, unverkohlt,
   von Himbeeren Rub. Idaeus. L.
   „ Brombeeren „ fruticosus. L.
   „ Blaubeeren „ caesius. L.

III. Essbare kultivirte Gemüsefrüchte.

Allesammt verkohlt.

7. *Keltische Ackerbohne.* (Faba vulgaris celtica. Heer.)
8. *Acker-Erbsen.* Pisum sativum. L. In 3 Grössen. Var. major, var. media, var. minor.
9. *Linsen.* (Ervum od. Vicia), rundlich, öfters flach gedrückt.

IV. Getreidearten.

Sämmtliche verkohlt.

10. *Gerste.* In 2 Varietäten: a) Hordeum hexastichon sanct. Heer. Aehrentheilchen und viele Körner mit anliegenden Spelz-Umhüllungen. b) Hord. hex. densum. Heer. Grosse aufgeblähte nur leicht verkohlte, scheinbar nur geröstete Körner. c) Kleine verkümmerte Körner, hauptsächlich von a.
11. *Waizen.* Triticum vulgare compactum. Heer. Wenig.
12. *Emmer.* Tritic. dicoccum. L. Zierliche Aehrentheilchen, Aehrchen und verkohlte nackte Körner, sowie kleine verkümmerte Körner; viel.
13. *Hofer.* Avena sativa? Etwas zweifelhaft. Sehr wenig.

14 u. 15. *Hirse* und *Fennich.* Panicum miliaceum. L. und Setaria Italica. L., gemengt. Fruchtklümpchen und viel freie kleine Körnchen.

V. Andere Nutzpflanzen.

16. *Flachs.* (Linum.) Samen, verkohlt, gedunsen, rundlich, (gebläht vom Verbrennen des Oels) oder unverkohlt flachgedrückt. Erstere stimmen eher zu Linum angustifol. Huds. Letztere mehr zu Lin. usitatissimum. L. War Gespinnst-Oel- und zum Theil Nährpflanze.
17. *Gartenmohn.* Papaver somniferum. L. Samen-, Oel-, Arznei-, auch Nährpflanze?
18. *Waldrebe.* (Clematis vitalba. L.) Wildwachsende, mit holzigem Stengel rankende Strauchpflanze. Stengelstücke. War zu Flechtwerken benutzt. (Für Pfahlbauten neu.)

VI. Unkräuter.

A. Grasarten. Alle verkohlt.

19. Eine *Avena.* Zweifelhaft ob Av. fatua? Früchtchen und Sämchen. (Wäre neu.)
20. *Triticum repens.* L. Quecken, gut erhaltene Aehrchen in Fruchtparthien (neu.)
21. *Lolium temulentum.* L. Taumellolch.
22. *Bromus mollis.* Trespenfrüchte. Klein. Wäre von trocken magerem Bodenstandort (neu.)
23. *Bromus sp.* Zweifelhaft ob v. Bromus sterilis. Diesem ähnlich.

B. Acker-Unkräuter.

24. *Sinapis arvensis.* L. Wilder Ackersenf. Meist unverkohlt (neu.)
25. *Brassica* sp. Kleine Sämchen einer wahrscheinlich wild wachsenden Art.
26. *Thlaspi arvense.* L. Acker-Täschelkraut (neu.)
27. *Geranium.* Vielleicht Ger. dissectum?
28. *Chenopodium alb.* L. Weissgraue Melde.
29. *Atriplex patula.* L. Ausgebreitete Melde.

C. Sumpfpflanzen.

30. *Scirpus sp. Binsenhälmchen* in kleinen Büscheln zusammengedreht.
31. *Carex muricata.* L. Weichstachlige Segge. Samen (neu.)
32. *Carex sp.* Diverse Seggensamen verschiedener Spez.
33. *Malachium aquaticum.* (Fries.) Wasser-Weichkraut. Alsinen und den Cerastien ähnlich (neu.)
34. *Ranunculus aquatilis.* L. Wasser-Hahnenfuss.
35. „ *repens.* L. Kriechender Hahnenfuss.
36. *Sparganium ramosum?* Huds. Igelkolben, verkohlt. (Wäre neu.)

(Als Anhang: Strauchknospen; und einige unbestimmte Sämchen.)

VII. Cryptogamen.

37. *Farren.* (Pteris aquilina.) Adlerfarren. Blätter-Fragmente.
38. *Moose.* Neckera crispa. L.
39. *Schwämme.* Polyporus igniarius. Feuerschwamm, verkohlte Schwämme.

Von *Mörigen* wären somit (wenigstens bis jetzt), 39 Pflanzen-Spezies bekannt geworden; darunter zirka 10 Arten für Pfahlbauten neu. Etwa 1 Dutzend Arten angebaut. 28 Spez. wildwachsend.

In über 60 Stück Glaspräparaten, trocken, oder in Liquor conservans oder einbalsamirt, allesammt, (im Februar), zur dortigen Aufbewahrung und Ausstellung in das archäolog. Museum Bern abgegeben.

P. S. In der Schlammerde der Masse fanden sich mit vor: — —. — Thierreste: Verschiedener Fliegenarten verkohlte Puppenhülsen. Eine Anzahl gut erhaltener Fischschuppen von Cyprinoiden etc.; sodann meistens carbonisirt: Thier-Excremente, und zwar bohnenartige kleine, von (vermuthlich) Lämmern, und ein Stück vom Rindvieh u. a. m.

Zur Bestimmung dienten mir gesammelte Vegetabilien verschiedenster Pfahlbaustationen, meist älterer Zeit, sodann eine seit Jahren sich langsam mehrende Sammlung von Sämchen und Samen (und Früchtchen) der Kräuter und Unkräuter und Pflanzen, welche in unserer Gegend herum dermalen hauptsächlich wild wachsen etc.

C. Rückblick.

Die mit aufgefundenen Thierexcremente sagen uns, dass auch hier (wenigstens zu Zeiten), Hausthiere lebend auf den Pfahlbauten selbst gehegt wurden, denen wahrscheinlich Gras und Heu und Unkräuter etc. zu Futter und Stallstreue dienten. Es zeugen auch die benannten Puppenhülsen von Fliegenarten, nebst berührten Excrementen etc. von Hausthieren, von dagewesenem s. v. Mist, der, wie es scheint, in Loco in den See fiel.

Dass viele der Vegetabilien in verkohltem Zustande vorhanden sind, beweist genügend, dass selbige im absichtlichen, (Unkräuter auch in ungewolltem) Besitz der Menschen von Mörigen gewesen.

Die einzig vorhandene Obstsorte, der wilde Holzapfel lehrt uns, dass von Obstkultur noch keine Spur vorhanden war.

Die vorhandenen Getreidearten sind der Mehrzahl nach von kleiner Form, zeugen daher von noch geringem Fortschritt der Kultur und bekunden magern, noch nicht lange Zeit gereutet gewesenen Waldboden mit zweifelhafter Düngung. Nur einige wenige Ausnahmen, z. B. die grossen Gerstenkörner, dickkörniger Waizen, Erbsen und die celtische Ackerbohne lassen auf Anfänge mehr gepflegter Zucht in gartenähnlicher Absonderung schliessen.

Der oft nur leicht verkohlte Zustand des Getreides, besonders auffallend hier die Gerste in ihren grössern Körnern möchte auch zum Schluss berechtigen, dass ein gut Theil vom Getreide absichtlich geröstet worden, welches sodann in diesem Zustande zum Essen als Vorrath aufgehoben und aufbewahrt wurde. Es stimmt dieses entschieden zu historischen Mittheilungen aus alter Zeit morgenländischer Völker Palästina's. 3 Mos. 2, 14. 23, 14. — Ruth 2, 14. 1 Sam. 17, 17.

Das vorhandene Getreide und angebaute Gemüsesorten waren ausschliesslich Sommersaaten.

Die Römer besassen Wintergetreide und kultivirten Hanf und eine reichliche Zahl von Gemüsepflanzungen (Heer) nebst zahmen Baumfrüchten (Strabo).

Das Fehlen derselben auch hier, in der Bronze-Pfahlbaute Mörigen, weist auf eine ältere Existenzzeit dieser Ansiedelung hin, die in Zusammenstellung aller obgenannten Beobachtungen auf keine Kommunication des römischen Volkes mit Helvetien schliessen lässt; desshalb ist auch bei dem gänzlichen Mangel an historischen Nachrichten unseres Landes überhaupt das Vorhandensein dieser Wohnstätte bedeutend vor den Anfang christlicher Zeitrechnung mit Sicherheit anzusetzen.

Dr. Uhlmann in Münchenbuchsee.

210.

Die gallische Begräbnissstätte auf dem Ütliberg.

Der Ütliberg bei Zürich, die höchste Kuppe der Albiskette, ist in den Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft schon oft genannt worden, da dieser Berggipfel Ueberbleibsel der verschiedensten Kulturepochen unseres Landes birgt.

Herr Dr. Ferd. Keller weist (Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft, Helvetische Denkmäler I. pag. 70 und folgende) nach, dass sich auf dieser Höhe Reste aus der Steinzeit vorfinden, dass dieselbe den Galliern als Refugium gedient hat, und dass später sich hier ein römischer Wachtposten, im Mittelalter eine Burg (der Grafen von Lenzburg?) erhob.

Deutlich treten noch jetzt die Umrisse des gallischen Refugiums zu Tage, bestehend:

a) aus der Kuppe, dem südlichen Reduit der Verschanzungen, welche durch mehrfache, theilweise sehr hohe und tiefe Wälle und Graben von dem tiefer gelegenen Lagerplatze getrennt ist und

b) aus der sog. „Allmend", dem eigentlichen Refugium, welche ca. 6 Jucharten im Umfange hält und sich schwach nach Westen senkt. Südlich ist dieselbe durch die Kuppe beschirmt und beherrscht, nördlich durch querüberlaufenden Wall und Graben von den tiefer gelegenen Theilen des Bergrückens getrennt. Nordöstlich ist diese Vertheidigungslinie durch ein kleines nach Art einer Bastion vorspringendes Abschlussreduit verstärkt und bestrichen. Die steilen Abhänge des Ütlibergs machten weitere Verschanzungen nach West und Ost überflüssig.

Unterhalb der Allmend wird gegenwärtig die Endstation der Ütlibergbahn angelegt, womit bedeutende Planirungen und Abgrabungen verbunden sind. Bei diesem Anlass stiessen die Arbeiter bei der nordwestlichen Ecke der Allmend auf

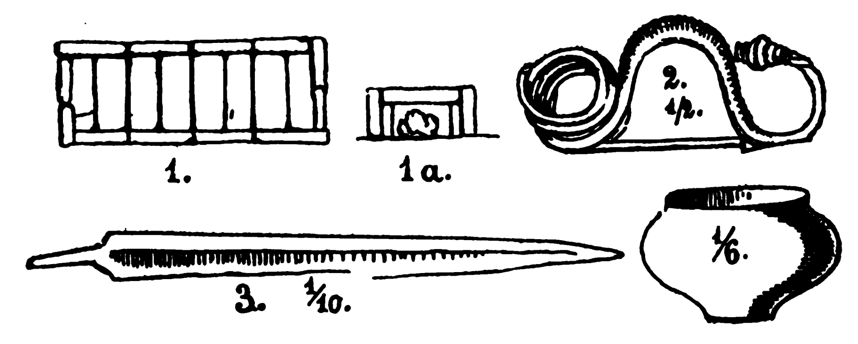
der Seite gegen das Reppischthal, ca. 25 Schritte ausserhalb des Grabens, auf einen alten Bestattungsplatz, welcher leider wegen Nachrutschen des abgegrabenen Erdreichs nicht mit der nöthigen Sorgfalt blossgelegt werden konnte. — Immerhin war es uns vergönnt, wenigstens ein Grab sorgfältig untersuchen zu können, von dessen Auffindung wir durch die Bahndirektion unterrichtet wurden, wie denn überhaupt die Leitung dieses Unternehmens durch Stellung von Arbeitern und durch Ueberlassung der Fundgegenstände uns aufs Verdankenswertheste entgegengekommen ist.

I. Das erste der entdeckten Gräber enthielt die wohlerhaltenen Gebeine eines grossen kräftigen Mannes. Derselbe trug einen hohlen bronzenen Halsring (ein gleicher wurde seiner Zeit in einem der Grabhügel des Burghölzli gefunden), auch fanden sich neben ihm Bruchstücke rother und schwarzer, aus freier Hand geformter Töpfe (Fig. 4) von gut gebranntem, mit kleinen Steinchen gemengten Thon. Ein eisernes Messer (oder Schwert ?) ist leider verloren gegangen. Die Grabkammer soll aus Tufstein bestanden haben.

II. Das zweite sorgfältig geöffnete Grab ist auf der Kopfseite jedenfalls schon früher, vielleicht beim Ausstocken von Holz, geöffnet und theilweise zerstört worden. Das Gerippe lag auf dem natürlichen Boden genau von West nach Ost, der Kopf wahrscheinlich durch einen untergelegten Stein etwas gehoben. Deckel und Seitenwände der Grabkammer (Fig. 1. Ansicht v. oben. 1a. Querschnitt) bestanden aus gut behauenen Tufsteinplatten von ca. 2′ Länge und 1′ Breite. Von Waffen oder Geräthen war nichts im Grabe zu finden, auch zeigte sich über demselben keine Erderhöhung. Ganz gleiche Grabkammern fanden sich 1835 und 1836 zu Bonstetten, eine ähnliche 1835 in einem Grabhügel zu Birmensdorf. Eine Abweichung von den gewöhnlichen gallischen Gräbern unserer Gegend liegt darin, dass der Deckel nicht aus einer grossen Schieferplatte besteht, sondern aus kleinen Tufsteinplatten gebildet ist.

An weitern Funden wurden uns von der Bahngesellschaft übermittelt:

III. Sechs Bronzeringe (Arm- und Bein-Ringe), theilweise hohl und glatt, theilweise massiv aus einem Stück dicken Drathes zusammengebogen, und mit eingeritzten Ornamenten versehen, ferner 2 Bronze-Fibulæ von wenig häufiger Form (eine identische Fibula ist kürzlich bei Arbedo (Tessin) ausgegraben worden), ausserdem soll mit diesen Gegenständen noch ein Schwert gefunden worden sein.



IV. Zwei Bronzeringe und zwei Fibulæ bekannterer Art (Fig. 2), sodann die Klinge (Fig. 3) eines eisernen Schwertes, das in seiner Gestalt ganz mit den bei Tiefenau bei Bern, La Tène und in den Laufgräben von Alesia gefundenen über-

einstimmt. Weiter fanden sich eine leider abhanden gekommene eiserne Lanzenspitze (tragula) und Thierknochen (wohl Reste des dem Todten als Speise beigegebenen Schweinchens).

Nach einer Mittheilung des bauleitenden Ingenieurs gehören die unter III und IV aufgeführten Gegenstände einer Mehrzahl von Gräbern an. Von sämmtlichen Leichen lagen nur zwei in einer Kammer aus Tufstein, die übrigen in freier Erde.

Die Fundstücke gehören unzweifelhaft der gallisch-helvetischen Periode an; aber mit dem Zufluchtsort als solchem standen die Gräber kaum in direkter Beziehung, da bei keiner andern derartigen Anlage ein Begräbnissplatz nachzuweisen ist. Die hier beigesetzten Leichen gehörten wohl einer Niederlassung am Hange des Berges an (etwa zu Ringlikon ?), deren Bewohner gewiss in Kriegszeiten sich ins Refugium zurückzogen, ihre Todten aber nicht wegen Nähe der Festung, sondern der herrlichen Lage wegen auf diesem Vorsprunge bestatteten. Bemerkenswerth ist, dass der Ausläufer des Berges, welcher sich von hier gegen Sellenbüren hinabzieht, auf der topographischen Karte weiter unten den Namen „Kirchhof" trägt, ein Beweis, dass man schon in früherer Zeit an demselben Gräber aufgefunden hat.

Erwähnen wir noch, dass auf dem von Ringlikon nach dem Ütliberg führenden alten Burgweg, der gewiss schon in keltischer Zeit benutzt wurde, viele kleine sehr alterthümliche Hufeisen gefunden worden sind, möglicher Weise ebenfalls Reste aus der Zeit der alten Helvetier, deren Reiterei ja in den Kämpfen mit Cäsar genannt wird.

H. Zeller.

211.

Neuentdeckte Inschrift von Baden.

In diesem Frühjahr wurde beim Abtragen des obern Thors in Baden (Kt. Aargau) ein Fensterpfeiler blossgelegt, der an seiner innern, bisher eingemauerten Seite folgendes Inschriftenfragment zeigte:



Der Stein, aus jurassischem Marmor, gab sich sofort als Stück eines grössern Blockes zu erkennen; er ist auf beiden Schmalseiten roh abgebrochen, hat indessen jetzt noch die beträchtliche Länge von 1 Meter 70 Centimeter. Entsprechend dieser Dimension ist auch die Schrift sehr stattlich und vollkommen; an Grösse (obere Buchstaben 22 Centimeter, untere 19 Centimeter hoch) und Styl (markige Schattirung,

O ganz rund, S schön geschweift) gehört sie zu dem Schönsten und Elegantesten, was die Schweiz aus der guten Zeit und das erste Jahrhundert n. Chr. überhaupt an Inschriften hinterlassen haben und ist den besten augusteischen an die Seite zu stellen.

Um so mehr zu bedauern ist die Verstümmelung der Inschrift. Wir müssen es den Epigraphikern von Fach überlassen, den Zusammenhang der Worte und den Sinn des Ganzen wieder herzustellen, und beschränken uns hier darauf, einige Andeutungen über die Beziehung der Namen zu geben. Die Lesung der noch vorhandenen Buchstaben ergab sich auf den ersten Blick: „Claudio“ in der ersten, „isio Sabino“ in der zweiten Zeile. Es lag auch nahe, die letztern Worte zu „Calvisius Sabinus“ zu ergänzen. Diese Ergänzung darf wohl als sicher gegeben werden; wir kennen keinen andern Namen auf isius, der neben Sabinus vorkommt; dagegen ist Sabinus ein gebräuchliches Cognomen der Calvisier. Zudem traten mehrere Calvisier gerade in der Zeit, auf die uns der Charakter der Schrift hinweist, als hervorragende Männer auf. Nach Borghesi (Oeuvres V, S. 148 ff.) war der erste C. Calvisius Sabinus, der dies Geschlecht in der Geschichte einführt, eifriger Parteigänger Cæsars und Octavians; 48 v. Chr. Cæsars Legat und 45 v. Chr. Statthalter von Africa, kämpfte er mit Cæsar gegen die Pompejaner, dann mit den zweiten Triumvirn gegen die Republikaner, wofür er 39 zum Consulat befördert wurde, und stand endlich auch an der Seite Octavians gegen Antonius. Wohl der Sohn dieses Calvisius war Consul im Jahr 4 v. Chr. (C. Calvisus C. f. und L. Passienus), von dem wir sonst nichts wissen. Der Enkel C. Calvisius C. f. C. n. Sabinus machte Carrière unter Tiberius, wir finden ihn als Consul im Jahr 26 n. Chr., und nachdem er a. 32 einer Anklage wegen Majestätsverbrechen glücklich entronnen, unter Caligula als Statthalter von Pannonien (Tac. Ann. IV, 46. VI, 9. Hist. I, 48). Nach der Rückkehr wurde er mit seiner Gattin des Majestätsverbrechens angeklagt, worauf sich beide den Tod gaben (Dio. 59, 18) a. 39 n. Chr. Diesen Beiden an Rang und Bedeutung nicht gleichzustellen ist der Calvisius, der bei Tacitus (Ann. XIII, 19. 21. 22. XIV, 12) als Client der Junia Silana eine Anklage gegen Agrippina, die Mutter des Nero, vorbringt und desshalb verwiesen wird (a. 55 n. Chr.), um vier Jahre später wieder zurückberufen zu werden. Tacitus deutet mit keinem Wort an, dass dieser Calvisius einen höhern Rang besessen habe und beehrt ihn auch nicht mit dem Cognomen, wie den vorhergehenden Calvisius, den er in der Erzählung immer als Calvisius Sabinus (Ann. VI, 9. Hist. I, 48) einführt. Es kann also auch fraglich sein, ob dieser dritte Calvisius überhaupt zu demselben Geschlecht der Sabini gehörte. Neben den Calvisii Sabini werden besonders Calvisii Rufi namhaft gemacht. An einen Calvisius Rufus, seinen Freund, richtet der jüngere Plinius mehrere Briefe; ein Calvisius Rufus scheint auch Legat in Britannien gewesen zu sein (Corp. Inscripp. Lat. VII, 324). Jener Client der Junia könnte also eben so gut ein Rufus gewesen sein. Der Name der Calvisii Sabini begegnet uns überhaupt nicht häufig; in den Geschichtsbüchern verschwinden sie seit dem Tode des dritten Calvisiers, und wir wissen nicht, ob das Geschlecht etwa mit ihm ausstarb; Borghesi nimmt die Fortsetzung an, ohne jedoch dafür Beweise zu haben. Auf Inschriften habe ich nur noch einen Calvisius Sabinus entdecken können, nämlich einen C. Calvisius A j o n i s f. Sabinus, dessen auf spanischen Inschriften ehrend gedacht wird (C. J. II, 2782. 2822. 2791 (?)). Vielleicht, dass diess ein Seitenverwandter der genannten war. Damit ist nun freilich nicht gesagt, dass es neben diesen nicht noch andere

Calvisii Sabini im ersten Jahrhundert gegeben habe, deren Andenken die Geschichte vielleicht nur desswegen nicht erhalten hat, weil sie keine besondere Rolle spielten; allein an eine grössere Zahl dürfen wir doch nicht denken, da das Geschlecht noch ein junges ist und sein Cognomen Sabinus, wie Borghesi meint, wohl erst mit jenem ersten Calvisius, dem Freunde Cæsars, angenommen hat.

Diese Erwägung dürfte nun auch für unsere Inschrift entscheidend sein. Hat es überhaupt wenige Calvisii Sabini gegeben, so treffen wir in der Schweiz sonst gar keine. Es wäre zwar nicht undenkbar, dass es Clienten der Calvisier in der Schweiz gegeben, wie es Julier und Claudier gab; allein diese müssten sich wenigstens durch das Cognomen unterscheiden, und kann sich somit die vorliegende Inschrift auf keinen solchen beziehen. Ausserdem nöthigt ihr Character, wie mir scheint, an eine hochgestellte Person zu denken. Die Inschrift muss, ihrer Grösse und sorgfältigen Ausführung nach zu schliessen, zu einem öffentlichen Gebäude oder Monument gehört haben, wo andere als ganz hervorragende Namen von der Nennung möglichst ausgeschlossen waren. Es bleiben uns also nur die drei Calvisier der Augustischen und Tiberischen Zeit.

Von diesen möchten nun zum Voraus die beiden Erstern als zu frühen Alters ausser Betracht fallen; in Baden wird vor der Tiberischen Zeit wohl kaum eine solche Prunkinschrift errichtet worden sein. Wir glauben daher, nicht fehl zu gehen, wenn wir unsern Calvisier auf den letzten und bedeutendsten seines Geschlechtes, den Consul vom Jahr 26 und Statthalter von Pannonien, deuten, und zwar möchte er hier gerade als Consul in der üblichen Ablativform figuriren. Die Consulate waren gewöhnlich am Schluss der Inschriften angegeben, und dass der Name hier an den Schluss gehört, dafür spricht mit einiger Wahrscheinlichkeit die Verkürzung der Buchstaben in der untern Zeile gegenüber der obern. Auch scheint Calvisius in der Inschrift selbst keine Hauptrolle zu spielen, da er sonst wohl mit der Vaterbezeichnung angeführt wäre. Sein College im Consulat war Cn. Cornelius Gætulicus, und dessen Name steht in der Regel voran; wir ergänzen also die letzte Zeile etwa: Cn. Cornelio Gaetulico C. Calvisio Sabino cos.

Bei dem Worte der ersten Zeile lag es nahe, an einen Claudischen Kaiser zu denken; das Gentile Claudius tragen die Kaiser Tiberius, Claudius und Nero, Claudius immer, Tiberius und Nero wenigstens in einzelnen Fällen. Wenn unsere Vermuthung über Calvisius richtig ist, so wären wohl Claudius und Nero hier unmöglich; und es würde sich nur fragen, was für eine Stellung wir dem Tiberius geben könnten. Die Uebereinstimmung des Claudio im Casus mit dem nahestehenden Calvisio verleitete uns anfänglich, auch jenes Wort noch mit in die Zeitbestimmung hineinzuziehen und etwa zu denken, das der Kaiser mit der Tribunicischen Gewalt angeführt sei, also: „unter der sovielten Amtsgewalt des Tiberius, unter dem Consulat des und des.“ Zu dieser pleonastischen Zeitbestimmung findet sich jedoch nirgends eine Analogie, und es mag auch sonst nicht nöthig sein, gerade einen Kaiser in der Inschrift zu suchen. Claudier gab es auch sonst in der Schweiz und zwar wohl schon früh claudische Clienten, die den Namen des römischen Patronen angenommen. Ein solcher, den wir als hervorragenden Gemeindsbürger oder Beamten (Flamen Augusti oder Aedil) zu denken hätten, könnte hier als Urheber oder Theilnehmer an der Errichtung eines öffentlichen Gebäudes genannt sein, etwa mit den Worten: curante oder curam agente... Claudio.

Wie es sich nun aber auch näher damit verhalte, sicher ist, dass die Inschrift eine der ältesten in der Schweiz gefundenen römischen Inschriften ist und noch der ersten Zeit der römischen Colonisation angehört haben muss. Dabei ist nun wohl der Fundort nicht ohne Bedeutung. Wir wissen, dass die Römer überall sehr grossen Werth auf warme Bäder legten; im badensischen Lande zog Baden-Baden bei der Besiedlung die neue Bevölkerung so sehr an, dass es die Hauptstadt des ganzen rechtsrheinischen Gebietes wurde (Brambach: Baden unter römischer Herrschaft). So haben offenbar auch in der Schweiz die Römer schon sehr früh ihre Aufmerksamkeit auf die warmen Quellen zu Baden gerichtet und dort Niederlassungen gegründet. Tacitus bezeichnet Baden (Aquæ) im Jahre 68 bereits als einen zu einer Landstadt angewachsenen Ort und einen wegen seiner Heilquellen vielbesuchten Aufenthaltsort (Tac. Hist. I, 67); die Einwohner nennen sich vicani Aquenses; die Ortschaft war also ein vicus, ein Flecken mit einer gewissen, wenn auch rohen, politischen Verfassung, ein Mittelglied zwischen der Landeshauptstadt (civitas) und der Landschaft, also eine Art Kreisstadt, deren es in der helvetischen Schweiz unter der civitas Aventicum nur etwa sechs gab (Lausanne, Moudon, Yverdon, Solothurn, Vindonissa, Baden). Die zahlreichen Ueberreste aus römischer Zeit deuten auf einen ziemlich beträchtlichen Umfang des alten Baden (F. Keller: Die römischen Ansiedlungen in der Ostschweiz. Mittheilungen der antiq. Ges. XII, 295. Th. Mommsen: Die Schweiz in römischer Zeit. Ibid. Bd. IX.).

Noch kann die Frage aufgeworfen werden, zu was für einem Monument die Inschrift gehört haben mag. In Baden selbst hat man noch die Spuren von einem kleinen Theater, einer Caserne, einer steinernen Brücke und von Thoren aufgefunden; einzelne dieser Bauwerke, wie besonders die Brücke, eigneten sich wohl sehr gut zur Anbringung einer Inschrift, wie sich deren ähnlicher Art oft finden. Von einem Tempel der Isis, der auf dem Wettingerfelde stand, ist die Weiheinschrift noch vorhanden. Man wird indessen auch annehmen dürfen, dass dieser Lustort mit Hallen, scholæ, geschmückt wurde, deren man mehrere in Aventicum auf Inschriften und in Trümmern entdeckt hat (C. Bursian: Aventicum Helvetiorum in den Mittheilungen XVI. Baron de Bonstetten: Carte archéologique du canton de Vaud. Texte p. 8). Dass nun unsere Inschrift vielleicht gerade einer solchen Halle gegolten haben mag, dafür scheint die Umgebung zu sprechen, in der sie aufgefunden wurde. Man hat nämlich neben jenem mit der Inschrift versehenen Werkstück an demselben Thurm noch andere eingemauerte Steine römischen Ursprungs entdeckt, einen mit einer Sculptur, ferner Bruchstücke von Säulenschäften. Es ist wohl kein Zweifel, dass diese Steine alle beim Bau des Thurmes von demselben Orte hergenommen wurden, und dass also die Inschrift zu demselben Gebäude gehörte, von dem auch die Säulenschäfte herrührten. Diese monumentalen Ueberreste, Säulen und Sculptur, stimmen aber ganz zu solchen Hallen, wie sie in Aventicum aufgedeckt worden sind. Wenn wir indessen auch nicht gerade an eine Halle denken wollen, so können wir doch wohl soviel sagen, dass wir ein Fragment einer Aufschrift eines ansehnlichen Gebäudes vor uns haben, das, ungewiss von wem, vielleicht von den vicani Aquenses, unter Leitung eines Claudius, unter dem Consulat des C. Calvisius Sabinus a. 26 n. Chr. aufgeführt wurde.

Dies zur vorläufigen Orientirung. Wir machen damit nicht den Anspruch, weder ein vollständiges, noch ein unumstössliches Resultat gewonnen zu haben.

Noch bleiben manche Fragen und Bedenken. Aber wir hoffen, die Aufmerksamkeit der Alterthumsfreunde auf ein Monument gelenkt zu haben, das wie wenige der Beachtung werth ist. Dabei bemerken wir noch, dass man zum Voraus darauf wird verzichten müssen, noch weitere Fragmente der Inschrift zu finden; trotz grosser Vorsicht liess sich beim Abbruch nichts weiter entdecken. Der Thurm wurde nach wahrscheinlicher Vermuthung — Nachrichten besitzen wir keine darüber — im 13. oder 14. Jahrhundert aufgebaut, und damals lagen die einzelnen Werkstücke des römischen Baues wohl bereits zertrümmert in Stücken. Prof. Müller.

212.

Antiquités romaines de l'île des Lapins (lac de Bienne).

Malgré les recherches qui y ont été faites, on n'a pas encore pu jusqu'ici constater sur la Petite-île des traces certaines d'habitations lacustres. Il existe bien sur les deux rives du monticule qui forme l'ilot, quelques rangées de pilotis, vieux et usés par les eaux; mais leur nombre restreint et leurs petites dimensions font écarter la supposition qu'ils aient pu servir à supporter une esplanade. L'on serait plutôt disposé à croire que ces rangées de pieux sont les restes de palissades défensives, construites par des peuplades ayant cherché sur cette langue de terre un refuge momantané contre les attaques de leurs ennemis. Du reste, l'on n'a pas retrouvé dans le voisinage des pilotis ou sur la terre ferme d'objet remontant à l'époque de la pierre ou du bronze. —



En revanche, il ne serait pas impossible que cette petite île eut été, sinon habitée, du moins qu'elle eut servi de poste d'observation pendant la période gallo-romaine. On y a recueilli, en effet, à part des débris de tuiles, une quantité de monnaies romaines dont l'une[1]. de petites dimensions, probablement en plomb (?), porte sur l'avers le nom de MAIORIANUS avec le buste de cet empereur tenant de la main droite une lance et un bouclier; sur le revers (l'inscription est illisible . . . TI ou AII) une figure debout tenant une croix. J'ai encore à signaler plusieurs bracelets en bronze, trouvés sur cet emplacement il y a quelques années; l'un d'entre eux, représenté sur la figure ci-dessus, mérite une mention spéciale. C'est un anneau

[1]) Cette pièce est déposée au Musée Schwab avec une cinquantaine d'autres provenant du même endroit.

fermé, de forme ovale, présentant au milieu d'une de ces faces un renflement aplati (espèce de châton) sur lequel se lisent les lettres HERC, ce qui nous ferait supposer que cet objet de parure avait été dédié par son possesseur au héros antique de ce nom.

Dr. V. Gross.

213.

Découverte d'un cimetière romain à Avenches.

La ligne ferrée traverse la voie romaine du lac à peu de distance des remparts, dans une tranchée de 30 centimètres de profondeur dont le creusage mit au jour des deux côtés du vieux chemin beaucoup de débris de grosse poterie, ainsi qu'une urne en verre vert qui fut abandonnée au bord de la voie et finalement brisée par des passants. Avec les fragments restitués et ceux qui furent trouvés par le conservateur du musée, nous reconstruisîmes à peu près complétement ce vase, dont la hauteur est de 30 centimètres et la forme pareille à celle d'un panier ou cratte à cueillir les cerises.

Le département de l'Instruction publique et des cultes du canton de Vaud, informé de cette découverte, autorisa le conservateur à faire fouiller les abords de cette voie, dans la prévision que d'ultérieures découvertes d'objets de cette nature, tout en enrichissant le musée archéologique, feraient enfin connaître l'emplacement d'un des cimetières d'Aventicum, cimetières qu'on établissait à l'époque gallo-romaine aux bords des chemins, aussi près que possible des villes, en choisissant de préférence les lieux incultes, trois circonstances qui plaidaient en faveur de notre supposition.

Les fouilles retardées par les gelées de l'hiver ne purent commencer que fin mars; elles furent exécutées par quatre ouvriers, sous la surveillance de Mr. A[te] Rosset, sous-instructeur du génie, notre dessinateur, chargé également de lever les plans des lieux et de prendre soin des objets, ce qu'il fit avec sa sollicitude et son zèle accoutumés; aussi pouvons-nous dire que c'est grâce à lui que les objets renfermés dans la maçonnerie ont pu être retirés intacts.

Le terrain fut ouvert dès le 1[er] jour en deux endroits à gauche de la voie romaine, de chaque côté de la ligne ferrée. Du côté des remparts à 1 mètre 20 centimètres de profondeur, on rencontra un cercueil de chêne, fait de planches très-épaisses mais complétement pourries; il reposait sur la tourbe et renfermait les restes d'une personne de grande taille, dont le crâne était brisé ou pourri, les mâchoires intactes montraient un dentier complet et de premier ordre; mais ce cercueil ne contenait pas d'autre objet.

A côté, nous vîmes un tas de charbon de hêtre de 15 centimètres d'épaisseur, lequel couvrait un espace de 1 mètre 50 centimètres, laissant supposer qu'il y avait eu là un bûcher servant à l'incinération des corps dont les cendres se conservaient dans les urnes.

De l'autre côté de la ligne ferrée, on trouvait les débris d'une urne en verre vert que nous avons pu reconstruire sauf la partie supérieure; elle est de forme carrée, à une seule anse, de 18 centimètres de hauteur sur 11 centimètres de face.

Les jours suivants, nous découvrîmes trois urnes en terre ordinaire, de couleur jaunâtre, de forme ronde, hautes de 21, 22—23 centimètres, contenant des cendres

humaines; — puis une 4me urne en terre noire, à flancs largement arrondis, haute de 27 centimètres, de forme plus gracieuse que les précédentes, et renfermant aussi des cendres. Elles se trouvaient toutes à une petite profondeur, presque sous le gazon, reposant sur un fragment de gneiss, l'orifice fermé par un tesson d'amphore. — Puis vint une maçonnerie de plus d'un mètre en carré, faite de cailloux, laquelle n'était pas autre chose qu'une chambre funéraire voûtée, cachant une urne de forme ronde, en verre, à flancs élargis, col à grands rebords renversés, haute de 21 centimètres, à moitié pleine de cendres, c'est-à-dire d'ossements à moitié calcinés, reconnaissables encore pour avoir appartenu à deux enfants d'âge différent. Dans cette chambre se trouvait aussi le biberon de l'un de ces petits, biberon de fine argile peu cuite, ayant la forme d'une poire et de la contenance d'une demi-chopine; le lait se donnait à l'enfant par le moyen d'un petit bec fixé au flanc du vase.

Autour de cette maçonnerie existait un petit chemin pavé faisant voir que l'autel était exposé à ciel ouvert, qu'on venait y rendre ses devoirs, la couvrir peut-être de fleurs, de fruits ou d'aliments placés dans les deux petites soucoupes de 8 et 10 centimètres de diamètre trouvées à côté.

Un second sarcophage, en bois de sapin, de même forme que le précédent, c'est-à-dire ressemblant à une longue caisse, était à quelques pas de là n'ayant de bien conservé dans son intérieur que les mâchoires garnies au complet de dents ne portant aucune trace de carie.

Le 4me jour fut employé à remuer la terre inutilement; il en fut de même le 5me, consacré à creuser trois tranchées transversales d'un mètre de large; espacées de 2 mètres.

Sur la droite une tranchée longitudinale n'ayant aussi amené aucun résultat, nous avons discontinué nos recherches, nous réservant d'y revenir plus tard, après avoir examiné plus à loisir ce terrain qui renferme certainement d'autres sépultures, mais qui doivent être, paraît-il, espacées et peut-être groupées par famille.

Caspari.

214.

Silbermünze, gefunden bei Neuhausen am Rheinfalle.

In Art. 191, oben p. 499, wurde erwähnt, dass in einem der bei Neuhausen aufgedeckten alamannischen Gräber auch eine kleine Silbermünze gefunden worden sei. Ueber dieselbe, deren Abbildung sich hierneben befindet, tragen wir Folgendes nach:



Von den Münzkennern, Herrn Baron von Rauch und dem Director am Münzcabinet des britischen Museums, Joh. Georg Pfister, denen die Münze vorgelegt wurde, kamen sehr einlässliche Aufschlüsse uns zu, die wir hiermit unter bestem Danke gegen die Herren Correspondenten nach ihren Ergebnissen mittheilen.

Jedenfalls gehört die Münze in die Reihe jener barbarischen Nachahmungen von byzantinischen Kaisermünzen, die weit häufiger in Gold als in Silber vorkommen,

mit verwirrten, verwilderten Aufschriften. Nach guten Mustern sind „diese kleinen Wechselbälge“ vom ersten besten verfertigt worden, einem Steinschneider oder Gürtler oder irgend einem andern, der wohl weder lesen noch schreiben konnte und von der Münzstempelschneidekunst keine Kenntniss hatte; aber es war feines Silber, und so nahm man die Münze überall gerne.

Der Kopf auf dem Revers dürfte derjenige des Kaisers Justinian I. (527—565) sein[1]). Der Revers findet sich ähnlich auf anderen Silbermünzen dieser Zeit. — Zwei sehr gut erhaltene Exemplare mit derselben Rückseite sind im britischen Museum: Avers: Kopf nach rechts, DN IVSTINIANVS II (: PP Pater Patriæ), andere mit DN IVSTINIANVS AVG, wieder andere mit PP AVG (vgl. J. Sabatier: Monnaies Byzantines frappées sous les Empereurs d'Orient, p. 161, Nro. 12, Taf. IX, Fig. 26).

Der alamannische Begräbnissplatz am Rheinfalle ist also nach dieser Münze in die erste Hälfte oder Mitte des sechsten Jahrhunderts zu setzen, in eine Epoche, wo die Alamannen schon längst auch am linken, gegenüberliegenden Rheinufer festen Fuss gefasst hatten. Das war schon im Anfange des fünften Jahrhunderts geschehen: um 406 hatte die römische Herrschaft in der jetzigen Ostschweiz definitiv aufgehört; erst dem sechsten Jahrhundert aber gehört dieses Grab mit seiner Münze an. Wenn man sich die Frage vorlegt, wie ein solcher byzantinischer Stempel auf alamannischem Boden, wenn auch nur reproducirt, in ein Grab kommen konnte, so denkt man leicht an jene von Agathias erwähnten Züge von Alamannen unter Leutharis und Butilinus nach Italien, nominell zur Unterstützung der den letzten Verzweiflungskampf gegen die byzantinische Herrschaft durchfechtenden Ostgothen, in Wirklichkeit um Raub und Beute aus dem lockenden Süden zu holen[2]). Damals, als 552 und 553 Narses, Justinian's Heerführer, mit diesen Eindringlingen zu schaffen hatte, als Butilinus' Heer im Herbst 553 durch Narses bei Capua völlig aufgerieben wurde, konnten leicht solche Nachahmungen ächter byzantinischer Münzen unter den Alamannen cursiren und wenn auch das Heer des Leutharis gleichfalls erst bei Fanum einen Verlust erlitten hatte, dann am Gardasee von einer Seuche theilweise dahingerafft worden war, so ist es doch möglich, dass manche über die Alpen zurückkamen, und einer dieser Abenteurer liegt vielleicht hier bestattet. Doch ist das natürlich nichts mehr als Vermuthung.

215.

Ein mittelalterliches Kapellengemälde.

In der alten Kapelle zu St. Geörgen am Feld bei Winterthur ist auf Veranstaltung der antiquarischen Sektion des dortigen Kunstvereins eine Serie von Freskobildern ans Licht gezogen worden, die unter dichten Schichten von Kalk und Tünche

[1]) Herr Baron von Rauch nennt daneben noch als Namen, die möglicher Weise sich herauslesen liessen, Anastasius I. (491—518) und Justinus I. (518—527).

[2]) Ueber das allmälige Vorrücken der Alamannen zur oberen Rheinlinie, dann über dieselbe nach der jetzigen Schweiz vgl. in den Mittheilungen unserer Gesellschaft, Bd. XVIII, p. 91—99, Alamannische Denkmäler: Historische Einleitung, v. G. Meyer von Knonau. Der Zug nach Italien zu Narses' Zeit beschreibt nach den Quellen Stälin: Wirtemberg. Geschichte, Bd. I, pp. 171 und 172.

seit Jahrhunderten begraben lagen. Die Kapelle liegt an der Kreuzung der Schaffhauser und Eglisauer Strasse, unmittelbar vor dem Bahnübergang und gehörte zu dem während der Kreuzzüge gestifteten Siechenhaus, das um 1825 abgebrochen wurde. Auch sie selbst ist nun zum Abbruch bestimmt, indem sie wie der sie umgebende ältere Friedhof selbst neuen Strassenanlagen Platz machen muss. Wahrscheinlich war die älteste Kapelle wie so manche andere nach vorn offen und nur gegen Norden, Osten und Süden von Mauern begränzt und eben dieser Theil ist es, der einst vollständig mit Freskogemälden ausstaffirt war, wie die jetzt noch vorhandenen Spuren nachweisen. Davon ist freilich nur die nördliche Wand beinahe unversehrt, wenn auch sehr abgeblasst, auf unsere Tage gekommen; die Ostwand wurde durch den später angebauten Chor beinahe vollständig zerstört und auch auf der Südfronte, wo noch einzelne Reste von Malereien sich vorfinden, ist die Mauer durch spätere Reparaturen, namentlich bei Einfügung der Kanzel bis zur Unkenntlichkeit umgewandelt. Auf der Ostwand sind nach oben zu die rothen Einfassungslinien für 6 Bilder noch erhalten, ob unter denselben ausser dem Altar auch noch Malereien angebracht waren, ist nicht mehr nachzuweisen, so wenig als die Zahl der Gemälde auf der Südseite: ganz oder theilweise nachweisbar sind bloss 16 Stück, darunter 10 mehr oder minder erhaltene Darstellungen. Die einzige Stelle der Nordwand, die keine Malereien zeigte, enthielt eine kleine viereckige Nische, ehemals wohl das Schränkchen für die Kirchenparamente, das in der Reformationszeit hastig zugemauert worden ist. Das später angebaute Schiff der Kapelle, entstanden, als dieselbe zum Gottesdienst, erst für die Siechen und Vaganten, dann 1685 auch für aus Frankreich vertriebene Hugenotten eingerichtet wurde, entbehrte selbstverständlich jeder bildlichen Zierde. Dagegen konnte das Mittelalter niemals die Künste missen, so roh und handwerksmässig vielfach seine Kunstübung war; es belebte selbst in der kleinsten Kapelle die Wand mit Schildereien jener phantastischen Welt, die in der Legende in viel tausend üppigen Ranken sprosste und blühte. Da unsere Kapelle der sel. Jungfrau Maria, dem St. Georg geweiht war, so nahm wohl ihre Geschichte den Ehrenplatz auf der Mittelwand ein, die nun zerstört ist; auf der erhaltenen Nordwand finden wir noch vier Kompositionen aus der Legende nebst zwei Apostelgestalten (Petrus und Jakobus) in den Fensterblenden. Das Ganze ist eingefasst von einem ornamentalen Rahmen. Oben bildet ein schwarzes Friesband, mit weissen Rosen und Lilien abwechselnd verziert, den Abschluss des Ornamentes, über das noch supponirte Schrägbalken als angebliche Träger des Daches gemalt sind. Den senkrechten Rand bildet ein Ornament von kleinen Halbkreisen, oben schwarz, unten roth. Die Apostelbilder stehen in nur mit rother Farbe angedeuteten Nischen, die mit Krappen und Kreuzblumen verziert sind.

Die vier Legendenbilder sind so vertheilt, dass je zwei über einander rechts und links von dem rundbogigen Fenster vorkommen. Der Raum unterhalb der Fensternische nimmt ein Rankenornament mit graziös geschwungenen Zweigen ein. Rechts vom Fenster sehen wir oben eine ziemlich gut erhaltene und gefällig komponirte Gruppe: Ein Bischof tritt aus seiner Kirche, in der wir einen vergoldeten Flügelaltar wahrnehmen. In der Linken den Hirtenstab haltend, erhebt er mit der Rechten den Weihwedel (wenn es nicht eher ein Palmzweig ist, den er den Martyrern darreicht). Vor ihm eine Gruppe Heiliger, sämmtlich vor dem Bischof niederknieend, ohne Attribute; ein Mann in Mitte von zwei Frauen, zu hinterst ein

Knabe in rothem Gewande, über ihnen zur Andeutung der Landschaft ein Baum. Eine weibliche Figur, eine Nonne, nach ihrem Schleier zu schliessen, tritt aus einem mit Zinnen gekrönten Thor, vielleicht einer Stadt oder eines Klosters jenem Bischof gegenüber, heraus; die vier Heiligen haben diesem das Gesicht zugewendet. Wie Hr. Prof. Rahn vermuthet, sind die vier Figuren mit Glorie etwa Märtyrer, die vor ihrer Hinrichtung vom Bischof und der Nonne, die ohne Heiligenschein sind, die Tröstungen der Religion empfangen. — Das untere Bild rechts ist nur fragmentarisch erhalten. Es scheint zwei Szenen aus dem Leben des h. Franziskus darzustellen, wie Hr. Prof. Rahn heraüsfand, 1) nämlich wie dem betenden Heiligen Christus am Kreuz erscheint und 2) wie er, sterbend auf seinem Bette ausgestreckt, die Vision der h. Jungfrau empfängt. Darüber zwei fast erloschene Wappen, das eine mit einem rothen Hut. Gut erhalten sind die beiden Darstellungen links vom Fenster. Oben kniet ein Jäger, am Hüfthorn kenntlich. Hinter ihm steht sein Pferd, an einen Baum gebunden; auf beiden Seiten neben ihm streifen seine zwei Rüden. Oben auf einem Felsen erscheint der wunderbare Hirsch mit dem Kreuz zwischem dem Geweih. Es ist also St. Hubert, oder auch Eustachius (Placidus), denen beiden dies Mirakel widerfuhr. Das letzte Bild unten links stellt uns den h. Eligius oder St. Eloi dar. Die Hexe bringt ihr Pferd zu dem kunstreichen Schmied, der diesem das abgebrochene Bein wieder anheilen soll, das er eben beschlägt. Das Bild mit dem Hubertus zeigt ebenfalls das Wappen des Donators, einen weissen Berg in Blau, Schildspitze weiss; es gehört aber keinem der bekannten ausgestorbenen Geschlechter Winterthurs an. Auch im Wappenbuch der Herrenstube (Mscpt.) ist kein solches. Im Fenster gegenüber (Südwand) findet sich ein Heiliger, der den Kopf in einer Schüssel trägt. Es ist Johannes der Täufer, der nach dem lat. Ablassbrief der Kapelle von Anno 1300 hier ebenfalls verehrt wurde. Diese Figur erscheint in grün und rothen Gewändern, also bunter als die Apostelbilder im andern Fenstergewölbe. Dass letztere jünger seien als die Legendenkompositionen, schliesse ich nicht bloss aus der virtuosern Technik der Zeichnung und dem gothischen Ornament, das sie nischenartig umgibt, sondern auch aus Spuren von blauer und grüner Farbe, die, einer ältern Schichte angehörend, unter dem durchaus weissen Gewand der Apostelbilder zu Tage treten und vollkommen den Blumen- und Blattornamenten zu oberst in der Fensterwölbung entsprechen. Dieser einfachere Fensterbogenschmuck, nämlich eine mehrfach wiederholte Blume, musste später den beiden Aposteln weichen. Die Entstehungszeit der Apostelbilder scheint mir durch ein Dokument nachweisbar. Am 15. Januar 1425 überträgt Hartmann Hoppler, als der älteste seines Geschlechts und desshalb Patronatsherr, für sich und im Namen seiner Brüder Jakob, Rudolf und Peter die Kapelle des h. Georg mit allen ihren Gefällen, Rechten und Einkünften der Kirche St. Jakob auf dem Heiligenberg bei Winterthur zur Aeufnung und mehreren Bewidmung des St. Martins-Altars. Offenbar hatte die Kapelle schon längst anderweitigen Bilderschmuck, schon als Herzog Albrecht von Oesterreich 1298 sie dem Stephan Hoppler übertrug, der dieselbe reichlich dotirt hatte, ja schon, als am 24. Mai 1287 Herzog Rudolf von Oesterreich den Grund und Boden, auf dem sie erbaut war, den armen Feldsiechen schenkte. Schon damals also bestand nicht nur die Kapelle, sondern auch der Friedhof dabei wird ausdrücklich genannt. Die Kapelle muss sogar bedeutenden Reliquienschatz

besessen haben, da sie im Jahre 1300 von drei Erzbischöfen und acht Bischöfen Ablass erhielt für alle Gläubigen, welche an gewissen Festtagen gewisse Bestimmungen daselbst erfüllten. In einer Jahrzeitstiftung des Dekans Eberhard (13. Januar 1312) wird ihr Kaplan bedacht und nachher öfters. Als solcher erscheint zuerst mit Namen (28. April 1347) Johannes von Elgg. Möglich, dass die Nachbarschaft zur Schmidgasse, der die Kapelle zunächst angehörte, das Eligiusbild gestiftet. Gewiss entstanden die Malereien successive bei verschiedenen Gelegenheiten, wie die verschiedenen Wappen der Stifter kundgeben, und es tragen die untern beiden zumal in Tracht und Haltung der Figuren, im Styl der Komposition einen roheren und härteren Charakter als namentlich die Gruppe der vier Heiligen, des Bischofs und der Religiosen. Dass im Ganzen ein einheitlicher Totaleindruck angestrebt ist, beweist nichts dagegen; dafür dass im Ablassbrief die meisten der vorgefundenen Heiligen als solche angeführt sind, deren Jahrzeit hier gefeiert wurde, während Eligius und Hubertus noch fehlen; Petrus und Paulus und die zwölf Apostel sind genannt, St. Franziskus nicht, dagegen Margaretha und Joh. Baptista. Rechts vom südlichen Fenster ist die schmale Wandfläche ebenfalls für Anbringung von zwei Heiligenbildern benutzt, die nur noch theilweise zu Tage kamen. Inful und Krummstab bezeichnen das obere Bild als das eines Bischofs, das untere scheint, nach Fragmenten des Drachenschweifes zu schliessen, die H. Margaretha zu sein, die urkundlich hier verehrt ward. Für den Bischof lässt uns, da weitere Attribute fehlen, der Ablassbrief im Stadtarchiv Winterthurs die Wahl zwischen St. Vincentius, Nicolaus oder Martinus. Die alte St. Georgskapelle nahm später alle Heiligen weitherzig in ihren engen Raum auf, so weit sie Platz fanden. Schliesslich fügen wir noch einige Maasse bei. Die Bilder links sind 126 Ctm. hoch und 142 Ctm. breit, die Bilder rechts 127 Ctm. hoch und 191 Ctm. breit. Die Fensternische hat 48 Ctm. grösste Breite, Bogenhöhe 184 Ctm. Stehende Figuren, wie der Bischof und Eligius, sind 83—84 Ctm. hoch. Die Gesammtbreite der Malerei ist 381 Ctm., die Höhe des Ganzen 268 Ctm., die Ornamente inbegriffen.

Alle Konturen sind mit Roth gezogen, als Kolorirung finden wir Gelb, Roth, Blau, Grün und Schwarz aufgetragen, doch waltet Weiss vor. Die Arbeit verräth meist eine sichere Hand, Formen und Bewegung im Ganzen richtig, mit einer gewissen Naivität, Faltenwurf ruhiger als man in mittelalterlichen Bildern gewohnt ist, die Gesichter nicht schön aber charakteristisch, Hände und Füsse ziemlich steif und konventionell, am hübschesten das Bild mit den vier Märtyrern.

Dr. Hafner.

216.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

X.

XVIII. Canton Waadt.

(Fortsetzung.)

La-Sarraz. Ehemal. Stadtkirche, jetzt Église libre. Kleine, einschiffige Kirche von M. $17{,}_{65}$ Länge und M. $6{,}_{07}$ Breite. Der ganze Raum ist mit 3 gleich breiten und hohen Kreuzgewölben bedeckt und gegenwärtig durch einen Zwischenboden in zwei Stockwerke getheilt, von denen das untere als Keller benutzt wird. An der N.-Langwand dienen Halbsäulen mit Knospen-

S. Sulpice. Ehemaliges Cluniacenser-, später Cistercienserkloster bei Morges. Ueber die Reste der alten Kirche cf. Mittheilungen der antiquar. Gesellschaft in Zürich, Bd. XVIII, Heft 2, S. 15. Aufnahmen bei Blavignac, Taf. IV im Anhang zum Text.

Villeneuve am oberen Genfersee. 1) S. Paul. Der Chor der dreischiffigen spätgothischen Kirche zeigt den Uebergangsstil. Er ist geradlinig geschlossen, M. $7,_{10}$ tief und $5,_{88}$ breit. Ein schmales Gesimse, das sich halbrund über den an der Nord- und Südseite befindlichen Fenstern fortsetzt, bezeichnet das Auflager des 6theiligen Rippengewölbes. Schlanke Ecksäulen ohne Kapitäle mit schmucklosen Consolen über dem Boden anhebend, tragen die Diagonalen; die Hilfsrippe ruht auf kleinen Consolen, die an der Nord- und Südseite unter dem Gesimse angebracht sind. Die Ostseite enthält ein grosses zweisprossiges Fenster. Am Aeussern sind die Ecken durch kreuzförmig vorspringende Strebepfeiler verstärkt. (R)

2) Leprosenkirche beim Bahnhof. Profanirt. Einschiffiges Langhaus mit 5 Jochen, die mit spitzbogigen Kreuzgewölben auf einfachen Wandsäulen bedeckt sind. Das östliche Joch M. $4,_{40}$ breit und $6,_{65}$ lang. Im Schlusssteine ein Agnus Dei. Schildbögen fehlen, die Rippen birnförmig profilirt und beiderseits von einem Wulste begleitet. Die Diagonalen und Quergurten in den westlichen Jochen schwerfälliger aus einem viereck. Kerne mit 2 Wulsten gebildet. Die Wandsäulen mit attischen Basen und eleganten Knospenkapitälen. Die schmalen Fenster in den westlichen Jochen rundbogig und einfach geschmiegt. Die östliche Schlusswand enthält zwei leere Spitzbogenfenster und darüber eine Rosette. Die Ecken und Langseiten durch unregelmässig vorspringende Strebepfeiler verstärkt. An der Nordseite der Kirche, in gleicher Flucht mit der Eingangsfronte, der schmucklose viereckige Thurm. (R)

XIX. Canton Wallis.

Bourg de S. Pierre, am Grossen S. Bernhard. Nach einer untergegangenen Inschrift soll die Kirche von Bischof Hugo II. von Genf auf Anordnung der Kaiserin Adelheid († 999) erbaut worden sein. Mém. et Doc. de la Société d'hist. et d'archéol. de Genève. VI. 1849. S. 100. n. 6. Nach Baulacre (Oeuvres de Baulancre I. 331) wäre diese Nachricht indessen nur auf die Wiederherstellung der Kirche nach ihrer Zerstörung durch die Sarazenen zu beziehen. Von der roman. Kirche ist nur der Thurm erhalten geblieben, ein viereckiger Bau mit achteckigem Steinhelme. Schmale Wandstreifen, unter sich und mit den Ecklesenen durch Kleinbögen verbunden, steigen ununterbrochen bis zum obersten Geschosse empor, das auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster enthält; die Bögen, rechtwinklig profilirt, ruhen gemeinsam auf einem Theilsäulchen ohne Basis und Kapitäl. An der Westseite des Thurmes zu ebener Erde ein vermauerter Rundbogen und Ansätze von Archivolten. Die Kirche barock. (R)

Evolena, Bezirk Hérens, 5 St. von Sitten. Schmuckloser rom. Thurm. (Mitgetheilt von Herrn Maler R. Ritz in Sitten.)

Glis, bei Brieg im oberen Rhonethal. Thurm rom., ähnlich demjenigen von Naters, aber grösstentheils modernisirt. (R)

Gondo, an der Simplonstrasse. Thurm einfach rom.

Gradetsch (Gradetz, Granges). Kleine rom. Kirche mit viereckigem Chor. Der schmucklose Thurm im obersten Stockwerke mit gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. (R)

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 4. ZÜRICH. OCTOBER 1874.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

217.

Encore l'homme de l'époque quaternaire à Bellerive.

Par A. Quiquerez.

Dans un mémoire adressé le 10 août à la Société helvétique des sciences naturelles sur la formation quaternaire dans la petite vallée de Bellerive, près de Delémont, avec plan, coupes et dessins, j'ai démontré que l'homme avait vécu en ce lieu durant toute la formation quaternaire depuis le premier âge de la pierre, celui qui ne restitue que des éclats de silex à peine retouchés par l'homme, jusqu'à l'âge de la pierre polie et même au premier âge du fer, dans la couche la plus supérieure du terrain.

Déjà précédemment j'avais constaté, près de-là, à Vorbourg, la succession d'habitations durant les âges de la pierre polie, du bronze et du fer et pendant toutes les périodes historiques. Les premières reposaient sur le diluvium; mais à Bellerive, c'est dans le lehm faisant partie du terrain quaternaire et qui indique en ce lieu une formation très lente et intermittente, que se trouvent des objets de l'industrie humaine, tels que des outils détachés par lamelles de rognons siliceux étrangers au Jura et dont on a formé des petits couteaux et des scies. C'est au moyen de celles-ci qu'on a entaillé plus ou moins profondément plus de 20 bases de cornes

de cerf pour les casser ensuite par un coup sec et les employer à divers usages. Ces rognons siliceux ou nucléi sont originaires des terrains crétacés et quelques-uns sont des jaspes pareils à ceux de Kandern, dans la Forêt noire. Plusieurs portent les marques des lames plus ou moins longues et toujours étroites et fort minces qu'on en a détachées. On ne voit aucune hache, aucun grand outil, comme dans les cavernes de l'âge du renne à Veyrier et au moulin de Liesberg. Il y a des flèches de formes divérses. En général les outils ne sont que de petites lames étroites, pareilles à celles des cavernes précitées et à celles que M. le Dr. Greppin découvre actuellement dans le lehm, près de Bâle, avec les fossiles caractéristiques de ces argiles qui sont si abondants à Bellerive. Mr. le professeur Rütimeyer qui a bien voulu déterminer les ossements que nous avons recueillis pêle-mêle avec les silex, mais qui sont d'autant plus décomposés qu'ils appartiennent aux assises les plus inférieures du lehm, a reconnu la faune des palafites de l'âge de la pierre. Parmi plus de 60 bases de bois de cerf, dont plus de 20 ont des entailles, il a retrouvé le cervus elaphus et diverses autres cerfs et chevreuils, le bos primigenius et une autre race bovine plus petite, l'ours brun, le sanglier et un porc plus petit, une machoire de castor, des os d'un petit cheval. Nous avons recueilli un fragment de défense de Mammouth d'environ 14 centimètres de longueur qui est tombé en poudre au contact de l'air, avec le lehm qui l'enveloppait. Mr. le Dr. Greppin en a observé un autre fragment. Tous ces débris appartiennent, comme on l'a dit, au lehm inférieur, tandis que dans les bancs plus élevés, on a rencontré les os des races bovine, ovine et porcine; mais de petites espèces.

C'est dans cette couche plus supérieure que nous avons trouvé une hache de pierre, à tranchant poli et 2 pointes de flèche avec barbelures, appartenant à l'âge de la pierre polie. Enfin sous l'humus de 35 à 40 centimètres de profondeur, on a recueilli plusieurs de ces petits fers de cheval à 4 ou 6 clous, à bord extérieur onduleux comme ceux du premier âge du fer. La tranchée qu'on a fait à Bellerive, sur quelques cents pas de longueur, est assez large et profonde pour pouvoir étudier ce terrain dans ses détails et constater que tous ces débris d'animaux et de l'industrie humaine n'ont pas été charriés par les eaux, mais qu'ils sont restés en place durant la formation quaternaire ou du lehm, avec quelques invasions torrentielles de gravier qui ne renferment aucun des débris précédents, et moins encore de ces fossiles caractéristiques du lehm, trop fragiles pour supporter un charrriage. Ces argiles plastiques et le mode de fouille n'ont pas permis de recueillir de petits ossements qui d'ailleurs tombaient en poudre. Beaucoup de débris de charbon de bois répandus dans le lehm, indiquent que les hommes de cette époque connaissaient déjà l'usage du feu. Nous avions déjà signalé ce fait, il y a près de dix ans. Je n'ai trouvé aucune parcelle de poterie, si abondante dans les stations de la pierre polie; mais il n'y en avait pas davantage dans les cavernes précitées.

218.

Steindenkmal im Weisstannenthal (Kanton St. Gallen).

Bei Anlegung der neuen Strasse durch's Weisstannenthal wurde vor einiger Zeit im *Steigs*, einer Lokalität etwa zehn Minuten oberhalb des Dorfes Mels, ein

9′ hoher und 17′ breiter Felskopf von der auf ihm lagernden ziemlich dicken Rasenschicht befreit und dadurch ein sogenannter Schalenstein blossgelegt. Das Material, woraus dieser Fels besteht, ist sogen. Sernfthal-Conglomerat, das aber in neuerer Zeit Melser-Conglomerat oder rother Melsersandstein genannt wird, da im erstgenannten Thale nur geringe Lager dieses Gesteins vorkommen, während bei Mels mächtige Schichten desselben, die hie und da sogar niedrige Berge bilden, zu Tage treten.

An der südöstlichen Seite des eben angeführten Felskopfes beim Steigs nimmt man eine Menge kleiner, ziemlich kreisrunder, schalenförmiger Vertiefungen wahr, nebst einem Kreis mit zwei andern konzentrischen Kreisen, die ohne Zweifel sämmtlich vermittelst Kieselstein in den harten Fels eingehauen worden sind. Der Durchmesser der Schalen beträgt 1—4½ Zoll. Drei Paar Schalen sind unter sich durch gerade Linien verbunden. Bei der Kreisfigur hatte der äusserste Kreis einen Durchmesser von 5 Zoll, der zweite einen solchen von 3 Zoll und der innerste mass einen Zoll. Die grösseren Schalen sind kaum einen halben Zoll tief gewesen (Taf. I, Fig. 1).

Zu beiden Seiten der mit Schalen besetzten Stelle zeigten sich auf dem Felsen uralte Mühlsteinformen d. i. rundliche Vertiefungen, aus denen Mühlsteine herausgehauen worden waren. Ein zur Deutung der Schalen herbeigezogener sachkundiger Steinmetz erklärte, dass diese Zeichen keineswegs als sogen. Steinproben oder Löcher zu betrachten seien, wie sie von den Steinhauern zur Untersuchung der Felsart häufig gemacht werden. Die Schalen, so behauptete er, seien viel ältern Datums als die Mühlsteinformen, und für ihn eine unerklärliche Erscheinung, da er dergleichen Dinge nie gesehen und von solchen nie gehört habe. Vielleicht wäre das Ganze, so meinte er, eine Art Grabdenkmal, auf welchem die einzelnen Personen durch eine Schale bezeichnet waren, und Gatten oder Geschwister durch zwei vermittelst einer Linie verbundener Schalen.

Erwiesener Massen haben schon die Römer das Gestein von Mels benutzt und daraus Mühlsteine angefertigt, welche ziemlich weit verführt wurden. (Siehe Anzeiger für schweiz. Alterthumskunde, Artikel 79.)

Ob die hier befindlichen Mühlsteinformen und ein Paar da liegende Mühlsteine aus römischer oder mittelalterlicher Zeit stammen, ist nicht leicht zu bestimmen; dass aber die Schalen und Ringe aus frühester Vorzeit herrühren und ein Denkmal bilden, dessen Bedeutung noch nicht ermittelt ist, kann nicht bezweifelt werden. (Siehe Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft von Zürich, Bd. XVII, Heft III. Die Schalensteine von Dr. F. Keller.)

Leider ist dieses interessante Denkmal nicht mehr vorhanden. Es musste, um den gehörigen Raum für die neue Strasse zu gewinnen, weggesprengt werden.

NATSCH.

Der hier beschriebene Schalenstein gehört zu den interessantesten Denkmälern dieser Art, welche bisher in unserm Lande entdeckt wurden, da es unter seinen Zeichen den dreifachen Ring enthält, der noch auf keinem ähnlichen Denkmale beobachtet wurde. (Siehe das Prachtwerk des Herrn Paul Vionnet: Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie. Lausanne, 1872.) Durch dieses Zeichen schliessen sich in ganz auffallender Weise unsere Schalensteine an die Denkmäler in Schottland, im Norden Englands und in Irland an, während die

Sculpturen in der Bretagne einen andern, weniger primitiven Charakter an sich tragen und unter den mit schalenförmigen Aushöhlungen bedeckten Steinen in Norddeutschland und Schweden, den sogenannten Elbensteinen, die Ringfiguren nicht vorkommen. In Frankreich und in Mittel-Deutschland scheinen diese Monumente zu mangeln. Ob sie in den übrigen europäischen Ländern angetroffen werden, ist nicht bekannt.

Weit die Mehrzahl der Schalensteine sind erratische Blöcke. Zeichen auf anstehendem Fels kommen selten vor. Von allen bis jetzt in der Schweiz gefundenen Denkmälern, deren Zahl auf 32 bis 34 ansteigt, bestehen die meisten aus Granit und Gneiss, nur drei aus rothem Sernfconglomerat, ein einziges aus jurassischem Kalkstein (siehe Vionnet, Pl. XII, La pierre aux écuelles du Toleure) und eines (in Oberhasli Ktn. Zürich) aus alpinischem Kieselkalkstein.

Was die Verbreitung dieser Denkmäler betrifft, so finden sie sich am zahlreichsten in der Nähe der Seen der Westschweiz, weniger häufig in der Mittel- und Ostschweiz. Der äusserste Stein nach Süd ist derjenige bei Luc, im Thal von Anniviers (siehe Keller a. a. O. und Vionnet a. a. O.); der äusserste nach Ost ist derjenige von Steigs. Das weite Rheinthal von Chur bis Bregenz, wo auch die Grabhügelbestattung nicht vorkommt, scheint keine Schalensteine zu besitzen.

Ob die Ansicht des Steinmetzen von Mels betreffend die Bestimmung dieser Steine eine Berechtigung hat, steht dahin. Es darf aber nicht unerwähnt bleiben, dass in Grabhügeln von Nord-England auf Steintafeln, womit die Grabhügel bedeckt sind, Ring- und Schalensculpturen oft zu sehen sind, und dass auf einer solchen Deckplatte aus einem Grabhügel in Dorsetshire drei konzentrische Ringe eingegraben sind, die mit denjenigen auf dem Monumente zu Steigs vollkommen übereinstimmen. (Siehe Archaic Sculpturings of Cups, Circles etc. by Sir J. J. Simpson, Plate XII, Fig. 2.)

Dr. F. K.

219.

Schalensteine bei Biel.

Schreiben an die Redaktion Dr. F. K.

Tit.! Bern, den 7. Oktober 1874.

Bei meinen häufigen Begehungen des hiesigen Kantons zum Studium der erratischen Bildungen habe ich stets ein aufmerksames Auge für künstlich bearbeitete Fündlinge gehabt und darum mit ganz besonderm Interesse Ihre werthvolle Abhandlung: „Die Zeichen- oder Schalensteine der Schweiz" (Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, XVII, 3, 1870) gelesen. Es gibt mir dies Veranlassung, Sie auf zwei neue derart bearbeitete Steine aufmerksam zu machen, welche allerdings beide in der für Schalensteine klassischen Gegend von Biel liegen. Wir wurden von Herrn Oberförster Schluep in Nidau auf's Freundlichste zu denselben hingeführt. Sonntags den 21. Juli d. J. fand nämlich, wenn man will, eine eigentliche Expedition zu diesen räthselhaften Monumenten einer unbekannten Vorzeit statt. Der immer noch rüstige Professor Bernhard Studer, alt Grossrath Bürki, Edmund v. Fellenberg und meine Wenigkeit anvertrauten uns also der kundigen Leitung des Herrn Schluep. Herr Bürki hatte auch unsern Kunstsaal-Inspektor Bühler als Zeichner mitgenommen, welcher die beiliegenden Skizzen anfertigte.

Im Längholzwald (Staatswald) zwischen Brügg und Madretsch — und nicht im Luterholz, wie in Ihrem Text, pag. 57 (7) steht, — erhebt sich der ibid. T. III abgebildete Heidenstein. Zum Unterschied von einem in der Nähe liegenden viel grössern, aus derselben Felsart bestehenden, aber unbearbeiteten Fündling, dem grossen Heidenstein, wird der von Ihnen dargestellte Block als „kleiner Heidenstein" bezeichnet. Gerade diese Auswahl von einzelnen Blöcken, die sich nicht einmal durch Grösse auszeichnen, macht, bei gleicher Gesteinart, die bearbeiteten noch auffallender. In demselben *Längholz* zeigte uns Herr Schluep, nahe dem südlichen Waldsaum, beim *Brüggmöösli*, einen bisher unbekannten, wenig über den Boden hervorragenden Stein mit vierzehn flachen runden 12‴ bis 18‴ weiten Schalen, die unregelmässig vertheilt erscheinen. Auf der einen Seite finden sich noch Rinnen angedeutet, die aber möglicherweise durch natürlichen Bruch und die Arbeit der Verwitterung entstunden. Der Block hat zirka $4^1/_2$′ Länge und 2′ Breite, zeigt eine ziemlich ebene Oberfläche und besteht aus demselben gneissartigen, aus dem Bagnethal stammenden Gestein, wie der grosse und kleine Heidenstein und viele andere Fündlinge der Gegend (Taf. I, Fig. 2).

Wir besuchten im Vorbeigehen den wundervollen Schalenstein im Luterholz, welcher weniger sicher zu sein scheint, als die vorigen, welche im Staatswald liegen und durch regierungsräthlichen Beschluss schon als Fündlinge nicht angetastet werden dürfen. Das Luterhölzli gehört nämlich nach Nidau und soll schon diesen Winter abgeschlagen und ausgerottet werden. Hoffentlich werden die Herren der Direktion des Museums Schwab in Biel den allerdings gewichtigen Block während des Winters aufzuheben suchen.

Der zweite Schalenstein, auf den Herr Schluep kurz vorher bei einem grössern Waldschlage gestossen war und von dem Niemand Kunde hatte, liegt auf dem Plateau des *Büttenbergs*, im sogen. *Schlossbann*, 550 M., und besteht aus Granit. Er ist $5^1/_2$′ lang, $4^1/_2$′ breit und 2′ dick, im Ganzen von unregelmässig eiförmiger Gestalt. Seine nach *Norden* gerichtete Oberfläche zeigt 11 deutliche, zum Theil grössere, $2^1/_2$‴ weite, zum Theil kleinere und zwei undeutlichere runde Aushöhlungen, welche auffallend glatt ausgerieben sind, so dass man schon durch das Gefühl die ächten Schalen von zufälligen Verwitterungen unterscheiden kann. Sieben von diesen Schalen imitiren nun in ihrer Stellung täuschend das Sternbild des grossen Bären; ganz an der richtigen Stelle ist auch der Polarstern angebracht. Die frappante Aehnlichkeit mit diesem Sternbild ist sogar den Holzhackern mit ihren Kindern aufgefallen (vgl. die Skizze). Es ist Ihnen wohl bekannt, dass man auch auf dem Heidenstein im Eichholz bei Grenchen (Pag. 56 Ihres Werkes), einen ganzen Sternenhimmel sehen will, den Bären, die Milchstrasse, sogar einen Kometen. Herr Bürki hatte mich nun kurz vorher auch zu diesem, ebenfalls aus Gneiss aus dem Bagnethal bestehenden Zeichenstein geführt. Ich gestehe aber, dass es zu dieser Perception schon etwas Phantasie braucht, während die Auffassung des grossen Bären mit dem Polarstern auf dem Granitfündling des Schlossbannes etwas Momentanes ist. Sollten die schalengrabenden Völker auf Steinen Astronomie getrieben haben? Auch dieser gewiss höchst bemerkenswerthe Block liegt im Staatswald und ist daher vor der Hand gesichert (Taf. I, Fig. 3).

Indem ich annahm, dass diese Mittheilungen einiges Interesse für Sie haben dürften, ist es mir von Herrn Bürki auch gestattet, die beiden Skizzen zu allseitiger

Verwendung im „Anzeiger" Ihnen zuzustellen. Mich würde es freuen, wenn ich Ihnen, einem speziellen Freunde unseres unvergesslichen Escher v. d. Linth, meinem Lehrer, eine kurze Unterhaltung hätte gewähren können.

Mit vorzüglicher Hochschätzung Prof. BACHMANN.

P. S. Trotz aller Aufmerksamkeit war es bis jetzt nicht möglich, in unserm Mittellande oder südlich von Bern einen derartigen Schalenstein zu entdecken.

220.

Der Einbaum von Vingelz.

Schreiben an die Redaktion Dr. F. K.

Tit.! Nidau, den 14. Oktober 1874.

Ich erlaube mir Ihnen heute die versprochene genaue Zeichnung der beiden in Vingelz dem Seestrandboden enthobenen Canoes (Einbäume) zur Publikation im „Anzeiger" zuzusenden. Dieselbe ist im $^1/_{50}$ Massstab: Das grössere Kanoe ganz, in der Ansicht von oben und im Längsschnitt, und einige Détails davon in $^1/_{25}$. Die Masse sind alle aufs Genauste genommen und was am Original nicht mehr existirt, ist durch punktirte Linien angegeben.

Das grosse Kanoe bei Vingelz war längst bekannt und schon Herr Oberst Schwab sel. ging mit dem Gedanken um, es dem damals dort 8—10' tiefen See zu entheben, stand aber wegen der voraussichtlichen Unmöglichkeit, es ganz herauszubekommen, und weil es mit schwerem Lehm ganz erfüllt war, davon ab, denn es waren nur die äussersten Umrisse, welche um ein weniges aus dem Schlamm hervorragten, sichtbar. Als nun diesen Herbst in Folge der fortschreitenden Arbeiten der Juragewässer-Korrektion und des sonst niedrigen Standes der Gewässer die Strandböden bei Vingelz trocken gelegt wurden, konnte man nach einigen Tagen, während welcher der lehmige Strandboden verhärtete, trockenen Fusses zum Einbaum gelangen und ein Anwohner von Vingelz fing auch sogleich an, dasselbe theilweise durch Ausgraben frei zu stellen. Von den HH. Dr. Lanz und Dr. Kramer in Biel, welche sich auf die Kunde des Fundes hin sogleich an Ort und Stelle begaben, davon in Kenntniss gesetzt, ging der Unterzeichnete nach Vingelz und fand, dass das Kanoe auf der breiteren Seite schon theilweise blossgelegt war, und dass die eine Wandseite von den Einwirkungen der Sonne und des zahlreichen Besuches Neugieriger ziemlich gelitten habe und es daher die höchste Zeit sei, wenn man es der Wissenschaft erhalten wolle, mit der regelrechten Ausgrabung zu beginnen. Von der Juragewässer-Korrektion wurden die Arbeiter geliefert und unter Leitung des Unterzeichneten am 5. und 6. Oktober der Baumriese ausgegraben und unter grossen Schwierigkeiten nach Biel geschafft, woselbst im Souterrain des Museums Schwab das in viele Stücke zerfallene Kanoe auf ein Brettergerüst gelegt und mit Spannböcken wieder zusammen gespannt wurde. Das kolossale Gewicht des ganzen Schiffes (es wurde vom Fuhrmann, der es nach Biel geführt, auf 60—80 Ztr. geschätzt) und seiner einzelnen Stücke hat die Arbeit des Zusammensetzens sehr erschwert und eine ganze Woche wurde verwendet, bis es wieder zu einem Ganzen zusammengestellt war. Da die Länge des Kanoe nahezu 44' war, das Souterrain im Museum

Schwab jedoch nur 41′ Länge misst, mussten 3′ Länge des Einbaums herausgesägt werden, um es ganz zusammensetzen zu können.

Dimensionen des Kanoes:

Vom äussersten noch vorhandenen Theile des Hintertheils bis zur Spitze des Vordertheils 43′ 6″ 5‴; da jedoch die Spitze des Vordertheils nicht ganz vollständig erhalten ist, so kann man 44′ als Länge des Kanoe's annehmen (Taf. II. Fig. 1, 2).

Das Hintertheil ist halbmondförmig ausgeschnitten, sehr massig und von einem Loch von ½′ Durchmesser durchbohrt, worin ein Keil eingesetzt ist. Ueberdiess ist das Hintertheil durch eine starke aus dem ganzen Holz ausgehauene Rippe verstärkt, welche jedoch nur den Boden verstärkt und nicht an den Wänden hinaufreicht (Taf. II, Fig. 2, 3).

Das Vordertheil des Kanoes geht elliptisch aus in Form eines Löffels, ist schmaler als das Hintertheil und schwächer in Holz, die Wände sind niedriger und laufen allmählig in die Spitze zusammen (Taf. II, Fig. 4).

Im ersten Drittel des Schiffes nach dem Vordertheil hin sind die Wände durch 4 Rippen verstärkt, wovon die 1. Rippe (die dem Vordertheil am nächsten), nur den Boden verstärkt hat, sie reicht nicht an den Wänden hinauf, die 2., 3. und 4. Rippe stehen in ungleichen Abständen, sind auf dem Boden am stärksten, verschmälern sich an den Wänden hinauf und tragen kleine Leisten, auf welchen die Ruderbänke befestigt waren. Die Ruderbankleisten sind ebenso wie alle Rippen aus dem Einbaum gehauen, sie stehen ungefähr 2″ unter dem Rande der Seitenwände (Taf. II, Fig. 5). Der Abstand der Spitze des Vordertheils von der Mitte der *1. Rippe* ist 3′ 3″; *1.—2. Rippe*: 2′ 5″, *2.—3. Rippe*: 3′; *3.—4. Rippe*: 3′ 2″. Zusammen: Abstand der Bootspitze bis Mitte der 4. Rippe: 12′; von der 4. Rippe bis Spitze des Hintertheils: 21′ 6″ 5‴; oder gerade 22′. Von der Hintertheilspitze bis Mitte der hintern grossen Rippe sind 4′. Die Breite des Kanoes über die Wände gemessen ist in der Mitte zwischen der grossen hintern Rippe und dem Hintertheilrand, also 2′ von diesem abstehend: 3′ 5″.

Ganze Breite über die grosse Rippe gemessen:	4′ 4″
„ „ in der Mitte des Kanoes:	4′ 4″
„ „ über die 4. Rippe gemessen:	4′ 3″
„ „ „ „ 3. „ „	4′ 2″
„ „ „ „ 2. „ „	4′ —
„ „ „ „ 1. „ „	3′ 8″
Innere Tiefe des Schiffes: Bei der grossen Rippe:	1′ 8″
„ „ 4. Rippe:	1′ 5″
„ „ 2. „	1′ 4″
„ „ 1. „	1′ 2″
Innere Weite am Boden gemessen bei der grossen Rippe:	2′ 7″
Innerste „ „ „ „ in der Mitte des Schiffes:	3′ —
„ „ „ „ „ bei der 4. Rippe:	2′ 9″
„ „ „ „ „ „ „ 2. „ :	2′ 7″
„ „ „ „ „ „ „ 1. „ :	2′ 5″.

Durchmesser der Rippen mit Ruderbankleisten.

4. Rippe:	breitester Durchmesser auf dem Boden:	3″ 5‴
	schmälster „ unter der Bankleiste:	2″

	Länge der Ruderbankleiste:	5″ 5‴
	Dicke „ „ „ :	5″ 5‴
3. Rippe:	breitester Durchmesser auf dem Boden:	3″ —
	schmälster „ unter der Bankleiste:	1″ 5‴
	Länge der Ruderbankleiste:	6″ 5‴
	Dicke „ „ „ „ :	2″ —
2. Rippe:	breitester Durchmesser auf dem Boden:	3″ 5‴
	schmälster „ unter der Bankleiste:	2″ —
	Länge der Ruderbankleiste:	7″ 5‴
	Dicke „ „ „ „	2″ 5‴
1. Rippe:	ohne Ruderbankleiste.	
	schmales Ende an der Wand, Durchmesser:	3″ —
	breitester *Durchmesser am Boden:*	4″ —
Durchmesser der grossen Rippe am Hintertheil:		4″ —
Höhe der grossen Rippe über dem Boden		3″ 3‴
„ „ übrigen Rippen über dem Boden:		2″ 3‴
„ „ Rippen über die Wände unter den Ruderbankleisten:		1″ —
Durchmesser des Kiels am Hintertheil:		5″ —
Abstand desselben vom Rande *des Hintertheils:*		1′ 4″.

Höhe des Schiffes aussen gemessen: vom äussersten Rand der best erhaltenen Seitenwand bis zur Aussenwand des Bodens:

Bei der grossen Rippe am Hintertheil:		2′ 3″
In der Mitte des Schiffes:		2′ 2″
Bei der 4. Rippe:		1′ 9″
„ „ 2. „		1′ 7″
„ „ 1. „		1′ 3″
Dicke der Wandungen:	Am Boden:	3″ 4‴
	in der Mitte:	3″
	oben am Rand:	$1^1/_2$″—2″
	über die Rippen:	7″ 5‴.

Dicke des Bodens bei der grossen Rippe: 3″ 2‴, in der Mitte des Schiffes: 3″, gegen den Vordertheil ansteigend: 4″. Endlich: Durchmesser des Hintertheils am Rande 7″ 5‴ und Wandstärke am Ende *des Vordertheils: 4″*.

Das Kanoe scheint schon in alter Zeit defekt gewesen zu sein und ein von vorn bis hinten durchgehender Spalt war schon im Alterthum durch kleine *eiserne* Klammern nothdürftig zusammengehalten worden. Von diesen Klammern fanden sich an den Gabelungen des grossen Spaltes am Hintertheil 4 und der ganzen Länge des Schiffes entlang am Boden noch 8 Stück, von welchen jedoch die meisten abgebrochen waren und nur ein Stück Winkeleisen noch besassen. Diese schmalen gebrechlichen Klammern sind von $3^1/_2$—6″ lang und 3—$3^1/_2$ Linie dick, also für so schwere Holzmassen zusammenzuhalten äusserst schwach. Sie sind sehr fein ausgearbeitet und zugeschärft, die umgebogenen Enden $2^1/_2$-3″ lang und da sie zu schwach waren, eben meist in dem Knie abgebrochen. Aus dem Habitus dieser eisernen Klammern, deren Eisen in seiner Verarbeitung schon an die Eisenwaaren von Bevaix und la Tène erinnert, sowie aus der Umwandlung des Eichenholzes in kohlschwarzes, Braunkohlen ähnliches Holz, endlich aus dem Piroguen-Charakter

dieses Fahrzeuges glaube ich die Zeit der Verfertigung desselben in das vorrömische Eisenalter verlegen zu sollen, denn sowohl die Römer als das früheste Mittelalter hätten mit ganz anderen eisernen Hülfsmitteln ein schadhaftes Boot reparirt und wieder brauchbar gemacht, während an diesem Boote das Eisen offenbar noch gespart worden ist, weil es selten war.

Während ich mit der Ausgrabung des grossen Kahns bei Vingelz beschäftigt war, wurde ich von einem Besucher der Ausgrabung auf einen kaum aus dem Seestrand hervorragenden, scheinbar konisch zugeschnitzten Holzstamm aufmerksam gemacht, welcher etwa 30 Schritte seitwärts des grossen Kahns sichtbar war. Nach Beendigung der Arbeiten am grossen Kanoe liess ich diesen konisch zugespitzten Holzstamm abdecken und gewahrte bald zu meiner nicht geringen Freude, dass wir unvermuthet auf ein zweites Kanoe gestossen waren, denn es zeigte sich dieses konische Stück Holz sehr bald als oben glatt abgeschnitten und nach wenigen Minuten kamen wir auf die vollständig erhaltenen Seitenwände eines kleinen, jedoch noch vollkommen erhaltenen Einbaums. Ich liess das ganze Kanoe sorgfältig abdecken und es zeigte solche Eigenthümlichkeiten, dass es zu den interessantesten Fahrzeugen seiner Art gerechnet werden kann. Es lag mit dem massiven, konisch zugespitzten Theil gegen den See ziemlich parallel mit dem grossen Kanoe und wie jenes etwa 100′ vom alten Ufer d. h. von den Rebmauern unterhalb Vingelz entfernt (Taf. II. Fig. 6, 7). Das konische, massive Ende lag am höchsten und der Kahn senkte sich allmälig in die Tiefe des Lehmschlammes, so dass es an dem Ende 2′ tiefer im Schlamme lag. Dieses Kanoe zeigt eine merkwürdige Eigenthümlichkeit: es ist hinten glatt abgeschnitten, sowohl Wände wie Boden, und 7″ vom Ende ist wie zur Aushülfe ein 1″ dickes mit dem Beile bearbeitetes Brett auf dem Boden und zwischen die Seitenwände eingesetzt. Es scheint demnach, dass der vordere Theil dieses primitiven Fahrzeuges entweder zu Grunde gegangen und dass das Fahrzeug durch Einsetzen des Brettes als Hinterwand noch ferner nutzbar gemacht wurde oder dass das Hintertheil in der gewöhnlichen abgerundeten Form nie existirt hat und der Abschluss des Fahrzeugs auf diese merkwürdige Art gemacht wurde; im letztern Falle würde man jedoch die Verlängerung des Bodens und der Seitenwände um 7″ nicht begreifen, ebenso wenig wie die Verstärkung des Bodens in Holz gerade an diesem Ende von der 5. Rippe weg bis hinaus zum abgeschnittenen Hintertheil. Eher würde man glauben, man habe dort erst die Mitte des Kanoes (Taf. II. Fig. 8). Das Kanoe ist in seiner jetzigen Erhaltung 19′ 4″ lang von der äussersten Spitze des konischen Theils bis zum abgeschnittenen Theil am Boden und den Seitenwänden. Es hat einen rundlichen Umfang, so dass die Seitenwände über den Boden hereinragen; die Seitenwände gehen sehr allmählig in den Boden über, so dass es einen trogartigen Charakter erhält (Taf. II. Fig. 9). Verstärkt ist es am Boden durch 5 Querrippen, die 2″ über den Boden heraufragen, jedoch an den Wänden nicht hinaufreichen. Eigenthümlich ist ein schnabelförmiger Fortsatz des konischen massiven Theiles, welcher 7″ weit in die Höhlung des Kahnes hineinreicht und die hintere Höhlung desselben in zwei Theile theilt. Die Wände sind am Rande sehr dünn, ebenso der Boden mit Ausnahme des Theiles beim Abschnitt am Hintertheil, wo er doppelt so dick ist wie sonst.

Es war leider nicht möglich, das äusserst gebrechliche Fahrzeug zu erhalten, da es aus *Pappelholz* war und sogleich nach dem Blosslegen auseinanderfiel.

Dimensionen.

Ganze Länge: 19′ 4″. Vom Schnabelspitz bis 1. Rippe: 4′ 7″; 1.—2. Rippe: 3′ 1″; 2. bis 3. Rippe: 3′ 6″; 3.—4. Rippe: 3′ 5″; 4.—5. Rippe: 2′ 7″; 5. Rippe bis zum Brett: 1′ 5″; Brett bis abgeschnittener Theil: 7″.

Höhe der Rippen über dem Boden: $1^1/_2$—2″. Länge des massiven Vordertheils: 1′. Länge des Schnabels: 7″. Dicke des Bodens: 1—$1^1/_2$″; am Hintertheil: 3″. Dicke der Wandungen unten 2″; oben 1″. Breite des Kanoes: über dem massiven Vordertheil: 1′ 9″; bei der 1. Rippe: 2″; bei der 2. Rippe: 2′ 2″; bei der 5. Rippe: 2′ 1″; Höhe des Wandungsrandes über der äusseren Bodenfläche = Total-Höhe des Kanoes: 1′ 1″ vorne, *in der Mitte 1′ 2″ und hinten 1′.*

Fragen wir nun nach dem Alter dieses interessanten Fahrzeuges, so hat es uns selbst die Antwort gegeben. Wir fanden nämlich in der Mitte des Kahns am Boden liegend eine Anzahl Scherben, die 3 verschiedenen Töpfen angehört haben. Diese Scherben sind von halbgebranntem Thon, zwei davon noch stark mit Quarzsand vermischt; die eine zeigt einen mit Eindrücken verzierten Rand, wie gleiche Verzierungen in Nidau-Steinberg und Mörigen häufig sind; eine Scherbe gehört einem glänzend schwarzen, dünnen Gefässe an und weist wie die übrigen Scherben unbedenklich auf das *Bronzealter* hin, dem dieser Kahn, wahrscheinlich von Nidau-Steinberg kommend, angehört haben mag. EDMUND VON FELLENBERG.

221.

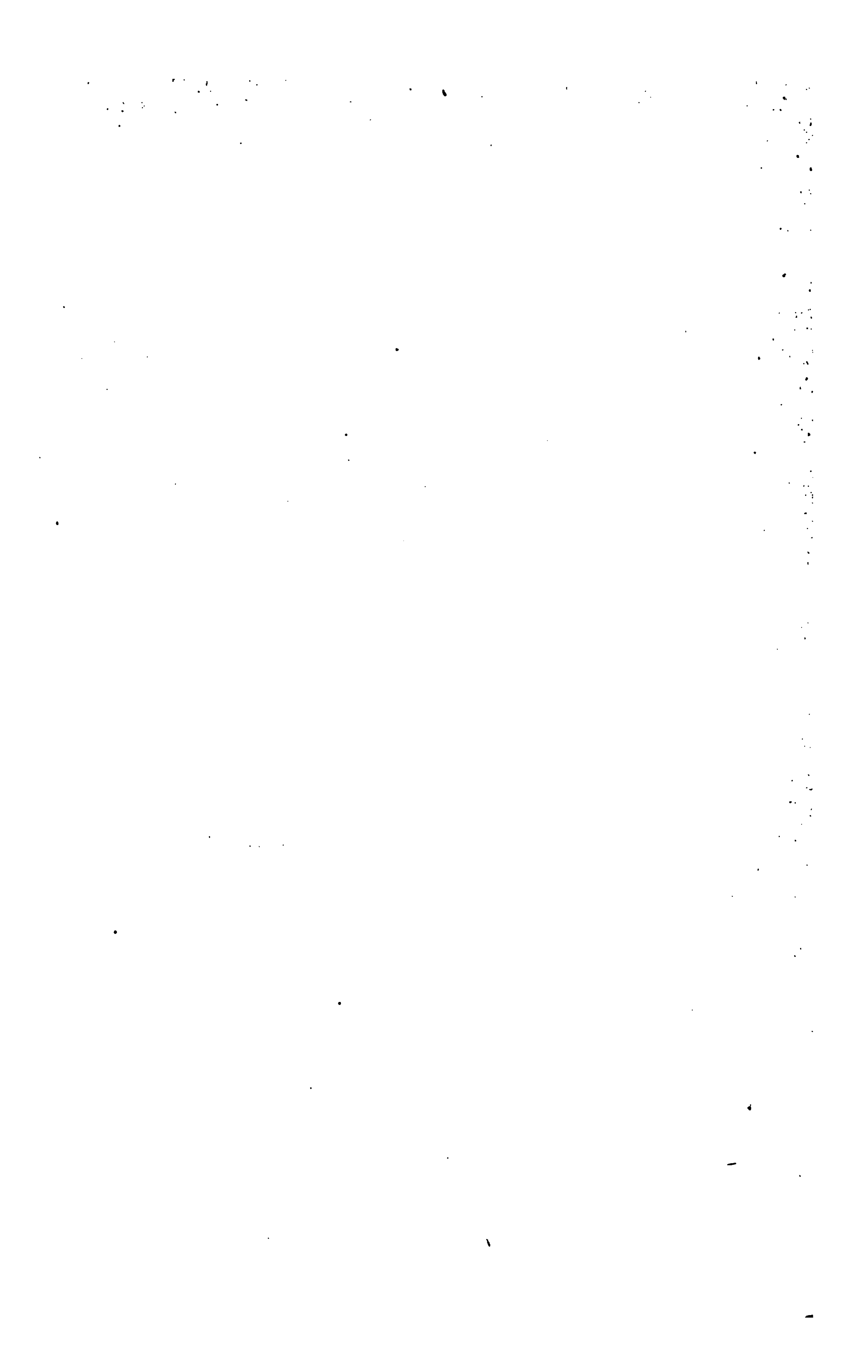
Der Einbaum von Vingelz (Kanton Bern).

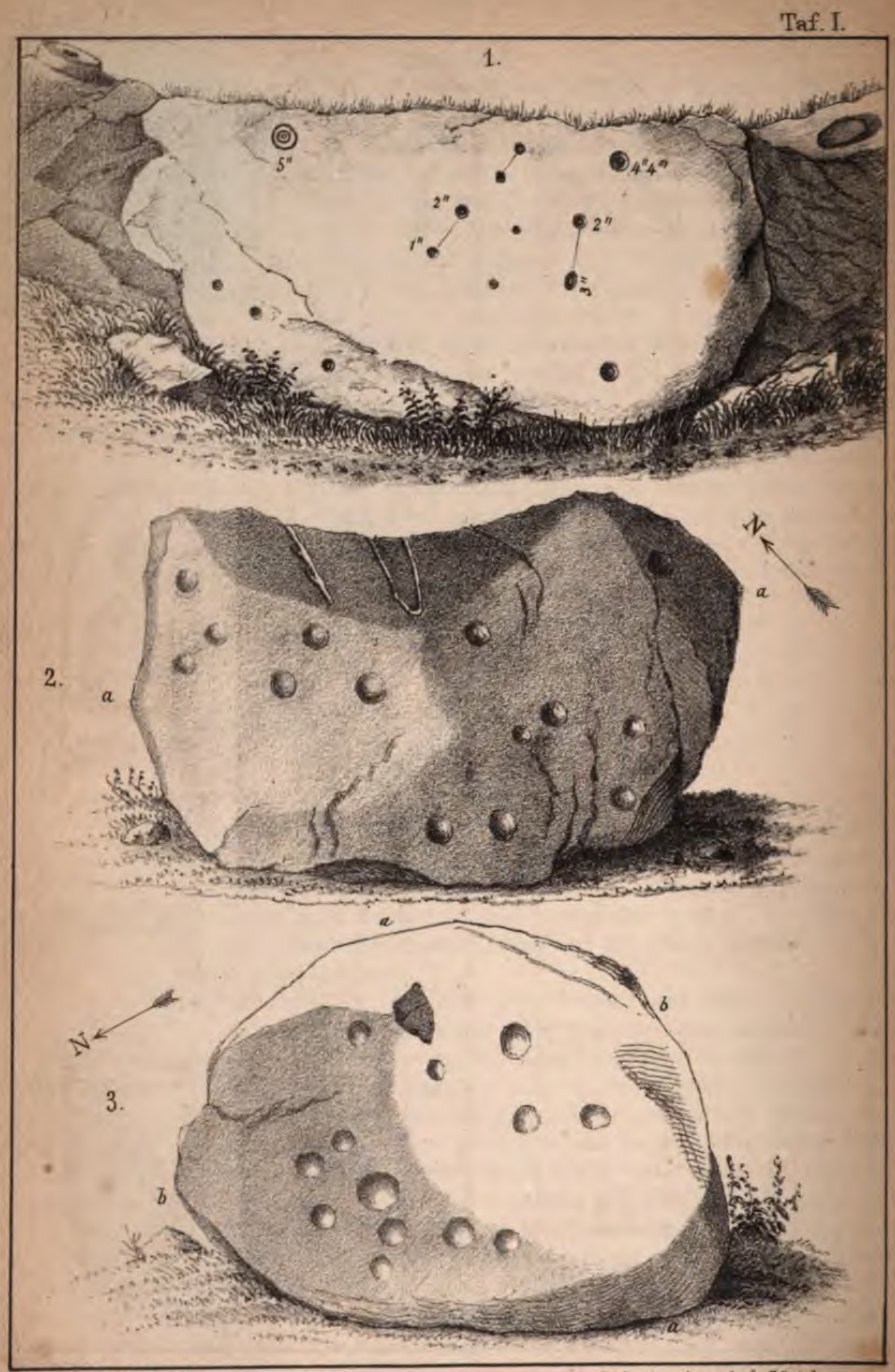
Brief an Dr. F. K.

Tit.! Bern, den 8. Oktober 1874.

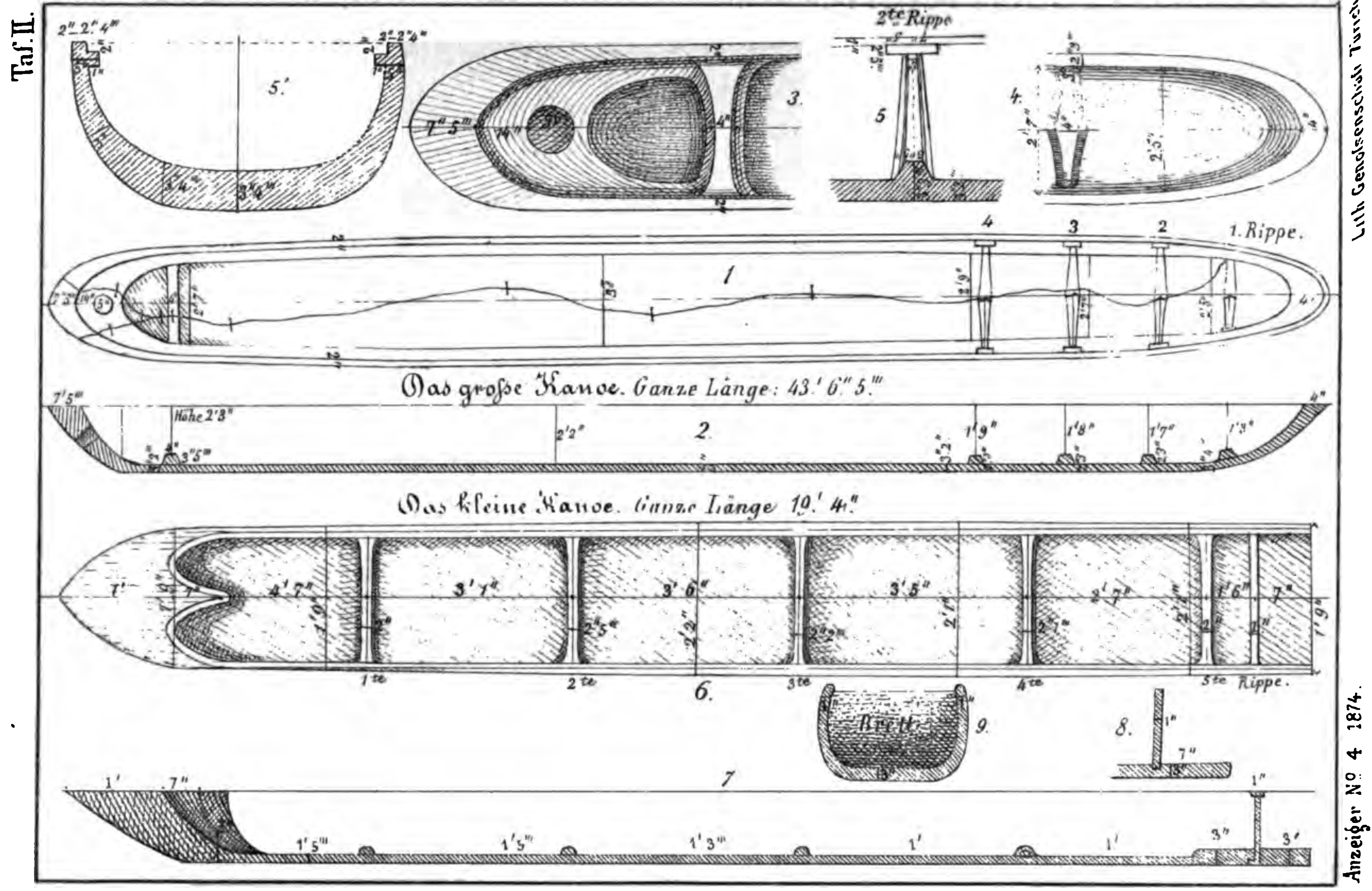
Soeben komme ich mit Herrn Bürki von Biel zurück, wo wir das in diesen Tagen in Zeitungen viel genannte Canot von Vingelz zunächst Biel gesehen haben. Dasselbe ist mit grosser Mühe von dem unermüdlichen Herrn Edmund v. Fellenberg ausgegraben und zum Museum Schwab in Biel transportirt worden. Da manche bisherige Angaben über dieses Heidenschiff unbestimmt oder falsch sind, so dürften Ihnen einige Notizen angenehm sein.

Das Schiff war schon früher, auch dem verstorbenen Herrn Schwab, bekannt, indem man es bei klarem Wasser immer auf dem Schlamme des damaligen Seegrundes hervorragen sah. Durch Senkung des Seespiegels kam es auf's Trockene und sollte von dem Eigenthümer ausgegraben und verbrannt werden. Die Direktion des Museums Schwab und Herr v. Fellenberg erkannten aber seinen Werth und erwarben es. Es stellt einen gewaltigen 44′ langen und im Licht $4^1/_2$′ weiten Einbaum aus einem Eichenstamme dar. Die mittlere Dicke desselben ist 4″, im Bug und hinten 5—6″. Die beiden Enden laufen ziemlich gleich löffelförmig gerundet zu. In der vordern Parthie sind von Holz vier querlaufende Verstärkungsleisten zurückgelassen worden, die am obern Rande Einkerbungen zur Anbringung kleiner Bänke zeigen; eine dickere Querwulst ist im Hintertheil vorhanden, wo sich auch ein Loch, wahrscheinlich zum Ablassen von Wasser, findet. Ein Loch für den Mastbaum bemerkt man nicht. Die Bearbeitung ist eine auffallend feine. Aber auf jeden

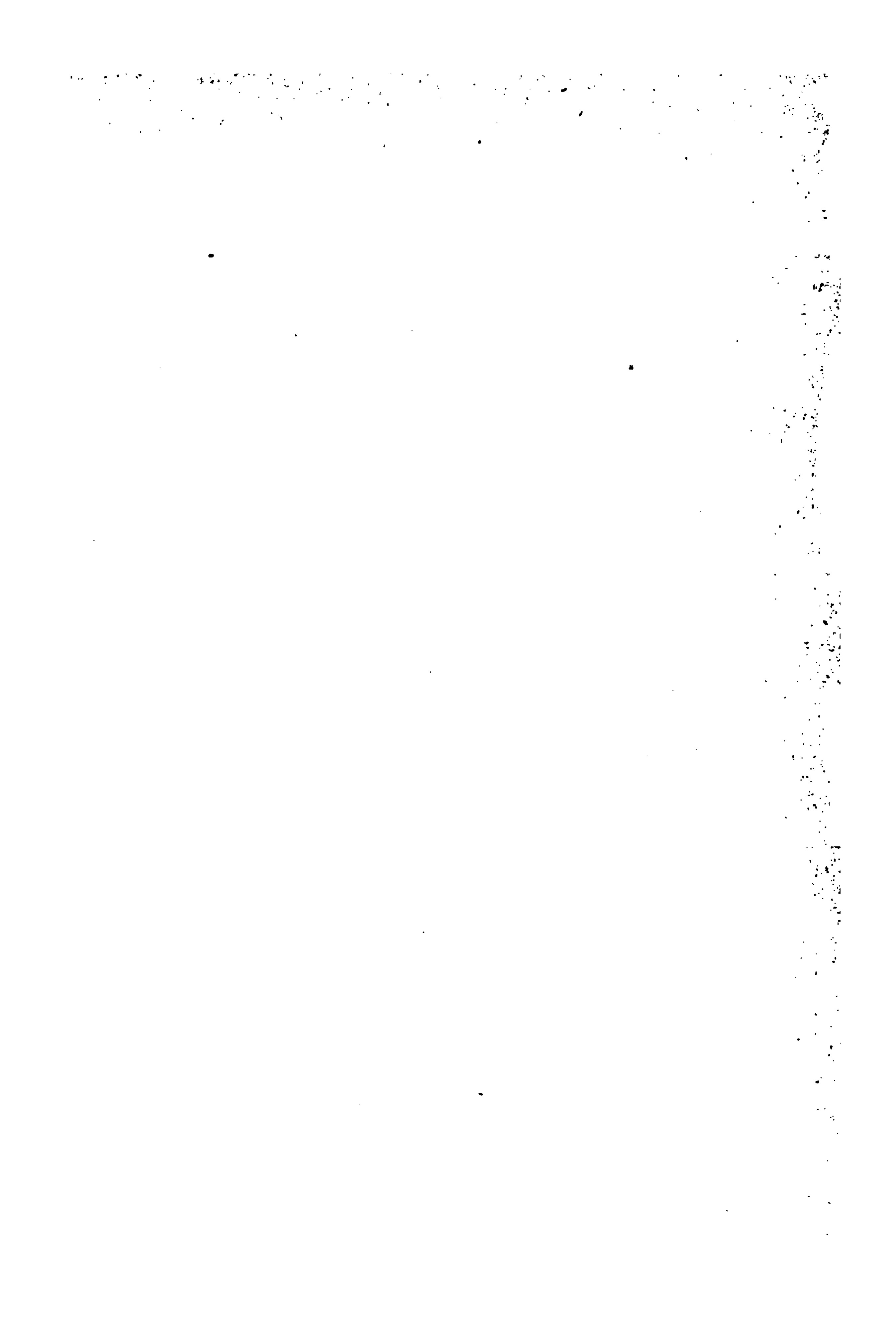


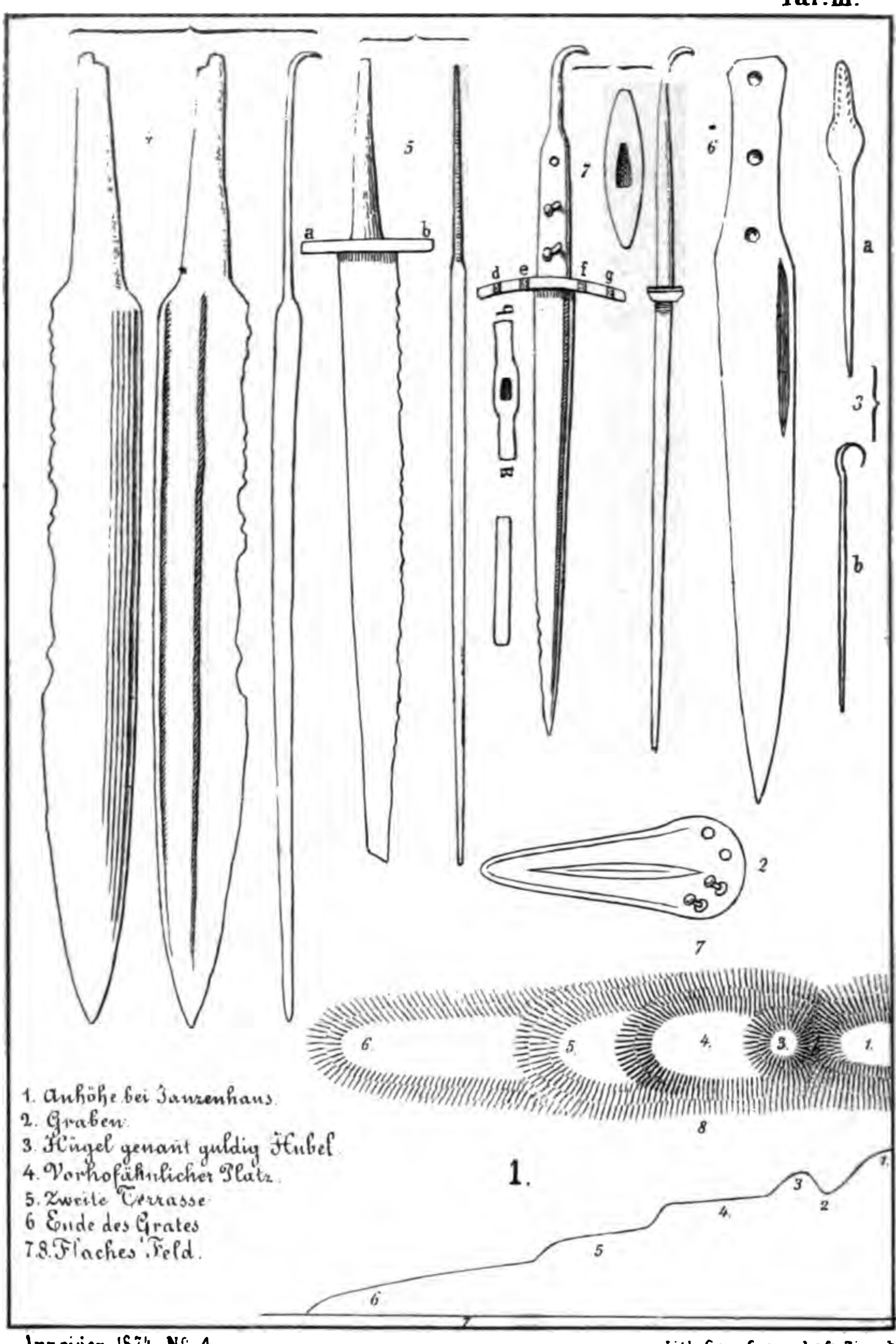


Lith. Genossenschaft, Zürich.



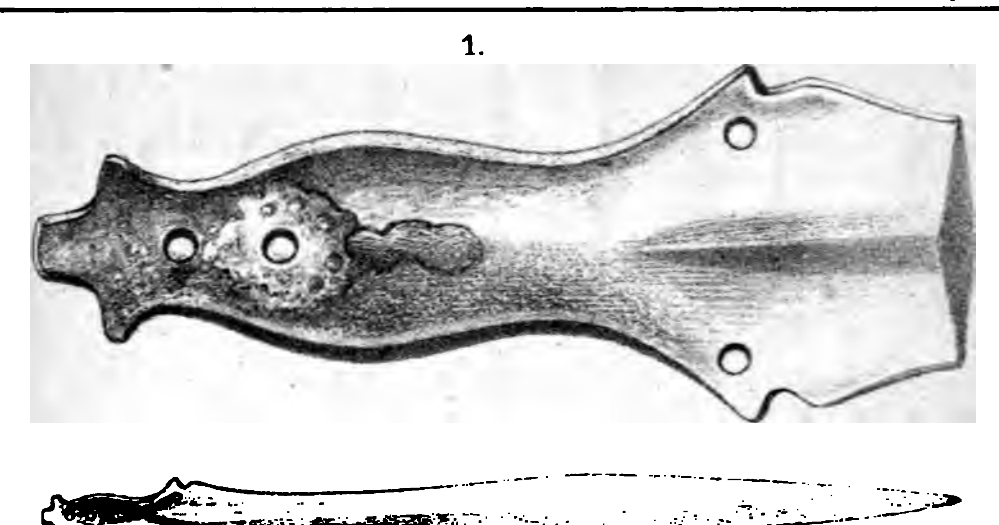
Lith. Genossenschaft Zürich





Lith Genofsenschaft, Zurich

1.



2.

Plan eines römischen Gebäudes, oberhalb Siblingen. (Schaffhausen.)

Straße durch's Langthal auf den Randen

D.

bb

i i i

i i

N

O — W

S

C

B

A

a a

a a

W

bb

b

b

Masstab 1:100.

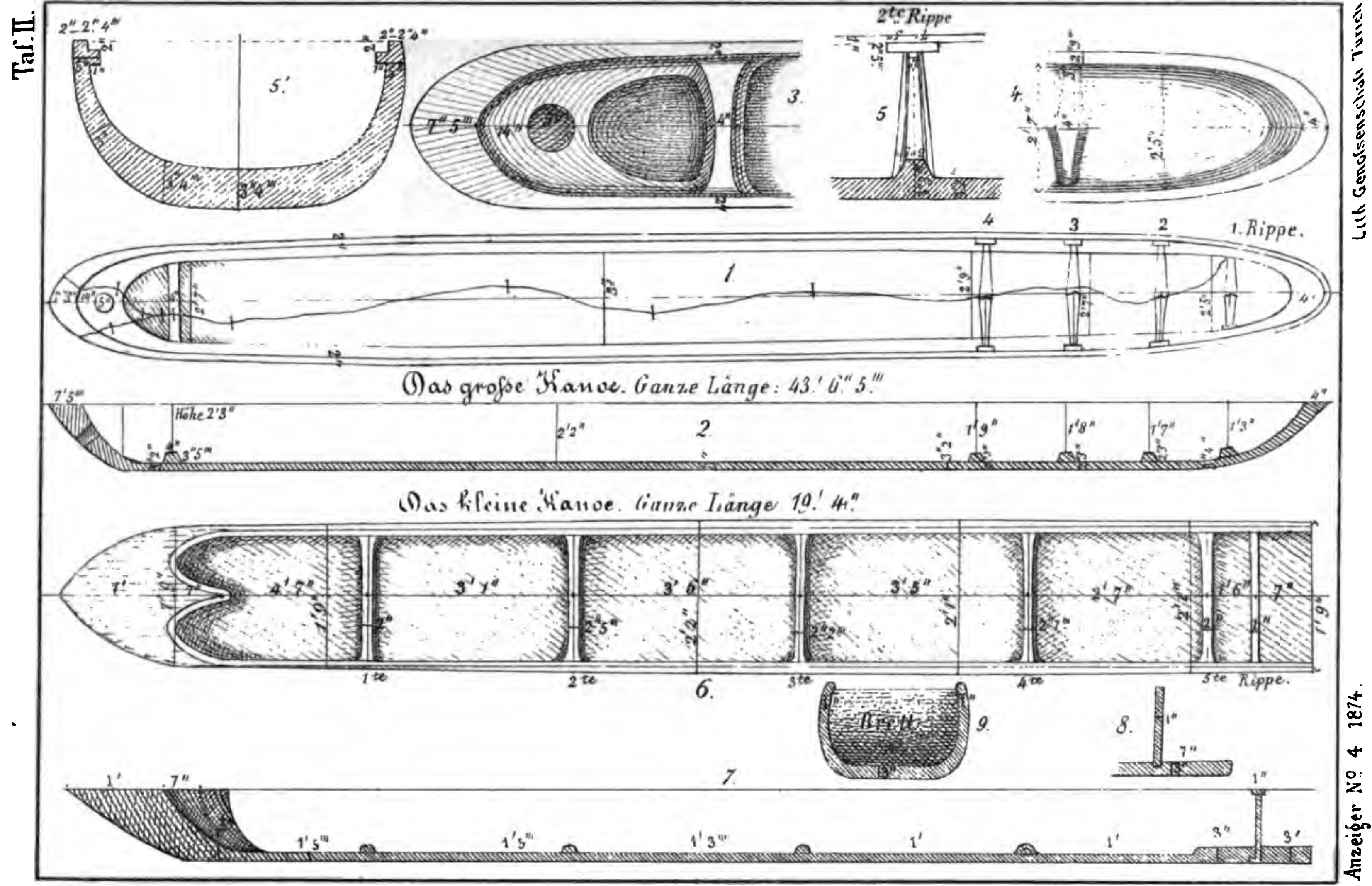
5 10 20 30 40 50 60 70 80'

Lith. Genossenschaft, Zurich

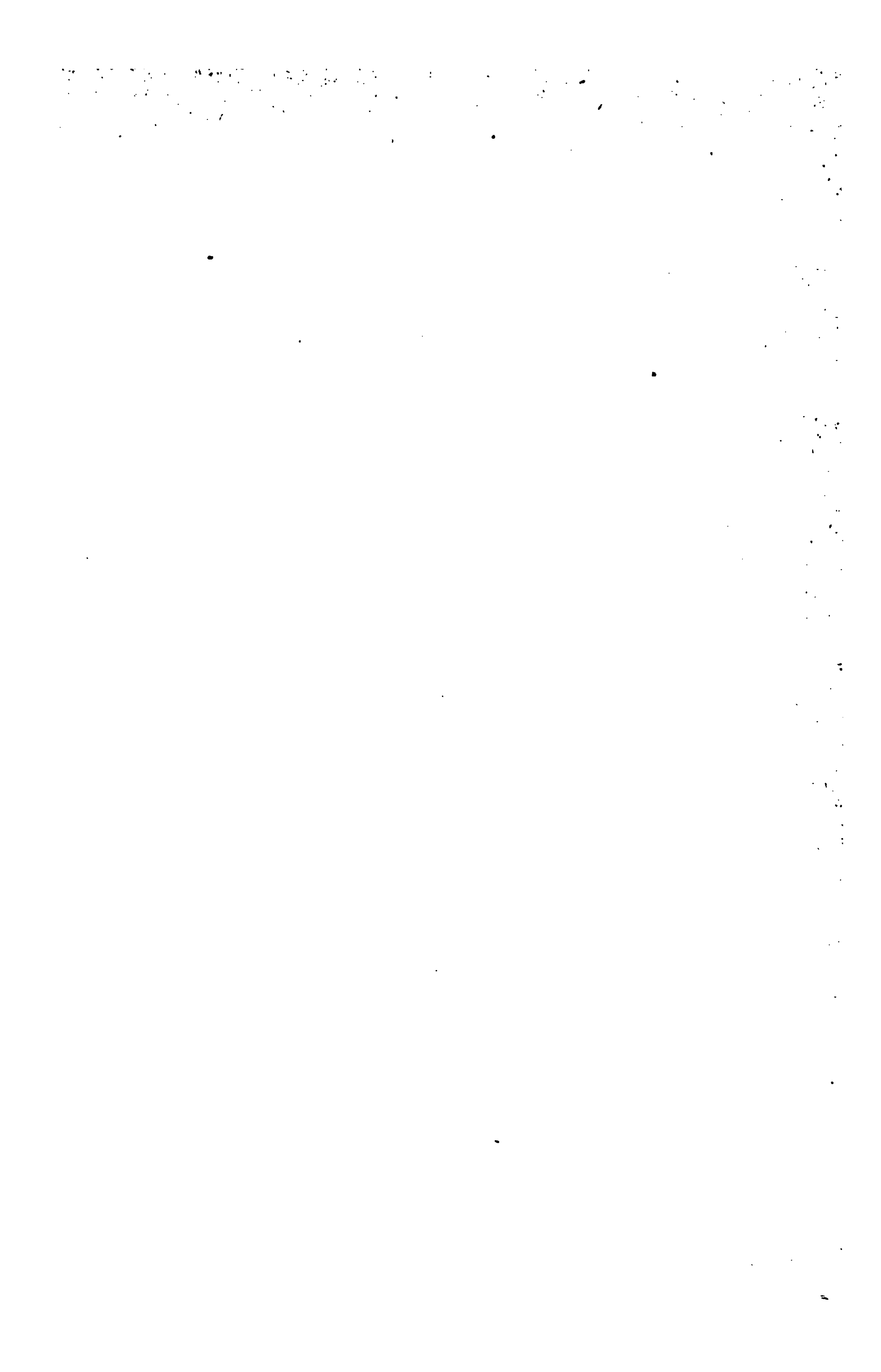
Taf. I.

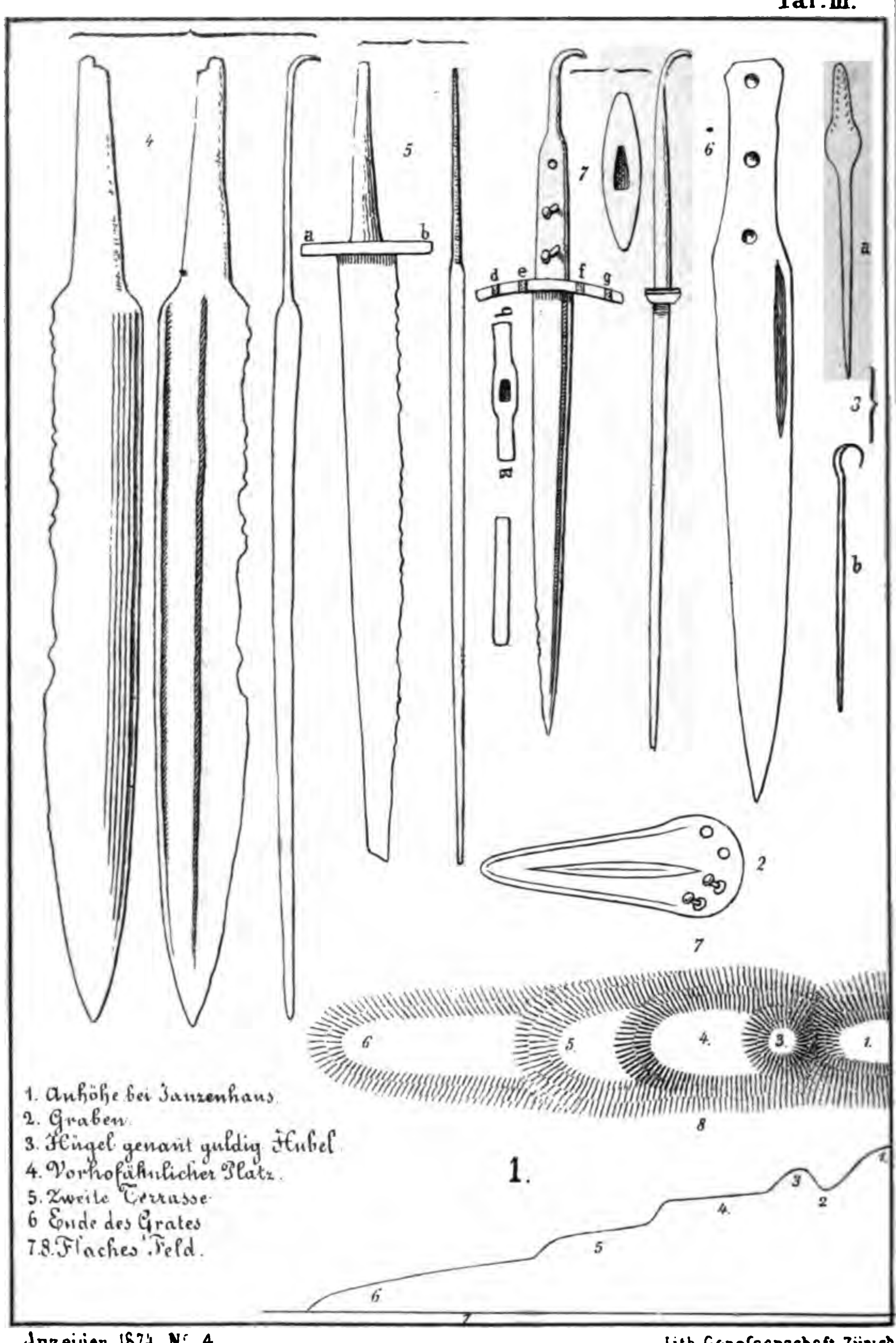


Anzeiger 1874. No. 4. Lith. Genossenschaft, Zürich.



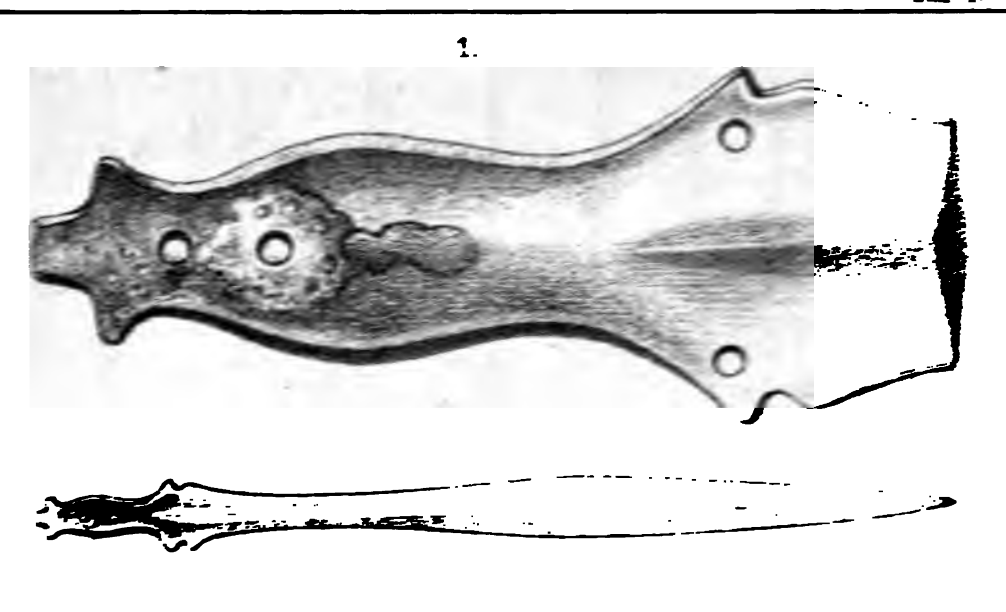
Lith. Genossenschaft Zürich

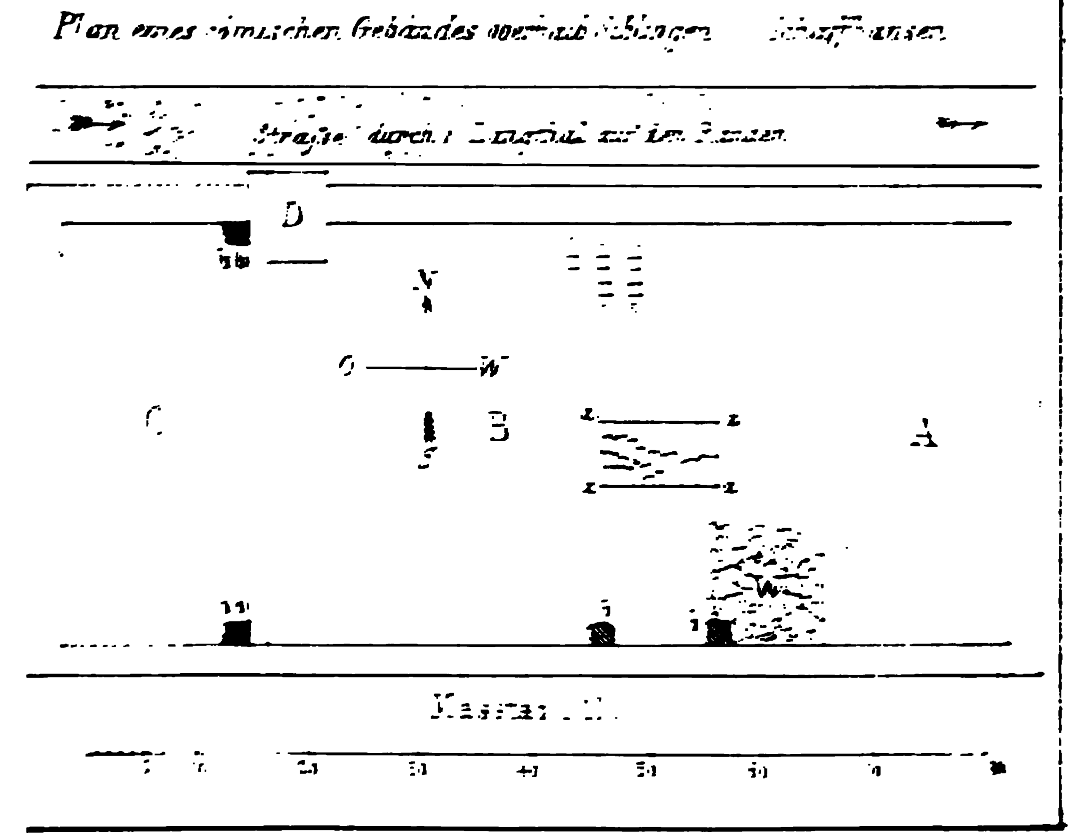




 Lith. Genofsenschaft, Zürich

1.





Fall ist es nicht ein Canot aus der Pfahlbautenzeit; denn der eine Strecke weit der Länge nach gespaltene Boden ist durch eiserne, ganz kleine, 4—6″ lange und schwache Bundhaken geflickt gewesen. Als gewaltiger Einbaum, vielleicht als der grösste, hat das Gebilde immerhin seinen Werth.

Das Eichenholz erscheint, wenigstens nass, vollkommen schwarz, ist aber weich wie Butter und sehr schwer, was Ausgrabung und Transport bedeutend erschwerte, so dass es nur in mehreren Stücken nach Biel kam, wo es gegenwärtig im Keller des Museums Schwab aufgestellt wird, um nachher getränkt (konsolidirt) dem Publikum gezeigt zu werden. Prof. Bachmann.

222.

Altes Erdwerk bei Janzenhaus (Kanton Bern).

Nördlich von dem Dörfchen Janzenhaus, bei Wengi, findet man ein altes Erdwerk, bekannt unter dem Namen „der guldig Hubel". Von der steilen Anhöhe ob dem Dörfchen (einem Ausläufer des Bucheggberges), tritt ein schmaler, langgestreckter bewaldeter Grat in das flache Ackerland hinaus. Dieser Grat ist durch einen tiefen Graben von der Anhöhe abgeschnitten und unmittelbar aus demselben erhebt sich ein Hügel von der Form eines abgestumpften Kegels. Er hat eine Höhe von 12 Fuss und 75 Schritt im Umfang. Nördlich ist er begrenzt von dem Graben, östlich und westlich ist seine Abdachung gleichlaufend mit der des Grates. Gegen Süden umgibt seinen Fuss ein ebener, einem Vorhofe ähnlicher Platz, von der Form eines unregelmässigen Dreieckes. Dieser Platz misst am Fusse des Hügels, wo er am breitesten ist, 40 Fuss und ist 55 Fuss lang. Dieser Platz ist durch Kunst geebnet. Auf der Ost- und Westseite begrenzen ihn die steilen Seiten des Grates und auch die Südseite fällt sehr steil etwa 16 Fuss. Hier sieht man deutlich, dass diese Abstufung durch Menschenhand hervorgebracht ist. Von hier zieht sich der Grat gleichmässig senkend, noch 160 Fuss und endet in einer steilen Spitze. Vorher bemerkt man aber noch eine zweite, schwächere Abstufung (Taf. III, Fig. 1).

Auf dem guldigen Hubel nahm ich im Oktober 1871 eine Nachgrabung vor. Der Hügel ist aus Lehm und Walderde, ganz ohne Steine aufgeführt, wahrscheinlich aus der dem Graben entnommenen Erde. Der Grund besteht aus steinartigem rothem Lehm, darüber eine Schicht von blauem Lehm, ungefähr 6 Zoll hoch und sehr stark mit Kohlen untermischt. Dann kommt eine Schicht von gelbem Lehm, anderthalb Fuss hoch, wie die frühere sehr fest und ebenfalls etwas Kohlen enthaltend. Hierauf folgt ein Gemisch von blauem und gelbem Lehm von $4^1/_2$ Fuss Mächtigkeit, sehr locker, und darüber Walderde. Merkwürdiger Weise fand sich in diesem Hügel kein grösserer Stein, obschon deren in der Nähe genug vorhanden sind. Auch habe ich keine einzige Topfscherbe finden können. Das einzige Fundstück war ein eiserner Griffel (Stilus) von 9 Zoll 3 Linien Länge, mit hübsch gearbeitetem Köpfchen.

In der Umgegend geht die Sage, im guldigen Hubel sei ein goldener Wagen begraben, dessen Deichsel alle Weihnachten zum Vorschein komme.

Auf der Anhöhe östlich vom guldigen Hubel, von demselben etwa 70 Schritt entfernt, fand ich Spuren einer Ansiedlung aus der Römerzeit. So z. B. unter vielen

Stücken einen ganzen unbeschädigten Leistenziegel und viele Topfscherben, worunter den Hals einer Amphore. Von diesen Scherben ist nur der kleinste Theil römische Arbeit, die meisten sind den in den Grabhügeln gefundenen Scherben ähnlich. Von Eisen kamen nur einige grosse Nägel zum Vorschein. Merkwürdig sind aber die vielen hier gefundenen Eisenschlacken. Von Mauerwerk habe ich keine Spur gefunden. Die Scherben und Ziegelstücke verbreiten sich über eine Fläche von mehreren Jucharten.

Was der Zweck dieses Erdwerkes gewesen, ist wohl schwer zu entscheiden. Der Form des Hügels nach denkt man zuerst an einen Grabhügel. Dann würde man aber neben den Kohlen auch Scherben gefunden haben, wie in andern Grabhügeln. Eher könnte es ein Kultort gewesen sein, worauf der vorhofähnliche Platz zu deuten scheint, obschon ich keine auf Opfer deutende Knochen gefunden habe. Zu einer Befestigung war das Werk doch etwas zu klein. Es lässt sich aber annehmen, dass es in Beziehung zu der nahen Niederlassung gestanden habe, welche in die römisch-helvetische Zeit zu versetzen ist. Denn das Fehlen von Mauerwerk und die keltischen Scherben deuten noch auf keltische Bewohner, während die Leistenziegel und der Stilus auf römischen Einfluss hinweisen.

Eugen Schmid

223.

Tumulus de Montsalvens, canton de Fribourg.

(Lettre à Mr. le Dr. Keller.)

Si nous avons acquis depuis longtemps la certitude que les premiers habitants de l'Helvétie recherchaient particulièrement, pour y établir leurs demeures, le voisinage des eaux, les bords riants de nos lacs et de nos rivières, de précieuses découvertes nous prouvent de plus en plus que ces peuples, quelque barbares qu'ils fussent, n'étaient point insensibles à l'aspect grandiose de nos montagnes et à l'air salubre que l'on y respire. Permettez-moi, Monsieur, de vous signaler une trouvaille faite récemment par des ouvriers occupés à la construction d'une route de *Bulle à Boltigen*, route qui doit traverser la plus intéressante partie de notre belle Gruyère.

Les objets recueillis ne laissent aucun doute qu'il ne peut être question ici que d'un tumulus, dont le plan ci-joint, calqué sur la carte Dufour, vous indiquera exactement l'emplacement.

Au-dessus et à quelque distance de cet endroit, se dressent fièrement les ruines de l'ancien manoir des barons de Montsalvens, dont l'origine est assez ténébreuse, mais que nos historiens suivent, pour ainsi dire, pas à pas du commencement du XII[e] siècle jusqu'au milieu du XVI[e]. Cette circonstance a fait naître d'abord l'idée que les objets trouvés pouvaient bien provenir de ces anciens seigneurs; mais un examen plus attentif et les ossements recueillis au même endroit n'ont pas tardé à leur faire attribuer, avec raison, une origine celtique. Voici en quoi consistent ces objets:

1. Une *lame de poignard*, en bronze, de 12 centim. de longueur, à pointe émoussée et portant à l'autre extrémité, arrondie en demi-cercle et large de $4^1/_2$ cent., quatre trous, dont deux sont encore munis des clous qui fixaient cette lame à son manche. Des deux côtés de l'une et de l'autre surface, vers le tranchant, s'étend une

strie peu profonde, tandis qu'au milieu, la lame est traversée dans presque toute sa longueur par une arrête assez prononcée. C'est le véritable poignard celtique, tel qu'on le voit décrit et représenté dans le *Recueil* de M. le baron de Bonstetten.[1]) Le musée de Fribourg en possède depuis longtemps un pareil muni de son manche et qui serait venu du Valais (?) (Taf. III, Fig. 2).

2. Une *épingle* de bronze de 15 cent., de forme arrondie de sa pointe aux $^{9}/_{15}$ de sa longueur (a), et aplatie, de ce point, jusqu'à l'extrémité de la tête. Celle-ci a une forme assez bizarre: celle d'une losange aux trois angles émoussés et comprimés à leurs bases, avec quelques petites stries vers les bords (Taf. III, Fig. 3a).

3. Une *épingle* de même métal, de 13 cent., de forme également arrondie de sa pointe au $^{2}/_{3}$ environ de sa longueur (b); de là, carrée et se terminant par une tête très-mince et recourbée en anneau (Taf. III, Fig. 3b).

Ces trois objets sont en bronze, mais le cuivre paraît dominer singulièrement dans la composition du métal, car il est à remarquer qu'une forte couche de vert-de-gris y remplace cette belle croûte verte, à l'éclat vitreux (patine), qu'on trouve communément sur les bronzes sortis de terre.

Il ne sera pas inutile d'ajouter que les squelettes reposaient sur une sorte de pavé en dalles brutes, et, si les renseignements sont exacts, la tête tournée vers le nord. Les objets que je viens de signaler ont été déposés à notre musée cantonal.

Une autre trouvaille faite vers la même époque est celle de quatre coutelas ou poignards en fer de la station de *La Sauge*, à l'embouchure de la Broie dans le lac de Neuchâtel:

1. *Coutelas* en fer de 48 cent. de longueur sur 4 de largeur et environ un c. d'épaisseur au dos. Une des surfaces de la lame a 5 stries vers le dos; l'autre n'en a qu'une et une plus large et plus profonde au milieu (Taf. III, Fig. 4).

2. *Poignard* en fer de 30 cent. de longueur (y compris le fer de la poignée), de $2^{1}/_{2}$ cent. de largeur vers la garde et de $^{1}/_{2}$ cent. d'épaisseur (Taf. III, Fig. 5).

3. *Coutelas* en fer de 34 cent. de longueur totale, $3^{1}/_{2}$ cent. de largeur et un $^{1}/_{2}$ cent. d'épaisseur au dos. Sur les deux surfaces de la lame, une strie large et profonde partant de la poignée. Celle-ci, large de 3—4 cent. et de l'épaisseur de la lame, est munie de 3 trous destinés à la fixer au manche (Taf. III, Fig. 6).

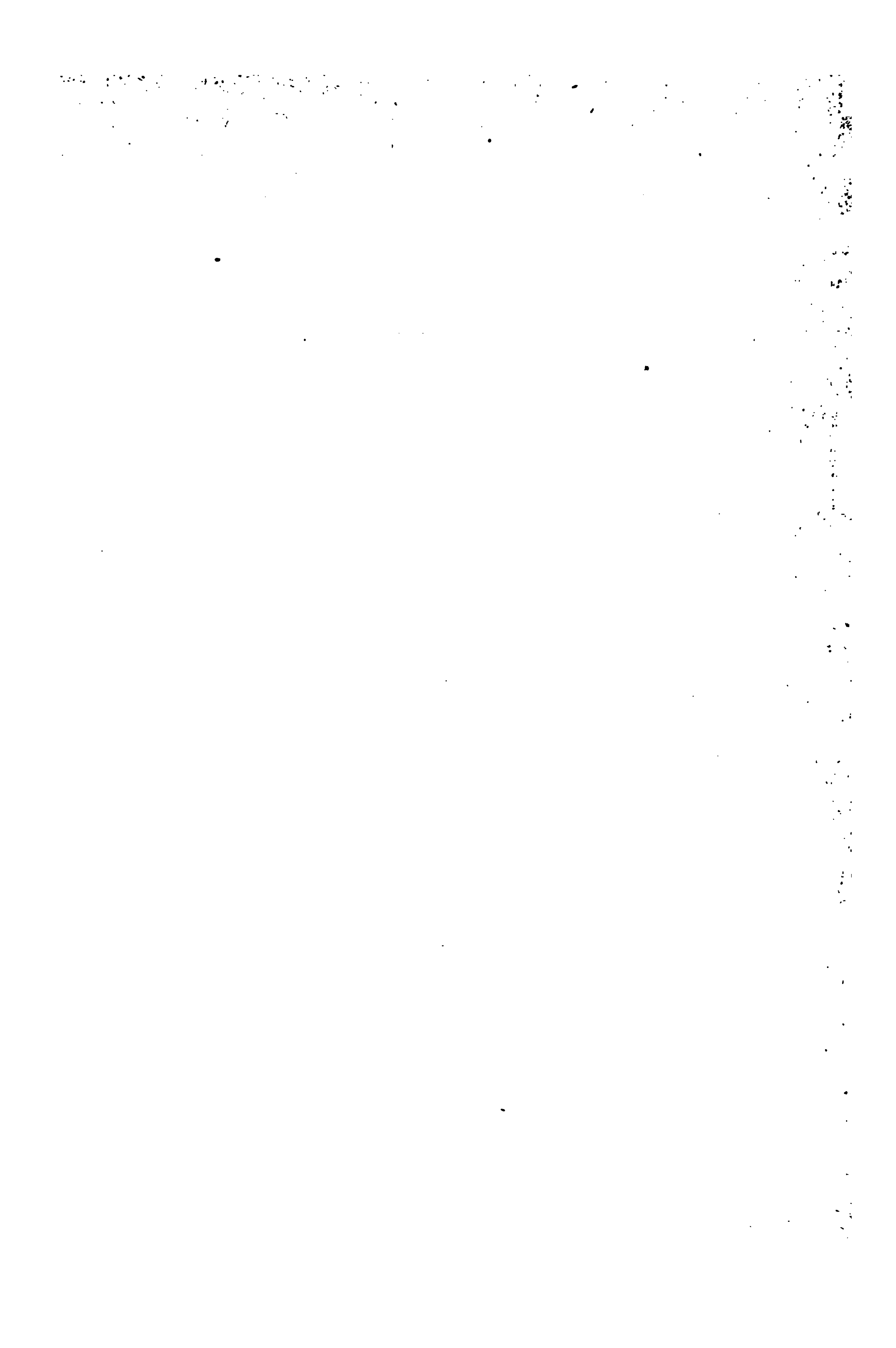
4. *Coutelas* ou *poignard* de 32 cent. de longueur totale, de 2 cent. de largeur et 7 mill. d'épaisseur. La garde, large de 1 et $^{1}/_{2}$ cent., longue de 7, se recourbe vers la lame et est incrustée, d'un côté seulement (d, e, f, g), de 4 petites lamelles de cuivre de 1—2 mill. d'épaisseur (Taf. III, Fig. 7).

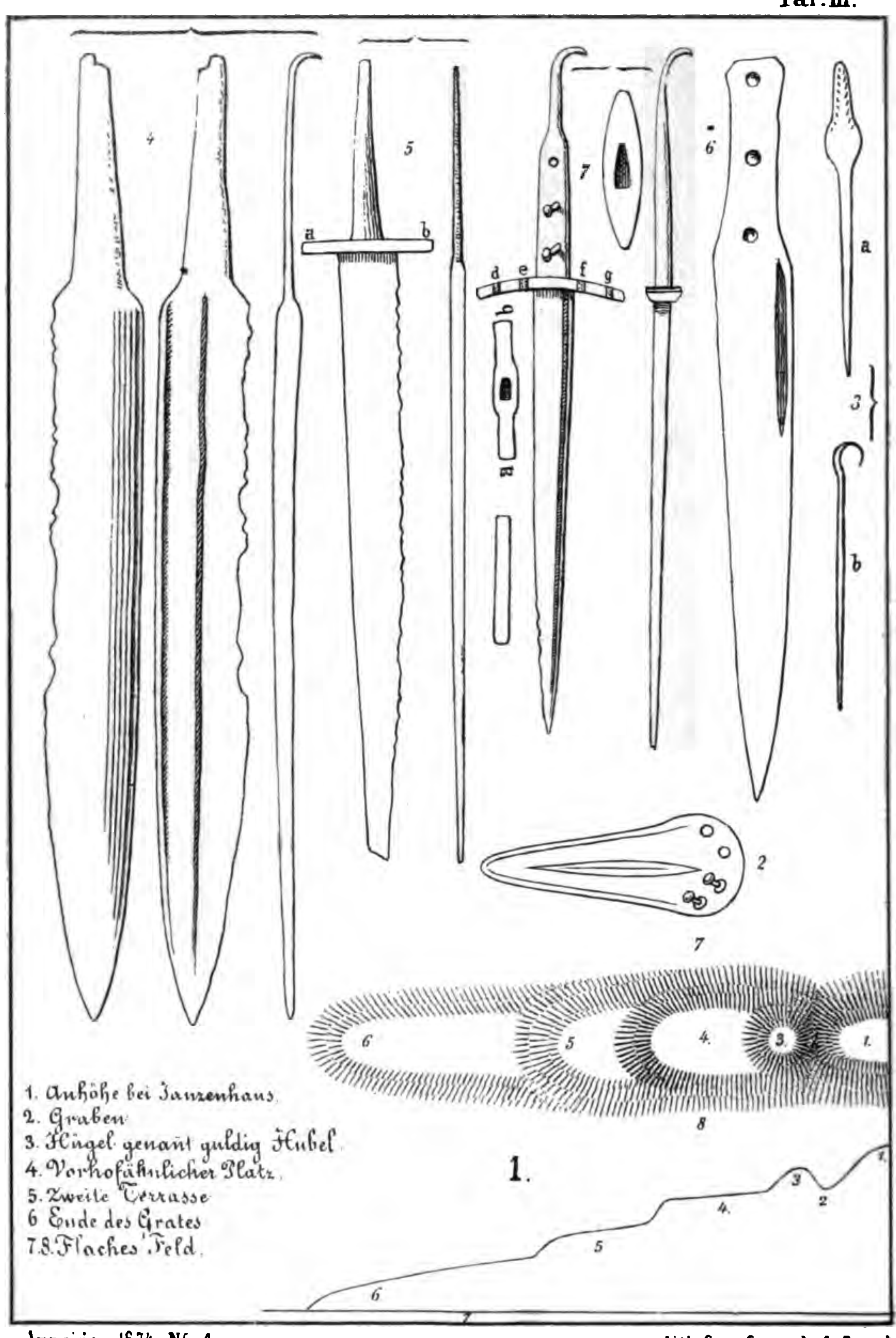
Ces 4 armes, qui par leur forme offrent quelque ressemblance avec certaines armes du XIIe—XIIIe siècle, ne proviendraient-elles pas plutôt des guerres de Bourgogne? Il est connu qu'avant et après la bataille de Morat de petits combats ont été livrés dans les environs de La Sauge.

Ces quatre objets, comme les précédents, font aujourd'hui partie du musée cantonal de Fribourg.

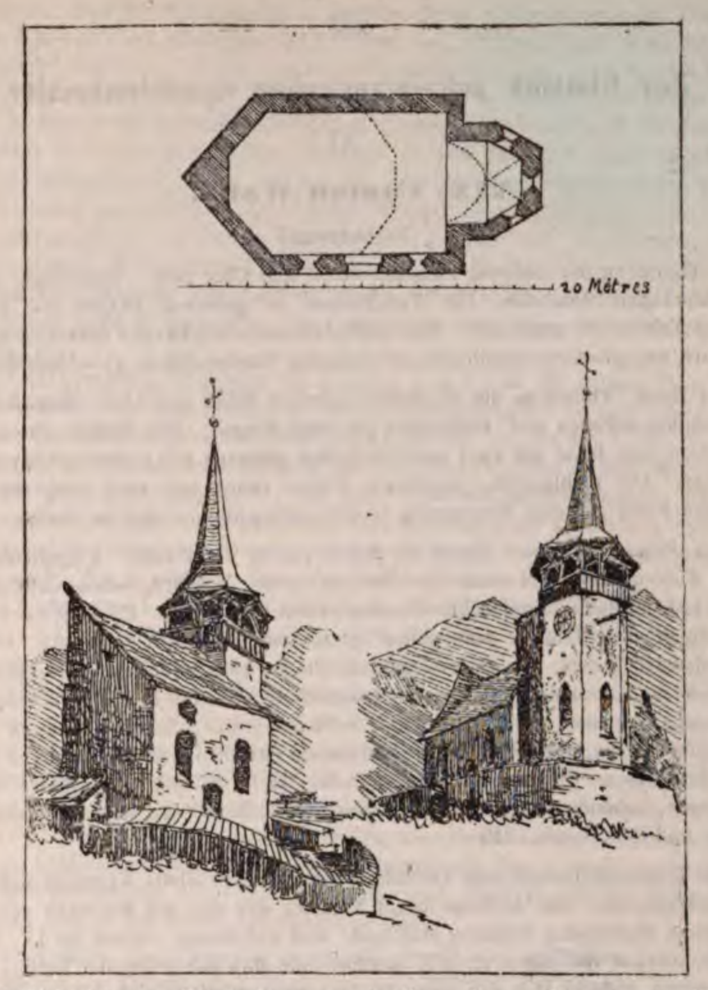
L. Grangier, prof.

[1]) *Recueil d'antiquités suisses*, Berne 1855, pl. 1. No. 8.





Lith. Genossenschaft. Zurich



der Kirche nämlich ist eine Vorkehrung getroffen, die auch unten im Dorfe an einer halbverfallenen Scheune zu beobachten ist und dazu dient, die Wucht der vom nahen Abhang herunterstürzenden Lawinen zu brechen. Dieser sogen. *Lawinenbrecher* besteht in einem massiven Vorbau, mit welchem die Rückseite der Kirche in ihrer ganzen Höhe spitz hintermauert ist. Es ist gewiss, dass ähnliche Vorrichtungen auch anderswo getroffen wurden, und bitten wir, falls solche bekannt sein sollten, um gütige Mittheilung.[1]) Die Kirche selbst ist schmucklos im Innern und am Aeussern, aber von malerischem Ansehen mit dem hoch übermauerten Chore, auf welchem eine hölzerne Galerie den achteckigen Spitzhelm trägt. Das Schiff ist mit einer hölzernen, seitwärts abgeschrägten Holzdiele, der polygone Chor mit einem rippenlosen Fächer- und einem spitzbogigen Tonnengewölbe bedeckt. Die schmalen Spitzbogenfenster sind einfach geschmiegt. Sehr wahrscheinlich, dass das Alter der Kirche nicht über das XVI. Jahrhundert hinaufreicht. R.

[1]) Ein ähnliches eigentlich bollwerkartiges Schutzmittel findet sich an der Bergseite hinter dem Chor der Kirche des obersten Dorfes im Oberwallis, *Oberwald*. Anm. d. Red.

227.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

XI.

XIX. Canton Wallis.

(Fortsetzung.)

Leuk. 1) Thurm an der Südseite zwischen Schiff und Chor rom. Viereckiger Bau mit Zinnenkranz und achteckigem Steinhelm. Die Wandflächen in mehreren Etagen mit Rundbogenfriesen zwischen glatten Ecklesenen gegliedert. Die beiden obersten Stockwerke enthalten auf jeder Seite je zwei Fensterpaare, ungegliederte Rundbögen auf einfachen Theilsäulchen. 2) Schloss theilweise rom. (R)

Naters, bei Brieg. Thurm an der Nordseite zwischen Schiff und Chor. Viereckig mit Compartimenten von Rundbogenfriesen und Ecklesenen in fünf Etagen. Die beiden untern Geschosse mit einfachen Schlitzen, das dritte mit zwei und die beiden obersten mit je drei gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Die rechtwinklig profilirten Bögen ruhen auf zwei hintereinander gestellten Pfeilerchen, deren Form auf eine Erneuerung in der spätgothischen Epoche deutet. (R)

Orsières, S. Bernhardstrasse. Thurm an der Nordseite der Kirche. Ungegliederter viereckiger Bau mit einem Zinnenkranze und achteckiger Steinpyramide. Das Erdgeschoss mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt und mit gothischen Wandmalereien geschmückt. Es folgt dann ein fensterloser Hochbau und ein Stockwerk mit 2 gekuppelten Spitzbogenfenstern auf jeder Seite. Bögen und Wandpfosten von Wulsten begleitet; als Zwischenstützen dienen zwei hinter einander gestellte Pfeilerchen mit kubischen Klötzen statt der Kapitäle, deren Schauseiten mit Fratzen und Thierköpfen geschmückt sind. Das oberste Geschoss enthält auf jeder Seite 3 Fenster, deren Spitzbögen von drei hinter einander gestellten Stützen, einem viereckigen Pfeilerchen zwischen 2 Säulen, getragen werden. Sämmtliche Stützen ohne Basen. Die Kapitäle theils würfel-, theils kelchförmig gebildet und in letzterem Falle mit aufrecht stehenden ungezahnten Blättern geschmückt. An der Aussenseite der Kapitäle allerlei Fratzen und Thierköpfe. (R)

S. Maurice. Ursprüngl. Tarnaïa oder Tarnada, seit Ende des IV. Jhdts. Agaunum und seit dem IX. Jhdt. Mon. Si. Mauritii genannt. Die Anfänge dieses Klosters, das sich auf der Stelle erhob, wo 285 oder 296 das Martyrium thebäischer Soldaten stattfand, sind unbekannt. Schon im IV. Jahrhundert soll der hl. Theodor, Bischof von Sitten († 391) daselbst eine Basilika gegründet haben. (Acta SS. Boll. Tom. VI. Septembris, p. 343.) Der Ruf dieses Heiligthums verbreitete sich bald in die weiteste Ferne. Schon im IV. Jahrhundert wurden Reliquïen von hier aus nach Rouen und Tours geschickt (Mém. de Fribourg. IV. 323). Dieser Bedeutung war es wohl zu danken, dass König Sigismund um 516 einen grossartigen Neubau des Klosters unternahm. (Marii Chron. ap. Dom Bouquet, Recueil etc. T. II. p. 14. Gregor v. Tours. Hist. Franc. T. III. c. 5. Mortuo Gundebaldo, regnum ejus Sigismundus, filius ejus, obtinuit monasteriumque Agaunense sollerti cura cum domibus basilicisque ædificavit.) Ueber die folgenden Schicksale des Klosters hat Aubert, Trésor de l'abbaye de S. Maurice d'Agaune, Paris 1872, folgende Nachrichten gesammelt: die Weihe des Klosters und der Basilika wird in das Jahr 517 versetzt, doch ohne bestimmte Belege.[1]) Der anonyme Mönch von S. Maurice sagt, dass die Kirche unter dem Abte Ambrosius geweiht worden sei, der noch 522 lebte. I, S. 19. Um 730 Einfall der Sarazenen und Zerstörung des Klosters, dem Karl der Grosse nebst andern Geschenken ein goldenes Antipendium stiftete (S. 26 u. 29.) Unter Burkhard I. (seit 1017) Wiederaufbau von Kirche und Kloster nach ihrer Zerstörung durch die Saracenen (S. 36). 1148 weiht Papst Eugen III. den Neubau der durch Brand zerstörten Kirche (S. 46). — 1196 berichtet eine Bulle Cölestins III. von einem abermaligen Brande, Weihe des Neubaus durch den Erzbischof von Vienne (S. 46. Schweiz. Urkundenregister II. S. 434, Nro. 2697). — Unter Abt Nanthelmus (1223—58) drohte die Klosterkirche einzustürzen. Gregor IX. fordert 1237 mit einem Breve die Gläubigen in den Diöcesen von Lausanne, Sitten und Genf zu Beisteuern auf, und Peter von Savoyen lässt den Thurm der Abtei wieder aufbauen (S. 54). — Unter Abt Girold (1258—75) wurde die Kirche von herunterstürzenden Felsstücken

[1]) Den neuesten Untersuchungen zufolge hatte die Weihe im Jahre 515 stattgefunden. cf. W. Arndt, Kleine Denkmäler aus der Merowingerzeit. Hannover 1874. Pag. 10 u. f. und pag. 15.

zum Theil zerstört. Das Capitel beschliesst, dieselbe etwas entfernter von der bisherigen Stelle zu errichten. 1259 Breve an die Angehörigen der Diöcesen von Tarentaise und Besançon, welche zu Beisteuern aufgefordert werden (S. 56 und pièces justificatives Nro. 22). 1345 wurden Stadt und Kloster durch Brand zerstört (64). Amadeus von Savoyen verfügt in seinem 1383 datirten Testamente zu Gunsten eines Neubaues der Klosterkirche: „Vult, disponit et ordinat quod ecclesia Sancti Mauritii prædicti fabricetur et ædificetur integriter de novo" (S. 66). Felix V., Gegenpapst, lässt zwischen 1438 und 58 die Schatzkapelle bauen, in der bis vor Kurzem die Schlusssteine mit dem von den päpstlichen Abzeichen geschmückten savoyischen Wappen geziert waren (S. 73). 1582 wurde die Kirche von herabstürzenden Felsblöcken grösstentheils zerstört (84). 1610 waren die Arbeiten zur Wiederherstellung noch nicht begonnen. 1611 wird die Kirche von einem neuen Bergsturze förmlich begraben. Daher Verlegung des Neubaues auf eine von dem Felsen entferntere Stelle, wo die heutige 1627 geweihte Kirche steht (S. 90 u. 92.). 1693 Brand, der eine Erneuerung der inneren Einrichtung bedingte (II. S. 194).

Die heutige Klosterkirche (Grundriss bei Aubert a. a. O.) ist ein stilloser Bau von dreischiffiger Anlage, in welchem aber einzelne Details von älteren Bauten erhalten zu sein scheinen, so die beiden Säulen zur Seite des Scheidebogens zwischen Schiff und Chor. (cf. Rahn, Gesch. der bild. Künste in der Schweiz S. 61. Abbildung eines Kapitäls bei Blavignac, Architecture sacrée. Atlas Taf. III bis. Fig. 1). Die übrigen Stützen, deren 3 auf jeder Seite die Schiffe trennen, sind aus einzelnen Trommeln gemauerte Rundpfeiler. Kapitäle und Basen, letztere auf viereckigen Postamenten ruhend und jene mit einfachen Deckplatten versehen, zeigen die Form des dorischen Echinus (Abbildung bei Blavignac a. a. O., Fig. 4 und 5). Das schöne schmiedeiserne Gitter an der S. Mauriz-Kapelle zur Linken des Chores datirt Aubert II S. 194 aus dem XII. oder Anfang des XIII. Jahrhunderts. Ueber die sog. „Katakomben" Rahn a. a. O. S. 62. Der Thurm in 4 Etagen zum Theil mit rippenlosen Kreuzgewölben versehen, die auf einfach rechtwinkeligen Eckdiensten ohne Gesimse und Basen ruhen. Die Fenster grösstentheils vermauert und der Zwischenstützen beraubt. Einzelne Details, ein korinthisches Kapitäl im 4. und ein Relief im 3. Stocke, scheinen römischen Ursprungs zu sein. Letzteres stellt einen auf seinem Stabe ruhenden Hirten vor, zu seinen Füssen der Hund (?). Ansicht des Aeusseren bei Blavignac, Taf. XXXIII im Anhang zum Text, und bei Rahn, a. a. O. Bd. I, 2. Abthlg. S. 243. An der Rückseite des Thurmes gegen den Garten ist das im Anzeiger (1862 No. 4 S. 73 und Taf. IV b) beschriebene und abgebildete Fragment einer Kanzel oder eines Ambo eingemauert.

Vortreffliche Abbildungen der sämmtlichen Gegenstände des Klosterschatzes bei Aubert a. a. O. Einzelne Proben bei Blavignac, Architecture. Taf. 26—29 des Atlas und 14—19 im Anhang zum Text, und in der Revue archéologique 1868.

S. Pierre de Clages. Im Rhonethal unterhalb Sitten, unweit Riddes. Aufnahmen bei Blavignac, Taf. 20—22 im Anhang zum Text (zu pag. 193 ff.), Taf. 35 und 36 im Atlas. Kleine dreischiffige Basilika von M. $28,_{22}$ Gesammtlänge. Im Innern 4 rechtwinklige Stützen und 2 Rundpfeiler, letztere auf hohen viereckigen Postamenten, trennen die Schiffe, die ursprünglich wohl flach gedeckt waren, heute aber mit modern aussehenden Kreuzgewölben und einem gemeinsamen Dache bedeckt sind. Die westliche Breite des Mittelschiffes im Lichten beträgt M. $4,_{95}$, die der Abseiten, die, gleich dem Hauptschiffe, im O. etwas schmäler sind, als im W., ist eine verschiedene. Das S.S.-Sch. ist im W. M. $2,_{52}$, das N. nur M. $1,_{65}$ breit. Sämmtliche Pfeiler (incl. Gesimse M. 3_{75} hoch) entbehren der Basen. Die Gesimse bestehen aus einer niedrigen, unmittelbar aus dem Stamme wachsenden Hohlkehle, worauf eine rechtwinklige Deckplatte die M. $5,_{55}$ hohen rundbogigen und ungegliederten Archivolten aufnimmt. Sämmtliche Fenster sind modernisirt. Auf das Langhaus folgt ein querschiffartiger Zwischenbau, dessen Flügel aber, von den W. vorliegenden S.-Sch. durch eine Mauer getrennt, nicht über die Flucht des Langhauses vortreten. Beide Flügel sind mit rundbogigen M. $6,_{57}$ hohen Quertonnen bedeckt. Die Breite des N. beträgt M. $1,_{92}$, die des S. M. $2,_{38}$. Die dazwischen befindliche Vierung ist mit einer ungeschlachten Kuppel bedeckt, die in Form einer Halbkugel auf nischenförmigen Pendentifs unmittelbar über den ungliederten Tragebögen aufsetzt. Die Scheitelhöhe der Kuppel beträgt M. $9,_{10}$, die der Tragebögen M. 6_{20}. Letztere werden von kreuzförmigen Pfeilern und Halbpfeilern getragen, deren Höhe und Bildung der Gesimse mit den Stützen im Langhause übereinstimmt. Den östlichen Abschluss des Ganzen bilden 3 halbrunde Apsiden im Gefolge ebenso vieler rechtwinkliger Vorräume, die gegenseitig durch Mauern getrennt sind und deren mittlerer mit einem ungefähr der Höhe des Hauptschiffes entsprechenden rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt ist. Das Aeussere der Kirche ist schmucklos bis auf die O.- und W.-Fronte. Die Mauern sind

unregelmässig aus bruchrohen Quadern erbaut. An der N.-Langwand eine vermauerte Rundbogenthüre. Die drei Absiden mit Spitzbogenfriesen und einem schwächlichen Schräggesimse bekrönt. Die Hauptapsis durch Strebepfeiler verstärkt. Ueber der Vierung erhebt sich in zwei Etagen ein achteckiger Thurm mit hohem Spitzdache. Das untere Geschoss, aus Backsteinen errichtet, ist mit einfachen, die obere, aus regelmässigen Quadern construirte Etage von paarweise gekuppelten Rundbogenfenstern durchbrochen, deren ungegliederte Bögen von zwei hinter einander gestellten Säulchen getragen werden. Letztere, bald rund, bald polygon, sind mit figurirten Kapitälen bekrönt. (Abbildungen bei Blavignac Taf. 36 des Atlas. Ebendaselbst eine Abbildung des alten steinernen Weihwasserbeckens in der Kirche.) Die Westfaçade ist mit einem grossen Flachgiebel bekrönt und durch Wandstreifen, der inneren Theilung entsprechend, dreifach gegliedert. In dem rundbogigen Tympanon des Portals Spuren (gothischer?) Wandmalereien: der thronende Heiland zwischen kleinen Engeln, welche Weihrauchfässer schwingen, zu seinen Füssen die knieenden Gestalten eines h. Papstes mit dem Schlüssel, der Madonna und eines dritten, kleinen Heiligen. Rechts und links vom Portale gekuppelte Blendbögen und darüber zwei schmale Fenster, das untere rundbogig, das obere kreuzförmig. **R.**

Savièse, S. Germain de, oberhalb Sitten. Kirche spätgothisch 1523. Der Thurm an der Nordseite zwischen Schiff und Chor zeigt romanische Formen. Ungegliederter viereckiger Bau mit achteckigem Steinhelme, an welchem (im Inneren) eine Jahreszahl angebracht sein soll. Die beiden unteren Geschosse mit einfachen, die beiden oberen mit doppelt und dreifach gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Die Bogen, rechtwinklig profilirt, werden von viereckigen, schräg abgekanteten Pfeilerchen getragen. **R.**

Saxon. „Das alte Kirchlein auf einer Anhöhe oberhalb dieses Dorfes neben dem grossen runden Burgthurme gelegen, ist romanischen Ursprungs, sehr alt, massiv gemauert und mit einigen kleinen Fenstern in roman. und Uebergangsstyl versehen. In der Apsis ein späteres gothisches Fenster. Der Thurm romanisch. Unter der einschiffigen Kirche ein Beinhaus. Diess Kirchlein, nebenbei bemerkt, sieht im Inneren recht unheimlich malerisch aus. Die Fensterscheiben sind ausgebrochen, der Altar im Zerfall und in einem Winkel — noch die blutigen Spuren eines Selbstmordes, herrührend von einem unglücklichen Spieler. Seit 2 Jahren ist die Kirche ausser Gebrauch. Die neue Kirche unten im Dorf ist unbedeutend.“ Mitgeth. von Herrn Maler R. Ritz in Sitten.

Sitten. 1) Allerheiligen-Kirche auf der Höhe zwischen den Schlössern Valeria und Tourbillon gelegen. Kleine, alterthümlich aussehende Kirche, die man unbedingt aus roman. Zeit datiren würde, wenn nicht der sehr viel spätere Ursprung durch urkundliche Nachrichten bezeugt würde. Sie wurde, wie P. Furrer (Geschichte, Statistik und Urkundensammlung über Wallis, Sitten 1852, I. S. 129) und Derivaz nachweisen, erst um 1325 durch den Cantor Blandrati, Sohn des Meiers Jocelius, gebaut. Der einschiffige Bau mit viereckigem Chore ist aus Bruchsteinen errichtet. An der Nordseite zwischen Schiff und Chor erhebt sich der viereckige Thurm mit steinernem Zeltdache. Die Wände sind ungegliedert und zu oberst in zwei Etagen von Rundbogenfensterchen durchbrochen, die paarweise von einem viereckigen Zwischenpfeiler ohne Basis und Kapitäl gestützt werden. Die Kirche inwendig und aussen schmucklos. Die Ecken durch schwache Streben verstärkt. An der Westseite ein spitzbogiges Portal von Wulsten begleitet, die sich über den rohen Kämpfergesimsen um den Thürbogen fortsetzen. Das Innere des Schiffes mit 2 rippenlosen Kreuzgewölben bedeckt, die vielleicht von der 1669 vorgenommenen Restauration (Derivaz) herrühren. Ueber dem niedrigeren Chore ein spitzbogiges Tonnengewölbe. **R.**

2) Dom. Der stattliche viereckige Thurm, der vor der Mitte der Westfaçade den Zugang zur Kirche enthält, romanisch. (Ansicht bei Blavignac Taf. 23 im Anhang zum Text, Details Taf. 38 und 39 im Atlas.) Die Ecken von Lesenen begleitet, zwischen denen einfache Rundbogenfriese den Hochbau in 5 Etagen theilen. Die 3 obersten von zwei-, drei- und vierfach gekuppelten Rundbogenfenstern durchbrochen. Die Bögen, rechtwinklig profilirt, werden von zwei hinter einander gestellten Säulen getragen, deren wunderlich rohe Formen an den Holzbaustil erinnern. Zu oberst ein Zinnenkranz, hinter dem sich die achteckige Steinpyramide erhebt. Zu ebener Erde eine Halle mit rundbogigem Tonnengewölbe. Das ebenfalls rundbogige Portal von Ecksäulen mit schlichten Blattkapitälen begleitet, über denen ein Wulst das mit gothischen Malereien geschmückte Bogenfeld umgibt. **R.** Im Domschatze das Reliquiar der Alteus (abgeb. bei Blavignac Taf. XI Fig. I im Anhang zum Text. Details Taf. 23 des Atlas).

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 1. **ZÜRICH.** JANUAR 1875.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

228.

Objet lacustre en bronze.

Lettre adressée à M. le Dr. K.

Monsieur,

J'ai signalé, dans le temps, comme la plus riche station lacustre de l'âge du bronze que possède la rive fribourgeoise du lac de Neuchâtel, une *ténevière*, située à une bonne demi-lieue d'Estavayer, entre le village d'Autavaux et le château de la Corbière. Depuis lors, en effet, il ne s'est pas passé d'année qu'on n'en ait retiré des objets vraiment remarquables et, dignes de figurer à côté des richesses de Mörigen, au lac de Bienne. Tous ces échantillons, — armes, outils, instruments de chasse ou de pêche, ustensiles de ménage, objets de parure, etc., — se laissent facilement déterminer, aujourd'hui surtout que nos musées et les incessants travaux de nos archéologues nous ont donné la clef de tous ces mystères.

Cependant il se présente encore de temps à autre, dans nos parages comme ailleurs, des objets capables de dérouter l'archéologue le plus sagace: tel est celui que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui.

Voici en quoi consiste ce mystérieux objet:

Qu'on se figure un tube horizontal de 12 centimètres de longueur sur 2 de diamètre. Ce tube, orné, sauf à la partie supérieure, de stries verticales entremêlées de stries obliques, se trouve rétréci d'environ un tiers à l'extrémité postérieure, où il est surmonté d'une sorte de bassinet en forme d'entonnoir, strié ou cannelé intérieurement et extérieurement, et percé d'un trou qui, traversant en même temps le fond du tube communique avec son ouverture. Un autre trou de même grandeur traverse verticalement le tube, à 4 cent. de l'orifice.

De l'extrémité opposée du tube, l'instrument s'aplatit en lame massive de $^1/_2$ centimètre d'épaisseur, descend en angle droit, puis se recourbe en une sorte d'anse, cannelée extérieurement, qui vient se relier à la partie supérieure du bassinet. Cette anse, dont l'ouverture a 10 centimètres de hauteur sur 5 de largeur, est traversée horizontalement, à 3 centimètres de sa base, par une tige de $^1/_2$ centimètre de diamètre. Jusqu'ici, l'instrument est tout d'une pièce. Mais cette tige se trouve fichée dans trois anneaux mobiles, semblables à tous les anneaux que nous trouvons en si grand nombre parmi nos bronzes, et que les uns prétendent être des monnaies, d'autres des objets de parure. Ces trois anneaux mobiles autour de cette tige ne sont pas ce que l'objet offre de moins curieux.

Maintenant, parlons de sa destination : à quoi a pu servir ce bronze? Ne serait-ce pas le manche de quelque outil, voire même d'une arme propre à frapper de pointe? Les trous paraissent avoir été destinés aux clous qui devaient y fixer la lame; le bassinet pouvait servir à appuyer le pouce. Mais alors je ne m'explique pas le trou qui le traverse; moins encore cette tige ornée de trois anneaux qui devaient singulièrement gêner la main. Et pourquoi justement *trois* anneaux?

Quant aux autres ornements, ces quatre séries de 3—4 stries verticales reliées par des stries obliques, c'est ce qu'on trouve sur quelques poteries de l'âge du bronze; c'est ce qui orne en particulier certains bracelets et ces gros anneaux de bronze massifs trouvés, il y a quelques années, à cette même station de La Crasaz.

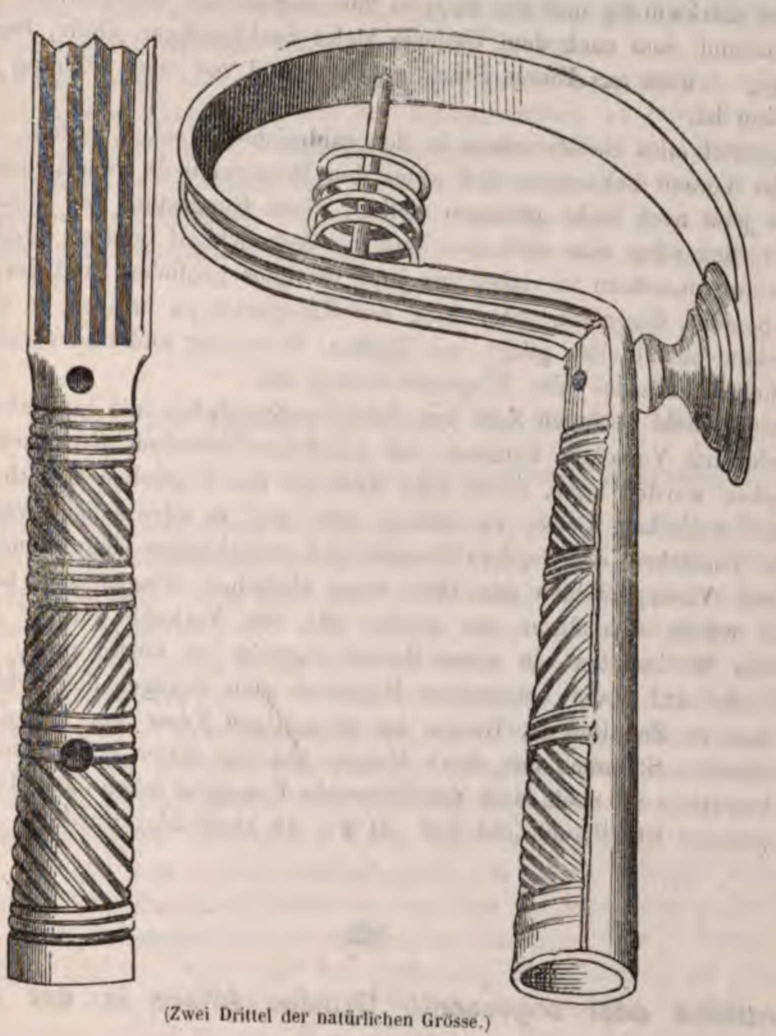
Vous remarquerez que l'intérieur du tube communique par une ouverture assez irrégulière avec le trou du bassinet, ce qui porterait presque à croire que cette communication n'est qu'accidentelle.

J'ajouterai que je crois cette trouvaille *unique* jusqu'à ce jour. Cependant je lis dans les *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles,* réunie à Neuchâtel en 1866, page 158, les lignes suivantes:

„M. Ritter montre un très-curieux objet en bronze trouvé à la station lacustre de Chevroux. C'est un manchon orné, fait évidemment pour être fixé à un manche. L'extrémité supérieure, aplatie et cannelée à l'extérieur, est repliée sur elle-même, de manière à former un ovale très-allongé, presque horizontal, dont le milieu est traversé par une tringle, à laquelle sont enfilés *quatre* anneaux. A quoi servait cet objet? Est-ce un instrument de musique ou un signe de commandement?"

GRANGIER.

Der vorliegende Gegenstand ist ohne allen Zweifel unter der Masse von Bronzegeräthen, welche aus den Trümmern der Pfahlbauten der Westschweiz zu Tage



(Zwei Drittel der natürlichen Grösse.)

gebracht worden, der sonderbarste und räthselhafteste. Bis jetzt sind nur zwei Exemplare dieses wunderlichen Dinges zum Vorschein gekommen und zwar nicht fern von einander in der Gegend von Stæffis (Estavayer) am östlichen Ufer des Neuenburgersee's. Beide haben ganz dieselbe Form und Grösse und weichen nur ein wenig in der Verzierung und dadurch von einander ab, dass bei dem einen vier, bei dem andern drei Ringchen am Querstabe hängen, und dass jene zudem mit Einschnitten an dem äusseren Rand versehen sind.

Höchst merkwürdig und ein Beispiel von ungemeiner Gewandtheit im Giessen ist der Umstand, dass nach dem Urtheile vieler Sachkundiger, Dülle, Bogen, Querstab, Ringe, — alles aus Einem Stück gegossen und von einer Löthung keine Spur zu bemerken ist.

Ungeachtet alles Nachforschens in den zahlreichen Werken, welche das Bronzegeräthe der Vorzeit behandeln, und unter den Bronzeartikeln verschiedener Museen hat es bis jetzt noch nicht gelingen wollen, einen Gegenstand zu entdecken, der mit dem vorliegenden eine auch nur entfernte Aehnlichkeit besässe. Jeder Versuch einer Deutung desselben ist daher bis jetzt erfolglos geblieben und vergeblich hat man sich bemüht, denselben unter eine der Kategorien zu bringen, in die man die Bronzegeräthe einzutheilen pflegt, wie Waffen, Werkzeug und Hausgeräthe, persönlicher Schmuck, Pferde- oder Wagenverzierung etc.

Da einer nicht geringen Zahl von Bronzegegenständen, die in Pfahlbauten und Grabhügeln zum Vorschein kommen, mit ziemlicher Sicherheit etruskische Herkunft zugeschrieben werden kann, dürfte eine Analogie des fraglichen Geräthes wohl am ehesten auf italischem Boden zu suchen sein, und es wäre sehr erwünscht, wenn unter den Vorräthen der reichen Sammlungen etruskischer Gegenstände oder auf Wand- und Vasengemälden das Bild eines ähnlichen Dinges sich finden sollte. Nicht nur würde sich durch ein solches für den Verkehr unseres Landes mit etruskischen Werkstätten ein neuer Beweis ergeben, es dürfte auch, wenn unser Bronzegeräthe auf einen bestimmten Gebrauch sich bezöge, der Schluss gewagt werden, dass im Zeitalter der Bronze am diesseitigen Fusse der Alpen und unter den etruskischen Stämmen des obern Italiens ähnliche Sitten geherrscht hätten.

Zu bemerken ist noch, dass das Rittersche Exemplar schon im J. 1864 entdeckt und im sechsten Pfahlbaubericht Taf. III Fig 46 abgebildet wurde. F. K.

229.

Schalensteine oder sogenannte Druiden-Altäre in der Umgegend von Biel.

(Mitgetheilt von Herrn a. Grossrath Bürki in Bern).

Mit den Schalensteinen in der Umgegend von Biel sind in letzter Zeit folgende Veränderungen vorgegangen:

Der in den Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft Bd. XVII, Heft 3, S. 57 beschriebene und auf Tafel II, Fig. 2 abgebildete Schalenstein ist nunmehr nach Biel transportirt worden.

Ebenso ist der im Anzeiger Nr. 4 (Oktober 1874) S. 555 beschriebene und auf Taf. I, Fig. 2 abgebildete Schalenstein im Langholz beim Brüggmöösli nach Biel versetzt neben dem vorigen vor dem Museum Schwab aufgestellt worden.

Der Schalenstein auf dem Büttenberg im Schlossbann (Siehe Anzeiger Nr. 4 vom Oktober 1874, 5. 555 Taf. I, Fig. 3 wurde nach Bern gebracht und an der Gartenfaçade des naturhistorischen Museums aufgestellt.

Die Erhaltung dieser merkwürdigen Denkmale verdanken wir den verdienstlichen Bemühungen des Herrn Edmund von Fellenberg, Conservator der bernischen archäologischen Sammlungen, welcher die Aushebung und den schwierigen Transport dieser schweren Steinmassen mit der ihm eigenen Rüstigkeit und Unermüdlichkeit bei Schneewetter und strenger Kälte leitete und besorgte.

Ich zweifle nicht, dass es den Alterthumsforschern angenehm sein wird, zu erfahren, wo solche Monumente, wie die obengenannten, zu besichtigen sind. Da diese aus Granit oder Gneiss bestehenden erratischen Blöcke als Baumaterial sehr gesucht sind, so ist zu befürchten, dass in einem Jahrzehend kein einziger Schalenstein mehr an seinem ursprünglichen Standorte sich befinden wird und man die wenigen noch vorhandenen Steindenkmale dieser Art in den Museen aufsuchen muss.

230.

Bilder des Jupiter, gefunden im Kanton Wallis.

(Auszug aus einem Briefe des Herrn Professor Bursian in München).

— Dass die beiden Bronzestatuetten aus Wallis Jupiter darstellen, scheint mir nach der Behandlung der Haare und dem Ausdruck des Antlitzes, besonders der grösseren Statuette, unzweifelhaft; dazu passt auch die Haltung des linken Armes, der jedenfalls ein Scepter aufstützte, und auch die in den beiden fraglichen Exemplaren allerdings ganz büchsenartig dargestellte Patera in der Rechten der Figur ist ein nicht seltenes Attribut des Jupiter; so dass wir wenigstens für die kleinere Figur keine Berechtigung und keine Veranlassung haben, einen bestimmten Beinamen des Jupiter zu suchen. Was die grössere anlangt, deren Kopf in geradezu auffälliger Weise an den Zeus von Otricoli erinnert, so liegt hier die Sache allerdings anders wegen des seltsamen Geräthes im Gürtel. Wenn dasselbe für einen grossen Nagel zu halten ist, so kann man meiner Ansicht nach nur an den Nagel dabei denken, welcher nach altem Brauch alljährlich an den Iden des September in die Wand der Cella Jovis im Capitolinischen Tempel zu Rom eingeschlagen wurde (v. Preller, Römische Mythologie, S. 231 ff.) Aber bei der Auffassung des Geräthes als Nagel bleiben die beiden von dem Stift ausgehenden Seitenzacken ungelöst, und ich bin daher vielmehr geneigt, in dem Geräth einen dreizackigen Blitz, das fulmen trisulcum, zu erkennen, dessen Form in unserer Statuette von der gewöhnlichen Bildungsweise nur darin abweichen würde, dass die drei Zacken nur an einer, anstatt an beiden Seiten angebracht sind; die über den Gürtel emporragende Partie würde dann als Handhabe des Blitzgeschosses aufzufassen sein. Dafür, dass Jupiter den Blitz im Gürtel trägt, anstatt in der Hand, kenne ich allerdings kein Beispiel, doch kommt es ja öfter vor, dass der Blitz neben Jupiter am Boden liegt oder vom Adler



(Vier Fünftel der natürlichen Grösse.)



(Natürliche Grösse.)

gehalten wird, und hier waren die Hände des Gottes ja durch die anderweitigen Attribute in Beschlag genommen. Ist diese meine Auffassung richtig, so stellt die Statuette den Jupiter nicht als den Blitzschleuderer (fulgurator oder tonans), sondern als den gnädigen Herrscher, der aber auch den Blitzstrahl in seiner Gewalt hat — etwa als Jupiter optimus maximus tempestatium divinarum potens, wie er in einer Inschrift aus Lambaese bei Orelli a. 1271 heisst — dar. Könnte man wegen des Fundortes der Statuette nicht darin ein Bild des aus zahlreichen Inschriften bekannten Jupiter O. M. Poenininus erkennen? Dass die Statuette den von den Fetialen angerufenen Jupiter darstelle, erscheint mir sehr unwahrscheinlich; denn wenn dieser Gott überhaupt anders als durch das blosse Symbol eines Steines und (als Jupiter Lapis) dargestellt worden ist, so sollte man doch jedenfalls bei ihm als Attribut den bei den Verrichtungen der Fetialen eine grosse Rolle spielenden heiligen Kiesel erwarten.

231.

Ein römischer Meilenstein von Mumpf bei Rheinfelden.

Bei Nieder-Mumpf, auf einem Felde zwischen Nieder-Mumpf und Stein, das den Flurnamen „Abdorf" trägt, wurde ein Säulenfragment mit einer Inschrift aufgefunden, die uns durch Hrn. Pfarrer Schröter in Rheinfelden in folgender Fassung gütigst übermittelt wurde:

HVII.... TAEI.... NOA.... D F.... AR...

Der Stein wurde sofort als Meilenstein erkannt. Aeussere Form und Dimensionen stimmen ganz dazu. Der Durchmesser der Säule beträgt 2′, die Höhe der einzelnen Buchstaben 2½″, die Höhe des jetzt noch beschriebenen Theils jedoch nur 1′5″. Ueber die Lesung war man zuerst im Unklaren; gerade der Anfang, wo man nach der Abschrift HM lesen musste, bereitete Schwierigkeiten; indessen erkannten wir bald, dass ein Fehler des Abschreibers darin steckte und der Bindestrich des vermeintlichen H zu streichen sei. Liess man diesen weg, so erhielt man I M P, den Anfang zu Imperatori, und dann war sofort die ganze Inschrift bis auf den Schluss klar, wo wir eine neue Korruptel in den Buchstaben A R vermutheten. Wir liessen uns daher eine neue Abschrift durch Hrn. Nationalrath Münch zukommen; dieselbe bestätigte unsere Vermuthung in Bezug auf den Anfang und brachte noch eine unerwartete Aenderung für die zweitletzte Zeile; sie gab dagegen die letzten Buchstaben in derselben Weise wieder und Hr. Münch versichert, dass sie nicht anders gelesen werden könnten. Nach dieser verbesserten Abschrift ist nun die Inschrift bis auf die letzte Zeile vollkommen verständlich; wir lesen:

IMPeratori cæsari.
Tito AELio antoni
NO Augusto pio pontifici maximo tribunicia potestate
Patri Patriæ
ARgentoratum . . . .

Der Stein wurde also dem Kaiser Antoninus Pius zu Ehren gesetzt, der von 138 bis 161 n. Chr. regierte.

Leider fehlen auf unserm Fragment diejenigen kaiserlichen Attribute, die auf eine nähere Zeitbestimmung führen könnten, das Consulat und die tribunicische Gewalt; nur die Bezeichnung als pater patriæ, die gewöhnlich am Schluss der Titulaturen steht, ist noch erhalten, und da wir wissen, dass Antoninus Pius diesen Titel im Jahr 139 annahm, so ist damit so viel angezeigt, dass der Stein nicht vor diesem Jahr gesetzt worden ist. In die Lücke zwischen den letzten Beinamen und dem Titel hätten wir nun die übrigen kaiserlichen Attribute einzurücken, nämlich die Bezeichnung Pontifex Maximus (P. M.), und die Angaben der Zahl der Tribunicia Potestas (Trib. Post.?) und des Consulats (Cos.?) Der Meilenstein von Paudex bei Lausanne (Mommsen Inscripp. Helv. 332), der den Namen desselben Kaisers trägt, ist aus den Jahren zwischen 140 und 144 n. Chr.; wohl möglich, dass damals eine allgemeine Strassencorrection in den gallischen Provinzen stattgefunden hat und dass auch unser Stein von Mumpf jener Periode angehört. Es wäre also zu ergänzen:

Augusto Pio.
P. M. Trib. Post.
Cos. III P. P.

Da die Buchstaben P. P. den Schluss der Titulatur enthalten, so kann in der folgenden Zeile A R nur die Angabe der Hauptstation mit der Entfernung gesucht werden. Man würde nun zunächst vermuthen, dass der Stein, der an der Strasse von Augusta Raurica (Baselaugst) nach Vindonissa stand, die Entfernung von Augusta angegeben habe; allein die beiden Buchstaben A R sind mit dem besten Willen nicht auf diese Station zu deuten. Dieselben lassen nur die Wahl zwischen Argentovaria und Argentoratum, welche beiden Stationen weiter abwärts an derselben Strasse lagen. Der Entscheid kann hiebei nicht zweifelhaft sein. Argentovaria (Itin. Ant. 354, 3), wahrscheinlich Artzenheim, erscheint nirgends als eine Station, nach der auf Hauptstrassen gezählt wurde, und war zum Voraus zu unbedeutend, als dass eine Zählung von da aus hätte Baselaugst, das doch immer Hauptstadt eines grössern Kantons war, überspringen können. Dies Uebergehen ist nur denkbar, wenn sich die Zählung nach einer Station richtete, die wie Argentoratum (Strassburg) als Hauptstation für die grossen Reiserouten figurirte. Nach dem Itin. Ant. $354,_3$ stellt sich Strassburg neben Lorch, Augsburg ($241,_5$), Lyon ($368,_4$) und Trier ($374,_1$), währenddem Augusta Raurica und Argentovaria nur als Nebenstationen Platz finden. Die rheinischen Inschriften enthalten auch einen Meilenstein mit der Zählung nach Argentoratum (Brambach, Inscript. Rhn. 1955).

Nach dem Itin. Anton. betrug die Entfernung von Strassburg bis Augst 118 r. Meilen. Der Fundort unseres Steines ist von dieser Station etwa $11^1/_2$ r. Meilen nach heutiger Messung entfernt. Die ganze Entfernung bis Vindonissa betrug 24 r. Meilen —; der gefundene Stein wäre also etwa der 129. oder 130 Meilenzeiger von Strassburg aus, nach Leugen berechnet dagegen etwa der 86. Die Zählung nach Strassburg ging wohl bis Vindonissa, also etwa 142 Meilen weit. Von Vindonissa an auf der Strasse weiter gegen Vitodurum und Bregenz trat dann die Rechnung nach Aventicum ein, wie der bei Baden gefundene 85. Meilenzeiger beweist (Momms. Inscript. C. H. 330). J. J. MUELLFR, Prof.

232.

Fragments d'inscriptions du Grand Saint-Bernard.

Dans une course que j'ai faite, en août dernier, au Grand-Saint-Bernard, j'ai trouvé un fragment de tuile romaine avec une inscription inédite, et j'ai copié un fragment d'inscription sur pierre, trouvé dernièrement sur l'emplacement du temple de Jupiter.

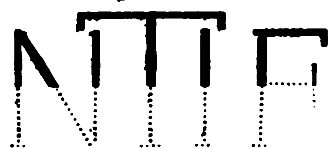
La tuile porte les trois lettres R·P·A.

Voici le fragment d'inscription:

... VINIS MO...
... OMEN SACR...
... NETRIX COM....

Les lettres sont très-bien gravées et ont environ 4" de hauteur.

A Bourg-Saint-Pierre[1], on a employé pour faire le seuil de le porte de l'église un fragment d'une inscription romaine, qui a dû être très-belle à en juger par l'extrémité supérieure de quelques lettres qui étaient d'une grandeur tout-à-fait extraordinaire. On voit encore les signes suivants:



Je regrette de n'avoir pas mesuré les dimensions de ces lettres sans pareilles, à ma connaissance, et qui formaient probablement une partie du mot PONTIFEX.

Gremaud, professeur.

[1] Premier village en-dessous de l'hospice sur la route du Valais.

233.

Südfrüchte aus Aventicum.

Gegen Ende des Jahres 1873 berichtete der Conservator des Museums von Avenches, Herr Caspari, über einen Fund eigenthümlicher Art, nämlich zwei Amphoren, von denen die eine verkohlte Datteln, die andere verkohlte Oliven enthielt. Der Fundort ist ein dem Pfarrer des Städtchens Avenches gehöriges Feld, welches den Namen Conchette trägt und ziemlich in der Mitte des zur Römerzeit mit Häusern besetzten Theils des Stadtareals liegt. Die beiden Amphoren waren gegen eine Mauer gelehnt, mit Deckeln versehen und mehr oder weniger zerbrochen. Der Fundort war mit einer grossen Zahl von Bruchstücken grosser und kleiner Amphoren von allen Formen angefüllt, welche Herr Jomini aufheben liess. Unter diesen Fragmenten befand sich auch ein zierliches, einhenkliges Thongefäss, das ganz nach Art eines Blumentopfes mit einem Loche im Boden versehen ist.

Obgleich die eben genannten Früchte sich im Zustande der Verkohlung befinden, so hat sich doch ihre Form, da der Verkohlungsprozess in einem geschlossenen Gefässe stattfand, ganz gut erhalten. Betreffend die Datteln kann man Aegypten

als das Land bezeichnen, welches sie in den Handel lieferte. Die vorliegende ist nämlich die grösste bekannte Art der Dattel, deren auch Plinius erwähnt.

Da der Fundort, ohne Zweifel das Magazin eines Wein-, Oel-, Südfrüchtehändlers, unter den Trümmern eines Hauses liegt, darf man annehmen, dass der Untergang der hier angehäuften Thongefässe bei dem allgemeinen Brande des Ortes stattfand und zwar in einem Theile desselben, der von nun an verlassen blieb.

Stoff und Form der fraglichen Gefässe sind unsern Gegenden fremdartig und wir irren uns wohl nicht, wenn wir glauben, dass in solchen Töpfen die erwähnten Früchte aus ihrer Heimat versandt wurden. Aus diesem Grunde haben wir die Gestalt derselben unsern Lesern vorzulegen für passend erachtet.

Als Nachtisch wurden in Avenches, wie Herr Caspari bemerkt, nicht nur die Dattel und die Olive, sondern auch die Auster und die Herzmuschel (Cardium edule) aufgetragen. In den Trümmern römischer Villen der Ostschweiz findet sich die Auster sehr zahlreich, das Cardium selten, dagegen zuweilen die Weinbergschnecke (Helix pomatia) haufenweise. Aus dem Pflanzenreiche können wir als Zugaben anführen: Pfirsiche, Kirschen, kleine Pflaumen und Cornelkirschen. — Das Vorhandensein von Weinbergen am Genfersee bezeugt die bekannte Inschrift auf einem Altar des Bacchus. (Nr. 113 Mommsen).

F. K.



234.

Sturmtöpfe.

Schreiben an die Redaktion.

Tit.! November 1874.

Im 3. Jahrgang 1870 des „Anzeigers für schweiz. Alterthumskunde" (pag. 179) haben Sie uns eine Beschreibung von *Sturmtöpfen* gegeben, welche, 1840 im Kätzisthurm zu Zürich gefunden, höchst wahrscheinlich aus dem alten Zürcherkrieg herstammen und für den Forscher schweizerischer Alterthümer von grossem Interesse sind. Erlauben Sie mir, dass ich dazu aus den alten Schriftstellern einige ähnliche Beispiele anführe. — Leider ist die Beschreibung derselben bei den alten und sogar bei den Kriegsschriftstellern so knapp, dass man sich nicht immer ein genaues Bild von ihrer Beschaffenheit machen kann; die Darstellung auf Werken der bildenden Kunst muss dazu eine nothwendige Ergänzung bringen; ich gebe Ihnen davon in Kürze nur einige geschichtliche Notizen.

Bei Alesia hatten die Gallier Kübel mit Talg, Pech und, um das darin sich befindliche Feuer zu unterhalten, mit Schindeln angefüllt, in Brand gesteckt und von der Mauer auf die römischen Circumvallationswerke geworfen (Cæsar. bell. gallic. VIII, 42: oppidani cupas sevo, pice, scandulis complent; eos ardentes in opera pervolvunt.). Dieser Kunstgriff scheint bei den Galliern verbreitet gewesen zu sein; denn wir finden diese Kübel wieder bei der Bestürmung von Massalia im Bürgerkrieg in Anwendung (b. civil. II, 11.). Es erzählt auch Gilg Tschudi von der Belagerung von Rapperswyl durch die Eidgenossen anno 1443, dass sich die Belagerten gar gouchlich staltend: es war auch selten ein Tag, die Frowen hattend 20 oder 30 Eimer süttiges Wasser gerüst auf den Sturm hin, die Eidgenossen ze zwachen, wann sie an die Mauer kommen wärind (II. Bd., p. 389). Als bei der Bestürmung von Jotapata Feuer, Eisen und Felsstücke gegen die Wuth der römischen Legionen nicht mehr fruchteten, so rieth dem verzweifelnden Vertheidiger der Stadt, dem Beschreiber und Augenzeugen des Kampfes, Flavius Josephus, die Noth, auf die dicht zusammengedrängten Römer siedendes Oel hinabschütten zu lassen. Solches war sogleich und in grosser Menge zur Hand und es wurde nun von allen Seiten heruntergegossen und sogar die siedend heissen Gefässe mit hinabgeworfen; es verbrannte die Römer und hatte die Auflösung der Ordnung zur Folge; unter fürchterlichen Schmerzen wälzten sie sich die Mauern hinab, denn das Oel floss auch unter den Panzer, versengte das Fleisch wie eine Flamme, da es seiner Natur nach sich schnell erwärmt und wegen seiner Fettigkeit langsam wieder erkaltet; in ihre Panzer und Helme geschnürt, konnten sich die Römer von dem Brande nicht losmachen; aufspringend und unter den Schmerzen sich krümmeud, fielen sie von den Brücken herab (bell. judaic. III, 7, 28). — Des Aeneas Belagerungscommentar zählt unter die Vertheidigungsmittel bei Belagerungen auch das, dass man nicht leicht löschbare Gegenstände, wie Pech, Schwefel, Werg, Rauchstoff, Fackelspäne in Gefässe bringt und sie gegen die Feinde wirft (ed. Arnold Hug, cap. 35). Caesar (b. g. V, 43) erzählt von den Nerviern, dass sie in's römische Lager glühende aus Thon *gegossene* Kugeln warfen (ferventes fusili ex argilla glandes). Lipsius (V, 2,

Poliorcet.) versteht darunter nicht unwahrscheinlich thönerne, mit brennenden Stoffen angefüllte Gefässe, welche wegen der Aehnlichkeit glandes genannt worden seien. Diese Gefässe aber wurden auf Schleudern gestellt, durch welche der Brennstoff aus den Gefässen geschleudert wurde (u. bei Arvaricum VII, 22, 24).

Es erzählt ferner Dionysius von Halicarnassos, dass als Herdonius das Capitolium besetzt hatte, die Römer unter Anführung des Valerius von der nächsten Umgebung aus Gefässe voll brennenden Asphalt und Pech an Schleudern befestigten und sie auf das Capitol schleuderten (antiquit. X, 16).

Die wackeren Krieger von Aquileja vertheidigten im Jahre 238 n. Chr. gegen Kaiser Maximin ihre festen Mauern mit gewaltigen Wurfsteinen, mit feurigem Schwefel, Asphalt, Pech, welches sie in *hohle Gefässe legten, die sehr grosse Handhaben* hatten und wenn das feindliche Heer heranrückte, es wie einen Sturmregen auf dieselben herabgossen. Ein sehr grosser Theil des Heeres wurde dadurch an den Augen, am Kopf, an den Händen und fast an allen Körpertheilen geschädigt (Jul. Capitol. Maximin. 22: sulphure ac flammis. Herodian VIII, 4. Ammian. Marcell. XXI, 12: sarmentis ac vario fomine flammarum.). In solchen Gefässen transportirte auch Eumenes das nöthige Feuer auf Märschen (Diodor. 19, 38).

Einen merkwürdigen Gefässapparat, um die Belagerten mittelst Feuer und Rauch von der Vertheidigung zu verdrängen, sehen wir bei der Belagerung von Delium (Thukyd. IV, 100) und von Ambracia (Liv. 38, 8. Polyb. 22, 11, 15. Polyaen VI) in Anwendung. — Derselbe Polyaen erzählt in seinen Kriegslisten (VI, p. 429 edit. princeps), dass Androcles bei der Vertheidigung einer Stadt in *ehernen Gefässen geschmolzenes Blei* auf die Feinde herabgiessen liess, wogegen sich die Belagerer mit Essig, Staub und Mist zu schützen suchten. Bei der Bestürmung von Tyrus durch Alexander vertheidigten sich die Tyrier nicht bloss durch *glühende Bleikugeln* (Diod. 17, 44), sondern sie schmiedeten auch gewölbte Kupfer- und Eisenschilde, füllten sie mit Sand und erhitzten ihn durch unterlegtes Feuer bis zur Gluth. Dieser wurde durch eine Schleudermaschine auf die Anstürmenden geschüttet, drang durch Panzer und Kleider bis auf's Fleisch, versengte den Leib unter wüthenden Schmerzen der Verwundeten. (Diodor. l. l. und Curtius IV, 15 clypeos vero æneos multo igne torrebant, quos repletos fervidâ arenâ coenoque decocto).

Anno 1099 bei der Bestürmung Jerusalems schossen die Türken nicht nur Steine, Feuerpfeile mit Schwefel und Pech, sondern auch *Töpfe* mit brennbaren Materialien auf die Belagerungsmaschinen (Wilken, Gesch. der Kreuzzüge Alb. Aquens. VI, 18) und bei Damiette 1218 gossen sie das griechische Feuer in langen Strömen (fluminis instar) gegen die Schiffe der Christen (Jacob de Vitry, cp. III, p. 300, igne graeco nos molestabant.). In der Seeschlacht bei Actium anno 31 a. Chr. warfen die Octavianer gegen die Mannschaft der hohen feindlichen Schiffe mittelst des Bogens Feuerpfeile, durch die Hand Feuerbrände und vermittelst Maschinen auch einige *Töpfe* voll glühender Kohlen und Pech, und nicht ohne Erfolg. Etwas Aehnliches ist der Brander, welchen der rhodische Admiral Pausistratus auf einem Schiffe anbrachte, mit feuerverbreitender Gluthpfanne (Polyb. 21, 5. Liv. 37, 30). Als der Kaiser Severus die feste Bergstadt Atra belagerte, warfen die Bewohner derselben unter Anderm *thönerne Gefässe*, welche voll kleiner, aber giftig stechender Flügelthiere waren, auf die Römer herab (Herodian III, 9). Diese stürzten auf ihre Gesichter, verwundeten sie an jedem entblössten Körpertheile,

heimlich und offen, und richteten die römischen Soldaten furchtbar zu; es kam dabei ein grosser Theil des Heeres um. Etwas ganz Aehnliches erzählt der Chronist Diebold Schilling, wenn er beschreibt, wie im Burgunderkrieg die Berner die Stadt Blomont bestürmten (anno 1475, ed. Bern 1743, p. 197), so fährt er fort: da wurffent sy uss der Statt vil Imb-Körben, die waren in Linlachen gewunden und kamen under das Volk und thaten jenen unter dem Antlitz grossen Schaden; sy wurfen auch vil Fuss-Isen und Heckeln harus, darin auch vil Lüthen gewüst wurden — — -- und was ganz ein herter Sturm. — da must man abziehen. — Alles schon da gewesen; der schon erwähnte Kriegsschriftsteller Aeneas gibt in seinem Commentar auch die Lehre, dass man gegen feindliche Gräben und Minirarbeiten von der belagerten Stadt aus sich helfen könne durch Bewerkstellung eines gewaltigen Rauches, einige aber auch schädigten die Minenarbeiter, indem sie Wespen und Bienen in die Minen und Gräben warfen (cp. 37, 4). Appian, der auch bei der Beschreibung der Belagerung von Kyzikus im mithridatischen Krieg vom Herabschütten von feurigem Pech berichtet (cp. 74), erzählt ferner, dass bei der Erstürmung von Themiskyron durch Lucullus die Vertheidiger der Stadt gegen die Mineurs Bären und andere Thiere, namentlich auch Körbe voll Bienen, warfen (Mithridat. ed. Bekker, § 682). — Auch Scipio liess in einer Seeschlacht amphoras pice et taeda plenas auf die feindliche Flotte schleudern (Frontin. IV, c. 6, exempl. 9). Wer endlich gedenkt nicht aus seinem Cornel des immer listfertigen Hannibals, wie er die Flottenschiffe des pergamenischen Königs Eumenes durch eine Menge *thönerner Töpfe* überschütten lässt, in welchen giftige Schlangen waren, die herausgeschüttet die Schiffsleute verwundeten und kampfuntüchtig machten (Nepos, Hann. 10—11: quam plurimas venenatas serpentes vivas colligi easque in *vasa fictilia* conjici.) — Justin beschreibt dieselbe Sache 32, 4: omne serpentium genus in fictiles lagenas conjici jussit. — (Frontin. IV, c. 6, exempl. 11.). — Frontin berichtet eine ähnliche Kriegslist, welche Hannibal im Dienste des Königs Antiochus anwandte, wonach er vascula jaculatur viperis plena (Strateg. IV, 6, 10).

Bei der Belagerung von Betzabde Anno 360 vertheidigte man sich nicht nur fundentes ferventissimum picem (Amm. XX, 11, 15) durch molae ac columnarum fragmentis, sondern auch faces *sitellasque* ferreas onustas ignibus in arietes jaciebant (§ 16); jaciebantur *corbes* in materias ferreae plenae flammarum: also eiserne Töpfe voll Feuerstoff.

Prof. Hersche.

235.

Zwei untergegangene Dörfer bei Savièse oberhalb Sitten (Wallis).

Bis zum Jahre 1475 bestand die Berggemeinde *Savièse* (über Sitten) aus den zwei Dörfern *Malerna* und *Zuschuat.* Beide waren hoch gelegen, das erstere über dem jetzigen Weiler Granois (Granoé) und in der Nähe der Burg Seta (zerstört im Jahr 1417), Zuschuat etwas östlicher, gegen das *jetzige* Pfarrdorf St. Germain.

In *Malerna* befanden sich Pfarrkirche und Friedhof, wo noch alljährlich eine Prozession Halt macht, um der Altvordern zu gedenken.

Von *Zuschuat* sind noch einige Trümmer von Gebäuden sichtbar. Auch hat sich dieser Name in einer Familie von Savièse erhalten. Die Stellen, wo diese beiden Dörfer lagen, tragen noch jetzt deren Namen.

Malerna und Zuschuat sind in dem Kriege von 1475 von den Savoyern verbrannt worden.

Savièse und das benachbarte, damals zu Savoyen gehörige Conthey hatten während langer Zeit Streitigkeiten miteinander um den Besitz von angrenzenden Alpen und Mayens, gelegen im Thale der Morge, namentlich um den Besitz der guten Voralp *Bertzé*. Es kam wiederholt zu blutigen Händeln und endlich zu einer förmlichen Alpenschlacht. Die Leute von Conthey hatten Hülfe von den Savoyern, die Savieser wurden durch Oberwalliser unterstützt. Diese führten einen kühnen Zug aus über den wilden Grat zwischen der Crettabessa und dem Wildhorn, über den gefährlichen Gemsjägerpass *Zablocourt**) hinab ins Alpthälchen von l'*Allée*, wo sie oberhalb der Alp *Lenfloria* Posten nahmen. Eine andere Schaar Savieser zog durch's Thal der Morge; der Feind wurde so von zwei Seiten zugleich angegriffen und verlor die Schlacht und damit auch die Voralp *Bertzé*. In den Mayens de *Vouagne* unter Lenfloria habe man noch lange Zeit nachher eine Menge Schwerter und andere Waffen gefunden.

Jene Alphändel zwischen Savièse und Conthey kamen vor mehrere Schiedsgerichte, im Jahr 1440 auch vor ein Schiedsgericht der Schultheissen von Bern und Freiburg, aber es half nicht. Die Streitigkeiten dauerten fort.

Auf diesen Alpenkrieg folgte ein allgemeiner Krieg zwischen Savoyen und Oberwallis. Die Savoyer verheerten am 12. November 1475 das Berggelände von Savièse mit Feuer und Schwert und verbrannten die Dörfer Malerna und Zuschuat. Am 13. November 1475 erfolgte die bekannte *Planta-Schlacht* vor Sitten, die Flucht der Savoyer und daraufhin die Eroberung des Unterwallis.

Die jetzigen neun Dörfer und Weiler von Savièse sind erst seither erbaut worden, die Pfarrkirche nunmehr zu *St. Germain* (im Jahr 1523). Bertzé blieb bei Savièse. — Savièse steht nun in gutem nachbarlichem Einvernehmen mit Conthey in Bezug des Weidganges. Conthey (das einen grossen Reichthum an Voralpen hat) verkaufte nach und nach mehrere Mayens an Savièse, so die Mayens de Tripont, de la Comba, de My, de Zerney, de Zenal, Debon, die alle jenseits der Morge liegen, auch die Mayens de Dilogne, die von denen von Vouagne durch das Flüsschen Eau de l'Allée getrennt sind.

Raphael Ritz.

*) Zabloz = der Schleif. In der Nähe der noch misslichere Zabloz du Lié.

236.

Notiz über einige verlassene Ortschaften des Bezirkes Goms (Wallis).

1) *Geren*, im Gerenthal, war früher das ganze Jahr durch bewohnt, jetzt ist es bloss noch eine Voralp (Mayen). Die Kapelle zu St. Severin ist noch im Gebrauch. Ein Thurm hat da gestanden. Geren gehörte den Edlen von Arna. Es soll dort einst ein Aufstand stattgefunden haben, viele der Aufständischen wurden an Bäumen aufgehängt zur Warnung. (S. Furrer, Statistik von Wallis, Bez. Goms, und Schiner).

2) *Rottenbriggen* bei Niederwald, schattenhalb, d. h. am linken Rhoneufer.

Zur Zeit der grossen Pest verödet, damals wurde zur Abwendung der grossen Seuche die Kapelle zu den 14 Nothhelfern gebaut, welche noch erhalten ist. Dieser Ort war noch zu Anfang dieses Jahrhunderts bewohnt, jetzt befinden sich dort ausser der Kapelle nur noch Scheunen.

3) *Richelsmatt* bei Steinhaus, Pfarrei Aernen. Ebenfalls zur Zeit des grossen Todes verödet, aber erst im Anfang dieses Jahrhunderts ganz ausgestorben oder verlassen. Die Kapelle (in welcher in diesem Jahrhundert noch Messe gelesen wurde, liegt jetzt in Trümmern. Es sind noch einige Scheunen dort. — Laut verschollenen Sagen soll's in jener Gegend am Betelbach mit ungeheuerlichen Botzen gespuckt haben, was jedoch nicht Veranlassung war, dass der Ort verlassen worden.

4) *Fuxwyler*, Pfarrei Elesnen. Besteht nicht mehr; in Urkunden genannt.

Noch darf ich das Dörflein *Zeit* nicht vergessen, welches schattenhalb von *Selkigen*, d. h. am linken Rhoneufer liegt. Von diesem Weiler sind bloss die Scheunen übrig geblieben, die Wohngebäude verschwunden. Von dieser Ortschaft stammt die Familie *Zeiter*.

Der Weiler *„sechs Häuser"* in derselben Gegend ist ebenfalls verschwunden.

Die Schattenseite von *Goms*, namentlich Mittel-Goms, war früher gut bevölkert, man sagt sogar dichter als die Sonnenseite. In Folge des grossen Todes aber, der dort arg wüthete und wohl auch wegen Temperaturverhältnissen, hat sich die Bevölkerung mehr auf die Sonnenseite oder das rechte Rhoneufer übergesiedelt. Nicht genau konnte ich erfragen, wo *Juxwyler* lag, das jedenfalls in Nieder-Goms zu suchen ist, wo die Pfarrei Ernen (mit Steinhaus, Mühlenbach u. s. w.) auf der Schattenseite liegt.

Raphael Ritz.

237.

Lawinenspalter.

Den Artikel Nr. 226 und 566 u. f. der vorigen Nummer betreffend sind folgende Notizen und Berichtigungen unter bester Verdankung nachzutragen:

1) Herr *Dr. Staub* konstatirt das häufige Vorkommen von Lawinenspaltern in Meilenthal (Kt. Uri), die dort als „Ebenhöh" bezeichnet wurden.

2) Herr *Prof. Osenbrüggen* berichtigt: „Der dort übliche Name für einen solchen Lawinenbrecher, wie er sich an der kleinen Kirche von *Frauenkirch* findet, ist, wie mir an Ort und Stelle gesagt wurde, *„Spalteck"*.

Aus dem Fermelthal (im bern. Amt Obersimmenthal) meldet *Kasthofer* in den „Alpenrosen" 1813, 198: „Um die Häuser vor den Lawinen zu schützen, haben die Thalleute ein einfaches Mittel mit Erfolg ausgeführt. Fast bis zur Höhe des Daches und in der Breite des Gebäudes wird eine dreiseitige Pyramide von grossen eingemauerten Steinen *dicht am* Gebäude aufgeführt, die Spitze am Boden gegen den Lauinenzug gerichtet; die Schneide kommt aufwärts zu stehen: so theilen sich die Grundlauinen, die gegen die Gebäude fallen an der Spitze dieser *Pfeile*, wie die Thalleute sie heissen und gleiten unschädlich an den Seiten der Häuser vorbei; auch die Gewalt der Staublauinen bricht sich zum Theil an ihnen. Aehnliche Vor-

kehrungen finden sich auch in St. Antönienthal (Bezirk Oberlandquart). Siehe auch Tschudi, Thierleben der Alpenwelt (die Alpenregion, Kap. I.)"

3) In der *Alpenpost* Nr. 25, 26. Dezbr. 1874 p. 266 heisst es:

„*Davos*. Im Jahre 1817 parirte das „*Spalteck*" der Frauenkirche eine gewaltige Lawine, die bei dem Anprall, wie ein Röthelstrich zeigt, bis zum Kirchengiebel reichte."

R. R.

NB. Soeben theilt mir Herr *Prof. Keiser* mit, dass er eine Kirche mit Lawinenbrecher auch unweit des Stachelberger Bades im Ct. Glarus gesehen habe.

238.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

XII.

XIX. Canton Wallis.

(Fortsetzung.)

Sitten. 3) Museum: 1. Spätrömisches Elfenbeinkästchen (ursprünglich Taschenapotheke eines römischen Arztes, später als Reliquiar in der Valeriakirche bewahrt). Abgeb. im Anzeiger 1857 No. 3 Taf. III zu S. 32 u. f. und in den „Jahrbüchern des Vereins von Alterthumsfreunden in den Rheinlanden", Heft LII, Taf. I zu S. 127. 2. Pyxis von Elfenbein (VI. Jhdt. ?) cf. Rahn, Gesch. der bild. Künste S. 116.

4) Notre-Dame-de-Valère. Ansichten bei Blavignac Taf. 30 u. 31 im Anhang zum Text. Details im Atlas Taf. 57—63. Der Sage zufolge auf der Stelle eines heidnischen Tempels erbaut. In den Urkunden seit 999 Marienkirche genannt. Die Gründung eines damit verbundenen Kapitels, in Folge dessen diese Kirche zur Kathedrale erhoben wurde, setzt man in das Jahr 1049, indessen wird erst 1131 eines Dekans gedacht (Furrer, a. a. O. I. S. 69. II. S. 123). Noch später muss die gegenwärtige Kirche erbaut worden sein. Nachrichten über diese Unternehmung fehlen, indessen wird man kaum irren, wenn man die Entstehung der jüngeren (westlichen) Hälfte etwa seit Mitte des XIII. Jahrhunderts datirt. Einigen Anhalt hiezu bietet der Vergleich mit der 1275 geweihten Kathedrale von Lausanne und der Schlosskapelle von Tourbillon. Das Alter dieser Letzteren lässt sich insofern bestimmen, als der Bau der Veste Tourbillon erst 1294 begann (Furrer a. a. O. I. S. 123). Die Kapelle wird demnach gegen Anfang des XIV. Jahrhunderts errichtet worden sein und damit stimmt auch das Detail überein, dessen Formen viel entwickelter sind, als die der Ziergliederungen in Notre-Dame-de-Valère, während diese hinwiederum den Details von Lausanne gegenüber einen gewissen Fortschritt bekunden. Freilich gilt diess nur von der Architektur des Langhauses, denn der Chor zeigt einen alterthümlicheren Stil, der wohl die Tradition bestätigen dürfte, nach welcher die Valeriakirche (d. h. wohl nur der östliche Theil derselben) von dem 1186 im Rufe der Heiligkeit verstorbenen Grafen Humbert III. erbaut worden sei (Walliser Monatsschr. f. vaterl. Gesch. 1863. S. 86).

Die Gesammtlänge der Kirche im Inneren vom Chore bis zur W. Schlusswand beträgt M. $42_{,57}$. Die Lage des Gebäudes auf einem schmalen Plateau, dessen Felsgrund im Inneren der Kirche stellenweise frei zu Tage tritt, erklärt die unregelmässige Form des Grundrisses und die ausserordentliche Schmalheit der Seitenschiffe. Die Breite des südlichen im Lichten misst M. $2_{,10}$, die des nördlichen sogar nur M. $1_{,80}$, während die Weite des Hauptschiffes im W. M. $6_{,45}$ und im O. M. $6_{,75}$ beträgt. Das M.-Sch. besteht aus 4 Jochen, einem nahezu quadratischen im O. und 3 schmäleren im W., denen eine gleiche Zahl von Kreuzgewölben in jedem der Seitenschiffe entspricht. Die Scheitelhöhe des ersteren beträgt ca. M. $16_{,70}$, die der Abseiten durchschnittlich M. $8_{,30}$. Die Stützen, welche das Hauptschiff begrenzen, sind kräftige Bündelpfeiler, aus einem vielkantigen Kerne bestehend, um den sich 12 Dreiviertelssäulen von ungleichem Durchmesser — alte und junge Dienste — gruppiren. Ueberkreuz sind es 4 starke Dreiviertelssäulen, welche als Träger der Quergurten und Archivolten fungiren. Zur Aufnahme der Letzteren verbinden sich mit den starken 2 ganz dünne Dienste, wie diese M. $5_{,10}$ hoch und mit besonderen Kapitälen bekrönt, auf denen die spitzbogige, M. 8 im Scheitel hohe Archivolte anhebt. Auf derselben Höhe, wie die Archivolten, erheben sich die Gewölbe in den

Seitenschiffen. Sie sind ausserordentlich stark überhöht, derart, dass ihr Scheitel volle M. $2,_{30}$ über dem der Quergurten liegt. An den Wänden ruhen die Rippen auf einfachen Halbpfeilern mit schmucklosen Gesimsen. An den Pfeilern dagegen entspricht jeder Rippe ein besonderer Dienst; eine kräftige Dreiviertelssäule der Quergurte, zwei dünnere den Diagonalrippen. Dieselbe Gliederung wiederholt sich im Hauptschiff, nur mit dem Unterschiede, dass hier die 3 Dienste ununterbrochen vom Fussboden bis zu einer Höhe von M. 11 emporsteigen, wo ein leichtes Gurtgesimse das Auflager der Gewölbe bezeichnet, die hier wie im Chore der Schildbögen entbehren. Sämmtliche Gewölbe in Haupt- und Seitenschiffen zeigen die consequente Anwendung des Spitzbogens, ebenso die Fenster, die im Mittelschiffe einfach geschmiegt, in den Abseiten dagegen von dünnen Ecksäulen und einem Wulste begleitet sind. Die Details, welche das Langhaus schmücken, tragen den Charakter der edelsten Frühgothik. Die Rippen und Gurtungen zeigen ein kräftiges Profil aus 2 Hohlkehlen gebildet, die auf einem platten Bande zusammentreffen und mit Wulsten ausgesetzt sind, die Kapitäle die bekannte Kelchform, von aufrechtstehenden lanzettförmigen Blättern umgeben, die knollig unter der Deckplatte ausladen. Einzelne dieser Kapitäle zeigen noch, wie die Schäfte, bemerkenswerthe Spuren ursprünglicher Bemalung. Den östlichen Abschluss des Mittelschiffes bildet ein hoch übermauerter Spitzbogen, über welchem die Mauer von einer vierblätterigen Rosette durchbrochen ist. Dahinter folgt das Querschiff. Die Vierung, annähernd von gleicher Breite und Höhe wie das Mittelschiff, ist mit einem gothischen Kreuzgewölbe bedeckt und beiderseits mit einem hoch übermauerten Spitzbogen gegen die schmucklosen Querflügel geöffnet. Die Breite des nördlichen, über dem sich der Thurm erhebt, beträgt M. $5,_{35}$, die des S. M. $5,_{80}$. Beide sind mit rundbogigen M. $8,_{65}$ hohen Quertonnen überwölbt. Oestlich öffnet sich die Vierung in ihrer ganzen Breite und Höhe nach dem Chorhaupte. Dasselbe besteht aus einem kurzen Vorraume und einem, inwendig wie aussen in der unteren Hälfte halbrund, oben dagegen polygon gebildeten Abschlusse, über welchem ein Gurtgesimse das Auflager des fächerförmigen Gewölbes bezeichnet. Die einfach rechtwinkligen Rippen ruhen auf dünnen Säulen, die in den Ecken des Polygons emporsteigen und mit schmucklosen trapezförmigen Kapitälen bekrönt sind. Dazwischen öffnen sich in den Schildbögen und den darunter befindlichen Wandflächen zwei Reihen von einfachen Spitzbogenfenstern. — Stimmt der constructive Organismus dieser östlichen Theile im Allgemeinen mit dem der westlichen Hälfte des Gebäudes überein, so trägt das Detail dagegen ein wesentlich anderes Gepräge. Schon in dem der Vierung zunächst befindlichen Joche des Mittelschiffes, dessen Boden 7 Stufen über dem Reste des Langhauses liegt, verrathen die Details einen alterthümlicheren Stil. Die Deckplatten der Kapitäle sind zwar ähnlich profilirt, wie die Gesimse der Halbpfeiler in den Seitenschiffen, dagegen sind die Kapitäle selbst mit sehr fremdartig aussehendem Blattwerk geschmückt. Die aufrechtstehenden Blätter sind fächerartig gebildet und kleinlich detaillirt mit schematisch eingekerbten Rippen und sorgsam mit dem Bohrer ausgearbeiteten Spitzchen, eine Manier, die an byzantinische Ornamentik erinnert. Dazu kommt der seltsame Schmuck der Deckplatten, wo Muscheln, Pinienzapfen u. dgl. wie zufällige Auswüchse aus den Hohlkehlen vortreten. Auch die attischen Basen zeigen eine alterthümliche, steile Gliederung. An denjenigen der Vierungspfeiler kommt zuweilen ein einfaches Eckblatt vor, ebenso wohl auch eine tauartige Verzierung des unteren Wulstes. In dem Schmucke der Kapitäle endlich nimmt, je weiter nach Osten, um so mehr ein wildphantastischer Stil überhand.

Gleichzeitig mit dem jüngeren Bestandtheile, dem Schiffe, ist wohl der Lettner entstanden, der zwischen dem dritten Pfeilerpaare (von W. an) die Breite des Mittelschiffes einnimmt. Der ca. 5 M. hohe Querbau ist gegen W. schmuckvoll gegliedert mit 4 blinden spitzbogigen Säulenarcaden, zwischen denen, von einem giebelförmigen Tabernakel überragt, der Durchgang nach dem Chore führt. Ein anderes Denkmal aus früherer Zeit ist der reich geschnitzte hölzerne Trog hinter dem Hochaltare, von welchem Blavignac auf Taf. 22 des Atlas eine Abbildung gibt.

Das Aeussere mit seinen Zinnenkränzen, welche die Seitenschiffe, den Chor und den Thurm bekrönen, den wuchtigen Streben, die von den Abseiten ansteigend dem Schube des Hauptschiffes begegnen und dem einfachen Schmuck der finsteren Bruchsteinmauern mit schwach vortretenden Pilastern übt einen ernsten und festungsartigen Eindruck aus. Eine feinere Ziergliederung fehlt hier durchgängig. Selbst das an der N.-Seite des Schiffes befindliche Hauptportal zeigt die einfachsten Profile und eine nur aus dem Rohen gearbeitete Ornamentik. Die W.-Façade, deren Giebel eine grosse offene Rosette enthält, ist durch einen späteren Anbau maskirt, in welchem sich zu oberst das Archiv befindet. Hier wurde früher das schöne Evangeliarium bewahrt, welches Karl der Grosse dem Domstifte geschenkt haben soll, dann aber, vor etlichen Jahrzehnten, an einen genferischen

Kunstjuden verschachert worden ist! (Abbildungen bei Blavignac Taf. 13 im Text und Taf. 25 des Atlas, vgl. auch Rahn, Gesch. der bild. Künste I, S. 117.) (R)

5) Tourbillon, Schlosskapelle. Zu Ende des XIII. oder Anfang des XIV. Jahrhunderts erbaut. Der einschiffige M. $11_{,83}$ lange Bau besteht aus zwei annähernd quadratischen Jochen, von denen das kleinere im W. grösstentheils zerstört ist. Die Breite desselben beträgt M. $5_{,60}$, die Länge $4_{,90}$. Von dem spitzbogigen Kreuzgewölbe, das, wie es scheint, von hochschwebenden Consolen getragen wurde, sind nur noch die Ansätze zu sehen. Eine M. $4_{,60}$ hohe Quergurte, deren wulstförmige Gliederungen von schlanken Ecksäulchen mit Blattkapitälen getragen werden, trennt diesen Vorraum von dem östlich folgenden Joche, einem Quadrate von M. $6_{,10}$ Seitenlänge. Das ca. M. 6 hohe Kreuzgewölbe ist mit reich profilirten Rippen und Schildbögen unterzogen, die an den Ecken von drei $^3/_4$-Säulen mit frühgothischen Blattkapitälen getragen werden. Die schmalen Fenster an der S.- und O.-Wand (hier deren zwei mit einer darüber befindlichen Rosette) sind kleeblattförmig gebrochen und nach innen und aussen stichbogig erweitert. An Wänden, Fensterleibungen und Gewölberippen zahlreiche Spuren gothischer Malereien. Das Aeussere schmucklos. An der SO.-Ecke ein erkerartig hoch vorkragender Rundthurm. (R)

Vex (Fäsch) im Ehringerthal. Sehr alte Kirche mit schiessschartenähnlichen Fenstern. Mitgeth. von Herrn R. Ritz.

Visp. Thurm der alten (unteren) Kirche rom. Unten je 2, in den 3 folgenden Geschossen je 3 gekuppelte Rundbogenfenster in viereckigen Compartimenten von Rundbogenfriesen und Ecklesenen. (R)

XX. Canton Zug.

Baar. Kirchthurm, rom. Aufnahmen im Geschichtsfreund. Bd. XXIV, 1869, zu p. 165 u. f.

XXI. Canton Zürich.

Aussersihl. Kapelle St. Jakob an der Sihl. Einschiffiges Langhaus mit viereckigem Chor. Das Innere modern verunstaltet. An der Nordseite des Schiffes ein rundbogiges Portal, ehedem mit schmucklosem Bogenfeld. Die Leibung des Bogens rechtwinkelig ausgekantet, ebenso die Thürgewände, wo die Stelle der Kanten jedoch eine dünne Dreiviertelssäule vertritt, die oberwärts, ohne Vermittelung eines Wulstes mit einem Kelche von aufrechtstehenden ungezahnten Blättern unmittelbar den Thürbogen aufnimmt. Die Basen zerstört. R.

Bäretsweil. Unterbau des Thurmes rom.? Nüscheler III, 314.

Birmenstorf. Thurm rom. Viereckiger Bau mit Satteldach. Auf das schmucklose Erdgeschoss folgen drei Etagen, die durch viereckige Compartimente mit Rundbogenfriesen geschmückt sind Das zweitoberste Stockwerk ist von dem höchsten durch ein kräftiges Kranzgesimse getrennt. An der Ostseite des ersten zwei gekuppelte Rundbogenfenster ohne Theilsäulchen, die übrigen Fenster modernisirt. R.

Bubikon. Ehemalige Johanniter-Comthurei um 1200 von Diethelm v. Toggenburg gegründet. Von der ursprünglichen Kapelle existirt noch das flach gedeckte Schiff mit Vorhalle, arg verbaut und verstümmelt, gegenwärtig theils als Remise, theils als römisch-katholische Kapelle benutzt. Der 1819—20 abgetragene viereckige Chor scheint in gothischer Zeit einen ältern ersetzt zu haben. Das Schiff ist im Innern M. $15_{,80}$ lg., 10 M. breit mit $0_{,90}$ dicken Mauern. Das rundbogige Portal an der W.-Schmalseite ist M. $1_{,70}$ breit und war gegen die Vorhalle zu von zwei Halbsäulen flankirt. Das noch erhaltene Kapitäl der Halbsäule zur Rechten zeigt palmettenartiges Blattwerk. Der einfache Rundbogen des Chores ist M. $4_{,35}$ weit. In der Vorhalle zeigen sich Reste friesartiger Wandmalereien von strenger Stilisirung. Romanisch ist auch das Gesimse am ersten Stockwerk des Hauptgebäudes. Zeller-Wertmüller.

Buch am Irchel. Viereckiger Thurmchor mit Tonnengewölbe und zwei Rundbogenfenstern an der Schlusswand. Mitgeth. von Herrn Dr. A. Nüscheler.

Cappel. Ehem. Cistercienserklosterkirche. Chor in rom. Uebergangsstil um 1281—83 erbaut. Vgl. Mittheilungen der antiq. Gesellschaft Bd. XVIII, Heft 2, p. 85 (23) u. f. mit Grundr. auf Taf. I. Ansichten des Innern und Aeussern a. a. O. Bd. II, Heft 1, Bd. III, Heft 1.

Dägerlen. Chor der Kirche halbrund, auswendig viereckig hintermauert. Nüscheler II, 259.

Dielsdorf. Kirche modern. Thurm rom., schmuckloser viereckiger Bau, im obersten Geschoss je zwei auf einer mittleren Säule gekuppelte Rundbogenfenster. R.

Fehraltorf. Viereckiger Thurmchor mit Tonnengewölbe. **Nüscheler III, p. 315.**

Hegi. Der aus ziemlich unregelmässigen Sandsteinquadern aufgeführte Thurm dieser Burg — wahrscheinlich ein Bau aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts —, enthält im dritten Stocke neben der ursprünglichen Eingangsthür Reste eines Kamins, dessen Säulchen die attische Basis mit Eckklauen und das einfache rom. Würfelkapitäl zeigen. H. Zeller-Wertmüller.

Illnau. „Der viereckige Chor mit rundbogigem Kreuzgewölbe und Fenstern befindet sich im Thurm, welcher aus Nagelfluh und Kieselsteinen ungemein fest ist.“ Nüscheler III, 283.

Kyburg. Alte Grafenveste, wohl in ihren jetzigen Hauptumrissen aus der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts stammend. Die Hauptfronte — Grafen- und Ritterhaus mit dem dazwischen liegenden Stück Ringmauer — zeigt überall unter modernem Verputz einen gleichmässigen schönen Rustica-Sandsteinbau, ebenso der Berchfrit bis zur Höhe des dritten Stockwerks. Reste älterer Bauten treten nirgends zu Tage. Um 1430, im 16. und 17. Jahrhundert und nach 1815 vorgenommene Bauten haben die innere Eintheilung ganz umgestaltet. An der Aussenseite finden sich spärliche Ueberbleibsel romanischer Architektur einzig an der gegen den Vorhof gerichteten Seite des Grafenhauses. Hier bemerkt man ca. 3 M. über dem prononcirten Sockel des Gebäudes 3 Paare gekuppelter Rundbogenfenster von ca. $0,_{90}$ Scheitelhöhe und ca. $0,_{85}$ M. Breite. Dieselben sind vermauert und stimmen mit der gegenwärtigen Eintheilung des Hauses nicht überein. Ca. 2 M. über diesen Fensterchen — ungefähr auf gleicher Höhe mit dem Fussboden des ersten Thurmgeschosses — befindet sich an einer leise vorspringenden Ecke des Gebäudes ein romanisch profilirtes Gesimsstück oder Console. Zwei sogenannte Stufenscharten im Erdgeschosse des Ritterhauses sollen nach Krieg von Hochfelden ein Kennzeichen frühromanischen Burgenbaues sein, und es versetzt desshalb dieser Schriftsteller die Erbauung der Kyburg — wohl zu früh — in das XI. Jahrhundert.

An die Ringmauer der Rückfront, neben dem grauen Thurm, lehnt sich die ehemalige Burgkapelle, ein schmuckloser, flachgedeckter Bruchsteinbau von ca. 11 M. innerer Länge, $6,_{9}$ M. Breite und 5 M. Höhe. Der östliche Theil, von dem $7,_{2}$ M. langen Schiffe getrennt, zerfällt in zwei ungleiche Hälften. Der Abschnitt rechts, $4,_{2}$ M. breit, $3,_{3}$ M. tief, bildet den Chor, welcher sich vermittelst eines $3,_{6}$ M. breiten, 5 M. hohen Rundbogens gegen das Schiff der Kapelle öffnete. Der kleinere Raum links, die Sakristei, zeitweilig Aufbewahrungsort der Reichskleinodien, ist vom Schiff durch eine Querwand geschieden, und stand mit dem Chor durch einen 3 M. hohen Bogen in Verbindung. Ueber der Sakristei erhebt sich das vom Fussboden der Kapelle bis zum Dachgesims 11 M. hohe Glockenthürmchen, der sog. Bäggelerthurm. Die Nordwand der Kapelle, zugleich Bestandtheil der Ringmauer, war im Schiffe von 3, in der Sakristei von 1, ca. $1,_{85}$ M. hohen, $0,_{82}$ breiten, jetzt vermauerten Rundbogenfensterchen durchbrochen. Diese Wand setzt sich über der Decke der Kapelle noch $1,_{8}$ M. hoch fort, und diente, von einigen Scharten durchbrochen, als Brustwehr des Wallganges. Die südliche Langwand enthält gleich neben dem Chor, die wohl bei einer spätern Umbaute unverhältnissmässig auf $2,_{85}$ M. erweiterte Eingangsthür, und rechts und links davon zwei jetzt vermauerte viereckige Fenster, die gewiss aus der gleichen Epoche stammen wie das Spitzbogenfenster in der Ostwand des Chores. Die Pfeiler des Chorbogens haben Basen und Gesimse vom einfachsten romanischen Profil, das nach Osten gelegene Schallloch des Glockenthürmchens hat die Gestalt eines gekuppelten Rundbogenfensters, dessen Theilsäulchen das einfache Würfelkapitäl zeigt. Die Kapelle wurde schon von Königin Agnes (daher das ungarische Wappen an der Aussenseite) verändert und mit Fresken geschmückt, nach der Reformation durch einen Boden in 2 Stockwerke getheilt, und zu verschiedenen Zwecken, zuletzt als Zeughaus und Gefängniss, benutzt. H. Zeller-Wertmüller.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 2. **ZÜRICH.** APRIL 1875.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

239.

Der Altetruskische Fund in Arbedo 1874.

In seinem neuesten Werk: „Le bel âge du bronze lacustre en Suisse" nimmt Desor an, es seien ursprünglich alle bronzenen Geräthe der Bronzezeit durch den Handel von auswärts in die Schweiz eingeführt worden, in der Folge aber wenigstens die kostbarern und schwerer zu verarbeitenden, wie namentlich die Schwerter und die Schmucksachen. Für dasjenige Volk, von welchem diese Industrie ausging, hält Desor die *Etrusker*, und zwar gestützt theils auf die auffallende Gleichartigkeit der von diesen herrührenden Funde in Italien, theils auf die Thatsache, dass die Etrusker ein anerkannt in der Civilisation und Industrie weit vorgeschrittenes Volk waren.

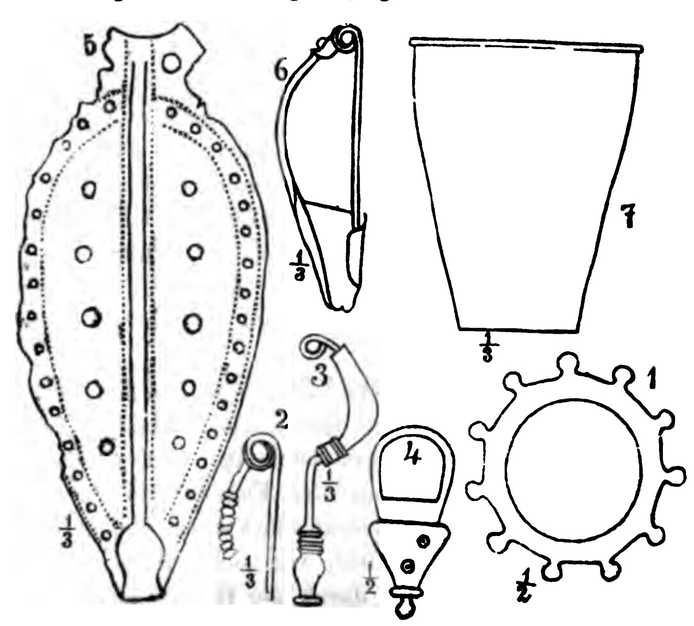
Da Desor dem Bestande des etruskischen Volkes einen Zeitraum von ungefähr 1000 Jahren einräumt, reichend vom 13. bis in das 3. Jahrhundert v. Chr. Geb., so weist er auch dem etruskischen Handel eine entsprechende Dauer an. In der Industrie dieses Volkes unterscheidet er, zufolge der gemachten Funde, zwei Perioden, wovon die *jüngere*, die eigentlich etruskische, sich kennzeichnet durch die gemalten Vasen, die metallischen Spiegel und die Aschenbehälter, wie sich solche besonders in Mittel-etrurien vorfinden und die *ältere*, welche durch die Grabgeräthe des Pothales oder

des nördlichen Etrurien, besonders aber durch diejenigen von Villanova bei Bologna und von Golasecca am Langensee vertreten ist. Bei diesen fehlen die gemalten Vasen, man trifft bloss glatte, schwarze oder rothe Thongefässe, zwar von eleganter Form aber im Allgemeinen klein und mit Zeichnungen versehen, welche eben die Geräthe der Bronzezeit auszeichnen. Wollte man nun auch mit manchen Archäologen diese ältere industrielle Periode auf die *Umbrer* zurückführen, so bliebe doch soviel wahr, dass der Typus von Villanova älter ist, als derjenige von Mitteletrurien und dass die Geräthe der Bronzezeit der Pfahlbauten aus der nämlichen Zeit, wie diejenigen von Villanova, d. h. etwa aus dem 10. bis 8. Jahrhundert v. Chr. herrühren.

An die erwähnten altetruskischen Funde von Villanova und Golasecca scheint sich nun nach dem Urtheile Desor's und des Grafen Gozzadini in Bologna der Fund in *Arbedo* anzureihen, wenn auch eine gewisse Aehnlichkeit mit alt-gallischen Zierrathen nicht zu verkennen ist.

Im Frühling des vorigen Jahres stiess man nämlich bei der Fundamentirung eines Hauses auf 4 Gräber, in welchen sich eine Menge bronzener Gegenstände nebst einigen Thongeschirren vorfanden. Als ich Ende April v. J. zu dieser Fundstelle kam, waren die Gräber schon zugedeckt, die Fundstücke grösstentheils schon zerstreut und verloren und von den Skeletten bis auf ein paar Knochen nichts mehr vorfindlich. Zufolge der mir von dem Bauherrn gemachten Mittheilung wären die Grabstätten nur aus Feldsteinen gebaut gewesen und hätten sich die gefundenen Bronzesachen sämmtlich am obern Theile der Skelette befunden. Von jenen konnte ich noch in die 40 Stücke aus den Händen von Arbeitern, Weibern und Kindern für das Churer Museum retten.

Die Verwandschaft dieser Fundstücke mit den in der Schweiz aufgefundenen Gegenständen aus der Bronzezeit, soweit ich diese kenne, ist allerdings in die Augen springend. Doch scheinen mir die erstern gegenüber den letztern durch kunstvollere und feinere Arbeit sich auszuzeichnen. Von den bemerkenswerthern dieser Gegenstände gebe ich mitfolgend Zeichnungen (Fig. 1—6).



Der in Fig. 1 dargestellte mit Knöpfen versehene Reif ist wohl zu eng, um selbst als ein für Kinder bestimmter Armring angesehen werden zu können, wesshalb ich zur Annahme geneigt bin, dass derselbe zum Anhängen, vielleicht an ein Halsband bestimmt war.

Die in Fig. 2, 3 und 6 abgebildeten Gegenstände, an welchen jedoch Stücke zu fehlen scheinen, gehörten offenbar zu Haften und Spangen. Unter den Abbildungen des obenerwähnten Desor'schen Werkes findet sich eine, welche der in Fig. 2 dargestellten Kleiderhafte genau entspricht, nur dass letztere an ihrem einen Ende gebrochen ist.

An der in Fig. 3 dargestellten Spange fällt der an derselben befindliche *beweglich*e Ring auf.

Räthselhaft ist der in Fig. 4 abgebildete Schmuckgegenstand. Am nächsten liegt die Vermuthung, dass er als Ohrgehänge gedient habe; nur müsste er alsdann, da sein Reif nicht geöffnet werden kann, an einem andern Reif gehangen haben. Sollte er nicht als ein Ohrgehänge anzusehen sein, so müsste man ihn wohl für einen Halsschmuck halten, wobei ich dahin gestellt sein lassen will, ob seine innere Höhlung etwa zum Hineinlegen wohlriechender Substanzen bestimmt war. (Wir haben 4 Exemplare dieser Gattung und zwar verschiedener Grösse).

Merkwürdig ist die in Fig. 5 dargestellte Bronzeplatte. Dieselbe hat die Form eines Blattes, misst in der Länge 23$^1/_2$ Ctm. und, wo sie am breitesten ist, 9 Ctm., ist biegsam und dem Abschnitt eines grossen Kreises entsprechend gebogen, mit 4 Reihen getriebener theils grösserer, theils kleinerer Knöpfe, welche zwischen punktirten Linien sich befinden, versehen. An dem einen Ende befanden sich 2 Löcher, wovon aber das eine dermalen theilweise weggebrochen ist, am andern Ende ist ein nach innen gebogener Haken angebracht; der Länge nach ist dieses Blatt von einer rinnenartigen Vertiefung durchzogen. Es unterliegt wohl keinem Anstand, dieses Blatt als zu einem Gurtschloss gehörig anzusehen, und zwar so, dass dasselbe an den beiden Löchern am Gurt befestigt gewesen wäre und der Haken dazu gedient hätte, den Ring des andern Schlosstheiles zu fassen. Auch Desor deutet an, dass sich Spuren von Gurtschlössern in schweiz. Pfahlbauten gefunden. (Die Abbildung gibt die Ansicht dieses Blattes von der *innern* Seite).

Merkwürdig ist die vorgefundene Mannigfaltigkeit an Reifen und Ringen. Dieselben sind alle geschlossen und zeigen nirgends eine Löthung, sind demnach aus *einem* Stücke gegossen. Die grössern haben einen Durchmesser von 5$^1/_2$ bis 8$^1/_2$ Ctm., sind dünn und geritzt, übrigens von einfacher Arbeit. Die kleinern haben einen Durchmesser von 1 bis 2$^1/_2$ Ctm. und sind theilweise von der nämlichen Grösse und Beschaffenheit wie der Ring in Fig. 3; andere gleichen mehr abgeflachten durchlöcherten Kugeln als wirklichen Ringen, indem die Höhe und Dicke ihrer Wände ungefähr dem Durchmesser ihrer Lichtöffnung gleich ist. Wenn diese Ringe nicht etwa, wie Desor zu vermuthen scheint, die Stelle des gemünzten Geldes vertraten, so mochten sie wohl, da sie sich zu Fingerringen nicht eigneten, sonst wie als Schmuck verwendet worden sein. Auch blaue Glasperlen im Durchmesser von ca. 1 Ctm. und abgeflachte durchlöcherte Bernsteinkugeln im Durchmesser von 3$^1/_2$ Ctm., welche beide unzweifelhaft zu einem Halsschmuck gehörten, fanden sich in den Gräbern von Arbedo vor.

Bekanntlich kommen beiderlei Gegenstände in der Schweiz sehr selten unter den Funden der Bronzezeit vor und scheint namentlich der Bernstein zu den grössten Kostbarkeiten gehört zu haben.

Schliesslich erwähne ich eines kleinen Thongefässes (Fig. 7), das ich in Arbedo ebenfalls noch retten konnte. Dasselbe ist ungefähr 20 Ctm. hoch, gelblich roth, zwar gut gearbeitet, aber durchaus schlicht und ohne alle Verzierung.

Chur, 13. März 1875.

P. C. v. PLANTA.

240.

Höhle am Rheinfall bei Schaffhausen.

Die Höhle am Rheinfalle, die ich mit Herrn Reallehrer Schalch im vergangenen Herbste ausgegraben habe, befindet sich in der Nähe des Schlösschens Wörth, dem alten „Salzstadel" gegenüber, rechts von dem Fusswege, der in die Ortschaft Nohl führt. Es liegt dieselbe zirka 40′ über dem Niveau des Rheines. Durch herabgefallene und hineingeworfene Geröllsteine war der Eingang der Höhle auf 1 Meter Höhe und 2,7 Meter Weite verengt, so dass man nur in gebückter Stellung in dieselbe hinein kommen konnte. Im Inneren betrug die Höhe 2,65 Mtr., die Tiefe 8 Meter und die Weite 5,10 Mtr. Beim Herauswerfen des oben genannten Schuttes, der bis in die Mitte der Höhle reichte, wurden wir am Eingange derselben zweier Mauerreste gewahr, an die offenbar Thürpfosten befestigt gewesen waren, von denen wir nachträglich die Thürangeln fanden, was uns deutlich zeigte, dass diese Höhle in späterer Zeit noch von Menschen benutzt wurde, und uns daher um so mehr Vorsicht anempfahl, Altes von Neuem sorgfältig zu scheiden.

Beim weiteren Abdecken der Höhle stiessen wir nicht auf eine entschieden ausgeprägte Kulturschichte, wie das in früheren Höhlen der Fall war, sondern konnten nur hie und da in tieferen Schichten dunklere Stellen bemerken.

In ungefähr 2½′ Tiefe trafen wir überall auf eine starke Lehmschichte.

In dem vollständig vertrockneten Boden fanden wir neben zahlreichen Feuersteinresten und Topfscherben einige Knochenstücke von Pferden und Hasen, die jedoch sehr zweifelhaften, d. h. nicht sehr alten Datums sind. Von den Feuersteinsplittern tragen verhältnissmässig nur wenige deutliche Zeichen menschlicher Bearbeitung und auch diese wenigen weisen darauf hin, dass die Bewohner dieser Höhle die Bearbeitung der Feuersteinwaffen nicht mehr so vollkommen verstanden haben, wie diejenigen im „Kesslerloch" bei Thaingen und dass sie jedenfalls nicht so weit entlegenen Zeiten angehören.

Entschiedeneres Gepräge tragen die aufgefundenen Topfscherben, denn sie lassen sich mit Leichtigkeit in keltische und römische scheiden; erstere enthalten groben Quarzsand und sind roh gearbeitet, während letztere aus feinem Thon bestehen und deutliche Spuren der Drehscheibe aufweisen, überhaupt in jeder Beziehung übereinstimmen mit entsprechenden Resten aus römischen Ansiedelungen unserer Gegend. Interessant ist besonders ein Stück, wahrscheinlich der Hals eines stark bauchigen Gefässes, auf dessen äusserer, aus rothem Thon bestehender

Fläche sich einige Verzierungen*) finden; die innere Fläche ist ebenfalls aus rothem, die mittlere dagegen aus äusserst zartem, grauem Thon gebildet. Das ganze Bruchstück trägt auffallend keltischen Charakter.

Obwohl das Ergebniss der Nachgrabungen von keiner grossen Bedeutung ist, so geht doch so viel daraus hervor, dass diese Höhle in keltischer und in römischer Zeit benutzt wurde, ob sie aber zum Wohnen oder eher zum Aufbewahren von Gegenständen diente, ist noch nicht ermittelt.

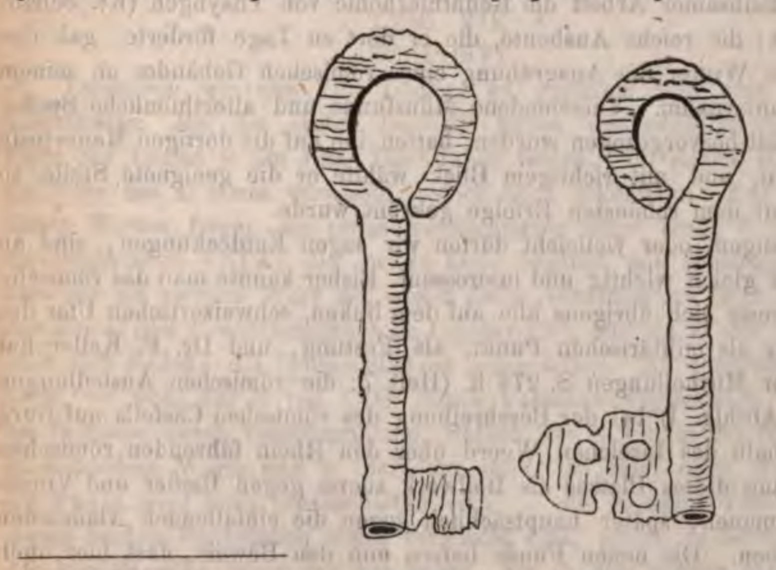
Franz von Mandach, Stud. Med.

241.

Clef du premier âge du fer.

Des travaux pour le chemin de fer de Delémont-Bâle, dans la cluse du Vorbourg, nous ont fait découvrir des scories de forges antiques et une clef en fer, à tige creuse ou percée, absolument pareille à celle découverte en 1854 près de Chavannes, dans le canton de Vaud. M. Troyon croyait qu'elle provenait d'une horde de Vendes, qui aurait pénétré en Helvétie au Ve siècle. Il a publié, dans la *Gazette historique*, numéros de mars et avril 1854, une notice sur cette découverte, avec une planche représentant cette clef, une pointe de flèche, un éperon à pointe et un fer de cheval à bords onduleux. Or, ces objets sont absolument pareils à ceux que nous avons trouvés dans cette même cluse du Vorbourg, associés à de nombreuses antiquités de l'âge de la pierre, du bronze et du premier âge du fer. Nous avons déjà établi, dans diverses notices, que cette localité avait été occupée successivement, et probablement sans interruption, pendant trois périodes.

La clef, dont le dessin est ci-joint, se trouvait à trois mètres de profondeur dans la rocaille provenant du détritus graduel des rochers supérieurs. Nous n'avons pu reconnaître l'emplacement de la forge primitive qui a dû exister sur ces roches



*) Bestehend in schraffirten Dreiecken mit dazwischen liegenden Ringpunkten.

parce qu'en ce lieu, on a établi, depuis des siècles, une grande carrière. L'anneau de cette clef diffère absolument de ceux des clefs gallo-romaines, qui sont ronds ou en losange, et il ne consiste, comme celui de la clef de Chavannes, qu'en une prolongation de la tige, qu'on a recourbée pour former la boucle.

Les clefs à tige percée ne sont pas d'origine italo-romaine; mais un produit indigène, que nous avons rencontré dans les établissements romains du Jura, sans trace du moyen âge. Cette circonstance et la forme de l'anneau de la clef du tumulus de Chavannes, semblent indiquer que les objets de cette localité pourraient tout aussi bien appartenir au premier âge du fer, qu'à une horde de Vendes égarée en Helvétie.

Une tranchée faite dernièrement dans le milieu de la plaine de Delémont, pour le chemin de fer, a fait découvrir des débris romains indiquant une de ces villas si nombreuses dans cette vallée. Les tuiles à rebords et des parcelles de poterie sigillée se sont trouvées associées à des fragments de poterie gauloise, à terre grossière, mêlée de grains de quartz, mais déjà façonnées sur le tour à potier.

A. Quiquerez.

242.

Das römische Bad zu Eschenz bei Stein a.|Rh.

Die schweizerische Alterthumskunde verdankt den Bemühungen des Hrn. Schenk von Schaffhausen (Besitzer eines Naturalien- und antiquarischen Kabinets in Eschenz) eine höchst bemerkenswerte Bereicherung ihres Wissens. Der Name dieses Mannes verdient um so eher genannt zu werden, da derselbe weder Gelehrter noch mit reichen Mitteln ausgestattet ist, sondern aus eigenem freien Antrieb sich der antiquarischen Forschung hingegeben hat. Hr. Schenk hat letzten Sommer mit seinem ältern Sohn unter mühsamer Arbeit die Rennthierhöhle von Thayngen (Kt. Schaffhausen) durchforscht; die reiche Ausbeute, die er dort zu Tage förderte, gab den Anstoss, dass er im Winter die Ausgrabung eines römischen Gebäudes an seinem eigenen Wohnort unternahm. Verschiedene Münzfunde und alterthümliche Steine, die bei der Landarbeit hervorgezogen wurden, hatten ihn auf die dortigen Mauerreste aufmerksam gemacht, und mit richtigem Blick wählte er die geeignete Stelle, so dass seine Arbeit mit dem schönsten Erfolge gekrönt wurde.

Seine Ausgrabungen, oder vielleicht dürfen wir sagen Entdeckungen, sind an sich wie für den Ort gleich wichtig und interessant. Bisher kannte man das römische Stein, dessen Ueberreste sich übrigens alle auf dem linken, schweizerischen Ufer des Rheins befinden, nur als militärischen Punkt, als Festung, und Dr. F. Keller hat im 12. Band unserer Mittheilungen S. 274 ff. (Heft 7: die römischen Ansiedlungen in der Ostschweiz. Abthlg. I) bei der Beschreibung des römischen Castells auf Burg Stein und der oberhalb des Inselchen Weerd über den Rhein führenden römischen Brücke die Bedeutung dieses Platzes als Bollwerk zuerst gegen Rætier und Vindelicier, als auch Germanen, später hauptsächlich gegen die einfallenden Alamannen treffend hervorgehoben. Die neuen Funde liefern nun den Beweis, dass hier auch eine und zwar nicht unbeträchtliche friedliche Ansiedlung bestanden und geblüht hat.

Der ausgegrabene Platz befindet sich auf der westlichen Seite des Dorfes Eschenz gerade gegenüber der Insel Weerd, also etwas unterhalb der alten Brücke und etwa 30′ vom Ufer entfernt. Der Boden des Gebäudes lag 2 Fuss unter dem Erdreich verdeckt und ungefähr 10 Fuss über dem höchsten Wasserstand auf Torfgrund; derselbe gehörte, wie die Beschaffenheit der Umgebung zeigt, zu einem grösseren Complex von Häusern; die innere Einrichtung und die dabei gefundenen Inschriften lassen keinen Zweifel, dass es ein öffentliches Bad war.

Zwei Inschriften sind im Schutt entdeckt worden, beide zwar nicht vollständig erhalten, aber doch so, dass ihr Sinn ziemlich klar ist. Die eine grössere ist ihrem Umfang nach fast ganz zu Tage getreten; allein die weiche Sandsteintafel, auf die sie eingezeichnet ist, hat durch Verwitterung so stark gelitten, dass einzelne Worte durchaus unlesbar geworden sind, auch ist der Rand auf der rechten Seite etwas abgebrochen. Die Breite des Steines beträgt $0{,}_5$ M., die Höhe $0{,}_4$ M. Wir haben den Stein an Ort und Stelle untersucht und geben hier das Resultat unserer Entzifferung, wie es sich auf dem Steine selbst darstellt.

BALNEVM · \ VSTA
COSVMTV TASC
A · SOLO · RESTI
CVR · CAR · CA A
ET · FL · ADIECTO · QV
AVREL · CELSO · TE · CILTI
CILTI · FIL ·

Bei der zweiten kleinern Inschrift fehlt das Ende; sie ist nämlich auf einem in Form eines Altars zubehauenen Sandsteinblock eingeschrieben, der etwa in der Mitte abgebrochen ist. Der untere, abgebrochene Theil konnte nicht aufgefunden werden. Soweit aber die Schrift erhalten ist, ist sie ganz deutlich lesbar. Die einzelnen Buchstaben sind sehr sorgfältig und regelmässig ausgeführt. Wir geben auch hier zunächst eine möglichst getreue Abschrift.

DEAE · FOR
TVNE · VIK · Ā
SC · POSVI

Versuchen wir nun, die Lücken zu ergänzen und eine vollständige Lesung herzustellen. Bei der ersten Inschrift haben wir zunächst zu beachten, dass am Ende der Linien je ein Paar Buchstaben fehlen. Im ersten Wort „balneum" sind die Züge des L etwas verwischt, jedoch noch erkennbar. Auf das M am Schlusse dieses Wortes folgen die etwas verflüchtigten Züge eines V und nach der Lücke die Buchstaben VSTA; die zweite Linie beginnt mit consumptum und zeigt uns, dass wir als zweites Wort der ersten Zeile „vetustate" zu lesen haben; in der Lücke standen E und T wahrscheinlich in Ligatur (TE), wie sie in der Inschrift noch mehrmals sich finden; die Schlusssilbe ist weggefallen. An consumptum in der zweiten Zeile, wo wohl das N von CON durch Versehen weggelassen wurde, fehlt das M am Schlusse durch Verstümmelung. Setzen wir es ein in der Grösse, wie es vorher in demselben Worte und in balneum steht, so folgt ohne weitere Lücke — nur ein Punkt wird noch einzuschalten sein — die Gruppe TASC, wobei zwar die ersten beiden Buchstaben etwas verwischt sind, allein es leuchtet sofort ein, dass wir hier dasselbe Wort vor uns haben, wie in der zweiten Inschrift am Ende der

zweiten und Anfang der dritten Zeile ASC.; es muss ein Eigenname sein, der in der ersten Inschrift vollständig ausgeschrieben war, und da nach der Analogie der ersten Zeile nur noch zwei Buchstaben Platz haben, so können wir nur VS ergänzen und lesen also Tascus. Die dritte Zeile fängt sehr deutlich an mit: A SOLO RESTI; über die Ergänzung kann man zweifeln. Vom Rest der Linie ist nichts mehr zu entziffern, ausser etwa die Züge eines E, durch einen Zwischenraum von ein Paar Buchstaben vom vorhergehenden getrennt; auf der folgenden Zeile folgt CVR· und es läge nun nahe zu ergänzen: restituendum curavit; da jedoch im Folgenden andere Eigennamen im Ablativ folgen, so möchte dort etwa zu lesen sein: restituit de sua pecunia oder sumptu suo. Dann gehört CVR als Ablativ plur. „curantibus" zu den beistehenden Eigennamen. Von diesen füllte der erste den Rest der vierten Zeile; er besteht aus mindestens zwei Theilen: Car, wohl Caro und einem zweiten, der ebenfalls mit CA anfängt, im Weitern aber unlesbar ist; nach einer kleinen Lücke hinter dem A scheint noch ein A zu stehen. Die vierte Linie zeigt: ET·FL(avio) Adjecto. Nach dem Punkt scheinen noch die Spuren von QV hervorzutreten, vielleicht der Anfang zu einem ausgeschriebenen Quinto; es wäre dies dann das Pränomen zum folgenden Namen; auffallen müsste dabei, dass kein „et" vorhergeht, das bei den übrigen Namen immer steht. Die fünfte Zeile fährt sodann fort mit AVREL(io)·CELSO·ET·CILT; das Ende des letzten Wortes ist unleserlich; dagegen liest man auf der letzten Linie ziemlich deutlich CILTI·FIL· Demnach lautet die ganze Inschrift:

Balneum v(et)usta(te)	Dieses Bad, das durch Alter
co(n)sumptu(m) Tasc(us)	zerfallen war, hat Tascus
a solo resti(tuit de sua pecunia)	von Grund aus wiederhergestellt auf seine Kosten.
cur(antibus) Car(o) Ca....	Es besorgten den Bau Carus Ca...
et Fl(avio) Adjecto Qu(into) (?)	und Flavius Adjectus, Quintus
Aurel(io) Celso et Cilt...(ino?)	Aurelius Celsus und Cilt....
Cilti fil(io).	des Ciltus Sohn.

Bei der zweiten Inschrift verursachte nur das letzte Wort etwas Schwierigkeiten, indem das im O eingezeichnete kleine S nur mit Mühe herauszufinden war und auch die Schlussbuchstaben kaum zu erkennen sind; am untern Rand des Steines sieht man noch die Ansätze einer vierten Zeile; mehr gab es wohl nicht, denn es fehlt wahrscheinlich nur die Beifügung: de sua pecunia oder sumptu suo.

Wir lesen:

Deæ For-	Der Göttin For-
tunæ vik(ani) Ta-	tuna die Gemeindsgenossen. Ta-
sc(us) posu(it)	scus hat den Altar gesetzt
sumptu suo.	auf seine Kosten.

Wir vernehmen also beide Male von einem wohlthätigen oder gemeinnützigen Akt eines Tascus; das eine Mal ist es das Bad selbst, dessen Wiederherstellung durch denselben berichtet wird; das andere Mal ein Altar der Fortuna, wohl mit einem Bilde derselben, das er für die Gemeinde aufstellt. Beide Akte gehören zusammen und die Inschriften fallen daher so ziemlich in dieselbe Zeit. Das Bad war offenbar das öffentliche Gemeindebad, das Bad der vicani (Gemeindsgenossen), das längere Zeit vernachlässigt dem Zerfall nahe gekommen war; Tascus gab die Mittel zu einem vollständigen Neubau und das Andenken daran hat

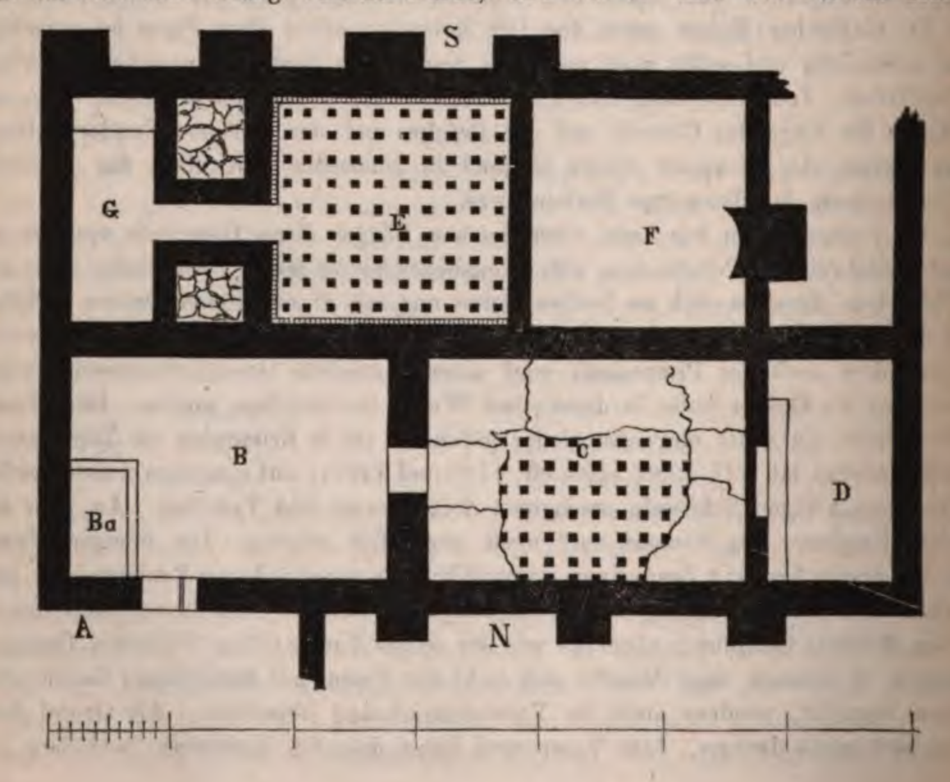
er selbst auf der ersten Inschrift verzeichnet, die als Aufschrift ob der Thüre, wie auch aus dem Fundorte hervorgeht, angebracht war. Zu dem Bad gehörte wohl auch von jeher ein Altar der Fortuna, den die Gemeinde der Göttin gewidmet hatte; wenigstens war es gewöhnlich, den Cult der Fortuna mit dem Bad zu verknüpfen (vrgl. Orelli-Henzen III, 5796. 5797 Fortuna balnei). So übernimmt es also auch Tascus zugleich mit dem Bau, im Namen der Mitbürger einen Altar herzustellen und ihn ebenfalls mit einer passenden Inschrift zu versehen.

Was war das nun aber für eine Gemeinde, der das Bad angehörte und welche die Fortuna weihte? Die Einwohner nennen sich vicani, Angehörige eines vicus. Diese Bezeichnung deutet wohl auf eine ansehnliche Ortschaft; denn unter diesem Namen vicus treten die meisten Städte des römischen Helvetiens mit Ausnahme der Hauptstadt auf, so Lausanne, Moudon, Yverdon, Solothurn, Windisch und Baden. Deren Zahl würde demnach durch einen neuen vermehrt, wo also auch wie in jedem vicus die Einwohner zu einer politischen Körperschaft verbunden waren und besondere Gemeindebeamten, Curatoren oder Aedilen, functionirten, vielleicht eine Gemeinde mit städtischer Anlage. Dass dieselbe ein eigenes Badhaus besass, zeugt wohl von einem gewissen Wohlstand. Badeinrichtungen haben wir zwar in der Schweiz an vielen Orten, in den meisten römischen Landhäusern, gefunden; allein besondere öffentliche Bäder ausser bei warmen Quellen nirgends. Leider aber wird uns der Name dieser Ortschaft nicht genannt; allein wir dürfen vielleicht in dem Gesagten einen neuen Beweis dafür finden, dass, was auch Dr. F. Keller (a. a. O. S. 275 f.) vermuthete, das von Ptolemæus genannte *Ganodurum* hieher zu versetzen sei. Dies mag der keltische Name des schon in vorrömischer Zeit existirenden Orts gewesen sein; wahrscheinlich kam unter den Römern daneben noch ein neuer Name auf. Ein St. Gallischer Mönch nennt den Ort Exientia; allein diese Form ist sprachlich sehr verdächtig und sollte wohl nur dazu dienen, die deutsche Bezeichnung Eschenz zu erklären. Jedenfalls aber haben die neueren Entdeckungen erwiesen, dass, was übrigens die Lage des Castells und der Brücke und der übrigen Fundorte längst nahe legten, der Hauptort dieser Gegend in römischer Zeit nicht das jenseitige Stein, sondern das diesseitige Eschenz war.

In *Tascus* hätten wir dann einen reichen Bürger dieser Gemeinde vor uns und zwar einen reichen Privatmann; eine Amtsbezeichnung fehlt. Ueberhaupt muss auffallen, dass derselbe sich an beiden Orten nur mit diesem einen Namen aufführt; fast möchte man vermuthen, dass er durch Vermeidung jedes römischen Beiwortes, insbesondere auch des Prænomens oder eines römischen Geschlechtsnamens seinen Charakter als Gallier habe in drastischer Weise hervorheben wollen. Den Namen Tascus habe ich sonst nirgends wieder gefunden als in Britannien als Töpfernamen (Corp. Inscripp. lat. VII. 1336, 1103, cfr. 1104 und 1107); auf einzelnen wahrscheinlich zusammengehörigen Schüsseln erscheinen dort Tascus und Tascillus. An dem keltischen Ursprung des Namens darf nicht gezweifelt werden. Die übrigen Namen auf der ersten Inschri t bezeichnen vermuthlich die verschiedenen Bauleute, die beim Aufbau und der Einrichtung des Bades betheiligt waren. Von diesen trägt der des letzten Meisters Cilt(inus?) ebenfalls wie der seines Vaters Ciltus keltisches Gepräge; dagegen ist seltsam, dass derselbe sich nicht wie Tascus mit dem blossen Geschlechtsnamen begnügt, sondern auch die Vatersbezeichnung hinzufügt. Als Grund dafür liesse sich etwa denken, dass Vater und Sohn dasselbe Handwerk betrieben und

desshalb, wo das letztere in Betracht kam, beide unterschieden werden. Wie der Name des ersten Meisters vollständig lautete, ist nicht ersichtlich; wenn wir richtig lesen, so würde er mit einem cognomen (Carus) beginnen. Die beiden übrigen Namen sind ganz römisch und bestehen je aus nomen und cognomen; beim dritten war vielleicht noch ein prænomen beigegeben und zwar auffallender Weise ausgeschrieben. Die Geschlechtsnamen Flavius und Aurelius möchten darauf hindeuten, dass diese Leute von kaiserlichen Freigelassenen abstammten; möglich dass auch Gallier den Kaisern zu Ehren sich bei der Nennung nach ihren Geschlechtern nannten.

Diese epigraphischen Eigenthümlichkeiten geben uns auch einigen Anhalt für die Bestimmung des Alters der Inschriften und damit der Zeit der Restauration des Bades. Die Incorrectheit der römischen Namensbezeichnung und der Name Aurelius führen uns bereits über die Mitte des zweiten Jahrhunderts hinaus; indessen verbieten die im ganzen noch gute Schrift und der Stil der Inschriften, eine sehr späte Zeit anzunehmen. Damit stimmen auch die bei den Ausgrabungen gefundenen Münzen. Wir haben nämlich, soviel aus den zum Theil sehr verwischten Namen und Bildern geschlossen werden kann, drei Münzen von Vespasian, je eine von Domitian, Trajan und Marc Aurel, zwei von Faustina, je eine von Commodus, Caracala und Alexander Severus. Wenn wir dies Resultat mit dem Inhalt der Inschriften in Zusammenhang bringen, so könnten wir etwa Folgendes über die Geschichte des Bades sagen. Dasselbe wurde etwa nach der Mitte des ersten Jahrhunderts um die Zeit Vespasians von der Gemeinde erbaut, die damals in ihrem ersten Aufschwung begriffen sein mochte. Damals schoben die Rheinlegionen ihre Standpunkte nach Deutschland vor und war wohl auch die Brücke erbaut worden. Es ist zu denken, dass das Bad sehr häufig benutzt wurde, und da es dazu auf keinem soliden



Grunde stand, so mag es bald einer gründlichen Reparatur bedürftig geworden sein. Die Gemeinde jedoch scheute die Kosten eines Neubaues, und so ging der Zerfall weiter, bis etwa unter Marc Aurel in der zweiten Hälfte des zweiten Jahrhunderts Tascus, dem Beispiele anderer fürstlicher Wohlthäter des Alterthums folgend, die Wiederherstellung aus eigenen Mitteln ausführte. Wie lange nun seitdem das Bad sich im Gebrauche erhielt, ist ungewiss; über Alexander Severus hinaus führen keine Spuren. Sollte es etwa schon ein Opfer der ersten Einfälle der Alamannen im dritten Jahrhundert n. Chr. geworden sein? Soviel ist sicher, dass es durch Feuer unterging.

Die Anlage und die innere Einrichtung des Bades sind aus dem beigegebenen Plane leicht zu erkennen. Das Haus bildete ein längliches Rechteck, dessen Seiten genau nach den Himmelsgegenden orientirt waren, so dass es mit der vorderen Langseite direkt nach Norden auf das Wasser hinausschaute. Die Länge betrug 70', die Breite 44'. Die Umfassungsmauer hat eine Dicke von 2½' bis 3'; das Material der Mauer besteht aus Geröll, Tuf und Bruchsteinen (Kalk), die in dem ½ Stunde entfernten Schinenberg jenseits des Rheins gewonnen wurden. Der Bestich auf der Südseite war mit Haken von Eisen befestigt. Auf der Westseite waren ausserhalb der Mauer mehrere steinerne Pfosten im Boden angebracht, die dem weichen Torfgrund etwas Halt geben sollten. Das Innere zerfiel in sechs Räume. Der Eingang war auf der Ostseite bei A, wo auch die grosse Aufschrift gefunden wurde. Man betrat zunächst das ziemlich geräumige 22' lange und 19' breite Warte- und Auskleidezimmer B, dessen vordere Ecke Ba für sich abgeschlossen wohl für den Aufenthalt des Abwarts oder Portiers bestimmt war. Die Wände des Auskleidezimmers waren mit Knospen, Kreisen und Schlingwerk bemalt. An dasselbe stiess auf der Schmalseite ein mit einem Hypokausten versehener Raum C, ebenfalls 22' lang und 19' breit, der als warmes Fussbad gedient haben mag. Hinten führten ein Paar Stufen in das kalte Wasserbad in dem kleinen Zimmer D, dessen Länge bei gleicher Breite nur 10' betrug. Aus dem Auskleidezimmer konnte man wohl auch auf der andern Seite in den ebenfalls mit einem Hypokausten versehenen Raum E eintreten. Auf dessen Nordseite, in der nordwestlichen Ecke des Hauses befand sich der Feuerraum G mit dem Brennloch; aus diesem strömte also die warme Luft unmittelbar in den Hypokausten des Zimmers E, aus welchem sie dann durch die mittlere Scheidewand hindurch in das Zimmer C hinübergeleitet werden musste. Das dem Brennloche zunächst gelegene Gemach E war offenbar der wärmste Raum und zugleich der grösste mit einer Länge von 42'; er muss als Schwitzbad gedient haben; wie das letzte hintere Zimmerchen F eingerichtet war, ist uns unklar geblieben. Die inneren Räume erhielten Licht durch Fenster mit Glasscheiben, von denen sich sehr viele Ueberreste gefunden haben.

Von Gegenständen, die zur Ausstattung des Bades gedient haben mögen, sind eine Unmenge Fictilien, freilich in sehr trümmerhaftem Zustande, besonders Scherben von Wasserkrügen und Schüsseln aller Art aus rother, auch schwarzer Erde, mit Reliefdarstellungen oder einfacher gemalter Ornamentur, auch zahlreiche Stücke von Amphoren und Glasgefässen aufgelesen worden. Die Namen der Töpfer sind meist bekannte, wie Januarius (IANVARIVSF) (IANF) Paulus (PAVLF), Lollius (LOLLI..), Sacratus (SACRA..), Cibisus (CIBISVSFEC), Firmus (FIR); dann erscheint auch ein Unio und verschiedene nur halb oder gar nicht lesbare, so ein Name, der

mit Ban anfängt, einer der auf KAPO ausgeht, ein anderer auf IILAD. Von den zum Bad gehörenden Waschschwämmen hat sich ebenfalls einer gefunden.

Auch Schmuckgegenstände fanden sich vor, unter Anderm ein werthvoller geschliffener Opal, ein Halsgehängsel von Gold, verschiedene Schnallen (fibulæ) von Bronce und Nadeln von Bronce und Bein. Sehr interessant sind auch die Ueberreste von Lebensmitteln, nämlich ein Stück Brod, eine Olive, Kirschen-, Pflaumen- und Pfirsich-Steine, dann Knochen von Esel, Pferd, Ochs, Kuh, Hirsch, Schwein, Ziege, Schaf, vom Haushuhn und Sumpfvögeln, und Gräthen von Fischen; auch Fröschenschenkel fehlten auf dem Speisezeddel der dortigen Besucher nicht; wenigstens hat man auch die Knöchelchen der Hinterbeine der rana esculenta und temporaria aufgelesen; endlich sind auch Hund und Marder vertreten.

Noch bedürfen manche Punkte einer nähern Untersuchung; über Vieles herrschen noch Zweifel und haben wir daher auch Einiges hier übergehen müssen; indessen als vorläufige Anzeige mag das Gesagte genügen. Prof. MÜLLER.

243.

Die Amsoldinger Inschriften.

Auf Wunsch der Redaktion dieser Blätter theile ich Folgendes über die Ergebnisse einer im Laufe des verflossenen Jahres unternommenen neuen Untersuchung der wichtigen Amsoldinger Inschriften (Nr. 212—214 u. Nr. 309 bei Mommsen) mit. Ein strebsamer Student der Theologie, Herr Weidling aus Dresden, dermalen in Bern, hatte bei einer Untersuchung des in Form der Amsoldinger Kirche erhaltenen höchst interessanten altchristlichen Bauwerkes auch den in der Krypta derselben eingemauerten drei römischen Inschriften seine Aufmerksamkeit geschenkt und dieselben sammt der im Schlossgarten der Familie v. Tscharner von Amsoldingen befindlichen vierten in einem Aufsatze über „Amsoldingens christliche und römische Alterthümer" im Sonntagsblatt des „Bund" Nr. 38 vom 19. Sept. 1874 mit wesentlichen Abweichungen von Mommsen's Text herausgegeben. Es war ihm namentlich durch Ausdauer und Beharrlichkeit gelungen, die Inschrift der Leugensäule (Nr. 309), deren Schlussbuchstaben, je 2—3 in jeder Zeile, einmal auch vier (siehe unten) von dem zwischen der Säule und der Wand eingekeilten festen Mörtel bedeckt waren, durch Wegklopfen desselben vollständig heraus zu bringen. Mommsen, welcher seiner Zeit von den Behörden des Ortes die Freilegung der Säule dringend verlangt hatte, war dies damals verweigert worden.

Die Inschrift (Nr. 309 bei Mommsen) lautet also jetzt folgendermassen (das Neuentdeckte ist durch den Strich vom Andern getrennt):

[I] MPP. DD.	NN.
GALLO. ET. V	OLV
SIANO. P. F.	AVGG.
COS.	PP.
AVENT	IC.
LEVG.	
VII.	

Man sieht also, Mommsen hatte Recht, wenn er beifügte, dass die Inschrift leicht ergänzt werden könne: denn so angenehm auch die jetzt sicher gestellte Ergänzung ist, so bringt dieselbe, mit dem von Mommsen unter Nr. 310 daneben gestellten Sittener Leugenstein aus der gleichen Zeit verglichen, sachlich nichts Neues. Denn während der Amsoldinger Stein die Inschrift hat: Imperatoribus dominis nostris Gallo et Volusiano piis felicibus Augustis consulibus perpetuis Aventico (oder Aventicum) leug. VII, lesen wir auf dem Sittener Stein: Imperatoribus Caesaribus Gallo et Volusiano piis felicibus Augustis Aventico leug. XVII.

Es war somit eine nur durch die Unbekanntschaft mit solchen Fragen zu entschuldigende Unterlassungssünde, dass Herr Studiosus Weidling bei seiner Besprechung der Amsoldinger Leugeninschrift nicht die fast gleichlautende, aus der nämlichen Zeit stammende Sittenerinschrift beigezogen hat. Er wäre dann auch nicht auf den aller gesunden Exegese und der bei sämmtlichen Meilen- und Leugensteinen stereotypen, auch allein vernünftigen Uebung in's Gesicht schlagenden Einfall gekommen, die auf dem Amsoldinger Stein befindliche Zahl von 7 Leugen sei eigentlich zu vervierfachen und bedeute nicht 7, sondern 28! Vielmehr muss der Gedanke, als hätten sich die beiden Steine ursprünglich auf einer von Aventicum über die Alpen nach Sitten hinüber führenden und Amsoldingen dabei berührenden römischen Heerstrasse befunden, prinzipiell aufgegeben werden. Beide Steine befanden sich vielmehr, wie ihre Inschrift deutlich angibt, 7 und 17 Leugen nördlich oder südlich von Aventicum auf der von Lausanne über Yverdon und Avenches nach Petenisca und Solothurn führenden Strasse: denn erst von Yverdon an, welches gerade 17 Leugen von Avenches entfernt ist, gabelte sich der Weg nach Lausanne einerseits über Chavornay, andererseits über Milden: im Norden ist eine derartige Gabelung nicht nachzuweisen. Beide Steine sind also von ihrem ursprünglichen Standort weggeschleppt worden. Dies beweist auch das Material des Sittener Steins, welcher nicht, wie Mommsen gesagt wurde, aus einer bei Sitten vorkommenden Steinart besteht, sondern vielmehr aus Jurakalk, resp. Solothurner Marmor, wie die von Herrn Kunstmaler Raphael Ritz in Sitten an Herrn Dr. Ferdinand Keller übersandten Proben sattsam beweisen.

Die beiden Steine fallen in die Regentschaft der Kaiser Volusianus und Gallus 251/4 nach Chr. Die formelle Verschiedenheit der Fassung könnte vielleicht darauf hinweisen, dass die Inschriften nicht dem gleichen Jahre angehören. Noch ein Wort über die Leugenrechnung. Bekanntlich haben dieselbe von den 30 bei Mommsen angeführten, in der Schweiz gefundenen Meilensteinen nicht weniger als sieben, nämlich die Nummern 309. 310. 333. 334. 335. 336. 337; unter den am Rhein gefundenen (Brambach, Bonner Universitätsprogramm 1865/66) sind nach Leugen berechnet sicher 13, nämlich die Nummern 10. 14. 15. 26. 27. 28. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38, vielleicht noch als vierzehnter Nr. 29. Die Vergleichung der datirten Steine ergibt nun das interessante Resultat, dass am Rhein und in Helvetien, während im 1. und 2. Jahrhundert nur Meilenrechnung stattfand, im ganzen Verlauf des dritten Jahrhunderts die Leugenrechnung auffallend dominirt: 18 Fälle gegen 6. Aus dem Anfang des vierten Jahrhunderts halten sich je zwei der verschiedenen Zählungsweisen einander die Waage (vergl. Alpenrosen Nr. 47 vom 22. Nov. 1874).

Ein weiteres wichtiges Ergebniss der Untersuchungen des Herrn Stud. Weidling ist dieses, dass er den obern Theil der in zwei Hälften zerschnittenen Inschrift Nr. 212, den Mommsen nicht auffinden konnte, in der Krypta wieder entdeckt hat.

leider ohne eine Notiz darüber beizufügen, dass er damit wirklich eine Entdeckung gemacht hat. Wer weiss, wie misstrauisch man gegen Inschriften sein muss, deren Originale nicht mehr nachzuweisen sind, wird die Auffindung dieser Originalurkunde mit Freuden begrüssen. Sie befindet sich (vergl. Alpenrosen 1874 Nr. 44 p. 345 Anm.) am zweiten der beiden viereckigen Pfeiler, die den Eingang zu dem Seitengang bilden, welcher der alten Altarnische gegenüberliegt, und zwar ist sie unten in der Richtung nach diesem Gange zu verkehrt als Basis dieses Pfeilers eingesetzt. Die untere Hälfte findet sich am ersten Pfeiler, also links von diesem Eingang, unten in gleicher Richtung, jedoch richtig eingesetzt, ebenfalls als Basis des Pfeilers verwendet. Von den andern Inschriften steht Nr. 213 oben am zweiten Pfeiler auf der dem Besucher der Krypta zugekehrten Seite, also auf der Innenseite des zum Seitengang führenden, durch die beiden Pfeiler gebildeten Eingangs. Die Leugeninschrift steht am Ende dieses Seitengangs links bei der Fensteröffnung auf einer hart an die Aussenmauer gerückten runden Säule, und Nr. 214 endlich, wie schon bemerkt, unter freiem Himmel in dem hinter dem Schlosse befindlichen Parke der Familie v. Tscharner in der Nähe eines Gemäuers.

Was nun den von Herrn Stud. Weidling revidirten Text dieser Inschriften selbst betrifft, so enthielt derselbe, mit dem Mommsen'schen verglichen, so auffallende und unwahrscheinliche Abweichungen neben einer grossen Zahl von sinnstörenden und in die Irre führenden, nicht weiter berichtigten Druckfehlern (darunter der Wegfall eines ganzen Wortes), dass eine autoptische Nachprüfung und Korrektur zur Pflicht gemacht wurde. Nach derselben (veröffentlicht in Nr. 44 der Alpenrosen vom 1. Nov. 1874) ergab sich folgende Gestalt der Inschriften:

Nr. 213.

D. M.
FLAVIAE. PVSINNAE.
VXORI. KARISSIMÆ. [1])
AC. PVDICAE. PIIS
SIMAE.
[Q]VAE. VIXIT. ANN. XVIII.
DIEBVS. IIII.
OTACILIVS. THESAEVS.
PERINDE. KARISS. MARIT.
F. C.

Nr. 212.

C. AMILL. POLYNICES.
NATIONE. LYDVS. ARTI[S] [2])
AVRIFEX. CORPORIS.
[F]ABR. TIGNVARIORVM.
[A]PVD. EOSDEM. OMNIB.
[H]ONORIBVS. FVNCTVS.

* * *

[1]) Æ in Ligatur.

[2]) S nicht mehr ganz deutlich, doch sicher zu ergänzen.

[Q]VÆ[1]) VIXIT. ANN. LX[.].
[E]T. Q. ÆMILLIO.[2]) PAVLO.
[F]ILIO. EIVSDEM. ARTIS.
[E]T. CORPORIS. QVI. VIXIT.
[A]NNOS. AETATIS. XXXIII.

Nr. 214.

D. M.
MATI[. .]IAE.[3]) PV
[S]INNAE. QVAE.
VIXIT. AN. XXV[.].
MAT. PERVINC
VS. PATR. F. C.

Diese Stücke gehörten ohne Zweifel einst nach Avenches, von wo sie mit dem einst in der Nähe von Avenches aufgestellten Leugenstein, wohl zur gleichen Zeit, nach Amsoldingen verschleppt worden sind. Darauf führt zunächst der Umstand, dass sich sonst in Amsoldingen durchaus keine Spuren römischer Niederlassung finden, wie von bewährten Kennern des Bestimmtesten versichert wird, während man neben so wichtigen Denkmälern solche in besonders reicher Zahl zu erwarten berechtigt ist.

Diese Vermuthung, welche sich noch darauf gründet, dass ein corpus fabrorum tignuariorum, welchem der aurifex der Inschrift Nr. 212 angehörte, doch wahrlich eher auf eine wohlorganisirte grössere Stadt, denn auf einen kleinen von der übrigen Welt abgeschiedenen Flecken hinweist, dass ferner der Ausdruck apud eosdem omnibus honoribus functus in der nämlichen Inschrift auf Avencher Denkmälern geläufig ist und dass endlich der Name Otacilius in Nr. 213 ebenfalls auf Inschriften von Avenches des Oeftern angetroffen wird, erhält nun eine sichere äussere Bestätigung durch die Thatsache, dass sämmtliche Amsoldinger Inschriftensteine sammt dem Leugenstein *nicht aus dem Material des nahen Stockhorn, sondern aus Jurakalk bestehen,* wie sich aus einer genauen, von Prof. Dr. Bachmann aus Bern an jedem dieser Steine vorgenommenen geologischen Untersuchung ergab. Aber nicht nur die mit Inschriften versehenen Steine, sondern auch die übrigen drei glatten Säulen der Krypta, sowie der obere ebenfalls unbeschriebene Würfel des ersten Pfeilers bestehen aus dem gleichen Material, wobei noch zu bemerken ist, dass von den zwei ersten (in der Mitte des Seitengangs befindlichen) Säulen die zur Linken gelegene ein unverhältnissmässig grösseres Volumen hat, als die mit ihr korrespondirende, deren Volumen mit dem der zwei anderen (von denen die eine die Leugensäule) sonst so ziemlich übereinstimmt. Es ergibt sich daraus, dass die Erbauer der Krypta beim Zusammenbringen des erforderlichen Materials sich in erster Linie an unbeschriebene bereits zugehauene Steine hielten, mochten diese nun zu einander passen oder nicht, und erst in zweiter Linie auch beschriebene mit in den Kauf nahmen und, so gut es ging, dieselben architektonisch verwertheten, wobei es freilich ohne etliche Barbarismen nicht abging. Dieses Material wurde also aus der Fremde bezogen: Die Richtung zeigt der Leugenstein, dessen Verschleppung aus der Nähe

[1]) Æ in Ligatur.
[2]) Æ in Ligatur, wohl ein Steinmetzversehen.
[3]) Wahrscheinlich MATILLIAE; zwischen MATI und IAE ist Raum für zwei Buchstaben.

von Avenches durch seine Inschrift ja sicher gestellt ist. Dass der im Park der Tscharner'schen Familie befindliche ebenfalls aus Avenches hergeschleppte Grabstein (Nr. 214) nicht ebenfalls in der Krypta architektonisch verwerthet wurde, erklärt sich einfach daraus, weil derselbe nicht die für die dortigen Pfeiler erforderliche Dicke besass: es ist eben nicht ein Würfel, sondern eine sehr schmale Platte.

Somit wird Amsoldingen als römische Station fallen gelassen werden müssen; jedenfalls werden wir sämmtliche aus den dortigen Inschriften gezogenen kulturhistorischen Schlüsse künftighin auf Avenches zu beziehen haben. Dies schliesst das Vorkommen vereinzelter Niederlassungen in jener Gegend nicht aus, wie z. B. der Fund römischer Beile in Almendingen (bei Thun) zeigt.

Bern, den 28. März 1875.

Prof. Dr. Hagen.

Befund des Herrn Prof. Bachmann in Bern
betreffend die Gesteinsarten der römischen Inschriften in Amsoldingen.

Die in Amsoldingen mitgenommenen Gesteinsproben von röm. Inschriftensteinen, Säulen etc. gehören sämmtlich Gesteinsarten der jüngern Juraformation oder der untern Kreideformation, am wahrscheinlichsten der erstern und zwar speziell dem sog. weissen Jura an, wie er im topograpischen Jura von Biel bis Genf auftritt und noch gegenwärtig in zahlreichen Steinbrüchen ausgebeutet wird. Leider lassen sich an den betreffenden Monumenten keine deutlichen Spuren von Versteinerungen wahrnehmen, auf welche gestützt eine geognostische Altersbestimmung leicht möglich wäre. So viel aber kann bestimmt versichert werden, dass diese Kalksteine aus dem topographischen Jura und keineswegs aus den Alpen, wie etwa der nahen Stockhornkette stammen.

Genauer kann man 3 Varietäten auseinander halten, die indessen mit Ausnahme der 3. Probe ganz gut nur verschiedenen Bänken desselben Steinbruchs angehören dürften, nämlich:

1. Sehr helle (weisse), dichte, splitterig brechende Kalksteine — Inschriftenstein im Park des Schlosses Amsoldingen (Nr. 214) — Leugenstein in der Krypta (Nr. 309) — mittlere Säule links und Säule rechts gegenüber dem Leugenstein ebenda.
2. Graulichweisse Kalksteine — Inschrift I (Nr. 213), II^a, II^b, (Nr. 212) und Pfeiler I (oberer Würfel) — alle in der Krypta.
3. Bröckeliger, fast kreideartiger, etwas oolithischer Kalkstein, wie er nur in der obern oder jüngern Juraformation im Jura, sog. Corallien, auftritt — Capitäl der mittlern Säule links vor dem Leugenstein.

Ich will noch beifügen, dass in allen Amsoldinger Steinen unregelmässige braune aderig sich verästelnde Flecken vorkommen, welche von verwitterten schwefelkieshaltigen Einschlüssen herrühren. Es ist dies ebenfalls eine Erscheinung, welche in dieser Weise sich nie bei allenfalls vergleichbaren Alpenkalksteinen zeigt, sondern denjenigen des topographischen Jura eigenthümlich ist.

Es zeigen diese Gesteine keine sichere Uebereinstimmung mit der Probe des Meilensteins von Sitten, welcher indessen ebenfalls sicher aus dem topographischen Jura stammt und sehr wahrscheinlich bezüglich des geolog. Alters dem obern Neo-

comien, dem Calcaire jaune de Neuchâtel, dem Bausteine von Neuenburg, welcher übrigens auch westlich von Neuenburg bis in die Gegend von Vallorbes vorkommt, angehört.

Bern, 28. März 1875.

244.

Handmühlen.

Für Alles lehrt ja die Noth den Naturmenschen Mittel finden, wodurch ihm gerade in seiner Lage die Erreichung irgend eines Zweckes möglich wird. Diodorus Siculus, histor. Bibliothek III, 15. —

Die Neuzeit kennt im Allgemeinen je nach der treibenden Kraft vier Arten von Mühlen: Die Handmühle, die Wassermühle, die Wind- und Dampfmühle; das Alterthum kannte nur die Wassermühle, die von einem Pferd oder Esel betriebene Mühle und die Stein- oder *Handmühle*; mit dieser haben wir es hier zu thun. In den ältesten Zeiten nämlich wurde das Getreide entweder roh genossen, oder gedörrt und geröstet, nachher zerrieb man die Körner entweder mit zwei Steinen oder zerstiess es in Mörsern mittelst Keulen, was noch vor der Erfindung der Mühlen geschah. Hesiod. op. 423. Cato. R. R. 14. Das Rösten geschah auch bei den alten Römern, wie Ovid. (Fast. II, 521) singt und Servius (ad. Aen. I, 179) mit folgenden Worten bestätiget: quia apud majores nostros molarum usus non erat, frumenta torrebant et ea in pilas missa pinsebant: et hoc erat genus molendi, unde et pinsores dicti sunt, qui nunc pistores vocantur und die Stampfmühle pistrinum Ovid. VI, 313. Diese von Hand praktizirte Steinmühle findet sich namentlich bei den primitiven Anfängen der menschlichen Kultur; auch in verbesserter Form bei den alten Kulturvölkern in Asien, Aegypten und Griechenland. Die Ausgrabungen von Pfahlbauten, vorzüglich auch in den Stationen des Bielersees haben eine Unzahl solcher einfacher Steinmühlen von nicht sehr abweichender Formation an's Licht gefördert, wie die „Mittheilungen der zürcher antiquarischen Gesellschaft" und der „Anzeiger" sie mehrfach beschreiben. — Der Mensch hatte nicht schwer auf diese einfache Technik, das Korn in Mehl zu verwandeln, zu kommen. Der Philosoph Annaeus Seneca disputirt in seinem 90. Briefe gegen den Satz des Stoiker's Posidonius aus Apamea, dass die Philosophie auch jene Künste erfunden habe, deren sich das tägliche Leben bediene und bestreitet damit der Philosophie den Ruhm, die älteste Handwerkerei, also z. B. mit dem Hammer und der Zange, den ältesten Hüttenbau und den Bergbau erfunden zu haben. Posidonius, einer der ältesten gründlichen Forscher des alten Keltenlandes zugleich auch der älteste nicht zu verachtende Antiquar, welcher des alten Helvetien gedenkt, erzählte nämlich, wie der Weise, die Natur nachahmend, darauf kam, Brod zu machen: „die in den Mund gebrachten Getreidekörner werden durch die Härte der an einander treffenden Zähne zermalmt und, was zwischen ausfällt, wird durch die Zunge wieder zwischen eben diese Zähne gebracht; darauf wird es mit Speichel vermischt, damit es leichter durch die schlüpfrige Speiseröhre gleite: dann in dem Magen durch die innere Wärme verdaut, geht es endlich in den Körper über." —

Diesem Beispiele folgend setzte Einer einen rauhen Stein auf den andern nach Art der Zähne, deren ein Theil unbeweglich die Bewegung des andern erwartet; durch die Reibung über einander werden die Körner zermalmt und immer wieder dazwischen gebracht, bis sie durch die wiederholte Reibung ganz fein gemahlen werden. Hierauf benetzte er das Mehl mit Wasser, knetete es anhaltend durch und bereitete Brod daraus, das er anfänglich in heisser Asche oder auf einem glühenden Steine buck; nachher wurden allmälig Backöfen erfunden und andere Einrichtungen, um der Hitze nach Belieben sich zu bedienen. Das ist die genetische Entwicklung eines Handwerkes durch einen Philosophen, dessen Ansichten über natürliche Dinge im Alterthum sehr berühmt waren, eines Philosophen aber auch, der nicht blos innert den vier Wänden seine Beweise konstruirte, sondern die alte Welt, also Aegypten, Hellas, Afrika, namentlich aber, wie die zahlreichen Excerpte des Strabo und Athenaeus bezeugen, Italien, Spanien, Gallien und die Alpen selbst bereist und erforscht hat. Die antiquarischen Forschungen unserer Tage, die Berichte der neuesten Reisenden bestätigen realiter des Philosophen Ideen. —

In dem sehr lesenswerthen Berichte über die Reise nach Abessinien in den Jahren 1861—62 durch M. Th. v. Heuglin (Jena, Costenoble, 1868. p. 40) wird von der Einrichtung eines Schiffes und der darauf sich befindenden Küche erzählt: „Täglich bäckt man frisches Brod darin. — Das Mehl wird auf der *Murhaka* — einem *flachen Stein* — aus Büschelmais gerieben, mit Wasser zu Teig geknetet und in kleine Kuchen geformt, auf denen die zierlichen Pratzen des Schiffsjungen im Abklatsch als Kontremarke figuriren. Nun kommts zum Backen! Der beschriebene Ofen wird mit Holz gefüllt und nachdem dieses ganz abgebrannt ist, patscht die gewandte Hand eines Matrosen die Teigkuchen an die Thonwände des Ofens fest; man bedeckt das Ganze und nach einer Viertelstunde wird das dampfende halbgare Brod herausgenommen.“ Ebendaselbst auf seiner Reise nach Bogos und dem Aufenthalt in Kérén (pg. 93) schreibt er: „mit einigen Bogosfrauen wird verhandelt wegen Mahlen des Getreides“. —

Bei der Schilderung der Pimo-Dörfer in Amerika (Reisen und Abenteuer im Apachenlande von J. Ross Browne, aus dem Englischen durch H. Herz. Jena, Costenoble, 1871) ist pg. 92 die gelungene Abbildung eines Pimo-Weibes beim Weizenmahlen: halbnackt mit dem nackten Säugling auf dem Rücken, mahlt sie über einer ausgehölten Steinplatte gebückt mit einem länglichen Steincylinder das Korn (siehe Zeichnung im genannten Buche.).

Samuel White Baker [der Albert Nyanza und die Erforschung der Nilquellen, deutsch durch J. Martin. Jena, Costenoble, 1867. I. Bd.] erzählt pag. 66: „Zum Mittagessen hatten wir einen Truthahn und ein grosses Wunder: die Kisras (eine Art braunen Pfannkuchens, der die Stelle des Brodes vertritt) waren frei von Sand. Seitdem ich in Africa bin, muss ich in der Gestalt von Gries, der sich von der *Murhaka* oder dem *Reibsteine* abgescheuert hat, schon einen ansehnlichen Mühlstein verschluckt haben. Die Murhaka ist, wenn sie neu, ein grosser flacher Stein, der etwa 40 Pfd. wiegt: auf diesem wird das Getreide dadurch zermalmt, dass man einen cylindrischen Stein mit beiden Händen hin und her treibt. Nachdem er einige Monate gebraucht worden ist, verschwindet der ursprüngliche Reibstein zur Hälfte, während der Gries sich mit dem Mehle vermischt. Auf diese Art wird der Reibstein wirklich gegessen. Kein Wunder, wenn die Herzen in diesem Lande von Stein

werden.“ — II. Bd. pg. 73—74: „Die Eingebornen des Kytschstammes leben in solchem Elende, dass sie von allen todten Thieren Fell und Knochen verschlingen, *die Knochen werden zwischen Stein zerstossen* und, wenn sie in Pulver verwandelt sind, zu einer Art Suppe gekocht.“ — Pg. 194: „bei dem merkwürdigen Latukasstamm sind die Frauen insofern geschätzt, als sie ihnen werthvolle Thiere sind: sie mahlen das Getreide, holen das Wasser, sammeln Brennholz, belegen den Fussboden mit Cement“. — Auf solchen Steinmühlen mussten schon in ältester Zeit *bei den Israeliten die gefangenen Knechte und Mägde mahlen* [2. Mos. 11, 5.] — Vom Manna, welches aussah wie Coriandersamen, heisst es [4. Mos. 11, 8.]: Und das Volk sammelte es und stiess es mit Mühlen und zerrieb es in Mörsern und kochte es in Töpfen und machte sich Aschenkuchen daraus und es hatte einen Geschmack wie Oelkuchen. Hiob [24, 11] spricht auch von Mühlen, auf welchen die Gerechten ihr eigenes Oel zu machen gezwungen werden. — Bei der Zerstörung des tyrannischen Babels muss nach der Prophetie Jesaias auch die Tochter Babels die Mühle nehmen und Mehl mahlen, ihre Zöpfe ausflechten und den Fuss entblössen. Jes. 47, 12. — Man mahlet die Wicken und Kümmel, Weizen und Gerste, dass es Brod werde und drischt es nicht gar zu Nichte, wenn man es mit Wagenrädern und Pferden ausdrischt. Jes. 28, 28. — Bei der Zerstörung Jerusalems: zwei werden mahlen auf der Mühle und eins wird angenommen und die andere wird verlassen werden. Matth. 24, 41. Apocal. Joh. 18, 22. Der Teig wird entweder in einem Backofen blos auf Kohlen [Jes. 44, 19.] oder auf glühende Steine gelegt wie in Arabien. — Jene Handtierung der Mühle ist nach all' diesen Beispielen im Oriente eine niedrige und mühevolle Sklavenarbeit, eine Strafe. Nicht anders in Hellas und seinen Inseln. Fünfzig Weiber dienten am Hofe des phæakischen Königs und zermalmeten mit rasselnder Mühle gelbes Getreide [Odyss. VII, 104 und dazu der Scholiast]; und in einem Gemache des Königs Odysseus auf Ithaka standen 12 Mühlen, an denen täglich 12 Frauen geschäftig Mehl aus Weizen und Gersten fertigten, das Mark der Männer; die gliederlähmende Arbeit spricht aus jeder Verssilbe und dem frommen Wunsche der einsam wachenden Müllerin ergreifend hervor. Odyss. XX, 105 ff. — Grosse Steine werden μύλακες, Ilias XII, 161, oder μυλοειδεῖς πέτροι (VII, 270) genannt; solche von den homerischen Helden geschleuderte Steine konnten der Natur der Sache gemäss nur Steine von Handmühlen sein. (Schluss folgt.)

Prof. Hersche.

245.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

XIII.

(Fortsetzung.)

XXI. Canton Zürich.

Mörspurg. Schloss bei Oberwinterthur. Zu oberst im Thurm, theilweise auf die starke Nordmauer desselben gebaut, liegt die wahrscheinlich aus dem XIII. Jahrhundert stammende Schlosskapelle. Der rechteckige Bau, von W. nach O. M. $6_{,40}$ lang und $3_{,16}$ breit, ist mit zwei spitzbogigen ca. 4 M. hohen Kreuzgewölben bedeckt, die durch eine breite, rechtwinkelig profilirte Quergurte getrennt sind. Kräftig verjüngte Dreiviertelssäulen tragen die Rippen und Schildbögen, als Stützen für die Quergurte fungiren breite Pilaster mit abgefasten Kanten. Die Profilirung der Rippen

ist in beiden Jochen eine verschiedene, die hohen und schmalen Fenster, zwei an der Nordseite und ein einziges an der östlichen Schlusswand, sind einfach geschmiegt und im Rundbogen geschlossen. Die Basen, auf denen die Dienste ruhen, zeigen die attische Form, sie sind ohne Eckblätter und verschiedenartig gebildet, bald mit steiler, bald mit niedriger Hohlkehle und einem sehr schwachen oberen Wulste. Die übrigen Details an Kapitälen, Schlusssteinen und die Blattornamente, welche die tief unterschnittenen Schildbögen zieren, sind in einem vorwiegend romanischen Stile aus Stuck gebildet, die Kapitäle theils mit Blattwerk, theils mit Vögeln, mit Menschen- und Thierfratzen geschmückt. Von den beiden Schlusssteinen zeigt der eine eine schlichte Rosette, der andere ein Agnus Dei. **R.**

Oberwinterthur. Dreischiffige, wahrscheinlich im XII. Jahrhundert erbaute Pfeilerbasilika. Die Hauptmaasse bei Rahn, Gesch. d. bild. Künste in d. Schweiz. S. 159, Note. Vier Pfeilerpaare, in unregelmässigen Abständen durch Rundbögen verbunden, begrenzen das Hauptschiff, das M. $8_{,60}$ hoch, gleich den Abseiten, mit einer flachen Holzdiele bedeckt ist. Die Obermauern sind in einer Höhe von M. 6 von je 6 schmalen und einfach geschmiegten Rundbogenfenstern durchbrochen, dieselbe Form zeigen die Fenster in den Nebenschiffen. Im Osten des Mittelschiffes öffnet sich ein M. $7_{,60}$ hoher Spitzbogen nach dem Chore, dessen Boden nur zwei Stufen über dem des Langhauses liegt. Derselbe ist horizontal geschlossen und östlich mit 3 hohen Rundbogenfenstern versehen. An der Nordseite zwischen Chor und Schiff erhebt sich der schmucklose viereckige Thurm. Das Aeussere entbehrt jeglichen Schmuckes, auch im Innern beschränkt sich der Zierath auf die allernothwendigsten Gliederungen: die attisirenden Gesimse der Vorlagen, welche den Chorbogen tragen und die Kämpfer auf den Schiffspfeilern, deren Gliederung an die schlichten Pfeilergesimse in den Emporen des Grossmünsters in Zürich erinnert. Ein Gurtgesimse über den Archivolten fehlt, ebenso im Chore, wo die spitzbogige Tonne unmittelbar aus den Umfassungsmauern sich einwölbt. Am Aeussern des Thurms das im Anzeiger 1857 No. 1 Taf. 1 zu pag. 18 u. f. abgebildete Relief mit der Darstellung der hl. Kümmerniss. **R.**

Rheinau. 1. Kirche S. Nicolaus auf dem Berge. Einschiffiges flachgedecktes Langhaus, an der Ostseite in ganzer Breite desselben 3 halbrunde Apsiden, die grösste in der Mitte. Vor denselben 3 Joche mit rippenlosen Kreuzgewölben, die westlich von 2 achteckigen Pfeilern, an den Langwänden und vor der Apsis von viereckigen Vorlagen getragen werden. Diese spätgothischen Constructionen sind ohne Zweifel gleich den barocken, theils rund- theils spitzbogigen Maasswerkfenstern in den Apsiden und dem Langhaus nach dem 1578 erfolgten Einsturz der Kirche (Nüscheler II, 1. S. 37) erstellt worden. Das Innere und Aeussere schmucklos.

2. Kirche des ehem. Benedictinerklosters. 1705 begonnen, 1710 geweiht (Nüscheler a. a. O. S. 47). Die alte Stiftskirche, von welcher der Grundriss (Zeichnungsbücher der antiq. Ges. in Zürich) und die nördliche Ansicht in einem 1619 datirten Kupferstiche Joh. Casp. Winterlins (Benedictiner von Muri) erhalten sind, war eine dreischiffige Pfeilerbasilika von sehr unregelmässiger Anlage. Auf das Langhaus, dessen Haupt- und N Seitenschiff die gleiche Weite hatten, folgte ein gewölbter (gothischer?) Lettner und jenseits desselben in der Länge zweier Arkadenstellungen die Fortsetzung der 3 Schiffe, jedes mit einer halbrunden Apsis geschlossen. Die Stützen, welche hier und im Langhaus die Archivolten trugen, waren länglich rechteckige Pfeiler. Sämmtliche Theile waren flachgedeckt mit Ausnahme der westlichen Joche im Haupt- und dem N Seitenschiff, welchem Ersteren sich in westlicher Verlängerung der 1566—73 erbaute Glockenthurm anschloss. Wahrscheinlich rührten die Hauptbestandtheile dieser Anlage von der 1114 geweihten Stiftskirche her und stammte aus jenem Gebäude auch das schöne roman. Gesimsfragment, von welchem Heideloff (die Ornamentik des Mittelalters Lfg. IX. Taf. I. 1) eine Abbildung gibt. Aus der Ansicht von Winterlin geht übrigens hervor, dass diese alte Kirche schon vor dem Jahre 1619 verschiedene Umbauten erlitten hatte. Sämmtliche Schiffe waren damals unter Einem Dache vereinigt, die N Langwand und Apsis mit rundbogigen (?) Maasswerkfenstern versehen. Ueber die ehemals in der Stiftsbibliothek aufbewahrten Elfenbeinreliefs, cf. Rahn, Geschichte der bild. Künste in der Schweiz S. 274 u. f. Das karolingische (jetzt gleich den vorigen Gegenständen im Antiquarium zu Zürich befindliche) Elfenbeinhorn abgeb. in den Alterthümern und historischen Merkwürdigkeiten der Schweiz, Bd. I. Bern 1823—24. Taf. XXIII.

Rorbas. Kirche S. Joh. Baptista. Nüscheler II, 1. 231. Das flachgedeckte Schiff seit 1585 erbaut. An der Ostseite desselben der Thurm mit gothischem Hochbau. Zu ebener Erde der roman. Chor mit goth. Maasswerkfenstern und einem rippenlosen rundbogigen Kreuzgewölbe. Nach

dem Schiffe öffnet sich derselbe mit einem rechtwinklig profilirten Rundbogen auf schmucklosen Schräggesimsen. (Aufnahmen von Herrn Schulthess-Kaufmann sel.)

Rossberg. Schlosskapelle (unweit Töss). Theilweise zerstört. Einfach rom. Spuren von Wandgemälden. Nüscheler a. a. O. S. 264.

Rüti. Ehem. Prämonstratenserklosterkirche. Baugeschichte und literarische Nachweise bei Rahn a. a. O. S. 385 u. f. Von der alten Anlage bestehen noch der Chor und die S und N bis zur halben Tiefe begleitenden Nebenräume, sämmtliche horizontal geschlossen. Der Chor ist M. $7_{,35}$ lang und M. $6_{,36}$ breit, mit einem Kreuzgewölbe bedeckt, dessen wulstförmige Rippen und rechtwinkelige Schildbögen in den Ecken von Dreiviertelsäulen getragen werden. Die Schildbogen an der N und S Wand halbkreisförmig, diejenigen in der Querachse spitzbogig. An der Ostseite ein einziges grosses Rundbogenfenster, diejenigen an der Langseite spitzbogig mit spätgoth. Maasswerk. Die Ecksäulen tragen korinthisirende Kapitäle mit ungezahnten Blättern, die attischen Basen auf hohen viereckigen Postamenten sind mit Eckblättern versehen. Von den beiden Seitenkapellen trägt diejenige an der N Seite den Thurm. Das Aeussere desselben zu ebener Erde ist mit Ecklesenen gegliedert, der schlanke Hochbau datirt aus späterer Zeit. Die Kapelle ist mit einem rundbogigen rippenlosen Kreuzgewölbe versehen, dessen rechtwinkelige Schildbogen von plumpen Viertelssäulen mit ungeschlachten trapezförmigen Kapitälen getragen werden. Der Spitzbogen, mit dem sich diese Kapellen gegen die ehemals westlich vorliegenden Seitenschiffe öffneten, ist rechtwinklig profilirt und entbehrt der Kämpfergesimse. Das gegenwärtige Langhaus (M. $16_{,40}$ breit und M. $23_{,35}$ lang) ist einschiffig, flach gedeckt und mit grossen modernen Flachbogenfenstern versehen. **R.**

S. Martin auf dem Zürichberg. Ehem. Augustiner-Chorherren-Propstei. Nüscheler III S. 445. Von dem wahrscheinlich aus dem XIII. Jahrhundert stammenden Kreuzgang waren 1778 zwei, 1830 nur noch ein Flügel erhalten, seither ist auch dieser zerstört. Die Gänge waren flach gedeckt und gegen den Kreuzgarten mit einer Reihenfolge von Rundbogenfenstern auf einfachen Theilsäulchen mit schmucklosen Kelchkapitälen geöffnet. (Zeichnungen des Herrn Schulthess-Kaufmann sel.)

Schlatt. Nüscheler II, 1. S. 225. Das rundbogige Kreuzgewölbe des polygonen Chores augenscheinlich noch später als dieser.

Uster. Thurm der alten 1823 abgetragenen Kirche rom. Nüscheler III, 293.

Winterthur. Pfarrkirche S. Laurentius. Nüscheler II, 1. S. 253. Hafner, Kunst und Künstler in W. (Neujahrsblatt von der Bürgerbibliothek in W. auf das Jahr 1872. S. 8.) 1264 wurde die wahrscheinlich aus dem Anfang des XII. Jahrh. stammende K. durch Brand zerstört; von dem darauf folgenden Neubau ist als ältester Theil des gegenwärtigen Gebäudes der viereckige Chor erhalten geblieben. Derselbe ist M. $17_{,75}$ lang und M. $7_{,40}$ breit, bedeutend niedriger als das Schiff; seine Höhe übertrifft kaum diejenige der Archivolten im MSch. Zwei spitzbogige Kreuzgewölbe bedecken den länglich viereckigen Raum. Die Rippen bestehen aus 2 straffen Hohlkehlen, die auf einem kräftigen Wulste zusammentreffen. Als Dienste fungiren dünne Dreiviertelssäulen in den östlichen und hochschwebende Consolen in den westlichen Ecken. Den mittleren Scheidebogen und die neben demselben emporsteigenden Diagonalrippen tragen 3 Halbsäulen mit dazwischen befindlichen Hohlkehlen, sie ruhen auf steilen attisirenden Basen und sind mit schmucklosen Kelchkapitälen bekrönt. Das westl. Joch entbehrt einer selbständigen Beleuchtung, das östl. enthält 2 spätgothische Maasswerkfenster in der N und S Seite und drei einfach geschmiegte Spitzbogenfenster an der östlichen Schlusswand. Die Gliederung des Aeussern ist sehr einfach; sie besteht aus Ecklesenen, flankirt von kräftigen Wulsten, die zugleich den horizontalen Abschluss der Langseite und die Giebel der Ostwand begleiten. **R.**

Zürich. 1. Barfüsserkirche (jetzt Theater). Wahrscheinlich zu Anfang des XIII. Jahrhunderts erbaut, vgl. Rahn, Gesch. d. bild. Knst. S. 389. Nach Vögelin, das alte Zürich. 1829. S. 47 war das Schiff 150′ lang und 80′ breit; die Länge des Chores betrug 70′, seine Breite (in dem jetzigen Coulissenraum) misst M. $9_{,80}$. Die ganze Anlage ist inwendig und auswendig modernisirt und verbaut. Zwei Archivolten des nördlichen Seitenschiffes (jetzt Theaterfoyer) zeigen einen ungegliederten Spitzbogen von M. $4_{,50}$ Spannweite. Die Breite des nördlichen Seitenschiffes beträgt M. $3_{,80}$. **R.**

2. Fraumünster. Baugeschichte und literarische Nachweise bei Rahn a. a. O. S. 98. 146. 159, Note. S. 207—212. Kreuzgang. S. 210. 262 u. f.

3. Grossmünster. a. a. O. S. 159 Note. S. 199—205. 261. Kreuzgang S. 205 u. f. 263. Marienkapelle. S. 207.

4. **Haus zum Loch.** An der Römergasse. Ferd. Keller, Wandverzierungen in einem zürcherschen Chorherrenhause. Mittheilungen der antiq. Ges. Bd. III. Heft 4, und Zeller-Wertmüller, die heraldische Ausschmückung einer zürcherschen Ritterwohnung, a. a. O. Bd. XVIII. Heft 4. Abbildungen der ehemaligen Fronte bei Arter, Taf. 6 u. 55 der neuen Aufl.

5. **Haus Nr. 25 an der oberen Kirchgasse.** Spitzbogenfenster in rom. Uebergangsstil.

6. **Predigerkirche.** Rahn, a. a. O. S. 388. Das Schiff als ältester Theil der gegenwärtigen Anlage wahrscheinlich zwischen 1230 und 1240 erbaut. Hauptmaasse: Länge des Schiffes M. $36,_{00}$, Breite $21,_{10}$, Breite des Hauptschiffes aus dem Pfeilermittel in der Längenachse gemessen M. $11,_{20}$. Höhe der Pfeiler mit den Gesimsen M. $3,_{70}$, Scheitelhöhe der Archivolten M. $5,_{31}$. Scheitelhöhe der östlichen Archivolten M. $7,_{27}$. Der stattliche Chor wahrscheinlich im XIV. Jahrhundert gebaut. Von dem **Kreuzgang**, der an der Nordseite der Kirche einen viereckigen Hof von $21,_{08}$ M. ost-westlicher Tiefe und M. $21,_{40}$ Breite begrenzt, ist allein der nördliche Flügel in seiner ganzen Ausdehnung erhalten geblieben, von den beiden O und W anstossenden Quergängen sind zwar noch die alten Bogenstellungen vorhanden, allein die Zwischenstützen durch moderne Pfeiler ersetzt. Die Breite des nördlichen Ganges beträgt M. $3,_{18}$, die Höhe der flachen Holzdiele M. $4,_{08}$. Die Fronte gegen den Kreuzgarten öffnet sich mit 7 Gruppen von je 3 Spitzbogenfenstern, die breiten ungegliederten Leibungen werden von zwei hintereinander gestellten Säulen getragen, deren schmucklose Kelchkapitäle und plattgedrückte Basen aus Einem Stücke gearbeitet sind. Die viereckigen Pfeiler, welche die Fenstergruppen trennen, sind mit attisirenden, bloss gegen die Leibung vortretenden Gesimsen versehen. Eine schmale Thüre zwischen den beiden östlichen Fenstergruppen ist mit einer kleeblattförmig gebrochenen Spitzbogenblende bekrönt. Die Obermauern über den Fensterbögen sind im Innern wie am Aeussern völlig kahl. R.

7. **Der Rothe Thurm**, der sich an der Stelle des jetzigen Café litéraire am Weinplatz erhob, war ehedem in mehreren Etagen mit gekuppelten Rundbogenfenstern versehen, deren einige bei dem in den zwanziger Jahren vorgenommenen Umbau wieder zum Vorschein kamen. Abgeb. bei Arter a. a. O. Vgl. dazu den Text von Sal. Vögelin.

8. **S. Peter.** Der Chor zu ebener Erde des Thurmes rom. quadratischer Bau von M. $6,_{30}$ Seitenlänge, bedeckt mit einem Kreuzgewölbe, dessen Rippen und Schildbögen von Ecksäulen getragen werden. Die Kapitäle zerstört, die Basen zeigen die attische Form und einfache Eckknollen. Unter der Tünche Spuren alter Bemalung. R.

9. **Wettingerhaus.** Die Arkadenhalle zu ebener Erde mit 4 rundbogigen Kreuzgewölben bedeckt stammt aus dem XII. oder XIII. Jahrhundert. Als Träger der rechtwinklig, theilweise auch wulstförmig gegliederten Quergurten fungiren breite Pilaster mit schmiegenförmigen Gesimsen, flankirt von Dreiviertelsäulen mit schmucklosen Würfelkapitälen, auf denen die aus einem viereckigen Körper und vorgesetztem Wulste bestehenden Diagonalrippen anheben. Die Schlusssteine theils mit Ornamenten, theils mit Masken verziert. An der Rückseite des Hauses gegen die Römergasse zu ein rundbogiges Portal mit derben romanischen Profilirungen. R.

Bitte.

Wir ersuchen die schweizerischen Alterthumsforscher angelegentlichst, uns über die von ihnen gemachten neuen Entdeckungen oder Beobachtungen, sowie über die Vermehrung der öffentlichen oder Privatsammlungen durch interessante Gegenstände Bericht zu erstatten, und wenn immer möglich ihre Mittheilungen mit Plänen, Zeichnungen oder Photographien zu begleiten.

Nur durch die freundliche Mitwirkung sämmtlicher Alterthumsfreunde ist es uns möglich, unsern Abonnenten alles Bemerkenswerthe, das in den verschiedenen Gebieten der Archæologie (der Zeit der Höhlenbewohner, der Stein- und Bronzeperiode, der römischen und fränkischen Zeit und des Mittelalters) zum Vorschein kommt, sofort anzuzeigen und auf diese Weise die Wissenschaft, die wir pflegen, *zu fördern.*

Die Redaktion.

Neueste Publikationen der Antiquarischen Gesellschaft.

Ueber einen Fund aus der Rennthierzeit in der Schweiz. 1 Tafel in Farbendruck. Von Professor Albert Heim. . . . . Fr. 2. —

Studien der Urgeschichte des Menschen in einer Höhle des Schaffhauser Jura. 4 Tafeln. Von H. Karsten. . . . . „ 3. 50

Bericht über eine im April 1874 im Dachsenbüel bei Schaffhausen untersuchte Grabhöhle. 3 Tafeln. Von Dr. von Mandach. . . . . „ 2. —

Nyon zur Römerzeit. Ein Bild der römischen Kolonie Julia Equestris Noviodunum. 4 Tafeln. Von Prof. Dr. J. J. Müller. . . . . „ 4. —

Soeben ist erschienen:

Der Höhlenfund im Kesslerloch bei Thayngen (Kt. Schaffhausen). Originalbericht des Entdeckers: Konrad Merk. 8 Tafeln. . . . . „ 5. —

Diese Schrift enthält auf 8 Tafeln sorgfältig ausgeführte Abbildungen aller von Menschenhand bearbeiteter Gegenstände, welche in der Höhle zum Vorschein kamen. Unter diesen befinden sich die zu Messern, Sägen, Schabern, Bohrern u. s. w. zugerichteten Feuersteinsplitter, ferner eine bedeutende Zahl von Stechwerkzeugen, Lanzen- und Pfeilspitzen, Harpunen, Nadeln, welche aus Knochen und Geweihen von Rennthieren verfertigt und auf ganz eigenthümliche Weise verziert sind, lange an den Enden durchbohrte Geweihstücke, deren Bestimmung noch nicht ermittelt ist, eine Reihe von Schmucksachen aus Zähnen, Horn und Lignit, einige höchst merkwürdige aus Knochen sculptirte Thierköpfe, verschiedene auf Schieferkohlen-Täfelchen eingegrabene Umrisse von Pferdeköpfen, endlich auf Hornstücken gravirte Zeichnungen des Rennthiers, Pferdes, Fuchses und Bären, welche alle bisher in Frankreich und andern Ländern zu Tage gekommenen ähnlichen Darstellungen bei weitem übertreffen, und für die Kulturgeschichte von höchstem Werthe sind.

Der Text enthält einen ausführlichen sehr genauen Fundbericht nebst naturhistorischen Angaben und vergleichenden Untersuchungen über den Inhalt der in Frankreich, Belgien, Deutschland entdeckten Troglodyten Höhlen.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 3. ZÜRICH. JULI 1875

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

INHALT:

246.

Der römische Wasserstollen bei Hageneck am Bielersee.

(Von Edmund von Fellenberg.)

A. Situation und technische Beschreibung.

Wie bekannt, stiess man bei den Arbeiten des Tunnels der Hagenecker Torfgesellschaft, welcher durch den Hügelzug, der das Hageneckmoos vom Bielersee trennt, getrieben wurde und den Zweck hatte, den ausgebeuteten Torf auf Rollwagen direkt an den Bielersee zu schaffen und dort zu verladen, seinerzeit ungefähr im letzten Drittel desselben gegen das Moos hin plötzlich auf eine Höhlung im Molassefelsen, aus welcher eine Menge Schutt und Schlamm sich in den Torfstollen ergoss. Beim Wegräumen dieses Schuttes fand man eichene Balken und Laden, welche durch ihre schwarze Farbe, obgleich noch fest und wohlbehalten, ein hohes Alter beurkundeten. Diese Höhlung im Felsen traf gerade mit ihrer Sohle den First des neuen Torftunnels und da man in derselben nach keiner Richtung hin weitere Hohlräume bemerken konnte, sondern nur auf Schlamm und Schuttmassen stiess, in welchen viel Holz lag, wurde die First des Torftunnels zugemauert und gegen das Eindringen von Wasser aus der Höhlung von oben her mit einem starken Eisenblech gesichert. Man dachte damals an einen unterirdischen Gang, der zur alten Burg Hageneck möchte geführt haben, was jedoch aller Begründung entbehrte, da die sog. Burg Hageneck bei Quote 230 des Planes lediglich eine

Erdburg oder Verschanzung, mit tiefem Wall umgeben, war und keine Spur von mittelalterlichem Gemäuer daselbst sichtbar ist. Eher möchte sie wenn nicht eine keltische Erdburg, vielleicht eine römische Warte (specula) gewesen sein, jedoch ist mir von römischen Fundsachen ebendaher nichts bekannt. So blieb denn diese Höhlung mitten im Berge mit ihren Schlammmassen und Holzresten Jahre lang ein Räthsel und wäre vollständig der Vergessenheit anheimgefallen, wenn nicht im Frühjahr vorigen Jahres beim Beginn des grossartigen Werkes des Hageneck-Einschnittes, durch welchen die Aare in den Bielersee abgeleitet werden soll, die Arbeiten nach Wegräumung einer mit Vegetation bedeckten steilen Schutthalde auf der Seeseite ebenfalls auf eine mit Schlamm gefüllte Höhlung gestossen waren. Nach Wegräumung des Schlammes und bei dem Weitervorrücken im festeren Felsen zeigte sich ein wohlgearbeiteter regelmässiger Stollen aus uralter Zeit, dessen Richtung in einem spitzen Winkel gegen den Torftunnel liegt, jedoch, weil höher liegend, denselben in den First treffen musste. Nun war kein Zweifel mehr darüber, dass die früher entdeckte Höhlung über dem Torftunnel mit diesem Stollen in Zusammenhang stehen müsse, was sich auch vollständig erwahrt hat (siehe Taf. I.).

Sehen wir uns nun diesen uralten Stollen näher an. Das Gestein, welches den Hagenecker Hügelzug bildet, ist die Süsswassermolasse, welche auch das ganze südliche Ufer des Bielersees zusammensetzt und sich von Weitem durch die alternirenden Bänder von rothen Mergeln auszeichnet, welche in allen Felsabrissen zwischen Gerlafingen, bei den sog. Oefeliplätzen und Lüscherz und zwischen letzterem Ort und Vingelz sichtbar sind. Diese rothen Mergelschichten durchziehen die ganze untere Süsswassermolasse längs den Eisenbahneinschnitten der Biel-Bern-Bahn bei Kosthofen, Suberg, Münchenbuchsee und finden sich noch an der Felsenau und äusseren Enge bei Bern. Bei Hageneck fallen die Schichten der Molasse mit 7—10° gegen Westen ein. Zwischen den 2—3′ mächtigen Schichten ziegel- oder violettrothen Mergels liegen mächtigere Bänke eines sehr festen quarzigen und thonigen Sandsteins, der sogenannten Galle, welcher nicht sowohl durch seine Härte als durch seine ausserordentliche Zähigkeit dem Sprengen mit Pulver grossen Widerstand leistet. Ist nun die feste, quarzig-thonige Molasse vermöge ihrer Elastizität schon schwer zu sprengen, so sind die Mergelschichten als zu weich noch ungünstiger, weil in diesem zähen und nachgiebigen Mittel die Sprengschüsse wenig Wirkung haben und daher mit Spitzhacke gearbeitet werden muss.

Wo nun der alte Stollen in der Galle (im festen Felsen) getrieben ist, zeigt er sich in seinen Dimensionen vollständig wohl erhalten. Er hat eine verlängert eiförmige Gestalt, nach unten sich etwas verengend, und misst in der Höhe 5—6′, so dass man gerade aufrecht gehen kann, in dem obern Theil bis 3′ lichter Weite, am Boden selten über 2½ Fuss. Die Wände des Stollens im festen Felsen zeigen die sehr charakteristischen runden Ausbauchungen des Feuersetzens.

Es ist bekannt, dass bis zur Benutzung des Schiesspulvers die bergmännischen Arbeiten des Stollenaushiebs durch dieses einfachste und in einigen Gegenden, wo Holz noch in Ueberfluss vorhanden ist, noch jetzt gebräuchliche Verfahren betrieben wurden. Dieses Verfahren bestand darin, dass vor Ort, d. h. am Ende des Stollens oder da, wo man das feste Gestein angreifen will, ein starkes Feuer angemacht wurde, dessen Hitze durch auswärtigen Abschluss auf die Fläche, die man zu lockern beabsichtigte, konzentrirt wurde. Nachdem die Felsenfläche gehörig erhitzt worden,

wenn möglich rothglühend gemacht, wurde das Feuer zurückgeräumt, das erhitzte Gestein mit Wasser bespritzt, worauf sich Risse und Klüfte bildeten, welche den festesten Felsen soweit lockern, dass mit Pickel oder Spitzhammer die durch zahlreiche Klüfte gelockerten Brocken oder Schollen losgerissen werden können. Charakteristisch für das Feuersetzen sind die ausgebauchten und gerundeten Formen, welche die Oberfläche des durch Feuersetzen bearbeiteten Gesteines zeigen. Nachgeholfen wurde dann mit dem Spitzhammer, welcher die noch bestehenden Unebenheiten beseitigte. Die ältesten Stollen und Gehungsstrecken des erzgebirgischen und Harzer und spanischen Bergbaues, sowie alle älteren Bergwerke Europa's sind durch Feuersetzen erstellt worden und in Siebenbürgen staunen wir über die gewaltigen Räume, welche die Römer beim Goldbergbau in Verespatak (Auraria minor) in der Csítalye (der Burg oder dem eigentlichen Goldberg)*) mittelst dieses Verfahrens ausgehöhlt haben. Ja bis vor wenigen Jahren (ob noch jetzt ist mir nicht bekannt) wurde das Feuersetzen noch im Harz (Rammelsberg), wo das Holz sehr billig, angewendet.

Einen direkten Beweis, dass dieser Stollen durch Feuersetzen wenigstens in den festeren Gesteinsschichten ausgerichtet wurde, liefert uns die stellenweise deutlich sichtbare Schicht erdigen Russes, welcher die Ausbauchungen des Gesteins bekleidet und noch jetzt schwarz abfärbt.

Durch die weicheren Parthien d. h. die Mergelschichten war der Stollen nach Art aller jetzigen Bauten in gebrächem Gestein mit einer vollständigen doppelten Thürstockzimmerung gegen Nachstürzen und Zusammengehen der Wandungen und Firsten versehen. Die Thürstöcke sind alle von Eichenholz und theils geviert zugehauen, theils bestehen sie aus Brettern von 3" Dicke. Sie stehen theils senkrecht auf der Sohle des Stollens, theils um grössere Spannkraft zu besitzen, schief auf derselben (siehe Taf. II., Fig. 1 u. 2). Entgegen den Thürstöcken jetziger Grubenzimmerung, welche auf lange Zeit dem Drucke des Gebirges Widerstand leisten soll, bestehen die Thürstöcke dieses Stollens aus Brettern, welche somit nach nicht sehr langer Zeit ihres Bestehens eingedrückt werden mussten und auch grossentheils im Stollen zu Bruche gegangen sind. Nur hier und da sind zur Verstärkung dickere Thürstöcke angebracht.

Die Kappen der Thürstöcke, welche die Decke vor dem Niedergehen halten sollten, sind eckig gehauene eichene Bretter von 4' Länge, 3—4" Dicke und von zwei viereckigen Löchern durchbohrt, worin die Thürpflöcke verzapft waren (siehe Taf. II., Fig. 3). Je nach der Haltbarkeit des Gesteines stehen diese Thürstöcke oder vielmehr Thürstockbretter näher oder weiter auseinander, meistens jedoch so dicht, dass bloss 2—3" Zwischenraum zwischen den Wandbrettern ist. Die Breite der Bretter ist 5—8", die Löcher, worin die Wandbretter in die Kappe verzapft sind, haben bei quadratischem Querschnitt meist 3" Durchmesser. Es sind nun die Thürstöcke an der Sohle des Stollens meist in den Felsen so eingelassen, dass ihre untere etwas abgerundete Seite in eine ausgehauene Rinne der Sohle passt. Ob Querhölzer in der Sohle des Stollens vorgekommen sind, ist mir nicht bekannt geworden.

---

*) Siehe: die Erzlagerstätten Ungarns und Siebenbürgens von Bernhard v. Cotta und Edmund v. Fellenberg, Freiberg, Engelhardt. 1862, pag. 72.

Als nun die Arbeiten am Hageneckeinschnitt von oben angefangen wurden, der dort stehende Wald ausgereutet, die Humuserde entfernt war, stiess man, sobald man den festen Felsen erreicht hatte, auf kreisrunde in den Berg niedergehende Schächte, welche zuerst für verfallene Sodbrunnen gehalten wurden. Sie waren meist mit Schlamm gefüllt und als man sie ausgeräumt und soweit sie nieder gingen, entleert hatte, stiess man wieder auf den alten Stollen, der nach beiden Seiten verfolgt werden konnte. Diese Schächte, deren man jetzt sechs kennt, stehen in ziemlich gleichen Abständen von einander und zwar 130—150′ von einander entfernt. Sie sind im festen Gestein schön kreisrund gehauen und zeigen ringsum die Bearbeitung durch Spitzhammer. Ob sie im gebrächen Gestein verzimmert waren, ist ungewiss, da sie im Mergel vollständig zu Bruche gegangen sind und den Stollen mit ihrem Schutt erfüllt haben. Der Durchmesser dieser alten Schächte ist meist 4′, jedoch sind sie im Mergel bedeutend erweitert, da viel Material von den Wandungen nachgestürzt ist.

Der Unternehmer des Hageneckeinschnittes hat sich nun in sehr praktischer Weise den alten Stollen zu Nutze gezogen, indem er ihn von vorne (Nordseite) nach unten zu erweiterte und dessen Sohle tiefer legte (Tab. I. Fig. 1 c). Der alte Stollen wurde geräumt, wobei in der Nähe der Schächte eine Menge Schlamm und Schutt nachrollte, so dass bedeutende Weitungen entstanden, die jedoch dem Unternehmer sehr zu Gute kamen. Die alten Schächte werden benutzt, um das Material, das oben gewonnen wird, in die im alten Stollen stehenden Rollwagen hinunterzuschütten, von wo es hinausgeführt wird, um seitlich der Kanalmündung am See abgelagert zu werden.

Es ergiebt sich nun aus der Richtung der Schächte zu einander, dass der alte Stollen in seinem Drittheil gegen das Moos hinaus eine Biegung nach Westen macht, dass somit sein Ausgang nach dem Moose hinaus wahrscheinlich ausserhalb des Kanaleinschnittes fallen wird und wenn nicht zufällig aufgefunden, vielleicht noch lange unbekannt bleiben dürfte.

Aus welcher Zeit stammt nun dieser räthselhafte alte Stollen, von dem keine Spur mehr sichtbar war, wo an der Oberfläche die Schächte so gründlich verschüttet waren, dass hoher Buchenwald auf denselben wuchs und dessen Mundöffnungen so unter Schutt und Vegetation begraben lagen, dass die Hagenecker Torfgesellschaft wenige Meter entfernt mit grossen Kosten einen neuen Tunnel durch den Hügelzug graben liess, während sie den alten Stollen bloss hätte ausräumen, etwas erweitern und fahrbar machen können, um Hunderttausende zu ersparen?

Es ist in der öffentlichen Presse diese Frage schon behandelt worden. Einige wollen ein frühmittelalterliches Werk darin erblicken, weil die Zimmerung des Stollens frühmittelalterlichen Bauten dieser Art entspricht, andere wollen den Bau Niederländern zuschreiben, die in unsere Gegenden gekommen wären, um Entsumpfungen vorzunehmen, — eine wunderbare Hypothese, die jeder historischen Grundlage entbehrt! Ferner spuckt immer noch die Sage von der alten Burg Hageneck, deren Raubgesellen sich durch diesen unterirdischen Gang in Kriegszeiten nach dem Moose hin flüchten mussten, wenn sie von der Seeseite her bedrängt waren. Ich habe oben angeführt, was es mit der Burg Hageneck für eine Bewandtniss hat. Es bleibt somit nur ein altes Kulturvolk übrig, dem man ein so grossartiges Werk

zuschreiben konnte, und das waren die Römer, die sich anderer ebenso grossartiger Werke rühmen konnten, und allerdings kaum hatte sich der Name Römertunnel in der Presse und im Publikum eingebürgert, ehe noch für die Richtigkeit dieser Ansicht Beweise vorlagen, fanden sich Gegenstände (Taf. II., Fig. 4—7) in den Schächten des Stollens vor, die nunmehr gegen die Aechtheit römischer Arbeit auch nicht den mindesten Zweifel übrig lassen. (Fortsetzung folgt.)

(Fortsetzung folgt.)

247.

Keltisch-römische Thongefässe aus dem Wallis.

(Von Raphael Ritz.)

Hoch über *Iserabloz* (Bezirk Martigny) sind beim Graben eines Fundamentes zwei keltische Gefässe, enthaltend Knochenreste und Erde, gefunden worden.

Diese Gefässe sind aus einem schwärzlichen Thone geformt, der viel weisse Körnchen von Kiesel enthält. Die Leute da oben nannten diese Dinge in ihrem Patois Toupines und hielten sie für ungebrannt, bloss an der Sonne getrocknet. Sie sind dem Museum von Sitten übergeben worden.

Das kleine Gefässchen (Taf. II., Fig. 8) hat bloss 9 Centimeter Höhe. Das grössere (Taf. II., Fig. 9) von 24 Centimeter Höhe ist mit drei Schlangen verziert, die an der äusseren Bauchung heraufkriechen und den Kopf in die Oeffnung hineintauchen (wie zum Trinken) aber ohne dass dieselben die eigentliche Form von Henkeln gehabt hatten. Auf dem Rücken dieser Schlangen sind eine Anzahl kleiner Löcher paarweise angebracht. Beide Gefässe sind leider beschädigt. Die Fundstelle befindet sich im Moränenschutt am Fusse eines kleinen felsigen Hügels; andere Hügel sind in der Nähe und dazwischen eine Mulde.

Das Merkwürdigste in dieser Sache ist die bedeutende Höhe und Lage dieser Fundstätte. *Iserabloz* liegt bereits 1120 Meter über Meer; der Weg vom Rhonethal (von Riddes) dort hinauf führt über eine hohe Felswand und die Gassen von Iserabloz selbst sind so steil, dass man sprichwörtlich sagt, man müsse dort sogar die Hühner mit Fusseisen beschlagen, die obern Häuser sehen aus, als wären sie auf die Dächer der untern gebaut. Und von hier steigt man noch $^{3}/_{4}$ Stunden steil aufwärts zu den Mayens de *Crétol*, wo die Fundstelle jener Gefässe sich befindet.

Man erzählt, die Gegend von Iserabloz, die Schlucht der Fara, sei während langer Zeit bloss von Jägern besucht worden. Sie machten ihre Rast neben einer frischen Quelle unter einem grossen Ahorn. Daher stammt der Name Iserabloz, Isérables*), ad aceres. Der Brunnen soll derselbe sein, der noch jetzt in dem gewölbten Durchgang unter der Kirche sprudelt. Weiter hinten gabelt sich die Fara-Schlucht in zwei Alpthäler, das westliche davon trägt den Namen *Zassoure* (französisch Chassoure), also das Jägerthal.

Die ehmaligen Herren von Iserabloz waren die von Castellario zu Riddes und die von Echamperio. Der Ort war pfarrgenössig zu Leytron, bis ihn Bischof Heinrich von Raron im Jahre 1264 davon lostrennte.

*) Aux érables.

Iserabloz erhielt aber erst Anno 1801 eine eigene Pfarre.

Von *Nendaz* nach Iserabloz und Alp Zassoure führt ein alter gepflasterter Saumweg, genannt *la Metrallerie.* Alp Zassoure gehörte einst der Burgschaft von Sitten. —

Schliesslich noch die Bemerkung, dass der Volkstypus von Iserabloz sehr verschieden ist von demjenigen zu Nendaz. Nähere Verwandtschaft zeigt sich zwischen dem Typus von Iserabloz und Riddes, u. s. w. Die Einwanderung in dieses Felsennest hat auch vom tiefen Thal herauf stattgefunden und nicht über den Berg herüber.

248.

Grabhügel und Wall aus der Steinzeit auf Mont Vaudois bei Ericourt.

An der diesjährigen Hauptversammlung der Société d'Emulation von Montbéliard, an welche stets auch die schweiz. jurassische Gesellschaft gleichen Namens in Pruntrut Abgeordnete zu schicken pflegt, machte ein in Belfort wohnender Archäologe, Herr Felix Voulot, eine höchst interessante Mittheilung über die auf Mont Vaudois bei Ericourt aufgefundenen und nun aufgedeckten *Grabstätten aus der Steinzeit.* Da derselbe ohne Zweifel diese Entdeckung und die von ihm geleiteten ausgedehnten Untersuchungen zum Gegenstand einer einlässlichen Arbeit machen wird, so beschränken wir uns hier auf den Bericht über einen Besuch, den wir selbst dort gemacht haben.

Nachdem Herr Voulot, der Verfasser des kürzlich erschienenen sehr verdienstvollen Werkes „Les Vosges avant l'Histoire", das zwar durch einzelne ganz neue Ansichten mehrere benachbarte Autoritäten und Dilettanten in Aufruhr gebracht hat, zu wiederholten Malen die Behauptung ausgesprochen hatte, die augenscheinlich von Menschenhand herrührenden, aber allgemein den Römern zugeschriebenen Veränderungen im natürlichen Relief der Plateaux von Mont Bart und Mont Vaudois seien älteren Ursprungs, — eine Behauptung, die merkwürdigerweise von seinen französischen Kollegen stets angefochten, nie aber durch gründliche Nachgrabung auf die Probe gestellt worden war, — haben äussere Umstände dieselbe vollständig bestätigt.

Sobald der Beschluss bekannt wurde, die Höhen Mont Bart und Mont Vaudois in die neue grosse Belfort, Langres und Besançon verbindende Befestigungslinie hineinzuziehen, erhielt unser unermüdliche Belforter Freund vom Kriegsminister die Erlaubniss, die Arbeiten der Genietruppen zu verfolgen, ja, es wurde ihm geradezu die Aufgabe gestellt, im Interesse der Wissenschaft und besonders der vaterländischen Sammlungen die nöthigen vielleicht nicht in den Bereich der Bauten des Forts gelangenden Grabungen selbst auszuführen.

Von Ericourt, einem kleinen, alten und nicht besonders saubern Städtchen, das ich aber doch gerne sah, weil der Name desselben in meinem Gedächtnisse lebte, seit ich zum ersten Mal die Geschichte unserer Vorväter las, erreichten wir die starkbewaldete Höhe in einer Stunde. Schon im Hinaufsteigen liess sich erkennen, dass der Mont Vaudois aus dem Schlummer tausendjähriger Einsamkeit erwacht sei;

eine neue breit und fest angelegte Strasse führt hinauf, und bald ertönt der mannigfaltige Lärm zahlreicher Arbeitertruppen. Vor Allem aus besichtigten wir die in einem der bereits bewohnbaren Gebäude untergebrachten Fundstücke, eine Reihe Menschenschädel, umgeben von ganzen oder theilweisen Skeletten, Knochen von Wiederkäuern, doch meist nur von Bos und Cervus elaphus, vom Schwein, von einigen kleinern Fleischfressern, Töpfe und Scherben, angebrannte Haselnussschalen, Artefakte aus Horn und Stein, letztere in sehr zahlreichen Exemplaren. Dann richteten wir unsere Schritte nach dem Walle. Dieser 10 bis 12 Fuss hohe, einen Halbkreis von 400 Meter Länge bildende Wall ist durch die Befestigungsarbeiten an vielen Stellen aufgerissen, und bietet in diesen Querschnitten das seltsamste Bild vorhistorischer Leichenbegrabung dar.

Der ganze Todtenwall ist aus Steinplatten aufgeführt, die auf oder an dem Berg selbst vorkommen, aus den obersten Oolithschichten, und zwar so, dass sie in der Mitte sehr regelmässig gelagert, nach Aussen mehr dachartig schief geschichtet sind. Dabei ist die Form des Walles sehr regelmässig, der Durchschnitt zeigt ein breites, oben etwas eingedrücktes Dreieck (Taf. II., Fig. 13). *Etwas oberhalb der Basis, aber regelmässig in der Mitte, liegen nun der Reihe nach theils frei begraben, theils sorgfältig mit grossen Platten eingesargte Skelette, welche fast ohne Ausnahme von einigen Thierknochen, Haselnüssen und einzelnen Artefakten, auch Fragmenten von Töpfen begleitet sind.* Die wenige Erde, welche sich dort zwischen den Steinen vorfindet, ist fett, und die meisten dieser Grabstätten zeigen deutliche Spuren von Feuer, Asche, halbverbrannten Knochen und Haselnüssen, und die Platten scheinen durch Feuer zu ihrer von den andern etwas abweichenden Farbe gekommen zu sein. Diese constante Beobachtung führte Herrn Voulot auf die Vermuthung, diese Menschen der Steinzeit haben die Leichen durch Incineration, d. h. durch einen Verbrennungsprozess ganz oder theilweise zu Asche verwandelt und diese vergraben, wofür allerdings auch noch der Umstand sprechen dürfte, dass die Knochen, welche übrigens durchaus nicht in jedem Fall ein ganzes Skelett ausmachen, oft in einem so kleinen Raum gefunden worden, dass eine Leiche darin niemals Platz gehabt hätte. Dieser Punkt, einer der wichtigsten bei der ganzen Entdeckung, wird hoffentlich durch die weitern Untersuchungen vollständig aufgeklärt werden.

Merkwürdigerweise befinden sich nun sowohl innerhalb des Abschlusses, welcher bergwärts von dem Walle, thalwärts von steilabfallenden Felsen gebildet wird, als ausserhalb derselben noch sehr zahlreiche Grabhügel, von denen aber nur einige Spuren vom Menschen enthalten haben. Mehrere stossen hart an den Fuss des Gräberwalles (Taf. II., Fig. 10). Jedenfalls scheint das Plateau höchstens nur vorübergehend bewohnt, eine lange Zeit hindurch nichts als Grabstätte gewesen zu sein; das ergiebt sich aus der ganzen Anlage der Grabkolonie und aus der verhältnissmässig geringen Anzahl von Thierresten, welche wohl nur von Grabmahlzeiten und gelegentlich erlegten kleinern Raubthieren herrühren.

Von Metall ist bis jetzt auch nicht die geringste Spur entdeckt worden. Der Stein, aus dem alle Waffen gefertigt sind, ist vielleicht Liaskalk, theils kompakt, theils schieferig, meist etwas thonig und theilweise bituminös. Wir besitzen ein einziges ähnliches Stück aus einer an Silex reichen Fundhöhle des

Jura. Feuersteine sind so selten, dass auf 500 Stück Beile, Messer, Schaber, Lanzen und Pfeilspitzen aus oben genanntem Stein nur fünf kommen, und zwar darunter drei *blendend weisse Pfeilspitzen.*

Dr. THIESSING in Pruntrut.

249.

Tumulus de Montsalvens, Canton de Fribourg.

(Lettre à Mr. le Dr. Keller).

J'ai eu l'honneur de vous faire part, au mois de Septembre dernier, de la découverte de tombes de l'époque du bronze qui venait d'être faite près de Montsalvens par des ouvriers occupés à des tranchées pour la construction de la route Bulle-Boltigen, et je vous ai envoyé, avec le plan des lieux, une lame de poignard et deux épingles en bronze trouvées prés d'un squelette. Ma communication a paru dans l'*Indicateur* d'octobre 1874.

En continuant dernièrement les travaux à ce même endroit, on a de nouveau trouvé, 12 pieds plus bas que la première tombe, les débris d'un crâne et, à côté, cinq objets en bronze que je m'empresse de vous soumettre. Ce sont:

1° Une épingle de 17 cent., de forme arrondie de la pointe au $^2/_3$ de sa longueur, et aplatie — comme une des épingles faisant partie de la première découverte — de ce point jusqu'à l'extremité de la tête. Celle-ci a aussi la forme d'une losange, avec cette différence que l'extrémité est recourbée en anneau et que les dessins qui y sont gravés sont bien plus élégants. C'est un travail achevé et d'une parfaite conservation.

2° Un bout de ressort en spirale, de 7 cent. de longueur, provenant sans doute d'une fibule.

3° Un petit tube en bronze de 5 centimètres.

4° et 5°. Deux petites plaques de bronze en forme de crochets, munies chacune de deux trous faits, paraît-il, au moyen d'un emporte-pièce. La forme est plus ou moins celle d'une feuille de trèfle.

Dès que j'eus reçu ces objets, je me suis rendu à Montsalvens pour y opérer des fouilles et d'étudier le terrain. Voici ce que j'y ai observé.

D'abord, si vous voulez trouver sur la carte le point exact où les tombes ont été découvertes, tirez-y deux lignes droites: une de Bolterens à Estavanens, l'autre de Broe à Châtel; le point où ces deux lignes se couperont vous donnera exactement celui de l'emplacement. Maintenant tirez une autre ligne de Botterens à Gruyères, et vous aurez la direction dans laquelle étaient couchés les deux squelettes, la tête vers Botterens à l'est, les pieds vers Gruyères à l'ouest. L'emplacement lui-même est un grand tertre boisé qui surplombe comme une sorte de promontoire, à quelques centaines de pieds au-dessus de la Jogne, dont les eaux impétueuses le séparent du pittoresque village de Broe. Tout ce terrain consiste en gravier sur lequel reposent de 3 à 4 pieds de terre végétale. Or voici la manière dont les cadavres y étaient ensevelis: je puis vous en parler pertinemment, car c'est sous mes yeux qu'on a déterré le second squelette. Une fosse de 3 à 4 pieds recevait le cadavre, qui se trouvait ainsi étendu sur une couche de gravier; puis tout le corps était littéralement

empierré au moyen de gros cailloux roulés, qui formaient les parois de la tombe, et d'autres pierres plates, sortes de dalles naturelles qui recouvraient le tout.

Il ne sera pas inutile de mentionner les particularités suivantes: 1⁰ A l'ouverture de la fosse il s'est répandu une odeur nauséabonde que je ne saurais définir; 2⁰ les ossements — j'en ai recueilli des deux squelettes, les seuls, en réalité, qui aient été trouvés — étaient en partie recouverts d'une cruche verdâtre, qui, ainsi que l'analyse me la prouvé, n'est rien autre que du carbonate de cuivre, ce qui s'explique par la présence du bronze; 3⁰ les vertèbres cervicales étaient encore enduites d'une substance gélatineuse, verdâtre aussi, à laquelle les mouches sont immédiatement venues s'attacher: serait-ce un vestige d'embaumement?

J'ajouterai qu'aidé de six habiles terrassiers, je me suis livré pendant plusieurs heures aux recherches les plus minutieuses, en fouillant dans tous les sens ce tertre qui me paraissait comme créé pour un cimetière, mais que je n'ai rien découvert de plus. Cependant, ma journée n'a pas été perdue: j'ai pu me convaincre que ces tombes appartiennent réellement aux temps celtiques, et, en second lieu, qu'il ne peut plus être question ici d'un tumulus proprement dit, mais, sinon d'un cimetière, d'une simple sépulture. Si les hauts barons de Montsalvens vivaient encore, ils verraient peut-être dans ces débris les précieux restes de leurs nobles aïeux.

GRANGIER.

250.

Handmühlen.

(Schluss.)

An den zwei bei Abbeville in Frankreich gefundenen Handmühlen wiegen beide Steine zusammen nicht mehr als 50 Pfd. und jeder hat nur einen Fuss Durchmesser; der obere Stein ist konisch und hat 4 Zoll 3 Linien; der untere, platte hat 2 Zoll und 2 Linien in der Dicke. Beide Steine sind nach ihrer ganzen Dicke in der Mitte von cylindrischen Löchern durchbohrt. In der Mitte seiner Höhe ist an dem obern ein rechtwinklichtes Loch angebracht, welches in das cylindrische einmündet; dieses letztere diente zum Einsetzen eines Eisens, um welches sich der obere Stein drehte, das horizontale zum Durchschieben eines Holzes zum Drehen des Steines. Cfr. Mongez, sur les meules de moulin employées par les anciens et les modernes et sur les meules à bras antiques, trouvées près d'Abbeville. Pauly, Realencyclopæd. V, 129. Auch Tournefort [Voyage du Levant, T. I. p. 402 Br. IX] beschreibt eine solche Mühle, die er auf der Insel Nikaria sah; sie bestand aus einem runden und einem platten Stein, welche ungefähr 2′ im Durchmesser hatten; durch eine Oeffnung in der Mitte des oberen wurde das Getreide eingeschüttet und fiel auf den unteren, auf welchem es durch das mittelst einer hölzernen Kurbel bewirkte Umdrehen des oberen zermalmt wurde. Wenn sodann das Mehl über den Rand der Steine herausgetrieben wird, fällt es auf ein Brett, auf dem es gesammelt wird; ähnliche Mühlen fand Clarke (Annales des voyages, T. XXII. p. 237) in Palästina und Cypern. Jene angeführte Stelle des Matthaeus klärte sich diesem Reisenden in Nazareth auf, wo er in dem Hofe des Hauses 2 Frauen auf dem Boden sitzen und Getreide mahlen sah; die eine fasste das Stück Holz, welches an einer Seite des

oberen Steines angebracht war, mit der rechten Hand und drehte es ihrer Genossin zu, welche es ebenso schnell zurücksandte; mit der linken Hand warfen sie frisches Getreide in das obere Loch des Steines in dem Verhältniss, wie unten das Mehl herausfiel. In dieser Art der Arbeit fand er die Erklärung vom Evangelium Matth. XXIV, 41. Bei der Stetigkeit, mit welcher der Orient seine Sitten bewahrt, ist auch anzunehmen, dass die homerischen Handmühlen dieselbe einfache Struktur gehabt haben. In dem „Mörsergerichte" Virgils [Moretum 17—52] steht der Junggesell Simulus Morgens früh auf, nimmt Getreide für 2 Tage, steht an die Handmühle, setzt die Laterne auf ein kleines an der Wand befestigtes Brett, zieht das Kleid aus, schiebt die Hemdärmel zurück, umgürtet sich mit einem haarigen Ziegenfell; dann fegt er mit dem Besen die runde Höhlung der Geissbergermühle aus; hierauf ruft er die Hände zur Arbeit; beide theilen sich darin; die Linke hilft, die Rechte leistet den Hauptantheil; diese treibt in beständigen Kreisen den beweglichen oberen Mühlstein wie ein Rad herum; das zerriebene Korn fällt durch den schnellen Stoss des Steines herab; bisweilen folgt der ermüdeten Schwesterhand die Linke, sie wechseln ab: bald singt er ein ländliches Lied und tröstet sich mit der bäurischen Stimme an der beschwerlichen Arbeit; bald ruft er seiner krausehaarigen dicklippigen Mulattin zu, sie solle Holz anlegen, Feuer anmachen und Wasser wärmen. Das gewordene Mehl wird durch das Sieb geschüttelt, der Unrath beseitigt. — Es ist klar, der plastische Dichter hat diesen Vorgang hundertmal gesehen. Cato zählt unter die nothwendigen Werkzeuge eines tüchtigen Landwirthes auf: molas asinarias unas et trusatiles unas, hispanienses unas, molilia III. De re rustic. 10. 4; diese sind namentlich zur Oelbereitung gut. Diodor erzählt von den *Fischessern* in Aethiopien, dass sie das Fleisch der Fische auf ein glattes Felsenstück zusammenlegen, ein Zeitlang fest zusammenstampfen, Mehlbeeren darunter mengen und zuletzt längliche Vierecke daraus bilden [III, 16] und ebendaselbst [Cap. 13] von den Erzgruben: Die über 30 Jahre alt sind, erhalten die gebrochnen Steine, jeder ein bestimmtes Mass; sie zerstossen *dieselben in steinernen Trögen* mit eisernen Keulen, bis sie nur noch die Grösse einer Erbse haben; diese Steinbrosamen übernehmen dann die Weiber und die alten Männer und *schütten sie auf Mühlen* auf; es stehen da mehrere Mühlen der Reihe nach, und an einer Kurbel treiben 2 oder 3 Personen und mahlen das ihnen zugetheilte Mass so fein wie Semmelmehl. — Solche Handmühlen gehörten auch zur vollständigen Ausrüstung eines Heeres. Der General Cyrus in der Cyropædeia, aus welchem häufig der praktische Xenophon herausguckt, gibt den Rath, dass eine Armee, wenn sie in eine noch unversehrte Gegend komme, wo es wahrscheinlich Getreide bekomme, sich alsdann Handmühlen anschaffen müsse, um das Getreide zu verarbeiten; denn sie ist das Leichteste unter den Werkzeugen zur Verarbeitung des Getreides. Livius zählt die Handmühle zu den Utensilia eines Kriegsschiffes: secures intra falces alveolos molas, quantum in quadraginta longas naves opus esset [28,45]. Sie begleiten den elenden Rückzug des Antonius aus Armenien leider in ungenügender Anzahl. [Plutarch Ant. 45]. Philipp verordnete bei seiner Heeresorganisation, dass für je 10 Fussoldaten ein Knecht Handmühlen und Stricke und Getreide für 30 Tage auf dem Buckel nachtragen solle. [Frontin Strateg. IV, 1, 6: qui molas et funes ferrent in aestiva exeuntibus]. Den Gebrauch solcher Handmühlen verbot Timotheus in Samos; dies beförderte das Gelingen seiner Kriegslist. Polyaen. Strateg. III, p. 212. ed. prin. σιτουργοὺς

μύλας. — Eine solche hatte auch Pittakus, der weise Fürst von Mytilene im Auge, der nicht nur selbst mahlte, sondern auch Brod buck und die Mühle lobte, weil man sich dabei in einem kleinen Raume in Manchem üben könne. Plutarch. conviv. c. 14. Aelian. v. h. 7,4. — Auf dem Feldzug in die Donauländer mahlte sich Antoninus Caracalla das Getreide mit eigener Hand, bereitete den Teig, buck ihn auf Kohlen, soviel er nöthig hatte. Herodian. IV, 7. Strabo erzählt von den Ichthyophagen in Ariana, dass sie die Fische an der Sonne braten und dann in hohlen Steinmörseln stampfen, ein wenig Mehl dazu mischen und daraus Brod backen: denn sie haben keine Eisenmühlen, lib. XV, cp. 2. p. 305, Tauchn. Man findet sie auch in Armenien. [Amm. Marcell. XX, 11, 10.] Die römischen Dichter gedenken häufig dieser Handmühlen, so Lucretius [de rer. nat. I, 884: cum lapidi lapidem terimus]; Virgil [Aeneid. I, 179: fruges et torrere parant flammis et frangere saxo. Georgic. I, 267.]; Ovid [fast. VI, 312. 380]:

Alles gediegene Korn zerstampfet die hohle Maschine,
Hat es erweichet die Hand, back' es im Feuer der Herd. 470. —

Auch die Geoponici, Varro, Palladius und Cato berichten davon. — Zum Zeitvertreib wurde bei dieser Arbeit gern ein Liedchen gesungen; ein solches hörte Periander von einer Müllerin in Lesbos: „Mahle, Mühle, mahle, denn auch Pittakus mahlt, der König der grossen Mytilene. Plut. conviv. cp. 14. Athenæus XIV. p. 618. — Abbildungen von solchen Handmühlen finden sich auf einem lieblichen pompejanischen Wandgemälde mit den Müllergenien [Mus. Borbon. IV. T. 84], dem Monumente des Eurysakes [Canina architett. Ant. Sect. III. tab. 250]; die zu Adel in Yorkshire aufgefundenen Mühlsteine erwähnt Beckmann, Gesch. der Erfindungen, II. Thl. pg. 10. Viele Stellen bezeugen, dass namentlich die Frauen an diese Arbeit gewiesen waren. Simonides beschreibt in seinem Gedichte gegen die Frauen eine, welche weder die *Mühle anrühren* noch das Sieb festhalten, noch den Kehricht aus dem Hause werfen oder am Rauchfang sitzen würde. Wogegen Nicostratus bei Stobaeus [Tit. 70. Tauch. pg. 31.] in seinem Sermo über die Heirath, den Rath giebt, es sei besser, ein mannhaftes auf dem Land erzogenes Mädchen zu nehmen, welche tüchtig sei, Wasser zu holen, anzufeuern und nicht zu filzig sei, das Brot zu bereiten, ja sogar brauchbar sei bisweilen mit der Mühle zu rasseln, sie anfassend wie eine Lyra, und ibid. pg. 151. Diese Müllerinnen sind zugleich auch die Brodbäckerinnen, *σιτοποιοί*, ein Loos namentlich für gestürzte Fürstinnen beklagenswerth. [Eurip. Troad. 494. Hec. 366]. Bei der Erstürmung einer Festung in Armenien unter Julian kamen die minirenden Römer tief in der Nacht in einem Hause zum Vorschein, wo eine mahlende Frau Mehl aus Korn bereitete. Zosimus III, 22, 7. — Solche Köchinnen hatten die Perser gewöhnlich, Herodot. III, 150. und namentlich das Heer des Xerxes eine Unzahl. Herodot VII, 187. — In dem belagerten Plataeæ waren 110 Weiber eingeschlossen, welche mahlten und den Männern das Essen bereiteten. Thukyd. II, 78. Alcibiades erklärt in seiner Rede über die sicilische Expedition: Ferner müssen wir von hier Lebensmittel, Weizen und geröstete Gerste auf Frachtschiffen mitnehmen, auch eine verhältnissmässige Zahl *Bäcker aus den Mühlen*, die zwangspflichtig und besoldet sein müssen. Thukyd. VI, 22; und cp. 44 werden 30 Frachtschiffe mit Getreide angeführt, worauf auch Bäcker sich befinden. — Der Sage nach soll Ceres das Mahlen des Getreides in Attica eingeführt haben. Plin. h. n. VII, 57, vermuthlich nur das

Zermalmen der Körner zwischen 2 Steinen. Andere machten den Pilumnus zum Erfinder dieser Kunst. Nach Pausanias (III, 20) soll Myles, der Sohn des ersten lacedæmonischen Königs Lelex die Handmühlen bei den Griechen erfunden haben; andere nennen ihn Mylas, oder Mylantes und er soll in der Mahlstadt Alesia zuerst damit gearbeitet haben. Die Griechen verehrten als Beschützer der Mühlen Promylios. Pollux VII, 11. Gell. XIII, 21; die Römer den Moliton und die Molae, Töchtern des Mars. Suidas (sub προμύλιος θεός) nennt auch den Eunostos als Gott der Mühle, welchen Gori auf einer antiken Gemme wieder erkannte: eine männliche Figur, die in der Linken eine Korngarbe, in der Rechten ein Werkzeug hält, ähnlich einer Handmühle.

In dem Berichte des Hrn. Edmund von Fellenberg an die Tit. Direktion der Entsumpfungen über die Ausbeutung der Pfahlbauten in Lüscherz, Chaffis und Mœrigen am Bielersee erwähnt derselbe an mehreren Stellen (Mittheilungen der naturforsch. Gesellschaft in Bern 1874, pg. 301, 303, 333) solcher Steinhandmühlen, so namentlich von den Funden in Mœrigen pg. 324: Die grossen Reibsteine aus Granit, Quarzit und anderen harten Gesteinen sind häufig, ebenso die Kornquetscher von verschiedener Grösse. Einzelne Reibsteine sind muldenförmig ausgearbeitet und manche Kornquetscher passen noch genau in die Höhlung des Reibsteines. — Prof. Hersche.

251.

Burg Pfungen.

Die Burg Pfungen, welche anlässlich der Eisenbahnbaute Winterthur-Coblenz im März d. J. abgetragen wurde, genoss wegen ihres alterthümlichen Aussehens und der auf einer Stelle der Stumpff'schen Chronik (Ausg. von 1586, Blatt 391 b) in letzter Linie beruhenden Angabe, es sei dieselbe Wohnsitz des Herzogs Gottfried von Alemannien gewesen, eines grossen Ansehens bei unsern heimischen Geschichts- und Alterthumsfreunden.

Die Vermuthung, der dicke niedrige Thurm (Taf. II., Fig. 11 a) der Burg stamme noch aus der Römerzeit, hat sich als unbegründet erwiesen: das Mauerwerk zeigte keine Spur von römischer Technik, auch fanden sich sonst keine römischen Alterthümer. Es fällt damit auch wohl die Erklärung des Namens als „ad pontem" dahin, und es darf derselbe, wie schon Meyer (Die Ortsnamen des Kantons Zürich) nachgewiesen, bestimmt auf den Personennamen Pfung zurückgeführt werden.

Die Stelle der „Chronik von Reichenau," auf welche Stumpff sich beruft und welche von Pfungen spricht, lautet folgendermassen bei dem erst dem 15. Jahrhundert angehörenden Gallus Oeheim, Chronik von Reichenau (Ausg. v. Barack, Bibl. d. litterar. Vereins v. Stuttgart, Bd. LXXXIV.): „Man vindt och in ainem vast alten rodel in der Ow geschriben, wie sant Pirminius anfengclichen in ain dorff, Fungen genant, in dem Thurgöw by Wintertur gelegen (Watilon, hertzog Göpfrids sun von Swaben, daselbs regierende), komen, daselbs ain zell oder closter gebawt habe und allda bis zu dem tod und abgang hertzog Göpfrids bliben sig" (pp. 8 u. 9). Dieser Bericht eines allerdings späten, aber guter Quellen sich bedienenden Chronisten beweist, wie Prof. Meyer von Knonau richtig bemerkt, einzig, dass Pfungen Zufluchts-

stätte des h. Pirminius war, resp. als solche später galt, und dass dasselbe zum Thurgau und dadurch zu dem Gebiete der alemannischen Herzoge gehörte. Von der Burg ist keine Rede; fand sich aber schon eine solche vor, so dürfte an dem abgelegenen Orte kaum die Residenz des Landesherrn sich befunden haben. Erst Stumpff erweitert dann willkürlich den Bericht so, dass es heisst, Pirmin sei zu Herzog Gottfried gekommen, welcher auf der Feste Pfungen gewohnt und Hof gehalten habe; er habe sich dann ob dem Dorfe Pfungen in der Wilde bei einem Brünnlein aufgehalten, wo es bis heute St. Pirmin's Brunnen und St. Pirmin's Hofstatt heisse. In dieser Form fand die umgewandelte und erweiterte Notiz bis auf die neueste Zeit (so z. B. in Gelpke's auch hier einer schärferen Kritik entbehrende Kirchengeschichte der Schweiz, Bd. II. pp. 288 u. 289) Eingang in die topographischen und geschichtlichen Werke.

Urkundlich tritt die Burg 1322 auf, wo Jakob von Wart bei einem Verkaufe von Rechten und Gütern an Johannes den Truchsessen von Diessenhofen versprach, um 110 Mark auch den Kirchensatz zu Pfungingen, die Burg und was er an Bauten und Gut dort habe, ebenfalls zu verkaufen, wenn es wieder in seine Gewalt käme (Urk. im Staatsarchiv Zürich, benützt durch Kopp's Gesch. d. eidgenössischen Bünde, Buch X. pp. 280 u. 281). Es gehörte also die Burg demgemäss im 13. Jahrhundert den Freiherren von Wart, deren Stammburg gerade gegenüber auf dem rechten Tössufer sich erhob, und deren Veste Multberg auf dem gleichen Berggrate wie Pfungen dieses letztere dominirte. Ob dieselbe, wie Stumpf bemerkt, der Freiherren Gefängniss und Hundehaus gewesen, bleibt dahingestellt und scheint mir doch kaum glaublich: jedenfalls deutet die Bemerkung darauf hin, dass Pfungen schon im 16. Jahrhundert nicht mehr gerade zu den comfortabelsten Sitzen zählte, und es mag wohl aus diesem Grunde das Schloss und die kleine Gerichtsherrlichkeit seit dem 14. Jahrhundert so oft von einem kleinen Edelknecht an den andern übergegangen sein. Da indessen gerade darum die spätern Besitzer wenig auf Neubauten verwendet, haben einzelne Theile bis auf unsere Tage die Einrichtung des spätern Mittelalters beibehalten, und waren desshalb von ziemlichem Interesse.

Der Kern der Burganlage Pfungen war ein quadratischer Thurm von ca. 36 Fuss Seitenlänge, einer Höhe von 41 Fuss und der sehr beträchtlichen Mauerdicke von 10′ 6″, welche sich bis oben gleich blieb. Ueber dem Mauerstock erhob sich ein Aufbau von Fachwerk, allerdings aus dem spätern Mittelalter; doch ist anzunehmen, dass schon in früherer Zeit der alleinstehende Thurm oben eine ausgebaute Wohnung enthielt, wie der Hardthurm und andere urkundlich als Thürme bezeichnete Burgen (Gündisau, Wyssnang). — Wie die meisten mittelalterlichen Thürme war auch der von Pfungen aus sog. Gusswerkmauern nach römischer Tradition gebaut. Die äussere Bekleidung bildeten — nicht immer megalithische — Findlingsblöcke, doch nicht ausschliesslich, da dieses Material im Tössthale spärlicher vorhanden ist, als in den Thälern der Hochgebirgsflüsse. In den untern Lagen fanden sich grössere Blöcke, einige bis 6′ lang; weiter oben schrumpften die Stücke sehr zusammen, so dass an einigen Stellen verunglückte Versuche eines ährenförmigen Steinverbandes gemacht wurden. Während der unterste Theil des Thurmes keinen Eckkantenbeschlag zeigte, waren zu den Ecken, vom ersten Stockwerk, 11 Fuss vom Boden an, grosse Tuffsteinrusticaquadern, theilweise von 6 Fuss Länge und 1 Fuss Höhe, verwendet; auch waren wenigstens auf der Südseite die Kieselreihen an zwei Stellen in der

Höhe von 15 und 23 Fuss von Tuffsteinbändern durchzogen. Die innere Verkleidung bestand aus kleinern Kieseln, das etwas nachlässige Füllwerk aus flachem Geschiebe und einem erdigen viel kleines Kies enthaltenden Mörtel. Die 8' 5" hohe, 4' breite Thüre befand sich in der nordöstlichen Ecke in einer Höhe von 24 Fuss, die einzige Lichtöffnung, eine Scharte von ca. 3' Höhe und ½' Breite auf der Südseite in der Höhe von 30 Fuss. Dieselbe führte den beiden obern Geschossen des Thurmes Luft und Licht zu; die zwei untern Gelasse von der Thüre abwärts scheinen derselben entbehrt zu haben (eine dort befindliche Thüre und Scharte waren erst in weit späterer Zeit noch durchgebrochen worden).

Der Thurm stand offenbar ursprünglich für sich allein da; später wurde demselben ein Wohngebäude angefügt, das bis zur Demolirung in der Gestalt, welche es um 1400 gehabt haben mag, wesentlich intact dastand. Es war 22 Fuss hoch gemauert, hatte die Breite des Thurmes und 28 Fuss Länge. Die Mauern waren 2½ Fuss dick; Ecken und Scharteneinfassungen bestanden aus gesägtem Tuff. Zu ebener Erde führte eine Thüre in einen Schuppen und vermittelst einer Treppe in die unter diesem und einem neuen Gebäude befindlichen grossen Keller, welche aber bestimmt nicht dem ursprünglichen Bau angehörten. Ob die Mauern des Thurmes schon von Anfang an in die Tiefe der Kellersohle sich erstreckten, ist sehr zu bezweifeln: die glatt bestochenen Wände deuteten auf spätere Untermauerung. — Ueber dem ersten Stockwerk befand sich ein hölzerner stark 5—6 Fuss ausladender Aufbau aus Bohlenwerk mit kolossalem Dachstuhl, ähnlich wie über dem Thurme.

In diesen Theilen Pfungen's konnten die alten Wohneinrichtungen noch deutlich erkannt werden, trotz oder gerade wegen der eminenten Vernachlässigung, die hier herrschte.

Der ursprüngliche Eingang der Wohnräumlichkeiten befand sich an der Südseite gerade über der erwähnten Kellerthüre, er wurde vermittelst einer Treppe erreicht, von deren Bedachung sich an der südlichen Thurmmauer noch ein Mörtelstreifen erhalten hatte. (Die Treppe selbst existirte schon lange nicht mehr.) Man betrat zunächst einen längs der Thurmmauer laufenden Gang, auf dessen linker Seite zwei durch Bohlenwände gesonderte Räume oder Kammern sich befanden. Einige kleine schartenartige Fensterchen erhellten dieselben. Eine Treppe führte ins obere Stockwerk, den Aufbau, welcher grösstentheils von einem ausgedehnten Estrich eingenommen war. Dieser erhielt sein Licht durch eine an der ganzen Nordseite fortlaufende Reihe niederer Fenster mit Aussicht auf Neftenbach und Wart. Auf der Rückseite befanden sich zwei mit flachgespannter Holzbogendecke versehene Zimmer, deren eines 19 Fuss lang, 16 breit, von 8 Fuss Scheitelhöhe, mit einem Ofen versehen war. Die Thüren zeigten noch Spuren der gothisch stylisirten Thürschlösser. Auf dem Vorplatz in der Ecke zwischen dem Thurm und dem erwähnten heizbaren Zimmer deutete ein immenser Kaminschoss die Stelle eines Feuerherdes an, welcher als Schlossküche und Aufenthaltsplatz des Gesindes diente. Von diesem Stockwerk führte auch wohl ursprünglich eine Verbindungsgallerie nach dem Thurmeingang; später wurde eine directe Verbindung noch durch die Mauer gebrochen. Der Boden des korrespondirenden Thurmgemachs war mit hartem Kalkguss belegt.

Vermittelst einer weitern Treppe gelangte man auf die ebenfalls mit Kalkguss belegte Plattform des Thurmes, welche mit einem Aufbau von Riegelwerk überdeckt, noch drei kleinere nach Osten schauende und eine nach Norden gerichtete Kammer enthielt. Nach Süden war der Estrich geöffnet. —

Dies war die häusliche Einrichtung eines Ritters aus der niedern Dienstmännerklasse des beginnenden 15. Jahrhunderts; den Anforderungen des heutigen Comforts entsprach dieselbe allerdings nicht.

Thurm und Wohnhaus standen ursprünglich frei innerhalb einer aus kleinerem Geschiebe erbauten $2^1/_2$ Fuss dicken Ringmauer. In ca. 16 Fuss Distanz von dem Gebäude in dem Hofraum mögen sich noch Stallungen befunden haben.

Nach Osten war die Burg durch einen vorliegenden tiefen Graben von dem Bergrücken und dem Dörfchen abgeschnitten, auf den übrigen Seiten durch den steil abfallenden Bergvorsprung genügend gesichert. Eine Brücke führte zu dem in der nordöstlichen Ecke der Umfassung gelegenen äussern Burgthor A.; dann zog sich der Weg längs des Thurmes zu dem südlich desselben in einer Zwischenmauer angebrachten innern Thore B. Der 18 Fuss breite Abschnitt zwischen Ringmauer und Thurm bildete somit eine Art Propugnaculum und konnte in wirksamer Weise von der Höhe des Thurmes vertheidigt werden. Am Ende des 16. oder Anfang des 17. Jahrhunderts wurde dann dieser äussere Hof und die Nordseite längs des Thurmes mit Wohnräumen überbaut, was diese Verhältnisse nicht mehr sofort zu Tage treten liess. Das einzige bis zu den Zinnen erhaltene Stück Ringmauer oberhalb des innern Thores zeigte eine Höhe von ca. 30. Fuss.

Von architektonischer Gliederung und Zierde enthielt der Bau nichts. Eine angeblich im Keller angebrachte uralte Inschrift bestand einfach aus zwei in den feuchten Mörtel eingedrückten Händen zwischen einem Kreuz und einem L. — Beim Abbruch fand sich neben einigen Kleinigkeiten aus den letzten Jahrhunderten nur eine Bronceplatte mit eingravirter Thierfigur (Hund?), welche aus dem frühern Mittelalter stammen dürfte (Taf. II., Fig. 12).

In der künstlerisch sehr ansprechenden Sammlung von Ansichten von Burgen der Umgegend von Winterthur in den Neujahrsblättern der Stadtbibliothek von Winterthur findet sich zu 1813 (J. J. Biedermann fecit) auch ein Bild von Schloss Pfungen, von der Südwestseite her aufgenommen. Der Verfasser des Textes, wie stets in dieser Zeit, Ulrich Hegner, erwähnt die Sitte, welche seit 1629, wo das Schloss und die Herrschaft an Winterthur kamen, in Geltung war und manchen damaligen Winterthurern wohl noch in angenehmem Andenken stand; „Von dieser Zeit an war es üblich, dass jedem Bürger von Winterthur, den seine Strasse da vorbeiführte und der im Schlosse einsprach, unentgeltlich ein Trunk Wein gereicht wurde, eine von den mancherlei löblichen Sitten der alten klugen Einfalt, die das bürgerliche Band aller Stände näher knüpften, so lange noch ernste Bescheidenheit im Gefolge der Freiheit war. Als aber diese allenthalben in leichtsinnige Ungebundenheit ausartete, wurde auch davon Missbrauch gemacht und die Aufhebung des Gebrauchs war wünschbar, ehe noch andere Zeitumstände dazu nöthigten.“ H. Zeller.

252.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

Nachträge und Berichtigungen zur ersten Abtheilung.

I. Canton Aargau.

Brugg. Schwarzer Thurm. Die kleine Pforte über der Reuss hat ein halbrundes Bogenfeld, dessen äussere Fläche mit alterthümlichen Zickzack- und Rautenornamenten geschmückt ist. R.

Gebistorf. „Die Mauern der Kirche, welche zum Theil aus grossen Kieselsteinen errichtet

sind, die Form des Chors und die kleinen Fensteröffnungen deuten auf ein hohes Alter hin." Nüscheler, III. S. 549.

Oberwyl bei Bremgarten. Der Kirchthurm hat rundbogige Fenster mit Theilsäulchen. Mittheilung des Herrn Dr. A. Nüscheler.

II. Canton Basel.

Basel. 1) Bibliothek, öffentliche. Bilder-Handschriften: Cod. A N. IV, 2. Griechische Handschrift des neuen Testamentes X. Jahrh. Cod. B IV, 26. Homilien. X. Jhdt. ?, rohe Sepia-Zeichnungen: Anbetung der Hirten und Auferstehung Christi, dem Stile nach verwandt mit den Miniaturen des Prudentius Nr. 264 in Bern und einer Zeichnung im Codex Nr. 64 der Stiftsbibliothek S. Gallen. Cod. D. III. 14. XII. Jhdt. Galeni Antidotarium. Phantastische Initialen aus Rankengewinden mit kämpfenden Figuren, Gauklern und anderen Gestalten in allen möglichen Beschäftigungen vermischt. Cod. D. III. 12. XII. Jhdt. Initiale mit einer Darstellung des Glücksrades. R.

2) Münster. Beschreibung der Münsterkirche zu Basel sammt einem Grundriss derselben. Basel 1788. A. Sarasin, Versuch einer Geschichte des Basler Münsters (Beiträge zur vaterl. Geschichte, herausgeg. v. d. histor. Gesellschaft in Basel Bd. I). Ueber die Sculpturen im Chor: P. Ch. Cahier, Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et littérature sur le moyen-âge. Paris 1874 p. 166 u. f. mit guten Abbildungen. Baugeschichte und literarische Nachweise bei Rahn, Gesch. d. bild. Künste i. d. Schweiz. S. 212 u. ff., 264 u. f.

3) S. Alban, Kreuzgang. Ansicht im Basler Neujahrsblatt, herausgegeben von der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen. 1851. Rahn a. a. O. S. 219.

4) S. Leonhard. Der Ueberlieferung zufolge 1002 gestiftet und 1033 geweiht. Zweifel gegen diese Tradition: Basel im XIV. Jhdt. S. 67 Note, und Ochs I. S. 197. In der Bestätigungsurkunde von Innocenz II. 1139 (Trouillat, II. p. 14) heisst es, die Kirche sei vom Bischof Adalbero IV. (1134—1137) gestiftet worden. Ein Rest dieser ältesten Kirche mag in der theilweise erneuerten Chorgruft erhalten sein; vgl. über dieselbe Rahn a. a. O. Die jetzige Kirche erst seit 1480 erbaut.

5) S. Peter. Zeit der Stiftung unbekannt. Nach einer unbegründeten Nachricht 1035 zur Pfarrkirche erhoben. Vor dem Erdbeben von 1356 befand sich unter dem erhöhten Chore eine Krypta. An der Südseite lag der Kreuzgang, da die Kirche seit 1233 mit einem Chorherrenstifte verbunden war. (Basel im XIV. Jhdt. S. 93 u. f.) Der jetzige Chor wahrscheinlich bald nach dem Erdbeben erbaut, das Schiff noch später.

Muttenz. Der M. 11,80 lange Chor besteht aus 2 hinter einander befindlichen Räumen: einem kleinen Altarhause mit geradlinigem Abschluss M. 4,44 br., 5,76 lang und 6,50 hoch. Ein Kreuzgewölbe bedeckt dasselbe, östlich auf einfachen rechtwinkligen Eckdiensten, westlich in einiger Entfernung von dem Chorbogen mit spätgothisch profilirten Rippen anhebend. Eine rundbogige Quergurte von kräftigen Vorlagen, aus 2 rechtwinkelig auf einem viereckigen Zwischengliede zusammentreffenden Halbsäulen bestehend, trennt das Altarhaus von dem grösseren westlich vorliegenden Raume, einem Rechteck von M. 6,10 Länge, 7,77 Breite und M. 9,05 Scheitelhöhe. Derselbe ist mit einem rundbogigen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen schwerfällige viereckig gebildete Rippen und Schildbögen in den Ecken von Dreiviertelssäulen getragen werden. Der Schlussstein, ein quadrirter Schild, weist in 2 Feldern das Wappen der Mönche, in den beiden andern einen stehenden Löwen. Als Träger des westlichen Scheidebogens, mit dem sich der Vorraum nach dem Schiffe öffnet, fungiren auf beiden Seiten drei kreuzförmig durch rechtwinkelige Zwischenglieder verbundene Halb- und Dreiviertelssäulen. Sie ruhen, wie die Eckdienste und die Vorlagen des östlichen Chorbogens auf attischen Basen mit Eckknollen und sind mit unvollkommenen Würfelkapitälen versehen, deren Form mit den Pfeilerknäufen im Schiff des Basler Münsters übereinstimmt. Das einschiffige Langhaus, M. 8,72 breit und 12,75 lang, ist ein spätgothischer Bau mit spitzbogigen Maasswerkfenstern und einer geschnitzten Holzdiele, es scheint aber dasselbe ursprünglich ebenfalls mit Gewölben versehen, oder zur Aufnahme solcher angelegt gewesen zu sein. Darauf deutet die Dreiviertelssäule in der nordöstlichen Ecke mit dem darüber sichtbaren Ansatze eines Schildbogens. Sie hat dieselbe Form wie die anstossenden Vorlagen des Scheidebogens und ist mit diesen durch ein gemeinsames Kämpfergesimse verbunden. Auffallend ist neben diesen alterthümlichen Formen das Vorkommen des schon genannten Wappenschildes in dem Scheitel des vorderen Chorgewölbes. Dass dieser Schlussstein gleichzeitig mit diesem beschafft, beweist die schwerfällige Bildung der anstossenden Rippen. Die Annahme liegt desshalb nahe, dass hier, wie auch anderwärts, der romanische Stil noch über das XII. Jahrhundert in Uebung geblieben und dieser Bau zu den zahlreichen posthum-romanischen Monumenten des Landes zu zählen sei. Am Aeusseren nichts Bemerkenswerthes. R.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

№ 4. ZÜRICH. OCTOBER 1875

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

253.

Der römische Wasserstollen bei Hageneck am Bielersee.

(Schluss.)

Das erste Artefact, welches im alten Römerstollen gefunden wurde, war ein bronzener Kessel (Taf. II. Fig. 6). Dieser Kessel lag zu unterst im Schacht, welcher bei dem Punkt Nr. 260 des Profils den Stollen trifft. An dieser Stelle waren Schacht und Stollen mit Schutt und Schlamm erfüllt und der Kessel lag ca. 15' tief umgestürzt im Schachte. Auf den ersten Anblick war nicht gerade dieses Artefact charakteristisch genug, um mit apodictischer Gewissheit das Alter des Stollens zu bestimmen, es hat jedoch die Untersuchung herausgestellt, das es den andern Hauptfund, den thönernen Krug, vollkommen bestätigt.

Dieser Kessel ist von getriebenem $^9/_4$ mm. dickem Bronzeblech von schön bronzegelber Farbe. Er hat eine elegant ausgebauchte Form, welche allmälig in einen flachen Boden ausläuft. Der obere Rand ist von Eisen und hat einen viereckigen Querschnitt; in dessen unterer Seite ist das Blech des Kessels eingetrieben. Die Handhabe des Kessels ist ebenfalls von Eisen und bogenförmig gekrümmt und hängt mit geschlossenen Laschen in zwei auf dem Rande des Kessels aufgenieteten eisernen Bogen. Diese Bogen sind durch Eisenblechlappen an dem Rande des Kessels festgenietet. Die Dimensionen des Kessels sind folgende: Durchmesser, am obern Rand unter der Handhabe (Tragbogen) gemessen, im Ganzen 32,5 cm., im Lichten 30,7 cm.; Höhe des Kessels 18,5 cm.; Dicke des eisernen Randes 18 mm.; Höhe desselben 11 mm.; Dicke der aufgenieteten eisernen Bogen (Schlingen) 6 mm; Dicke der eisernen Handhabe 1 cm., der Schlaufen 9 mm.

Der Kessel ist an verschiedenen Orten durch Bronzeblechstücke, welche auf die Kesselwände aufgenietet sind, geflickt. Sehen wir uns diese Nieten näher an, so finden wir, dass selbige theils aus reinem Kupfer, theils aus einer sehr hellen harten Bronze, wahrscheinlich Messing, bestehen. Die Nieten sind flachgeschlagen und bestehen nicht aus Nägeln, wie bei ältern (keltischen) Gefässen, sondern aus Blechlappen, welche auf beiden Seiten des aufgenieteten Blechstückes umgeschlagen und plattgeklopft sind. An einer Stelle des Kessels sind bis 3 Blechstücke aufeinander in dieser Weise durch Nieten befestigt.

Sehen wir uns nun das Metall des Kessels an, so kommen wir sogleich zum Schlusse, dass wir es hier nicht mit einem modernen, zufällig dahin gerathenen Artefact, sondern mit einem ächten römischen Feldkessel zu thun haben.

Mein Vater hat das Blech des Kessels analysirt und genau die Zusammensetzung der schönsten antiken Gefässe gefunden, nämlich ausser Kupfer 10—12 % Zinn, etwas Eisen, kein Blei und besonders kein Zink (welches, mit Kupfer zu Messing legirt, modern wäre). Höchst interessant sind die Nieten aus reinem Kupfer und Hartbronze, einer Art antikem Messing, wo Zink einen Theil des Zinns vertritt.

Da man nun seit dem Alterthum keine Bronzegefässe und besonders keine getriebenen Bronzeblechgefässe, sondern eiserne und kupferne und in neuerer Zeit *gegossene* eherne verfertigt hat, so ist klar, dass da von einem modernen Artefact (Käsekessel, die alle von reinem Kupfer sind) nicht die Rede sein kann. Ueberdiess stimmt dieser Kessel in seinem Material und äusserer Gestalt vollständig überein mit ähnlichen Kesseln, welche bei Brügg aus der Zihl gebaggert wurden und mit andern römischen Artefacten (einer Inschrift) von dem dort vielfach frequentirten Flussübergang von Petenisca nach dem Bättenberg und Pieterlen Zeugniss ablegt.

Das entschiedenste Artefact jedoch für die Bestimmung des Alters des Stollens ist ein wohlerhaltener Krug von rother *römischer* terra cotta oder terra sigillata, obgleich er nicht gestempelt ist (Taf. II. Fig. 7). Auf den ersten Blick sehen wir den feinen rothen römischen Thon, welcher auswendig geglättet, aber nicht glasirt ist, von der warmen hellkirschrothen Farbe der römischen Töpferei. Der Krug fand sich in 30′ Tiefe zu unterst im gleichen Schachte bei Profil 260 des alten Stollens. Er ist vollständig erhalten mit Ausnahme des Randes des Halsstückes, welcher abgebrochen ist.

Die Dimensionen sind folgende: Höhe 25 cm., Durchmesser, wo er am breitesten ist 17 cm., Durchmesser des Halses am Henkel 3,2 cm. Der Henkel ist dicht unter dem Halse des Kruges angebracht und hat die charakteristisch viereckige steile Form römischer Vasenhenkel. Er ist inwendig leicht gekerbt, sonst flach, 2 cm. breit und 7 mm. dick. Dicke des Kruges am Halse 4 mm. Die Oberfläche des Kruges ist glatt und glänzend; unter dem Henkel zeigt er eine leichte 2 mm. breite und 1 mm. tiefe Depression. Gegen den Boden hin sind einzelne feine um und um gehende Striche gravirt, endlich ist der Boden unten flach und zeigt die concentrischen Striche der Töpferscheibenarbeit.

Weniger wichtig sind noch zwei eiserne Artefacten, wovon das erstere, eine Pflasterkelle (Fig. 5), sich im selben Schachte fand, das andere, eine Spickahle (Fig. 4) aus dem Schachte bei 254 gehoben wurde.

Die Pflasterkelle ist von Eisen. Das Blatt ist 21 cm. lang, 2 mm. dick, am Henkel 11,5 mm., an der breitesten Stelle 13 cm. breit; die Handhabe ist mit 3

grossen Nieten auf dem Blatt befestigt, sie selbst ist 1 cm. dick, bis zum rechten Winkel 9,5 cm. hoch. Das sich zuspitzende, in die hölzerne Handhabe passende horizontale Stück ist 11 cm. lang. Dieses Instrument übertrifft unsere gewöhnlichen Pflasterkellen an Grösse. Die Ahle oder Spickahle ist ebenfalls von Eisen, ist cylindrisch und am spitzen Ende von einem Oehr durchbohrt. Gegen das obere Ende ist ein Querstab, der auf der einen Seite rechtwinklig von der Ahle absteht, gegen die Spitze hin allmälig dahin verläuft. Ein kleines Eisenblech am oberen Ende deutet darauf hin, dass der obere kurze Theil in Holz gefasst war. Zu was dieses Instrument gedient haben mag, ist nicht recht klar, am ehesten möchte es zum Spicken von Fleisch gedient haben.

Dimensionen. Ganze Länge der Ahle 34,2 cm., von der Spitze bis zum Oehr 3,4 cm., Länge des Oehres 1 cm., Breite desselben 2 mm., Dicke der Ahle 8 mm., vom Knopf bis zum Querstabe 4,6 cm., Länge des Querstabes 1,5 cm., Dicke des Griffes bis zum Querstab 7 mm.

Endlich fanden sich noch im Schacht bei Nr. 260 der Schädel eines Ochsen, der der Dicke und Grösse der Hornzapfen nach zu einer grossen Rindviehrasse gehört haben muss; das Gehirn ist herausgeschlagen, der Oberkiefer fehlt ebenfalls, so dass man das Schädelbruchstück als Ueberrest eines geschlachteten und zerlegten Thieres halten muss, und im selben Schachte fand sich der Schädel mit Oberkiefer eines mittelgrossen Pferdes. Es scheint somit, dass, nachdem der Stollen durchschlägig geworden war, derselbe ausgezimmert wurde und schon damals die Schächte wieder verschüttet wurden, nachdem die römischen Bergingenieure sie nur als Angriffspunkte für den Stollenaushub benutzt hatten. Beim Zuwerfen der Schächte nun werden die soeben beschriebenen Gegenstände mit in den Schacht gerathen sein. Es ist zudem auch physikalisch unmöglich, dass der Stollen von unten seine 30 und mehr Fuss hohen Schächte mit Schlamm und Schutt ausgefüllt habe, da der nöthige Druck des Wassers dazu gefehlt hätte. Die Schächte können somit nur von oben ausgefüllt worden sein.

Eine andere Möglichkeit ist auch, dass, als das Wasser im Stollen floss, der Schacht bei 260 als Brunnen benutzt worden sei und beim Wasserschöpfen von oben der Kessel herunterfiel und dort verloren ging, ebenso der wohlerhaltene Krug, den gewiss Niemand in seinem jetzt noch brauchbaren Zustand hinuntergeworfen hätte. Später wäre, so muss man immerhin annehmen, der Schacht wieder zugeschüttet worden.

Es bleiben mir endlich über die Gefällsverhältnisse noch einige Worte zu sagen.

Herr Ingenieur *v. Morlot* in Nidau, dem wir den mitgehenden schönen Plan verdanken, schreibt mir darüber Folgendes: „Im Längenprofil sind sämmtliche Höhen über dem Nullpunkt des Aarepegels in Murgenthal angenommen, da diese Höhe als Ausgangspunkt für alle Höhenangaben im Gebiete der Jurawässerkorrektion dient

„Der höchste Wasserstand *vor* der Korrektion war 107,0′.
(ein höherer Wasserstand aus dem 17. Jahrhundert scheint unsicher.)
Der niedrigste Wasserstand *vor* der Korrektion war . . . . . 97,4′.
Das Hochwasser *nach* der Korrektion wird angenommen zu . . 99,0′.
Der Sommerwasserstand *nach* der Korrektion wird angenommen zu 95—96′.
Der niedrigste Wasserstand *nach* der Korrektion wird angenommen zu 90′.
(fiel jedoch letzten Herbst sogar auf 88′, daher der See künstlich

auf 91' erhalten werden muss wegen der Abrutschungen auf dem nördlichen Ufer)

Die Sohlenquote am Eingang des Tunnels der Berner Torfgesellschaft (Moosseite) ist . . . . 113,6'.

Die Sohlenquote am Ausgang des Tunnels der Berner Torfgesellschaft (Seeseite) ist . . . . 106,8'.

Die Sohlenquote des alten (römischen) Stollens bei Nr. 260 ist 121,4'.

Die Sohlenquote des alten (römischen) Stollens bei Nr. 272 (Ausgang nach dem See zu) . . . . 117,3.

(alle diese Höhen, wie gesagt, in Fuss über dem Nullpunkt des Pegels in Murgenthal)."

Wir sehen daraus, dass der Ausfluss des Stollens sehr hoch angelegt war, also 10' höher als der bekannte höchste Wasserstand des Bielersee's *vor* der Korrektion (107)'. Nimmt man auch an, es sei damals gegen den See am Fuss des Hagnecker Hügels auch ein Vorland gewesen, durch welches der Römerkanal ging, so kann doch der Höhenunterschied zwischen dem Austritt des Stollens aus dem Berge und dem Eintritt des Wassers in den See kein grosser gewesen sein, da die Entfernung zu gering ist. Er ist auch höher als der Torfgesellschaftstunnel (113,6'), welchen er in den First schneidet. Es muss also zur Zeit der Anlage dieses Stollens das Wasserniveau im Moose höher gelegen sein, sonst sähe man keinen Grund ein, den Stollen so hoch angelegt zu haben. Da man den Anfang des Stollens auf der Moosseite noch nicht kennt, so kann man noch nicht genau bestimmen, wie hoch das Wasser, welches der Römerstollen abzuleiten hatte, zur Römerzeit lag, aber man wird das Niveau auf 125,27' berechnen können. Dieses wichtige Moment nun der so hohen Anlage des Stollens führt uns zum Schlusse, *dass zur Römerzeit das Hagneckmoos und möglicherweise andere Theile des grossen Mooses vielleicht noch permanent, vielleicht nur periodisch von Wasser bedeckt waren* und dass das energische und unternehmende Volk der Römer diese für die damalige Zeit riesige Arbeit unternommen, wohl nicht um Ländereien den helvetischen Barbaren zur Kultur zu gewinnen, sondern um seine Militärstrasse, die durch's Moos führte und auf Millionen von Pfählen mit riesigen Kosten erbaut wurde, vor Ueberschwemmungen und Zerstörung zu sichern. Diess, glaube ich, ist das Motiv der Erstellung dieses grössten technischen Werkes der Römer in Helvetien, der Erstellung eines mit regelmässig angebrachten Schächten versehenen über 600' langen, eine ganze Hügelkette durchstechenden Wasserstollens, dessen durchaus rationelle Anlage wir noch jetzt bewundern müssen.

Bern, Juli 1875. EDMUND V. FELLENBERG.

254.

Eine gallo-römische Gottheit.

Indem die Redaktion dieser Zeitschrift sich beeilte, die merkwürdige Statuette, welche oben S. 576 zusammen mit einer ähnlichen kleineren Figur abgebildet ist, zur Kenntniss des Publikums zu bringen, begnügte sie sich, die Veröffentlichung derselben mit einigen orientirenden Worten, die einem Privatbrief des Herrn

Professor Bursian entnommen waren, zu begleiten. Da aber eine eingehendere Prüfung jenes Monumentes und eine Durchmusterung des Vorrathes ähnlicher Denkmäler zu wesentlich verschiedenen und wesentlich bestimmteren Annahmen führt, als sie in jenen Zeilen angedeutet sind, so wird es nicht überflüssig sein, wenn der Unterzeichnete noch einmal auf die Walliser Bronzefigur zurückkommt; zugleich mögen einige der Autopsie entnommene Angaben über dieselbe hier ihre Stelle finden.

Die Statuette, 26 Ct. hoch, präsentirt sich in der mit Hülfe einer Photographie hergestellten Abbildung etwas zu ungünstig; indem der Photograph bei der Aufnahme die Bronze zu niedrig aufstellte, wurde das am Original allerdings vorhandene Missverhältniss zwischen den Proportionen des Unter- und des Oberkörpers verstärkt. Zwar ist die Figur nicht ohne Rücken, aber sie hat auch nicht die natürliche Tiefe und ist auffallend platt; sie ist nur auf die Vorderansicht berechnet. Der Kopf ist schön, der übrige Körper von ordinärer plumper Arbeit. Die Oberfläche ist ohne alle Patina und sehr dunkel; jeder Zweifel an der Aechtheit würde fehlgehen. Die Erhaltung ist vortrefflich. Es fehlt der Zeigefinger der linken Hand, und der Gegenstand, den dieselbe hielt. In der linken Wange ist ein Loch, ein zweites auf der Höhe der Stirn; die Zeichnung, welche der Anzeiger wiedergibt, hat diese beiden Schäden unterdrückt. Nur der Kopf ist hohl gegossen, das Uebrige massiv. Auf der Höhe des Kopfes, unmittelbar hinter der über der Stirn emporsteigenden Haarmasse, sitzt ein Zapfen, der zwar auch in der Abbildung kenntlich, aber insofern nicht richtig wiedergegeben ist, als er am Original nach oben auslädt und in breiterer Fläche endigt. Man könnte versucht sein, in demselben einen Modius zu sehen, denn die Form eines solchen hat ungefähr jener Aufsatz. Indessen ist er hiefür doch wohl zu klein und, wenn die Figur höher steht, zu wenig sichtbar. Die Vermuthung, dass durch jenen Zapfen die Bronze sich als Trägerfigur, die an irgend einem Geräth angebracht gewesen, ausweise, würde noch geringere Wahrscheinlichkeit haben; denn einer Gottheit von so hohem Rang hat man sicherlich nie dienende Funktion angewiesen. Ich kann die Bestimmung dieses Zapfens für jetzt nicht angeben; es ist aber zu erwarten, dass sie durch neue Funde oder durch Berichte über unbekannt gebliebene Bronzen des gleichen Typus aufgehellt werden wird. Die obere Fläche desselben ist moderner Weise abgeputzt oder abgeschliffen und zeigt das glänzende Metall; zum selben Zweck der Erprobung des Materials dürften die Einschnitte im linken Bein angebracht worden sein.

Am Halsrande der Tunica zieht sich vorn, in Gestalt eines Blattornamentes, ein ausgezackter Saum hin, an dem vier Epheublätter hängen; dieser ganze Zierrat ist aus Silberblättchen eingelegt. Die Schuhe, zierlich ornamentirt, sind mit eingerissenen Linien angegeben, am linken Fuss auch das Schnürband mit den Enden. Die Beine stecken in eng anschliessenden Hosen. Dass ein seltsames Geräth im Gürtel stecke, ist eine nicht richtige Auffassung, denn der Gürtel geht keineswegs über das Geräth weg, sondern er ist vorn unterbrochen durch die Flügel jenes sonderbaren Ornamentes. Durch die geschlossene Linke ging ein runder, schmaler Gegenstand, in der vorgestreckten Rechten steht ein rundes bauchiges Gefäss.

Die Statuette gehört, wie auch die zweite kleinere, dem Museum in Genf an.

Diese Bronzefigur steht keineswegs so vereinzelt, dass es verstattet wäre, aus dem Fundort auf einen Jupiter Poeninus zu rathen. Vielmehr erscheint derselbe

Typus in einer grossen Reihe von Bronzen, wie an zahlreichen Steinaltären, und zwar sind diese Monumente fast ausnahmslos aus dem Boden des alten Gallien hervorgegangen. Ueber dieselben hat Anatole de Barthélemy einen schätzbaren Bericht, der eine ausführliche Monographie in Aussicht stellt, in der Revue celtique I (1870, S. 1 ff.) gegeben. Es standen mir ausserdem Aufzeichnungen und Skizzen von A. Conze in Wien[1]), auch einige Zeichnungen von R. Rahn zu Gebote, und ich war im Stand, diese Hülfsmittel durch einige weitere Nachweisungen zu ergänzen. Es werden im Folgenden zunächst die bis jetzt veröffentlichten Bronzen dieses Typus, die mir bekannt geworden, verzeichnet.

I. Die von Barthélemy veröffentlichte Abbildung des Exemplars von Beaune ist auf Taf. III wiederholt[2]).

Dasselbe ist insofern das vollständigste in der ganzen Reihe der Bronzefiguren, als es das von der erhobenen Linken umschlossene Geräth unverkürzt erhalten hat: es ist ein eigenthümlich gestalteter Hammer, bestehend aus einem Cylinder und einem in dessen Mantelfläche befestigten langen dünnen Stiel. An der Tunica, die in ähnlicher Weise wie bei der kleinern Bronze aus Wallis gegürtet scheint, fehlt das sonderbare Ornament; dagegen sind zahlreiche kleine Sterne oder Kreuze in dieselben eingetieft.

II. Barthélemy irrt, wenn er meint, es sei dies das einzige Exemplar, welches über den von der Linken gehaltenen Gegenstand aufkläre. Letzterer ist auch erhalten an einer entsprechenden Bronze, die bereits Pétau als *Victimaire* in seinem Mémoires pl. 6 und hieraus Montfaucon Ant. expl. suppl. II 24 veröffentlicht hat, nur dass hier der Hammer etwas abweichend gestaltet und unten am Stiel ein Stück verloren gegangen ist. Die Rechte ist, obwohl getrennt, sammt dem Gefäss mitgefunden worden. Die Tunica ist wiederum verziert mit Kreuzen, die Montfaucon Zweifel am antiken Ursprung einflössten.

III. Montfaucon II 192, mit Ausschluss des Hammers wohl erhalten, über der Tunica ein Mantel. Vgl. S. 432: *dieu Gaulois . . . a tout l'air d'un Esculape.*

IV. Caylus I 58, als *Jupiter* bezeichnet. Der Hammer ist verloren, sonst die Figur völlig erhalten. Vgl. dazu S. 161: *seroit-ce d'après ces modèles que les Gaulois auroient appris des Grecs à représenter Jupiter avec cet air majestueux et divin?*

V. Millin, Voyage dans le midi de la France pl. 24, 1. Völlig erhalten, nur der Hammer fehlt. Millin sah die Figur zu Mâcon im Privatbesitz; der Gürtel schien ihm von Kupfer, die Augen eingesetzt, von Silber. Vgl. den Text Bd. I S. 399.

Hieran schliessen sich als:

VI. VII, die beiden Bronzen aus Wallis, oben Anzeiger S. 576 und 577.

Weniger gut erhalten sind folgende Exemplare:

VIII. Grivaud de la Vincelle II 1. Es fehlen die rechte Hand mit dem Gefäss, die Linke mit dem Hammer, der rechte Fuss, die Hälfte des linken Beines.

[1]) Und zwar diese zum Theil durch die Güte des Herrn Prof. Bursian, der die von Conze ihm geschickten Bemerkungen der Redaktion des Anzeigers zur Verfügung gestellt hat.

[2]) Leider hat Barthélemy unterlassen, die Grösse anzugeben.

IX. Grivaud II 2. Es fehlt die rechte Hand mit dem Gefäss und in der linken der Hammer. Ueber der Tunica Thierfell. Dies Exemplar scheint roher als die übrigen.

X. Caylus VI 84, 3 und 4, als *prêtre . . . avec le thuribulum*, und in der Rechten der Hammer, wahrscheinlich aber sind in der Abbildung die rechte und linke Seite vertauscht.

XI. Nouv. annales de l'institut archéologique 1839 pl. 25. Da dieser Band mir unzugänglich, weiss ich nicht, ob das betreffende Exemplar etwa mit einem der übrigen identisch ist.

Ich schliesse zwei Exemplare an, von denen mir Zeichnungen Rahn's vorliegen.

XII. Im Museum von Lausanne No. 245, gefunden bei Lausanne. Ausser dem Hammer fehlt die Rechte mit dem Gefäss.

XIII. Im Museum von Lausanne No. 169, aus Pully. Der ganze linke Arm fehlt; auf der Tunica Kreuze. Das Trinkgefäss ist hier verhältnissmässig höher und schlanker, sonst von der gleichen Form.

Eine Anzahl von Exemplaren sind nur erwähnt oder beschrieben; von diesen werden einige identisch sein mit den publizirten oder mir in Zeichnungen vorliegenden Exemplaren, die soeben aufgezählt wurden.

Grivaud a. a. O. S. 21 berichtet, dass im Besitz des Abbé de Tersan vier dergleichen Figuren sich befanden.

Vier Bronzestatuetten des *Jupiter Gaulois*, die offenbar dem gleichen Typus angehören, sind aufgeführt in A. de Longpérier's Notice des bronzes antiques du musée du Louvre (1868) No. 15—18. Bei 15 und 17 ist die Tunica verziert mit den *étoiles cuneiformes*, bei 18 mit *petits disques gravés*. Der Hammer ist an keinem dieser vier Exemplare erhalten.

Conze bezeugt zwei Exemplare in der Sammlung der Maison carrée zu Nîmes, fünf andere im Palais des arts zu Lyon.

Von einem Exemplar (oder mehreren?) im Museum von Avignon weiss Barthélemy a. a. O. S. 3.

Eine merkwürdige Variante des gleichen Typus führen uns zwei Bronzen von Bonn und Vienne vor.

1. Gefunden in der Nähe von Bonn, jetzt im dortigen Alterthumsmuseum: abgebildet im Jahrbuch des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinland XVII (1851) Taf. II. Vgl. Overbeck, Katalog des Rhein. Mus. vaterländ. Alterth. (Bonn 1851) S. 99 No. 5; denselben im Jahrbuch XVII S. 69 ff. und Griech. Kunstmyth. I S. 266 f. Die Gestalt ist nackt, bis auf ein über den Kopf gestülptes, auf der Brust geknotetes, hinten über den Rücken herabhängendes Thierfell, das Overbeck mit Bestimmtheit für ein Wolfsfell erklärt. Der Kopf ist zeusmässig, die aufgestreckte Rechte hält das bauchige Gefäss (Overbeck „Opferschale"). Die erhobene Linke, deren Finger abgebrochen sind, hielt nicht ein Scepter, wie Overbeck meint, sondern den (verloren gegangenen) Hammer. Sonst fehlt nur noch der rechte Fuss. Overbeck hat die Figur „Zeus Lykaios" getauft, und hielt früher diesen Namen für „den richtigen, ja den einzig möglichen"; mit minderer Entschiedenheit vertritt er diese Bezeichnung neuerdings in seiner Kunstmythologie.

2. Das sachlich merkwürdigste, zugleich wohl das künstlerisch bedeutendste Exemplar der ganzen Reihe, wurde in Vienne gefunden: eine Figur von 26 Ct.

Höhe, im Jahr 1866 (ich weiss nicht ob noch jetzt) im Besitz des Schlossermeisters Herrn Brousse, der sie unter andern Bronzen auf einem ihm gehörenden Grundstück gefunden hatte. Es wurde über diesen *Hercule Gaulois* Bericht erstattet, von A. Allmer und de Witte im Bulletin de la société des antiquaires de France 1866 S. 99 f. und 109. Ich selber zeichnete mir an Ort und Stelle eine Beschreibung der Figur auf; eine Photographie derselben, die Frau Brousse mir freundlichst besorgte, ist in den Besitz des archæologischen Instituts in Rom übergegangen.

Die Gestalt ist nackt, bis auf ein Löwenfell, dessen Kopf über den Kopf der Figur gestülpt, dessen Tatzen über der Brust verknotet sind; vom Rücken her über die linke Schulter gehend ist es um den linken Arm gewickelt und hängt tief herab. Die Rechte hält das runde, bauchige Trinkgefäss in der charakteristischen Weise, so dass es von den Fingern umschlossen in der Hand steht. Die Linke ist bis zur Höhe der Stirn erhoben und hält eine Stange von gleicher Höhe wie die Figur selber. Der Körper ruht auf dem rechten Bein, der linke Fuss ist zurückgesetzt; das Gesicht ernst und edel, dem Zeusideal sehr nah. Die zierliche Basis wurde mitgefunden. Dieselbe zeigt hinter der Stelle, wo die Füsse aufsassen, den etwa 1 Cm. hohen Ansatz eines senkrecht aufsteigenden Stäbchens; dieses selbst ist, in zwei Stücke zerbrochen, mitgefunden worden. Das obere Stück trägt eine kleine, hohle Walze[3]) (*un tonnelet ou cylindre creux de* 8 cm. *de haut et de* $5^1/_2$ *de diamètre, très-légèrement renflé par le milieu)*, von deren Mantelfläche, in halber Tiefe, fünf regelmässig vertheilte kleine Stäbchen, jedes 10 Cm. lang, strahlenförmig ausgingen, sie sind zum grösseren Theil am Cylinder erhalten, zum Theil mitgefunden, und eines derselben, das noch am Cylinder befestigt ist, trägt am oberen Ende wiederum einen Bronzecylinder, ähnlich dem Hauptcylinder, nur kleiner und etwa wie ein Garnröllchen gestaltet. Die vier abgebrochenen Röllchen wurden mitgefunden. Aus diesen Fragmenten lässt sich das gesammte sonderbare Geräth zusammensetzen. Hinter der Figur erhob sich, auf der gleichen Basis, eine Bronzestange, die an die Figur gelehnt und festgelöthet war, wie ein viereckiges Loch im Rücken derselben beweist[4]). In der Höhe der Figur etwa sass auf der Stange der grosse Cylinder, die Grundfläche nach vorn gekehrt, umgeben von den kleinern Röllchen, so dass der Kopf des Gottes wie von einer bizarren Art von Aureole umgeben erschien[5]).

[3]) Ich will nicht unterlassen, anzumerken, dass in den Gräbern bei der Certosa von Bologna zahlreiche Röllchen von Terracotta gefunden wurden, die jenen ganz ähnlich gestaltet, und ihrer Bestimmung oder Bedeutung nach räthselhaft sind.

[4]) Diese rohe Weise der Befestigung legt den Gedanken nahe, dass der gesammte Apparat spätere Zuthat sei.

[5]) A. Allmer war, als er seinen Bericht an die Société des antiquaires de France schrieb, noch nicht aufmerksam geworden auf die Zugehörigkeit des *instrument également en bronze, très-singulier par sa forme et d'un usage difficile à déterminer* (S. 99), das er dann näher beschreibt S. 104. In einem Separatabdruck des Referates, den ich der Gefälligkeit der Frau Brousse verdanke, hat A. Allmer handschriftlich Folgendes hinzugefügt: *L'objet de forme bizarre ci-dessus mentionné, a été reconnu depuis l'impression de cette brochure pour un attribut d'Hercule. La grande branche s'adaptant sur le socle derrière la statuette porte l'extrémité formant l'étoile au-dessus de sa tête, comme un auréole ou couronne emblématique. Un petit bout de cette même tige d'un centimètre de haut resté sur le piédestal, rend la chose incontestable.* Auch de Witte betrachtet die Zugehörigkeit als zweifellos, wie sie es in der That ist.

Eine Bronzebüste des nämlichen Typus, mit der charakteristischen Kopfbedeckung, notirte ich mir im Museum von Avignon.

Ein in Bratuspantium gefundener Ring von Silber, auf dem die gleiche Gottheit, in der Rechten das Gefäss, in der Linken den Hammer, ausser der Tunica mit einem Mantel bekleidet, eingegraben ist, war im Besitz Grivaud's de la Vincelle und ist von diesem publizirt Recueil de Mon. Ant. de l'ancien Gaule pl. 17, 3.

Dass die gleiche Gottheit auch auf nicht wenigen Steinreliefen, meist wohl Altären, die gleichfalls aus dem Boden des alten Gallien hervorgegangen, erscheint, hat Barthélemy und — unabhängig von ihm — Conze wahrgenommen. Und zwar begegnet uns hier nirgends die zuletzt besprochene Modifikation; der Gott ist immer vollbekleidet.

Leider sind, so viel ich sehe, nur zwei von diesen Altären veröffentlicht, auch diese in sehr ungenügender Weise.

A. Im Museum von Strassburg, bei Oberseebach gefunden, publizirt in der Revue archéol. XI (1854) S. 309 und daselbst besprochen von F. Chardin. Der Gott, bärtig, ist mit gegürteter Tunica und zur Seite geschlagenem Mantel bekleidet; ob Beine und Füsse bekleidet gedacht sind, lässt sich in der Abbildung (vielleicht auch am Original) nicht bestimmt unterscheiden. Die erhobene Rechte umschliesst den langen Stiel des vollkommen deutlichen Hammers (*une haste surmontée d'une tête de marteau*); die an den Gürtel gelegte Linke hält ein *objet carré* von undeutlicher Beschaffenheit, in welchem Hr. Chardin trotz aller aufgewandten Mühe, wie er sagt, weder einen Schlüssel noch eine Cassette zu erkennen vermochte. Sollte dasselbe, trotz der behaupteten viereckigen Form, nicht doch das gewohnte Trinkgefäss sein können? Zur Linken des Gottes sehen wir einen Hund, an seiner rechten Seite steht eine voll bekleidete Frau, die herabhängende Rechte auf ein am Boden stehendes Füllhorn legend, in der an die Brust geschmiegten Linken, deren Finger in der bekannten konventionellen Weise auseinandergespreizt sind, nach Chardin einen Granatapfel haltend. Diese Darstellung ist die reichste und interessanteste der ganzen Reihe; dem französischen Berichterstatter zufolge trug sie auch eine Inschrift, die leider nicht mehr leserlich ist.

B. Altar, in der Gegend von Avignon gefunden, abgebildet bei Caylus VII. 73, 4. Die Figur ist stark verwischt; sie hat in der Rechten den Hammer (Caylus *trident*), die Linke ist so gehalten, als trüge sie gleichfalls etwas, aber in der Abbildung, die übrigens wohl die rechte und linke Seite vertauscht, ist der Gegenstand nicht zu unterscheiden. Hier, wie auf den folgenden Exemplaren, finden wir die männliche Gottheit, die uns angeht, allein, ohne die auf dem Strassburger Relief neben ihr erscheinende Gefährtin.

Conze beschreibt eine kleine Ara mit gleicher Darstellung im Museum von Nîmes, drei in dem von Lyon. Ueberall die gleiche Gottheit, stehend, bärtig, in gegürteter Tunica (dazu bisweilen Mantel) und hohen Stiefeln (die aber wie die eng anschliessenden Beinkleider bei der Rohheit der Arbeit nicht überall kenntlich gemacht sind); in der Linken der Hammer, der auch zuweilen geschultert und dann mit einem kürzeren Stiel versehen ist, fast immer in der Rechten das rundbauchige Gefäss und am Boden rechts der Hund. Einmal (Lyon) steht, an Stelle des Hundes, das runde, bauchige Gefäss rechts am Boden und ist zu ansehnlicher Grösse an-

gewachsen: ganz wie ein πίθος oder *dolium*. Der Gegenstand, den hier die stark zerstörte Figur in der Rechten hält, ist nicht recht kenntlich, möglicherweise ein Schlüssel (einem Füllhorn sieht er nach Conze's Skizze nicht ähnlich).

Endlich erwähnt Conze auch zweier Altäre in Lyon, welche nur mit den die Gottheit vertretenden Attributen derselben ausgestattet sind: der eine mit Hammer und dem rundbauchigen Gefäss, der andere mit dem Hammer allein.

Diese jedenfalls höchst unvollständige Ueberschau, welche bald durch freundliche Mittheilungen über weitere Monumente dieser Klasse ergänzt werden möge, lässt mit ausreichender Gewissheit erkennen, dass wir es mit der Darstellung eines Gottes zu thun haben, der, dem Boden des alten Gallien von Haus aus angehörig und dort als Hauptgottheit hoch verehrt, von der eingedrungenen Kultur und Bildkunst Roms dem Typus einer wahlverwandten griechisch-italischen Gottheit mehr oder weniger assimilirt worden ist.

Man hat sich in Frankreich seit längerer Zeit gewöhnt, diese Göttergestalt mit dem Namen des Jupiter Gaulois, neuerdings des Dispater Gaulois zu belegen. Schon Grivaud (S. 21) äusserte sich über die fraglichen Bronzen folgendermassen: *On a découvert dans les Gaules, en différens temps, plusieurcs figures de bronce semblables à celles, que nous publions et de différentes dimensions. La divinité, qu'elles représentant semble appartenir spécialement à ces contrées, puisqu'on n'en a jamais trouvé que dans le sol de l'ancienne Gaule. Le caractère de la figure, la pose et l'attitude ont fait présumer, que c'était le Taranis ou le Jupiter des Gaulois, auquel ils accordoient, comme les Romains, l'empire du ciel et le pouvoir de lancer le tonnerre. On pourroit penser aussi que ces monuments représentaient le Dis ou Dieu de la terre, dont les Gaulois se croyoient descendus; ce que appuyeroit cette opprinion, c'est le vêtement, l'arrangement des cheveux et de la barbe, qui appartiennent à ces peuples: il paroit asses naturel d'imaginer qu'ils donnoient une forme et des vêtements semblables aux leurs, aux images du Dieu qu'ils croyoient leur premier père.*

Grivaud hat die oft citirte Stelle Caes. de bell. Gall. VI 18 im Auge: *Galli se omnes ab Dite patre prognatos praedicant, idque ab Druidibus proditum dicunt; ob eam causam spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium, finiunt: dies natales et mensium et annorum initia sic observant, ut noctem dies subsequatur.* Barthélemy hat mit Bestimmheit den Gott als gallo-römischen Dispater bezeichnet. Diese Auffassung bestätigen die Monumente, die ich zusammengestellt habe, vollauf; sie geben zugleich einen interessanten Aufschluss über den Prozess einer solchen Assimilirung.

Die Gesichtszüge sind die des Zeus oder Sarapis oder Pluto; die Bronzen scheinen zwischen diesen in einander fliessenden Typen die Wahl offen zu lassen, der schöne Kopf der grösseren Bronze von Wallis hat augenscheinlich mit der Zeusmaske von Otricoli die grösste Verwandtschaft [6]). Auch die Stellung ist

[6]) Weder aus dem einen noch aus dem anderen Typus erklärt sich die mitten über der Stirn gerade aufsteigende Haarmasse, die am Auffälligsten an der oben wiederholten Figur von Beaune, aber auch an der grösseren Bronze von Wallis und an anderen Exemplaren sehr bemerklich ist. Grivaud scheint in dieser Besonderheit gallische Haartracht zu sehen. Vielmehr ist auch sie wohl als ein Abzeichen des Gottes oder eine andeutende Erinnerung an ein solches aufzufassen und mit dem Kopfputz der Isis und Aehnlichem zu vergleichen.

die eines Götterkönigs, der gewohnten des Zeus am ähnlichsten; der Hammer wird, abgesehen von etlichen Steinaltären, nicht als ein Werkzeug gehalten, wie etwa Hephäst seinen Hammer hält, sondern einem Scepter gleich. Man wird entfernt erinnert an das freilich anders gestaltete ægyptische Hammerscepter. Im Uebrigen weist der Hammer vor Allem auf den Todesgott der Etrusker, Charun oder Mantus, der den Römern aus den Spielen der Arena als Pluto oder Dispater vertraut geworden war[7]) Zugleich aber mochte dieses Götterattribut auch der gallischen Religionsvorstellung angehören, wie die Veden dem Indras, der altnordische Glaube dem Thor oder der germanische dem Donar den Hammer als das Symbol von Blitz und Donner in die Hand geben. Barthélemy hat auf einige gallische Münzen hingewiesen, die den Hammer vor einem Reiter im Felde zeigen. Die Gestalt des Hammers ist an den Bronzen und auf den Reliefen nicht allenthalben dieselbe; sie war gewiss von der durch den Kultus geheiligten und nicht überall gleichen Form dieses Geräthes bedingt. Wie bedeutungsvoll er als Symbol des Gottes galt, bezeugen die beiden Altäre, deren Darstellung sich auf Gefäss und Hammer oder gar des letzteren allein beschränkt. Der Hund erinnert an Zeus, mehr noch an Pluto; ganz vereinzelt erscheint auf römischen Bilderwerken Jupiter vom Hund begleitet[8]), und Pluto hat nicht bloss den zwei- oder dreiköpfigen Kerberos, sondern mitunter auch einen einköpfigen Hund an seiner Seite[9]), wie denn die Hunde bekanntlich vielfach mit der Unterwelt und den Unterweltsgottheiten verknüpft werden[10]). Der indische Todtengott Yâma hat Hunde zu seinen Dienern und Boten, er nimmt bisweilen selber die Gestalt eines Hundes an; vor den Pforten der Hölle halten die zwei Hunde Sarmeyas, Tod und Schlaf, die Wacht; ihre Mutter, Saramâ, ist bekanntlich von A. Kuhn mit dem Hermes der Griechen zusammengestellt worden[11]). Auch die deutsche Mythologie und Sage ist voll von verwandten Beziehungen[12]). Dass der gallischen Religion entsprechende Vorstellungen nicht fremd waren, muss sehr glaublich erscheinen.

Eine flache Trinkschale erblicken wir sonst in der vorgestreckten Rechten des Zeus, des unterweltlichen Dionysos, ebenso des Pluto; die eigenthümliche Form des Ge-

[7]) Tertullian apol. 15 *risimus et inter ludicras meridianorum crudelitates Mercurium mortuos cantherio examinantem, vidimus et Iovis fratrem gladiatorum cadavera cum malleo deducentem.* Vgl. Tertull. ad gent. I, 10, und O. Müller, Etrusker II, 100, Ambrosch, de Charonte Etrusco S. 6, f. Uebrigens kann auch die ganz ähnlich gestaltete Doppelaxt des Zeus *Στράτιος, Λαβρανδεύς* etc., sowie des Jupiter Dolichenus verglichen werden; s. Preller, griech. Myth. I 112 der II. Auflage. Die Geschichte bei Plutarch Parall. 35, in der der Hammer als Kultusgeräth eine auffallende Rolle spielt, hat schon Barthélemy angezogen.

[8]) Vgl. Rossbach, röm. Ehedenkmäler S. 83 in der Note. Bartoli's und Passeri's dort citirte Werke sind mir hier am Ort nicht zugänglich.

[9]) Wie z. B. bei Gerhard, auserl. Vasenb. I 46.

[10]) Ich erinnere an die *Stygiae* oder *infernae canes*, die von den Dichtern meist mit Hekate in Verbindung gesetzt werden, und mit dem Glauben an irrende Geister der Abgeschiedenen zusammenhängen, an die Hunde der römischen Laren, an die dem sicilischen Unterweltsgott Adranos (Welcker, griech. Götterl. III, 138) heiligen Hunde. Merkwürdig ist die Stelle Dracontius carm. X 413 f.
tu punis post fata reos et viscera saevo, Persephone, das nostra cani.

[11]) Vgl. Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterth. VI S. 117 ff., de Gubernatis, die Thiere in der indo-germanischen Mythologie S. 351 ff.

[12]) Vgl. Kuhn a. a. O., Kuhn und Schwartz, norddeutsche Sagen, Märchen und Gebräuche S. 503, Anmerk. 310, 2.

fässes, das die Bronzen und Steinreliefe dem fraglichen Gott regelmässig in die Hand geben, dürfte gallischem Brauch entsprechen und etwa die Gestalt eines gallischen Trankopferbechers wiedergeben, vielleicht auch schlechthin eines gallischen Trinkgefässes. Wenn es am Boden steht, als ein πίθος oder *dolium*, so liegen auch hiefür die Analogien nah; wir dürfen an die Fässer denken, die an der Schwelle des Zeus stehen[13]), wohl auch an das Füllhorn, oder mit Conze an Modius und Kalathos, die gleichermassen den tellurischen Reichthum und den himmlischen Segen bezeichnen.

Die weibliche Figur, die auf dem Strassburger Relief an der Seite des Gottes steht, charakterisirt sich durch Granate und Füllhorn bestimmt als Proserpina und damit die als Gemahl neben ihr stehende Person wiederum als Pluto.

Die grössere Bronze von Wallis ist überdiess mit einigen bedeutsamen Abzeichen ausgestattet, durch die sie vor der ganzen Reihe der übrigen Statuetten sich auszeichnet. Der Epheukranz um den Hals tritt zu den Beziehungen auf die Unterwelt. Mit einer Kombination von fremdartigen Emblemen oder Symbolzeichen ist die Tunica in höchst bizarrer, unantiker Weise ausstaffirt. Den in zunehmendem Relief über die Brust hinaufreichenden und in einem breiten, scheinbar viereckigen Kopf endigenden Bestandtheil wird man unbefangener Weise am ersten für einen Nagel nehmen: für diesen aber wüsste ich aus dem Kreis antiker Symbolik keine wirklich zutreffende Erklärung oder Vergleichung. Die von den Etruskern stammende römische Ceremonie des *clavum figere*[14]) gewinnt ihren symbolischen Sinn durch die Handlung des *figere* (γομφοῦν) und im Zusammenhang mit der Bedeutung des Wortes und des Bildes, das mit dem im Zauberwesen typischen δεῖν, δεσμεύειν, *ligare*, *vincire* zu vergleichen ist. Von der symbolischen Handlung[15]) nimmt Horaz das Bild her (Carm. III 24, 5 ff.):

> *figit adamantinos*
> *summis verticibus dira Necessitas*
> *clavos*,

und ich wüsste keinen Beleg dafür, dass der Nagel für sich in der antiken Sprache der Kultussymbolik oder religiösen Kunst ein den Alten geläufiger und gemeinverständlicher Ausdruck gewesen wäre. Auch das dichterische Bild des Horaz Carm. I, 35, 17 ff.:

> *te semper ante it saeva Necessitas*
> *clavos trabales et cuneos manu*
> *gestans aëna*

hat so wenig als Alles, was man mit dieser Stelle und der vorhin citirten verglichen hat, hiefür irgend eine Beweiskraft. Der vielfache Gebrauch, den der Aberglaube

[13]) Ilias 24, 527 ff., wo das ursprünglich wohl anders gemeinte Bild in die Gegensätze des Guten und Bösen auseinandergelegt ist. Die beiden Fässer des Regens und der Winde, die Apollonios von Tyana in Indien sieht, hat nicht etwa (wie F. Matz, de Philostr. in describ. imag. fide S. 40 meint) Philostratos (vita Apoll. 48, 23) nach Homer fingirt, sondern sie sind aus der Volkssage geschöpft. Im Uebrigen mag man vergleichen Kuhn, Herabkunft des Feuers S. 156 ff., Willer, Mythologie und Naturanschauung S. 80 ff. und Anderes.

[14]) Vgl. besonders Preller, röm. Mythol. S. 231 ff. der II. Auflage.

[15]) Auf etruskischen Spiegeln schlägt die Schicksalsgöttin im verhängnissvollen Augenblick einen Nagel ein; vgl. Gerhard etrusk. Spiegel, 176 und 181, insbesondere Stephani Compte-Rendu de la commission impér. archéol. pour l'année 1862 (Petersb. 1863) S. 157 ff., wo aber, wie mir scheint, mit der Ceremonie des *clavum figere* Einzelnes nicht dahin gehörige in Verbindung gesetzt ist.

von den Nägeln als Amuletten machte, knüpfte gleichfalls an die Vorstellung des *figere* an; auch er kann zur Aufhellung des Emblems an der Tunica des gallischen Gottes schwerlich etwas beitragen[16]). Die Kaisermünzen von Thessalonike zeigen auf dem Revers den mit kurzer gegürteter Tunica und Mantel bekleideten Kabiren; in der Linken hält er regelmässig den Hammer, in der Rechten einen Gegenstand, der auf den Abbildungen verschiedenartig geformt erscheint und von den Numismatikern bald so bald so gedeutet worden ist: von den älteren meist als ein Nagel[17]); indessen die zuverlässigeren Münzabbildungen weisen uns statt dessen in der Rechten des Kabiren ein mehr oder minder deutliches Füllhorn[18]), das auch Abdrücke dreier Exemplare[19] aus der Sammlung des Hrn. Dr. Imhoof-Blumer in Winterthur mir bestätigen. Hiernach müssen wir auch diese Vergleichung aufgeben, so passend sich auch der mit den Laren nah verwandte Hephästossohn von Lemnos mit dem gallo-römischen Pluto zusammenstellen liesse. Es ist vielmehr zuzugestehen, dass wir für das Emblem des Nagels im Bereich griechischer und römischer Religion und Kunst kein geeignetes Analogon, keine aufklärende Vergleichung wissen, und wir müssen bei der Möglichkeit stehen bleiben, dass dasselbe gallischem Vorstellungskreis entlehnt sein könnte.

Von dem Nagel ist deutlich gesondert der fast ankerförmige zweizinkige Zierrath, der den Gürtel vorn unterbricht, so dass dessen beide Enden in Wegfall kommen, und vertikal hinablaufend am Rand der Tunica endigt. Auch dieses Ornament ist sicher bedeutsam; es geht vielleicht auf den Zweizack zurück, der als Attribut des Pluto durch italische Bildwerke bezeugt scheint[20]). Auch daran darf in diesem Zusammenhang etwa erinnert werden, dass das Scepter alt-ægyptischer Denkmäler regelmässig unten in zwei Zinken ausläuft.

Zugleich aber mag die Figur, welche sich aus der Kombination von Zweizack und Nagel ergibt, als Ganzes genommen, hinweisen sollen auf gewisse der Lilie oder dem Lotos angenäherte antike Blitzformen[21]). In der vieldeutigen Anwendung und wechselnden Verknüpfung religiöser Symbole hat man in antiken wie christlichen Zeiten unendlich oft ein ähnliches Spiel getrieben, das sich zuspitzen konnte zu Geheimzeichen für bevorzugte Kreise der Verstehenden.

Ganz unantik ist die Bekleidung. Die Tunica an sich dürfte entfernt an Hephästos erinnern, der als Arbeiter in einigermassen ähnlichem Leibrock mit Hammer und Zange dargestellt wird; aber in ihrer Verbindung mit den engen Beinkleidern und den Schuhen legitimirt sie den Gott als Gallier. Schon Grivaud hat mit Recht bemerkt, dass durch die Figuren dieses Typus uns die gallische Tracht vergegen-

[16]) Vgl. O. Jahn Ber. d. sächs. Ges. d. Wissensch. 1855 S. 106 f.

[17]) *Clavum aut quid simile* Eckhel catal. mus. Caes. S. 87; vgl. Welcker Trilogie S. 258, 447; daselbst die Tafel, No. 3 und 5.

[18]) S. besonders Cousinéry, Voyage dans la Macédoine I Pl. 1, 5; 6 (11) 13; 14 (= Müller-Wieseler, Denkm. a. Kunst II 63 819); 15. Car. Combe Mus. Hunter, Taf. 59, 17.

[19]) Des Caracalla (vgl. Mionnet I 499, 378), der Julia Paula (vgl. Mionnet Suppl. III, 149 966), des Maximinus (vgl. Mionnet Suppl. III 151, 980/1).

[20]) Vgl. Welcker alte Denkm. III 94 fg., Götterl. I 630 fg., Bullettino dell' Inst. 1856 S. 41, 42, Note. Das von Welcker a. a. O. angeführte Vasenbild kommt allerdings nach den Bemerkungen von Wieseler de diis Graecis Romansque tridentem gerentibus (Gottingae 1872) S. 25, 61 in Wegfall.

[21]) Vgl. archæol. Zeit. 32 (1875) S. 97.

wärtigt werde, und Barthélemy hat versprochen, dieselben zur Grundlage von Studien über das alt-gallische Kostüm zu machen. Er geht aber wohl zu weit, wenn er auch in dem oft wiederkehrenden Schmuck der Sterne oder Kreuze ein Zeugniss für die Kostüme des gallischen Alterthums erblickt. Diese Verzierung ist gewiss als für den Gott charakteristisch ausgewählt, nicht minder wie es die Ornamente an der Tunica der grössern Statue von Wallis sind. Das Kreuz hat, wie die meisten christlichen Sinnbilder, nicht erst durch das Christenthum, das schwerlich irgend ein völlig neues Symbol aufbrachte, religiöse Bedeutung erhalten; ich begnüge, mich auf einen Beleg hinzuweisen, der gerade dem vorliegenden Fall angemessen erscheint. Epiphanios[22]) gibt uns Kunde von einem merkwürdigen Feste, das in Alexandria, in Petra und Elusa just an den christlichen Epiphanien, wie er bezeugt, der Unterweltsgöttin Kora gefeiert wurde. Es schloss damit, dass man in der Nacht, da die Jungfrau Kora den Aeon geboren haben sollte, um den Hahnenschrei aus einem unterirdischen Heiligthum ein hölzernes Idol bei Fackelschein und rauschender Musik einholte und siebenmal um den mittelsten Tempel trug; dieses Holzbild hatte goldene Kreuze aufgeprägt auf Stirn, Knieen und Armen. In den Anklängen dieser Vorstellungen und dieses Ceremoniels an das Christenthum sieht Epiphanios die wahre Religion durch böswillige Verdunkelung und Fälschung hindurchleuchten. Die Kreuzform erscheint auch im altgermanischen Glauben bedeutungsvoll, das Kreuz ist Thor's Hammerzeichen, wie auch schon in der altindischen Vorstellung der heilige Hammer und das Kreuz ineinander spielen[23]).

Es ist uns aber die gleiche Gottheit auch zweimal ohne die charakteristisch gallische Tracht begegnet. Die Bronze (bei Grivaud) mit dem Thierfell über der Tunica leitet über zu jenen beiden Statuetten, die den Gott nackt bis auf das über den Kopf gehängte Thierfell uns vorführen. Aber auch für diese Abweichung bieten sich uns Parallelen in der eingeschlagenen Richtung. Auf Wandgemälden Etruriens erscheint Pluto mit über den Kopf gestülptem Thierfell, in dem Conestabile[24]) ein Löwenfell erblickte, während Helbig[25]) bei einer genau übereinstimmenden Darstellung in Corneto *spoglie di un animale di razza canina, sia di cane proprio sia di lupo* erkennt. Also genau dieselbe Differenz, wie sie zwischen den übrigens unter sich gleichen Bronzen von Bonn und Vienne entweder wirklich oder in der Auffassung der Beschreibung stattfindet.

Diese beiden Exemplare haben die Metamorphose noch weiter geführt: sie entäussern den gallischen Gott der gallischen Tracht und stellen ihn, bis auf ein Thierfell, nackt dar, in einer der gallischen Vorstellung und Gewöhnung ebenso fremdartigen wie dem Römer vertrauten Weise.

Der wunderliche Apparat hinter der Bronzefigur von Vienne ist offenbar nichts anderes als eine Vervielfältigung des Hammers; man könnte daran erinnern, dass Indras' Keule, die bisweilen an Stelle des Hammers tritt, hundert Knoten und tausend Spitzen hat[26]); aber mehr noch dürfte der folgende Gesichtspunkt zur Aufklärung

[22]) Adv. haeres. II 51, S. 483 Dindorf. In den ältern Ausgaben fehlt dieses interessante Stück, es ist erst aus dem Codex Marcianus hinzugekommen.

[23]) Vgl. Mannhardt, german. Mythen S. 105 fg. 109

[24]) Pitture etrusche presso Orvieto S. 98, vgl. tav. 11.

[25]) Monumenti dell' Inst. IX tav. 15, vgl. Annali 1870 S. 26.

[26]) Mannhardt a. a. O. S. 106.

beitragen. Ohne Zweifel wirkte nach altem Glauben der heilige Götterhammer[27]), d. h. seine Nachbildung, wie alle Blitzzeichen, schützend und unheilabwehrend als ein Apotropæon, und die Vervielfältigung des heiligen Symbols[28]) steigerte die prophylaktische Wirkung. So verlieh jene rohe Zuthat, so bizarr wie die meisten Ausgestaltungen des Aberglaubens in der Kunst, dem Bild des Haus- und Schutzgottes erhöhte Wirkung und verstärkte Kraft.

Diese Betrachtungen bestätigen in ihrem Zusammenklang die Auffassung unseres Typus als desjenigen des gallo-römischen Pluto. Wenn auch einzelne Merkmale ebensowohl auf Zeus hinleiten konnten, so weisen doch andere unzweideutig auf den griechisch-römischen Unterweltsgott, der sich ja, wie er im Ursprung mit dem obersten Gott zusammenfällt, so in den spätern Ausgestaltungen immer wieder mit ihm berührt und kreuzt, als der Zeus Chthonios, *Jupiter infernus* oder *Stygius* und im Sarapis, ja im Wort Dispater selber, mit ihm zusammentrifft.

Wir gewahren eine griechisch-italische Gottheit in gallische Tracht verkleidet; geflissentlich scheint das Beiwerk der Attribute und Symbole so ausgewählt, dass es aus dem römischen wie aus dem gallischen Glauben heraus sein Verständniss fand. Haben etwa die Gallier, an bildlose Götterverehrung gewöhnt, das Bedürfniss empfunden, eine ihrer obersten Gottheiten in den Zügen eines Römergottes plastisch zu verkörpern? Vielmehr die Römer selber mussten bedacht sein ihre Gottheiten im unterworfenen Land einzubürgern, ihrem Interesse entsprach es, dass sie, ihre altgewohnten Götter verehrend, zugleich der Religion und dem Kultus des neuen Landes, in welchem sie sich niedergelassen, huldigten und scheinbar sich anschmiegten. Ohnehin hatten ja die Götter der Griechen und Römer bereits gelernt, sich den verschiedensten fremdländischen Gottheiten anzupassen.

Neue Göttergestalten sind, wie neue Religionsbekenntnisse mit ihren Kultusformen und heiligen Traditionen, jederzeit nur durch Kompromisse in Geltung gekommen. Die Aehnlichkeit der Bronzen I—XIII untereinander ist sehr gross, ihr gegenüber verschwinden die Abweichungen. Einige jener Figuren treffen bis in die Details der Tunica, der Gürtung, des Rocksaumes so genau überein, dass man unmittelbar genöthigt ist, ein gemeinsames Original anzunehmen. Wie stellen wir uns die Entstehung eines solchen Originals, wie den ersten Ursprung dieses plastischen Typus vor? Denn das ist klar, er kann nicht auf dem gleichen Wege wie sonst die Göttergestalten der antiken Kunst zu Stande gekommen sein. Er ist mit Bewusstsein erschaffen worden, es hat ein Einzelner ihn erdacht und kombinirt, ein mächtiger Wille muss ihn in den allgemeinen Kultus eingeführt haben. Die einfachste Aufklärung für alle hier in Betracht gezogenen Umstände liegt in der Annahme, dass der Typus unter staatlicher Autorität, etwa durch einen religionskundigen priesterlichen Beauftragten, der innerhalb des gegebenen Vorstellungskreises mit einer gewissen Freiheit verfahren durfte, komponirt, durch offiziellen Akt in eine Anzahl

[27]) Von vielem, das hier anzuführen wäre, sei nur erwähnt, dass der Hammer des Donar an alten Kirchen aufgehängt oder bildlich ausgehauen wurde, wie die Keule an alten Stadtthoren, jener wie diese zu prophylaktischem Zweck. Der populären Vorstellung ging der alte Zusammenhang verloren, und es kam für den unverstandenen Brauch eine neue Begründung auf; vgl. J. Grimm, Haupts Zeitschr. f. d. Alterthum V. S. 72.

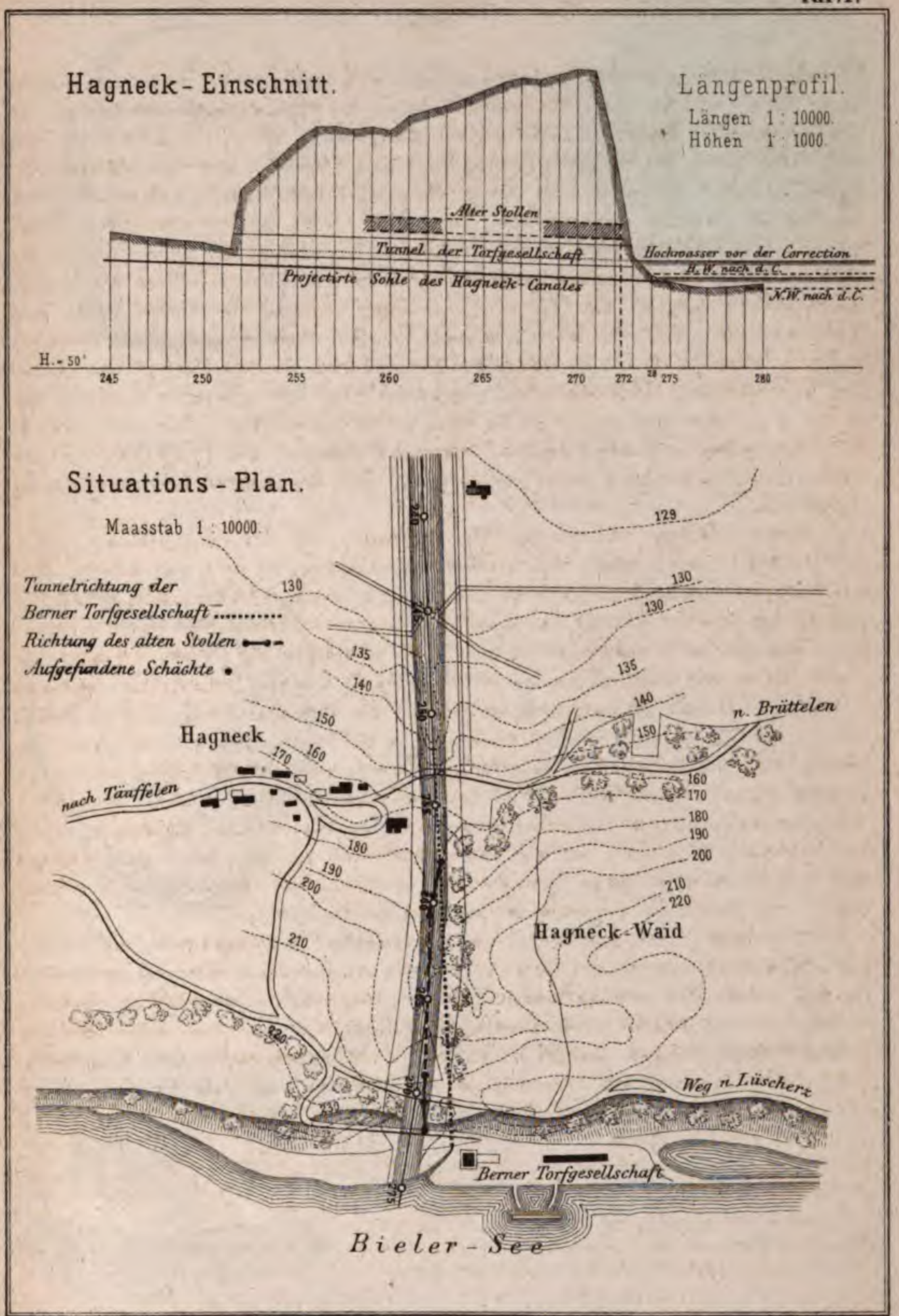
[28]) Auch sonst soll durch Häufung die apotropäische Kraft verstärkt werden. So in der Kombination mehrerer Phalli; vgl. O. Jahn, Ber. d. sächs. Ges. 1855 S. 76 fg.

öffentlicher Statuen in das unterworfene Land und dessen Kultus eingeführt würde. Diese Statuen sind die Vorbilder unserer Bronzen; die Steinaltäre, als rohe Erzeugnisse des einheimischen Handwerks, stehen ihnen etwas ferner. Die geringen Abweichungen der Bronzefiguren untereinander können auf kleine Varietäten jener Vorbilder zurückgehen; es haben sich aber auch die verkleinerten Kopien sicherlich nicht alle gleich eng an ihr Original angeschlossen, namentlich wohl manches minutiöse Detail bei Seite gelassen. So könnten die sonderbaren Zuthaten an der Tunica, welche die Walliser Bronze von der gesammten Reihe unterscheiden, durch getreuere Wiedergabe des Vorbildes bedingt sein. Diese Vermuthung schliesst die andere nicht aus, dass jene kleinen Bronzen durch bestimmte Fabriken dem privaten Bedarf geliefert wurden; ja man wird sich ein so schönes Exemplar wie das von Vienne, und ebenso den wahrscheinlich doch besonders gegossenen Kopf der grösseren Statuette aus Wallis nicht gern wo anders, als an einer Stätte schwunghaft betriebener Technik, in Italien selber enstanden denken. Dass aber Fabriken den Typus geschaffen hätten, wird nicht leicht annehmen mögen, wer der antiken Kultusverhältnisse kundig ist.

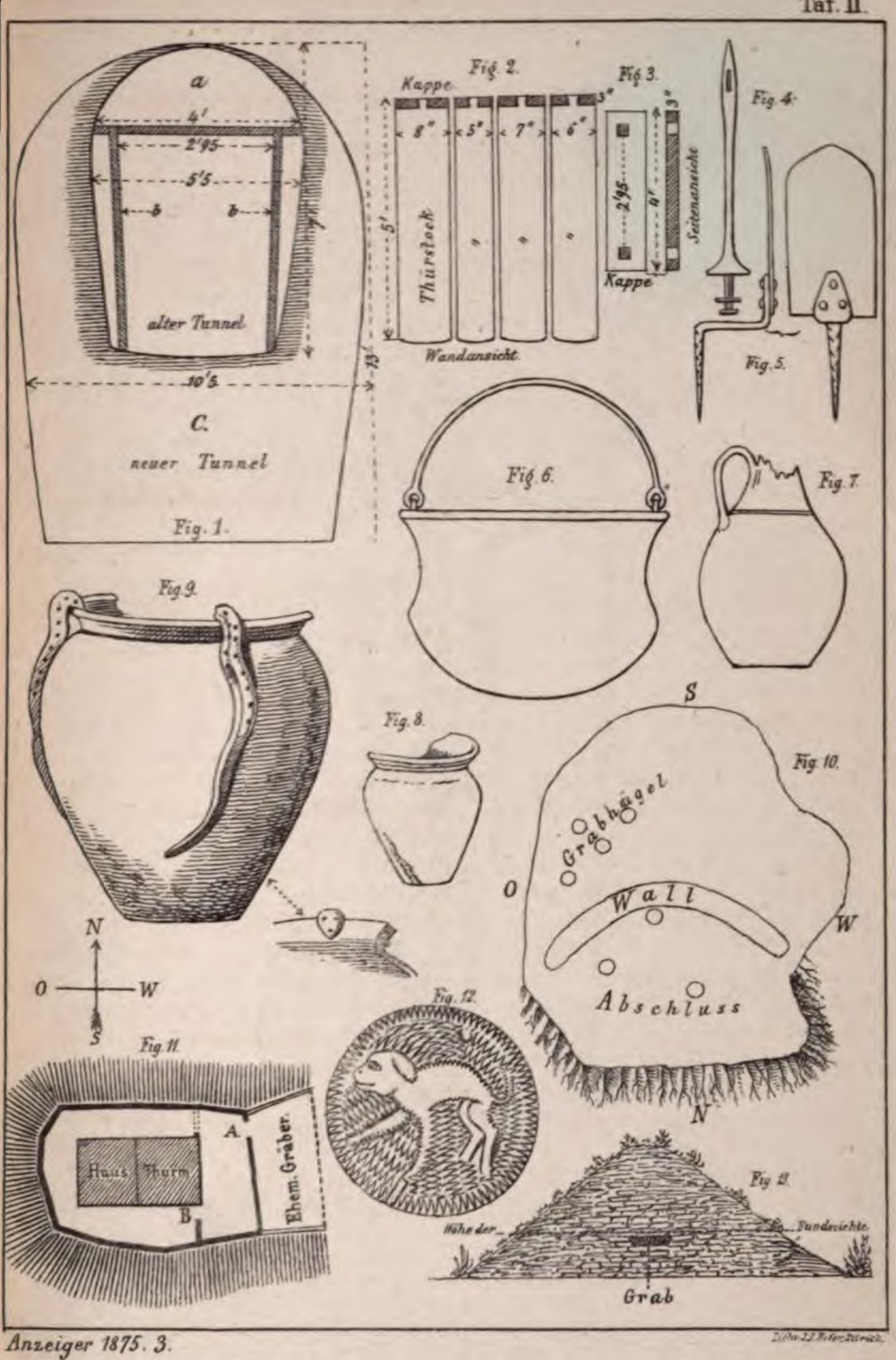
Nur eine Frage noch dürfte sich aufdrängen, die der Beantwortung bedarf. Die Häufigkeit der Bronzen, die wir besprochen haben, ist so gross, dass sie über den Rang des dargestellten Gottes hinauszugehen scheint und schwerlich im Verhältniss steht zu der Zahl der Bronzebilder des Pluto, die man auf klassischem Boden gefunden hat. Aber dieser Widerspruch löst sich mit Leichtigkeit auf. Jener Dispater war gewiss Haus- und Familiengott der Gallier und genoss im Privatkultus reichliche Verehrung. Gerade als autochthoner Urheros, als göttlicher Stammvater der Nation und Unterweltsgott zugleich, tritt er in eine Reihe mit jenen göttlichen und dämonischen Wesen, die, dem Todtenkultus angehörig, gleich dem Geschlecht der Heroen, Laren, Penaten und was ihnen verwandt ist, im Hause und am Herd walten, und ebenso der weiteren politischen Gemeinschaft warten, Segen der Arbeit, Reichthum, Nachkommenschaft, auch durch ihr wirksames Erscheinen Rettung in dringender Gefahr den Ihrigen leihen, so lange diese sie mit gewissenhafter Frömmigkeit verehren; denn durch Versäumniss werden sie leicht zu feindseligen Geistern.

Die vorstehenden Bemerkungen wollen keineswegs den Gegenstand, auf welchen sie sich beziehen, erschöpfen; hierzu bedürfte es umfassenderen Materials und reiferer Studien, als sie hier geboten werden konnten. Sie wollen nicht mehr als einerseits den Lesern des Anzeigers die nachträgliche Erläuterung der zwei oben veröffentlichten Bronzen bringen, anderseits auffordern zu Mittheilungen über Monumente, welche sich den von mir besprochenen anreihen, und vielleicht die hier ausgesprochenen Ansichten zu berichtigen oder zu ergänzen geeignet sind.

K. DILTHEY.



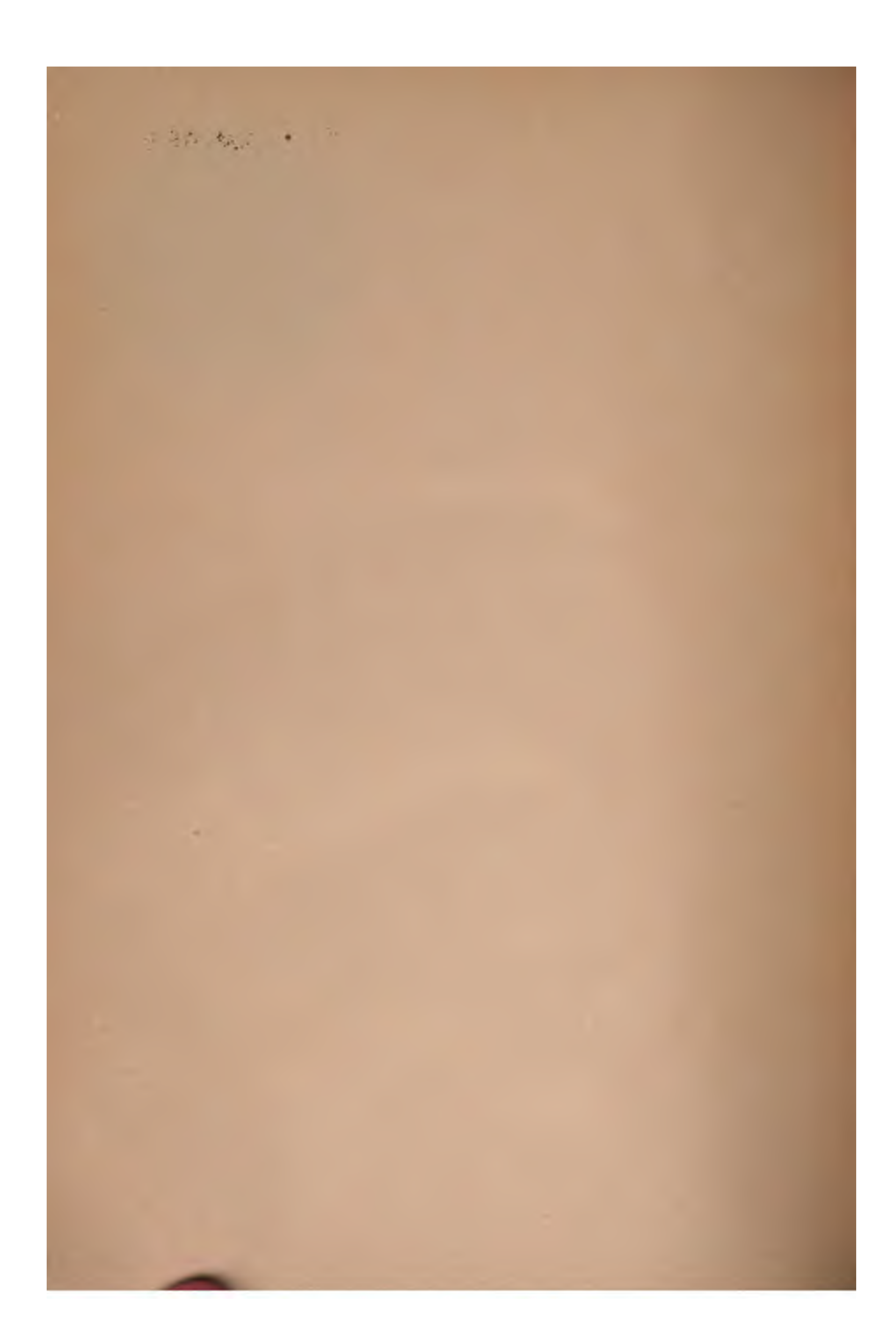
Lith. v. J. J. Hofer, Zürich.

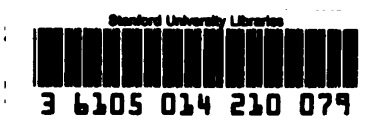


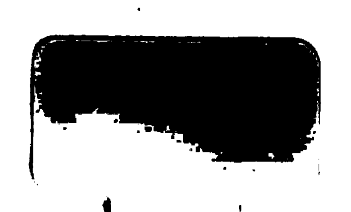
a. römischer Stollen. b. Verschaalung mit eichenen Brettern. c. Jetzige Ausweitung.








Stanford University Libraries
3 6105 014 210 079



Inhalt
der Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich.

Von Band XIII an bis Band XVIII, Heft 2.

Bauriss des Klosters St. Gallen *vom Jahr 820 in Facsimile, von Dr. Ferd. Keller. 1 Bl. in Fol. Text in 4°. Fr. 4.*

Die Wappenrolle von Zürich, *ein heraldisches Denkmal des XIV. Jahrh. 25 Blätter in Farbendruck und 4 Bogen Text. 25 Fr.*

Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen, *bearbeitet von Dr. H. Wartmann. Theil 1. Vom Jahr 700—840. 45 Bogen 4°. Preis 15 Fr.*

Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen, *bearbeitet von Dr. H. Wartmann. Theil 2. Vom Jahr 840—920. 63 Bogen 4°. Preis 20 Fr.*

Denkmäler des Hauses Habsburg. *Das Kloster Königsfelden, geschichtlich dargestellt von Theod. v. Liebenau, kunstgeschichtlich von Prof. W. Lübke. Die Glasgemälde im Chor daselbst. Lief. 1—6 mit 6 Bogen Text, 26 Blätter in Farbendruck, 16 Lith. 36 Fr.*

December 1872.